26 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

LES VIEUX M'ONT CONTÉ



BELLARMIN

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

— *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.

— *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition.* Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.

— *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de Folklore », nº 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.

— *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.

— *Les vieux m'ont conté.* Volume 1 à 25 1973–1987 Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris. Quinze de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.

— *Chansonnier franco-ontarien 1* (1974) et *2* (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.

— *Le four de glaise.* Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

— *La vie paysanne 1860–1900.* Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Maison d'Youville
Sudbury, Ontario

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 26

récits traditionnels

(Répertoire de Gérard Landry, suite)

recueillis et annotés

par

GERMAIN LEMIEUX, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
MONTRÉAL

1987

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
PARIS

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Maison d'Youville

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre

Les Vieux m'ont conté : contes franco-ontariens

(Publications du Centre franco-ontarien de folklore)

Sommaire partiel : t. 26. Répertoire de Gérard Landry, suite.

Comprend des références bibliographiques et des index.

ISBN 2-89007-650-4 (v. 26)

1. Littérature populaire canadienne-française — Ontario. 2. Littérature populaire canadienne-française — Québec (Province). 3. Canadiens-français — Ontario — Folklore. 4. Canadiens-français — Québec (Province) — Folklore. I. Lemieux, Germain, 1914– .II. Université de Sudbury. Centre franco-ontarien de folklore. III. Collection.

GR113.V54 1973 398.2'09713 C74-382100-4rev.

Couverture : Pierre Peyskens

GR
113.5
05V53
t.26

Dépôt légal : 4e trimestre 1987
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1987.
ISBN 2-89007-650-4

D2801015

REMERCIEMENTS

— au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, 1969 et 1972 à aujourd'hui, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume ;

— à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore ;

— à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Le présent volume contient une autre partie du répertoire de Gérard Landry, mais celui-ci ne nous a pas encore raconté tous ses contes. Nous prendrons connaissance de ses derniers récits dans le prochain tome de notre collection.

Notre conteur gaspésien continue à nous démontrer la valeur d'une mémoire disciplinée où se sont entassés des récits venus d'une tradition très ancienne et des thèmes relativement récents, tels des épisodes de guerres remontant au milieu du siècle dernier et des exploits d'un détective déguisé en « cowboy ». Qu'il s'agisse de héros de l'antiquité, de Français ou de Mexicains, la rapidité du débit et la précision des détails sont toujours de la partie.

Les contes de ce vingt-sixième tome ont tous été appris dans les chantiers, avant l'apparition des programmes radiophoniques. Même si certains récits sentent le roman ou le feuilleton, ils font maintenant bel et bien partie de la littérature orale et ont de grandes chances de s'y maintenir, grâce à des conteurs du talent de Gérard Landry.

G. Lemieux, dir.

RÉPERTOIRE DE GÉRARD LANDRY



Biographie de Gérard Landry

Fils d'Antoine Landry, Gérard est né à Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord, le 20 octobre 1913. Comme bien des jeunes de cette génération, il a dû gagner sa vie dans les entreprises forestières, tantôt en Gaspésie, tantôt sur la rive nord du Saint-Laurent. À l'âge de 16 ans, il travaille dans un chantier à Saint-Joachim-de-Tourelle, en Gaspésie ; à 19 ans, il travaille sur la Côte-Nord.

Fortement influencé par le talent de son père, Gérard raconte des récits populaires à ses compagnons dans les camps de chantiers. Il profite également de la rencontre d'autres bons conteurs pour enrichir son répertoire, lors de ses travaux saisonniers en forêt. Il nous signale, entre autres, les noms d'Octave et de Joseph Minville, d'un village environnant.

De santé plutôt faible, il ne manque cependant pas d'énergie pour débiter ses récits. Il parle très rapidement, ne craint pas de s'aventurer dans des contes très longs où le nombre des personnages exige une grande mémoire.

À la maison, le conteur a eu l'avantage d'avoir un auditoire local assez nombreux, puisqu'il est père de 15 enfants dont 12 sont encore vivants. Lors de nos séances d'enregistrement, en 1965 ou un peu après, l'auditoire familial remplissait la pièce.

Disons, en passant, que Gérard n'était pas le seul conteur de la famille d'Antoine Landry. Nous avons pu rejoindre Paul-Émile dont le style oral se rapprochait de celui du papa.

Rentier depuis plusieurs années, Gérard Landry vit encore à Cap-Chat, en Gaspésie, et se trouve heureux d'avoir pu transmettre à d'autres générations ces nombreux récits appris dans son enfance et sa jeunesse.

1 — LA FEMME-AVOCAT

Une fois c'était deux voisins dont l'un était seigneur et l'autre agriculteur. Le seigneur était célibataire, le cultivateur était marié et avait trois filles d'un certain âge.

Souvent le cultivateur disait au seigneur : « Pourquoi ne te maries-tu pas ? Tu vis seul, tu dois trouver la vie longue, tu dois t'ennuyer à rester toujours seul ?

— Ah ! je me suis habitué à vivre de cette façon, répondait le seigneur, et j'aime autant continuer cette vie de célibataire ! »

De fait, le seigneur songeait à se marier. Il était convaincu, lui aussi, qu'il y aurait grand avantage pour lui à prendre femme ; celle-ci prendrait soin du ménage et s'occuperait de la cuisine...

Un bon jour, le seigneur rencontre son voisin qui lui répète la même question : « Pourquoi ne te maries-tu pas ? Pourquoi persistes-tu à rester seul ?

— Eh bien ! répond le seigneur, je ne trouve pas de fille à mon goût ! Ici, dans notre milieu, je n'en trouve aucune à mon goût ! »

Le cultivateur aurait aimé que le seigneur épouse une de ses filles. C'est la raison pour laquelle il revenait sans cesse lui proposer le mariage. La remarque du seigneur ne plaît pas au cultivateur, mais il n'en laisse rien voir. « Mais si tu ne trouves pas de fille à ton goût dans nos parages, continue le cultivateur, cherche à l'extérieur ! Parcours d'autres paroisses, d'autres villages ; choisis-toi une femme à ton goût, une femme que tu aimeras, et ensuite tu fonderas un foyer heureux !

— J'y ai bien pensé, de répondre le seigneur, mais je suis trop timide, quand je voyage seul à l'étranger. Il me faudrait la présence d'un ami qui m'accompagne.

— Comme aucun travail ne me presse actuellement, poursuit le cultivateur, je vais t'accompagner, moi !

— Très bien ! de reprendre le seigneur. J'accepte votre offre ! »

On fixe une date en vue du départ à la recherche d'une épouse pour le seigneur. Le cultivateur ne demandait pas plus belle occasion de venger son orgueil blessé. Il pense à un plan pour duper son voisin, le seigneur.

À la date prévue, le seigneur et le cultivateur préparent leurs bagages et partent en voyage. Le cultivateur possédait beaucoup d'argent liquide ; le seigneur avait d'abondantes propriétés, mais peu d'argent en banque.

À cette époque, on ne voyageait pas en train ni en automobile. Nos deux voyageurs attellent un cheval à une voiture et prennent la route. Après quelque temps, ils parviennent à un village. D'après leur programme, ils allaient d'une place à l'autre, s'arrêtant quelques jours à un endroit dans l'espoir de trouver une femme au goût du seigneur. À ce village, il ne trouve personne à son goût. Le cultivateur dit à son compagnon : « Ne sois pas trop difficile ! Je ne puis croire que tu ne puisses trouver une femme que tu aimes ! Tu me sembles exigeant d'une façon extravagante !

— Bah ! continue le seigneur, ce n'est pas que je sois difficile, mais je voudrais épouser une bonne femme, et puis je voudrais rencontrer une femme que je puisse aimer. Épouser une fille que je n'aime pas, je ne le puis ! Rien ne nous presse, dit le seigneur à son compagnon ; nous allons prolonger notre voyage ! »

Un bon matin, les deux voyageurs reprennent la route et s'arrêtent dans un village assez éloigné, ah ! à cinq ou six jours de voiture. Ils descendent à un hôtel, y couchent et demandent à y passer quelques jours. Ils en profitent pour parcourir le village. Un peu à l'écart de cette localité vivait un fermier assez important qui avait une belle fille d'une vingtaine d'années.

Le seigneur et son compagnon se déplacent en voiture, vont ici et là, naturellement. Un jour, le seigneur s'arrête à un bureau de poste pour y poster une lettre, il rencontre la jolie fille du fermier, venue, elle aussi, mettre une lettre à la poste. Il remarque la jeune fille. Dès qu'elle a déposé sa lettre, le seigneur s'approche du maître de poste et lui demande : « Savez-vous où demeure cette jeune fille ? » Le maître de poste connaissait toute la population de la localité. Il lui indique où demeure la fillette, à tel endroit, chez un fermier dont il donne le nom. « C'est là qu'elle demeure ! »

Le seigneur va rejoindre son compagnon resté dans la voiture et lui raconte son aventure. « Je vais la visiter, ce soir ! J'ai rencontré une jolie fille, assez solide ; elle me plairait, il me semble ! Elle a de bonnes manières, elle s'exprime bien, on ne peut trouver mieux ! Mais reste à connaître les parents, leur attitude, la façon dont ils conduisent la maison. Il faudra aussi savoir si la jeune fille ne s'oppose pas au mariage, si elle m'aime, moi. Il ne suffit pas que je l'aime ; si elle ne m'aime pas, il faudra chercher ailleurs !

— Entendu ! dit le cultivateur, nous irons dans cette direction, ce soir ! »

Après le souper, les deux compagnons attellent les chevaux et prennent la route. Ils se dirigent vers la demeure du fermier dont on a parlé au bureau de poste. Ils frappent à la porte, et, pour se donner un prétexte de demeurer chez ce fermier, ils demandent une chambre pour coucher. « Il y a des hôtels, messieurs, répond le fermier. Pourquoi n'allez-vous pas vous réfugier à l'hôtel ?

— Ah ! répondent-ils, nous en avons assez des hôtels ! Nous, c'est là que nous logeons d'ordinaire. Nous y sommes souvent dérangés par le bruit, le va-et-vient continuel des clients. Non ; nous voudrions coucher dans un endroit tranquille comme chez vous !

— Eh bien ! c'est une affaire qui vous regarde ! reprend le fermier. Je vous ai d'abord indiqué l'hôtel parce que je vous y croyais logé plus confortablement. Si vous fuyez les hôtels, c'est que vous ne vous y sentez pas à l'aise. J'accepte donc de vous loger, mais si vous manquez de confort ici, vous serez toujours libres d'aller ailleurs ! »

On dételle les chevaux. Les deux compagnons entrent et enlèvent leurs habits de voyage. Le seigneur reconnaît la jeune fille qu'il a vue plus tôt dans la journée. Il la trouve jolie et gentille ; il la trouve ardente à la besogne et très soucieuse de l'économie domestique. Il parle au fermier et à la fermière ; ces gens ont l'air très aimables.

Pendant la veillée, le seigneur s'arrange pour s'approcher de la jeune fille et causer un peu avec elle. Le seigneur est un homme de grande éducation et de belle apparence. La jeune fille ne lui semble pas être de qualité inférieure. Ces deux personnages ont l'air de bien s'entendre.

À la fin de la veillée, le fermier avertit le seigneur et son compagnon que leur chambre est préparée à les recevoir. « C'est heureux, remarque le seigneur, parce que nous sommes fatigués. Nous irons immédiatement nous reposer ! »

Les deux voyageurs se mettent au lit. Quand il est couché, le seigneur fait part de ses impressions à son compagnon : « À mon avis, j'ai rencontré la compagne que je cherche ! Elle n'a pas l'air de me détester, et moi, de même ; je l'aime déjà à la folie, et c'est la première fois que je lui parle ! C'est une fille d'un comportement plaisant, qui s'exprime très bien, pondérée et qui semble s'y entendre dans les travaux ménagers. C'est en plein la personne qu'il me faut, une femme qui sache travailler ! Je ne pourrais choisir une épouse incapable de travailler chez moi !

— Très bien ! approuve le cultivateur. Quoi qu'il en soit, nous allons passer la journée de demain chez nos hôtes et tu continueras de faire ta cour à la jeune fille. Si tes amours vont bien — tu en seras juge — eh bien ! nous parlerons de mariage ! Toutefois, il ne faudrait pas nous éterniser ici. Tu ne pourras pas courtiser la fille pendant six mois et nous obliger à demeurer sur place ! Il va nous falloir retourner chez nous. »

Le lendemain, les deux voyageurs passent une agréable journée. Le seigneur suit la jeune fille ici et là ; elle lui fait visiter les bâtiments, la ferme. Elle lui cause de la terre, de l'agriculture ; elle a l'air d'y être bien intéressée, elle aussi, autant que le seigneur.

La journée ne paraît pas longue. Après la veillée, le soir, au coucher, le seigneur dit à son compagnon : « Mes amours vont merveilleusement ; je crois que demain, je vais procéder à la grande demande.

— Tant mieux ! dit le cultivateur. Arrange-toi pour que tes affaires se règlent le plus tôt possible et nous permettent de retourner chez nous. Moi, je commence à trouver le temps long et à être inquiet de mes propres affaires !

— Moi aussi, je m'inquiète un peu de mes propriétés. J'ai beau avoir des employés fiables, j'ai toutefois un peu d'inquiétude ! »

Le lendemain matin, on déjeune, et le seigneur continue ses randonnées en compagnie de la jeune fille. Le compagnon du seigneur, sous la conduite d'un employé de son hôte, se rend voir le fermier dans son champ. Il le met au courant du but de ce voyage : « Mon compagnon est un seigneur qui cherche femme ; il possède de nombreuses propriétés, mais il n'a pas beaucoup d'argent sonnant. Il a des terres, un château et autres biens, mais quant à l'argent, il n'en a pas beaucoup. C'est la bonté du monde, et il mène une vie assez confortable. »

Puis, le visiteur continue, devant le père de la fille, ses éloges à propos du seigneur : « Si j'étais à votre place, dit le visiteur, je tirerais un bon parti de votre situation !

— Comment ? questionne le fermier, tirer un bon parti de ma fille ?

— Certainement !

— Que voulez-vous dire par cette affirmation ? demande le fermier.

— Je veux dire ceci. Le seigneur aime votre fille à la folie. Si vous vouliez, vous pourriez la lui vendre et non pas la lui donner. Il est capable de payer ! Il n'a pas d'argent sonnant, mais il peut en trouver pour acheter votre fille !

— Ah ! non, une fille ne se vend pas ! Ce serait la ravaler au rang des animaux !

— Ce n'est pas une raison sérieuse ! Vous n'êtes pas riche, vous êtes un agriculteur moyen, c'est tout ! Le seigneur, lui, peut acheter votre fille cinq fois sans s'appauvrir !

— Je vais y penser un peu, repart le fermier ; je vais réfléchir à votre suggestion, et un peu plus tard, je vous parlerai de ma décision ! »

Dans l'après-midi, le fermier et le compagnon du seigneur se rejoignent et entreprennent une promenade à pied. « Et puis, dit le visiteur, avez-vous songé à ma suggestion ?

— Oui, j'y ai réfléchi et j'ai conclu que votre plan est plein de sens ! Il est certain que le seigneur ne refusera pas d'y mettre le prix.

— Très bien ! enchaîne le visiteur ; le plan va bien fonctionner ! »

Le soir, après le souper, le seigneur s'assoit, comme d'habitude, près de la jeune fille, après qu'elle a terminé le soin du ménage. Le seigneur demande à la fille du

fermier si elle accepte de l'épouser. La fille est consentante, mais il faut en parler à ses parents.

Les deux amoureux se lèvent et vont rejoindre le père et la mère assis dans la cuisine en compagnie du compagnon du seigneur. Ils leur annoncent qu'ils ont projeté de se marier dans deux ou trois jours au plus tard, étant donné que le seigneur expose sa situation : « Il faut que je retourne chez moi. Il y a déjà assez longtemps que j'ai quitté le château. J'ai une grosse entreprise ; il me faut revoir mes employés, voir comment les serviteurs s'en tirent à la maison, ce sont autant d'obligations qui m'interdisent d'être longtemps absent. Si je me marie, il me faut le faire sans tarder, et ensuite retourner au château !

— Si ma fille est consentante, je ne puis m'opposer à votre mariage. Même si je vous ai observé seulement depuis une couple de jours, vous me plaisez. Vous m'avez l'air d'un homme de jugement. Je ne puis m'opposer à votre projet de mariage, mais même si ma fille veut vous épouser, j'aurais une condition à exposer.

— J'ai parlé de mon projet de mariage à votre fille, repart le seigneur, elle consent à m'épouser. Il reste à obtenir votre approbation.

— Eh bien ! ma fille, je ne puis vous la donner !

— Vous ne me donnez pas votre fille en mariage ! reprend le seigneur en faisant un peu la grimace. Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Eh bien ! ma fille, je ne la donne pas, je la vends !

— Ah ! vous vendez votre fille ! reprend le seigneur sur un ton de déception.

— Oui, monsieur ! Ici, c'est une coutume de vendre nos filles. Quand on marie les filles, on les vend !

— Oui ? Les vendez-vous cher ? demande le seigneur.

— Le prix ? On pèse la fille, puis on équilibre la balance au moyen d'une quantité d'or ou d'argent ! »

Le seigneur se montre passablement embarrassé. Il a de grandes propriétés, mais il n'a pas beaucoup d'économies. Il réprime une grimace de déception, mais ne répond pas au fermier.

La veillée terminée, les deux voyageurs vont se coucher. Le seigneur dit à son compagnon : « Ils ont une drôle de coutume dans cette région : vendre leurs filles ! Ils ne les donnent pas, ils les vendent ; de plus, ils les vendent cher !

— Ah ! à quoi bon s'en étonner ! réplique le cultivateur. Pour un propriétaire de ton rang, ce n'est pas une catastrophe que de payer une fille au tarif de son poids en or ! Tu peux la payer cinq fois sans nuire à ta finance !

— Mais, tu le sais bien, dit le seigneur, je n'ai pas de réserve d'argent ! J'ai des propriétés, je l'admets, mais je ne pourrai pas transporter une ferme ici pour effectuer un paiement. De plus, le fermier exige de l'or ou la valeur de l'or convertie en argent !

— Très bien ! reprend le cultivateur ; mais tes propriétés te permettent d'emprunter l'argent nécessaire à acheter ta femme !

— Oui, mais où vais-je emprunter cet argent ?

— J'en ai moi-même, répond le cultivateur ; je vais te prêter, moi, l'argent dont tu auras besoin ! J'en ai assez pour acheter la fille du fermier ; je n'ai pas tes richesses, mais je suis capable de l'acheter deux fois, sans en souffrir.

— Bon ! s'exclame le seigneur. Me rendrais-tu ce service ?

— Certainement, je te le rendrais au nom de notre amitié ! Tout de suite, demain matin, nous irons ensemble à la banque, et nous réglerons cette affaire sans tarder.

— Entendu ! nous irons, continue le seigneur, mais maintenant, quelles sont tes conditions ?

— Eh bien ! les conditions ? Je m'en vais être bref : je te prête de l'argent pour un an. Si, l'an prochain, à la même date, jour pour jour, tu ne me l'as pas rendu, je t'enlèverai la peau ! »

Le seigneur réfléchit un instant. Il trouve la condition très sérieuse : se faire enlever la peau pour une somme d'argent ! Mais il aime tellement la fille du fermier qu'il est décidé à tout sacrifier. Il se dit intérieurement : « Dans un an, j'ai le temps de préparer le paiement de cet emprunt. Même si la malchance me visitait, je pourrais hypothéquer mes nombreuses propriétés et trouver l'argent pour rembourser mon voisin ! »

Le seigneur consent donc à accepter les conditions du prêteur apparemment charitable. Le lendemain matin, les deux compagnons s'en vont à une banque ; le seigneur signe un billet, et le cultivateur, son voisin, lui prête l'argent dont il a besoin. Une fois de retour chez le fermier, on pèse la fille ; la balance indique, je ne sais trop, cent vingt ou cent trente livres ; on place sur l'autre plateau un poids d'argent égal au poids de la fille. On verse cette quantité d'argent au père de la fiancée.

Le lendemain, on se rend chez le curé de l'endroit pour préparer les documents nécessaires au mariage. Le seigneur veut hâter les démarches : « Il faut que le mariage ait lieu dès demain ! Le temps presse ; il me faut retourner chez moi le plus tôt possible ! »

Le mariage a lieu le matin suivant. Ensuite, on prend le dîner chez le fermier, père de la mariée, et les nouveaux époux vont loger à l'hôtel, le soir. Rien ne cloche dans le programme prévu.

Le seigneur revient chez lui. Il ne pense plus à l'argent, il ne pense plus à sa dette, rien de sa situation ne l'inquiète. Le seigneur, de retour au château, n'a qu'à se féliciter

des qualités de son épouse. Aucun nuage n'apparaît dans la vie conjugale. Le nouvel époux aime sa femme à la folie, et l'épouse a le même amour pour le seigneur. La nouvelle seigneuresse a un grand intérêt pour la ferme, elle est prévoyante, et la besogne s'accomplit dans un ordre parfait.

Six mois s'écoulent... sept mois, huit mois... même dix mois. Le seigneur se rend compte qu'il n'a pas économisé un seul dollar pour rembourser la dette contractée lors de son mariage. Il devient inquiet, nerveux ; il n'a plus que deux mois pour rendre l'argent emprunté. Il en vient à perdre l'appétit, à perdre de l'entrain au travail. Parfois, il vient à la maison à l'heure du dîner et retourne, sans prendre son repas, vers ses employés à la besogne. Le soir, souvent le seigneur ne prend pas de souper. Il perd sa loquacité habituelle, il perd son allure joviale. Sa femme remarque bientôt ces changements chez le seigneur.

Un bon midi, le seigneur revient à la maison ; au lieu de prendre son dîner, il repousse son assiette, puis, perdu dans des jongleries, il commence à caresser des deux mains une théière. Sa femme s'approche de lui. « Veux-tu bien me dire ce que tu as ? lui demande-t-elle. Es-tu malade ? Tu me fais l'impression d'un homme malade ! Depuis quelques jours, j'ai remarqué chez toi des changements d'allure : tu ne parles plus, tu ne ris plus ; tu ne manges plus, la plupart du temps ! Tu vas me dire ce qui t'inquiète ! »

Mais la seigneuresse ignorait tout de l'emprunt d'argent pour faciliter le mariage. Toute l'affaire s'était bâclée à la cachette. « Non ; je ne suis pas malade ! répond le seigneur.

— Que se passe-t-il, si tu n'es pas malade ? interroge de nouveau la seigneuresse. Dis-moi ce qui ne va pas ! Serait-ce un problème de finance ? Les affaires seraient-elles mal en point ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Écoute-moi, répond le seigneur. Voilà dix mois que nous sommes mariés, mais je ne t'ai encore rien dit, je ne t'ai rien révélé...

— Mais révélé quoi ? demande l'épouse.

— Je ne t'ai pas dit que je t'avais achetée de ton père ! Je t'ai achetée comme on achète une bête, ni plus ni moins ! Ton père t'a vendue pour un poids d'argent égal au tien ! On t'a pesée, tu t'en souviens ? Ensuite, j'ai fourni un poids d'argent égal à ton propre poids pour te payer. J'ai donné cette somme à ton père, et, le lendemain matin, a eu lieu notre mariage et nous sommes revenus ici. Je ne t'ai jamais dit un mot de cette transaction dont tu n'as eu aucune connaissance. J'ai emprunté tout l'argent versé à ton père. L'échéance du remboursement de l'emprunt est à la veille d'arriver... il reste à peine deux mois avant l'anniversaire de cet emprunt, date pour date ! Actuellement, je n'ai pas un sou noir d'économie, je n'ai pas pensé à ma dette, j'étais trop heureux, mon exploitation était trop prospère... j'ai oublié de préparer le paiement de ma dette. Il ne me reste que deux mois avant l'échéance de mon paiement ; je n'arriverai jamais à rembourser l'argent emprunté. Mes revenus ne sont pas assez considérables pour honorer cet emprunt dans les deux mois qui me restent. C'est impossible ! Et, tu sais, cette situation m'est une cause de grande inquiétude !

— Eh bien ! suggère l'épouse, si ton inquiétude est si grande, vends des propriétés, débarrasse-toi de certains biens !

— Non ; je ne puis laisser aller mes biens ! Je ne puis vendre mes propriétés dans l'intervalle de deux mois, à moins de les vendre à moitié ou au tiers de leur prix réel ! Dans ces dernières conditions, je ne puis les vendre ! Le cultivateur d'à côté, mon voisin, ne voudra pas m'en acheter, parce que j'ai emprunté l'argent de lui, et l'achat de mes biens n'a pas été mentionné dans les conditions de prêt.

— Ah ! demande l'épouse, quelles conditions as-tu acceptées ?

— Si je ne lui rends pas l'argent à la date prévue — un an exactement après l'emprunt — le cultivateur peut m'enlever la peau du corps. Le cas est facile à régler : les documents ont été rédigés et signés. Les conditions ont été acceptées et il faut les respecter ! Maintenant, il ne me reste plus assez de temps pour m'en tirer honorablement !

— Eh bien ! repart la seigneuresse, ne te casse pas la tête avec ce problème. Si tu m'avais confié ce secret plus tôt, j'aurais pu y réfléchir, moi aussi, et j'aurais pu te venir en aide ! Mais présentement, je ne sais trop quoi te conseiller ! »

Un peu après le dîner, le seigneur quitte le château et s'en retourne en compagnie de ses employés tout en roulant constamment son problème dans sa tête. Le soir, à son retour, la table est prête. La seigneuresse sert à souper à son mari, mais au lieu de manger, ce dernier pousse son assiette de la main. « Ne te casse pas la tête inutilement ! lui dit sa femme. Mange et sois tranquille ! Je te dirai que faire quand tu auras soupé !

— Oui ? As-tu trouvé une bonne solution ? Peux-tu résoudre ce problème-là ? demande le seigneur à sa femme.

— Évidemment, je peux le résoudre ! Évidemment ! Si le cultivateur, ton voisin, a exigé de pareilles conditions, s'il t'a imposé une telle obligation, c'est qu'il y voyait son intérêt. Il voulait te ruiner. Ce n'est pas très honnête d'imposer de semblables conditions. Et s'il était de bonne foi, après douze mois, il pourrait t'accorder un sursis. Mais, je crois, d'après les conditions qu'il t'a imposées, il ne peut te donner de délai. C'est un piège qu'il t'a tendu, et tu ne l'as pas vu venir !

— Non ; je n'ai pas vu son jeu du tout ! Je t'aimais, je te voulais pour épouse, c'était ma seule préoccupation ! Ni or ni argent ne pouvait me faire changer de décision ! À ce moment, j'étais prêt à tout sacrifier pour toi !

— Mange ! dit-elle au seigneur, et je te ferai une suggestion à l'instant ! »

Le seigneur se met à manger pendant que sa femme aborde différents autres sujets de conversation pour reposer son mari de la tension causée par son problème. Le souper n'a pas été long... Le seigneur avait hâte de savoir quel procédé sa femme allait lui suggérer. « J'ai maintenant terminé mon repas ; tu vas me dire, à présent, quel plan tu as à me suggérer ! commande le seigneur.

— Oui, je vais te faire part de mon plan ! reprend la jeune seigneuresse. Tu sais, il t'a proposé de t'enlever la peau dans douze mois, jour pour jour... Il faut que tu le paies précisément ce jour-là ou il t'enlève la peau. Mais le lendemain de ce jour-là, il n'a plus le droit, la veille non plus ! La condition n'est réalisable que le jour anniversaire de ce fameux contrat. Si cette date est favorable pour lui, elle l'est aussi pour toi ! S'il ne peut t'enlever la peau en ce jour anniversaire, le lendemain, il n'en a plus le droit ! Les conditions ne seront plus légales, et tu lui rendras son argent seulement si tu le veux bien ! Mais nous agirons en gens honnêtes. Nous chercherons à lui rendre son argent le plus tôt possible. Nous nous mettrons sérieusement au travail !

— Mais, insiste le seigneur, que ferons-nous pour déjouer son droit ? Si je reste ici, le lendemain du funeste anniversaire, il va s'autoriser de la loi, il va venir chercher et exiger ma peau...

— Non ; nous ne resterons pas sur place, corrige la seigneuresse ; nous allons quitter les lieux en pleine nuit, la veille de la date dangereuse, et nous allons disparaître pendant la nuit ! »

Le seigneur possédait un vaisseau d'un certain tonnage, un élégant petit yacht. « Nous allons quitter notre château, la nuit, continue la seigneuresse, de façon que personne ne s'en aperçoive. Nous allons monter dans le yacht et filer sur la mer. Quand le voisin nous rattrapera, la date dangereuse sera sans effet. Cette journée passée, il lui sera légalement impossible de nous arrêter. Après trois ou quatre jours de voyage, nous reviendrons, soulagés de nos tracas. Cette promenade nous fera grand bien. Voilà un an que nous n'avons pas quitté la maison, ni l'un ni l'autre. Ce voyage aura comme résultat de nous faire du bien !

— Ton plan est plein de sens ! Tu n'es pas sotte, tu sais ! Ton raisonnement est juste ; tu as compris la situation beaucoup mieux que moi !

— J'en suis heureuse, mais il ne faudra révéler notre plan à personne ! Nous allons préparer tous les deux notre départ longtemps à l'avance, pour n'éveiller aucun soupçon ; et quand le temps sera venu, nous partirons ! Nous allons organiser ce voyage, n'en doute pas ! »

Le seigneur se remet à sa besogne. Tout va bien ; il travaille maintenant avec ambition. Plus aucun découragement !

La veille de la date redoutée, on prépare le yacht ; le seigneur et sa femme y montent en pleine nuit et prennent la mer, seuls, sans serviteur ni servante. Ils partent seuls, en pleine nuit. Ils filent toute la nuit et une partie de la journée du lendemain. Ils vont s'amarrer à un quai, près d'une grosse ville. Ils passent le reste de la journée, dans leur yacht, en pleine tranquillité ! Rien ne vient contrarier leur plan.

On passe la nuit au quai. Le lendemain, les deux fuyards se lèvent vers neuf heures, et après le déjeuner, ils font une courte visite en ville. Comme ils étaient arrivés de nuit, ils n'avaient à peu près rien vu. Puis ils restent sur le quai à regarder de loin la grande ville.

Dans l'avant-midi, le roi se rend sur le quai. Le seigneur l'invite à monter à bord du yacht pour le visiter. En fait, le roi était descendu au quai pour obtenir des informations sur ce vaisseau. Ce quai appartenait au roi. On avait donc débarqué sur la propriété du roi. Ce dernier était venu demander au seigneur de quel droit il s'était amarré à ce quai. Le seigneur lui offre ses excuses. « Il faisait nuit, je ne connaissais pas vos règlements. J'ai donc attendu la clarté du jour pour m'informer auprès des passants à qui appartenait ce quai en vue de demander les permissions d'usage ! »

Après un brin de conversation, le roi monte dans le yacht du seigneur. Le roi trouve la seigneuresse ravissante. Le seigneur tire sa liqueur du cellier et offre un verre au roi. On boit ; l'ivresse gagne bientôt les deux hommes. Le roi surtout devient loquace. « Ah ! dit-il au seigneur, tu as une jolie femme ! »

Le roi était veuf depuis longtemps. Le seigneur lui répond : « Oui, elle est jolie assurément, mais elle n'est pas plus jolie que bien d'autres ; elle n'est pas plus laide que les autres non plus. Ce que j'apprécie surtout, chez elle, c'est sa serviabilité. Pour moi, c'est une grande qualité ! Quant à sa beauté, même si elle était moins éclatante, je l'aimerais tout autant ! »

La conversation passa d'un sujet à l'autre. On parla des femmes, et le roi vint à porter un jugement à ce propos : « Ah ! les femmes, je les connais comme tous les autres hommes peuvent les connaître ; j'ai déjà été marié, moi aussi. Ta femme, elle est comme les autres, elle est jolie, mais c'est sa seule qualité ! Tu sais qu'on ne doit pas faire trop confiance aux femmes ! La fidélité et tout ce qui s'ensuit, on doit en faire abstraction ! »

La boisson aidant, le ton de la discussion monte rapidement et s'envenime. « Tiens, dit le roi, j'irai encore plus loin dans le domaine du défi ! Je possède un château en ville et ce quai m'appartient. Je parie ma propriété contre la tienne que, d'ici trois jours, ta femme te manque de fidélité ! Je te le prouverai dans trois jours !

— Je relève le défi, Sire le roi ! riposte le seigneur stimulé par la boisson.

— Eh bien ! dit le roi, si tu veux parier, parions ! »

Les deux hommes se défient, s'insultent et passent aux gageures. On rédige des documents, les deux parieurs les signent et on remise les papiers en sûreté. « Toutefois, exige le roi, il ne faut pas que tu restes à bord de ton yacht. Il faut que tu t'absentes !

— Je suis aussi honnête que vous ! » de rétorquer le seigneur.

Le roi quitte le vaisseau, passablement indigné. Le seigneur, lui aussi, est de mauvaise humeur. Il reste à bord de son yacht ; cependant la seigneuresse n'a eu aucune connaissance de la discussion de son mari avec le roi. Tout s'est passé à son insu.

Peu après le départ du roi, les policiers foncent à bord du yacht et viennent arrêter le seigneur au nom d'un cultivateur qui réclame le paiement d'une dette. Le seigneur sait tout de suite de qui il s'agit, naturellement.

On arrête le seigneur et on le conduit en prison en attendant son procès. Dans sa cellule, le seigneur réfléchit à sa situation : « Pourtant, le cultivateur ne doit plus avoir le droit de m'arrêter, puisque la date de l'échéance est passée ! C'est hier qu'il aurait dû faire valoir son droit, non aujourd'hui ! Il n'a pas tout à fait tort de m'arrêter aujourd'hui ; en fait, j'ai déserté ! Je serai, de toute façon, condamné par défaut. Si j'étais resté chez moi, il m'aurait demandé des comptes sur place. Mais je suis un déserteur ! »

Le seigneur finit par se calmer. La seigneuresse a eu connaissance, évidemment, de l'arrestation de son mari. Elle réfléchit à son problème. Elle est désolée de n'avoir pas réussi à tirer le seigneur d'embarras. Le procès devait avoir lieu le lendemain devant une simple cour de magistrat, comme nous dirions.

La femme du seigneur file chez le tailleur et s'achète un habit d'avocat ; elle obtient un livre pour simuler un code de loi, puis revient à son yacht, sa toque d'avocat sur la tête.

Le soir, vers cinq heures, un peu avant le souper, un visiteur arrive au yacht. Le roi ! Ce dernier était au courant de l'arrestation du seigneur, raison de plus pour venir visiter la seigneuresse !

Le seigneur, avant son arrestation, avait engagé une servante des environs pour aider sa femme à bord du vaisseau ou lui permettre de faire quelques sorties en ville. La seigneuresse jouissait donc de la présence d'une servante.

Le roi frappe à la porte ; la seigneuresse va ouvrir. « Bonjour, Sire le roi !

— Bonjour ! »

Elle le connaissait, elle l'avait vu le matin même. Elle lui offre un siège. Le roi s'assoit. « Votre mari n'est pas ici ? » demande-t-il. Naturellement, elle ne lui avoue pas qu'il est aux arrêts. « Non, dit-elle, il est sorti ! Il devrait rentrer pour le souper, je ne sais trop... D'habitude, il revient pour le souper ; il n'est pas homme à s'attarder sans raison !

— Ah ! repart le roi, je vais l'attendre quelques minutes ; j'aurais un peu affaire à lui ! »

Le roi avait intérêt à prolonger sa visite. À six heures, le seigneur n'est pas encore de retour. D'ailleurs, la seigneuresse savait que son mari ne reviendrait pas pour le souper. La servante prépare la table. La femme dit au roi : « La table est prête, Sire, restez souper avec nous ! Pendant ce temps, mon mari va peut-être arriver ; j'espère du moins qu'il reviendra. C'est une question de temps. Même s'il n'arrive pas bientôt, nous allons souper ensemble. Je vais vous accompagner ! »

Le roi n'oppose pas de refus à cette invitation, naturellement. Il s'assoit à la table pour souper en compagnie de la seigneuresse, sous l'œil vigilant de la servante. Pendant le repas, la seigneuresse présente au roi une tranche de pain. Le royal convive presse la main de l'hôtesse dans la sienne. La seigneuresse prend son couteau à pain et

le rabat sur la main du roi, lui blessant quelques doigts. Le roi se retire rapidement la main. La seigneuresse se lève de table et file à sa cabine pendant que la servante s'empresse de panser la main du roi. Passablement découragé, le roi quitte la table, prend son chapeau et quitte le yacht en se rendant compte que sa visite n'a pas obtenu du tout les résultats attendus.

Le lendemain matin, la femme du seigneur s'informe du procès de son mari. Il doit avoir lieu à dix heures de l'avant-midi. Quinze minutes avant l'ouverture de la cour, elle revêt son habit d'avocat, prend la tenue d'un homme élégant, coiffe sa toque, tient son livre sous le bras et se dirige vers le lieu du procès.

Sur sa route, la seigneuresse croise un vieillard conduisant un vieux cheval maigre, tout rabougri, couvert de bosses. Elle s'adresse au vieillard : « Vous ne me vendriez pas votre cheval ?

— Ah ! non, je ne vous le vends pas ! C'est mon seul moyen de locomotion. Je suis incapable de marcher, et je suis un vieux mendiant. Je me sers de ma voiture pour mendier le long de la route. Si je vous vends mon cheval, que vais-je faire pour vivre ?

— Eh bien ! je vais vous le payer assez cher pour vous permettre de vous acheter une autre bête plus jeune que celle-ci ! Moi, j'ai besoin immédiatement d'un cheval, et je n'ai pas le temps de le chercher. Vous, même si vous cherchez quelque temps, vous allez vous en trouver un autre en y mettant le prix !

— Ah ! reprend le vieux mendiant, j'accepte votre proposition pourvu que vous me donniez une somme suffisante pour m'acheter un autre cheval plus jeune que celui-ci. Je préfère l'arrangement que vous me proposez !

— Merci d'accepter ! Quant à la voiture, continue l'avocat, je n'en ai pas besoin ! Donnez-moi un bout de câble pour que je conduise le cheval derrière moi ! »

La femme-avocat paie au mendiant trois fois la valeur de son cheval, et conduit l'animal jusqu'au palais de justice.

Les trois quarts des citoyens sont réunis près de la cour pour assister au procès du seigneur. Les potins rapportent qu'il s'agit d'un seigneur arrivé en ville, la veille, et qui a été arrêté par les policiers. On se demande la cause de son arrestation, quel mauvais coup a pu faire ce seigneur étranger ? Un des curieux raconte sa version ; un autre en raconte une autre. Finalement, on ne sait rien ! La curiosité avait rassemblé toute cette foule en quête de nouvelles sur la gravité du délit de l'accusé.

Soudain, cet avocat fonce dans la foule. Une femme habillée en avocat, mais que l'on prend pour un avocat : un habit d'avocat, un gros code sous le bras... Il traverse la foule. Tout le monde tourne les yeux vers ce personnage, en disant : « Un nouvel avocat ! C'est un avocat que nous n'avons encore jamais vu ! D'où vient-il ? C'est certainement l'avocat qui vient défendre le seigneur ! L'accusé l'a fait venir pour assurer sa défense. Ce doit être un avocat qu'il connaissait et qu'il a fait venir d'une ville lointaine ! » Tout le monde s'interroge.

L'avocat traverse la foule à pas carrés, et pénètre dans la cour. Le seigneur est assis, la larme à l'œil. L'avocat lui met la main sur l'épaule. Le seigneur regarde ce personnage sans le reconnaître le moindrement. Il ne reconnaît pas du tout sa femme. Celle-ci lui adresse la parole. « Comment se fait-il que vous soyez ici, seigneur ?

— Eh bien ! je suis ici... je n'ai fait de mal à personne, non, à personne ! Mais... ah ! même si je vous racontais mon histoire, mes propos ne vous avanceraient pas beaucoup !

— Parlez, parlez ! continue l'avocat. Moi, je suis avocat et je m'intéresse à votre cause. Je viens à la cour pour défendre ceux qui ont besoin d'un avocat !

— Mais moi, proteste le seigneur, je n'en ai pas besoin ! Même si j'avais dix avocats pour me défendre, ma cause est perdue d'avance !

— Mais pourquoi ? demande l'avocat. Pour quelle raison vous a-t-on arrêté ? Pouvez-vous me le dire ?

— Ah ! la raison ? Elle est toute simple ! J'ai emprunté de l'argent, il y a un an. J'ai promis au prêteur, par document dûment signé, que je lui rendrais son argent exactement dans un an, sinon, il pourrait m'enlever la peau. La date de l'échéance du paiement était hier. Pour échapper au rendez-vous, hier, j'ai quitté mon château et je me suis enfui ici. Trois heures après mon arrivée au quai, le prêteur m'a fait arrêter par les policiers. Je serai condamné pour désertion. Comme je ne pouvais pas payer ma dette à la date prévue, je me suis enfui. C'est encore plus grave d'avoir déserté que d'avoir refusé de payer ma dette. J'aurais dû demander un sursis ou changer mes conditions plutôt que de déserter ! En plus de passer pour un homme malhonnête qui refuse de payer ses dettes, je passe pour un déserteur, un lâche ! À quoi me servirait l'aide d'un avocat pour plaider une telle cause ?

— Monsieur, votre cause, je vais m'en charger, moi ! Ensuite, nous verrons ce qu'il y a à faire. Si je ne gagne pas votre cause, je l'aurai perdue, voilà tout ! Vous ne serez pas dans une situation plus grave que votre situation actuelle ! Vous êtes déjà certain que votre cause est sans espoir. Si vous ne gagnez pas votre procès, vous l'aurez perdu. C'est tout !

— Très bien ! reprend le seigneur ; mais votre réputation ? Si vous perdez cette cause, votre réputation n'y gagnera pas ! Je ne voudrais pas que votre réputation d'avocat soit diminuée à cause de moi !

— Ne prenez aucun souci pour ma réputation ! insiste l'avocat. Il arrive souvent qu'un avocat perde une cause. Il n'est pas nécessairement un mauvais avocat !

— Eh bien ! si vous y tenez absolument, défendez-la, ma cause ! C'est votre affaire ! Mais je ne voudrais pas m'attirer des reproches, si vous perdez cette cause ! »

À dix heures, comme prévu, la cour commence à siéger. Le juge s'amène, l'avocat du cultivateur est déjà en place, le petit avocat déclare qu'il défendra la cause du seigneur.

Le procès s'instruit et l'avocat du demandeur commence son plaidoyer dans lequel il expose au juge la plainte du prêteur. Le petit avocat se tient à côté de l'accusé. Il ne desserre pas les dents. Une fois la plaidoirie terminée, le juge condamne le seigneur ; il n'y a pas d'autre solution. On ne lui a pas enlevé la peau, la veille, parce qu'il avait déserté. Mais cette fuite n'enlève pas au prêteur le droit de lui enlever la peau.

On dispose une longue table, dans la salle ; on y étend le condamné, attaché par les mains et les pieds. Le petit avocat ne dit pas un mot. Le seigneur se fait cette réflexion : « Il n'aura pas de difficulté à me défendre : il ne parle pas ! »

Enfin, l'avocat du condamné ouvre la bouche. Il dit au cultivateur : « C'est vous qui devez enlever la peau du seigneur ! Ce devoir n'échoit à aucun autre ! Le contrat spécifie que seul le prêteur insatisfait doit enlever la peau de l'emprunteur, s'il ne rend pas l'argent à la date indiquée. Le contrat exige que ce soit vous, et non un autre qui lui enleviez la peau. Préparez-vous à vous acquitter de cette tâche !

— Ah ! reprend le cultivateur, si j'y suis obligé, je vais y voir moi-même ! S'il faut que je me paie moi-même, je vais me payer !

— Eh bien ! payez-vous ! L'emprunteur est attaché sur la table, il n'en tient qu'à vous de vous payer ! »

Le prêteur saisit un grand couteau, commence à l'aiguiser et vérifie du doigt le tranchant de la lame. « Ah ! remarque le cultivateur, le couteau ne coupe pas beaucoup, mais, quoi qu'il en soit, s'il ne tranche pas, il déchirera les tissus !

— Ah ! non, s'écrie le petit avocat ; un instant ! D'après le document déposé sur le bureau du juge — et que vous pouvez consulter — vous pouvez enlever à l'emprunteur, la peau, mais pas un poil, pas un cheveu, pas une goutte de sang ! Souvenez-vous que vous avez droit à la peau et seulement à la peau ! Faites bien attention aux actes que vous allez poser ! Si vous lui faites couler une goutte de sang, si vous lui enlevez un cheveu, vous allez payer cher, monsieur, cet empiètement sur la propriété de mon client !

— Mais, proteste le cultivateur, je ne puis enlever la peau de l'emprunteur sans lui enlever un cheveu ou sans faire couler le sang !

— Tenez-vous-en à la teneur du document ! C'est la peau, pas autre chose, que vous avez achetée ! Ce qui ne vous appartient pas, n'y touchez pas ! Laissez à mon client ce qui lui appartient !

— Mais, reprend le prêteur, vous savez bien qu'il m'est impossible d'agir si je m'en tiens à votre avertissement ! »

— Si vous n'êtes pas capable de respecter les exigences de votre propre document, abandonnez votre droit, c'est tout ! Vous n'avez pas d'autre solution que de renoncer à la peau de mon client, puisque vous n'avez pas le droit de lui enlever un cheveu ou une goutte de sang ! »

Le cultivateur, par l'entremise de son avocat, consulte le juge. « Ah ! oui, répond le juge ; l'avocat du seigneur a raison. Le prêteur a spécifié la peau, dans son contrat, mais pas le sang ni les cheveux !

— Mais vous savez bien, dit piteusement le prêteur, que je ne suis pas capable d'écorcher un homme sans faire couler le sang !

— Eh bien ! faites ce que vous a suggéré l'avocat de l'accusé ; abandonnez votre droit, puisque vous ne pouvez l'exercer ! »

Le cultivateur est donc forcé d'abandonner le seigneur devant l'impossibilité de l'écorcher sans verser son sang, sans lui enlever les cheveux de sa tête ! On libère le seigneur de ses liens. Le seigneur saute de joie. Il s'approche de son petit avocat et lui demande quels honoraires il réclame pour avoir défendu sa cause. « Vous ne me devez absolument rien, monsieur ! répond l'avocat. J'ai pris le risque de perdre ou de gagner votre cause. J'en suis entièrement satisfait !

— Eh bien ! insiste le seigneur, vous allez m'accompagner chez moi. Vous allez au moins venir prendre le dîner avec moi !

— Je regrette ! reprend l'avocat ; je n'ai pas le temps de vous suivre chez vous. Je dois me rendre à une autre cour où il me faut assister d'autres clients. J'ai d'autres accusés à défendre. Vous êtes heureux que j'aie défendu votre cause, n'est-ce pas ? Eh bien ! quelques autres accusés sont dans la même situation que vous. Le cas est un peu différent, mais c'est un accusé comme vous ! »

Le seigneur remercie à maintes reprises le petit avocat et essaie de lui témoigner sa reconnaissance de différentes façons, même en lui offrant de l'argent. Le petit avocat quitte son client, à la cour, sort du bâtiment et file le plus rapidement possible vers le petit navire. Elle se débarrasse de son vieux cheval, en le confiant à un meunier qui possédait une écurie à peu de distance du port de mer. Elle dit au meunier : « Conduisez ce cheval dans votre écurie, prenez-en soin et je vous récompenserai de vos services ! »

Le meunier conduit le cheval dans son écurie, tandis que la seigneuresse retourne à son yacht. Elle arrive quinze minutes avant son mari. Elle a juste le temps d'enlever son habit d'avocat sans que la servante et le seigneur n'en aient connaissance. Elle remise soigneusement son habit et commence à travailler à la cuisine en vue d'aider à la préparation de la table et du dîner.

Tout à coup, le seigneur fonce dans la cabine. « Tiens, dit la femme, tu es revenu ? Ton procès a eu lieu ? Quel résultat ?

— Ah ! les résultats... ma femme, le procès, ah ! je m'attendais... je croyais que ma fin était arrivée.

— Ta fin ? Mais, ils ne t'ont toujours pas écorché ?

— Non, répond le seigneur ; il est arrivé à la cour un petit avocat qui, à première vue, ne m'inspirait pas une grosse confiance ! Il n'a pas ouvert la bouche, il n'a pas dit

un seul mot pendant le plaidoyer de l'avocat du cultivateur. Mais quand est venu le temps de m'enlever la peau, le petit avocat a parlé fort. Il a fait comprendre au juge que le prêteur ne pouvait m'enlever une goutte de sang ni un cheveu, puisque le document légal n'en faisait pas mention. Le juge en a averti le cultivateur ; ce dernier a renoncé à son projet, puisqu'il lui était impossible de m'enlever la peau sans verser mon sang. Il a dû renoncer à ma peau !

— Ah ! reprend la seigneuresse, il n'était pas si bête, ce petit avocat !

— Pas bête, assurément ! Je l'ai invité et supplié de venir dîner avec moi, mais il n'a jamais voulu accepter ! »

La femme du seigneur a peine à réprimer son envie de rire. Cependant, elle parvient à se contrôler et à ne rien dire de trop.

Le seigneur prend le dîner en compagnie de sa femme ; il nage dans la joie. « Sors-tu, cet après-midi ? demande-t-il à la seigneuresse.

— Non ; pas cet après-midi.

— Moi, continue le seigneur, j'aurais envie d'aller prendre une promenade, en ville ! Depuis hier, tu le sais, j'ai été en prison. Je n'ai donc pu sortir. Je serais disposé à marcher, aujourd'hui !

— Tu as beau à sortir ! insiste la femme. Tu n'as pas besoin de moi pour sortir. Moi, j'ai de l'ouvrage à faire, et une sortie en ville ne me dit rien. Vas-y tout seul, toi !

— Très bien ! de reprendre le seigneur ; je ne serai pas longtemps absent ! »

Après le dîner, le seigneur saute sur le quai, se dirige vers la ville, et entreprend une promenade qui le conduit parfois à droite, parfois à gauche. De temps en temps, il s'arrête dans une taverne pour y boire un verre de bière et causer un peu avec les gens du quartier. Il cause, et demande des renseignements.

Vers deux heures de l'après-midi, le roi se présente de nouveau au yacht. La seigneuresse lui ouvre la porte, le fait entrer et le débarrasse de son manteau. Elle a l'air aussi affable que d'habitude. Elle agit comme si rien ne s'était passé, la veille. Tout va bien. Le roi a les doigts enveloppés ; il est allé faire refaire ses pansements chez le médecin, mais il tend à faire oublier ses blessures.

À l'heure du souper, vers dix-sept heures quarante-cinq, je crois, la servante dresse la table. « Ah ! il faut que je m'en aille ! annonce le roi.

— Non, non, Sire ! reprend la seigneuresse. Restez à souper ! Mon mari va arriver d'un instant à l'autre. Il va certainement revenir. Il est parti après le dîner et il a promis qu'il reviendrait pour le souper. Il est parti faire une randonnée en ville. Souvent, il va régler certaines affaires. Parfois, il est un peu en retard. L'autre soir, par exemple, vous l'avez constaté vous-même, il n'est pas venu souper ; il est revenu très tard. J'espère qu'il reviendra plus tôt, ce soir ! »

Le roi ne se fait pas prier longtemps, il va sans dire. Il s'assoit à table, la seigneuresse s'assoit également et la servante commence à servir la table. Soudain, la servante s'absente, le roi manque de thé. La seigneuresse se lève, va chercher la théière et s'approche du roi pour remplir sa tasse de thé. Le roi avance la main et saisit la main de la seigneuresse. Aussitôt, celle-ci attaque le roi d'un coup de théière. Elle vient près d'assommer le roi ; elle lui inflige au front une blessure de près de trois centimètres de longueur. L'hôtesse abandonne la théière et sort rapidement de la salle à manger pour se réfugier dans sa chambre.

Le roi se lève de table, le visage ruisselant de sang, prend la porte et file chez le médecin pour y faire panser sa blessure. Ce nouvel accident incite le roi à ne plus retourner visiter la seigneuresse. Mais il pense à ses propriétés engagées dans le pari avec le seigneur. C'est une affaire très importante pour lui ! « Comment vais-je manœuvrer pour m'en tirer ? » se demande le roi. Mais il ne peut remettre à plus tard la solution de ce problème ! Le lendemain, c'est la dernière journée prévue par le pari... Le dernier des trois jours ! Il fallait donc que le roi fasse vite. Le roi était inquiet.

La nuit se passe. Le lendemain matin, le roi repense à sa situation. « C'est ma dernière journée ! Il faut... il faut que je m'en tire ! »

Ce même jour, le seigneur se lève et dit à sa femme : « J'ai des affaires à régler aujourd'hui. Après-demain, nous partons pour le château. Nous préparerons notre bagage, demain, et le jour d'ensuite nous filerons chez nous ! Notre absence a duré assez longtemps !

— Quand tu voudras reprendre la mer, je suis prête à retourner, moi aussi ! » annonce la seigneuresse.

Le seigneur n'avait pas encore raconté à sa femme son aventure de pari avec le roi. « Je sors, ce matin, pour régler des affaires, dit le seigneur à sa femme.

— Vas-tu revenir ici pour le dîner ?

— Je n'en sais rien ! Peut-être oui, peut-être non ! De toute façon, je reviendrai cet après-midi ! »

Le seigneur met le pied sur le quai et disparaît. Vers dix heures, le roi frappe de nouveau à la porte du seigneur. La seigneuresse lui ouvre encore. « Bonjour, Sire le roi !

— Bonjour, seigneuresse ! répond le roi. Votre mari n'est pas ici ? demande-t-il.

— Non, Sire, mon mari est encore absent ! »

Elle lui fait enlever son manteau et lui présente un siège. Le roi s'assoit. Dès qu'il est assis, la seigneuresse file à sa cabine. Bientôt, elle appelle sa servante, lui remet sa bague et son jonc en lui demandant de les laver, les nettoyer et de les polir. La servante sort de la cabine de la seigneuresse et commence à laver les bijoux de sa patronne. Le

roi la voit et lui demande ce qu'elle est en train de faire. « Ah ! répond la servante, je nettoie le jonc et la bague de ma maîtresse.

— Oui ? Montre-moi donc ces bijoux ! » supplie le roi.

La servante saisit le jonc et la bague et naturellement les fait voir au roi. « Ah ! quels joyaux ! s'écrie le roi. Ce sont des bijoux merveilleux ! Si tu voulais, servante, tu me les prêterais. J'irais les montrer au bijoutier pour m'en procurer de semblables !

— Ah ! Sire, je n'ai pas le droit de prêter les anneaux de ma maîtresse !

— Pour dix ou quinze minutes seulement ! insiste le roi.

— Ah ! même si vous les rapportiez dans cinq minutes...

— Je vais te donner cinquante dollars, si tu me les prêtes ! ajoute le roi. Je vais faire une course à la bijouterie pour m'en faire fabriquer ou m'en acheter de semblables !

— Ah ! c'est impossible ! Je ne suis presque pas capable de poser un tel geste ! »

Mais la servante est une pauvre fille, et elle se fie à la parole du roi... Elle finit par remettre les bijoux au roi. Le roi prend immédiatement son chapeau et file vers la ville, les bijoux dans sa poche.

Là, le roi entreprend de parcourir la ville pour rencontrer le plus tôt possible le seigneur. Enfin, il l'aperçoit assis dans une taverne, en train de boire un verre de bière et de causer avec les gens. Il n'est pas sous l'influence de l'ivresse ; il cause de différents sujets avec des étrangers. « Bonjour, seigneur ! dit le roi en entrant.

— Bonjour, Sire ! Comment vont les affaires ?

— Ah ! elles vont mieux que je ne m'y attendais !

Le roi s'assoit à côté du seigneur. Chacun commande une liqueur et les deux personnages commencent à causer. « C'est votre dernière journée, à vous aussi, Sire, pour accomplir le tour de force qui fait l'objet de notre pari !

— Entendu, seigneur ! Je l'ai réussi dans trois jours, je dirais même en une avant-midi !

— Oui ! approuve le seigneur, en riant. Très bien ! Mais avez-vous des preuves, Sire ?

— Ah ! j'ai les preuves ! Si je te montrais le jonc et la bague que tu as donnés à ta femme, le jour de ton mariage, serait-ce une preuve suffisante ? demande le roi. C'est elle-même qui me les a donnés. Est-ce que tu croirais à mon aventure ?

— Certainement ! Ces bijoux constitueraient une preuve indéniable ! » répond le seigneur.

Le roi glisse la main dans sa poche et en retire les deux anneaux. « Les reconnais-tu ? » demande le roi, en les présentant au seigneur.

Le seigneur reconnaît sa bague et son jonc. C'est lui qui les a achetés, naturellement. « Oui, dit-il au roi, vous avez gagné ! Je vous livrerai mes propriétés sans autre discussion ! »

Sur-le-champ, le seigneur disparaît par la porte. Mais le roi détale le plus rapidement possible, lui aussi, prend des raccourcis et revient au yacht redonner les bijoux à la servante, pour que son jeu reste secret.

Le seigneur arrive à son tour au yacht, certain que toute l'affaire est bel et bien réglée. Mais sa femme ne sait absolument rien du pari ni de ses suites. Le seigneur ne se montre pas plus bourru que d'habitude. Il dîne en compagnie de sa femme, cause avec elle. Après le dîner, il fume un peu, puis offre à sa femme de faire une promenade sur le quai. « Il me semble qu'au grand air, le temps paraîtrait moins long. Allons marcher sur le quai ! »

La brise était assez forte. La vague était passablement grosse. Le seigneur et sa femme sortent sur le quai et s'y promènent de long en large. Ils passent une partie de l'après-midi à se promener. Vers dix-sept heures, ils reviennent dans le yacht et soupent ; le seigneur ne montre aucun signe de mauvaise humeur. Il cause avec la seigneuresse ; tout semble bien aller.

Après le souper, ils causent encore un peu. Comme il fait clair de lune, le seigneur fait une proposition à sa femme : « Si tu voulais, nous irions faire une promenade sur le quai. Il me semble que le grand air nous ferait du bien !

— Tu as parfaitement raison ! Ah ! si, par exemple, tu me proposais d'aller danser, je n'irais pas. Je n'aime pas la danse, au contraire, elle m'ennuie ! J'aimerais mieux retourner chez moi que danser !

— Eh bien ! demain, c'est le jour du retour !

La seigneuresse jette un manteau sur ses épaules et va se promener sur le quai en compagnie de son mari. Ils causent tout en admirant partout le flot de lumières de la ville.

Soudain, le seigneur dit à sa femme : « As-tu déjà observé comment on bâtit ces quais où nous marchons ?

— Non, je ne me suis jamais demandé comment ils étaient bâtis. Je sais qu'ils sont faits de bois, mais d'après quelle technique ? Je n'en sais rien !

— Ah ! continue le seigneur, c'est une construction solide et il faut que le quai soit solide. Regarde la vague, comme elle est grosse ! Elle s'élance à cœur d'année contre ce quai. Pourtant, il n'en est pas ébranlé, il ne se disloque pas. Il faut qu'on le construise solidement ! »

Tout en parlant, les deux époux se dirigent vers le large, là où se termine le quai. « Regarde de ce côté, suggère le seigneur, regarde comment ce quai est construit ! Vois ces gros clous d'acier qui relient les poutres à toute épreuve ! »

La femme se penche un peu pour observer de plus près ces points de technique. Le seigneur la pousse brutalement et la culbute à la mer. À cette époque, les femmes portaient ce qu'on appelait des crinolines, ou sortes de cadres de broche destinés à donner de l'ampleur aux jupes. En tombant, la seigneuresse descend lentement dans l'eau, supportée qu'elle est par la cloche d'air enfermé sous sa jupe. Cette sorte de flotteur la maintient à la surface de l'eau, et la vague va déposer la femme sur le rivage. La seigneuresse portait sur ses épaules un manteau de soie pour se protéger contre la fraîcheur de l'air pendant sa promenade. Elle marche sur la plage en se demandant pourquoi son mari s'est conduit de cette façon envers elle. Elle conclut que le seigneur lui en voulait d'une manière ou d'une autre. Mais elle ignore la vraie raison de la conduite de son mari.

À pied, elle se rend chez le meunier qu'elle a chargé, après le procès du seigneur, de prendre soin du vieux cheval. Elle demande au meunier de loger chez lui, cette nuit-là. Le meunier et la meunière trouvent cette démarche un peu inusitée, mais, après dialogue entre le meunier et sa femme, on accepte de loger la seigneuresse tout en lui demandant : « Votre mari n'y est donc pas ?

— Non ; mon mari est parti, j'ai congédié ma servante et je trouve imprudent de coucher seule à bord du yacht. Le risque est trop grand !

— C'est vrai ! repart le meunier, vous prendriez un grand risque ! »

Le meunier garde la femme à coucher. Le lendemain matin, la seigneuresse fait une autre proposition à ses hôtes : « Si vous le permettiez, dit-elle, je resterais ici, au moins une semaine. »

Le meunier et sa femme réfléchissent tous les deux à cette demande, et la meunière trouve soudain une solution. « Je ne sais, dit-elle, si elle accepterait de garder mes enfants ? » La meunière avait trois enfants ; elle se proposait d'aller en voyage en compagnie du plus jeune. Il en resterait deux à la maison. « Si elle voulait rester ici, pendant l'absence de son mari parti en voyage d'affaire — son absence durerait au moins une semaine — si elle voulait avoir soin de mes enfants, je pourrais aller me promener ! »

Les parents de la meunière demeuraient dans un endroit très éloigné. « J'irais, dit la meunière, visiter mes parents pendant que la visiteuse aurait soin des enfants ! D'abord, c'est une excellente personne ; elle prendrait soin des enfants, et toi, tu pourrais t'occuper de la cuisine. Quant à moi, ce serait une chance unique d'aller visiter mes parents !

— Eh bien ! dit le meunier, allons lui parler de ta proposition ! »

Le meunier et sa femme vont rejoindre la seigneuresse et lui parlent du plan récemment discuté. « Eh oui, s'écrie la seigneuresse ; je resterais certainement pour prendre soin de vos deux enfants ! Vous en tireriez profit et moi aussi !

— On n'exigera rien pour votre pension ou autre dépense.

— La pension importe peu ! Je la paierai volontiers ! Si mon séjour ici vous rend service, j'accepte de rester chez vous ! J'accepte certainement de rester ici ! Et vous, madame, préparez vos bagages tout de suite de façon à pouvoir quitter la maison aujourd'hui même ! »

La femme du meunier se prépare rapidement, saute en voiture et part, vers neuf heures du matin, en voyage chez ses parents. Elle pourrait ainsi jouir d'une promenade un peu plus longue, et la seigneuresse pourrait prendre soin des enfants pendant tout le voyage de la meunière. Celle-ci amène son plus jeune enfant et laisse les deux plus âgés à la maison.

Aussitôt après le départ de la meunière, les cultivateurs apportent leur grain chez le meunier pour le faire moudre. Soudain, il en arrive deux qui ont un plaisir fou. Ils rient et se racontent des bribes de faits. La seigneuresse tend un peu l'oreille à la conversation qui s'engage entre le meunier et les deux nouveaux arrivants. « Quel plaisir inusité avez-vous, ce matin, vous deux ?

— Eh bien ! répondent-ils, il se passe des événements comiques. Tu te rappelles le seigneur qui est paru en cour hier et qui a été sauvé par un avocat étranger ? Il devait se faire enlever la peau du corps, mais il s'en est sauvé. Eh bien ! Il a été arrêté, ce matin, pour meurtre, et son procès doit avoir lieu aujourd'hui même.

— Il est arrêté pour meurtre ? demande le meunier. Le meurtre de qui ?

— Il a tué sa femme, la nuit dernière ! Quelqu'un en a eu connaissance et a répété la nouvelle. On l'a fait arrêter, et le père de la défunte doit arriver au cours de la matinée en vue du procès qui va avoir lieu cet après-midi. Hier, il devait se faire écorcher, aujourd'hui il est accusé du meurtre de sa femme.

— Êtes-vous fous, vous autres ? de protester le meunier.

— Ce n'est pas nous qui sommes fous ! Un homme qui vend sa peau pour de l'argent, savez-vous qu'il est capable de commettre toutes sortes de crimes ? Ce seigneur-là manque de tête ! »

La seigneuresse a entendu toute cette conversation. « Savez-vous, demande le meunier, à quelle heure aura lieu le procès ?

— À deux heures, cet après-midi !

— Très bien ! enchaîne le meunier, je vais me dépêcher à faire mon travail et je vais aller à ce procès ! »

Le meunier gagne la maison, rencontre la femme du seigneur et lui raconte ce qu'il vient d'apprendre de ses clients. « Si vous pouviez, continue le meunier, préparer le dîner assez tôt, je pourrais dîner, achever mon travail et être à la cour, pour le procès, à deux heures !

— Très bien ! meunier. Et pourriez-vous reconduire à la cour la vieille jument que j'ai mise en pension dans votre écurie ?

— Comment ? Pourquoi la conduire à la cour ? demande le meunier.

— Il peut arriver qu'on en ait besoin... elle pourrait peut-être servir !

— Je ne vois pas ce qu'un vieux cheval peut faire à la cour !

— Eh bien ! des fois... Il ne me servira pas à moi... je n'y vais pas à la cour, moi ! Mais quelqu'un m'a demandé de faire conduire ce cheval là-bas... Conduisez-le donc, en allant au procès !

— Très bien ! C'est peut-être une bonne affaire. C'est à vous... vous en êtes propriétaire. Je peux le conduire à la cour. S'ils n'en ont pas besoin, je n'aurai qu'à vous le ramener après le procès !

— Entendu ! Merci bien ! »

La seigneuresse prépare le dîner ; le meunier prend son repas assez tôt, retourne au moulin pour y moudre un reste de grain. Il se dépêche, il travaille à toute vitesse pour être libre à deux heures de l'après-midi. Un quart d'heure avant le procès, le meunier se dirige vers la cour. La seigneuresse en fait autant. Elle se rend rapidement à son yacht, y revêt son habit d'avocat et se rend au palais de justice. À son arrivée, la cour est à la veille de s'ouvrir. Une foule immense y est déjà rassemblée. Les curieux sont encore plus nombreux que la veille. On raconte que l'accusé est le même qu'hier, un seigneur arrêté pour le meurtre de sa femme. On en conte, on en raconte...

Le petit avocat arrive au palais de justice. Les curieux se disent l'un à l'autre : « Regarde ! Le voilà le petit avocat qui a plaidé la cause du seigneur, hier ! Il est encore ici aujourd'hui ! Oui, c'est lui. Tu vas voir si ce n'est pas lui qui plaide en faveur du seigneur encore aujourd'hui !

— Il ne servira pas à grand-chose aujourd'hui ! disaient les autres. Le seigneur a tué sa femme, c'est un fait prouvé ! Que voulez-vous qu'un avocat fasse dans de telles circonstances ?

— Ah ! il ne fera certainement pas changer les faits, disait un autre, mais il va toutefois plaider ! Il est venu pour défendre le seigneur ; je suis certain qu'il est venu dans cette intention ! »

Le petit avocat entre comme d'habitude au palais de justice et se rend à la cellule du prisonnier, se fait ouvrir les portes et rend visite au seigneur. Il lui pose la main sur l'épaule, le seigneur se lève la tête et fond en larmes. « Qu'avez-vous à pleurer ? lui

demande l'avocat. Comment se fait-il que vous soyez encore ici ? Hier, je vous ai fait rendre votre liberté et aujourd'hui, je vous retrouve derrière les barreaux !

— Oui, j'ai été ici avant-hier et hier, j'y suis encore aujourd'hui. On m'a arrêté, ce matin !

— Pourquoi vous a-t-on arrêté ? demande le petit avocat.

— Parce que j'ai tué ma femme !

— Est-ce bien vrai que vous avez tué votre femme ?

— Oui, c'est vrai ! J'ai noyé ma femme !

— Si je voulais plaider votre cause, lui dit l'avocat, m'en donneriez-vous la permission ?

— Même si vous plaidiez ma cause, répond le seigneur, que pourriez-vous gagner ? J'ai tué ma femme, la nuit dernière. Je l'ai noyée... c'est clair ! Que pouvez-vous faire pour me défendre ? Je ne puis mériter autre châtiment que la pendaison ! Je ne puis le nier, j'ai noyé ma femme ! Je me condamne moi-même. Je n'ai pas besoin d'un avocat pour me prouver que j'ai noyé ma femme ; je le sais et je suis prêt à le dire à tout venant. Et maintenant, j'aimerais mieux être pendu que rester dans l'état où je suis !

— Très bien ! Oublions ce que vous m'avez dit. Je vais plaider votre cause malgré ce que vous me dites. Si je la perds, je la perdrai. Si je la gagne, tant mieux ! Peut-être est-il possible de vous sauver de la corde ? Vous pouvez être condamné seulement à la prison. Il y a bien des facteurs à considérer dans votre cas !

— Ah ! oui, oui ; quoi qu'il en soit, faites à votre goût, tout m'est égal ! Mais je vous répète ce que je vous ai dit hier, si vous perdez votre nom en perdant ma cause, je n'y serai pour rien. Ce n'est pas moi qui vous ai demandé de me défendre !

— Ne vous inquiétez pas ! reprend l'avocat. Je vais essayer de vous sauver. Si je réussis, tant mieux ! Si je ne réussis pas, eh bien ! nous aurons le mérite d'avoir tenté quelque chose ! »

On déclare la cour ouverte. Le petit avocat entre dans la salle en compagnie de l'accusé. Le père de la seigneuresse est déjà sur place. C'est lui qui a fait arrêter le seigneur ; il est venu à la cour en compagnie de son avocat. C'est le père de la seigneuresse qui parle le premier et accuse le seigneur d'avoir noyé sa femme, fille du plaignant.

Le petit avocat se lève et commence à interroger le père de la seigneuresse : « Bien ! La femme du seigneur était votre fille ? demande-t-il.

— Oui, c'était ma fille !

— Le seigneur a noyé votre fille, la nuit dernière ?

— Oui, il a noyé ma fille, la nuit dernière ! J'en ai été averti ce matin, et j'ai fait diligence pour venir ici et faire arrêter le coupable.

— Oui ; c'était réellement votre fille qu'il a noyée ? interroge toujours le petit avocat.

— Oui !

— Quand le seigneur a fréquenté son épouse, elle était votre fille. Vous n'avez qu'une fille, celle qui a épousé le seigneur ? Le seigneur a courtisé votre fille comme tous les jeunes amoureux. Puis, après l'avoir connue, il vous l'a demandée en mariage et vous la lui avez donnée ?

— Oui, certainement ! Il l'aimait et ma fille l'aimait. Il l'a demandée en mariage...

— Mais, je répète ma question, vous lui avez donné votre fille ? Remarquez bien la portée du mot que j'emploie après avoir pesé ce mot "donner"! Avez-vous réellement donné votre fille ? Ne l'auriez-vous pas prêtée ou vendue ?

— Je ne puis affirmer que je la lui ai réellement donnée. Donner, c'est une façon de dire...

— Ah ! en cour, monsieur, la seule façon de dire les choses, c'est de les dire telles qu'elles sont, les exprimer clairement ! Surtout au cours d'un procès qui peut faire condamner un accusé à la pendaison, il faut employer les mots dans leur vrai sens et répondre avec précision !

— En fait, non... je ne la lui ai pas donnée...

— Comment ? Vous ne lui avez pas donnée ? Qu'avez-vous fait, alors ? Vous la lui avez prêtée ?

— Non ! Pas prêtée... mais vendue !

— Vous avez vendu votre fille ? demande l'avocat.

— Oui !

— D'ordinaire, une fille, un garçon ou toute personne... on ne les vend pas. On vend des animaux, mais non des personnes ! Et maintenant, le seigneur qui a noyé sa femme, vous le faites arrêter pour avoir noyé votre fille ?

— Oui ! répond le plaignant.

— Très bien ! Maintenant, vous deux, en désignant deux hommes, allez tuer la vieille jument qu'on a amenée à la porte du palais de justice. Vous recevrez cinq dollars chacun quand vous l'aurez tuée ! C'est moi qui vous en donne la permission et l'ordre. Ne la massacrez pas, mais tuez-la ! Allez ! »

Les deux hommes se dirigent vers la porte en courant et tuent le vieil animal à coups de bâtons. Sa mort n'a pas tardé. « Maintenant, monsieur, continue le petit

avocat, faites-moi arrêter pour avoir fait tuer cette vieille jument ! Essayez de me faire arrêter ! Cette jument était ma propriété : je l'ai achetée, je l'ai payée. Le seigneur a fait comme moi. Vous la lui avez vendue comme s'il s'agissait d'un animal. Vous n'avez donc pas le droit de le faire arrêter !

— Est-ce que l'avocat de l'accusé, demande le juge, nous a bien dit la vérité en rapportant que vous, le plaignant, vous avez vendu votre fille ?

— Oui, c'est vrai, répond le père de la seigneuresse. D'ailleurs, je l'ai avoué moi-même devant la cour !

— C'est bien vrai, de poursuivre le petit avocat ; le plaignant a déclaré à la cour qu'il a vendu sa fille, mais il n'en a pas spécifié le prix ! Quel prix, monsieur, avez-vous vendu votre fille ?

— Une quantité d'or équivalente au poids de ma fille !

— Eh bien ! Vous l'avez vendue bon prix ! Ce fut une vente merveilleuse ! Moi, si l'on m'avait demandé, pour ma vieille jument, son poids d'or ou d'argent, je ne l'aurais pas achetée. Il est vrai que votre fille avait beaucoup plus de valeur. Mais vous l'avez vendue beaucoup trop cher ! C'est un coup d'argent que vous avez fait là. Vous avez remarqué que le seigneur aimait énormément votre fille, et vous avez voulu en tirer un bon parti.

Quoi qu'il en soit, n'en parlons plus ! Vous n'avez aucun droit... aucun droit de faire arrêter le seigneur. Je demande à la cour de remettre le seigneur en liberté pour qu'il retourne chez lui. Et vous, monsieur, prenez-vous-y d'une autre manière si vous voulez faire arrêter mon client. Autrement, vous aurez encore une déception ! »

On libère le seigneur. Ce dernier se précipite vers le petit avocat pour lui serrer la main. Il insiste pour que son défenseur vienne prendre le dîner avec lui. « Je n'ai pas le temps, répond le petit avocat. Il faut que je m'en aille. Je regrette, mais je ne puis vous suivre, faute de temps ! »

Le seigneur revient au quai en réfléchissant aux événements des derniers jours, en particulier à ce petit avocat. « D'où vient-il ? se demande le seigneur. Je ne l'ai jamais vu ailleurs qu'à la cour ! Je ne sais même pas son nom ! Je n'ai même pas pensé de lui demander son nom ! Ah ! que c'est regrettable ! J'ai été bête de ne pas le connaître davantage ! Si je savais son nom, son adresse, si je savais dans quelle région il demeure, je pourrais aller le visiter, le rémunérer un peu ! Mais... »

Quoi qu'il en soit, le petit avocat est parti. La femme du seigneur s'empresse de retourner chez le meunier. Elle enlève son habit d'avocat, et s'affaire à préparer le souper. Tout à coup, le meunier en compagnie des deux clients qui avaient tant de plaisir, le matin. « As-tu vu, dit l'un deux, cet avocat ? D'où sort-il, celui-là ? C'est la deuxième fois qu'on le voit ! As-tu vu comment il démêle l'écheveau de la cause ? Je me demande où le seigneur est allé chercher cet avocat ! Personne ne le sait, personne n'a reconnu ce personnage... »

La seigneuresse continue à voir au ménage et au souper. Après le repas, elle libère la table, lave la vaisselle, fait un bout de veillée, et va se reposer.

Le lendemain, la soi-disant gardienne se lève assez tôt pour préparer le déjeuner du meunier, celui des enfants et ensuite préparer les deux petits pour l'école.

Au cours de l'avant-midi, des cultivateurs commencent à apporter leur grain au moulin à farine. Il en arrive deux qui rient en se racontant des nouvelles. Le meunier leur crie : « Avez-vous encore du nouveau, ce matin ?

— Oui, encore du nouveau ! répondent-ils. Eh bien ! le roi...

— Qu'a-t-il fait le roi ?

— Il a fait arrêter le seigneur ! On a arrêté le seigneur de nouveau, ce matin !

— Pourquoi arrêter encore le seigneur ? demande le meunier.

— Pourquoi, pourquoi ? Le seigneur a fait un pari avec le roi. Le roi a soutenu devant le seigneur qu'il pourrait débaucher la seigneuresse dans les trois jours, preuve que sa femme ne lui était pas fidèle. Après trois jours, le seigneur a demandé des preuves au roi. Ce dernier devait apporter des preuves de l'infidélité de la seigneuresse. Le roi et le seigneur ont mis comme enjeu de leur pari, chacun ses propriétés. Si le roi perdait, il donnait ses propriétés au seigneur ; si celui-ci perdait, il donnait les siennes au roi.

Eh bien ! le seigneur a perdu sa gageure. Il faut donc qu'il livre ses propriétés au roi ! Le roi a fait arrêter le seigneur ; le procès va se dérouler aujourd'hui. Il faut que le seigneur donne au roi les documents garantissant ses droits de propriétés. Là, le seigneur est en état d'arrestation. Il n'est pas question de châtiment ou d'emprisonnement, mais il sera aux arrêts en attendant qu'il donne au roi les garanties de propriété de ses biens. Ce pauvre seigneur va quitter la ville nu-pieds. Il a tout perdu ! De plus, il est sans femme. Il a noyé sa femme !

— Quelle drôle d'affaire tout de même ! se disent le meunier et certains clients. Quelle sorte d'homme est ce seigneur ? C'est un personnage déséquilibré ! Il n'est pas tout à fait sain d'esprit pour faire de pareilles sottises !

— Le seigneur a été arrêté, dit l'un d'eux, en attendant son procès qui va être entendu cet après-midi, à deux heures ! Ce procès va déterminer si vraiment le seigneur a perdu sa gageure. S'il l'a perdue, il devra s'en tenir à l'entente du pari ! »

La seigneuresse écoute encore les propos de ces paysans. Le meunier vient l'avertir de préparer son dîner de bonne heure pour lui permettre d'aller à cet autre procès du seigneur dans l'après-midi.

La supposée servante sert le dîner assez tôt. Le meunier mange, termine son travail au moulin et se hâte vers le palais de justice. La seigneuresse attrape son habit d'avocat, et file dans la même direction, son livre sous le bras. Elle presse le pas.

En arrivant au palais de justice, elle aperçoit une immense foule. Presque toute la population de la ville s'y est donné rendez-vous. Ces curieux aperçoivent de nouveau le petit avocat : « Voilà encore le petit avocat qui vient défendre le seigneur ! Nous allons bien nous amuser encore aujourd'hui ! Que va-t-il se passer, vu la présence de cet avocat ? Il se débrouille très bien dans ses plaidoyers ! Ce sujet de femme et d'homme marié va donner du piquant à la cause ! »

Le petit avocat traverse la foule, son livre sous le bras, et pénètre dans la cour. Il rend immédiatement visite au seigneur, assis, en attendant le début du procès. « Je suis encore venu défendre votre cause, seigneur ! lui dit l'avocat. Qu'en dites-vous ? Me donnez-vous la permission de parler en votre faveur ?

— Vous avez toute permission, monsieur l'avocat. Plaidez ma cause, si vous le voulez, mais je ne vois pas grand succès à l'horizon ! Je ne sais comment vous allez vous y prendre, mais vous vous êtes tellement bien débrouillé au cours de mes deux procès précédents que je puis me fier à vous dans l'espoir de l'heureuse issue de celui-ci ! Mais je ne vois pas du tout comment vous pourrez m'en tirer, cette fois !

— Cependant, de repartir l'avocat, je vais essayer encore de vous défendre... Si je perds, j'aurai au moins essayé ! »

Les procédés de la cour s'amorcent à deux heures de l'après-midi. Un autre procès débute. Le petit avocat fait son entrée. Le roi débite lui-même son plaidoyer. Il explique l'occasion de sa gageure avec le seigneur, la valeur du pari : propriétés de l'un des parieurs et propriétés de l'autre, ce pari ayant été pris à propos d'une femme. Le roi raconte dans quelles circonstances il a été incité à parier.

Le petit avocat écoute le roi expliquer la cause du litige, puis il se lève. « Eh bien ! il s'agit d'une histoire de femme, c'est évident. Il va falloir éplucher de près cette cause pour mieux y voir clair. Sire, si vous avez pris du plaisir avec une femme, vous allez nous en procurer à nous aussi ! Vous allez nous raconter ce qui est arrivé... la première journée d'abord ! Vous dites que vous aviez entrepris de séduire la seigneuresse en dedans de trois jours. Racontez-nous les aventures de votre première journée ! Je suppose que vous avez commencé à avoir du plaisir dès la première visite ? Vous allez nous dire ce que vous avez fait, de façon que nous aussi nous y prenions plaisir ! »

Le roi ressentait une certaine gêne à parler de ses accidents : le coup de couteau sur les doigts, la blessure que la théière lui avait laissée sur le front... Mais, le petit avocat vient l'obliger à raconter ses aventures. « Le premier matin, commence l'avocat, vous vous êtes rendu au yacht, je suppose, et la femme était seule ?

— Non ; elle était en compagnie de sa servante !

— Ah ! elle n'était pas seule ! Vous avez été un peu désappointé, je suppose ? Vous auriez préféré la visiter sans la présence d'un témoin ?

— Oui !

— Son mari était probablement présent, lui aussi ?

— Non, répond le roi ; son mari était parti en ville, à ce qu'elle m'a dit !

— Oui ! continue l'avocat, je suppose que vous êtes resté chez le seigneur toute la journée !

— Non, pas toute la journée, mais l'après-midi !

— Mais vous laissiez entendre plus tôt que vous y étiez allé le matin !

— Ah ! je me suis trompé ! C'était le midi ! »

Le roi devenait un peu nerveux. Ah ! il lui répugnait de raconter publiquement ses aventures. Mais l'avocat le forçait de les raconter. « Vous avez donc passé l'après-midi chez la seigneuresse ? interroge de nouveau le petit avocat.

— Oui ; une partie seulement de l'après-midi !

— Je suppose que la seigneuresse a couru vers vous, et c'est là que vous en êtes devenu amoureux ? Et c'est alors que vous l'avez séduite !

— Non, non ; les faits sont tout autres ! précise le roi.

— Ah, ah ! si les faits sont autres, je crois comprendre que la séduction n'a pas été si facile !

— Non, pas facile !

— Qu'avez-vous fait alors ? Vous avez pris le souper chez le seigneur ?

— Oui, j'y ai pris le souper ! affirme le roi.

— Et puis, là, pendant le souper, je suppose que les amours ont commencé ? demande le petit avocat.

— Non, non ! Pas encore, pas encore !

— Mais dites-moi quand vos aventures ont commencé ! Et qu'est-ce que vous avez fait, l'après-midi, et pendant le souper ?

— Eh bien ! pendant le souper, il ne s'est rien passé, on a seulement causé... il s'est agi de son mari, puis...

— C'est donc après le souper que vous avez parlé d'amour ?

— Non ; pas directement. Nous avons causé de sujets assez disparates, et puis... »

Mais le roi s'arrêtait. « Dites-moi, demande de nouveau le petit avocat, ce qui s'est passé pendant le souper ?

— Eh bien ! La seigneuresse a voulu me servir de pain ; elle a alors pris un grand couteau pour me trancher du pain, quand elle a vu que j'en manquais. Je lui ai pris la main, mais elle m'a donné un coup de couteau sur les doigts !

— Ah ! reprend l'avocat, c'est ce qui explique ces pansements sur les doigts ?

— Oui, c'est l'explication !

— Ah ! quel malheur ! ironise l'avocat. Elle n'était pas de bonne humeur, cette fois ! Elle vous a mal reçu. Qu'avez-vous fait après cet incident ?

— J'ai pris mon chapeau et je me suis enfui !

— Ah ! reprend l'avocat, en riant ; vous avez donc été malchanceux, vous n'avez pas eu beaucoup de plaisir ce jour-là ? Les renseignements semblent suffire quant à cette première journée. Passons maintenant à la deuxième. Celle-ci a été plus heureuse, je suppose. Vous allez nous la raconter !

— Cette deuxième journée, donc, le lendemain, je suis retourné au yacht, l'après-midi, ah ! pas tard après le dîner, vers deux heures. La seigneuresse y était.

— Elle était seule ? demande l'avocat.

— Non, elle était encore en compagnie de sa servante, monsieur !

— Alors, je suppose que vous avez poussé plus loin la galanterie, que vous avez parlé un peu plus pour la connaître davantage ?

— Non ; tout s'est passé à peu près comme la veille.

— Oui ! Et qu'avez-vous fait ? Vous avez soupé encore chez la seigneuresse ?

— Oui, j'ai pris le souper en sa compagnie.

— Et là, pendant le souper, je suppose que vous avez commencé à parler d'amour ?

— Non ! répond le roi.

— Mais, qu'avez-vous donc fait ?

— Eh bien ! au milieu du repas, elle s'est levée de table, elle a pris la théière pour venir remplir à nouveau ma tasse. Elle s'est approchée de moi pour me servir de thé, et moi, j'ai voulu lui saisir la main, mais elle m'a asséné un coup de théière sur la tête.

— Ah ! je vois le pourquoi de votre pansement sur le front !

— Oui ! répond piteusement le roi.

— Et là, elle a regretté son geste, je suppose, elle s'est mise à pleurer et à s'excuser...

— Non, pas du tout !

— Comment avez-vous réagi, vous ? de continuer l'avocat.

— J'ai pris mon chapeau, et je me suis enfui de nouveau.

— Et le lendemain, poursuit le petit avocat, c'était la dernière journée du pari ?

— Oui, le lendemain, c'était la dernière journée. C'est cette journée que tout s'est arrangé. Mais j'ai agi assez rapidement, cette journée-là !

— Dites à la cour ce que vous avez fait, ce jour-là !

— Eh bien ! je suis retourné au yacht.

— Et puis... que s'est-il passé ?

— Ah ! je suis arrivé... »

Le petit avocat se penche vers la servante qui est près de lui, et lui dit : « Remarque bien ce qu'il va dire ! S'il fausse la vérité, il va falloir que tu rétablisses les faits un peu plus tard ! S'il dit la vérité, tu n'auras pas à témoigner, mais s'il ment, ton témoignage sera nécessaire !

— J'ai compris ! » répond la servante.

Le roi continue son témoignage. « Le lendemain, je me suis rendu au yacht. La seigneuresse m'a reçu, m'a débarrassé de mon manteau et m'a présenté une chaise. Je me suis assis pendant que la seigneuresse filait à sa chambre. Ensuite, la femme du seigneur a appelé sa servante et lui a confié ses bijoux, son jonc et sa bague, pour les nettoyer. J'ai alors demandé à la servante de me prêter les bijoux pour m'en faire fabriquer ou en acheter de semblables chez un bijoutier.

J'ai quitté le quai, les bijoux dans ma poche, et je suis allé rencontrer le seigneur pour lui prouver que j'avais eu de sa femme tout ce que je voulais d'elle, la preuve qu'elle était infidèle ! En lui montrant les bijoux de son épouse, je lui donnais la preuve qu'il exigeait.

— Mais, proteste le petit avocat, les preuves étaient fausses, puisque vous n'aviez pas pu séduire la seigneuresse ! Ensuite, vous avez utilisé un moyen malhonnête pour obtenir ces fausses preuves ! »

Le roi était excessivement mal à l'aise. « Dans ce cas, conclut le petit avocat, vous n'aviez pas le droit de faire arrêter le seigneur, vous n'aviez pas le droit de le traîner devant la cour en vue de lui enlever ses propriétés ! Je ne vous aurais pas cru malhonnête à ce point, Sire le roi !

Eh bien ! moi, je vais agir en faveur de l'honnêteté. Je vous donne vingt-quatre heures pour livrer vos propriétés au seigneur ! Ces biens ne sont plus à vous, mais au seigneur ! C'est vous qui avez perdu le pari. Eh bien ! maintenant, honorez votre signature de contrat ! Payez !

Et à présent, servante, le roi a-t-il dit la vérité ?

— Oui, il a dit la vérité, sauf sur un point. Il m'a promis cinquante dollars si je lui prêtais les bijoux de ma maîtresse, mais il ne m'a rien donné !

— Eh bien ! Sire le roi, vous devrez payer de plus la somme promise à la servante ! »

Le roi est donc forcé de verser cinquante dollars à la servante et de donner ses propriétés au seigneur.

Le seigneur commence à supplier le petit avocat de se rendre au yacht. « Oui, je vais y aller ! répond l'avocat. Nous allons retourner chez vous en voiture ! »

L'avocat et le seigneur filent tous les deux vers le quai. Une fois au yacht, l'avocat enlève son habit. Surprise du seigneur ! Il reconnaît sa femme ! « Comment se fait-il ? C'est toi qui as plaidé en ma faveur ?

— Oui, c'est moi ! Et tu as essayé de me noyer à cause de ton pari avec le roi !

— C'est vrai, c'est pour cette raison ! répond le seigneur. J'étais tellement jaloux, j'ai perdu la tête ! Je regrette maintenant ma conduite. Je reconnais maintenant que j'ai mal agi, mais c'est fait ! Je n'avais jamais soupçonné chez toi des talents d'avocat !

— Eh bien ! dorénavant, si tu prends encore de semblables risques, tu t'en tireras par tes propres moyens ! Quant à moi, je t'ai défendu assez souvent, je crois ! »

Le seigneur et sa femme ont préparé leur petit yacht et sont retournés chez eux. Ils y ont vécu dans le bonheur comme auparavant.

Je ne sais ce qui est advenu d'eux, par la suite !

LA FEMME-AVOCAT

Récit folklorique raconté le 30 août 1960, à Cap-Chat, (Gaspésie) par Gérard Landry (49 ans) qui l'avait appris, une trentaine d'années plus tôt, de Jos. Mainville (70 ans) de St-Joachim-de-Tourelle.

Enregistrement nº 1494. Conte-type 890 I, II, III et IV (la femme déguisée en avocat à trois reprises).

Enn' fois c'étè' [c'était] un seigneur p'i' un cultivateur qui resta'ent lés deu' 'oèsins. Le cultivateur été't vieux garçon[1], lui, p'is le seigneur, lui b'en, c'éta't... le seigneur éta't vieux garçon, p'is le cultivateur éta't marié, i' ava't troâs grand's filles, p'is le seigneur éta't vieux garçon.

Fa't qu'alor'(e) le cultivateur disa' au seigneur souvent's fois: « Pourquoi tu t' maries pâs? T' 'és seul... tu doés trouvé' 'a vie longue, t' 'és tout l' temps seul, c'ést ennuyeux, çâ.

— Ah b'en! l' seigneur disa't: Ah! b'en! j'eume autan êt' de minme, p'is j' me su's t-habitué d' minme, p'is, bon... »

Fa't que le seigneur pensa' à çâ de s' marier, p'i' i' pensa't, lui, 'tou[2], qu'i' f'ra't b'en mieux d'êt' marié, qu'i' a'ra' enn' femm' de maison pour fair' l' ménage, tout çâ p'is fér' sa nourriture, p'is...

Fa't qu'un bon jour, i' s' rencontre avecque l' cultivateur, p'is l' cultivateur lui di' encôre, i' a dit: « Pourquoi c' tu t' maries pâs? Tu rest's seul!

— Ah b'en! i' dit, j' trouv' pâs d' fille à mon goût. P'i' i' dit, me semb' qu'ici, i' dit, dans l' village, i' en â pâ' à mon goût! »

Le cultivateur a'ra' aimé que l' seigneur a'ra't marié un' de sés filles, c'ést pourquoi c' qu'i' avancé' 'és chos's de minme. Mé' quand qu'i' a attendu [entendu] la répons' du seigneur, b'en, i' a pâs fè' 'oèr de r'guien, mé' ça gu'i a pâs plu. I' a di' au seigneur, mé' i' a dit: « Si t' és pâs capab' de t'en trouvé' une icitte à ton

---

1. *Garçon* (vieux): Célibataire.
2. *Tou* (itou): Aussi, de même.

goût, vâ en déhors [dehors], i' a d'aut's paroèsses, d'aut's villages, vâ, p'is choisis-toé enn' femme à ton goût, qu' t'aim'râs, p'i' ensuit' b'en, tu f'râ' in ménage heureux !

— L' seigneur di' oué ! I' a dit, j'ai pensé à çâ, puis j' su's t'ut seul aussi, i' a dit, j' su's gêné un peu à l'étranger, i' a dit, j'aim'ra' a'oèr in compagnon a'ec moé, un ami a'ec moé.

— L' cultivateur gu'i dit, m' âs gu'y allé' avec toé, moé, j' pâs pressé, moé !

— C' fa't que l' seigneur dit, c' correck ! »

Fa't qu'i' s' fixe enn' journée, enn' dat' pour partir pour en voyag' pour charché' enn' femme au seigneur. P'is l' cultivateur, lui, b'en, i' d'manda't pâs mieux, p'i' en minm' temps, i' pense à son affére.

In bon jour, à la date fixée, in bon jour, le seigneur s' greille a'ec l' cultivateur, p'i' i's partent. L' cultivateur éta't riche en argent, lui, mé' le seigneur éta't pâs riche en argent, riche en propriété seul'ment, mé' d' l'argent, i' en ava't pâs beaucoup.

Fa't qu'i's prennent — dans c' temps-lâ, ça 'oèyagea't pâ' en gross' chars, ni en automobile — i's prenn'nt le ch'fal, p'i' i' attell'nt çâ su' 'a 'oéture, p'i' i's partent tou' 'és deux. À un moment donné, i's frappe'[3] un village. P'is lâ, b'en, i' 'oéyagea' in p'tit peu d'enn' place à l'aut'e, quiens b'en, p'i' i's s'amuse' in peu que'qu's jours pour 'oèr si i'... trouv'ra' enn' femm' lâ. Ça fa't pâs, i' en trouv' pâs, i' en voét pâ' à son goût. P'is le cultivateur dit : « Sois pâs trop difficil' non plus ! I' dit, i' dit, j' peux pâs croèr' qu'i' y â pâs d' femm' pour toé, qu'i' y â pâs d' fill' pour toé, qu' t' aim's pâs. I' dit, tu m'âs d' l'air êt' difficil' terrib'e !

— Bah ! l' seigneur dit, j' pâs difficile, mé' j' voudra' a'oèr enn' bonn' parsonn' te'jours, au moins. P'i' i' dit, ensuit' de çâ, b'en i' a dit, j' veu' a'oèr que'qu'un qu' j'eume aussi. Marié avec enn' femm' j'aim' pâs, j'en veux pâs ! »

Fa't qu' l' seigneur dit : « On n'ést pâs pressé, i' a di' au cultivateur, on vâ fére in bout' encore ! »

Enn' bonn' journée encôre, in bon matin, i's s'en greill'nt [gréer][4], p'is ça pârt, ça s'en vâ. S'en all'nt frappé' in aut' villag' b'en loin de d' lâ. Ça fa't cinq six jours qu'i's marche' en 'oéture, p'is... I's s'arrête' à in hôtel, couch'nt lâ i's d'mande' à rester lâ que'qu's jours.

Fa't que, 'oéyage in p'tit peu, lâ, disons, en ville. En déhors d' la ville, in p'tit peu en arguiér' de c' villag'-lâ, lâ, i' y ava' un gros cultivateur, lâ, i' a enn' bell' fill', lâ, enn' fill' d'enn' vingtain' d'années.

3. *Frapper* : Arriver à, rejoindre.
4. *Gréer* (se) : Se préparer, faire des préparatifs.

C' fa't que, i' 'oéyagea'nt to'jour' en 'oéture, i's voéyagea'ent d'in bor' et l'aut', comm' de raison. I' 'oéyent... rencont'nt c'tte fill'-lâ à un bureau d' post' qu'i' y â lâ. 'A vient maller[5] dés lett's p'is l' seigneur itou v'na't maller dés lett's. Fa't que, i' 'oét c'tte fill'-lâ. Apras qu' la fille a mallé sés papiers, le seigneur s'approche du maît' de poste, p'i' i' a dit : « Où ça ress' [reste], çâ, c'tte fill'-lâ ? » Ah ! l' maît' de post' gu'i indique. I' connaissa't son mond' de paroèsse, comm' de raison. L' maît' de post' gu'i indique où c' que c'ést, enn' tell' place, un cultivateur, p'i' i' nomm' la famille, tout' çâ. P'i' i' a dit : « C'ést lâ qu' ça ress' ! »

L' seigneur sort du bureau d' post' p'i' i' cont' çâ au cultivateur. I' a dit : « J' gu'y vâ' à soèr. I' dit, m' sembl' qu' 'a m' plaira't c'tte fill'-lâ, un' bell' gross' fille, i' a dit... me semb' qu' 'a m' plaira't. Bell' magniére, qui parl' bien, i' a dit, tu peux pâs d'mander mieux. P'i' ensuite i' ress' à 'oèr, à c'tte heure, lés parents, 'oèr à quell' sort' de parents qu' c'ést, p'is comment qu' ça march' dan 'a maison, tout çâ, cés chos's-lâ... si ça gu'i adenna't[6], p'is sa'oèr si 'a vâ m'eumer, moé ! Co' minm' [quand bien même] que j' l'eum'ra's, moé, si 'a m'eum' pâs, ça march' pâ' encôre.

— Fa't que l' cultivateur di' oui, on vâ gu'y eller ! »

Le soèr, apras souper, i' attell'nt p'i' i's partent. I's s'en alla'ent su' l' cultivateur, l'aut' cultivateur qu'i' avé't [dont on a] parlé à l'entrée du village. C' villag'-lâ, i' arriv'nt lâ, i's frappe' à 'a porte, i's d'mande' à rester lâ, comm' de raison, p'is d'mande' à coucher pour s' denné' enne entrée pour... Fa't que l'homm' de maison dit : « Mé', i' a dit, i' y â dés hôtels, mecieu ! Pourquoi, i' a dit, allez-vous pâs dan 'és hôtels ?

Ah ! i' a dit, on ést te'jours dan 'és hôtels, p'i' on ést écœuré d' çâ lés hôtels, lâ ; on ést tanné[7], on ést bâdré [to bother][8], i' a trop d' bruit, i' a trop dérang'ment, i' a dit, on voudra't s' coucher dan enn' plaç' comme ici, tranquille.

— Ah b'en ! l' cultivateur i' dit, çâ c' correck, i' dit, çâ, c'ést d' vot'e affére. Seul'ment, moé, j' vous disa's qu'i' ava't dés hôtels pa'c' que j' pensa's qu' vous êt's mieux dan 'és hôtels. Mé' si vous sortez dés hôtels, c'ést parç' que vous êt's pâs b'en. Ça fa't que, lâ, i' a dit, j' peux b'en vous logé' icitte. P'is si vous trouvez pâs çâ d' vot' goût, b'en, vous chang'rez d' place ! »

On détell' lés ch'faux d' su' 'a 'oéture, p'i' on fa't çâ. Lés deux homm's rent'nt dan 'a maison, i's s' dégreill'nt [degreyer][9] tou' 'és deux, p'is, lâ, l' seigneur r'marqu' la fill' qu'i' ava't vue dan 'a journée. Ah ! i' 'a trouv' bell' fille ; p'i' 'a

5. *Maller* : Mettre à la poste.
6. *Adonner* : Convenir.
7. *Tanné* : Fatigué.
8. *Bother* [to] (angl.) : Déranger, importuner.
9. *Dégreyer* : Enlever ses habits de voyage.

ést smart [10], pui' 'a travaill' bien, p'i' 'a d' l'air à êt' intéressée à 'a méson, terrib'e. Parle au cultivateur, la femm' ça d' l'air êt' du bon monde aussi, à plein.

Fa't que, pendan 'a veillée, b'en, l' seigneur approch' d' la fille in peu, p'i' i' s' mè' à gu'i parler, jâser. L' seigneur c'st in homm' b'en instruit, aussi i' para't b'en, la fille aussi. Ça a d' l'air à b'en marcher.

Lâ, b'en, quand qu' la veillée ést pâssée, on... s'en vient, on dit çâ au seigneur, l' cultivateur. La chambre ést prat [prête], p'is leu's lits, p'is si i's veul'nt s' coucher... moyenne heure !

Fa't que l' seigneur dit : « Oui ! Ça adeunn' b'en, i' dit, on ést fatigué, p'i' i' dit, on vâ s' coucher ! »

I's s' couch'nt tou' 'és deux. Apras qu'i' ést couché, l' seigneur dit, i' dit : « Pour moé, i' dit, ça vâ fér', çâ. I' dit, 'a a pâs d' l'air à m'haïr pâ'-en-tout', p'is moé non plus j' l'haïs pâs, i' dit, je l'eum' déjâ comme in fou, c'ést l' promier soèr, i' dit, que j' la 'oés. Enn' fille, i' dit, av'nante [avenante] à plein, qui parl' bien, p'i' i' dit, qu' ést pâ' énarvée ni r'guien, i' dit, ça a d' l'air intéressé, ça d' l'air êt' intéressé dan 'a maison, au ménage, tout çâ. C'ést çâ, moé, qu' ça m' prend. C'st un' femm' qui sait travailler. I' dit, moé enne affér' qui sé't pâs travailler chez nous, c'ést pâs bon !

— L' cultivateur di' oui, c' correck. I' dit, en tou' 'és câs, i' a dit, on vâ pâssé' 'a journée icitt' demain, p'i' i' dit, continue à gu'i fér' la cour, p'i' i' a dit, si ça vâ bien, tu vâs voèr, lâ, p'i' apras çâ, b'en, on parl'râ du mariage. On peut pâ' êt' longtem icitt' non plus. Tu peux pâs sortir six moâ' avec, icitte, p'is n'us aut's resté' écitte. Vâ falloèr s'en aller.

— Fa't que l' seigneur di' oui ! »

L' lend'main, on pâss' la journée ; ça vâ bien, l' seigneur pâss' ques'men 'a journée a'ec la fille, d'un bor' et l'aut'e à voyager, 'a gu'i mont' partout, lés bâtiments qu'i' â lâ, p'is la terr' tout çâ, p'i' 'a d'i parl' d' la terre, la culture, 'a d' l'air à eumer çâ, la fill' terrib'ement, elle itou. P'i' 'a d' l'air à êt' intéressée terriblemen à çâ.

Fait que, la journée s' pâsse encôre, c'ést pâs b'en long. La veillée s' pâsse. Apras qu'i's sont couchés, l' soèr encôre, le seigneur a di' au cultivateur, pui' i' a di' au cultivateur : « Ça vâ bien terrib'e, i' a dit, j' cré's b'en qu' demain, i' a dit, on vâ fér' la grand d'mande.

— Oué ? Tant mieux ! Amanch' çâ qu' ça gu'y a'lle au plus vit' possib'e, qui... qu'on s'en a'lle. Moé, j' commence à êt' tanné, p'is j' su's t-inquiète in peu d' chez nous.

10. *Smart* (angl.) : Gentil, aimable.

— L' seigneur dit, moé 'tou, j' t-inquiète in peu d' chez nous. Malgré tout', j'ai dés homm' à gag's qui sont b'en fiab's p'is tout çâ, mé' j' t-inquiète ! »

Fa't que, l' lend'mon matin, b'en, on s' lèv' p'i' on déjeune, p'is lâ, b'en l' seigneur fa' encôr' comm' la veuille. Le cultivateur qui éta' avecque l' seigneur s'en vâ trouver l'aut'e au champ, lui 'tou, i' voyagea' avec l'homm' de maison. P'is lâ, i' parl' de d' çâ : « C'ést in seigneur, çâ, qui charche à s' marier, charche enn' femm' pour s' marier, p'i' i' a dit, c'ést in homm' riche en propriété. En argent, i' en a pâs... beaucoup d'argent, mé' c'ést... c'st in homm' riche en propriété, i' a dit, rich' seul'men en propriété, lui sés richesses, c'ést dés propriétés, dés terres, p'i' i' â in château, p'is tout çâ cés chos's-lâ, i' a tout çâ, mé' en argent, i' a pâs beaucoup d'argent. C'st in gârs qui vit bien, par 'zemb'e, mé' c'ést in bon garçon terrib'e ! »

P'i' i' fa't dés éloge' au pér' d' la fill', lâ, terriblement, aussi. « Mé', i' a dit, si j'éta' à ta place, par 'zemb'e, i' dit, j' f'ra's que'qu' chos' de bien avec çâ.

— Comment, i' dit, l' cultivateur dit, tu f'ra's que'qu' chos' de bien a'ec ma fille ?

— B'en sûr !

— Quo' c' c'ést tu veux dir' par lâ ?

— B'en, j' veux dir' que si tu voula's, l' seigneur eum' ta fille à 'a folie. Si tu voula's, tu vendra's ta fille, tu gu'i donn'ra's pâs. I' ést capab' de t' payer, i' a pâs d'argent, mé' i' vâ en trouver d' l'argent, p'i' i' vâ t' payer ta fille. P'is si tu voula's, tu gu'i vendra's !

— Tu sé's b'en, i' dit, on vend pâs çâ, i' dit, du monde, ça s' vend pâs ! C'ést pâs dés animaux, çâ, du monde !

— Quoi ça fa't, çâ ? Tu 'n n'âs pâs d'argent, t' és pâs riche, toé ; t' és t-in cultivateur ordinair' p'is c'ést tout'. L' seigneur vâ... lui, i' vâ ach'ter ta fill' cinq fois, p'is ça lui paraîtrâ pâs.

— L'habitant gu'i dit, m' âs gu'y pensé' in peu, p'is m' âs réfléchir à çâ. I' dit, apras çâ, j' t'en denn'rai dés nouvelles. »

Fa't que, l'avant-midi s' pâsse ; dans l'apros-médi, i's r'part'nt tou' 'és deux encore, i's s' mett'e à marcher. « Puis — l' cultivateur, qui éta' avecque l' seigneur, dit — puis, âs-tu pensé' à ton affaire ?

— I' a dit, oui, j'ai pensé. Ça a'ra't du bon sens. Puis c'ést çartain que l' seigneur r'fus'râ pâs ?

— Çartain !

— I' dit, c' correck, ça vâ fére, ça vâ marcher ! »

Fa't que l' soèr, b'en, on soupe. Le soèr, l' seigneur s'assi' encôre avec la fille, apras que l' ménage ést fait' in peu. P'is lâ, i' fa't la d'mande en mariage, comm' de raison, à 'a fille. La fille, 'a accept' de marier l' seigneur. Mé' lâ, faut 'n en parlé' aux parents. C' fa't qu'i's part'nt tou' 'és deux, s' lèv'nt tou' 'és deux, puis s'en vienn'nt dan 'a cuisine où c' que son pér' p'is sa mére éta' assis, p'is l'aut'e l' cultivateur. P'i' i' annonç'nt çâ, qu'i's veul'nt s' marier dans deu' ou troâs jours, au plus târd, parç' que l' seigneur a dit : « Moé, faut j' m'en a'll' che' nous, c' fa' assez longtemps qu' j' parti, j'ai t-enn' gross' besogne, tout çâ, j'ai dés homme' à 'oèr, p'i' i' a dit, j'ai dés servant's dan 'a maison, tout çâ, faut j' voeille à çâ, cés chos's-lâ, j' peux pâ' êt' b'en longtemps parti. C' fa't qu'i' dit, faut que... si on a à s' marier, faut j' me mariss' p'i' apras çâ, on s'en vâ.

— Ah ! l'habitant di' oui, si la fille ést consentante, moé, j' su's b'en consentant. D'abord, i' dit, lés coupeul de jours qu' vous êt' ici, j' vous trouv' b'en d' mon goût, vous avez d' l'air à êt'e in homm' qui a du bon sens. I' a dit, moé, b'en, c'tte affair'-lâ pour dans l' moment, lâ, j'ai r'guien à dire. Si la fill' veut d' vous, moé j'a'ra' enn' condition à poser.

— Ah ! l' seigneur dit, la fille, i' dit, on 'n n-â parlé tou' 'és deux, elle ést pra' [prête], 'a ést consentante. Fa't qu'i' dit, i' ress' vous.

— B'en, i' dit, moé, i' a dit, més conditions sont que moé, ma fille, j' la denn' pâs.

— Vous donnez pâs vot' fille en mariage ! »

L' seigneur fa't la grimace in peu. « Comment, i' dit, quo' c' c'ést, i' dit, vous voulez dir' par lâ ?

— B'en, i' dit, moé, ma fill' j' la denn' pâs, j' la vends !

— Ah ! i' a dit, vous vendez vot' fille ?

— I' a dit, oui, n'us aut' icitte, c'é' 'a mode, on vend nos filles. Quand on marie nos filles, ô' 'és vend !

— Oué ! L' seigneur dit, la vendez-vous cher ?

— B'en, i' dit, j' la vends cher... i' dit, on pés' la fille, p'i' i' dit, ensuite on prend l' minm' montant d'or, puis... »

Le seigneur ça l'embarrasse in peu, çâ, lui, i' 'n n'â pâs d'argent. C'st in homme en moyen, mé' i' â pâs d'argent. Ah ! le seigneur par 'zemp'e, fa' un' terrible grimaç' là-d'ssus. Le seigneur répond pâs. Pâss' le restant d' la veillée, pui' apras qu'i's sont couchés l' soèr, son cultivateur, i' a di' au cultivateur, i' dit : « As-tu vu c'tta mode... c'tta mod' de donner leu' fille icitte, i' dit, i's lés donn'nt pâs, i' 'és vendent, p'i' i' 'és vend'nt cher à pârt de d' çâ !

— L' cultivateur dit, quoi c'ést qu' c'ést ? Pour un gârs comm' toé, que c'ést qu' c'ést ? Son pésant d'or ! Tu vâ' 'a payer cinq fois p'is ça paraîtrâ pâs !

— Oui, mé' i' dit, tu sé's b'en, i' di' au cultivateur, j'ai pâs d'argent, moé. J'ai dés propriétés, c' correck ! Mé' j' prendrai pâ' enn' terr' pour l'am'né' icitte, ça march' pâs çâ. C'ést d' l'or qu'i' veu' a'oèr, c'ést d' l'argent !

— B'en, oui, mé' a'ec tout's lés propriétés qu' t' âs lâ, t' és capab' d'emprêter [emprunter] d' l'argent pour la payer c'tte fill'-lâ.

— Oui, mé' d'où c' que j' m' âs prend' çâ ?

— L' cultivateur : je 'n n-ai moé-minme, m' âs t'en prêter moé-minme. Attends ! M' âs fér' dés condition a'ec toé. M' âs t' prêter l'argent que tu voudrâs, moé.

— I' dit, âs-tu çâ, toé ?

— J'ai çâ, moé, pour ach'ter la fille, moé 'tou ! Pâs comm' toé, mé' m' âs l'ach'ter deux fois çartain sans qu' ça m' magane [11] !

— Bon ! p'i' i' a dit, l' seigneur gu'i dit, tu f'ra's çâ ?

— B'en sûr, i' dit, que j' f'ra's çâ, j' f'ra's çâ çartain ! J' f'ra's çâ pour toé ! I' a dit, demain, t'ut suit' demain, lâ, on vâ allé' à un' banque, lâ, p'is tu vâ' 'oèr qu'on vâ arranger çâ, c'tte affér'-lâ, ça s'râ pâs long !

— L' seigneur dit, c' correck ! Ça marche ! Mé' un' condition, à c'tte heure, comment... quell's sort's de conditions qu' tu m' fa's, lâ ?

— B'en, lés conditions, i' dit, m'en vâs l' dire, i' dit, m'âs t' prêter l'argent comme j' te dis, puis, i' dit, dan in an, si, à date, dat' pour date, si tu m'âs pâs rendu l'argent, j' t'enlèv' la peau ! »

Le seigneur, i' a pensé à son affére, c'ést in affér' qu' ést dur' çâ, s' fére enl'vé' 'a peau pour enn' dett' d'argent. Mé' i' euma't tell'men 'a fille, 'oés-tu, que i' éta't prê' à tout sacrifier. Alors, i' a dit : « C' correck ! » Le seigneur pense en lui-minme : « Dan in an, j'ai l' temps de 'oèr à mon affére. Quand minm' j'a'ra's d' la bad lock [bad luck] [12], i' dit, quo' c' c'ést qu' j'ai lâ, lés propriétés qu' j'ai lâ, pui' i' a dit, j'ai l' temps d' pensé' à mon affére, p'is d'organiser mon affér' pour gu'i rend' son argent ! »

Consen à çâ. L' lend'mon matin, on s' lev' tou' 'és deux, p'i' on s'en vâ à enn' banqu', mecieu, p'is signe in billet, lâ, à 'a banque, p'is l' cultivateur gu'i prêt' l'argent qu'i' â d' besoin. On s'en r'tourne à 'a maison, on pés' la fille. 'A pés' tant d' liv's, cent vingt, cent vingt-cinq, cent trente, j' sé's pâs, p'is lâ, on prend l' minm' montant d'argent qu'on met su' 'a balance pour la pesanteur d' la fille en argent, p'i' on donn' çâ au pér' d' la fille.

L' lend'mon matin, c'é' 'a noce. Lâ, on mat [met] lés bans, p'i' on vâ 'oèr le prêt' d' la place, p'i' on... « Faut s' marié' immédiat'ment, p'i' i's s'en allent, p'i' i'

11. *Maganer* : Fatiguer, affaiblir, subir des déboires...
12. *Luck* [bad] (angl.) : Malchance.

dit, ça presse, p'i' alors... » S' marie l' lend'mon matin, p'is lâ, b'en, on prend l' dîner su' l' pér' d' la fille encôre, p'i' on s'en vâ couché' à l'hôtel le soèr, p'is çâ, lâ, ça vâ b'en !

B'en, lâ, l' seigneur lui, pens' p'u' à l'argent, i' pens' p'u' à dette, i' pens' p'u' à r'guien, i' s'en vâ che' z-eux. C'étè' enn' bonn' parsonne aussi. Il l'a emm'née che' z-eux, p'is c'étè' enn' bonn' parsonne. Ça marcha't su' 'és roulettes[13]. Le seigneur, i' euma't sa femme à 'a folie, p'i' elle itou, p'i' 'a éta' intéressée comme i' ava't prévu, p'is tout' la besogn' marcha't terriblement... terriblement b'en.

Fa't que, ça a pâssé six moâs, ça a pâssé sept moâs, p'is ça a pâssé huit moâs, c'ést v'nu jusqu'à dix moâs. Lâ, l' seigneur ava't pâ' aucune... i' ava't pâ' enn' piass' de côté pour rend' sa dette, rend' son argent qu'i'... qu'i ava't fait', qu'i' ava' emprêté.

Alors, ça a commencé à l'inquiéter ; i' a p'u' 'ien qu' deux moâ' en avant d' lui, p'is ça a commencé à l'inquiéter. I' mangea't p'us, puis ça marcha't p'us ; son affér' marcha't p'us pâ'-en-tout'. L' midi, i' arriva't, souvent's fois, i' dîna't, souvent's fois, i' dîna't pâs ; p'i' i' r'vira't d' bord, p'i' i' s'en alla' a'ec sés homm's pour conduir' la besogne. P'is, le soèr, c'éta't pareil. Pâ' un mot, i' ava't coutum' d'êt parlant, joyeux, p'is lâ c'éta't pâ' in mot, p'is sa femme 'a r'marqué çâ.

C' fa't qu'in bon midi, i' a arrivé d' minme encore, p'i' au lieu d' manger, i' a r'poussé son assiette, pui' i' s'ést mis la théière entr' lés deux mains, p'i' i' pensa't. Sa femme ést v'nue l' trouver, p'i' 'a dit : « Comment, 'a dit, veux-tu m' dire, 'a dit, quo' c' c'ést qu' t' âs ? 'A dit, és-tu malade ? Tu m' fa's l'effat [effet] d'in homm' qu' ést malade. Depu's que'qu's jours, 'a dit, j' m'aparçoés, 'a dit, t' és pâ' 'a minm' magniére, t' és p'us parlant, t' és p'us joyeux, t' és p'us r'guien... minme, la mo'tié du temps tu mang's pâs. Quo' c'ést qu' t' âs ? Tu vâs me l' dire ! »

Mé' la fill' sava't pâs le... c'te commarç'-lâ, elle. C'éta't tout fait' à la cachette, çâ, c'tte affér'-lâ. Fa't que, i' a dit : « Non, j' su's pâs malade !

— Mé', 'a dit, quo' c' c'ést t' âs... si t' és pâs malade, dis-moé quoi c'ést qu' t' âs ? Un' question d'argent, un' question... ton affér' vâ pâs bien, quo' c'ést qu'i' y â ?

— B'en, i' a dit, écout', lâ ! Ça fa't dix ans [mois] qu'on ést marié, p'is j' t'ai jama's conté çâ, j' t'ai jama's dit çâ encôre.

— 'A dit, quo' c'ést qu' tu m' âs pâs dit ?

— C' fa't dix moâs qu'on ést marié, p'is j' t'ai jama's dit çâ.

— 'A dit, quo' c' tu m'âs pâs dit ?

13. *Roulettes* (sur les) : Aller sur les roulettes : sans aucune difficulté.

— B'en, 'a [i'] dit, j' t'ai pâs dit que j' t'ava' ach'tée, moé, che' vous. J' t'ai ach'tée comme on ajèt' [achète] n'import' quel animal, ni plus ni moins. Ton pér' t'â vendue, i' t'â vendue, i' dit, ta pesanteur d'argent. On t'â pesée, tu l'âs vu, tu 'n n-â eu connaissance. Ensuite, moé, j'ai pésé oh... la minm' pesanteur d'argent que tu pésa's, toé, p'is pour(e) t' payer. J'ai denné çâ à ton pére, p'is lâ j' me su's marié, l' lend'mon matin, on s'ést marié, on s'st en-v'nu icitte. J' t'ai jama's di' in mot d' çâ ; t' âs pâ' eu connaissanç' de d' çâ, mé' ça s'ést fait'. P'i' i' a dit, lâ, i' a dit, l'échéance s'en vient, de la dette, de ma dette. Mé', moé, j' rends dat' pour date. J'ai douz' moâ' [deux mois] encôre en avant d' moé, dat' pour date. À v'nir jusqu'à c'tte heure, j'ai pâ' in sou noèr devant moé, j'ai pâs pensé à çâ, j'éta's tro' heureux, i' a dit, mon affére alla't trop b'en, p'i' i' a dit, j'éta's complèt'ment... i' a dit, j'ai tout' oublié çâ complèt'ment. P'i' i' a dit, lâ, c'ést l' temps, i' a p'us r'guien qu' deux moâs, p'is j'arriv'rai jama' à payer c'tte dett'-lâ dans deux moâs ! C'st impossib'e ! Més r'venus sont pâ' assez bons pour çâ, p'is c'st impossib'e ! P'i' i' dit, t' sé's que ça m'inquièt' pâs mal !

— B'en, 'a dit, si ça t'inquiète, vends lés propriétés, vends que'qu' chose !

— I' a dit, non, j' pâ' 'apab' d' fér' çâ ! P'is lés propriétés qu' j'ai icitte, moé j' peux pas vend' çâ dans deux moâs, écitte, en lés donnant p't-êt'e, lés vendan à mo'tié prix, l' tiers du prix qu' ça vaut. Comm' çâ, j' lés vendrai pâs. L' cultivateur pourra't 'n ach'ter, écitt' le voésin d' moé, mé' i' voudrâ pâs 'n n-ach'ter, parç' que j'emprunté d' l'argent d' lui, p'is c'ést pâ' 'és conditions.

— 'A dit, quell's sort's de conditions qu' t' âs ?

— I' a dit, si j' gu'i rends pâs l'argent dans douz' moâs, dat' pour date, i' m'enlèv' la peau. Fa't que, i' dit, c'ést facile à régler, p'is j'ai dés papiers d' fait's, dés papiers d' signés d' çâ, c'ést dés questions... c'é' 'és conditions, c'ést tout', p'i' i' a dit, i' faut pâsser par lâ. P'is lâ j'ai p'u' assez d' tem en avant d' moé pour voèr à mon affére.

— Bon, b'en, 'a dit, câss'-toé pâ' 'a tête a'ec çâ, laiss'-moé pensé' in peu. 'A dit, m' âs pensé' à que'qu' chose, moé 'tou, de mon bord. Si tu m'avais conté çâ avant çâ, 'a dit, je l' sa'ra's, j'a'ra's pu penser que'qu' chos' moé 'tou, j'a'ra's pu t'aider là-d'dans. Mé', 'a dit, lâ, ça m'embête in peu moé 'tou.

— I' di' oué ! »

Fa't que, le seigneur, l' médi, i' â parti, p'i' i' s'st en allé travailler comm' d'habitude a'ec sés hommes, mé' çâ, c'st enn' chos' qui l' rongea't tout l' temps. Le soèr, i' ést r'venu, la table éta't prat [prête]. 'A gu'i a donné à manger, mé' au lieu d' manger, i' a poussé son assiette encore. P'i' 'a dit... sa femm' dit, 'a dit : « Câss'-toé pâ' 'a têt' pour r'guien. Mange, p'is ress' tranquille, j' te dirai quoi fére, apras souper !

— I' a dit, oué ? I' a dit, âs-tu pensé à enn' bonn' solution ? As-tu... peux-tu résoudre c' problèm'-lâ ?

— B'en sûr, 'a dit, j' peux l' résoud'e ! Çartain ! 'A dit, si l' cultivateur a fait' enn' chos' de minme, enn' bargan'[14] de minme a'ec toé, c'ést parç' qu'i' ava't çartain intérat de l' faire. 'A dit, i' voula't t' jouer. C'ést pâs b'en honnête, 'a dit, d' fair' dés chos's de minme. P'i' 'a dit, si i' éta' honnête, dans douz' moâs, 'a dit, i' pourra't t' donner du délai encore, mé' 'a dit, d'apras c' que j' peu' 'oèr, i' t'en denn'râ pâs, d'apra' 'és conditions qu'i' â fait' a'ec toé, i' peut pâs t' denner d' délai ! C' pâ' enn' chose pour t' donner d' délai. C'ést in... un piég' qu'i' t'â tendu, tu l'âs pâs vu v'nir.

— I' a dit, non, j' l'ai pâs vu v'nir, çartain, parç' que j' t'euma's, p'i' i' a dit, j' voula's t'a'oèr, c'ést tout'. I' y ava't pâs d'or, i' y ava't pâs d'argent pour m'arrêter ! Lâ, i' dit, j' 'ta's pra' à tout sacrifier pour toé !

— 'A dit, mange, p'i' 'a dit, j' te dirai que'qu' chos' b'e'tôt ! »

Fa't que l' seigneur s'ést mi' à manger, p'is lâ, 'a s'ést mi' à gu'i parler d' différent's choses, seul'ment pour gu'i chasser çâ d' l'idée in peu. Apras qu'i' a eu fini d' manger, b'en, lâ, ça a pâ' été lon [long] à manger, i' ava't hât' de sa'oèr quell' sort' d'idée qu' sa femme ava't. I' a dit : « 'À c'tte heure, i' a dit, j'ai fini d' manger, i' dit, tu vâs m' dir' quell' sort' d'idée qu' t' âs ?

— Oué, m' âs te l' dire. 'A dit, sé's-tu, 'a dit, lés conditions qu'i' a faite' avec toé, i' t'enlèv' la peau au bout d' douz' moâs, dat' pour date, faut qu' ça soeille [soit] c'tta journée-lâ. Mé' l' lend'main, i' a p'us l' droit, la veill' non plus ! Faut qu' ça soeille c'tta journée-lâ ! C'é' 'a date. Si 'a date ést bonn' pour toé, 'a ést bonn' pour lui. Si i' s' sert d' la dat' pour s' fér' rend' son argent, toé 'tou 'a ést bonne ! L' lend'main, ça s'râ pâssé p'is ça s'râ fini. Lés conditions s'ront p'us bonnes, p'is tu gu'i rendrâs son argent, si tu veux. Seul'ment que, on f'râ pâs çâ... on agirâ en homme honnête, p'i' on travaill'râ pour gu'i rend'e l' plus vit' possib'e, apras. Mé', on travaillerâ...

— Mé' i' a dit, quoé c' qu'on vâ fér' pour(e) s' démancher d' çâ. Le lend'main, si j' ress'e icitte, p'is si j' su's t-icitte, i' vâ v'nir m' charcher, i' vâ s' sarvir d' la loi, i' vâ v'nir m' charcher, i' vâ m'enl'vé' 'a peau, p'i' i' dit...

— Mé', on rest'râ pâ' icitte, on vâ partir en plein' nuit', la veille, par 'zemp'e, d' la date, on vâ partir en plein' nuite. »

Le seigneur ava' un vaisseau passablement gros, un beau p'tit guiot' [yatch]. 'A dit : « On vâ partir en nuit' pour pâs qu' parsonn' 'n n-eill' connaissance. On vâ prend' la mer, p'i' on vâ s'en aller. Avant qu'i' nous eill' trouvés, sé's-tu qu' la journée de d'main vâ êt' passée. La journée pâssée, i' pourrâ p'us nous arrêter. On s'en r'viendrâ, on vâ partir deux troâs jours, troâs quat' jours, ça vâ n'us fair' du bien, aller s' prom'ner. Ça fa' in an qu'on ést pâs sorti d' la maison ni in ni l'aut'e. 'A dit, ça vâ nous fair' du bien p'is c'ést tout'.

14. *Bargane* : Marché, convention avantageuse.

— Fa't que, i' a dit, c' correck ! i' dit, sé's-tu qu' t' és pâs folle ! I' dit, t' âs pensé correck, lâ, t' âs pensé b'en mieux qu' moé !

— 'A dit, oué, c'ést correck ! Mé', dis pâ' in mot, par 'zemp'e, à parsonne ! Lâ, apras çâ, on s' greill'râ tou' 'és deux pou' pâs qu'i's... pour pâs qu'i' s' dout' de r'guien, p'i' 'a dit, mecqu' ça soeille l' temps, tu vâ' 'oèr, on vâ s'organiser, p'is...

— O ké ![15] »

Fa't qu' le seigneur a continué à sa besogne, lâ, çâ, à b'en aller, mecieu, p'i' i' a continué sa besogne a'ec d' l'ambition, puis ça marcha't. Quand c'ést v'nu pour la date, la veille, on a greyé l' guiot' [yatch] p'i' on a... i' a embarqué sa femme a'ec lui, p'is goud baï [good-bye][16] parsonne a'ec lui, pâs d' homme, ni r'guien en tout', ni d' femm' ni d' sarvant, ni r'guien en tout' à bord de d' çâ. I' ont parti tout' 'és deu' [deux] en plein' nuit'. I' ont marché tout' la nuit' en yot' p'i' enn' partie d' la journée du lend'main, dan avant-médi. I' on été 'ccoster dan enn' gross' vill' qu'i' y ava't lâ... in qué [quai] qu'i' y ava't lâ, p'i' i' ont 'té 'ccosté' au quai. I's s' sont attachés lâ, p'is bon...

I' ô' ajué d' pâsser la journée lâ. Tranquille... r'guien ! Apras la journée, lâ, la nuit'; dan avant-médi, i's s' sont l'vés vers neuf heures, j' suppose, p'is... on â déjeuné, on â voyagé in p'tit peu pour(e) r'gardé 'a p'tit' ville in peu. I' ava' arrivé la nuit', i's voya'ent r'guien... i' ont r'gardé çâ in 'tit peu, su' l' quai, i's sont lâ su' l' quai.

Mé', ver' [vers] onze heures, médi, in moment denné, l' seigneur ést arrêté. L' cultivateur a eu connaissanç' du trajet. I' ouatcha't [to watch][17]... i' a eu connaissanç' de leu' trajet, p'is, à médi, l' seigneur éta' arrêté p'is condui' en cellule pour avoèr in procè' [procès] immédiat'ment.

C' fa't que... mé' avant qu' ça soeill' fait', çâ, c'tte chos'-lâ, le matin, voés-tu, le roè de c'tte vill'-lâ éta't v'nu su' l' quai. Fa't que l' seigneur l'ava' invité d'embarqué' à bord du yat', p'i' i' a vésité l' yat'; p'is le roè, b'en, i' éta't v'nu au quai pour 'oèr quel yat' c'éta't. Ça gu'i appartena't, çâ, le roè, l' quai, p'is tout'. C'éta't sés propriétés, çâ, lui ! I' ést v'nu d'mandé' au seigneur, aussi quell' parmission qu'i' ava' eue de s' 'ccosté' [accoster] au quai. B'en, le seigneur s'ést denné dés escuses. I' a dit : « C'ést parç' que j'éta's de nuit'; j' connaissa's pâ' 'és règlements, p'is j'attenda's, b'en, que l' jour prenn' pour attend' que l' mond' soeill' debout, qu'i's voyagent, p'i' i' dit, d'mandé' 'a parmission... m'informé' à qui ça appartena't, p'i', apras çâ, d'mandé' 'a parmission ! »

15. *O.K.* (angl.) : Façon américaine d'accepter une proposition.
16. *Good-bye* (angl.) : Adieu, au revoir ! Salutation, lors d'un départ.
17. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, faire le guet.

C' fa't qu'i' ont jâsé en peu ; i' on embarqué à bord du yat' ; le roè a trouvé sa... la femm' b'en d' son goût. C' fa't qu'i's sont mi' à prend'e in verr' de boesson ensemb' — l' seigneur a sorti sa boesson — i's sont mi' à prend'e in verr' de boesson ; i's sont v'nus chauds[18] tou' 'és deux pâs mal[19]. C' fa't qu' la femm' lés ava't laissés dans... la femm' l'â laissé, p'i' alle 'és â laissés tou' 'és deux. Lâ, i's prenne' in coup ; i' [le roi] s'ést réchauffé pâs mal. I' a di' au seigneur, i' a dit : « T'â' enn' bell' femm' pareil, i' a dit, seigneur ! »

C'éta' in vieux veuf, çâ, lui, le roè. L' seigneur dit : « Oui ! oui, c'st enn' bell' femme, ô ké ! i' dit, çartain'ment. I' dit, ah ! 'a ést pâs p'us bell' que 'és aut's, mé', i' dit, 'a ést pâs laid' non plus. Quoi c' c'ést qu' j'eume, 'a ést smatt', par 'hemp'e [exemple], p'i' i' dit, pour moé, i' dit, 'a ést b'en d' minme ! 'A ést bell' de minme, pour moé. Minm' qu' 'a s'ra't pâs belle, eh b'en ! 'a ést bell' de minme, je l'eum' de minme ! »

Fa't que... lâ, ça s'ést mi' à parler d' différent's choses ; p'is d'in mô' [mot] à l'aut'e, b'en... c'éta't su' 'és femmes. « Mé', le roè di' oui, mé' lés femmes, i' dit, j' conna's çâ comm' lés aut's. J' conna's çâ, lés femmes, moé 'tou : j'ai 'té marié, moé 'tou ; j' su's veuve, à c'tte heure, mé' j' conna's çâ, lés femmes ! Ta femme, 'a ést comm' lés aut's ! 'A ést belle, c'ést tout c' qu'alle â d' qualité ! J' t'assur' qu' lés femmes, i' dit, tu sé's, lâ, faut pâs trop s' fié' à çâ. Fidélité p'is cés chos's-lâ, lâ, tu sé's, lâ, on laiss' çâ d' côté !

— Ah ! l' seigneur dit, j' su's pâs pra' [prêt] à dir' çâ d' ma femme ! »

Oué, b'en, la têt' montée par la boesson, p'is d'in mô' à l'aut'e, b'en, ça s'ést gueulassé[20] pâs mal. Le roè dit : « Quiens ! i' dit, j' gu'irai pâs p'us loin qu' çâ a'ec toé ! J' gage ma propriété cont' la tienne... J'ai t-in château écitt' dan 'a ville, c' quai-lâ m'apparquient [m'appartient]... p'i' i' a dit, que ta femme, dans t'oâs jours, i' dit, 'a t' manqu' de fidélité, çartain ! P'is j' te l' prouv'rai dans t'oâs jours !

— Ah ! l' seigneur, la têt' montée par la boesson, i' di' oui, j' gag'ra's moé 'tou !

— B'en, le roè dit, si tu veux gager, i' dit, on vâ gager ! »

C' fa't qu' lés ostinâtions[21] s' po'gnent, p'i' on gage ! On s' fa't dés papiers d' çâ enteur lés deux, p'i' on sign' çâ tou' 'és deux, p'is lâ, on serr'[22] çâ, p'is... Le roè dit : « Par 'zemp'e, i' dit, faut pâs qu' tu ress' [restes] à bord du yat' ! Faut qu' tu t'en a'll's !

— L' seigneur dit, j' su' aussi honnêt' comm' toi ! »

18. *Chauds* : Ivres.
19. *Mal* (pas) : Passablement.
20. *Gueulasser* : (se) : Échanger des propos plus ou moins amicaux.
21. *Ostination* : Discussion, contestation.
22. *Serrer* : Placer en lieu sûr.

C' fa't que... le roè pâr' [part], insulté pâs mal, p'is l' seigneur, b'en, i' ést insulté lui 'tou, mé' i' ress' à bord du yat', mé' la femme a pâ' eu connaissanç' de çâ pâ'-en-tout', ell' non plus, à bord. Pâ'-en-tout'! Tout' çâ s'ést pâssé, c' chos'-lâ, pâ'-en-tout'! 'A a pâ' eu connaissance de r'guien.

C' fa't que... Dans c't intervall'-lâ, b'en, le roè a parti, p'i' i' [le seigneur] a été arretté, lâ, comme j' disa's tantôt. In moment denné, la police [policiers] â arrivé à bord du yot', p'i' on l' l'â arrêté. C'éta' in tel cultivateur qui l' fa' arretter pour enn' dett' d'argent, p'is lâ, b'en, i' sé't pourquoi, comm' de raison!

C' fa't que... on l'arrett' p'i' on l' mè' en cellule; i' y â enn' cellule, lâ, pour avoèr in procès. P'is lâ, b'en, le seigneur pense à son affére, i' a dit, en lui-minme: «Pourtant, i' peut pâ' a'oèr(e) l' droèt! La date ést passée, la date ést aujo'rd'hui, tout çâ, p'i' i' a dit, i' a pâs l' droèt. Faudra't qu' ça s'ra't fait aujo'rd'hui, çâ! P'i' i' dit, à 'a fin du compte, b'en, i' m'arrett', c'ést vra'; i' a pâs fait' çâ aujo'rd'hui, mé' c'ést parç' que j'ai désarté. J' su's condâmné en défaut, pareil! Si j'ava's resté chez nous, b'en, je l'a'ra' eu aujo'rd'hui, mé' lâ, j' vâ' êt' condamné en défaut, pareil: j'ai désarté! J' su's t-in désarteur, bon!»

C' fa't que... i' parl' pâs trop... Lâ, la femme, elle, 'a sé't çâ, elle étou, comm' de raison. Alle a eu connaissanç' de çâ. 'A pense à son affér' pâs mal, elle étou. Mé' lâ, ça gu'i fa't d' la peine: son mari ést arretté! Ça gu'i fa't d' la peine in peu. C' fa't que... 'a pense à son affére; l' procès pâssa't l' lend'main. C' 'ta't juste enn' p'tit' cour de magistrât qu'ô' appelle. 'A s'en vâ su' in tâilleur, p'i' 'a s'ajète in habit... d'homme, in habit d'avocât, p'i' 'a s'ajète in liv', comme enn' magniér' de cod' de loi, par 'hemp'e, sa p'tit' cassiette [casquette] su' 'a tête, p'i' 'a s'en vien au yot' a'ec çâ.

Le soèr, quoi c' qui arrive, l' minm' soèr, in p'tit peu avant souper, vers cinq heure' et d'mie? Le roè qui arrive. I' arrive, p'is... Mé' le roè été' au courant d' cés chos's-lâ, d' tout's cés chos's-lâ. C'ést pour çâ qu'i' éta't v'nu au yot'.

Lâ, l' seigneur aussi avè' engagé enn' sarvante, pour resté' a'ec sa... enn' fill' d' la ville, lâ, pour resté' a'ec sa femme à bord du yot'... dan avant-médi, pour édé' à sa femme, p'is sa femme éta' allée s' prom'né', elle itou, voèr la ville. 'A ava't c'tte sarvant'-lâ avec elle.

Fa't que... b'en le roè arrive, frappe à 'a porte. La seigneuress' s'en vâ gu'i ouvrir la porte. «Bonjour, mon roè!» p'is lui étou. «Bonjour!» All' l'ava't vu dan 'a journée. All' l' connaissa't depu's l' matin. 'A l' connaissa't pâs beaucoup, mé', en tou' 'és câs, all' l'ava't vu. 'A gu'i offre enn' chais' pour s'assire; i' s'assit... tout çâ. Lâ, i' dit çâ à 'a seigneuresse: «Vot' mari ést pâ' éci?

— 'A dit, non, 'a dit, i' ést pâ' éci!»

'A gu'i a pâs dit, comm' de raison, qu'i' éta' arretté ; 'a gu'i a dit, 'a dit : « I' ést sorti ; 'a dit, i' doét rentré' au souper, j' sé's pâs. D'habitude, 'a dit, i' rent' pour souper. Lui, d'habitude, 'a dit, i' a pâs l' temps d' s'amuser ![23] »

C' fa't qu'i' s'assit, i' dit : « J' m' âs te'jours l'attend'e in p'tit peu ; j'a'ra' affére à lui in p'tit peu ! » P'is... pour s'amuser, l' temps, comm' de raison, lui 'tou. I' ava't d' l'intérat [intérêt]. Alors, à six heures, l' seigneur ést pâ' arrivé, p'is comm' la seigneuresse l' sava' aussi, i' arriv' là-bâs... La sarvant' greill' [greyer][24] la tab' pour souper, la tab'e ést greyée pou' souper, 'a di' au roè, 'a dit : « Vous allez rester soupé' a'ec n'us aut's ; 'a dit, tandis c' temps-lâ, i' vâ p't-êt' arriver ! C' probab' qu'i' vâ arriver. 'A dit, c'é' 'ien qu'à l'attend'e. Co' minme, 'a dit, qu'i' s' hât' pâ' éci pou' souper ! On vâ souper tou' 'és deux, m'en vâs vous t'nir compagnie pou' souper, p'i' 'a dit... »

Ah ! l' seigneur... le roè s'astin' [obstiner][25] pâs trop, comm' de raison. I' s'assi' à tab' pou' soupé' avec la seigneuresse ; p'is lâ, la sarvante ést en arguiér' qui 'és sert. Tout en mangeant d' minme, la seigneuress' s'en vient pour gu'i denner du pain, i' gu'i po'gn' la main. Alle a in grand couteau à pain dan 'és mains. 'A gu'i tap' çâ su' 'és doigts, mecieu ! 'a gu'i coup' lés doigts. Ah ! i' s' tir' la main de d' lâ, p'is...

Ah ! vit'ment, la sarvante arrive, p'is lâ, b'en, 'a gu'i fa't dés pans'ments su' 'és doigts, p'is... 'a gu'i amanch' çâ, mé' la seigneuresse s' lev' de tab' p'i' 'a s'en vâ, 'a s'en vâ à sa chamb'e. I' ress' t'ut seul à 'a tab'e. Lâ, i' prend son chapeau, p'i' i' s'en vâ. Ça l' décourag' pâs mal, par 'hemp'e ! I' voét qu' l'affér' commenç' pâs b'en pâ'-en-tout' !

C' fa't que... elle, l' lend'mon matin, lâ, 'a s'informe in peu du proças [procès] qu' son mari doé' avoèr... l'heur' pour l' proças... dix heures, j' suppose, l'avant-médi ; 'a prend son habit vers dix heur's moins quârt... 'a prend son habit, 'a s'habille en homme, comm' faut, b'en habillée, p'i' 'a prend sa coiffur' p'is s' mat çâ su' 'a tête, enn' cassiette... tout çâ, prend son liv'e en d'ssous du brâs, p'i' 'a pârt.

En s'en allant, 'a rencont'e in vieillâr' a'ec enn' vieill' gréyur' de jument, in vieux ch'fal dans l' chemin tout maigre, tout' cornu, tout bossu... 'A di' au vieillard, 'a dit : « Tu m' vends pâs, 'a dit, ton ch'fal ?

— Ah ! i' a dit, j' vous l' vends pâs, i' a dit, j'ai 'ien qu' çâ pou' m' voyager, p'is j' peux pâs capab' marcher, moé, p'is j' su's t-in vieux quêteux ; i' a dit, j' quêt' dans l' chemin, p'i' i' dit, j'ai 'ien qu' çâ pou' voyager. J' su's pâs capab' marcher ! Si j' vous vends çâ, i' dit, quoi c' que m' âs faire ?

23. *Amuser* (s') : Lambiner, s'attarder sans raison.
24. *Greyer* : Préparer, dresser.
25. *Obstiner* (s') : Objecter, refuser.

— B'en, 'a dit, m' âs te l' payé' assez cher, 'a dit, pour que tu seill's [sois] capab' t'en ach'té in aut' p'us jeun' que çâ. Seul'ment, moé, j'ai pâs l' temps d' charcher ; ça m' prend çâ t'ut suite ! Toé, 'a dit, co' minm' tu charch'ra' in 'tit peu, tu vâs t'en trouvé' in, en payan in prix pour !

— Ah ! b'en... l' vieillârd dit, oué ! I' a dit, si vous m' payé' assez cher j' seill' [que je sois] capab' d' m'en ach'té' in aut'e, p'us jenn' [jeune] que çâ, minm' j'eum'ra's mieux ! J' su's b'en prat vous l' vend'e.

— Correck a'ec çâ ! P'i' 'a dit, minm' qu' la 'oéture... j'en n'ai pâs besoin. De'-moé [donne-moi] enn' corde, par 'hemp'e, j' l'emmène a'ec moé ! »

'A gu'i peill' [paye] son ch'fal, lâ, t'oâs fois quoi qu' ça vaut... prend l' cheval, p'i' emmèn' çâ avec elle à 'a cour.

A 'a cour, arriv' lâ d'van 'a cour, i' y a b'en du monde... tout l' monde... t'oâs quârts du mond' d' la vill' sont lâ, pour l' proças du seigneur. In seigneur qui vient d'arriver... d' la veuille [veille], p'is lâ, i' ést d'jâ pris, p'i' ah ! b'en, i's se d'mand'nt quoi c' qu'i' a fait'. Tout l' mond' se d'manda't quoi c' qu'i' a fait'... quell' sort' de mal qu'i' a fait', p'is quell' sort' de coup qu'i' a fait' lâ, c' seigneur-lâ ; p'is c'st in seigneur étranger, quiens b'en ! P'i' in, b'en, a son histoère à conter, p'i' in aut', c'st in aut' histoère, mé' à 'a fin du compte, i's sav'ent r'guien, parsonne !

B'en, tout l' monde, par curiosité, tout l' monde éta't lâ, par 'hemp'e ! pour voèr quoi c' que l' seigneur ava't fa't d' si grave.

C' fa't que... tout d'in coup, c't avôcat-lâ arrive. La femme arrive habillée en avôcat ; i's l' prenn'nt pour in avôcat, comm' de raison : in gros liv'e, in cod' sour le brâs, p'is ça pâsse au travers du monde. Tout l' mond' sont mis à se r'garder ; i' ont dit : « In nouvel avôcât ! C'st in avôcât qu'on n'â jama's vu, çâ, c'tte affér'-lâ ! D' ça d'vient, çâ ? C'st in avôcât du seigneur ! Pâs d'aut' chose ! L' seigneur a fait v'nir çâ pour lui ! In avôcât qu'i' conna't... d'enn' ville éloègnée... quiens b'en ! Tout l' mond' s' pôsa't dés quessions [questions]...

C' fa't que... pâsse au travers d' çâ, p'is s'en vâ carré. 'A arrive à 'a cour ; l' seigneur ést assis, lâ, i' ést assis dan enn' chaise, pleure in peu. C' fa't 'a gu'i ma' 'a main su' l'épaule ; il la r'garde, mé' i' 'a r'conna't pâs, pâ'-en-tout'. I' r'conna't pâs sa femm' pâ'-en-tout'. Ça fa't que... 'a dit : « Comment ça s' fa't qu' vous ête' écitte ?

— Ah ! b'en, i' a dit, j' su's t-écitt' parce que... dir' que j'ai fait du mal ? Non ! J'ai pâs fait de mal à parsonne. Seul'ment... co' minm' que j' vous cont'ra's l'histoère, ça denn'ra't pâs grand-chose.

— Mé', 'a dit, moé, c' qui m'intéresse... j'su's t-avôcât, p'i' 'a dit, j' défendra's vot' cause. Moé, 'a dit, j' m'en vien à 'a cour, écitte, pour défend' lés causes, pour celui qu' a besoin d'avôcât.

— C' fa't qu' moé, moé... j'en n'ai pâs besoin ! Co' minm' j'a'ra's dix avôcâts pour moé, i's peuv'nt pâs m' défend' ; c'st impossib'e !

— Mé', 'a dit, pourquoi ? Quell' raison ? Pouvez-vous m' dir' la raison ?

— B'en, la raison ? C'ést b'en simp' [simple] ! J'ai emprêté d' l'argent, v'lâ in an... v'lâ douz' moâs. C'a a fait douz' moâ' hier ! P'is, si j' renda's pâs l'argent dans douz' moâs, i' m'enlèv' la peau ! C'é' 'és conditions, c'é' 'és papiers qu'i' y â d' faite' ent' no's deux. P'i' hier, b'en, j'éta's désarté. J'ai désarté che' nous, pour pâs qu'i's m'enlèv'nt la peau, hier. Mé', i' m'â fait arretter d' la journée minme. J'ai eu 'ien qu' le temps d'arrivé' écitte, p'is j'ai été arretté. Ça f'sa't p' pras t'oâs heur's qu' j'éta' arrivé écitte, c'tte nuit-lâ ; p'is j'ai été arretté. J' su's condâmné en défaut, pareil, ça ser' [sert] à r'guien d' plaider ; j' su's condâmné en défaut, parç' que j'ai désarté ! J' pouva's pâs rend' ma dette, p'is j'ai désarté. Vous comprenez, c'ést encor' b'en p'us grave, hein ! avoèr désarté ! J'a'ra's dû plutô' asseyer d' m'amancher[26], prend' dés conditions, p'is d'aut's conditions avec lui, p'utôt que d' désarter. Mé', lâ, j' pâss' pour in désarteur, p'i' in gârs qu'a pâs voulu payer, p'i' in malhonnête, p'i' i' dit, tout's sort's de choses. P'is quoé ça m' denne, i' dit, prend'e in avôcât p'i' asseyer d' plaider c'tte caus'-lâ ?

— C' fa't qu'i' dit, mecieu, i' dit, m'en vâ' 'a prend', vot' cause, moé ! P'i' i' dit, ensuite, b'en, on voèra ! Si j' la perds, vot' cause, j' l'a'rai pardue ; c'ést tout' ! Vous s'rez pâs pir' que vous êt's lâ, d' pâs 'n n-avoèr pâ'-en-tout' ! V's vous carculez [calculez] pardu. Si j' la perds, ça s'râ pardu, p'is c'ést tout' encore !

— I' a di' oui, on s'é't b'en, mé' i' dit, vot' nom ! Ah ! ça vous denn' pâs d' nom, vous ! J' voudra's pâs vous pardr'ez vot' nom par rappor' à çâ !

— Accupez-vous pâs d' mon nom ! Ça arrive, çâ, in avôcât qui pèr' [perd] enn' cause ! Ça veut pâs dir' qu'i' ést pâs bon, l'avôcât !

— Ah ! b'en, l' seigneur dit, si vous voulé' absolument, b'en, défendez-lâ ! Çâ, c'ést vot'e affére, mé', i' a dit, amanchez çâ à vot' goût ! Seul'ment, j' voudra's pâ' avoèr de r'proches.

— Non, non ! I' y a pâs de r'proches, là-d'dans ! I' a dit, j' vâs défend' vot' cause !

— O ké ! »

C' fa't qu' à dix heures, comm' de fait', la cour rouv', puis le juge ést lâ, puis l'avôcât du cultivateur ést lâ, p'is l' p'tit avôcât s'annonce, comm' de raison, qu' c'ést lui qu' ést l'avôcât défendant... qui défend... l' condâmné... qui défend l' seigneur.

C' fa't que l' proças s' rouv'e, p'is lâ, b'en, l' plaidoyer commence. C'ést l'avôcât du cultivateur qui porte sa plainte, comm' de raison, d'van 'a cour. P'is,

26. *Amancher* (s') : S'arranger, faire un compromis.

l' p'tit avôcâ' ést assi' à côté du seigneur. Pâ' in mot d' son corps ! Ah ! la cour se pâsse. Ah ! le jug' condâmne l' seigneur comme i' deva't jugé' 'a cause ; c'ést tout c' qu'i' â à fére. I' y a pâs d'aut' chose... I's gu'i ont pâ' enl'vé la peau, la veille, parç' qu'i' ava't désarté, c'ést tout' ! Mé', lâ, ça gu'i ôta't pâ' 'és droits, çâ, d' gu'i enl'vé' 'a peau, pluss'qu'i' [puisqu'il] éta't désarteur !

C' fa't qu'on pren [prend] enn' grand tab'e, p'i' on attache l' seigneur là-d'ssus, ensuite, p'i' on l'attache, dés pieds, dés mains... mé', lui, l' p'tit avôcâ' â pâs di' in mot... pâ' in mot d' son corps ! L' seigneur pense en lui-minme : « I' a'râ pâs d' misére à m' défend'e, i' parl' pâs ! » Pâ' in mot !

C' fa't qu' lâ, l' cultivateur dit... l' p'tit avôcât dit, i' a di' au cultivateur : « C'ést toé qui' pleumes[27], par 'hemp'e ! C'ést toé qui gu'i enlèv's la peau ! C'ést pâ' in aut'e ! R'marqu' b'en, su' tés papiers, lâ, c'ést toé-minm' qui gu'i enlève'... à 'a dat' qu'i' éta't s'pposé t' rend' ton argent, hier, que tu gu'i enl'va' 'a peau. C'ést çâ lés conditions du papier. T' âs pâs dit : in aut' gu'i enlèv'ra' 'a peau ! C'ést toé-minm' qui gu'i enlèv's la peau ! Alors, prépar'-toé pour gu'i enl'ver !

— Ah ! l' cultivateur dit, puisqu'il faut qu' ça seill' moé ! 'Cou' donc ! Moé, si faut qu' ça soeill' moé qui m' peille, m'en vâs m' payer !

— B'en, i' di' oui, peill'-toé ! I' ést lâ, t' âs beau à t' payer ! I' ést attaché, i' ést prêt ! »

L' cultivateur pren in grand couteau, i' s' ma' à affiler[28] çâ, p'is, in peu. Pâsse l' doigt là-d'ssus, i' a dit : « En tou' 'és câs, b'en, i' coup' pâs beaucoup, mé', i' dit, si ça coup' pâs, ça déchir'râ !

— Ah ! non ; vâ pâs trop vite, lâ, par 'hemp'e ! Arrette in peu, lâ ! R'marqu' b'en, su' ton papier, lâ — i' ést encôr' sur l' bureau du vieux, lâ ; i' y â 'ien qu'à l' lire — tu gu'i enlèv's la peau, mé' pâ' in pouel [poil], pâ' in ch'feu [cheveu], pâ' enn' goutt' de sang ! R'marqu' b'en ! T' âs résarvé 'a peau, p'is c'ést tout', çâ ! Fa' attention à toé quoi c' c'ést qu' tu vâs fére ! Si tu gu'i fa's coulé' enn' goutt' de sang, si tu gu'i enlève' in ch'feu, i' vâ t' coûter cher, mon gârs !

— Ah ! b'en, lâ, l' cultivateur dit, arrête in peu, lâ ! J' pâ' 'apab'e, i' dit, pleumer sans gu'i enl'vé in ch'feu, p'is sans gu'i fér' coulé' enn' goutt' de sang !

— C'ést çâ qu' t' â' ach'té, c'é' 'a peau qu' t' â' ach'tée ! Quoi c'ést qui t'appartient pâs, t' âs pâs d'affére à l' prend'e ! Laisses-y quoi c' qui gu'i appartient !

— Ah ! mé', l' cultivateur dit, vous comprenez b'en j' su's pâ' 'apab' fér' çâ !

— Si t' és pâ' 'apab' fér' çâ, laiss'-lé ! C'ést tout' ! C'ést tout c' que t' â' à fére : laissé' 'a peau ! Tu vâs... laisser l' sang ! »

27. *Plumer* (pleumer) : Écorcher, enlever la peau.
28. *Affiler* : Aiguiser.

Lâ, l' cultivateur s'en vâ trouver son avôcât, p'i' i' quessionne [questionne] l' juge in peu. « Ah ! oui, l' jug' dit, c'ést b'en vra', mon homme ! T'â' ach'té 'a peau, pâ' enn' goutt' de sang, ni in ch'feu !

— Bon ! L' cultivateur dit, j' su's pâ' 'apab' fér' çâ ! Vous savez b'en j' su's pâ' 'apab' fér' çâ, i' dit !

— B'en ! Laisse'-le. I' te l' l'â dit de l' laisser si t' és pâ' 'apab' fér' çâ ! »

Faut b'en que l' cultivateur(e) l' laisse ! I' ést pâ' 'apab' de l' pleumer sans fér' coulé' enn' goutt' de sang p'is pâs gu'i enl'vé' in ch'feu su' 'a tête, ni r'guien ! On détache l' seigneur de d' lâ, voés-tu, l' seigneur ést content terrib'e ; vâ trouver son avôcât p'is gu'i d'mand' comment c' qu'i' gu'i doét. « Ah ! i' dit, c'é' absolument r'guien ! Absolument r'guien, i' dit, mecieu ! J'ai pris l' risqu' de défend' vot' cause, p'i' i' dit, c'ést tout' !

— Ah ! b'en, l' seigneur dit, vous allez vous rend'e a'ec moé, che' nous ! Rendez-vou' avec moé, che' nous ! Vous allez v'nir dîné' avec moé, te'jours !

— Ah ! l' p'tit avôcât dit non. J'ai pâs l' temps d'aller che' vous ! Pâs l' temps d'aller che' vous, pâ'-en-tout' ! I' a dit, j'ai d'aut' cour à fére, p'is j'ai d'aut's proça' [procès] à aller, p'is j'ai d'aut's condâmnés comm' vous, i' dit, à défend', p'i' i' a dit, faut que j' gu'y soeille ! P'i' i' dit, vous êt's content que j' seill' v'nu vous défend'e ? B'en, in aut' ést comm' vous ; i' â l' minm' câs qu' vous ! P'i' in aut' comm' vous ! C'ést pâs la minm' cause, mé' c'ést in condâmné comm' vous ! »

Bon ! C' fa't que l' seigneur le r'marcie beaucoup p'i' i' en fa't dés afféres, p'is... ah ! Bon ! I' gu'i off' [offre] d' l'argent, tout's sort's de choses. Lâ, 'a laisse l' seigneur lâ, à 'a cour, p'i' 'a prend l' déhors, p'i' 'a s' pousse[29] au plus vite... p'i' au p'tit yot', lâ, p'i' 'a fa't serrer son ch'fal par les gârs qu'i' y â lâ, lâ, in écurie qu'in... farmier, pâ' in farmier, mé' in... meunié' ava't, lâ, qu' éta't bâti l' long d' la mer ; 'a denn' çâ au farmier [meunier], p'is, 'a dit : « Emmèn' çâ che' vous, soègn'-lé comme i' faut, j' paierai pour ! »

C' fa't que... l' farmier ramâsse l' cheval, l' vieux ch'fal, p'i' i' a emm'né çâ che' z-eux ; met çâ dans l'écurie que gu'y â lâ, p'i' elle, 'a s'en vâ ; 'a arriv' quinz' vingt menutes, mé' assez d' temps pour tout s' déshabiller p'is... à son yot', sans qu' parsonn' n'eill' connaissance... son mari 'n n'â pâ' eu connaissance, la sarvant' non plus... 'a sert tout son ling' comme i' faut, p'i' 'a s' ma' [met] à travailler dan 'a cuisine, p'is prépar' la tab' pour dîner, t' sé's b'en...

T't à coup, son mari arrive. « Quiens ! 'A dit, t' és t-arrivé ? 'A dit, ton procè' ést pâssé ? Puis, comment çâ été ?

29. *Pousser* (se) : Disparaître en vitesse, déguerpir.

— Ah ! i' a dit, ça été, ma femme, ça été... j' m'attenda's, i' dit, tu sé's, que j' 'ta's féni !

— Comment, féni ? 'A dit, oui, mé', 'a dit, i's t'ont pâ' enl'vé' 'a peau, te'jours ?

— I' dit, non ! I' dit, i' a arrivé in p'tit avôcât lâ, i' a dit, tu sé's, j'a'ra's jama's douté çâ d' lui ! I' a pâs di' in mot, du proças, pâ' in mot, pâ' in mot, pâ' in mot ! P'i' i' dit, quand i's sont v'nus pour m' pleumer, lâ, i' â parlé. L' jug' gu'i a dit qu'i' pouva't pâs m' pleumer sans gu'i ôter enn' goutt' de sang, sans m'enl'vé' in ch'feu d' su' 'a tête, p'i' i' dit çâ au cultivateur. L' cultivateur, b'en, i' a pâs voulu consentir à m' pleumer sans me fér' coulé' enn' goutt' de sang ni m'enl'vé' in ch'feu. C' fa't qu'i' pouva't pâs m' pleumer d' minme ! A foulu qu'i' m' laiss' la peau.

— 'A dit, i' éta't pâs fou, c't avôcât-lâ !

— I' dit, i' éta't pâs fou, çartain ! I' dit, je l' l'ai charlanté[30] pour l'emm'ner dîner, p'is j'ai jama's pu ! »

La femme ava' envie d' rire, comm' de raison, mé' pâ' in mot d' son corps !

C' fa't que... lâ, i' dîne avec sa femme, p'i' apras l' dîner, b'en, lâ, i' ést content. I' di' à sa femme, i' dit : « Sors-tu apras-médi ?

— 'A a dit non ! J' sors pâ' apras-médi.

— I' dit, j'a'ra' envie d'aller fére in tour en ville... marché' in peu ! I' dit, tu sé's qu' depu' hier j' su's t-en prison, p'is lâ, j'ai pâs sorti beaucoup. B'en, ça m' dira't d'aller marcher !

— 'A dit, t' as b'en beau, vâs-y ! T' âs pâs besoin d' moé ! 'A dit, moé, ça m' dit pâs d' sortir, p'is j'a'ra's d' l'ouvrage à fére, p'i' 'a dit, ça m' dit pâs d' sortir ! Ça fa't qu' 'a dit, vâs-y, toé !

— I' â di' oué ! I' â dit, j' s'rai p't-êt' pâs longtemps ! »

C' fa't que... apras dîner, i' pârt ; prend l' quai p'i' i' s'en vâ... pren 'a vill' p'is s' ma' [met] à marcher d'in bor' [bord] à l'aut'e. Temps en temps, i' arrette à enn' taverne, pren in verr' de biére, p'i' i' jâse in peu a'ec lés gârs qu'i' y avé't lâ, du mond' qu'i' y â lâ, quiens b'en... I' s' renseigna' in p'tit peu, p'i' i' jâsé't.

Vers deux heur's d' l'apro'-médi, quoi c' qui arrive ? Le roè ! Le roè arrive encore. Ah ! la seigneuresse gu'i rouv' la porte, p'i' 'a l' fa't dégreyé' encore... enn' bell' magniére, comm' si r'guien s'éta't pâssé. P'is... tout' vâ bien ; c'ést pareil comm' si i' ont r'guien eu ensemb'e... P'i' i' a tout's lés doi' [doigts] env'loppés, p'i' 'a été su' in méd'cin p'i' i' s'ést fait' env'lopper lés doigts comm' faut, mé' i' fa't pâ' 'oèr de r'guien !

---

30. *Charlanter* : Tourmenter, presser, supplier.

C' fa't que... quant' c'ést v'nu encôre l' temps d' souper, vers six heur's moins quârt, j' suppose, v'là 'a sarvant' qu' arrive, la sarvant' greill' la tab'e... « Ah ! le roi dit, m' âs m'en aller, à c'tte heure ! Ah ! faut j' m'en a'lle !

— 'A dit, non ! Resté' à souper ! 'A dit, i' vâ r'ssoud'e[31]... i' vâ r'ssoud' çartain ! I' ést parti, i' éta't deux heure' apras médi, p'i' i' a dit qu'i' s'ra' écitt' pour souper. I' ést parti fére in tour en ville, j' sé's pâs... 'A dit, dés fois, i' â dés affére' à fére, aussi. Dés fois, i' r'tarde in 'tit peu ! Comm' l'aut' soèr, 'a dit, vous avez vu, i' ést pâs v'nu souper pâ'-en-tout', p'i' i' ést arrivé târd, le soèr, b'en târd ! 'A dit, lâ, b'en, à soèr, b'en, i' pâs s'pposé d' fér' de minme à soèr ! »

C' fa't qu' le roè, s' fa't pâs prier, comm' de raison ! I' s'assi' à tab'e, la seigneuress' s'assit, elle étou, p'is la sarvant' lés sert, comm' de raison. À in moment denné, b'en, la sarvant' gu'y ést pâs ; le roè manqu' de thé ; 'a s' leve, vâ charcher l' thé pôt [tea pot][32], p'i' 'a vient pour l' sarvir de thé. I' s'en vâ p'i' i' gu'i po'gn' la main encore. B'en, en gu'i po'gnan 'a main, 'a ramâsse l' thé pôt p'i' i' gu'i tap' çâ dans l' front, mecieu ! 'a gu'i fend l' front quésimen in pouce de long. 'A assomm' quésiment le roè avec çâ. Lâ, 'a r'vir' de bord p'i' 'a vâ à sa chamb'e.

Lâ, lui, il s' lev' de d' lâ ; l' sang gu'i coula't dans l' visage, p'is pren 'a port' p'is s'en vâ, lui 'tou, s'en vâ su' in méd'cin p'is fa't fére in pans'men encôr' là-d'ssus. Mé', lâ, i' a p'us l'idée d' gu'y aller pâ'-en-tout'. P'is lâ, i' pense à sa propriété qu'i' â gagée a'ecque l' seigneur, lâ. P'is c'ést... c'ést pâs drôle, çâ, c'tte affér'-lâ ! Bon... I' dit : « Comment j'amanch'ra's b'en mon affaire ? » Mé', i' y a pâ' à dire ! C'é' 'a dargniér' journée, l' lend'main ! I' a t'oâs jour' à fér' çâ, p'is c'ést sa dargniér' journée. Faut qu'i' trouve in moyen absolument ! Lâ, i' ést inquiète à son tour !

C' fa't que... la nuit' se pâsse, p'is l' lend'main matin, i' pense à son affére, le roè. C'ést la dargniér' journée, p'i' i' a dit : « Fau' absôlument... »

C' fa't qu' le seigneur(e) s' lève, l' matin, lui 'tou, p'i' i' di' à sa femme : « J'ai d' quoi à voèr aujourd'hui, lâ, p'i' i' dit, apras d'main, i' dit, on s'en vâ ! I' dit, on vâ s' greyer d'main, p'i' apras-d'main, i' dit, on vâ s'en aller che' nous ! Ça fa' assez longtemps qu'on ést écitte !

— Sa femm' di' oui ! 'A dit, moé, j' su's b'en pra' [prête], quand tu voudrâs...

— B'en, i' dit, j'ai d' quoi à voèr, i' dit, lâ, t'ut suite, p'is... »

Mé', l' seigneur ava't pâs conté encôr' c'tte histoère de gajur'-lâ [gageure] encôre. C' fa't que... i' a dit : « Lâ, j' sor' [sors] à matin, j' sor' aux afféres...

— 'A dit, vâs-tu êt'e écitt' pour dîner ?

31. *Ressoudre* : Arriver à l'improviste.
32. *Tea pot* (angl.) : Théière.

— Ah ! i' a dit, je l' sé's pâs ! Lâ, te dire... j' peu' êt' éci pour dîner, mé' p't-êt' b'en pâs ! Mé', i' dit, de bonne heure apras-médi, j' s'rai écitte !

— C' correck ! »

I' prend l' quai encor' p'i' i' s'en vâ. Vers dix heures, le roè arrive encôre. Ah ! la seigneuress' gu'i rouv' la porte encore. « Bonjour, le roè !

— P'is bonjour, seigneuresse ! P'is i' gu'i d'mande encôre : p'is vot' mari ést pâ' écitte ?

— 'A dit, non ! Mon mari ést pâ' écitte ! »

Fa't qu'all' l' fa't dégreyer p'i' 'a gu'i denne enn' chaise. I' s'assit. Apras qu'i' ést dégreyé p'is qu'i' ést assis su' enn' chaise, elle, 'a s'en vâ dans sa chamb'e. In moment denné, b'en, alle appell' sa sarvante, 'a deunn' sa bagu' son jonc à sa sarvante en gu'i disant d' nettoyer çâ, laver çâ comm' faut p'i' essuyer çâ comm' faut, p'i' éclaircir, p'is tout çâ... C' fa't qu' la sarvant' sort d' la chamb'e avec la bagu' d' la seigneuresse. C' fa't qu' le roè gu'i voét frotter çâ, cés bijoux-lâ, i' dit :« Que c' que c'ést qu' t' âs lâ ?

— 'A dit, c'é' 'a bagu' de ma... la seigneuresse, 'a dit, ma maîtresse, p'i' 'a dit, son jonc !

— Oué ! Mont' don, voèr ! »

C' fa't qu' 'a prend l' jonc p'i' 'a bague, 'a gu'i mont' çâ, au roè, comm' de raison. Le roè dit : « I's sont beaux, terrib'e ! Le jonc ést beau terriblement p'i' 'a bague aussi ! I' a dit, si tu voula's, sarvante, i' a dit, tu m' lés prêt'ra's. J'ira's su' in bijoutier pour m'en trouver dés pareils !

— Ah ! la sarvant' dit, j' su's pâ' 'apab' fér' çâ, pâ'-en-tout' !

— B'en, i' dit, ça vâ prend'e à pe' pras dix menutes, dix à quinz' menutes !

— Ah ! quand minme, 'a dit, co' minm' ça pren 'ien qu' cinq menutes...

— I' dit, m' âs t' deunner cinquant' piasses, si tu fa's çâ ! M' âs t' deunner cinquant' piasses, si tu veux m' lés prêter pour aller su' in bijoutier m'en fér' fér' dés pareils ! M'en fér' fére ou en avoèr d'aut's pareils !

— La sarvante, 'a dit, c'st impossib'e ! J' su's quésiment pâ' 'apab' fér' çâ ! »

Mé', 'a sarvante, c'ést enn' pauveur fille, comm' de raison, p'is le roè, b'en, 'a gu'i ava't confiance, tout çâ... C' fa't qu' 'a fénit par consentir à çâ. 'A prend lés deux bijoux p'i' 'a deunn' çâ au roè. Le roè prend son chapeau p'is pren 'a porte avec çâ.

Lâ, i' s' mè' à parcourir tout' la vill' pour rencontrer l' seigneur au plus vit' possible, comm' de raison. I' rencont'e l' seigneur dan enn' taverne. L' seigneur ést assis dan enn' tavern' p'i' apras prend'e in verr' de biére, lâ ; i' jâse avec lés

gârs. I' ést pâ' en boesson ni r'guien. P'i' i' jâsa't... dés gâ' étrangers... d' différent's choses. Ça vâ !

Le roè arrive au seigneur : « Bonjour !

— Bonjour ! P'i' i' dit, comment ça vâ, au roè ? I' a di' au roè, comment ça vâ ?

— Ah ! ça vâ b'en terrib'e ! »

C' fa't qu'i' s'assi' a'ecque l' seigneur, lâ. I's s' câll'nt [to call][33] chacun enn' trait' [treat][34] tou' 'és deux ; p'is lâ, i's commence' à jâser. L' seigneur di' au roè, i' dit : « C'ést vot' dargniér' journée, à vou' aussi, à fér' quoi c' que vous m'avez dit.

— Ah ! i' a di' oui ! Ça m'a pâs pris t'oâs jours, i' dit... l'avant-médi minme !

— Oué ? L' seigneur s' mè' à rire. Ah ! i' dit, c' correck ! A-vou' 'és preuves ?

— Ah ! i' di' oui, j'ai 'és preuves ! Si j' te denna's l' jonc p'i' 'a bagu' que tu gu'i âs dennés l' jour du marguiage [mariage], ça prouv'ra't-tu, çâ ? C'ést ell'-minm' qui m' 'és â dennés ! Ça t' prouv'ra't-tu qu' c'ést vra' ?

— Ah ! i' a di' oui ! Avec çâ, i' dit, ça prouv'ra't çartain qu' c'ést vra' ! »

Le roè fourr' la main dans sa poch' p'i' i' gu'i mont' çâ. I' dit : « R'conna's-tu çâ ? »

L' seigneur(e) r'conna' 'a bagu' p'is l' jonc, comm' de raison. C'ést lui qui l' l'â ach'té, p'is... i' r'conna't çâ. L' seigneur dit : « Oui ! C'ést b'en correck, çâ ! C'ést b'en ! C'st correck ! I' di' au roè, j' te l' denn'rai ! M' âs t' livré' 'és propriétés, sans dire in mot ! »

Sans dire in mot d' pluss', pren 'a port' p'i' i' s'en vâ. L' seigneur pren... Mé' le roè s' greill' lui 'tou, p'i' au plus vit' possib', p'is pâss' par dés raccourcis, p'is s' pousse au yot', p'i' i' r'donn' lés alliance' à 'a sarvant' p' pâs qu' ça paraiss' comm' de raison !

C' fa't que l' seigneur arrive au yot', tout' l'affére ést fait', l'affére ést réglée, p'is... Mé', la seigneuresse, elle, 'a sé't r'guien absolument r'guien d' çâ ! R'guien en tout' de d' çâ ! C' fa't que l' seigneur arrive au yot' ; l' seigneur fa't voèr de r'guien. I' fa't pâ' 'oèr qu'i' ést d' plus d' méchante humeur qu'i' éta't, qu'i' voya't la chose, p'is lâ, i' dîne a'ec sa femme ; ça parle, ça jâs' de différent's choses. Apras l' dîner, b'en, i' fume in peu, puis... quand i' a... i' a di' à sa femme, i' dit : « On sort pâ' in peu déhors ? I' dit, me semb'e, i' dit, tout l' temps renfarmé, c'ést long ! Si tu voula's, i' dit, on gu'ira't s' prom'ner su' l' quai ! »

33. *Call* [to] (angl.) : Commander, demander.
34. *Treat* (angl.) : Consommation.

I' f'sa' [faisait] un' bris' de vent moyenne... La mer éta't pâssablement grosse. I' dit: « On gu'ira't s' prom'ner su' l' quai, i' a dit, si tu voula's, p'i' i' dit, voyager, pâsser l' temps, te'jours !

— 'A di' oui ! »

La seigneuress' sor' [sort] avec lui, su' l' quai. S' mette' à voyager su' l' quai, d'in bor' à l'aut'e. I' voyagent. I's pass' enn' partie d' l'apras-médi à voyager d' minme.

Quant' ça vient vers cinq heures, i's s'en r'vienne' au yot'. I's rent'nt, i's soup'nt che' z-eux, encôre. P'is l' seigneur a pâs plus d' mauvaise humeur qu' d'habitude. Jâse a'ec sa femme, p'is quiens b'en, p'is ça vâ b'en ! C' fa't qu' apras souper, b'en, jâse encôre in peu. I' a dit... i' faisa't clair de lune, i' a di' à sa femme, i' dit: « Si tu veux, i' a dit, on vâ aller fére in tour en bâs, su' l' quai. Me semb' que marcher su' l' quai à 'a fraîche, à 'a grande air, ça fa't du bien !

— La seigneuresse a dit, oui ! 'A dit, si tu me d'manda's pour aller danser, par 'hemp'e, j' gu'ira's pâs parç' que j'eum' pâs çâ ! C'ést enne affér' qui m' tann'[35], p'is ça m'ennuie. 'A dit, j'eum'ra's mieux m'en aller !

— B'en, i' dit, d'main, on s'en vâ ! I' dit, d'main, i' dit, on vâ s'en aller ! »

Fa't qu' la seigneuresse s' greill' p'i' 'a pâr' a'ec son mari, su' le... à voyager su' l' quai. Lâ, i's s' mette' en route, p'i' i's r'gard'nt partout lés lumiér's d' la ville, tout çâ. I's jase' ensemb'e, quiens b'en !

In moment denné, l' seigneur dit, i' dit: « As-tu vu comment c' que c'ést fait', çâ, cés quais-lâ ?

— Ah ! 'a dit, non ! J'ai jama's r'marqué b'en b'en ! 'A dit, j' sé's qu' c'ést en boâs, mé', 'a dit...

— Lâ, i' a dit, çâ, s'ést fait' salide, faut qu' ça seill' salide. R'gâr' la mer comment c' qu' 'a ést grosse, p'i' i' a dit, la mer bûche apras çâ à l'année, p'is ça ress' de minme ! Ça s' bris' pâs ; faut qu' ça soeill' fait' salide ! »

C' fa't qu' tout en avançant vers le bout du large... C' fa't qu'en jâsan in peu, quand i' arrive au bout du quai, i' a di' à sa femme, i' dit: « R'garde in peu, i' dit, r'garde à côté comment c' c'ést amanché, i' dit, dés gross's fich's de fer, p'i' i' a dit, c'ést tout amanché à toute épreuve ! »

C' fa't qu' la femm' se penche in peu pour(e) r'garder... i' gu'i denne enn' poussée, p'i' i' domp' [dump][36] la femme à 'a mer. Dans c' temps-lâ, i's porta'ent dés crinolines, qu'i' app'la'ent. Moé, j'ai pâs vu çâ, par 'hemp'e, mé', j'ai attendu parler d' çâ souvent. Dés jup's de broche. Quand 'a a tombé à mer, l'air, ça a

35. *Tanner*: Ennuyer, fatiguer.
36. *Dump* [to] (angl.): Basculer, renverser.

pressé là-d'ssour, p'i' alle a descendu tranquill'ment su' l'eau, p'is çâ, l'air renfarmé là-d'ssour, ça 'a f'sa't flotter. P'is lâ, la mer, all' l'â terrie[37] jusqu'au rivage, la femme. Alle ava' in manteau su' 'és épaules, comm' de raison, pour s' prom'ner, i' faisa't fra's; alle ava't mi' in manteau d' soie. Lâ, alle a pri' 'a grève, p'i' 'a se d'manda't pourquoi c' que son mari ava't fait enn' chose semblab'e? C'ést parç' qu'i' gu'i en voula't... 'a comprena't, c'ést parç' qu'i' gu'i en voula't de que'qu' magniére. Mé', 'a sava't pâs pour quell' raison!

Bon! b'en, alle a parti à pied p'i' 'a s'st en-allée jusque su' l' farmier qu'alle ava't vu à la cour... pour le ch'fal, lâ. C' fa't qu'alle a arrivé lâ, p'i' 'a a d'mandé au farmier pour coucher lâ. La femm' du farmié' a trouvé çâ curguieux [curieux] p'is le farmié' aussi. Fa't qu' 'a a couché lâ, p'is la femm' du farmier... l' farmié' a parlé d' çâ a'ec sa femme, i' a di' oui... sa femme a di' oui! 'A dit, on peut b'en 'a coucher. I' a dit: « Vot' mari, i' a dit, i' gu'y ést pâs?

— 'A a dit, non! Mon mari, i' ést parti, p'is j' me trouv' tou' seule à bord du yot'; j'ai pardu ma sarvante; ça m' plaît pâs b'en b'en d' coucher t'ut seule à bord du yot'. 'A dit, i' me semble, 'a dit, pâssé' 'a nuit' t'ut seule, c'ést pâs fiab'e.

— Ah! i' a dit, réell'ment, c'ést vra'! I' dit, c'ést pâs fiable! »

Fa't qu'i' 'a garde à coucher. P'is l' lend'main matin, b'en... 'a dit: « Si vous voulez, 'a dit, j' rest'ra' écitte, 'a dit, enn' semaine, te'hours! » Fa't qu'i' en parl'nt tou' 'és deux, l' farmier p'is sa femme... i's parl'nt d' çâ ent' leu' deux... 'a dit: « J' sé's pâs... la femm' du farmier 'a dit, 'a dit, j' sé's pâs si 'a voudra't resté' a'ec més p'tits enfants? »'A ava't t'oâs enfants; alle emm'né't l' p'us jeune: i' en resta't deux. « Si 'a voula't resté' écitte, en attendant son mari — 'a ést t'ut seule, son mari, 'a dit, i' s'râ pâ' écitte avan un' semaine, p't-êt' b'en pluss', parti en voyag' d'affére — 'a dit, si 'a voula't resté' écitte, b'en, 'a dit, avoèr soin dés deux enfants, 'a dit, l' temps que j' gu'irais m' prom'ner! »

Sés parents, à elle, resta'ent dan enne aut' place éloègnée in peu, 'a dit: « J' gu'ira's m' prom'ner su' més parents! Elle a'ra't soin dés deux enfants. 'A dit, c'ést enn' bonn' parsonn' terrib'e d'abord, p'i' 'a a'ra't soin d' 'és deux enfants-lâ; tu f'ra's l'ordinaire[38], moé, ç'a m' dennera' 'a chanç' d'allé' 'oèr més parents. 'A dit, ça fa't pu'sieurs années qu' j'ai pâ' été, 'a dit, ça m' plaira't d' gu'y aller!

— B'en, l' farmier dit, on vâ gu'i en parler! »

Fa't qu'i's part'nt tou' 'és deux, p'i' i's parl'nt de d' çâ à 'a femm' du seigneur... son affére. « Ah! 'a di' oui, b'en sûr, 'a dit, j' rest'ra's! B'en sûr! Ça vous rendra't service p'i' 'a dit, moé 'tou, tant qu'à resté' écitte!

37. *Terrir*: Porter à terre, entraîner vers la terre.
38. *Ordinaire* (l'): La cuisine.

— L' farmier dit, on vous charge[39] r'guien, i' a dit, pâs d' pension ni r'guien en tout'!

— 'A dit, c'ést pâs l'affére, 'a dit, j' paierai pareil, mé' 'a dit, ça vous rendra't grand service, çâ.

— I' a di' oui!

— 'A di' oui, m' âs gu'y rester... m'âs rester çartain! M'âs rester, çartain! P'is, b'en, gréyez-vous t'ut suite, lâ, p'i' 'a dit, t'ut suite aujo'rd'hui, vous partiré' aujo'rd'hui!»

C' fa't qu' la femm' du seigneur, mecieu! s' greill' t'ut suite... la femm' du munier s' greille, mecieu! p'i' au p'us vit' possib'e, p'is lâ, 'a pren enn' voéture, p'i' 'a pârt vers neuf heur's du matin... neuf heur's d' l'avant-médi... t'ut suite c' matin-lâ, pour aller s' prom'ner su' sés parents, pour avoèr p'us d' jour' à s' prom'ner, comm' de raison. On pârt l' p'us vit' possib' pour que l' temps qu' la femm' du seigneur gard' sés enfants. 'A emmène l' plus jeun' p'i' 'a en laiss' deux.

C' fa't qu' 'a é' [est] 'ien qu' partie, elle, que lâ, lés cultivateurs s' mette' à emm'ner leu' grain au moulin à farine, comm' de raison, pour l' fér' moudre. Tout d'in coup, i' 'n n-arriv'nt deux, p'i' i's t'on in fonn' [fun][40], mecieu! in fun terrib'e. Bon! In fun terrib'e, p'is ça rit, p'i' i's s' cont'nt dés histoères, mé' l' farmier dit — elle, alle ava't l'areille à l'écoute in peu — l' farmier di' aux cultivateurs... lés deux cultivateurs éta'ent lâ, i' a dit: «Quell' sort' de fun que vous avez, à matin, vous aut's?

— B'en, i' a dit, on a du fun... c'ést drôle!

— Comment, c'ést drôle? Pourquoi?

— I' ont dit, tu sé's, l' seigneur, lâ, qu' son procè' â pâssé, hier, lâ, p'is l'avôcâ' étrangé' â arrivé, lâ, p'is qu'il l'â sauvé... qui d'vé't s' fére enl'vé' 'a peau? B'en i' ést pris, à matin! I' â été pris, à matin, lâ! J' sé's pâs c' qu'i' a eu! I' â 'té arrêté! P'is son procès pâss' t'ut suite avant-médi minme. I' ést arrêté pour meurt'e!

— Comment, meurt'e? Pourquoi, l' meurt'e?

— I' a tué sa femme! I' a tué sa femm' c'tte nuit'! P'is lâ, i' on eu connaissanç' de çâ; ça s'ést rapporté, p'i' i's l'ont fa' arrêter! P'is lâ, son pér' doé' arriver, lâ, t'ut suite... aussi avant-médi, pour l' procès, lâ. L' procès vâ pâssé' aujo'rd'hui! Lâ, i' ést pris pour meurt'e! I' ont dit, hier, c' 'ta't pour s' fére enl'vé' 'a peau, p'is lâ, à matin, i' a tué sa femme.

— L' mugnié' a dit, êt's-vous fous, vous aut's?

---

39. *Charge* [to] (angl.): Demander, exiger, réclamer.
40. *Fun* (angl.): Plaisir, joie.

— I' y a pâs d' « fous » ! In homm' qui s' vend pou' d' l'argent, qui vend sa peau pou' d' l'argent, lâ, sé's-tu qu'i' ést capab' d' fér' tout's sort's de choses ! C'te gârs-lâ, i' ést pâ' intelligent, c' gârs-lâ ! »

'A écout' tout çâ, cés affér's-lâ. « B'en, i' a dit, on vâ gu'y eller ! I' a dit, sé's-tu à quelle heur' que l' procès pâsse ?

— I' a dit, i' pâsse à deux heure' apros-médi !

— Bon ! C' correck ! L' mugnier dit, j' m'âs m' dépêché' à fér' mon ouvrage, p'is m'âs gu'y eller ! »

S'en vien à sa maison, où c' qu'éta' 'a femm' du seigneur, p'i' i' cont' çâ à femm' du seigneur, t'ut' çâ, c'tte affér'-lâ. P'i' i' a dit : « Si vous voulez, fait's pâs l' dîner trop târd ! Faut pâs que j' dîn' trop târd, pour que j' peuv' rajuer[achever] mon ouvrage, p'is qu'à deux heures j' seille à 'a cour, là-bâs !

— 'A di' oui, c' correck ! 'A dit, si vous voulez, 'a dit, emportez don 'a vieill' jument, lâ, qu' j'ava's mi' écitt' en pension ! Emportez-la don !

— I' dit, comment ? Pourquoi l'emporter, lâ ?

— B'en, 'a dit, dés fois, 'a dit, ça peut sarvir ! On peut 'n n-a'oèr besoin !

— J' voés pâs, i' dit, que c' que vous pouvez fére a'ec in vieux jual[cheval], lâ !

— B'en, dés fois ! B'en, pâs pour moé ! Pour moé, j'ai pâs d'affér' lâ, mé' ça m'â été d'mandé c'tte affér'-lâ ! P'i' 'a dit, emm'nez-la !

— C' fa't qu'i' di' oui ; c'ést enn' bonne affére ! C'ést à vous, p'is vous en êt's maît'e ; j' peux b'en l'emm'ner ! Si i's n'ont pâs besoin, lâ, j'a'rai 'ien qu'à 'a rapporté' apras l' procès... j' vou' 'a rapport'rai !

— C' correck ! »

C' fa't que l' dîner s' donne, p'i' i' dîn' p'is l' mugnier s'en vâ à son moulin, p'i' i' rajeuv' de moud'e l' p'tit peu d' grain qui gu'i resta't, p'is lâ, i' s' dépêche, i' travaille à 'a course, comm' de raison, pour êtr' pra' [prêt] à deux heures ; p'is vers deux heur's moins quârt, l' mugnier pârt p'i' i' s'en vâ... à 'a cour.

Elle itou. T'ut suite apras qu'i' ést parti, mecieu ! 'a s'en vâ au p'tit yot', 'a ramâss' son habit d'avôcât, p'i' 'a s'habille en avôcât p'i' 'a pârt vers la cour. À in moment denné, b'en, 'a arriv' lâ encôre. La cour ést à 'a veuill' de commencer, p'is l' mond' sont tout' lâ encôre ; c'ést encôr' deux fois pire : c'st encôre l' minm' seigneur qu' ést pris lâ, p'is c'ést pour avoèr tué sa femme, p'is quiens b'en ! p'is cés chos's-lâ !

Fa't que l' p'tit avôcâ' arrive. « B'en, i' ont dit, 'gâr' [regarde], i' ont dit l' monde entre 'és aut's, i' ont dit, 'gâr', le v'lâ p'tit avôcât, l'avôcât du seigneur,

l'avôcât qui a plaidé la caus' du seigneur, hier ! Le v'lâ encôre à matin ! C'ést lui ! Tu vâs voèr si c'ést pâs lui qui plaid' la caus' du seigneur, à matin !

— Mé', i' ont dit, i' f'râ pâs grand-chose ! L' seigneur, i' a tué sa femme, ça a b'en été prouvé, c'ést fait', p'i' i' dit, quoi c' que tu veux qu'i' gu'i fasse ?

— Ah ! J' sé's b'en qu'i' f'râ pâs grand-chose ! En tou' 'és câs ! I' gu'y ést pareil ! I' ést v'nu pour çâ, j' su's çartain qu' c'ést l'avôcât du seigneur ! »

Fa't qu' l'avôcât... l' p'tit avôcâ' encôr' comm' d'habitud' s'en rentre à 'a cour, p'i' elle, 'a s'en vâ à 'a cellule — mon seigneur ést encôre en cellule — 'a s' fa't rouvrir lés port's d' la cellule, p'is lâ, 'a s'en vâ trouver l' seigneur, gu'i mè' 'a main su' l'épaule ; l' seigneur se r'leve la têt' p'i' i' pleure. I' dit : « Quoi c' que vous avé' à pleurer ? I' dit, comment ça s' fa't, i' dit, vous ête' encôr' rendu écitte ? I' dit, hier, j' vous sors d'écitte, p'i' i' dit, aujo'rd'hui, vous ête' encôre écitte !

— I' a di' oué ! Hier, j'éta' écitte, p'i' i' dit, avan-hier, p'i' aujo'rd'hui, b'en, j' t-encôre écitte, p'is j'ai été arretté à matin !

— Pourquoi ?

— Pour avoèr tué ma femme !

— P'is c'ést b'en vra' qu' vous avez tué vot' femme ?

— I' a di' oui, c'ést vra' : je l' l'ai neyée [noyée] !

— Vous l'avez neyée !

— Oué !

— I' a dit, si j' plaida's vot' cause, i' a dit, m' laiss'rez-vous fére ? M' dennez-vou' 'a parmission d' plaider vot' cause ?

— Mé', i' a dit, l'avôcât [le seigneur] gu'i a dit, co'me minm' qu' vous plaid'riez ma cause, que c' c'ést qu' vous allez fére ? J'ai tué ma femme, c'tte nuit' ! Je l' l'ai neyée ! C'ést clair, çâ ! C' fa't, quoi c' c'ést qu' vous allez fére a'ec çâ ? J' peux pâs fére autrement qu'êt' pendu... qu'êt' condâmné p'i' êt' pendu ! P'is j' peux pâs dire autrement, j'ai neyé ma femme, c'ést tout' ! C' fa't qu' co' minm' vous assèré' à plaider ma cause, j' peux pâs dire autrement, moé, j'ai neyé ma femme. C' fa't que j' me condâmn' par moé-minme. Pâs besoin d' parsonn' pour m' condâmner, pour me l' prouver, j' me condâmn' par moé-minme ! Je l' sé's qu' j'ai neyé ma femme, p'is j' su's pra' à l' dire, p'i' à c'tte heure, j'eum' mieu' êt' pendu que rester comme j' su's lâ !

— Bon ! Mé', i' dit, ça fa't r'guien ! J' vâs plaider vot' caus' pareil, p'is... si ô' 'a perd, on pardra, p'is si ô' 'a gangn', tant mieux ! P't-êt' b'en qu'on peut vous rach'ter d' la corde, aussi ! P't-êt' b'en juss' [juste] emprisonné, p'is... on peut... I' y â b'en dés chose' à comprend' là-d'dans !

— Ah ! i' di' oui ! En tou' 'és câs, faite' à vot' goût ça m' fa't r'guien ! Seul-'ment, c'ést comme j' vous l'ai dit, l'aut' jour, si vous pardez vot' procès, ça s'râ pâs d' ma faute ; c'ést pâs moé qui vous â' d'mandé, ni r'guien !

— Ah ! non, non, i' a dit, inquiétez-vous pâs ! I' a dit, on vâ asseyer, p'is si on réussit, tant mieux ! si on réussit pâs, b'en... »

C' fa't que... la cour se rouv'e ; l' p'tit avôcât s'avance, p'i' emmèn' le seigneur, l' condâmné, comm' de raison, p'is l' pér' d' la fille ést lâ, tout çâ. C'ést l' pér' d' la fill' qui vient porter plainte à 'a cour, a'ec in avôcât qui ést lâ... aussi. C' fa't qu' c'ést l' pér' d' la fill' qui parle l' promier, qui porte plainte, comm' de raison, que l' seigneur â neyé sa femme, qu' éta't sa fille. Oui ! L' p'tit avôcât du seigneur(e) s' leve, i' a dit : « Oué, i' a dit, c'éta't vot' fille ? La femm' du seigneur, c'éta't vot' fille ?

— Oué, i' dit, c'éta't ma fille !

— P'i' i' â neyé vot' fille, de minme, c'tte nuit' ?

— Oué ! I' â neyé ma fille, c'tte nuit', p'i' i' dit, j'ai été avarti c' matin ! P'i' i' dit, j' me su' en-v'nu l' plus vit' possib'e, i' a dit, pour l' fére arrêter !

— Oué ! P'is c'éta't réell'ment vot' fille ?

— I' a di' oui !

— Mé' quante l' seigneur, i' a dit, â 'té 'oèr vot' fill' par 'zemp'e, c'éta't vot' fille ! I' y a 'ien qu'un' fille. C'ést vot' fille, mé' c'ést p'u' un' fille, c'ést enn' femme ! I' dit, i' â 'té 'oèr vot' fill' comme 'és aut's. I' a sorti avec, d'abord !

— I' di' oui !

— P'i' il l'a connue, p'i' il l'a aimée, p'i' il l'a d'mandée en mariage, p'i' on gu'i â dennée !

— L' gârs di' oui ! Çortain ! I' a dit, il l'aima't, p'i' elle itou. Il l'â d'mandée en marguiage...

— Mé', r'marquez b'en ; vous gu'i avez denné vot' fille ! R'marquez b'en, lâ. Çâ, c'ést in mot, çâ, lâ, p'i' assez grand, aussi ! P'is r'marquez b'en tout c' que j' vous dis, p'is pésé' 'és mots comm' faut ! I' dit, avez-vous deunné vot' fill' réell'ment, b'en don, si vous gu'i avez prêtée, si vous gu'i avez vendue ? Quoi c'ést qu' vous avez fait' ?

— Ah ! b'en, dir' que j' gu'i ai dennée réell'ment, non ! Dir' « denner », c'ést enn' magniér' de dire, çâ, i' dit !

— Mé', i' y â pâs d' magniér' de dire ! I' dit, en cour, i' y â pâs d' magniér' de dire. Faut dir' tel que lés choses... fau' éclaircir lés chos's tell's qu'ils sont ! Surtout

dan in proças semblab'e ! Quand i' s'agit d' fér' pend'e enn' parsonne, faut qu' ça seille... comprend' lés mots comm' faut, p'is répond'e, i' dit, juss' !

— C' fa't que... i' a dit, non ; j' gu'i ai pâs dennée !

— Comment, i' dit, vous gu'i avez pâs dennée ? Quoi c' c'ést qu' vous avez fait' ? Vous gu'i avez prêtée ?

— Non ! i' a dit, j' gu'i ai pâs prêtée, j' gu'i ai vendue !

— Vous avez vendu vot' fille ?

— Oué !

— D'habitude, c'ést pâs... Enn' fille ou in garçon ou enn' parsonne, n'import' quell' sort' de genr' de parsonne, i' dit, c'ést pâs, i' a dit, c'ést pâs dés animaux, çâ, on vend pâs çâ ! P'i' i' a dit, lâ, i' a neyé sa femm' qui ést vot' fille, p'is vous l' faite' arrêter parç' qu'i' a neyé vot' fille ?

— I' a di' oué !

— C'ést çâ ! Oué ! I' y a deux hommes, i' a dit, lâ ; allez, p'i' allez tué' 'a vieill' jument qu'i' y â dan 'a cour, écitt' lâ ! J' vous donn' cinq piass's chaque ! Allé' 'a tuer ! C'ést moé qui vous l' dis... qui vous donn' la parmission ! Massacrez-la pâs, par 'hemp'e ! Tuez-la ; c'ést tout' ! »

C' fa't qu' lés homme' ont parti à 'a course p'i' i' ont rajué la vieill' jumen a'ec dés bâtons, p'is mecieu ! i' ont débarqué çâ, ça a pâ' été long ! La vieill' jumen a tombé, ça a pâ' été long ! « Bon ! i' dit, à c'tte heure, monsieur, fait's-moé prend'e à caus' j'ai fait' tuer c'tta jument-lâ ! C'te vieux ch'fal-lâ ! Fait's-moé prend', voèr ! C'ést ma propriété, je l'ai ach'tée, j' l'ai payée. Le seigneur ést pareil comm' vous [moi]. I' a ach'té vot' fille, il l'a payée, c'st à lui ! Vous gu'i avez vendue ! C'st in animal qu' vous avez vendu, lâ ! Vous avez pâs l' droit de l' fére arrêter ! Bon ! J' te l' dis... c'ést b'en vra' !

— Le jug' dit, c'ést-tu vrai, i' dit, c' que c'ést qu' l'avôcât dit lâ ! Vous avez vendu vot' fille ?

— B'en, i' dit, c'ést vrai, çartain ! Je l'ai déclâré en cour !

— P'is l'avôcât di' oui ! L' p'tit avôcât di' oui, mé' i' déclâre en cour qu'i' a vendu sa fille. Comment c' que vous gu'i avez vendue, d'abord ? Vous avez pâs dit l' prix, te'hours !

— J' gu'i ai vendu son pesant d'or !

— Oué ! B'en, vous l'avez vendue assez cher, vous l'avez b'en vendue ! Moé, si j'ava's payé la vieill' jument qu' j'ai lâ, lâ, l' vieux jual j'ai lâ, son pésan en argent ou en or, je l'aura's pâ' ach'té ; ça a'ra' été trop cher ! Seul'ment, vous, lâ, vot' fille, lâ, c'ést vrai qu'alle ést beaucoup plus d' valeur que çâ, vous l'avez

vendue beaucoup trop cher, aussi, tant qu'à 'a vend'e ! C'ést tout juss' in jeu d'argent qu' vous avez fait lâ ! Parç' que vous voyiez que l' seigneur euma't vot' fille, p'is vous 'n n-avez profité pour... En tou' 'és câs ! Parlons-en p'us ! Vous avez pâs l' droèt là-d'ssus pâ'-en-tout', pâ'-en-tout', pâ'-en-tout', i' a dit, lâchez le seigneur, qu'i' s'en a'll' [aille] chez eux, p'i' i' dit, prenez-vous d'in aut' magniér' pour l' fére arrêter ! Sans çâ, vous êt's pâs bon a'ec çâ ! »

On r'lâche encôre l' seigneur, p'is lâ, l' seigneur s'en vâ denné' 'a main au p'tit avôcât, mecieu ! p'i' i' veut l'emm'ner chez eux à tout prix... pour(e) l' payer... P'is l' p'tit avôcât gu'i dit : « J'ai pâs l' temps ! J' m'en vâs, i' a dit, j'ai pâs l' temps d'allé' a'ec vous, lâ, pâ'-en-tout' ! »

Lâ, l' seigneur s'en vâ, s'en va chez eux ; i' pense à çâ, c'tte affér'-lâ, et p'is c't avôcât-lâ, d'où c' ça peut d' venir c'te gârs-lâ ? Il l'a jama's vu... minme i' s'é't pâs son nom ! I' a pâs pensé d' gu'i d'mander son nom, ni r'guien ! « C'ést d' valeur[41] ! je l'ai pâs connu ! J'ai 'té bête ; j'a'ra's pu gu'i d'mander son nom, son adresse, où c' qu'i' ress', tout çâ ; j'a'ra's 'té l' voèr, tout çâ, p'is j'a'ra's pu l' payé' in peu, te'jours ! »

Fa't que énéoué [anyway][42] ! L' p'ti' avôcâ' ést parti, p'i' elle, 'a s'en r'tourn' su' l' mugnié' au plus vit' possib'e ; 'a s' dégreill' p'i' 'a s' mat dans l' ménage à greyer l' souper, tout çâ, p'is tout d'in coup, l' farmier r'ssou' a'ec lés deux minm's gârs qui ava' eu du fun dan avant-médi, du plésir dan avant-médi. I' ont dit : « As-tu vu c't avôcât, d'où ça d' vient, çâ, c'tte affér'-lâ ? Ça fa' 'ien qu' deux fois qu'on voét çâ ! P'i' as-tu vu comment c' qu'i' demêl' lés afféres ? I' dit, j' me d'mande, moé, lâ, où c' que l' seigneur a pu prend' c't avôcât-lâ ? Parsonn' le savent, parsonn' l'â connu. Bon ! »

Fa't qu'énéoué [anyway] ! Fa't qu'elle, 'a continue à fér' son ménage, p'is l' souper, tout çâ, p'i' 'a besogne. P'i' apras souper, b'en, dégreill' la tab'e, p'is lav' la vaissell' p'i' 'a veille in p'tit peu, p'i' 'a s'en vâ s' coucher.

Fa't que l' lend'mon matin, 'a s' leve assez d' bonne heur' pour fére à déjeuné' au farmier encor' p'i' aux enfants, p'is lés préparer pour l'école, tout çâ, p'is...

Tout d'in coup, encôr' l'avant-médi, l' mond' s' mette' à châarguier l' grain encôre pour fér' moudre. I' 'n en v'lâ encôr' qui on encôre in fun terrib'e, p'is dés histoère' encôre. C' fa't que... le mugnier dit, i' dit : « A'-vou' [avez-vous] encôr' du nouveau, à matin ?

— I' ont di' oui, on â du nouveau, à matin. On â du nouveau çartain !

— Quell' sort' de nouveau vous avez lâ ?

41. *Valeur* (de) : Regrettable ; fâcheux, ennuyeux.
42. *Anyway* (angl.) : Quoi qu'il en soit.

— Mé', i' ont dit, le roè écitte, lâ...

— I' a di' oui, le roè...

— I' a fait' arrêter l' seigneur ! L' seigneur ést arrêté, d' à matin, encôre.

— Pourquoi c'tte affér'-lâ ?

— B'en, pourquoi, pourquoi ? Que... le seigneur â gagé a'ec le roè ; p'is le roè â gagé a'ec le seigneur, lui, qu'i' pouva't débaucher sa femm' dans t'oâs jours... que sa femme éta't pâs fidèl' pour lui. P'is lâ, b'en, l' seigneur a d'mandé dés preuves, p'is le roè â pris sés t'oâs jours, p'is dans t'oâs jour' i' a prouvé au seigneur quoi c' c'ést qu'i' foula't qu'i' prouve, comm' de raison... denner dés preuve' au seigneur comm' de quoi que sa femme éta't pâs fidèle à lui. Puis, i' ont gagé propriété cont' [contre] propriété. Si l' seigneur perd, i' denn' sa propriété au roè, p'is si le roè perd, b'en, c'ést le roè qui denn' sés propriété' au seigneur. Bon ! P'i' i' ont dit, lâ, b'en, l' seigneur â pardu, p'is, b'en, faut qu'i' gu'i denn' sés propriétés, à c'tte heure... qu'i' denn' sés propriété' au roè. Oué ! P'i' i' ont dit, lâ, b'en, i' ést arrêté, lâ ; l' proças vâ pâsser, lâ, aujo'rd'hui encôre. P'is lâ, faut que l' seigneur gu'i denn' sés prop... gu'i denn' sés droits d' propriété au roè. Lâ, i' ést pâs quession [question] de l' mett'e en prison, ni r'guien, mé' i' ést quession de... Lâ, ça fa't que l' seigneur vâ partir d'édcitte, lâ, lui, nu-pieds ; i' dit, i' vâ partir à pied d'écitte ! Tout c' qu'i' â, i' dit, i' a tout' pardu à net', p'i' i' a p'us d' femme à pârt de çâ ! I' â neyé sa femme, tout çâ !

— I' ont dit, âs-tu vu c'tte affére ? C' seigneur-lâ, quell' sort' de gârs qu' c'ést çâ ? C'st in innocent, çâ ? Pâs d'aut' chos' que çâ ; c'st in innocent, pour fér' dés chos's semblables !

— I' a dit, lâ, l' seigneur ést arrêté, lâ, pour attend' son proças, p'is l' procâs vâ pâssé' apros-médi, encôre à deux heures. P'is, ça vâ s' plaider, p'i' apras çâ, b'en, si l' seigneur â pardu, i' â pardu ! »

'A ést encôr' lâ qui écout' çâ, elle. C' fa't que... l' mugnier vien encôr' la trouver ; i' a dit, greill' ton dîner pâs trop târd, encôre, qu'on dîn' de bonne heure, p'i' i' a dit, on vâ aller, i' a dit, au proças, encore apros-médi, voèr çâ, l' proças de c' seigneur-lâ !

C' fa't que... 'a greill' son dîner pâs trop târd ; l' farmier dîne, puis, apras dîner, b'en, fa' encôre in 'tit peu d'ouvrage, lâ, p'is s'en vâ à 'a cour. 'A ramâsse encôr' son habit du seigneur... son habit d'avôcât, p'is, son liv' sour le brâs, p'i' 'a pârt. Ça marche !

S'en vâ à 'a cour, arriv' lâ ; c'éta' encôr' pacté [paqueté][43] d' monde, c'st encôre... P'is lâ, tout l' mond' d' la ville éta't rendu lâ. I's l' voeille' [voient] arriver l' p'tit avôcât, encôre. « Quiens ! i' ont dit, le v'lâ l'avôcâ' encore, l' p'tit

43. *Paqueter* : Mettre en paquets. Paqueté de monde : où il y a une foule extraordinaire.

avocât, qui vien encôr' pour le seigneur. On vâ rire aujo'rd'hui, on vâ voèr c' qui vâ s' pâsser lâ ! Ça fa't que... on vâ voèr c' qui vâ s' pâsser lâ a'ec c't avôcât-lâ ! I' débrouill' lés affér's pâs mal ! On vâ avoèr du fun, lâ ! P'is dés affér's de femmes, çâ, p'is dés affér's d'homm' marguié, ça vâ te'jour' êt' bon ! »

C' fa't que... la p'tit' fille... l' p'tit avôcât pâsse encôre a'ec son liv'e, rentre à 'a cour ; i' s'en vâ trouver l' seigneur qu' éta' assis, pâs dan enn' cellule, par 'hemp'e, i' éta' assis su' enn' chaise, lâ ; i' attenda't l' proças. I' a di' au seigneur, i' a dit : « J' su's v'nu vous défend' vot' cause encôre. B'en, i' dit, quoi c' c'ést qu' vous en dites ? M' donnez-vou' 'a parmission ?

— Ah ! i' a dit, vous avez pâs d' parmission... mé', i' a dit, plaidez-lâ si vous voulez, mé' j' vous voés pâs d' chance encôre ! Mé', i' dit, j' vous voés pâs d' chance ! J' sé's pâs quoi c' c'ést qu' vous allez fére ! I' a dit, vous avez tell'ment débrouillé' 'és chos's dan 'és deux proças qu'on a eus... que j'ai eus, i' a dit, que j' peu' avoèr confiance en vous pour ce'ui-lâ. Mé', lâ, b'en, j' voés pâs comment c' vous allez vous y prend' pour arriver !

— I' a dit, en tou' 'és câs, m'en vâs prend' çâ encôre, p'is si on l' perd, on l' pardrâ ! P'i' i' a dit... »

Fa't qu' lâ... la cour s'ést ouvarte à deux heures, p'is lâ, b'en, faut r'commencer ! Puis, l' p'tit avôcât s'ést avancé. Lâ, le roè a fa't son plaidoyer. I' a dit çâ, qu' c'éta' enn' gajur' qu'i' ava't faite avec le seigneur, p'i' i' ava't gagé propriété cont' propriété, pour dés affér's de femme, p'i' i' a conté tout' son histoère, comm' de raison.

L' p'tit avôcât l'â écouté parler. « Bon ! b'en, i' a dit, d' minme, c'ést correck ! C'ést in affér' de femme, i' a dit, oué ! I' faut plaider c'tte caus'-lâ pour comprend'e, i' a dit... Si vous avez du plaisir avec la femme, fau' en avoèr n'us aut' itou ! Vous allez nous conter quoi c' qui ést arrivé. La promiér' journée d'abord. Vous dit's que vous aviez t'oâs jours... vous avié' en t'oâs jours. Mé', i' a dit, vous allez nous conter promiér'ment la vésit' de la promiér' journée qu' vous avez faite. C'ést lâ que l' beau tem [temps] â commencé d'abord ! I' a dit, vous allez nous conter c'tte histoèr'-lâ, voèr quoi c' que vous avez fait' lâ, p'i' i' a dit, faut qu'on eill' [ait] du plésir, n'us aut'e' itou, là-d'ssus ! »

Fa't que... le roè, ça l' gêna' in peu, lâ, lui, c'tte affér'-lâ : lés accidents qu'i' ava' eus, p'is l' coup d' couteau su' 'és doigts, p'i' in coup d' théquiér' [théière] su' 'a tête, p'is tout çâ, cés chos's-lâ.

C' fa't qu'i' a dit : « L' promier matin, d'abord, i' a di' au roè, vous ête' allé, i' a dit, au yot' ; la femme éta't seule !

— I' a dit, non ; 'a éta' avec sa sarvante !

— Ah ! 'a éta't pâs seule ! Ça vous â désappointé in peu, d'abord ! Vous a'rié' [auriez] eumé qu' 'a a'ra' été seule ?

— I' dit, oui !

— Son mari gu'y éta't, lui 'ssi ?

— I' a dit, non ! Son mari éta't parti... qu' 'a m'a dit.

— Oué ! P'is lâ, i' a dit, vous avez resté lâ, j' suppose ? Pâssé' 'a journée lâ ?

— B'en, i' dit, j'ai pâs pâssé 'a journée lâ ; j'ai pâssé l'apros-médi lâ !

— Mé' vous dit's que vous gu'y avé' été l' matin !

— I' a dit, j' me su's trompé. C'ést l' médi qu' j'éta's ! »

Le roè éta' énarvé in p'tit peu. Ah ! i' voulé't pâs conter çâ, cés histoèr's-lâ, lui, lâ. Mé', forcé d' 'és conter !

I' a dit : « Lâ, vous avez pâssé l'apros-médi lâ, d'abord !

— I' a di' oui ; enn' partie d' l'apros-médi, pâs tout' l'apros-médi, mé' enn' partie d' l'apros-médi.

— I' a dit, lâ, la femme ést v'nue vous trouver, j' suppose ? P'is lâ, vous êt's dev'nu en amour avec la femme, p'is lâ, c'ést lâ qu' lés affér's s' sont arrangées ?

— I' a dit, non, pâs d' minme !

— Ah ! pâs d' minme ! Ça a pâ' été si isé [easy][44] qu' çâ, d'abord !

— I' a dit, non !

— De quoi c' c'ést qu' vous avez fait'? Vous avez soupé lâ ?

— I' a di' oui !

— P'is lâ, en soupant, lâ, j' suppos' que, i' dit, c'ést lâ qu' lés amour' ont commencé ?

— Non ! Pâs lâ encôre, pâs lâ encôre !

— Mé', quand est-c' que ça a commencé, çâ ? D'abord, que c' c'ést qu' vous avez fait', dans l'apros-médi, pendant l' souper, p'is...

— B'en, i' dit, pendant l' souper, on n'a r'guien fait', i' dit, on â parlé juss'... juss' parlé p'i' i' dit, d' son mari, p'is d'abord...

— P'i' i' dit, l' soèr au souper, i' dit, vous avez commencé d'abor' à parler d'amour, lâ ?

— B'en, i' a dit, non ; pâs directement ! I' dit, on parla't d' différent's choses, p'is... »

44. *Easy* (angl.) : Facile, sans difficulté.

Mé', lâ, le roè s'arrêta't. « Mé', i' dit, dit's quoi c' c'ést qui s'ést pâssé pendant l' souper !

— B'en, lâ, i' a dit, 'a a voulu m' sarvir de pain. Alle a pri' in grand couteau à pain, lâ, i' a dit, pour m' trancher du pain, lâ, m'en denner. J'ai manqué d' pain ; p'is j' gu'i ai po'gné 'a main ! P'i' i' dit, 'a m'a denné in coup d' couteau su' 'és doigts !

— Ah ! p'i' i' dit, c'ést çâ, j' suppose, lés pans'ments qu' vous avez su' 'és doigts ?

— I' a di' oui, c'ést çâ !

— Ah ! b'en, i' dit, çâ c'ést d' valeur, par 'emp'e ! I' dit, 'a éta't maline [maligne][45] c'tte fois-là. I' dit 'a vous a mal(e) r'çu ! I' a dit, quoi c' c'ést qu' vous avez fait', lâ ?

— I' dit, j'ai pris mon chapeau, p'is j' me su's t-en allé !

— Ah ! b'en, lâ... D' minme, vous avé' été badlocqué [bad lucky][46] vous avez pâ' eu d' plésir c'tta journée-lâ ! Réell'ment, i' a dit, c'ést pâs c'tta journée-lâ qu' vous avé' eu d' plésir ! I' a dit, d' minme, c'ést correck ! I' dit, on vâ prend' su' 'a deuxièm' journée. C'tta deuxièm' journée-lâ, ça été plus beau, j' suppose ? Vous allez nous conter çâ !

— I' a dit, 'a deuxièm' journée, j'ai parti... encôre l' lend'main, j' gu'y ai été, dans l'apros-médi encôre, pâs târd dan apros-médi, vers deux heures. P'i' i' a dit, j'y ai été ; la femm' du seigneur éta't lâ...

— P'i' i' dit, 'a éta't seule ?

— I' a dit, non ; c'éta' avec sa sarvante, monsieur, encôre !

— Oué ! I' dit, lâ, j' suppose, i' a dit, lâ, vous ête' avancé pluss'? Vous avé' été in 'tit peu plus loin ? Vous avez parlé pluss', d'abord pour la connaît' pluss' !

— I' a dit, non ; ç'a été comm' d'habitude... la veille !

— Oué ! P'i' i' a dit, quoi c' c'ést qu' vous avez fait'? Vous avez soupé lâ encôre ?

— I' di' oui, j'ai soupé lâ.

— P'is lâ, i' dit, au souper, c'st lâ qu' vous avez commencé à parler d'amour, j' suppose ?

— I' dit, non !

— Quoi c' c'ést qu' vous avez fait', d'abord ?

45. *Malin* (maligne) : Irascible, prompt à s'irriter.
46. *Bad lucky* (angl.) : Malchanceux.

— B'en, i' dit, lâ, i' dit, 'a s'ést l'vée ; i' dit, alle a pris la théquiére [théière], i' a dit, pour v'nir m' porter du thé — j' manqua's d' thé — p'i' i' dit, 'a ést v'nue m' sarvir. I' a dit, j'ai voulu gu'i prend' la main, encôre, p'i' i' dit, 'a m'a denné in coup d' théquiér' su' 'a tête.

— Ah ! I' dit, c'ést çâ, l' pans'ment qu' vous avez dans l' front, lâ ?

— I' a di' oui !

— P'is lâ, alle a eu de r'grat [regret], j' suppose, p'i' 'a s'ést mi' [mise] à pleurer p'i' 'a vous â d'mandé excuse ?

— I' a dit, non !

— De quoi c' c'ést qu' vous avez fait' ?

— J'ai pris mon chapeau p'is j' me su's t-en allé encôre !

— P'is l' lend'main, c'éta' 'a dargniér' journée ?

— I' a di' oui ! L' lend'main, c'éta' 'a dargniér' journée. C'ést l' lend'main, lâ, que tout' s'ést fait' ! Ça été vite c'tte journée-lâ, par 'emp'e !

— Quoi c' c'ést qu' vous avez faite l' lend'main ?

— I' dit, j' gu'y ai r'tourné.

— Oué ! P'is ? Quoi c' c'ést qui s'ést pâssé ?

— B'en, j'ai arrivé...

— I' a di' à 'a sarvant' qu'éta't lâ, i' a di' à 'a sarvante, i' a dit, r'marqu' b'en quoi c' qu'i' vâ dire, lâ. Tout c' qu'i' dit lâ, si c'ést dés ment'ries, vâ fouloèr qu' tu rend's témoignage, tantôt. I' dit, r'marqu' b'en quoi c' qu'i' vâ dir' lâ ! Si i' di' 'a vérité, ô ké[47] ! Mé', si i' dit, pâ' 'a vérité, b'en, i' a dit, ton témoignag' vâ êt' lâ, lâ.

— 'A di' oué !

— I' dit [le roi], l' lend'main, j' gu'y ai été ; i' dit, la sarvante â été charcher lés bijoux d' la seigneuresse. C'é' 'a seigneuress' qui m'a r'çu, d'abord, p'is qui m'a fait dégréyer, p'i' i' dit, 'a m'â denné enn' chaise, j' me su's t-assis, p'i' ensuite 'a s'ést en allée à sa chamb'e. P'i' i' a dit, 'a a app'lé 'a sarvante, alle a denné sés bijou' à 'a sarvante, son jon [jonc] et sa bagu' pour lés essuyer, lés nettoyer. P'i' i' dit, j'ai d'mandé lés bijou' à 'a sarvante à emprêter, pour aller m'en fér' fér' d'aut's pareils, ou 'n n-ach'ter dés pareils, si i' y en ava't su' in bijoutier. P'i' i' a dit, j'ai parti avec ; j'ai été rencontrer l' seigneur, pour gu'i prouver comm' de quoi qu' j'ava' eu de quoi c' que j' voula's d' sa femme... qu' 'a

47. *Oké* (o.k.) Façon américaine de souligner fortement une affirmation. Très bien ! Entendu !

éta't pâs fidèle à lui. C' fa't que lâ, i' a dit, j'ai prouvé au seigneur, i' a dit, a'ec tou' 'és bijoux qu' j'ai lâ !

— Mé', i' a dit, c'éta't pâs dés bonn's preuves, puisque vous... vous avez pâs fait' quoi c' que vous avez voulu. C'éta'ent pâs dés bonn's preuves, çâ. C'éta' in moyen malhonnêt' vous avez pris lâ pour fér' cés chos's-lâ ! »

C' fa't qu' le roè éta't gêné terriblement, p'is... « Mé', i' dit, dans c' câs-lâ, i' a dit, d' fére arrêter l' seigneur p'is vous avez pâs l' droit d' fér' dés proças pour gu'i ôter sés propriétés. Vous ête' assez malhonnêt' pour çâ ? Mé', i' a dit, moé, ça s'râ pâ' 'a minm' chose : j' vous denn' vingt-quatre heures, i' a dit, à livrer vos propriété' au seigneur. C'ést l' seigneur qui appartient, c'ést pâ' à vous ! C'ést vous qui avez pardu vot' gageur', b'en, à c'tte heure, payez l' seigneur !

P'i' i' di' à 'a sarvante, i' a dit, c'ést-tu b'en vra' quoi c' qu'i' a dit lâ ?

— 'A di' oui, c'ést vra' ! Mé', 'a dit, seul'ment qu'i' y â un' chose, 'a dit ! I' m'â promis cinquant' piass's pour avoèr lés bijoux, p'i' 'a dit, i' m' lés a pâs dennés !

— B'en, i' a dit, payé' 'a sarvante aussi ! »

C' fa't qu' le roè â 'té obligé d' payé' 'a sarvant' cinquant' piasses, p'is livrer lés propriété' au seigneur. Lâ, l' seigneur s'ést mi' encôre apras l' p'tit avôcât, pour l'emm'ner che' z-eux. 'A dit : « Oué, 'a dit, j' m'en vâs gu'y eller ! A'ec la 'oétur' j' m'âs gu'y eller ! » 'A a parti a'ec lui, s'st en-allée au yot'. Enn' fois rendue au yot' 'a s'ést dégreyée. P'is lâ, i' a r'connu qu' c'éta't sa femme. I' dit : « Comment ça s' fa't ? C'ést toé ?

— 'A a di' oué, c'ést moé ! P'i' 'a dit, c'ést pour çâ qu' t' â' essayé à m' neyer pour l'histoèr' du roè ?

— I' a di' oui, c'ést vra' ! C'ést pour çâ ! Lâ, j'éta's jaloux complèt'ment, p'i' i' a dit, j'ai r'grat d'avoèr fait' çâ ! J'ai b'en mal fait' à c'tte heure, mé' i' dit, c'éta't fait' ! P'is j' pense... j' te prena's pâs pour in avocât, jama's.

— B'en, 'a dit, à c'tte heure, si tu fa's cés chos's-lâ, 'a dit, tu t'arrang'râs comm' tu voudrâs. C' fa' assez d' fois que j' te défends, moé ! »

C' fa't que l' seigneur... lâ, i' ont gréyé l' p'ti' yot' p'i' i's s' sont en-r'tournés chez eux. P'is lâ, che' z-eux, b'en, ça a continué à b'en aller, par 'emp'e !

J' sé's pâs comment c' qu'i' ést...

2 — LE CHASSEUR VINCENNES

Autrefois, dans une grande ville, vivait dans la solitude un roi dont l'épouse était morte depuis longtemps.

Ce roi avait un fils âgé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. La seule ambition du prince était de s'instruire. Renfermé dans sa chambre, il apprenait la musique, dévorait les livres, écrivait des mémoires et s'adonnait à beaucoup d'autres exercices littéraires. Il voulait lire des traités de différentes disciplines pour en retirer le plus grand développement intellectuel possible.

Un jour, le roi se rend à la chambre de son fils pour le visiter comme à l'accoutumée. Au cours de la conversation, le roi dit à son prince : « Tu as maintenant vingt-quatre ou vingt-cinq ans, tu as atteint l'âge de la maturité, mais je n'ai jamais entendu dire que tu songeais au mariage. Que penses-tu de ce problème ? Je commence à me faire vieux ; bientôt, il me faudra mourir comme les autres. C'est toi qui deviendras roi à ma place. Si tu n'as pas d'épouse, tu te sentiras seul. Crois-moi ! Dans la solitude, on s'expose à trouver la vie bien longue ! Je suis donc venu discuter de cette affaire qui te regarde. Que penses-tu de ce sujet particulier ?

— Oui, je pense au mariage, répond le prince, comme je pense à beaucoup d'autres choses. Écoutez-moi ; dans notre région, je ne trouve aucune fille, aucune princesse à mon goût ! Il me faudrait sortir du pays, aller à l'étranger. Je ne suis jamais sorti de notre ville, voilà pourquoi je n'ai jamais connu de fille qui me plaise. Au cours d'un long voyage, il est possible que je rencontre une princesse aimable et que j'en fasse ma femme ! Mais actuellement, je dois vous avouer que le mariage m'intéresse assez peu !

— Si tu veux voyager, mon fils, rien de plus facile ! » reprend le roi.

À cette époque, on voyageait par mer, sur des bateaux à voiles. « Choisis-toi un vaisseau, continue le roi, prépare-le à prendre la mer, et, quand tout sera à point, pars en voyage... voyage d'un mois, de deux, trois, six mois, un an, si tu le veux ! Mais fais le voyage que tu as l'intention de faire.

— Oui, papa ! Voilà longtemps que je pense à ce projet et je le mettrai bientôt à exécution ! »

Le père et le fils, d'un commun accord, préparent donc le voyage du prince. Un bon jour, une frégate pourvue d'un équipage, de provisions et de tout un matériel nécessaire prend la mer, emportant le prince à son bord.

Le navire a filé pendant deux ou trois mois. Le prince faisait escale tantôt dans un port, tantôt dans un autre. Quand un endroit ne lui plaisait plus, il remettait à la voile vers un autre endroit.

Un jour, le prince est en vue d'une grande ville où demeure aussi un roi. À la vue du vaisseau du prince, le roi s'aperçoit qu'il s'agit d'un navire royal. Sans tarder, il envoie à la rencontre du voyageur un carrosse tiré par deux chevaux. Le navire s'amarre au quai ; les envoyés du roi vont rencontrer le prince, le font monter dans le carrosse et le transportent au château. Le prince voyageur sollicite l'hospitalité de la demeure royale et fait la connaissance du roi. Le prince se voit en face d'un roi qui connaît un peu son père. Dans ce temps-là, les rois restaient rarement étrangers les uns aux autres.

Le roi voyait le prince pour la première fois, mais l'amitié entre les deux personnages s'établit rapidement. Le prince couche au château. Le lendemain, le roi et le prince entreprennent des échanges de vues sur différents points qui intéressent la vie en général et une foule de sujets particuliers.

Au cours de la conversation, le roi ne peut s'empêcher de questionner le prince : « Dans votre pays, le rythme de vie ressemble-t-il au nôtre ? Votre père, roi lui aussi, s'occupe-t-il d'exploiter une ferme ? Possède-t-il de grandes propriétés, de grands champs ? A-t-il sous sa juridiction des seigneuries comme j'en ai ici, moi ? Le coup d'œil est-il aussi agréable chez vous qu'ici ?

— Ah ! oui, répond le prince ; il n'y a pas beaucoup de différence entre mon pays et le vôtre !

— Et votre père, poursuit le roi, il a une épouse ?

— Mon père a déjà été marié, mais il est veuf depuis longtemps !

— Son état ressemble un peu au mien. Mais lui, il a heureusement un fils. Moi, je n'ai pas d'enfant, aucun héritier ! Je suis seul. Moi aussi, j'ai perdu ma femme ! Je trouve la vie très longue ! »

Leur conversation sur différents sujets dura toute la journée. « Si vous le désirez, prince, offre le roi, demain, nous irons faire une tournée pour jeter un coup d'œil sur mes propriétés. Nous y consacrerons peut-être huit jours, peut-être quinze jours... Êtes-vous pressé ? Notre tournée exigera peut-être un mois, mais nous y arriverons !

— Ah ! non ; aucune affaire pressante ne me préoccupe, répond le jeune homme. Je me plais beaucoup chez vous. Quand je me sentirai fatigué, je filerai vers une autre ville. Le but de mon voyage est de me trouver une princesse, une épouse. Mon père vieillit, et, un jour ou l'autre, sa place sera vide. C'est moi qui lui succéderai sur le trône. Mon père m'a fait comprendre que pour un roi seul à la tête d'un château et d'un royaume, c'est une tâche difficile et ennuyante. C'est pourquoi je me cherche une épouse capable de me plaire ! »

Le roi et le visiteur passent la veillée en tête-à-tête. Le lendemain, ils se lèvent très tôt, déjeunent et partent tous les deux dans la forêt, et marchent en zigzaguant. Ils font une longue promenade qui dure toute la journée. Le soir, après le retour, le roi dit au prince : « Trouvez-vous que nous sommes organisés à peu près comme dans votre pays ?

— Oui, de répondre le prince ; tout ressemble à ce que nous avons chez moi !

— Demain matin, annonce le roi, nous irons visiter un autre endroit. Nous verrons d'autres choses ! »

La veillée et la nuit se passent. Le lendemain matin, les deux amis se lèvent encore très tôt et entreprennent tous les deux une tournée en vue de visiter les propriétés, les animaux et toutes les bâtisses qui s'élèvent sur le domaine. « Nos propriétés, demande le roi, sont-elles semblables aux vôtres ?

— Oui, à peu près semblables. Votre manière de vivre ressemble aussi à la nôtre ! répond le prince.

— Très bien ! reprend le roi. Je suis heureux d'entendre cette réflexion ! Demain matin, nous irons visiter les parterres, les jardins, le château et certaines dépendances.

— Entendu ! » répond le prince.

On passe encore la veillée ensemble. Le lendemain, ils se lèvent encore de bonne heure, se préparent et vont visiter les terres, les parcs, les parterres et tous les bâtiments entourant le château.

On entre dans le jardin et l'on en commence la visite : de belles fleurs, de belles herbes en quantité, toutes sortes de beaux arbres. Le roi conduit le visiteur d'un point à l'autre. On parvient à un coin où se trouve un pommier, un arbre très vieux et passablement abîmé. On aurait dit d'un arbre qui s'en allait mourant et presque desséché. Après avoir jeté les yeux sur cet arbre, le prince regarde le roi et lui dit : « Vous avez un beau jardin, je vous en félicite. Mais, chez moi, jamais on ne garderait un arbre si mal en point !

— Et pourquoi, demande le roi, ne le garderiez-vous pas ?

— Parce qu'il est trop vieux ! C'est un arbre qui a fait son temps, qui est presque mort ! Dans un an, peut-être avant un an, il sera entièrement desséché. De toute façon, il faudra s'en débarrasser. C'est pourquoi, chez moi, on ne tolère pas d'arbre dans un tel état !

— Eh bien ! de dire le roi en souriant, je vous ferai une confidence. Si votre père possédait, dans son jardin, un pommier tel que celui-ci, il le garderait précieusement et ne voudrait jamais s'en débarrasser !

— Je voudrais bien connaître la raison qui vous force à protéger un arbre de cette apparence ? Il paraît très mal et gâte l'aspect de votre jardin. Et vous tenez, vous, à le garder ! Je me demande pourquoi ?

— Prince, je vais vous la donner, la raison ! C'est que chaque matin au lever du soleil, ce pommier produit une pomme d'or d'un poids de cinq cents grammes. Chaque matin, la pomme d'or pend à une branche de ce pommier !

— Une pomme d'or ! s'écrie le prince en ricanant. Êtes-vous capable de me montrer ces pommes ? Si votre pommier produit une pomme d'or chaque matin, pendant l'été, vous devez en posséder une bonne quantité ! Je voudrais voir une de ces pommes !

— Non, reprend le roi, je ne puis malheureusement pas vous en montrer une seule !

— Et pourquoi ? demande le prince.

— Parce que, au soleil levant, une bête visite ce pommier. C'est une pomme en or solide. Dès que le soleil éclaire cette pomme, une bête, une bête sauvage que je ne puis identifier s'empare de la pomme et disparaît en un clin d'œil. Je n'ai jamais pu en récolter une seule !

— Oui ! Et vous n'avez pu arrêter cette bête-là ?

— Non ! J'ai engagé les plus habiles chasseurs, les tireurs les plus expérimentés du globe, les gens les plus compétents, mais personne n'a pu mettre la main sur cette bête !

— Ah ! de répliquer le prince, si votre pommier était dans le coin de mon jardin, placé comme dans le vôtre ici, je n'en suis pas tout à fait certain, mais je pense que je pourrais la faire arrêter, votre bête ! À condition, bien entendu, que tout se passe comme vous me le dites...

— Moi repart vivement le roi, si je connaissais le chasseur capable de s'emparer de la bête qui vole ma pomme d'or chaque matin, je le récompenserais en lui donnant mon royaume et tout ce qui m'appartient, ici. Je serais tellement intéressé à connaître cet homme ! La seule curiosité de voir cet homme à l'œuvre m'inciterait à lui donner une telle récompense !

— Eh bien ! Sire mon roi, si vous connaissiez le chasseur de la forêt de mon père ! Je ne puis affirmer qu'il tuerait la bête voleuse — je ne le forcerais pas non plus à le faire — , mais il pourrait du moins l'arrêter. Je vous parle d'après mon expérience personnelle !

— Et comment appelez-vous ce chasseur ? demande le roi.

— Nous l'appelons le chasseur Vincennes !

— Pourquoi lui a-t-on donné ce nom, demande de nouveau le roi ?

— C'est qu'on l'a toujours payé vingt cennes par mois pour chasser ! Voilà vingt-deux ans qu'il chasse pour mon père dans les forêts de notre domaine ! Nous n'avons jamais connu un homme que puisse tirer avec plus grande précision ! Il n'a jamais raté une seule balle. Quand il pointe sa carabine vers une cible il est certain de la toucher !

— Eh bien ! prince, votre chasseur Vincennes, comme vous l'appelez, me l'enverriez-vous ?

— Certainement ! Mais remarquez bien, Sire mon roi, que même si je vous l'envoie je ne garantis en rien les résultats de sa démarche. Le chasseur Vincennes n'a jamais raté une cible, mais un jour viendra où il en ratera probablement une. S'il ne tue pas la bête dont vous souhaitez la disparition, je ne veux pas que vous punissiez mon chasseur ! Il viendra tout simplement dans notre château où sa subsistance est assurée à jamais ! Le chasseur Vincennes commence à vieillir ; je ne voudrais pas, par un geste de ma part, lui occasionner des ennuis. Et comment appelez-vous la bête qui vous prive de vos pommes d'or ?

— Les plus grands savants du monde lui donnent le nom de biche !

— Ah ! moi, enchaîne le prince, je ne connais pas cette bête, mais je sais que c'est un animal d'une excessive agilité. Elle peut arriver et disparaître en un clin d'œil. Et, naturellement, avec elle disparaît la pomme d'or.

— Prince, insiste le roi, je vous prie de m'envoyer le chasseur Vincennes ! Je vais mettre son habileté à l'épreuve. S'il réussit, tant mieux ! S'il ne réussit pas, il ne sera pas plus à blâmer que les chasseurs précédents. Jusqu'à présent, personne n'a eu le moindre succès, et pourtant des milliers de chasseurs se sont succédé dans mon jardin. Le chasseur Vincennes, en cas d'échec, ne se sentira donc pas tellement inférieur aux autres ! Il retournera dans votre château, c'est tout ! Mais je suis disposé à louer ses services !

— Très bien, Sire mon roi ! Je vais retourner chez mon père, et je vous enverrai le chasseur Vincennes ! »

Le prince passe encore quelques jours en compagnie du roi, et, un beau jour, il appareille son navire et reprend la mer en direction de son pays.

De retour de ce voyage de six mois, le prince apprend que son père est mort. Cette nouvelle s'accompagne d'une proclamation officielle : « Ton père est mort ; c'est toi que es roi à sa place ! C'est toi qui diriges tout, c'est toi que es le maître du pays ! »

Le prince, après quelques jours dans le château paternel, dit à l'un de ses employés : « Tu vas te rendre en forêt et tu vas annoncer au chasseur Vincennes que je veux absolument avoir une entrevue avec lui, chez moi ! »

L'employé, un bon matin, se rend en forêt et visite le chasseur Vincennes : « Le prince vous fait demander, chasseur Vincennes ! Il faut que vous rassembliez votre bagage et que vous regagniez le château royal. Le prince a affaire à vous. Apportez tous vos bagages et rendez-vous rencontrer le prince !

— Eh bien, réplique le chasseur, je m'attendais à cet avis ! Le roi décédé, son successeur veut me mettre à la porte ! Il ne me reste pas d'autre choix que de m'en aller à l'aventure sur les routes. J'ai passé ma vie à travailler presque gratuitement pour le roi ; aujourd'hui, le prince devenu roi oublie mes états de service et veut me chasser !

Tant mieux ! Il y a vingt-cinq ans que je vis dans cette fichue forêt. Je n'en suis jamais sorti. Il est grand temps que je voyage un peu, que je me civilise un peu au contact des gens du grand monde !

— Écoutez ! s'empresse de lui dire le valet ; je ne vous ai pas dit que le prince voulait se débarrasser de vous ! Je crois toutefois qu'il a deviné votre pensée. Il veut que vous sortiez de la forêt. Votre âge avancé vous oblige à reparaître au château. Mais ceci ne veut pas dire, chasseur, que le prince veut vous chasser du château ! Ce n'est pas du tout le sens de son intervention ! »

Quoi qu'il en soit, le chasseur Vincennes ramasse ses bagages, une petite tente, un peu de provisions ; il place le tout sur son cheval et revient au château en compagnie du messager du prince.

Le soir, on assigne une chambre au chasseur Vincennes. Le lendemain matin, un messager va dire au prince : « Le chasseur Vincennes est arrivé au château avec son petit bagage, et il se dit heureux d'être sorti de la forêt. Il a laissé entendre qu'il avait l'intention de se policer un peu au contact des gens civilisés.

— Je suis heureux de cette attitude du chasseur Vincennes ! Vous lui direz que je désire le rencontrer ici, à telle heure ! »

On avertit le chasseur que le prince veut avoir un entretien avec lui, à telle heure, pour y discuter une affaire importante.

À l'heure du rendez-vous, le chasseur Vincennes se présente au bureau du prince. Ce dernier se lève et tend la main au visiteur en lui disant : « Bonjour ! chasseur Vincennes !

— Bonjour, prince, oh ! pardon ! j'aurais dû dire Sire mon roi ! s'empresse de corriger le chasseur. Maintenant, c'est vous qui êtes le roi, c'est vous qui présidez aux destinées du royaume. C'est pour cette raison que vous m'avez fait sortir de la forêt ! Il y a vingt-cinq ans que je suis confiné dans cette fichue forêt et j'en ai assez de cette solitude ! Aujourd'hui, vous me donnez mon congé ; vous n'avez plus besoin de moi et vous voulez m'éloigner du château, je n'ai aucune protestation à faire valoir. Je gagnerai dorénavant ma vie du mieux que je pourrai !

— Ah ! non, non, non, chasseur Vincennes, de s'exclamer le prince ! Il n'est pas question de te congédier ! Tu vivras au château jusqu'à la fin de tes jours. Tu pourras rester ici aussi longtemps que tu voudras. Mais tu n'iras plus vivre en forêt ! Ton âge assez avancé mérite que l'on te retire des bois. Tu as été assez longtemps, à l'écart, au service de mon père ! Moi, j'ai décidé de te ramener parmi nous.

Toutefois, j'ai un petit service à te demander. Remarque bien que ce n'est pas un contrat ; c'est un simple service. J'ai promis à un autre roi de lui venir en aide, et maintenant j'ai recours à toi pour procurer l'aide que j'ai promise !

— Ah ! rendre service à votre place ! s'exclame le chasseur. Je ne demande pas mieux, mais encore faudrait-il que j'en sois capable !

— Écoute-moi, chasseur ! Je viens de rentrer d'un voyage de six mois. Je suis allé visiter d'autres villes dans l'espoir d'y rencontrer une princesse aimable qui devienne mon épouse. Moi aussi je songe à vivre avec une compagne comme tout homme ; mais jusqu'à présent, je n'ai trouvé aucune fille à mon goût. Je suis revenu ici, mon père n'est plus, et c'est moi qui suis le roi !

J'ai connu plusieurs rois. Le dernier que j'ai visité a un grand problème à solutionner. Mais je m'attends à ce que toi, tu puisses tirer ce roi d'embarras !

— Tout dépend, réplique le chasseur, de la nature de son problème ! »

Le prince lui raconte alors l'histoire de la biche qui, chaque matin, au lever du soleil, dérobe une pomme d'or d'un poids de cinq cents grammes. Il lui apprend qu'un animal d'une rapidité d'éclair enlève la pomme sans attirer l'attention du guetteur. On n'a qu'une seule certitude : c'est une bête ! « Moi, ajoute le prince, j'ai assuré un roi que, si tu allais chasser cette bête, je te croirais capable de la détruire. Le roi m'a demandé, il m'a presque supplié de t'envoyer à son château. Mais, chasseur Vincennes, tu n'es lié par aucune obligation ! Que tu y ailles, que tu n'y ailles pas, c'est à toi de décider ! Mais j'aimerais que tu ailles au moins essayer de chasser cette biche. Jamais, de toute ta vie, tu as raté une cible. Quand tu as tenté ta chance, tu as réussi. Ces succès répétés ne donnent pas la certitude que tu détruiras la biche, cette fois-ci. Mais si tu ne vas pas essayer de l'abattre, tu ne pourras jamais espérer d'en débarrasser le roi ! Va essayer de chasser cette bête. Si tu ne réussis pas, reviens ici. Ta subsistance t'est assurée dans mon château jsuqu'à la fin de tes jours ! Tu y seras très bien traité. Tu n'auras plus à travailler, tu ne seras pas forcé de surveiller la forêt... Si tu voulais te porter à l'aide de cet ami, le roi, j'en serais très heureux !

— Entendu ! Vous ne m'avez créé aucune obligation, mais vous m'exposez à un grand risque. Si je ne réussis pas à chasser la biche, votre roi, là-bas, oubliera peut-être ses bons sentiments à votre égard. S'il est déçu de mon incapacité à tuer cet animal, il me mettra à mort, ou bien il me jettera en prison. Il fera de moi ce que bon lui semblera.

— Ah ! non, non, non ! proteste le prince. Les faits ne se passeront pas comme tu les décris ! Si le roi te jette en prison, ou s'il te punit parce que tu n'as pas détruit la biche, je me porterai, moi, à ta défense ! Je m'y engage solennellement !

Mais n'oublie pas ce point ! Si tu détruis la rapide biche, as-tu songé à ta récompense ? Le roi a promis à celui qui détruira la biche son royaume et tous les biens qu'il possède. Le roi est âgé et il est seul. Il est rongé par une grande curiosité : savoir si un chasseur est assez habile pour détruire cette biche. C'est un vieillard qui n'en a pas pour longtemps à vivre, et il n'a pas d'héritier. Si tu réussissais à chasser la bête, tu obtiendrais au moins la récompense promise !

— Ah ! moi, dit le chasseur, être roi ? Je n'y tiens pas du tout ! J'aime mieux vivre seul. Même si je demeure pauvre, je n'en serai pas moins heureux ! Je préfère vivre ignoré. Surtout, je ne veux pas être roi ! Cependant, pour vous faire plaisir, je vais me rendre auprès de votre ami, le roi, et je vais essayer de contenter sa curiosité !

— Si vraiment tu veux tenter cette chance, je vais te faire préparer mon bâtiment, celui dont je me suis servi au cours de mon dernier voyage. Je vais réunir le même équipage, tu vas monter dans ce bâtiment avec ton cheval et tout ce dont tu auras besoin. Je t'enverrai conduire chez le roi dont je te parle !

— J'accepte votre offre ! » de repartir le chasseur.

On voit à la préparation du navire. Deux ou trois jours plus tard, le chasseur Vincennes est prêt à prendre la mer sur le vaisseau du prince lors du voyage qui l'a conduit chez le roi étranger.

Le chasseur Vincennes monte dans le navire, et ce dernier suit à peu près le même trajet qu'a suivi le prince. La traversée a été un peu raccourcie par le fait que le navire suivait un itinéraire direct exempt d'escales.

Après un certain temps passé sur la mer, le chasseur Vincennes se met à réfléchir sur son aventure : « À bord du bâtiment, je n'ai aucun exercice, mon cheval n'en a pas davantage. À mon arrivée là-bas, je vais avoir l'air d'un détraqué. On ne peut se lancer à la poursuite d'une bête sans entraînement, surtout à mon âge ! »

Un jour, il aborde le capitaine : « Tu vas me descendre à terre !

— Ah ! non, objecte le capitaine. Je n'ai pas le droit de vous déposer à terre avant la fin du voyage ! J'ai l'obligation d'aller vous déposer sur le quai du roi.

— Eh bien ! moi, argumente le chasseur, j'ai le droit d'agir comme bon me semble. Et j'ai décidé de descendre sur une plage des environs.

— Mais il nous reste encore trois ou quatre jours avant la fin du voyage ! maintient le capitaine.

— Et moi, je vous dis que j'ai besoin d'exercice avant de rejoindre le roi ! Je ne veux pas risquer d'avoir l'air d'un imbécile, à mon arrivée chez le roi ! Voilà deux mois que je suis à bord de ce navire dans une quasi immobilité. Je n'ai fait aucun exercice, mon cheval non plus. Une fois chez le roi, je ne veux pas m'exercer pendant quinze jours,trois semaines ou un mois avant d'aller chasser la bête. Tu vas me descendre à terre et je vais continuer mon voyage par terre en compagnie de mon cheval. Je serai au quai du roi en même temps que ton vaisseau. Vite, arrête-toi et dépose-moi sur la plage ! »

Gagné par ce plaidoyer, le capitaine commande de filer vers la terre, immobilise le navire, dépose le bagage du chasseur dans une chaloupe et va tout décharger sur la grève, cheval, bagage et chasseur. Le capitaine souhaite bonne chance au voyageur. Ce dernier se trouve naturellement en pleine forêt, vu le manque de route à cette époque. Il doit marcher en plein bois, à peu de distance du rivage.

Le chasseur Vincennes charge tout son bagage sur le dos de sa bête, y prend place lui-même et file au pas de son cheval.

Le soir, il couche dans sa tente, se lève tôt le lendemain, et, après la déjeuner, il replace le bagage sur le dos de son cheval et reprend sa marche. Après deux ou trois jours de voyage, le chasseur Vincennes s'arrête à midi, près d'un ruisseau pour manger et faire manger son cheval. Pendant le dîner, il entend soudainement le sifflotement de quelqu'un qui semble venir par derrière. Le chasseur tourne la tête. Il aperçoit un voyageur qui, les mains dans ses poches, s'avance vers lui, en sifflant. Le chasseur trouve bizarre la présence d'un homme en pleine forêt, le long d'un fleuve. Mais soudain il se fait cette réflexion à part lui : « Moi, je suis ici ; un autre a le droit de voyager, lui aussi, dans le même territoire. Donc, aucune remarque ! »

Le voyageur s'approche. Le chasseur Vincennes est occupé à prendre son repas. Le nouveau venu est un homme assez âgé, portant une barbe blanche. « Bonjour, chasseur Vincennes ! s'écrie le vieil homme.

— Bonjour, vieillard ! » répond le chasseur.

Ce dernier remarque que le vieux visiteur tient une petite jument bleue en laisse derrière lui. La jument est toute petite, à peine grosse comme un poney. « Comment vas-tu, chasseur Vincennes ? demande le vieillard.

— Assez bien ! répond le chasseur. Je suis de passage par ici dans le cadre d'un voyage...

— Où vas-tu donc ? » de s'enquérir le nouveau venu.

Le chasseur Vincennes répond qu'il se rend à telle ville pour y détruire une biche qui vole une pomme d'or. Il lui raconte donc les circonstances de ce voyage.

Le vieux visiteur s'était assis près du chasseur. « Si vous désirez manger, servez-vous sans vous gêner ! dit le chasseur. Mon repas n'est pas très copieux, mais le peu que j'ai, je veux le partager avec vous ! Mangez, mangez !

— Eh bien ! toi, continue le vieillard, tu as encore trois ou quatre jours de voyage à faire. Crois-tu avoir assez de provisions pour terminer ta course ?

— S'il m'en manque, repart Vincennes, je ferai la chasse. Je ne suis pas chasseur pour rien ! Je m'adonnerai à la chasse et j'en trouverai des provisions ! Je n'ai aucune préoccupation de ce côté ! »

Le vieil hôte commence à manger lentement en compagnie du chasseur. « Hé ! remarque le vieillard, tu te rends à cette ville... je connais le roi de là-bas ! Je connais ce roi !

— C'est fort possible ! repart le chasseur ; quant à moi, je ne le connais pas du tout. Je ne l'ai jamais rencontré.

— Et puis, continue le vieillard, tu vas chasser une biche sans autres moyens que ce pauvre outillage !

— C'est exact ! Quand on va faire la chasse, l'outillage est assez restreint. Des appareils compliqués on en a toujours trop ! Il faut s'en tenir à l'essentiel !

— Je sais ! Mais ton cheval, c'est une vieille bête !

— En effet, mon cheval a un certain âge, mais il est encore solide !

— Pas assez solide toutefois pour résister à la tâche que tu entreprends ! Ce cheval ne pourra même pas se rendre chez le roi ! Il est trop vieux, ton cheval ! Il n'a plus la force de chasser sérieusement. Sais-tu, chasseur Vincennes, ce qu'est une biche ? Tu es un chasseur d'expérience, tu dois savoir ce qu'est une biche !

— Non, je ne le sais pas. Je n'ai jamais croisé de biche dans la forêt ! Je ne connais pas du tout cette bête !

— Eh bien ! continue le vieillard, moi je sais un peu ce qu'est une biche ! J'en ai déjà vu. Je suis chasseur, moi aussi. C'est une bête d'une belle taille, mais d'une rapidité déconcertante. Et puis, tu n'auras pas affaire à une biche ordinaire ! Remarque bien ceci : la biche que tu devras chasser porte une tache noire au jarret gauche. Il te faudra tirer dans cette tache, si tu veux tuer la biche. Impossible autrement ! N'oublie pas non plus qu'elle file à la vitesse d'un éclair. Pour atteindre cette vitesse, le jarret de la bête est en continuel mouvement. Pourtant, il va falloir que tu atteignes la tache qui orne ce jarret. Tu m'as compris, je l'espère ! Eh bien ! tu devras être très rapide, toi aussi !

— Oui, je devrai être rapide, souligne le chasseur Vincennes en riant, mais je n'ai jamais été assez agile pour accomplir une telle besogne !

— Permets que je te donne un conseil. Le cheval que tu possèdes actuellement ne te sera d'aucune utilité. D'ailleurs, il n'a jamais eu les qualités d'un coursier assez rapide pour suivre cette biche ! Jamais il n'aurait pu se mesurer à cette bête !

— Pourtant, proteste le chasseur Vincennes, j'ai un bon coursier, un bon cheval. Il vieillit, mais il est encore solide !

— Non ! Si tu veux suivre un conseil, échange ton cheval contre le mien !

— Votre cheval ?

— Oui.

— Mais ce n'est pas un cheval que vous avez là ! C'est un chien ! Je m'embarquerai pas sur le dos d'un chien ! proteste le chasseur Vincennes.

— Fais comme bon te semble, chasseur ! Moi, je suis prêt à prendre ton cheval sans te demander d'argent pour l'échange. Tu as plus de chance de mener ton entreprise à bien en utilisant mon cheval que le tien ! Quant à moi, je pourrais tirer un bon parti de ton cheval plus gros que le mien.

— Mais, riposte Vincennes, moi, je devrai aller à pied ; ce sera avantageux, vous pensez ? Votre bête est trop petite pour que je puisse prendre place sur son dos ! Ah,

non ! je n'échange pas mon cheval ! Que vais-je faire de mon bagage, puisque je ne pourrai pas le placer sur le dos de votre bête ? Et où vais-je trouver place moi-même ? Un instant ! Je crois que vous voulez me rouler !

— Je n'ai aucunement l'intention de te nuire, dit le vieillard. Fais comme tu l'entendras ! Je ne te force pas à accepter mon offre. C'est un conseil que je te donne ! »

Les deux hommes continuent de manger et de causer. Tout à coup, le chasseur Vincennes annonce son départ. Il commence à replacer le bagage sur son cheval. Le vieillard revient à la charge : « Et tu n'as pas décidé d'échanger ton cheval pour le mien ?

— Votre bête, enchaîne le chasseur, est plus jeune que la mienne, je ne le nie pas, mais elle est trop petite. Elle ne pourrait même pas me porter !

— Eh bien ! Prends la décision que tu voudras ! Je te répète mon conseil. Je pense que tu réussiras plus facilement avec ma bête qu'avec la tienne ! Maintenant, à toi de prendre ta décision !

— Je vous remercie, vieillard ! Votre conseil doit être excellent. J'ai bien confiance en vous, mais j'ai peur !

— Ah ! continue le vieillard, je te donne un conseil. Suis-le, néglige-le, c'est à toi d'y voir ! Je te donne un conseil et je crois qu'il te sera très utile !

— Quoi qu'il en soit, conclut le chasseur Vincennes, si je ne me rends pas à cheval, je finirai par me rendre à pied ! Je vais échanger ma bête contre la vôtre ! »

Le chasseur Vincennes retire sa selle du dos de son cheval, la dépose par terre près d'un peu de bagage, et conduit la petite jument bleue près de son équipement. Mais ce dernier est plus volumineux que la bête.

Le vieillard saisit la laisse du cheval et disparaît à travers la forêt. Le vieillard parti, le chasseur Vincennes regarde la petite jument : « Oui, soupire-t-il, là, j'ai fait un drôle de marché !Je ne me suis pas montré très intelligent dans cette affaire ! Maintenant, je serai forcé de voyager à pied ! Auparavant j'avais un cheval capable de porter mon bagage, mais maintenant... »

Le chasseur empile son équipement sur la petite jument bleue. Il finit par tout caser, mais il constate qu'il n'y a plus de place pour lui-même. Seules les oreilles de la bête émergent du tas de bagage. Quand les effets sont bien garrottés, le chasseur Vincennes s'empare de l'extrémité de la laisse et entraîne la petite jument à sa suite dans la forêt. Il marche ; la bête le suit. Il marche une partie de l'après-midi.

Tout à coup, l'animal s'arrête. Le chasseur tire un peu sur la corde ; la jument se remet en route. Il parcourt encore une petite distance. Soudain, nouvel arrêt de la bête ! Le chasseur se dit : « En plus de ne pouvoir me porter, cette bête serait-elle rétive ? Elle ne veut plus avancer ? En voilà une belle situation ! Je devrai donc porter mon équipement sur mon dos pour terminer mon voyage. Belle affaire ! »

À force de tirer sur la laisse, le chasseur parvient à décider la bête à le suivre sur une faible distance. Nouvel arrêt de la bête et entêtement à ne plus repartir ! « La situation se détériore ! pense le chasseur. J'ai encore trois jours de marche devant moi, et ma petite jument refuse d'avancer ! Je vais être obligé d'abandonner tout mon bagage ici et de me rendre seul chez le roi !

— Mais, chasseur Vincennes, dit une voix, qu'es-tu en train de décider ? »

Le chasseur tourne les yeux de tous côtés pour découvrir d'où vient cette question. Jamais il soupçonne la petite jument. Il regarde de nouveau autour de lui à la recherche de quelqu'un. Il ne voit personne ! « Mais qu'as-tu ? demande la petite jument. Que veux-tu décider ? As-tu vraiment l'intention de continuer seul ? »

Le chasseur fixe les yeux sur le petit animal. « Est-ce bien toi qui parles ? demande le chasseur.

— Oui, c'est moi ! Eh bien ! qu'as-tu l'intention de faire ? Sais-tu que, demain matin, la frégate de ton prince va aborder chez le roi ? Pourtant, nous avons encore deux jours de marche à faire ! Te rappelles-tu que tu as promis au capitaine d'être rendu au quai du roi quand le navire s'y amarrerait ? Réfléchis bien aux suites de ta décision ! Tu risques d'être puni, si tu n'es pas au rendez-vous ! L'équipage va mettre pied à terre en se disant : « Le chasseur Vincennes est rendu, lui aussi ! » Mais tu n'y seras pas ! Tu n'arriveras que deux jours plus tard ! Tu seras donc puni pour avoir manqué à ta promesse et n'avoir pas obéi aux ordres reçus !

— Très bien ! Mais que veux-tu que je fasse ? demande le chasseur. Tu ne veux même plus avancer !

— Ce que tu vas faire ? Ah ! Libère-moi de ton bagage et monte sur mon dos, toi ! Et nous allons reprendre la route ! »

Le chasseur Vincennes regarde son équipement. « Et tu penses que nous allons voyager plus rapidement en abandonnant le bagage ?

— Certainement ! Du moins, essayons ce moyen ! »

Le chasseur Vincennes accepte la suggestion de la petite jument. Il décharge le bagage à terre, lance sa selle sur la petite bête. La selle dépasse de beaucoup les proportions de la jument. Il finit par raccourcir les courroies, fixe la selle au dos de l'animal, y monte et s'y cramponne. La petite jument décampe et file en coup de vent. Le chasseur s'étonne qu'un cheval puisse filer à une telle allure. Il a peine à en croire ses yeux. Cette course folle dure de longs instants. Le chasseur arrête sa bête près d'un ruisseau. Il fait réchauffer un peu de nourriture, et prend un léger repas. La petite jument bleue ne touche à rien. « Et toi, lui demande le chasseur, que veux-tu manger ?

— Ah ! moi, je mange du pain et du vin. C'est ma seule nourriture !

— Oui, du pain et du vin ! Un instant ! Je n'en traîne pas beaucoup dans ma poche, moi, du pain et du vin !

— Ah ! C'est sans importance pour aujourd'hui ! reprend la bête. Tu as du pain ? Donne-moi du pain et de l'eau ! Mais à l'avenir, tu me nourriras de pain et de vin ! Quand nous serons chez le roi, il faudra me procurer du pain et du vin. Du foin et de l'avoine, je n'en mange pas ! Pour ce soir, je vais accepter du pain et de l'eau, mais, demain, n'oublie pas ! »

Le chasseur donne immédiatement à son cheval un morceau de pain et de l'eau. La bête mange et donne un ordre : « Maintenant, en selle ! Il nous faut repartir sans perdre de temps ! »

Le chasseur Vincennes saute sur le dos de la petite jument bleue ; elle reprend aussitôt sa vitesse de flèche.

Le lendemain matin, à huit heures, comme la frégate du prince touche terre, le chasseur Vincennes, monté sur sa petite jument bleue, arrive sur le quai. Un carrosse tiré par deux chevaux s'approche avec mission de ramener le chasseur Vincennes. Le roi se rend au navire et demande au capitaine si le chasseur Vincennes a fait la traversée avec lui. « Non, répond le capitaine, le chasseur n'est pas avec nous. Nous l'avons déposé sur la plage, il y a trois jours ; il tenait à prendre de l'exercice avant de se rendre à destination. Il n'est pas à bord du navire !

— Si vous l'avez déposé à terre, croyez-vous qu'il pourra se rendre ? » demande le roi.

Le capitaine se sent un peu embarrassé. « Le chasseur est censé être rendu ici en même temps que nous ! » En promenant ses regards sur la foule, le capitaine aperçoit le chasseur Vincennes sur le quai. Il remarque qu'il n'a pas le même cheval. Bien que surpris de ce changement, il dit au roi : « Oui, il est ici ! C'est lui le chasseur Vincennes, en le pointant du doigt.

— Eh bien ! dit le roi en s'approchant du chasseur, vous allez confier votre cheval à un valet, et vous allez venir au château avec moi en carrosse !

— Ah ! non ; je ne confie mon cheval à personne. Je le conduirai moi-même.

— Non, non, reprend le roi, vous allez monter avec moi en carrosse, et un employé va conduire votre cheval au château ! »

À ces mots, un valet s'avance pour s'occuper de la bête, mais cette dernière ne veut pas bouger. Elle menace même de ruer l'employé du roi. Le valet ne peut maîtriser la petite jument bleue. Le chasseur observe la scène et dit au roi : « Regardez, Sire ! Il lui sera impossible de la reconduire au château ! Elle ne se laissera pas guider par votre employé. Retournez donc seul en carrosse, et moi, je vais voyager à cheval, comme d'habitude. »

En effet, le chasseur monte sur le dos de sa petite jument et gagne le château du roi. Là, on lui assigne une chambre, on lui donne ce dont il a besoin. « Maintenant, dit le roi, nous allons confier votre cheval à un employé d'écurie.

— Non, Sire le roi. Mon cheval, je tiens à en prendre soin moi-même, du moins ce soir ! Vous savez peut-être que mon cheval ne mange ni foin ni avoine. On doit le nourrir au pain et au vin. C'est sa seule nourriture !

— Comment, chasseur Vincennes, donner du pain et du vin à un cheval ! s'exclame le roi. Qui a déjà vu une chose semblable ?

— Eh bien ! Sire le roi, je vous dis ce qui en est. Mon cheval s'est toujours nourri de cette façon et je n'ai aucune raison de le nourrir autrement. Si vous ne pouvez pas me fournir du pain et du vin pour mon cheval, je fais demi-tour et je vous quitte. Donnez-moi ce dont j'ai besoin pour nourrir mon cheval. Le reste suivra...

— Ah ! le pain et le vin de sont pas des denrées plus coûteuse que les autres ! »

Le roi fait demander un valet et lui ordonne de procurer au nouveau venu de la nourriture pour son cheval. Le chasseur Vincennes se rend à l'étable pour alimenter sa petite jument bleue. « Écoute-moi bien, lui dit-elle ; à chaque repas, c'est toi qui devras venir me porter ma nourriture ! Le soir, tu ne devras jamais venir m'alimenter après minuit. Malheur à toi si tu viens me donner des soins seulement après minuit ! Le matin, tu viendras me porter mon repas après ton déjeuner. Tu feras de même pour le dîner. Le soir, même si tu dois participer quelque part à une veillée joyeuse, ne dépasse jamais minuit. Viens me porter ma nourriture avant minuit ! N'oublie pas cet avertissement !

— Ah ! s'écrie le chasseur, laisse-moi parler à mon tour ! Tu sais bien qu'à mon âge, je ne fréquente pas souvent les veillées de plaisir. Je crois bien que le cas ne se présentera jamais. À minuit, il y a longtemps que je suis au lit !

— Demain matin, continue la petite jument bleue, le roi va te demander si tu entreprends de chasser la biche.

— Et qu'en penses-tu, toi ? de demander le chasseur. Me conseilles-tu de me lancer à la poursuite de la biche demain matin ?

— Non ; pas demain matin ! Dis au roi que, demain matin, tu t'entraînes et tu entraînes ton cheval. Après-demain, eh bien ! tu prendras la décision qui s'impose. »

Le chasseur Vincennes retourne au château et prend son souper en compagnie du roi. Tout en mangeant, le roi dit au chasseur : « Tu as fait de l'exercice ces deux ou trois derniers jours, pour terminer ton voyage, te sens-tu prêt à chasser la biche, demain matin ?

— Non, répond le chasseur. Je ne me suis pas entraîné, systématiquement au cours de mon voyage à travers bois. Le terrain ne s'y prêtait pas.

— Mais, ici, remarque le roi, vous n'êtes plus en forêt ; vous allez évoluer plutôt dans les champs défrichés !

— Ici, continue le chasseur, l'élément vitesse est important pour moi et mon cheval. En forêt, c'est autre chose : on ne peut s'entraîner à la vitesse, dans une forêt à

l'état naturel. Mais, dans la plaine libérée d'arbres, il faut songer à la vitesse et à l'agilité. Mon cheval n'est pas encore entraîné à la rapidité. Il me faut l'y dresser. Après-demain, je ne sais ce que je déciderai. Tout dépendra des exercices que nous mettrons au point, demain.

— Ton plan est excellent ! » approuve le roi.

Le chasseur et le roi passent la veillée ensemble. Un peu avant le coucher, le chasseur va nourrir sa petite jument, comme d'habitude. Le lendemain matin, après le déjeuner, le chasseur Vincennes rejoint la petite jument, à l'étable, lui fixe soigneusement la selle sur le dos et la conduit à travers la ville. Il la fait courir sans destination précise. Le soir, le chasseur et la jument regagnent l'étable du château, comme d'habitude. Le chasseur nourrit sa bête et revient au château. Le roi engage la conversation : « Comment vas-tu ?

— Pas trop mal, pas trop mal ! répond le chasseur.

— Et entreprends-tu la chasse à la biche, demain matin ?

— Je n'en sais rien ! Je vais aller visiter ma petite jument dans quelques minutes ; je vais constater son état de fatigue, son comportement. Je vais décider le programme de demain d'après ces observations ! »

Le chasseur Vincennes file bientôt à l'étable pour y nourrir sa bête et causer avec elle. « Le roi demande, lui dit-il, si je pars à la poursuite de la biche, demain matin !

— Non, répond la petite jument ; demain matin, on ne s'élance pas à la poursuite de la biche, on continue les exercices. Tu ne t'es donc pas rendu compte que, aujourd'hui, je n'étais pas tellement bien disposée. Nos exercices ont été médiocres. Il nous faut tout reprendre, demain ! Nous allons nous entraîner toute la journée. Nous allons refaire ce que nous avons fait aujourd'hui ! »

Dans la soirée, le roi s'informe de la décision du chasseur. Ce dernier répond au roi : « Nous ne partirons pas à la poursuite de la biche, demain matin ! Nous allons parfaire nos exercices, demain. Nous avons obtenu d'assez bons résultats aujourd'hui, mais il faut en obtenir de meilleurs. Il nous faut une plus grande agilité avant de songer à poursuivre la biche.

— Très bien ! Si j'ai bien compris, tu serais prêt, après-demain, à chasser la biche !

— Peut-être ! Je ne puis rien garantir, mais il est possible que je sois prêt ! » affirme le chasseur.

Le lendemain matin, comme d'habitude après le déjeuner, le chasseur selle sa petite jument et entreprend une série de courses en tout sens. Il entraîne sa bête une bonne partie de la journée. Le soir, en enlevant la selle, il dit à la bête : « Ce soir, si le roi me demande ce que nous ferons demain, que vais-je lui répondre ?

— Eh bien ! aujourd'hui, nos exercices ont donné de bons résultats, mais il ne faut pas encore penser à poursuivre la biche, demain !

— Mais tu viens de me dire que les exercices ont été fructueux et que tu te sens prête à relever le défi de la biche !

— Mais, toi ? demande la petite jument, as-tu pensé à toi ? Tu n'as pas tiré un seul coup de fusil depuis deux mois ! Moi, je puis poursuivre la biche, mais toi, t'y es-tu préparé ?

— Ah ! franchement, tu dis la vérité ! Je n'ai pas tiré un seul coup de fusil depuis deux mois. Je manque probablement d'agilité ; je suis peut-être lent !

— Remarque bien ceci, insiste la petite jument : il faut que tu sois vif, agile comme l'œil pour attraper la biche ! Donc, demain matin, nous continuerons l'exercice, mais c'est toi qui vas t'entraîner ! Demain matin, nous reprenons nos exercices de course, mais apporte ta carabine, et tu devras t'entraîner à tirer. Si tu t'exerces sérieusement, demain, nous serons prêts à chasser la biche. Tout dépend maintenant de toi ! »

Le chasseur Vincennes regagne le château et prend son souper encore en compagnie du roi. Ce dernier revient de nouveau à la charge : « Pars-tu à la poursuite de la biche, demain matin ? demande-t- il.

— Non ; pas demain matin ! Nous consacrons la journée à l'exercice !

— Mais, proteste le roi, est-tu venu ici seulement pour t'exercer ?

— Non, Sire le roi ! Je me permets de vous faire remarquer un point important ; plusieurs chasseurs, nombre de francs-tireurs vous sont venus en aide. Combien de gens, savants, tireurs, chasseurs, spécialistes de toutes sortes ont tenté de tuer la biche ? Et la biche vit encore, elle continuera de vivre et probablement encore longtemps ! Moi, je voudrais tenter de la détruire. Et, à cette fin, je veux me préparer le mieux possible !

— Tu as raison, tu as cent fois raison ! insiste le roi.

— Jusqu'à présent, j'ai dressé ma jument à développer sa rapidité, en courant. Mais moi, je ne me suis pas entraîné. Depuis plus de deux mois, je n'ai pas tiré un seul coup de fusil. Je ne crois pas que la rapidité de mes réflexes soit suffisante. Mon cheval est bien entraîné, mais moi, je ne me fie pas à mon habileté. C'est pourquoi, demain matin, je vais m'entraîner à tirer. Demain, nous nous éloignerons de la ville, des rues et des grandes routes. Nous irons en forêt ! »

Le lendemain matin, le chasseur Vincennes se lève de bonne heure, comme d'habitude, pour prendre son déjeuner, donner de la nourriture à sa jument. Il nettoie soigneusement sa carabine, emporte quantité de munitions, et file à l'écurie. Il selle sa bête, saute sur son dos et décampe. « Maintenant, ordonne la petite jument bleue, tu vas te procurer trois pommes dont l'une soit la plus petite possible, une autre de moyennes dimensions et une grosse. Mets-les dans tes poches ; tu en auras besoin ! »

Le chasseur va demander au roi les trois pommes décrites par la bête. Le roi les lui procure facilement, puisque c'étaient des denrées assez communes. Le chasseur glisse

ces fruits dans sa poche, remonte en selle et se dirige vers la forêt au galop de sa bête. La petite jument, après avoir couru un certain temps, s'arrête subitement. « Maintenant, chasseur Vincennes, ton tour est venu de t'exercer ! J'ai eu le mien, prends maintenant le tien ! Je vais m'élancer et je vais courir de toutes mes forces. Même si je ne puis suivre la biche en filant à cette allure, toi, tu prendras ta plus grosse pomme, tu la lanceras dans les airs en avant de toi et tu essaieras de la toucher d'une balle. Si tu l'attrapes, je t'en avertirai. Alors, tu lanceras la moyenne pomme dans les airs, encore devant toi et tu la viseras. Si tu l'attrapes, tant mieux ! Tu lanceras, en troisième lieu, ta plus petite pomme. Si tu frappes cette pomme, tu pourras tuer la biche ! Et je puis te l'affirmer avec certitude !

— Très bien ! répond le chasseur ; je vais essayer de mettre ton plan à exécution ! »

La petite jument s'élance à la course en zigzaguant dans la forêt. La bête file à une telle vitesse que le chasseur est forcé de se tenir péniblement dans une position horizontale sur sa selle. Le chasseur Vincesses et son coursier se déplacent si rapidement que l'on dirait un trait de plume tracé sur l'horizon. Soudain, la petite jument donne un ordre au chasseur : « Lance ta grosse pomme dans les airs, devant toi, et essaie de la toucher d'une balle de carabine ! »

Aussitôt, le chasseur projette sa plus grosse pomme devant lui, et paff ! Il fend la pomme en deux parties,

— Excellent ! chasseur Vincennes, s'écrie la petite jument. Maintenant, cramponne-toi bien à mon dos, je vais augmenter ma vitesse ! »

La petite bête prend une allure encore plus rapide. Quelques instants plus tard, elle dit au chasseur : « Lance ta pomme de grosseur moyenne dans les airs, devant toi, et vise-la ! »

Le chasseur répète son geste : il lance la pomme, saisit sa carabine et frappe de nouveau la cible. « Maintenant, chasseur Vincennes, annonce la jument, je vais atteindre le maximun de ma vitesse. Je vais y aller de toute l'énergie possible ! Après une certaine distance, tu lanceras dans les airs ta plus petite pomme et tu tenteras encore de l'attraper d'une balle de carabine ! »

La bête file à une telle allure que le chasseur se sent comme éraflé par l'air qui le presse des deux côtés. Il saisit tout à coup la plus petite pomme, la lance en avant de lui dans les airs, et paff ! Il réussit de nouveau à fendre cette pomme en deux parties. « Très bien ! chasseur Vincennes, s'écrie la petite jument en s'arrêtant. Tu pourras dire au roi que, demain matin, nous nous lancerons à la poursuite de la biche. Ce soir, quand tu viendras me nourrir, je te donnerai les autres renseignements. »

Les deux athlètes font demi-tour et regagnent le château. Ils y parviennent un peu après l'heure du souper, vu la longue distance qui les sépare du château. Le roi s'avance à la rencontre du chasseur : « Et puis, que s'est-il passé ? demande-t-il. Tu arrives passablement en retard, ce soir !

— Eh bien ! nous n'avons pas vu passer le temps pendant que nous courrions dans la forêt à nous entraîner. Nous nous sommes éloignés beaucoup plus que je ne le croyais. Tout de même, nous sommes revenus. C'est ce qui importe ! »

Le roi fait préparer à souper au chasseur. Ce dernier prend son repas, après quoi il rend visite à sa petite jument bleue. « Écoute-moi bien ! commence la jument. Demain matin, on entreprend une chasse à la biche. Il n'est pas certain que le succès nous favorise, le premier jour. Je ne l'espère pas, mais que ce soit dans deux jours, trois jours, quatre jours ou dans un mois, nous parviendrons à notre but ! Demain matin, ce n'est que le début de notre projet. Avertis le roi que, à quatre heures, demain matin, tu dois être rendu sous le pommier. Au moment où le soleil va se refléter sur la pomme, il nous faut être prêts ! Quant à toi, veille à bien ajuster les courroies de ma selle ; ensuite, attache-toi solidement sur la selle, parce que les élans de notre course ne se feront pas toujours en douceur. Quand la biche change de direction, il faut que, moi aussi, je change de direction. Il ne faut pas que je sois retardée par quoi que ce soit ! Que tout soit en ordre et minutieusement préparé sous tout rapport ! »

Le chasseur Vincennes retourne au château et dit au roi :« Demain, j'entreprends la poursuite de la biche. À quatre heures, demain matin, il faut que je sois posté sous le pommier. Auparavant, il faut que je puisse déjeuner et nourrir ma bête, de façon à surveiller la biche dès quatre heures ! À l'instant où le soleil va reluire sur la pomme, il faut être prêt à s'élancer à la poursuite du voleur. Mais, Sire le roi, si je tire la biche, quelle preuve vais-je vous en donner ? Serai-je obligé de vous apporter le cadavre de la biche ?

— Non, répond le roi. Il n'est pas nécessaire de m'apporter la biche ici. Apporte-moi seulement la pomme qu'elle portera dans sa gueule ! Si tu peux t'emparer de cette pomme, tu auras certainement détruit la biche !

— Très bien, Sire le roi ! Comme la biche est une bête d'un assez gros poids, j'aurais de la peine à la transporter. S'il s'agit de la pomme... c'est beaucoup plus facile ! »

Avant d'aller au lit, le chasseur Vincennes va visiter sa petite jument, la frotte, l'étrille soigneusement et lui donne les autres soins habituels. Il revient se coucher très tôt dans la soirée.

Le lendemain, de très bonne heure, le chasseur saute hors du lit. On lui donne à déjeuner ; il va alimenter sa bête. Ensuite, il la brosse du mieux qu'il peut, la frotte de différentes façons. La petite bête dit à son maître : « Maintenant, prépare-toi au départ ! »

Un peu avant quatre heures, le chasseur selle sa jument, ajuste avec soin les courroies de sa selle, saute sur le dos de la bête et s'y attache solidement. Il prend dans ses mains une carabine chargée et se rend, à dos de cheval, sous l'arbre du jardin royal, dos au soleil levant, prêt à s'élancer à la moindre alerte. La petite jument bleue lui répète un avertissement : « Tiens-toi prêt ! Dès que tu pressentiras l'apparition du

soleil, sois bien attentif ! Quand je m'élancerai, il ne faudrait pas que tu en sois renversé ! »

Le chasseur, assis sur sa bête, attend, attend... il attend pendant près d'une demi-heure. Tout à coup, on aperçoit des rayons précurseurs du soleil. Dès que la première flamme s'échappe de la pomme d'or, la petite jument bleue s'élance à une vitesse folle.Le chasseur Vincennes se demande s'il pourra résister à un tel choc. La petite jument prend la même direction que la biche. De temps en temps, celle-ci est en vue ; peu après elle disparaît, puis réapparaît pour disparaître de nouveau. Soudain, la petite jument dit au chasseur Vincennes : « Prépare-toi à tirer ! Moi, je déploie toute l'énergie possible, mais je ne pourrai pas soutenir longtemps cet effort. Dès que tu auras le doute d'une chance de détruire la biche, tire et laisse faire ! À la grâce de Dieu ! »

Le chasseur prépare sa carabine et met en joue. Tout à coup, paff ! Il n'aperçoit plus rien. La petite jument ralentit sa course et finit par s'arrêter. « J'ai raté ma cible ! lui dit le chasseur. Je n'ai perdu qu'une seule balle dans ma vie, et c'est celle que je destinais, il y a un instant, à cette fameuse biche !

— Non, chasseur Vincennes, réplique la petite jument ; tu n'as pas raté ta cible !

— Je l'ai ratée, te dis-je. Je n'ai pas vu la biche s'affaisser !

— Toi, tu ne l'as pas aperçue, mais moi, je l'ai vue tomber ! Tu n'as pas perdu ta balle ! Nous allons revenir un peu sur nos pas et tu vas contempler la biche portant la pomme d'or dans sa gueule. Je suis certaine de ce que j'affirme ! Tu n'as pas manqué la biche ! Je l'ai vue, moi, s'effondrer ! »

Le chasseur fait confiance à sa bête. Tous les deux font demi-tour et reviennent sur leurs pas. À une faible distance, ils trouvent, en effet, le cadavre de la biche serrant encore la pomme d'or dans sa gueule. Le chasseur Vincennes s'empare de la pomme et la cache dans sa poche en disant : « Eh bien ! j'étais certain de ne pas avoir frappé ma cible ! Jamais je n'aurais pensé à pareil succès !

— Enfin, chasseur, tu as abattu la biche ! » conclut la petite jument bleue.

Le chasseur, après avoir placé la pomme dans sa poche, conduit sa monture vers le château du roi. Au cours de la chevauchée, le chasseur Vincennes dit à la biche : « Moi, j'ai faim à la suite de cette longue course.

— Moi aussi, j'ai faim ! de repartir la petite jument. J'ai réellement faim et je mangerais volontiers !

— Moi aussi, je mangerais, affirme à son tour le chasseur Vincennes. J'ai un peu d'argent dans ma poche, je pourrais acheter du pain et du vin pour toi, et un peu de provisions pour moi. Nous pourrons ainsi apaiser notre faim ! »

À ce moment, les deux athlètes traversent une grande ville. « C'est en plein l'occasion, souligne la jument bleue, de nous procurer de la nourriture. Va en acheter pour toi, et, s'il te plaît, un peu pour moi, aussi ! »

Le chasseur entre dans une épicerie et s'achète un peu de provisions, puis commande du pain et du vin. Les deux compagnons s'éloignent un peu de la ville et prennent leur repas, un assez bon repas. Après avoir calmé sa faim, la petite jument bleue dit au chasseur Vincennes : « Si tu m'approuvais, nous ne ferions pas tout le trajet d'aujourd'hui. Nous avons contourné plusieurs endroits, aujourd'hui, et notre route s'en est trouvée allongée. Si tu voulais, nous prendrions un chemin de raccourci et nous pourrions ainsi être de retour moins tard au château ! Mais il faudrait que tu me fasses une promesse, et si tu y manques tu pourrais payer de ta vie ce manque de parole ! Il te faudrait me promettre de maîtriser ta curiosité et ne pas te laisser tenter par toutes les richesses que tu pourrais voir !

— Mais quelle route veux-tu donc suivre ? Quelle babiole, crois-tu, pourrait me tenter ? Je ne vois pas ce qui pourrait bien exciter ma convoitise !

— Je vais te faire traverser des endroits où sont entassées des joyaux éblouissants. Mais il ne faut toucher absolument à rien. S'il t'arrivait de t'approprier quoi que ce soit, tu serais en butte à de très grands malheurs !

— Ah ! voyons ! À mon âge, mes poussées de convoitise sont passablement diminuées !

— Très bien, chasseur ! Mais remarque bien que si tu fais la moindre frasque, tu pourras la payer cher !

Après quelques petits détours, la jument bleue arrive à une espèce de grotte ou plutôt à une route s'engouffrant sous une montagne qui abritait une sorte de musée. On y trouvait des couronnes de princesses, de rois, de belles peintures, les plus beaux diadèmes, les plus beaux trésors du monde entier. Le chasseur Vincennes n'avait jamais vu de chefs-d'œuvre si éblouissants.

Par hasard, le chasseur vient à passer sous une couronne suspendue à un fil d'or fixé au plafond. La couronne lui frôle presque la figure, au passage. Le chasseur file à cheval sur sa petite jument bleue. Une pensée lui traverse l'esprit. « Si je m'emparais de cette couronne, personne n'en aurait connaissance ! Je vais l'emporter. Ce n'est pas pour moi ! Je la donnerai en cadeau au roi ! »

Il est évident que le chasseur ne soupçonnait pas la valeur de ces bijoux, de ces couronnes. Tout en se déplaçant, il casse le fil d'or et glisse la couronne sous sa chemise, à la hauteur de la poitrine. Puis, il continue sa route. Une fois sortie de ce souterrain, la petite jument demande au chasseur : « As-tu apprécié ta visite de ce musée ?

— Ah ! c'était beau, réplique le chasseur, c'était beau... je n'ai jamais rien contemplé de si beau !

— Et tu n'as rien dérobé, je l'espère ?

— Non ! Je n'ai rien touché absolument à rien !

— Tant mieux ! s'exclame la petite jument. Maintenant, je vais galoper plus rapidement. Tu sais que, ce soir, nous allons regagner le château à une heure passablement tardive ! Toutefois, si nous avions refait la route parcourue aujourd'hui, nous serions rentrés très tard. Mais, vu le raccourci emprunté, notre route en est passablement abrégée. Je presse le pas un peu plus pour rejoindre le château à une heure pas trop tardive.

Les deux compagnons rentrent au château, assez tard dans la nuit. Le roi attendait depuis longtemps le chasseur, en se promenant sur sa galerie. Il avait hâte d'obtenir des renseignements de cette première poursuite de la biche.

Le chasseur arrive au château. Le roi s'empresse de descendre à sa rencontre.« Attendez un tout petit peu ! lui lance le chasseur. Je vais d'abord aller reconduire ma jument à l'étable pour lui donner sa pitance ; elle a faim, comme moi aussi d'ailleurs ! À mon retour, nous pourrons causer ! »

Le chasseur se rend à l'écurie, enlève la selle de sa jument, alimente abondamment la bête, la frictionne, lui recouvre le dos d'une couverture pour empêcher le trop grand refroidissement. En effet sa jument avait eu passablement chaud. Au moment de la quitter, le chasseur lui dit : « Je te quitte, mais je reviendrai te visiter à la fin de la veillée, avant le coucher ! »

Le chasseur revient au château. Une table servie l'attend. Sa toilette faite, Vincennes s'assoit à table pour souper. Le roi va s'asseoir près de lui. « Chasseur Vincennes, demande le roi, comment s'est déroulée l'excursion de chasse ?

— Assez bien, assez bien, Sire le roi ! Je croyais y rencontrer de plus nombreuses difficultés !

— Et la biche ? L'as-tu vue au moins ?

— Oui, je l'ai vue ! Je l'ai vue certainement, je l'ai même tirée !

— Ah, non ! Là, je ne te crois pas ! Je ne puis te croire !

— Eh bien ! Vous m'avez dit vous-même que, si je vous rapportais la pomme d'or, ce serait une preuve de la mort de la biche ! »

Le chasseur porte la main à sa poche et en retire la pomme d'or qu'il remet au roi. « Chasseur Vincennes, s'écrie le roi, c'est la première fois de toute ma vie que je constate un tel phénomène ! Je sais que la biche est morte ! Tu t'es emparé de la pomme parce que tu as tué cette voleuse. Peu d'hommes célèbres venus ici pour tuer cet animal ont pu voir cette biche. Beaucoup ne l'ont même pas vue ! Il leur a donc été

impossible de l'immobiliser et de lui enlever la pomme. Et cet animal est trop puissant pour lui enlever le fruit volé sans abattre le voleur, du moins d'après ce qu'en disent les savants venus ici. Tu es donc, chasseur Vincennes, le seul homme, à ma connaissance, à posséder une telle habileté ! Somme toute, on ne saurait jamais trop te récompenser !

J'ai promis de donner ma couronne, mon royaume et tous mes biens à celui qui détruirait la biche. Si tu le veux, tout t'appartient, chasseur Vincennes !

— Non, répond le héros ; je ne suis pas venu ici dans l'intention de devenir roi. Gardez votre royaume et tous vos biens. Moi, je n'en ai pas besoin ! Je suis trop âgé pour me lancer dans une autre carrière. Je veux m'en retourner chez moi. Nous allons attendre à demain matin et nous reparlerons de cette affaire !

— Très bien ! Mais, continue le roi, puisque tu te désintéresses de mon royaume, je vais t'offrir un beau cadeau. Tu l'as bien mérité. Je vais te donner ce cadeau en souvenir de ton succès dans la destruction de la biche. Tu ne peux le nier, tu es le plus habile chasseur de l'univers ! »

Le roi se lève, passe dans une autre pièce et en revient portant en mains une carabine en argent solide, décorée en or. « Tiens, chasseur ! Ce joyau appartient au chasseur Vincennes ! C'est le cadeau que je tiens à t'offrir ! Il vaut une fortune, mais je te le donne volontiers. Je le réservais pour celui qui détruirait la biche. Tu l'as donc mérité ! »

Le chasseur Vincennes jette un coup d'œil sur son cadeau. Il est ébahi par la beauté artistique de cette pièce. Ce fusil valait beaucoup plus qu'une vulgaire carabine de chasse. Le chasseur adresse, à son tour, la parole au roi. « Moi aussi, j'ai un cadeau à vous offrir. Je vous prie de bien vouloir l'accepter !

— Même si tu ne m'offrais qu'un sou de cuivre, chasseur Vincennes, pour moi ce serait plus précieux que le bijou de fusil que je t'ai donné ! Ce sera pour moi le souvenir d'un exploit unique : la destruction de la biche ! Elle qui nous visitait depuis si longtemps et s'emparait de nos biens et même de fortunes immenses ! Aujourd'hui, chasseur, tout est fini ! C'est pourquoi un seul sou venant de toi, pour souligner ton exploit, a plus de valeur à mes yeux que cette précieuse arme ! »

Le chasseur Vincennes retire de sa chemise la couronne, enlevée dans le souterrain, et la tend au roi. Ce chef-d'œuvre valait à peu près le double de toute la fortune du roi. Ce dernier commence à bégayer et recule de deux pas. « Où as-tu pris cette couronne, chasseur Vincennes ? hurle le roi.

— Moi, rétorque le chasseur, je ne vous ai pas demandé où vous aviez pris la carabine, le cadeau que vous m'avez donné ! Je ne vous ai rien demandé, je me suis informé d'aucun détail. Faites comme moi. Ne cherchez pas à savoir où je me suis procuré ce cadeau !

— Mais, chasseur, je n'ai pas besoin de m'informer, je lis à l'intérieur de la couronne, le nom et l'adresse de la princesse à laquelle appartient ce bijou ! Voici, chasseur Vincennes, des faits qui vont t'intéresser !

Un roi avait une belle princesse, la plus jolie de l'univers. Elle a été enlevée par des géants. On n'a jamais pu la retrouver, malgré les sommes immenses promises par le père à qui retrouverait sa fille. Eh bien ! moi je t'avertis, chasseur Vincennes, que, si tu ne retrouves pas cette princesse, tu seras pendu dans trois jours ! Tu seras pendu ici même ! C'est beau de faire des exploits, mais il ne faut pas les gâcher avant de les avoir terminés. Il te faudra en tenir compte dorénavant ! Cette couronne ne t'appartient pas. Tu l'as volée. Eh bien ! pour ta punition, tu vas retrouver la princesse qui en est propriétaire ! »

Le chasseur Vincennes se sent alors révolté. « C'est ainsi, dit-il au roi, que vous voulez me récompenser d'être venu à votre aide ?

— Ce n'est pas moi, chasseur Vincennes, qui veux te punir ! D'abord, celui qui a volé cette couronne va être sévèrement puni par le père de la princesse. Il va payer ce crime de sa vie. S'il veut sauver sa vie, le voleur n'a qu'une chance : retrouver la princesse ! Ce n'est pas moi qui vas te mettre à mort, mais le père de la princesse à laquelle appartient la couronne. Pour échapper à la mort, il te faut donc retrouver la princesse enlevée par des géants !

— Je suis certain de mourir, reprend le chasseur. De toute façon, il me faudra mourir. Mais je ne mourrai pas en lâche ! Il ne sera pas dit que je n'ai pas fait mon possible, que je n'ai pas fait mon devoir ! Je vais essayer de la retrouver, cette princesse ! »

Le chasseur s'en va à l'écurie, le soir, avant le coucher, et rejoint la petite jument bleue, l'air tout pensif. Il semble évidemment désolé. La petite jument lui demande des explications. « Qu'est -ce qui ne va pas ? s'enquiert la bête. Tu devrais passer une veillée de triomphe, une nuit de bonheur ! Tu as réussi un exploit que les meilleurs chasseurs, les plus grands savants, les plus grands tireurs de l'univers ont tenté sans jamais réussir. Toi, lors de ton premier essai, tu réussis ! On devrait te fêter, tu devrais être heureux. Mais, au contraire, tu m'as l'air tout désemparé.

— Oui, petite jument, tu as raison ! Je suis très malheureux et pour cause !

— Pourquoi es-tu malheureux, chasseur Vincennes ?

— Je vais te faire un aveu ! Tu te rappelles le souterrain qui nous a servi de raccourci, aujourd'hui ? Il y avait des couronnes, des bijoux merveilleux, les objets les plus jolis de l'univers. Tu m'avais défendu de toucher à quoi que ce soit. Eh bien ! j'ai enlevé une couronne, pas pour la garder. Je ne suis pas d'un caractère à m'attacher à ces richesses. Mais j'avais pensé d'en faire cadeau au roi.

— Ah ! tu sais bien qu'on ne fait jamais cadeau d'un objet volé ! Ce n'est plus un cadeau ! Tu as fait un vol, et c'est grave, voler une couronne de princesse. C'est grave ! Et que t'a dit le roi ?

— Si je ne pars pas, dans trois jours, à la recherche de la princesse enlevée, le roi va en avertir le père de la princesse et ce dernier va me mettre à mort !

— Et moi qui pensais que tu avais bien réussi ! Je n'aurais jamais dû te faire passer par ce souterrain ! Je t'avais bien mis en garde, et je ne pensais pas qu'à ton âge tu te laisserais tenter par un bijou de cette sorte ! Vu ton âge, je te croyais d'un sérieux à toute épreuve !

— Mais que veux-tu ? Cette tentation a été trop forte !

— Et maintenant, demande la petite jument, qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je ne le sais pas ! Je t'ai mis au courant de mon problème. Qu'en penses-tu, toi ?

— Ce que j'en pense, moi ? C'est à toi de prendre une décision, non à moi !

— En fait, j'ai pensé de partir à la recherche de cette princesse ! déclare le chasseur.

— Je crois que te ferais bien de partir à la recherche de la princesse !

— Et toi, petite jument bleue, qu'est-ce que tu ferais pendant ce temps ? demande le chasseur

— Eh bien ! Que veux-tu que je fasse, sinon aller avec toi ?

— Ne saurais-tu pas, toi, où se cachent les géants et la princesse ? demande le chasseur Vincennes.

— Évidemment, je le sais ! Je sais du moins où se trouve la princesse ! Je sais très bien où elle vit. Mais il faut la rejoindre, et ce n'est pas mince besogne ! Le gros problème n'est pas de savoir où elle est, mais de la ramener ! Quoi qu'il en soit, demain, nous prenons un bon repos. Nous sommes fatigués de notre course d'aujourd'hui, il nous faut faire relâche toute la journée ! Ne fais pas voir au roi que tu es en face d'une tâche pénible. Montre-lui plutôt que tu as grande confiance dans ton succès. Autrement, il se réjouira de tes soucis. Ne montre aucun signe de pessimisme. Après-demain, nous quitterons le château du roi à la recherche de la princesse ! »

Le chasseur Vincennes regagne le château et recommence à causer de différents sujets avec le roi. Le vainqueur de la biche ne montre aucune angoisse. Le lendemain matin, il se lève, va alimenter sa petite jument comme d'habitude, et va prendre son déjeuner. « Et puis, demande le roi, as-tu décidé d'aller à la recherche de la princesse ?

— Oui, assurément ! Je prends un peu de repos, c'est bien légitime, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! reprend le roi ; mais tu ne disposes pas d'une longue période pour te reposer ! Tu n'as que trois jours ! Le matin du troisième jour, si tu n'es pas parti à la conquête de la princesse, je te fais mettre à mort !

— Je le sais, mais j'ai cependant trois jours devant moi ! réplique le chasseur. Je vais tout de même profiter du temps qui m'est accordé ! »

Le chasseur se promène à droite et à gauche. Au cours de la journée, il va alimenter sa petite jument bleue ; il y retourne également le soir. « Demain matin, chasseur, nous partons à la recherche de la princesse ! annonce la bête.

— Tu sais où elle se cache ? demande le chasseur à sa petite jement.

— Oui, je sais où elle demeure, la princesse, mais c'est la façon de la ramener ici qui offre des difficultés !

— Très bien, très bien ! »

La nuit terminée, le chasseur se lève assez tôt, va donner la nourriture et des soins à sa petite jument, puis, prend un bon déjeuner. « Maintenant, Sire le roi, vous allez me donner un peu d'argent et des provisions de voyage. Ce matin, je vous quitte pour aller à la recherche de la princesse que vous m'avez ordonné de vous ramener !

— Es-tu bien sûr de pouvoir la trouver ? demande le roi.

— Je vous le dirai à mon retour. D'ici cette date, je ne puis rien affirmer ! »

Le roi donne au chasseur un peu d'argent et toutes les provisions exigées. Le voyageur selle sa petite jument, saute en selle et prend la route au pas de la bête. Il avance deux jours, trois jours, quatre jours, et même une semaine à travers la forêt. Parfois, il traverse une ville, puis se retrouve dans le bois ou à l'assaut des montagnes. Soudain, il aborde une grande ville. La petite jument s'arrête et dit au chasseur : « Sais-tu où nous sommes rendus actuellement ? demande-t-elle.

— Non ; je n'en sais rien. Je ne connais pas du tout ces villes-là, puisque je n'ai jamais voyagé. Avant de gagner la ville où j'ai chassé la biche, je n'avait presque jamais quitté la forêt. Tu comprends pourquoi je ne m'y connais pas beaucoup dans le nom des villes !

— Eh bien ! Cette ville est exactement l'endroit où vit la princesse que tu recherches ! Elle est gardée par trois géants et il te sera difficile de la sortir de sa cachette. Maintenant, je vais te dire comment tu vas procéder. Tu vas exploiter une seule chance !

Tu vois, au sommet de la montagne, ce gros château ? C'est là que logent les géants dont je te parle. Au pied de cette montagne coule une grosse rivière traversée par un pont. Déguise-toi en vieillard aussi décrépit que possible ; revêts de vieux habits malpropres et déchirés. N'hésite pas à te salir abondamment et à arborer des haillons.

Tu choisiras dans ma queue un crin dont tu te fabriqueras une ligne à pêche. Descends à la rivière pour y pêcher du poisson. Ta pêche sera abondante. Ensuite nous irons passer à la porte du château des géants. Ceux-ci vont te demander de leur vendre ton poisson. C'est l'automne, il fait assez froid. Pendant qu'ils vont compter l'argent

pour payer ton poisson, demande-leur de t'indiquer une pièce où tu puisses te réchauffer. Ils vont te dire de passer par la cuisine, au rez-de-chaussée et de filer à la fournaise logée au deuxième étage. Tu vas voir un grand escalier qui conduit au deuxième étage. La chambre de la princesse est située, elle aussi, sur le même étage que la fournaise.

Quand tu auras repéré la salle chauffée, ne t'y arrête pas. Continue ton chemin et tu vas apercevoir une porte. Ouvre-la, tu vas être dans la chambre de la princesse ! Tu pourras donc lui parler.

— Très bien ! Mais, même si je parle à la princesse, que va-t-il résulter de cette conversation ?

— Tu vas te rendre compte de ses sentiments. Si elle désire s'enfuir du château des géants, elle va te suivre ! Si elle est satisfaite de sa prison, elle y restera ! »

Le chasseur Vincennes obéit aux suggestions de la petite jument bleue. Il descend à la rivière et y capture une assez grande quantité de poissons. Il monte ensuite sur le dos de la petite jument et va passer à la porte du château. Un des géants l'aperçoit et vient parler au pêcheur. « D'où sors-tu avec ce poisson, lui demande-t-il ?

— Je viens de la pêche ; je viens de la rivière et maintenant je retourne chez moi.

— Tu me vends ton poisson, pêcheur ?

— Ah ! non, je ne te vends pas mon poisson. Allons donc ! Je suis allé à la pêche pour nourrir ma famille ! Mes enfants n'ont pas autre chose à manger !

— Mais nous allons te l'acheter, ton poisson ! Une fois en possession de l'argent, tu vas pouvoir acheter de la nourriture pour tes enfants ! Nous, nous allons pêcher à la rivière, mais nous ne prenons jamais de poisson ! Vends-nous le tien, et, avec l'argent tu nourriras ta famille ! »

Après s'être fait tirer les oreilles un certain temps, le pêcheur prend sa décision : « Entendu ! Je vais vous vendre mon poisson ! »

Le pêcheur entre dans la cuisine avec les géants qui s'affairent à peser le poisson. Le vieillard se met à frissonner. « As-tu froid, bon vieillard ? lui demandent les géants.

— Oui, j'ai froid, et je voudrais bien me réchauffer un peu !

— Eh bien ! monte au deuxième étage, lui disent les géants ; tu y verras une fournaise, et profites-en pour te réchauffer pendant que nous pesons ton poisson et comptons ton argent ! Tu auras ainsi la chance de te réchauffer ! »

Le pêcheur file vers le deuxième étage pendant que les géants sont occupés au poisson et à l'argent. Mais le faux vieillard ne s'arrête pas près de la fournaise ; il continue sa marche et aboutit à la chambre de la princesse. Il se trouve en présence d'une beauté extraordinaire. « Je suis venu vous chercher ! lui chuchote le vieillard.

— Comment ? Venir me chercher ? Mais vous savez bien que je ne puis sortir d'ici !

— Vous vous trompez, princesse ! Je dispose d'un moyen pour vous tirer de ce château !

— Quel moyen ? Dites !

— Ma petite jument m'attend à la porte du château. Je vais bientôt descendre rencontrer les géants. Ces derniers ont jeté un œil sur ma bête et elle semble les intéresser. Ils veulent l'acheter pour vous, mais je ne veux pas la leur vendre. Il se peut que je décide de la leur céder ; je n'en suis pas encore certain. Si je la leur vends, je vais exiger que vous montiez en selle, en ma présence. C'est une jument toute petite, et je vais leur demander que vous la montiez avant de bâcler la transaction.

— Je crois bien qu'ils vont se plier à cette exigence !

— Eh bien ! quand vous serez montée en selle, la petite bête ne voudra probablement pas avancer en vous portant. Il va falloir que je sois près de vous pour qu'elle obéisse, parce que je suis son maître. Elle me connaît, mais vous, elle ne vous connaît pas ! Je vais donc monter en selle avec vous. Peut-être vont-ils consentir à me laisser faire cet exercice en votre compagnie. Quand je serai installé sur la selle près de vous, nous filerons à grande vitesse !

— Je ne m'objecte pas à votre tentative ! »

Le pêcheur fait demi-tour et retourne à la cuisine. Les géants ont terminé l'évaluation du poisson, et l'argent est prêt.

Les géants sont énormes et inspirant la terreur. « Voici, pêcheur, disent les géants, en argent sonnant, la valeur de ton poisson ! Et puis, où t'es-tu procuré ce beau petit cheval ? demandent-ils.

— Ah ! C'est une bête que j'ai achetée ! Elle est petite, mais, par contre, j'économise beaucoup en nourriture ! Comme je commence à vieillir, j'ai acheté cette petite bête pour me transporter au cours de mes déplacements.

— Tu ne nous vendrais pas ton petit cheval ? demandent les géants.

— Ah ! non ; je ne vends pas ma monture ! Vous savez bien que je ne puis me priver de mon petit cheval !

— Mais, avec de l'argent, riposte l'un deux, tu t'en achèteras un autre ! Tu pourras t'en procurer un autre !

— Oui, oui, m'en procurer un autre ! Mais, je ne pourrai jamais m'en procurer un autre de ce calibre ! Ce cheval est tout petit, il est économique, il ne mange pas beaucoup, c'est tout ce qu'il me faut !Et puis, vous autres, vous êtes beaucoup trop pesants pour ce petit animal. Vous ne pourrez monter en selle. D'ailleurs, il ne pourra pas vous porter. Il va s'effondrer sous votre poids !

— Entendu ! Mais nous ne voulons pas acheter ton petit cheval pour nous ; ce serait pour notre princesse ! Elle demeure ici ! Il est possible qu'elle trouve un grand désennui à se promener sur cette petite jument bleue ! Et cette bête, tu peux nous garantir qu'elle n'est pas mauvaise ?

— Franchement, elle n'est pas douce ! Je ne sais si la princesse pourrait la faire obéir !

— Ah ! si elle n'obéit pas à la princesse, nous, nous la forcerons à nous obéir !

— Je ne sais trop si elle obéirait à la force !

— Quoi qu'il en soit, vends-nous-la, ta petite jument !

— Vous la vendre ! Combien payez-vous ?

— Ah ! combien, combien ? Nous allons te donner une grosse somme, assez pour que tu puisses t'en procurer trois de cette sorte !

— Dans ce cas, faites descendre votre princesse ! Si elle peut contrôler ce petit animal, le faire avancer et se promener en se tenant sur la selle, je prendrai une décision. Mais je vous avertis que cette bête n'est pas gentille pour son cavalier ! Il faut y faire attention ! »

Les géants vont chercher la princesse dans sa chambre et lui disent : « Va, monte en selle sur cette petite jument et essaie de te promener dans la cour. Le vieillard nous dit qu'elle est mauvaise pour son cavalier ; donne-nous le preuve du contraire, toi ! »

La princesse s'approche de la petite jument et monte en selle. Elle lui donne le signal d'avancer. Le petit animal se dresse sur les deux pattes arrière et menace de ruer. La petite jument ne veut pas avancer d'un centimètre. « Non, non, s'écrie le pêcheur, ce petit bougre de cheval n'obéira pas ! Non, princesse, vous ne pourrez jamais vous faire obéir !

— Je m'en vais aller secouer cette bête, moi, annonce le plus gros des trois géants. Je la forcerai bien à bouger !

— Non, non, n'y va pas, n'y va pas ! Tu risquerais de tout gâcher ! Je suis décidé, je ne vous vends pas ma jument ! À moins... à moins... Je viens de penser à un moyen ! À moins que je monte en selle avec la princesse et que je commande la petite jument. Elle est habituée à moi, je suis son maître ! Moi, je n'ai aucune difficulté à la faire obéir. Quand la jument aura fait quelques randonnées, la princesse en selle, la bête s'habituera à sa nouvelle maîtresse et peu à peu, elle obéira à ses volontés. À ce moment, la jument reconnaîtra la princesse pour sa maîtresse !

— Tu as raison, vieillard ! Mets ton plan à exécution ! » Le chasseur Vincennes monte en selle avec la princesse et commence à parler à sa petite jument. Celle-ci s'avance d'abord à pas lents, décrit quelques cercles autour du château. Peu à peu, la petite jument augmente le rythme de sa marche et accélère sa vitesse. « Comment va la petite jument ? crient les géants.

— Elle va bien ! Adieu à vous tous ! » repart le chasseur en lançant sa jument à toute vitesse.

En un clin d'œil, la petite bête et les deux voyageurs disparaissent à l'horizon. Les trois géants se trémoussent et s'écrient : « C'est un satané voleur ! Il est venu enlever notre princesse ! »

Quelques instants plus tard, les géants se rendent compte qu'ils ont perdu la princesse à tout jamais. Le chasseur Vincennes file avec la princesse vers le château du roi, pendant que les géants le traitent de sale voleur.

Dès son retour auprès du roi, le chasseur Vincennes va lui rendre visite. « Voici, Sire le roi ! Je vous ramène la princesse que vous m'aviez ordonné de retrouver !

— Oui, s'exclame le roi, c'est elle, c'est sûrement elle ! C'est sa couronne, et c'est elle, on ne peut en douter ! Maintenant, chasseur, je dois t'annoncer une bonne nouvelle : le père de cette princesse a promis son royaume, sa couronne et la main de sa fille à celui qui la retrouverait et la lui ramènerait.

— Ah ! non ; je n'ai pas besoin de royaume, de trésor ni de couronne ! Je n'accepte rien, pas même la princesse ! Je suis trop avancé en âge pour songer à me marier, surtout avec une jeune fille de cet âge ! Non, je refuse toute récompense de cette sorte ! »

Le roi est veuf et il se sent épris de la beauté de la princesse. Il garde la jeune fille au château pendant que le chasseur Vincennes prend quelques jours de repos en attendant de reprendre le chemin du retour.

Le roi commence à courtiser la princesse. Celle-ci était une jeune fille ; le roi était d'un âge assez avancé. Il était aussi vieux que le chasseur Vincennes, sinon plus âgé. Cependant, par une tierce personne, le roi demande la princesse en mariage. La princesse trouve que ce plan est dénué de sens. Sans refuser carrément, elle donne une réponse évasive.

Un jour, le roi vient, en personne, demander la main de la princesse. « Je ne puis vous épouser, répond la princesse, parce que je suis gravement malade !

— Tu es malade ? interroge le roi.

— Vous savez que je demeurais chez les géants, des génies. Quand je ressentais un malaise à la tête ou dans un membre, je m'empressais de me promener un peigne dans les cheveux, et toute douleur disparaissait. Ce peigne était un cadeau de ma fée-marraine. Je plaçais ce peigne sur une tablette à la tête de mon lit, et je m'en servais pour chasser le moindre malaise. Je redevenais comme une personne exempte de toute douleur ou de tout mal. Depuis mon arrivée ici, je suis privée de l'usage de ce peigne merveilleux. Ma santé n'est pas bonne du tout ! Je me sens toujours malade.

— Oui ? Je vais ordonner au chasseur Vincennes d'aller te chercher ce peigne. Il sait maintenant où se trouve ce château des géants. Il va te rapporter ton peigne !

— Ah ! le chasseur Vincennes ! Il est venu me tirer des mains des géants, mais s'il retourne au même château, il ne sera peut-être pas reçu aussi douillettement que lors de sa première visite. À ce moment, les géants ne le connaissaient pas ; maintenant, ils le connaissent !

— Le chasseur Vincennes s'en tirera très bien, j'en suis sûr ! »

Le roi fait venir le chasseur et lui donne cet ordre : « Demain matin, tu vas partir en mission importante.

— Où me faut-il aller ? demande le chasseur.

— Au château des géants. Tu vas aller y chercher un peigne que la princesse tenait sur une tablette à la tête de son lit.

— Un peigne ? Mais elle peut en trouver en abondance ici, au château ! insiste le chasseur.

— Oui, mais ce n'est pas le sien ! Celui qu'elle possédait pouvait la libérer de tout malaise, de toute maladie, au seul contact du peigne avec les cheveux. De sorte que, après avoir utilisé ce peigne, la princesse recouvrait sa santé normale, toute maladie ayant disparue. Depuis son arrivée dans notre château, la princesse est malade parce qu'elle est privée de son peigne. Tu vas aller le lui chercher !

— Mais quand je me présenterai de nouveau chez les géants, proteste le chasseur, on va me reconnaître, et je ne pourrai plus m'introduire dans leur château !

— Facile ou non, ce voyage, tu dois l'entreprendre de la façon que tu jugeras la plus efficace. Quoi qu'il en soit, il faut que tu ailles chercher ce peigne merveilleux ! »

Le chasseur Vincennes se rend à l'écurie, le soir, pour prendre soin de sa petite jument, et lui apporte les paroles du roi. « Je t'avais pourtant recommandé de ne toucher à rien dans le souterrain ! Vois-tu maintenant les conséquences de la désobéissance ? En plus de faire face à des embarras et à des malheurs, tu peux y perdre la vie, sois-en certain !

— Je le sais, je le sais ! pleurniche le chasseur, mais que nous reste-t-il à faire ?

— Eh bien ! demain matin, nous appareillerons un petit bagage et nous partirons en direction du château des géants !

— Mais, les géants, en nous voyant arriver, ils vont nous reconnaître ! signale nerveusement le chasseur.

— Oui ! Mais... quoi qu'il arrive, nous songerons à notre tactique au cours du voyage ! Prépare-toi au départ pour demain matin ! Retourne maintenant au château du roi, et ne laisse entrevoir aucun signe de tracas ! Autrement, il va se moquer de toi ! Donc, demain matin, nous partons en voyage ! »

Le chasseur Vincennes retourne au château, veille en compagnie du roi, cause avec lui, cause avec la princesse et quelques servantes qui se sont jointes au groupe. La

conversation va bon train, toute la soirée. La veillée terminée, le chasseur retourne visiter sa petite jument, lui procure les soins ordinaires, et revient se coucher. Ce voyage le préoccupe tellement qu'il ne peut fermer l'œil, cette nuit-là !

Le lendemain matin, le chasseur Vincennes prépare quelques bagages, prend son déjeuner, selle sa petite jument bleue et prend la route en vue d'aller chercher le peigne exigé par la princesse. Une fois dans la ville où, la première fois, elle avait révélé où demeuraient les géants, la jument s'arrête et s'adresse au chasseur. « Maintenant, qu'as-tu l'intention de faire ? Il te faut, sans faute, aller chercher ce fameux peigne !

— Oui, mais comment allons-nous procéder ? demande le chasseur.

— Eh bien ! tu vas t'habiller encore en pêcheur, mais moi, je me tiendrai à l'écart. Tu vas pêcher du poisson, et ensuite tu te rendras seul, à pied, au château des géants. Tu vas procéder de la même façon que l'autre fois. Je vais tellement bien te déguiser qu'ils ne te reconnaîtrons pas. Je vais te déguiser à mon goût ! Quand tu auras ton poisson, tu iras le vendre au château. Ne sois pas timide en présence des géants. Pendant qu'ils vont être occupés à peser ton poisson, monte au second étage dans la direction de la fournaise ; file immédiatement à la chambre de la princesse, et empare-toi de son peigne, sur la tablette. Mais au lieu de revenir à la cuisine, rends-toi au-delà de l'escalier et rejoins une porte qui ouvre sur un balcon, au deuxième étage. Je t'attendrai sous ce balcon. Tu n'auras qu'à sauter du deuxième étage et nous décamperons sans tarder ! »

La petite jument déguise le chasseur en pêcheur. Celui-ci pêche son poisson et s'en va passer en face du château. Un géant, dans la cour, crie au pêcheur : « D'où viens-tu toi ? Ne serais-tu pas le pêcheur qui est venu enlever notre princesse, l'autre jour ? Mais, non ! Toi, tu vas à pied !

— Je ne sais pas, moi, de quoi vous parlez ! Une princesse... quelle sorte de princesse ? Mais quelle histoire tu es en train de me raconter ?

— Eh oui ! Un pêcheur, comme toi, est venu l'autre jour, monté sur une petite jument bleue. Il est venu nous vendre du poisson, et finalement il a volé la princesse. Il a enlevé notre princesse, et nous ne l'avons plus revue ! Mais toi, à pied comme tu es, il n'y a pas de danger que tu voles quoi que ce soit !

— Ah ! non ; moi, je ne suis pas un voleur, je suis pêcheur ! J'ai entendu dire que l'on prenait beaucoup de poissons dans votre rivière, et je suis venu vérifier ces ouï-dire. En effet, le poisson y est assez abondant ; j'en ai attrapé une bonne quantité !

— Eh bien ! tu vas nous vendre de ton poisson ?

— Non, je n'en vends pas, répond le pêcheur. Il faut que je rentre chez moi !

— Ah ! nous allons te le payer grassement, ton poisson ! Allons, allons ! »

Le pêcheur s'objecte quelque peu à ce marché, mais il consent encore à vendre son poisson aux géants. Une fois rendu dans la cuisine, il n'hésite pas à grimper au

deuxième étage. Sans s'arrêter à la fournaise, il file immédiatement à la chambre de la princesse. Il repère le peigne, le met dans sa poche et suit les directives de la petite jument. Il pousse la porte, aboutit sur la galerie... Tel qu'annoncé, la petite jument bleue l'attend. Le pêcheur saute sur le dos de la bête et détale à toute allure.

Un géant rôdait dans la cour. Il s'était rendu à la fournaise pour y rencontrer le vieillard. Ne pouvant l'y trouver, il descend dans la cour... Mais le pêcheur file déjà sur sa petite jument. « Ouais ! s'écrie le géant, c'est donc toi le pêcheur qui es venu enlever notre princesse !

— Il a bien fait ! s'écrie un autre géant. Il a bien fait ! Il a été assez courageux pour venir enlever la princesse, il a été assez courageux pour venir chercher son peigne, il a bien fait ! Pêcheur, crie-t-il à toute voix, nous t'en faisons cadeau ! »

En quelques secondes, le chasseur Vincennes est invisible, lui et sa jument. Il arrive au château du roi, va porter le peigne merveilleux à la princesse. « Tenez, princesse : le voici, votre peigne !

— Ah, quel dommage ! s'écrie la princesse ; comme il est regrettable pour un homme de tant travailler, de risquer sa vie tant de fois sans en recevoir la moindre récompense ! Que de hauts faits ignorés ! Tu as détruit la biche, tu es venu me chercher dans un château de géants, et ensuite, pour satisfaire un simple caprice de princesse, tu as risqué ta vie à la demande d'un roi ! C'est bien regrettable ! Merci mille fois, chasseur Vincennes, et j'espère qu'un jour, tu seras récompensé de ton héroïsme ! »

Le chasseur se rend auprès du roi et lui dit : « Eh bien ! la princesse a repris possession de son peigne ! Elle a reçu ce qu'elle désirait. Quant à moi, j'ai l'intention de me reposer deux ou trois jours, et, ensuite, de retourner chez moi. J'aspire à vivre dans la tranquillité après avoir eu tant de misère et de tracas ! Après mon départ, si vous êtes embarrassé par d'autres problèmes, vous vous arrangerez pour vous en tirer vous-même ! »

On veille en groupe, au château, à causer et à s'amuser. Le chasseur n'oublie pas d'aller alimenter sa petite jument bleue, à l'écurie.

Le lendemain matin, le roi se présente à la chambre de la princesse et lui fait un boniment : « Maintenant, princesse, tu dois avoir recouvré ta santé ; serais-tu prête à m'épouser ?

— Eh bien ! oui, Sire, je serais prête...

— Quand, quand ? demande le roi.

— À quelle date, je ne puis le dire, mais ce sera au moment où vous accepterez ma condition : respecter les coutumes du mariage encore en vigueur chez moi ! Dans mon milieu, il ne suffit pas de dire « Nous nous marions » ! Nous devons suivre une coutume, une certaine loi, avant de procéder au mariage. Je serai prête à me marier quand je serai certaine de pouvoir respecter cette coutume !

— Quelle est donc cette coutume que l'on observe, chez vous ? demande le roi

— Dans mon pays, répond la princesse, quand on se marie, il faut d'abord prendre un bain dans une grande baignoire contenant de l'eau acidulée. Il s'agit de verser une petite bouteille d'acide dans une baignoire remplie d'eau. Quand l'eau est assez acidulée pour dissoudre un quartier de bœuf de façon que les chairs et les os montent en huile à la surface, il est temps d'y prendre son bain. Cette immersion dans la baignoire a pour but de purifier le corps. Ensuite, on peut procéder au mariage.

— Oh ! pense le roi, il faut que l'eau devienne chaude pour dissoudre un quartier de bœuf, réduire en huile les chairs et les os ! Comment le corps humain peut-il résister à une telle chaleur ? Et puis, princesse, où peut-on se procurer cet acide dont tu parles ? »

La princesse lui donne le nom d'une fosse gardée par des lions ; il s'y trouve une fontaine remplie de cette eau acidulée.« Mais qui, demande le roi, pourrais-je envoyer à cette fontaine pour nous rapporter un peu de cette eau ?

— Je n'en sais rien ! repart la princesse.

— Moi, je n'en vois pas d'autre que le chasseur Vincennes ! Depuis son arrivée au château, ce chasseur a réussi tous les hauts faits qu'on a exigés de lui.

— Donc, reprend la princesse, seul le chasseur Vincennes est capable d'aller chercher un échantillon de cette eau ! »

Le roi retourne à la cuisine du château et y croise le chasseur Vincennes. « Chasseur, lui dit-il, j'ai une autre tâche à te confier !

— Quelle tâche, Sire le roi ?

— Tu sais d'abord que je vais me marier avant que tu nous quittes pour retourner chez toi !

— Oui, je suis au courant de la nouvelle !

— La princesse consent à m'épouser, mais à la condition de respecter la coutume de son pays.

— De quelle coutume s'agit-il, Sire ? demande le chasseur.

— Eh bien ! dans son milieu, avant le mariage, les futurs époux doivent se purifier dans une grande baignoire contenant cinquante ou cent gallons d'eau, je ne sais trop. Quand la baignoire est pleine d'eau, on y vide un peu d'eau acidulée. Ensuite, on plonge lentement dans cette eau un quartier de bœuf. À mesure que le quartier de bœuf descend dans l'eau, la chair, les os, tout fond et se transforme en huile. C'est dans cette eau que les fiancés se purifient avant de se marier.

— Ouf ! Cette eau-là doit être réellement chaude ! Elle doit certainement purifier !

— Je m'imagine qu'elle doit être brûlante, cette eau, mais si la fiancée s'y baigne, un autre peut aussi s'y baigner ! On ne peut se tromper là-dessus ! Et puis, chasseur Vincennes, cette eau corrosive, on la trouve dans une fontaine gardée par des lions. C'est toi que j'ai choisi pour aller chercher cette eau précieuse. C'est toi que je veux envoyer à la cueillette de cette eau !

— Je ne suis pas venu ici, réplique le chasseur, pour faire les commissions ! Je suis venu ici pour détruire la biche. Vous m'avez chargé d'aller chercher la princesse, puis son peigne... Maintenant, je me prépare à retourner chez moi !

— Eh bien ! avant de retourner chez toi, chasseur Vincennes, tu peux te mériter une belle récompense, mais auparavant, il faut absolument que tu ailles chercher l'eau acidulée ! Si tu refuses de remplir cette tâche, tu vas mourir ! Je vais te mettre à mort plutôt que te laisser partir immédiatement dans ton pays !

— Je vais réfléchir, cette nuit, à la tâche que vous me confiez et je vous rendrai ma réponse demain ! »

Le chasseur Vincennes se rend à l'écurie, le soir, et transmet à sa petite jument les propos du roi. « Je le savais ! s'exclame la bête. Encore des tracas reliés à la princesse par l'entremise de la couronne dont tu t'es emparé ! Tu n'aurais donc pas dû y toucher, chasseur Vincennes ! Tu vas la payer cher, cette erreur !

— Oui, je le sais, mais il est trop tard pour la regretter ! Il faut maintenant que j'essaie de racheter cette faute. Je suis pris dans l'engrenage ! Que veux-tu que je fasse ?

— Et toi, qu'as-tu l'intention de faire ? demande la petite jument bleue.

— Ce que j'ai l'intention de faire ! Où veux-tu que j'aille ? Je ne sais pas où se trouve cette fontaine ; je n'y suis jamais allé ! Je ne sais pas dans quel pays, dans quelle région... si c'est en pleine forêt ou en ville ! Je ne sais rien de cette fontaine !

— Tu la trouveras en pleine forêt ! reprend la petite jument.

— Tu sais donc où se trouve cette fontaine et ces lions ? demande le chasseur.

— Je le sais certainement ! Mais je te préviens qu'il sera difficile de rapporter cette eau !

— Eh bien ! si tu penses qu'il est possible de se rendre à cette fontaine, nous nous mettrons en route. Mais si tu penses qu'il est imprudent d'entreprendre ce voyage...

— Pas de capitulation, chasseur Vincennes ! Demain matin, nous préparons nos bagages et nous partons ! Je ne suis pas parfaitement certaine du succès, mais nous allons du moins tenter notre chance. Il faut d'abord essayer, avant de constater les résultats ! Et ces résultats, nous les connaîtrons seulement au retour, si jamais nous revenons !

— Nous y allons donc ! s'écrie le chasseur.

— Tôt demain matin, prépare-toi et nous nous mettrons en route ! » ordonne la petite jument bleue.

Le chasseur Vincennes revient au château, y passe la veillée à causer avec le roi et la princesse. Le lendemain matin, de bonne heure, il va donner de la nourriture à sa bête, revient faire sa toilette et prend son déjeuner. Il va seller la petite jument et vient dire au roi : « Sire, je pars, ce matin, à la recherche de votre eau acidulée. Mais je vous donne un avertissement : C'est mon dernier voyage ! Vous m'entendez ? À mon retour, je ne resterai pas longtemps chez vous. Je filerai chez moi. Si vous avez d'autre tâche difficile à confier à quelqu'un, adressez-vous à un autre qu'à moi ! Je considère que je vous ai servi assez longtemps ! »

Le roi donne encore au chasseur des provisions, de l'argent, en cas de besoin. On se souhaite le bonjour, et le chasseur monte en selle. Il voyage pendant huit jours à travers des régions boisées.

Un jour, vers dix heures, en matinée, la petite jument s'arrête au pied d'une montagne, en pleine forêt. « Chasseur Vincennes, dit-elle, vois-tu cette palissade là-haut ? C'est là la fosse où se tiennent les lions pour surveiller la fontaine d'eau corrosive dont tu as parlé. As-tu une bouteille ?

— Oui, je porte une bouteille dans ma poche !

— Eh bien ! Entre midi et treize heures, les lions vont dormir. Tu peux sauter par-dessus leurs corps, tu peux les frapper à coups de pied, si tu le désires... ils ne se réveilleront pas. Mais à treize heures sonnantes, ils sont debout, et malheur à toi, si tu es à leur portée ! La course d'ici à la fontaine, à l'aller et au retour, te prendra une bonne heure. Il ne faut donc pas perdre une minute ! Il te faut te déplacer le plus rapidement possible ! Moi, je reste ici à t'attendre. C'est toi, et toi seul, qui dois aller puiser cette eau !

— Dans ce cas, toute arme est inutile ! s'exclame le chasseur. Je ne gagne rien à apporter une arme !

— Toi et ta bouteille, c'est suffisant ! »

Le chasseur Vincennes entreprend l'ascension de la montagne et parvient à la fosse qui entoure la fontaine. Il constate que les lions dorment profondément. Il en compte sept ou huit étendus autour de la fontaine. Il passe près de l'un, saute par-dessus l'autre et arrive à la fontaine. Sa bouteille une fois remplie d'eau, le chasseur reprend le chemin du retour en courant de toutes ses forces. À peine a-t-il franchi la palissade, que les lions se réveillent. Ils lancent des hurlements capables de faire trembler le sol. Le chasseur aperçoit quelques lions lancés à sa poursuite. Il finit par rejoindre sa petite jument, monte en selle et déguerpit en vérifiant la présence de la bouteille dans sa poche. « Eh bien ! lance-t-il à la petite jument, encore une réussite ! Mais c'est la dernière commission que je fais en faveur du roi ! Pas plus tard que demain, je reprends la route pour retourner chez moi ! J'en ai assez, je retourne chez moi !

— De toute façon, nous allons d'abord retourner chez le roi, et, une fois chez le roi, nous prendrons une décision. Si notre fatigue n'est pas excessive, nous partirons demain, mais si nous sommes trop fourbus, nous remettrons notre départ à une couple de jours. Le principal, c'est d'avoir réussi ! Rien de plus déprimant qu'un insuccès ! Mais actuellement, nous n'avons aucune raison de nous plaindre ; nous avons réussi, une fois de plus ! »

Les deux compagnons continuent leur route. Ils voyagent pendant encore une huitaine de jours avant de regagner le château. « Tenez, Sire le roi, voici votre bouteille d'eau corrosive ! Vous m'aviez ordonné d'aller la chercher, eh bien ! la voici ! Mais ne me commandez plus rien. C'est fini le temps des commissions ! »

— C'est tout de même dommage, remarque la princesse, d'avoir un si fidèle serviteur et de si mal le payer ! Il a accompli gratuitement tant de tâches difficiles !

— Oui, des tâches difficiles... Mais c'est fini ! Je n'en ferai plus une seule ! Je quitte le château peut-être demain ! Je prendrai une décision, ce soir même ! »

En soirée, le chasseur se rend à l'écurie, donne des soins à sa petite jument et lui rappelle son projet. « Partirons-nous demain matin ?

— Non ; attendons une couple de jours. À cette date, nous partirons !

— Oui, s'il fallait que le roi m'impose une autre tâche, s'il fallait qu'il m'oblige à lui faire une autre commission !

— Ne t'inquiète plus des commissions ! Tu n'as qu'à ne plus accepter de tâche difficile, et nous n'aurons plus à les accomplir ! Puisque nous avons réussi à aller chercher la princesse, là-bas, nous réussirons bien à retourner chez toi ! Si nous avons été capables de rapporter de l'eau corrosive, nous serons également capables de regagner ton château ! C'est ce que nous ferons !

— Tu as raison ! repart le chasseur. J'accepte ton plan : plus aucune commission, plus aucune tâche difficile ! C'est promis ! »

Le chasseur Vincennes veille encore en compagnie du roi et de la princesse. Tout en causant, la princesse dit au chasseur : « Après la veillée, à l'heure du coucher, je voudrais vous dire un mot !

— Très bien ! répond le chasseur.

— Et vous, Sire le roi, continue la princesse, avez-vous fait préparer notre baignoire ? C'est demain matin que nous nous marierons, n'est-ce pas ? Avez-vous tout préparé ce que je vous ai demandé ?

— Oui, princesse ! La baignoire est prête. Il ne reste qu'à la remplir d'eau.

— Épatant ! Je vous conseille de la remplir sans tarder. Il faut que tout soit prêt demain avant-midi. Nous n'allons pas remettre notre mariage d'une journée à l'autre ! Sire le roi, le chasseur Vincennes veut reprendre, demain, le chemin du retour. Je vous

suggère de le garder dans votre château pour la célébration de nos noces ! Je suppose qu'il a probablement mérité cet honneur !

— Il l'a certainement mérité, répond le roi. Chasseur Vincennes, continue le roi, tu vas fêter avec nous, en ce jour de nos noces ! Après ces célébrations, nous irons probablement rendre visite à ton roi. Nous irons te reconduire chez toi, et cette promenade nous servira de voyage de noces !

— J'accepte votre invitation et votre plan, Sire le roi ! Mais si je reste, ce n'est que pour le jour de vos noces ! »

À l'heure du coucher, la princesse glisse quelques mots à l'oreille du chasseur. Ce dernier gagne immédiatement l'écurie et va causer avec sa petite jument. « Nous ne partirons pas demain ! Le roi et la princesse veulent que j'assiste à leurs noces. Sais-tu que la princesse m'a conseillé de te consulter à propos de ces noces ? Elle m'a dit que tu me renseignerais sur certains points de cette fête.

— Oui, je vais te faire une suggestion ! Avant demain matin, donc cette nuit même, tu vas me brider, me seller solidement et tu vas t'armer d'un bâton capable de frapper rudement. Ensuite, monte en selle et conduis-moi vers la route. Là, tu vas me frapper de ton bâton de façon que je file aussi rapidement que possible, peu importe la direction que nous prendrons ! N'aie pas peur de me frapper aussi fort que tu pourras.

— Es-tu folle, petite jument ? s'exclame le chasseur. Je ne t'ai jamais battue depuis que nous sommes ensemble, et tu veux m'obliger à te battre ? Jamais je ne pourrai !

— Oui, chasseur, tu vas m'obéir et tout de suite, cette nuit ! Il faut que tu me battes, si tu veux te bien préparer aux cérémonies des noces, demain matin !

— Mais ce n'est pas de cette façon, ce n'est pas en te bâtonnant que je vais me préparer à cette cérémonie. C'est impensable !

— Je vais te dire pourquoi tu dois m'obéir ! Tu n'auras aucun regret d'avoir suivi mes ordres. Tu vas me faire courir longtemps sous l'effet de ton bâton. Quand j'aurai couru assez longtemps — je sais, moi, quand ce sera suffisant — je serai blanche d'écume, de la tête à la queue. Va ensuite chercher deux des chaudières dont se servent les fermières pour recueillir le lait des vaches. Ces deux chaudières, tu vas les remplir de l'écume accumulée sur mon corps. Tu porteras à la princesse l'une de ces chaudières d'écume, et tu garderas l'autre. Je te dirai plus tard comment l'utiliser.

— Entendu ! Puisque tu me le dis, je vais t'obéir ! »

Le chasseur retourne au château, mais à l'heure du coucher, quand toutes les conversations ont pris fin, il fait semblant d'aller au lit, mais il file à l'écurie, va brider et seller sa petite jument, et il la lance sur la route en frappant sa bête aussi fort qu'il peut. La petite jument file à toute vitesse, le cavalier la roue de coups. Cette course effrénée dure près de quatre heures. La petite jument n'est plus qu'une masse d'écume

d'où surgissent deux oreilles. « C'est bien assez, petite jument ! Je ne puis toujours pas te faire mourir cette nuit ?

— Très bien ! Faisons demi-tour et retournons à l'écurie. Aussitôt rendu, va chercher tes seaux à lait et tu vas y déposer toute l'écume de mon corps. Pour éviter que j'attrape le frisson, enveloppe-moi d'une couverture ! Va ensuite porter à la princesse une chaudière remplie d'écume, et quant à l'autre chaudière, garde-la ici. Je te dirai à quoi l'employer ! »

Le chasseur Vincennes enveloppe soigneusement le petit animal d'une couverture de laine, puis va porter à la princesse une chaudière pleine d'écume. Il revient à l'écurie, alimente avec précaution la petite jument. Celle-ci continue à instruire le chasseur. « Maintenant, dit-elle, tu vas te dépouiller de tous tes vêtements, et, avec l'écume contenue dans la chaudière, tu vas te frotter tout le corps, des pieds à la tête, sans en négliger la moindre partie, ne fût-ce que la surface d'un ongle ! Tu revêtiras alors tes habits, et j'ajouterai d'autres détails plus tard !

— Mais pourquoi toutes ces précautions inusitées ? demande le chasseur.

— Obéis ! Tu ne peux pas te plaindre des conseils que je t'ai donnés jusqu'à présent ! Obéis-moi ! C'est tout ce que j'exige de toi actuellement ! »

Le chasseur Vincennes enlève tous ses habits et se frictionne tout le corps avec de l'écume, y compris le moindre recoin de la chevelure. Il reprend ses vêtements et s'adresse de nouveau à la petite jument : « Maintenant, que dois-je faire ?

— Demain matin, répond le petit animal, aura lieu le mariage ! Tu vas assister à cette cérémonie ! Le roi et la princesse doivent prendre un bain dans l'immense baignoire remplie d'eau. Écoute bien ! C'est toi qui, le premier, vas plonger dans cette immense cuve. Le roi est censé se baigner le premier, mais il va hésiter par crainte de l'eau qui vient de dissoudre un quartier de bœuf sous ses yeux. Il va trouver l'eau trop chaude pour y plonger. Il va t'offrir à plonger avant lui. Ne refuse pas cette invitation ! Ne te laisse pas gagner par la gêne ! Enlève tes habits, revêts un maillot de bain et plonge dans la baignoire. Tu y nageras quelques minutes, et tu sortiras de l'eau. Quant à la princesse, ne te fais pas de soucis pour elle ! »

Le chasseur n'est pas tout à fait à l'aise. Il ne saisit pas tous les détails de ce discours, mais il regagne le château, aux petites heures du matin, et se glisse dans son lit. Il y demeure une couple d'heures, puis se lève pour assister au mariage du roi.

La baignoire a été préparée, le roi et la princesse se présentent près de cette immense cuve ; les fonctionnaires, les serviteurs, les servantes du château prennent place près des invités d'honneur. Une foule immense est venue assister à cette cérémonie. Le chasseur Vincennes s'est placé dans l'entourage de la baignoire.

Vient le moment de mesurer le degré de corrosivité de l'eau du bain. On plonge lentement dans le liquide un quartier de bœuf ; cette masse de chair est transformée instantanément en graisse qui revient à la surface dans un bouillonnement de l'eau.

Tout fond : la chair, les os... Tout est réduit en graisse ! Le roi constate que l'eau est passablement brûlante. « Maintenant, dit la princesse, en se tournant vers le roi, c'est vous qui, en qualité de marié, devez plonger le premier dans la baignoire ! »

Le roi ne peut se résigner à tenter, le premier, cette expérience. Il s'adresse au chasseur Vincennes : « Tu ne trouves pas que cette eau eau trop brûlante ?

— Je n'en sais rien, moi. C'est peut-être très chaud mais jusqu'à quel point, je ne saurais le dire.

— Chasseur Vincennes, ajoute le roi, plonge donc dans la baignoire pour fin d'expérience. Va donc te rendre compte si l'eau est chaude ou non ! »

Le chasseur trempe sa main dans l'eau. « Non ; ce n'est pas chaud du tout ! annonce-t-il au roi, en retirant sa main de l'eau.

— Chasseur Vincennes, plonge donc dans la baignoire, toi, pour me renseigner ! Plonge, plonge ! J'ai hâte de voir comment tu vas t'en tirer !

— Je ne refuse pas de me baigner dans cette eau ! » réplique le chasseur.

Ce dernier enlève ses habits, revêt un maillot de bain et plonge dans la baignoire. Il revient à la surface, nage, évolue avec grand bruit, puis sort de l'eau. Mais... il n'a plus la même apparence ! Ce n'est plus un vieillard, c'est un jeune prince et parmi les plus jolis, un prince d'une vingtaine d'années. Le roi est en admiration à la vue de cette transformation subite. Sa surprise n'a plus de bornes. Le roi se dit, à part lui : « Moi aussi, je vais revenir jeune et beau ! »

Le roi se lance dans la baignoire, mais en touchant le liquide, il est dissous et réapparaît sous forme de graisse à la surface. À peine les derniers bouillons disparus, la princesse plonge à son tour dans la baignoire et s'y lave à son aise. Bientôt, elle sort de cette cuve et va rejoindre Vincennes.

« Chasseur, lui dit-elle, tu as fait beaucoup pour moi, pour le roi aussi, car c'est lui qui te donnait des ordres ! Comme il a été trop ingrat pour te récompenser, te donner ce que tu méritais, eh bien ! moi je veux essayer de le faire à sa place. Si tu veux devenir mon mari, nous serons roi et reine de ce pays ainsi que du mien !

Le chasseur Vincennes a épousé cette princesse. Je ne sais pas, cependant, ce qu'ils sont devenus depuis cette époque !

LE CHASSEUR VINCENNES

Récit folklorique raconté le 12 août 1970, à Cap-Chat, Gaspésie, par M. Gérard Landry (58 ans) natif de Cap-Chat. Il dit avoir appris ce récit dans les chantiers de la Côte-Nord vers 1932.

Enregistrement n° 3738. Conte-type 531. Vol des pommes d'or (301 A I), 531 I a (jument verte), III vol de la couronne, a (développement différent : ramène la princesse, son peigne, eau dissolvante) IV a, b, c, (princesse).

Enn' fois, c'été't... i' y ava't dan enn' grand ville, c'éta' in roi qu'ava't lâ. C'te roi-lâ éta't seul. I' ava't p'us d' femme ; sa femme éta't mort' depu's longtemps.

I' ava' in garçon qui ava' à peu pras vingt-quatre à vingt-cinq ans. Le garçon, son seul intérêt qu'i' ava't, lui, c'éta't d' s'instruire. I' s' renfarma't dans sa chamb'e, p'is lâ, i' apprena' 'a musique, i' lisa't dan 'és livres, i' écriva't, i' faisa't tout's sort's de choses. C'état't d' s'instruire, lir' dans tout's sort's de livr's pour s'instruire 'n en connaît'e plus long qu' possib'e.

In jour qu'i' éta't dans sa chamb'e, son pére ést v'nu l' trouver, p'i' i' s'ést mi' à parlé' a'ec lui comm' d'habitude. Souvent's fois, le roi gu'i renda't vésit' de minme. Tout en parlant, « D' minme, le roi di' à son garçon, i' a dit, te v'lâ rendu assez... d'in âge assez raisonnab'e, te v'lâ rendu à l'âg' de vingt, vingt-quat', vingt-cinq ans, p'is j'ai jama' attendu [entendu] dir' que tu voula's t' marier ! Mé', i' a dit, quoi c' c'ést que... quoi c' c'ést qu' tu pens's de çâ ? I' dit, moé, j' commence à êt' vieux, tantôt j' gu'y s'rai p'us, moé non plus ; m'âs fér' comme in aut'e, m'âs mourir ! C'ést toé qui s'râs roi, tu s'râs seul, t' a'râs pâs d' femme, t' a'râs pâs parsonne a'ec toé. J' t'assure, i' dit, qu' la vie ést longue ! Celui qu' ést t'ut seul, qu'i' a pâs d' femme, la vie ést longue ; p'i' i' dit, j' viens t' trouver pour discuté' avec toé de c'tte affér'-lâ, 'oèr quoi c' c'ést qu' tu pens's de çâ.

— Ah ! Le prince a dit, i' a dit, j' pens' de m' marier, j' pense à beaucoup d' choses ; j' pense à çâ, c'tte affér'-lâ. Mé', i' dit, dan 'és alentours, écitte, j' voés pâs d' fille à mon goût. J' voés pâs d' princesse à mon goût. Faudra't que j' f'ra' in voéyage, i' dit, pour sortir en déhors. Réell'ment, i' dit, j' sors pâs jama's, j' sors... j' vâs pâ' en déhors ni dan 'és ville' éloègnées. Fa't qu'i' dit, j' conna's pâs... Peut-êt' que sortir... si j' f'ra's dés grands voéyage' in peu, j' rencontr'ra' enn' princesse

à mon goût ; j' pourra's m' marier, j' pourra' en fér' ma femme. Mé', lâ, réell'ment, ça m'intéress' pâs !

— Fa't qu' son pér' gu'i a dit, i' dit, si tu veux fér' dés voéyages, c'est b'en facile ! »

P'is, à c' temps-lâ, b'en, i' 'oéyagea't par mer, avec dés vaisseau' à voèles. I' a dit : « Prends-toé in vaisseau, fa's-lé organiser, p'i' i' dit, quand tu s'râs pra' [prêt] à partir, vâs-y ! Pârs pour in moâs, deux moâs, t'oâs moâs, six moâs, in an, si tu veux... çâ, c'ést ton choix. Mé', fa's l' 'oéyag' que tu veux fére !

— Le prince a di' oui ! I' a dit, ça fa' in escouss'[1] que j' pense à çâ, p'i' i' dit, j' pens' que c'ést çâ qu' m'en vâs fére ! »

Fa't que, i's s' sont organisés tou' 'és deux. C'ést... i' éta'ent consentants tou' 'és deux, le pér' p'is l' fils. In bon jour, i' ont gréyé[2] enn' frégad' [frégate] de minme, in vaisseau, a'ec in équipage, tout c' qu'i' ava'ent besoin à bord, p'i' i' ont parti... le prince â parti. P'i' i' s'ést mi' à naviguer. I' a navigué d' minm' pendant deux t'oâs moâs. I' s'arrêta't d'enn' place à l'aut'e. I' s'amusa't d'enn' place à l'aut'e. Quand i' éta't tanné[3], b'en, i' rembarqua' à bord du vaisseau p'i' i' alla't p'us loin.

In bon jour, i' â arrivé à enn' grand vill' qu'i' y ava't lâ. I' y ava' in roi, lâ, aussi. Quand qu'i' ont vu arriver le vaisseau, le roi de c'tte vill'-lâ a vu arriver l' vaisseau, i' a vu c'éta' in vaisseau royal. Vit'ment, i' ont gréyé enn' voéture avec deux ch'faux d'ssus, in cârrosse, p'i' i' on en-'oéyé enne 'oéture au-d'vant pour aller rencontrer l' prince. I' s'ést 'ccosté [accosté]... le... le vaisseau a accosté, puis, on l'â été au-d'vant d' lui, p'is, on l'â r'çu comm' de raison, comme in prince. Lâ, i' â embarqué à bord du cârross' p'i' i' â été su' le roi de c'tte vill'-lâ. Lâ, b'en, i' â d'mandé l'hospitalité p'i' i' a fait' la connaissance a'ec le roi. Ce roi-lâ connaissa't son pére in p'tit peu. C'éta't dés roi' ensemb' qui s' connaissa' in p'tit peu.

Fa't que le prince, b'en, le roi l' connaissa't pâs, mé' i' ont fait la connaissance, puis le prince a couché lâ. L' lend'mon matin, i's s' sont mi' à discuter, le prince p'is le roi... ce roi-lâ de c'tte vill'-lâ. I's s' sont mi' à parler d' different's choses, d' la vie, d' tout c' qui s' pâssa't dan 'a vie, d' beaucoup d' choses.

Fa't que... à in moment denné, le roi a dit, i' dit : « Chez vous, i' dit, c'est-u à pe' près comm' chez nous ? I' dit, vot'e roi, vot' pér' d'abord qu' ést roi, lui 'tou[4], i' fa't-u d' la culture ? I' â-t-u dés grand's propriétés ? I' â-t-u dés grand's fermes ? I' â-t-u dés seigneuries comm' j' peux 'n n-avoèr ? C'est-u aussi beau chez vous, comme on l'â, écitte ?

---

1. *Secousse* : Espace de temps.
2. *Gréer* (ou greyer) : Préparer, mettre à point.
3. *Tanné* : Fatigué, à bout de patience.
4. *Itou* : Aussi, pareillement.

— Ah ! le prince a di' oui ! I' a dit, on 't à peu pras, c'ést à peu pras la minm' chose !

— P'i' i' dit, ton pére, i' dit, i' ést marié comme un...

— I' a dit, mon pére ést marié, mé', i' ést veuf !

— B'en, i' a dit, i' ést comm' moé. P'i' heureus'ment, i' dit, lui, i' a in fils ! Moé je 'n n'ai pâs ! Aucun enfant ! J' su's seul ! J'ai perdu ma femme, moé 'tou, p'is j' su's seul ! La vie ést très longue ! »

Fa't que... i' ont jâsé d' minme, enn' partie d' la journée, de différent's choses, puis le roi a dit, i' a dit : « Si tu veux prince, i' dit, demain, i' dit, on gu'irâ fére in tour ; on gu'irâ voèr lés propriétés, on gu'irâ voèr. Si ça pren 'a s'maine, si ça prend huit jour' à fére l' tour, b'en, on l' prendra ! Si ça prend quinz' jours... t' és pâs pressé ? Si ça pren in moâs, on l' f'râ !

— Ah ! l' prince dit, j' su's pâs pressé du tout. Si j' m'amuse écitte, b'en, i' dit, quand que j' s'rai tanné, j' m'en irai plus loin, à enne aut' ville. I' â dit, moé, qu'est-c' que j' charche, c'ést un' princesse. J' me charche un' femme, parce qu'i' dit, mon pére ést vieux, p'i' i' dit, mon pére, à in moment denné, mon pér' gu'y s'râ p'us. C'ést moé qui s'râ' le roi à mon tour. P'i' i' dit, le pére m' dit qu'in roi seul, in homm' seul, pour ronner [to run][5] tout in roéyaume, tout in château, c'ést dur, c'ést ennuyant, p'is c'ést dur ! Fa't que, i' dit, j'aim'ra' a'oèr enn' femme ! P'is lâ, b'en, j' me charche enn' femme à mon goût !

— Le roi... le roi dit, c' correck ! »

Fa't qu'i' ont veillé ensemble, p'is l' lend'mon matin, i's s' sont l'vés, tou' 'és deux, assez matinal. I' ont déjenné, p'i' i' ont parti, tou' 'és deux. I' ont... i's s' sont mi' à marcher dan 'a forat [forêt] voèr lés forats du roi, d'in bor' [bord] à l'aut'e. I' ont marché tout' la journée sans s'arrêter. Le soèr, i's sont r'venus, p'i' i' a di' au prince, i' a dit : « C'ést-u à peu pras comm' che' vous ?

— I' a di' oui ! C'st à peu pras comm' chez nous !

— Fa't que... i' a dit, d'mon matin, i' dit, on prendrâ in aut' bout'. On vâ allé' 'oèr dan in aut' place, in aut' bout' ! »

Fa't qu'i' ont pâssé la veillée ensemb'e encôre, p'is l' lend'mon matin, i's s' sont réveillé' assez d' bonne heure encôre, p'i' i' ont parti tou' 'és deux. Lâ, i' ont 'té voèr lés propriétés, lés animaux, tout c' qu'i' y ava't su' 'a propriété qu'i' y ava't lâ. Fa't que... i' a di' au prince, i' a dit : « C'ést-i' à pe' pras comm' che' vous ?

— Le prince a di' oui, c'ést peu pra' 'a minm' chose, p'i' i' a dit... che' nous, c'st à pe' pras d' minme. C'st à pe' pras la vie qu'on mène itou !

5. *Run* [to] (angl.) : Gérer, gouverner, faire fonctionner.

— Le roi dit, c' correck ! J' su's b'en content d' savoèr çâ. I' a dit, demon matin, i' dit, on vâ vésiter lés parterres, lés jardins, p'i' i' dit, on vâ vésiter l' château, i' a dit, cés chos's-lâ, 'oèr, i' a dit...

— Le prince i' dit, c' correck ! »

C' fa't que l' soèr encôre, i' ont pâssé la veillée ensemb'e, p'is l' lend'mon matin, encôre assez d' bonne heure, i's s' sont greyés p'is sont mi' à vésiter... encôr' lés terres, lés parcs et tout' c' qu'i' y ava't lâ ; i' ont vésité çâ, tout l' tour du château, p'is lés bâtiments, p'is bon... !

Fa't que... quand c'ést v'nu au jardin, i' ont rentré dans l' jardin, p'i' i' sont mi' à r'gârder çâ. C'éta't beau, c'éta't rempli d' fleurs, c'éta't tout's sort's de belle harbage, tout's sort's de beaux arb's, tout's sort's de... Fa't que le roi a vésité çâ a'ec lui. À in moment denné, i' ont arrivé dan in coin, i' y ava' in pommier, lâ. C'éta' in pommier qui éta't très vieux, par 'hemp'e [exemple] qui éta't magané[6]. O' a'ra't dit d'in pommier qui s'en alla't mourant, que éta't presque chessé [séché]. Fa't que, le prince a r'gardé le roi, i' a dit : « Oué, c'ést b'en beau, p'i' i' a dit, j' vous félicit' de tous ceux-lâ ! Mé', i' dit, n'us aut's, chez nous, in pommier d' minme, i' dit, on l' gard' pâs.

— Le roi dit, non ? Pourquoi c' que vous l' gardez pâs ?

— B'en, i' dit, c'ést trop vieux ; i' dit, çâ, c'ést in arb' qui s'en vâ, i' a dit, i' ést presque mort. Peut-êt', dan in an d'écitte, i' vâ êt' sec ! C'ést pour çâ qu' faut l'enl'ver pareil[7]. Fa't que, i' dit, n'us aut'e' on gard' pâs çâ !

— B'en, i' dit, moé — le roi s' ma' [met] à rire — i' dit, moé, j' te dira's, i' dit, d'aut's choses. J' te dis que si ton pére ava' in pommier d' minm' chez vous, dans son jardin, qu'il l' gard'ra't certain'ment, p'i' i' dit, i' voudra't pâs s'en débarrasser !

— Mé' le prince dit, j' voudra's b'en connaît' la raison, qui nous f'ra't gardé' in arb' de minme, qui para't très mal, qui déguis' tout' le restant, d'abord. P'is vous gardez çâ ! J' voudra's sa'oèr la raison.

— B'en, i' dit, m' âs te l' dir' la raison. I' a dit, c' pommier-lâ, i' a dit, à tout's lés matins, au soleil levant, i' â enn' pomm' d'or qui pése un' livre... tout's lés matins, i' y â enn' pomm' d'or dedans ! »

Le prince s'ést éclaté d' rire à son tour. I' a dit : « Enn' pomm' d'or dedans ! Et's-vous capab' de m' montrer cés pomm's-lâ ? Si i' y â enn' pomm' d'or dedans tout's lés matins, su' 'a saison d'été, i' a dit, vous d'vez 'n n-avoèr plusieurs d' ramâssées ! I' a dit, j' voudra's b'en... j' voudra's 'n en 'oèr !

— I' a dit, non ! C'ést malheureus'ment, j' peux pâs t'en montrer !

— I' a dit, pourquoi ?

6. *Magané* : Détérioré, malmené.
7. *Pareil* : Quoi qu'il en soit, de toute façon.

— Parce qu'i' a dit, i' y â un' bêt' qui vient dans l'arb'e au saleil levant. La menut' que l' saleil para't d'ssus — la pomme ést en or solide — mé', la menut' que l' soleil para't d'ssus, c'ést un' bête, c'ést comme un' bêt' sauvage — j' peux pâs t' dir' trop le nom d' la bêt' que — alle emport' la pomm' d'or, c'ést in frisson. P'i' i' a dit, 'a emport' la pomm' d'or p'i' 'a dispara't. J'ai jama's pu n'en récolter une encore !

— Le prince dit, oué ! P'i' i' a dit, vous avez pâs pu arrêter c'tte bêt'-lâ encôre ?

— I' a dit, non ! J'ai t-engagé lés plus grands chasseurs du monde, lés meilleurs tireurs du monde, lés... lés meilleurs connaissants du monde, p'i' i' a dit, parsonne ont pu l'arrêter !

— Ah ! le prince dit, moé, i' dit, si j'ava's vot' pommier dans l' coin du jardin, comm' vous l'avez, vous, je l' sé's pâs... j' pens' que j' l'arrêt'ra's, c'tte bêt'-lâ ! Si c'ést tel que vous m' dites.

— Mé', le roi dit, moé, si j' connaîtra's l'homm' qui ést capab' d'arrêter c'tte bêt'-lâ... qui peut... qui prend la pomm' d'or, à tout's lés matins, moé j' donn'ra's tout' mon roéyaume, écitte, tout c' qui m'appartient, écitte... je l' donn'ra's, juss' pour la curiosité de connaîr'e c't homme-lâ... je l' donn'ra's !

— B'en, i' a dit, Sir' mon roi, si j'ava's l' chasseur qu'on â chez nous, i' a dit, j' vous dis que... j' vous dis pâs qu'i' vâ la tuer... je l'engag'ra's pâ' à çâ, non plus, mé', j' vous dis que, pour moé, 'a s'râ arrêtée, à mon idée, mon expérience à moé.

— I' a dit, comment c' que vous l'app'lez l' chasseur qu' vous avez lâ ?

— I' dit, on l'appell' le chasseur Vincennes !

— I' a dit, pourquoi c' qu' vous l'app'lez l' chasseur, le chasseur Vincennes ?

— Parce qu'i' dit, on l' peill' [paie] vingt cenn's par moâs, pour chasser. I' dit, ça fa't vingt-deux ans qu'il ést employé par mon pére, dan 'és forêts che' nous. I' y â jama' eu in homme, i' a dit, que... qui peut tirer mieux qu' çâ. I' â jama's pardu enn' balle, de sa vie, encôre ! Quand qu'i' tire enn' chose, i' ést çartain de l'a'oèr !

— I' a di' au prince, i' a dit, ton chasseur Vincennes, à ton compte, qui tir' si b'en, lâ, me l'envoèrais-tu ?

— Çartain'ment, que j' vous l'envoèra's ! Mé', i' dit, r'marquez b'en, i' di' au roi, i' a dit, j' peux pas vous l'envoyer, mé' je l' l'engage à r'guien. Si i' la tue, la biche — i' â jama's pardu enn' balle, mé' in jour viendrâ i' en pardra b'en manque[8] une — i' a dit, j' vous engag' pâs l' chasseur Vincennes, que si i' ést pâs capab' de

8. *Manque* (bien) : Probablement, peut-être.

tuer c't animal-lâ, i' a dit, d'abord, i' a dit, j' vous engag' pâs, i' a dit, j'engage à r'guien ! I' s'en viendrâ che' nous, c'ést tout' ! Sa place ést pour sa vie che' nous. P'is lâ, i' commence à êt' vieux, l' chasseur Vincennes. C'st in homme âgé, p'i' i' a dit, j' voudra's pâs l'engager p'is gu'i fér' d' la misére, non plus ! I' a dit, comment c' que vous l'app'lez çâ, c'tte bêt'-lâ ?

— B'en, i' dit, lés savants m'ont dit... lés plus grands savants du mond' m'ont dit, i's m' denn'nt le nom d'un' biche. I' appell'nt çâ un' biche.

— Moé, j' conna's pâs çâ, mé' j' sé's qu' c'ést in animal assez vit' [vif] qu' c'ést in frisson, p'i' 'a ést disparue, mé' la pomme étou, par 'hemp'e !

— Fa't que le roi dit, i' a dit, Prince, si tu pouva's m'envoéyer l' chasseur Vincenne' écitte, l'asseyer... si i' r'ussit, tant mieux ! Si i' réussit pâs, i' f'râ pâs pir' qu' lés aut's ! Parsonne â réussi, à l'heure actuelle. Ça fa't p't-êt' b'en dés mill' qu' j'ai écitte. B'en, i' dit, i' s'râ pâs pir' qu' lés aut's. I' s'en r'tourn'râ comm' tu le d'mandes, c'ést tout' ! I' dit, on l'engag'râ b'en.

— I' dit, c'ést correck ! »

Le roi dit... le prinç' dit : « M' âs m'en r'tourner che' nous, p'i' i' dit, ensuite, i' dit, m' âs vous envoyer l' chasseur Vincennes ! »

Fa't que... le prince â pâssé encôr' que'qu's jours lâ, p'i' à in m'ment denné, i' â gréyé l' bateau, p'i' i' a r'viré d' bord pour che' z-eux.

I' a arrivé che' z-eux, son pére éta't mort. I' on annoncé çâ au prince qu' son pére éta't mort, ça f'sa' in affér' de six moâs, qu' le prince éta't parti. Lâ, i' ont dit çâ au prince, en arrivant, p'i' i' on annoncé çâ au prince. I' ont dit : « Ton pére ést mort, c'ést toé qu'és le roi ! C'ést toé, lâ, qui dirig's tout'. C'ést toé qu' és l' maître ! »

Fa't que... le prince a été qu'qu's jours che' z-eux. À in moment denné, i' a di' à un d' sés hommes, dés homme' à gages, i' a dit : « Tu vâ' aller dan 'a forat, p'is tu vâ' aller dan 'a forat, p'i' i' a dit, tu vâ' aller dire au chasseur Vincennes que je l' demande, sans faute ! »

Fa't que, in bon matin, le gâ' â parti, lâ, son engagé â parti, i' a été dan 'a forat, i' a été trouver l' chasseur Vincennes, p'is, i' a di' au chasseur Vincennes, i' a dit : « Le prinç' te demande... te demande que... faut qu' tu descende' a'ec ton bagage, tout' c' que t' â' écitte, p'is, i' a dit, que tu descendes l' voèr ; i' a affére à toé !

— Bon ! i' a dit, l' chasseur Vincennes gu'i a dit, j' me 'n attenda's. 'Steur que le roi ést mort, i' a dit, lui, le prince, vâ me j'ter déhors ! J'ai p'u' 'ien qu'à prend'e l' chemin. J'ai pâssé ma vie, i' dit, pour le roi, à travailler presqu' pour [e] r'guien, p'i' i' a dit, aujo'rd'hui, b'en, c'ést l' prinç' qu' ést le roi. Lui, i' ést tanné d' moé, i' m'envoeille. Tant mieux ! I' dit, ça fa't vingt-cinq ans que j' su's t-écitte, dans c'tte maudit' forat-lâ. Je 'n n'ai jama's sorti. Lâ, i' dit, ça s'ra't l'

temps que j' voèra's du monde in peu, que j' devienne in peu civilisé, moé 'tou, voèr du monde !

— Ah ! le gâ' a dit, i' a dit, écoutez b'en, lâ. J' vous dis pâs que l' prinç' vous envoeille, mé', j' pens' qu'i' a pensé comm' vous. C'ést l' temps qu' vous sortiez d' la forat. Vous ête' assez vieux, à c'tte heure, pour sortir. Mé', ça veut pâs dire, çâ, i' dit, chasseur, que le prinç' vous envoeille... vous envoeill' de che' z-eux complèt'ment ! Ça veut pâs dir' çâ pâ'-en-tout' ! »

En tout câs, l' chasseur Vincenne' a ramâssé son bagage — i' ava' in ch'fal — i' a ramâssé son bagage, lâ, p'i' enn' p'tit' tente, p'i' in p'tit peu d' provisions, p'i' i' a ramâssé son bagage, p'i' i' a mis çâ su' son ch'fal, p'i' i' a parti a'ec le gârs. I' s'ést en-allé au château.

Le soèr, b'en, on a fait coucher l' chasseur Vincesses. L' lend'mon matin... L' lend'mon matin, on a di' au prince, on a dit : « L' chasseur Vincenne' ést arrivé, a'ec tout' son bagage, tout son p'tit bagag' qu'i' ava't lâ, p'is, i' éta't b'en content de descendre de d' lâ, sortir du boâs ! I' a dit, c'ta't l' temps qu'i' commence à s' civiliser, lui 'tou, 'oèr du monde !

— Fa't que l' prince a dit, c'ést b'en correck, j' su's b'en content ! I' a dit, vous diré' au chasseur Vincenn's qu'i' s' présente à moé, i' a dit, à enn' telle heure ! »

Fa't que... i' ont parti, i' on [ont] avarti l' chasseur Vincenn's de d' çâ que « l' prince, i' ont dit, i' te d'mande, à enn' telle heure, à son bureau, d'aller l' voèr lâ ; i' â affére à toé ! »

À c'tte heur'-lâ, le chasseur Vincenne' éta't lâ, éta' au bureau du prince. L' prinç' s'ést l'vé, i' gu'i a denné 'a main, i' a dit : « Bonjour, chasseur Vincennes !

— I' a dit, bonjour prince ! I' a dit, à c'tte heure, j' peux pâs dire l' prince, faut dir' plutôt le roi. I' dit, c'ést vous qu' ést [êtes] le roi, i' dit, c'ést vous qui mène. C'ést pour çâ qu' vous m'avé' envoéyé charcher dans l' boâs, dan 'a forat. Ça f'sa't vingt-cinq ans que j' su's renfarmé lâ, dans c'tte maudit' forat-lâ, p'is, i' a dit, lâ, réell'ment, j' su's tanné, moé 'tou. À c'tte heure, b'en, i' dit, lâ, vous m' dennez mon congé, vous voulez m'envoyer, vous avez p'us besoin de moé, tant mieux ! B'en, i' a dit, j' gangn'ra's ma vie d' la magniér' que j' pourrai !

— Ah ! l' prince a dit, non, non, ah ! non, chasseur Vincennes ! Ah ! non, i' a dit, c' pâs d' minme ! Ta vie ést attachée jusqu'à 'a mort, écitte... chasseur, jusqu'à 'a mort, tant qu' tu voudrâs. Seul'ment qu' dans l' boâs tu gu'irâs p'us ! T' âs féni ! T' és t-assez vieux, pour te sortir de d' lâ. C' fa' assez longtemps qu' t' és t-au sarvice de mon pére ! Moé, j'ai décidé qu' tu sort's de d' lâ.

Seul'ment, j'ai in p'tit sarvice à te d'mander, j'ai in p'tit sarvice. C'ést pâ' in engag'ment, c'st un... sarvice. In aut'e roi, in aut'e roi m'â d'mandé in sarvice, p'is j' te d'mand' çâ à toé !

— Fa't que, l' chasseur Vincennes, i' dit, j' su's b'en pra' à vous rend' sarvice, en autant que j' su's capab'e.

— Fa't qu' lâ, le prinç' gu'i a dit çâ, i' a dit, ça fa't six moâs que j' su's parti d'écitte, moé. I' dit, tu sé's, j'ai sorti pour aller dans d'aut's villes, rencontré' enn' princesse à mon goût, pour (e) m' marier, m' fére enn' femme, moé 'tou, comme in aut'e, viv' comme in aut'e, p'is j'ai pâs trouvé à mon goût, à v'nir jusqu'à c'tte heure. J' me su's t-en r'venu ; mon pére ést mort, p'is lâ, c'ést moi qui ést le roi. Le roi, l' dargnier roi... l' dargnier roi lâ ioù c' que j'ai été, i' a dit, i' a in problème. P'is j' m'attends qu' toé tu peux réparer l' problème... tu peux... tu peux v'nir à bout de c' problèm'-lâ, toé !

— Ça dépend, i' a dit, prince, i' a dit, quell' sort' de problème ? »

Là, lâ, lâ... le prinç' gu'i â conté l'histoère... p'is c'ést enn' bich' qui vole enn' pomm' d'or, tout's lés matins, à 'a l'vée du saleil ; 'a [la pomme] pése enn' liv'e. Mé' c't animal-lâ éta' assez vite, c'éta' in frisson qui s' pâssa't, p'is c'ést tout'. I's voéya'ent p'us r'guien, mé' la pomme éta't partie. C'ést un' bête. P'i' i' dit : « Lâ, moé, j'ai di' au roi que si tu alla's fér' la chasse à 'a biche, que, pour moé, qu' t' éta's capab' de... de détruir' la biche. Le roi a d'mandé, i' m'a presque supplié i' a dit, pou' que tu gu'y a'll's ; mé' j' t'ai pâ' engagé, i' a dit, chasseur Vincennes, j' t'ai pâ' engagé du tout. Vâs-y, vâs-y pâs, çâ, c'ést ton affére ! J'eum'ra's tu gu'ira's, j'eum'ra's que t'asseill'ra's [essaierais]. Parç' qu'i' a dit, t' âs jama's pardu enn' ball' de ta vie encôre. Tout c' que t' âs fait', tu l'âs fait', tu l'as très bien fait. Ça veut pâs dire, i' dit, qu' tu vâs réussir c'tte fois-lâ ! Mé', on peut pâs dir' qu' tu réussirâs pâs, si t' asseill's pâs, non plus ! Quand t' a'ra' asseyé, si t' âs pâs réussi, t' a'râs pâs réussi. Viens-t'en écitte ! Ta vie ést pâs... ta vie, écitte, ést assurée tant qu' tu vivrâs. Tu vâs t'en v'nir écitte, au château, tu vâ' êtr' très bien. Tu travaill'râs p'us, tu gu'irâs p'u' en forat, p'us r'guien. Mé', si tu voula's m' rend'e c' sarviç'-lâ, j' s'ra's content !

— Oué ! I' a di' au prince, i' a dit, vous m'avez pâ' engagé, mé', vous m'avez te'jour' engagé d'un' magniére, p'is si j' r'ussis pâ, à çâ, p't-êt' le roi, lâ, vous là-bâs, lâ, lui, i' s'accup'ra pâs d' vous. Si i' ést insulté apras moé, parç' que j'ai pâs réussi, i' m' mettrâ à mort... i' m' renfarm'râ dan 'és prisons, n'import' quoi...

— Ah ! non, non ! Le prinç' dit, non, non ! Prends pâs çâ d' minme ! C'ést pâs d' minme ! Si le roi te garde en prison, ou qu'i' t' denne enn' punition à caus' que t' âs pâs réussi à détruir' la biche, j' gu'irai t' charcher, moé ! Çâ, c'ést in engag'ment ! C'ést tout' ! Seul'ment qu' si t' 'a détruis, b'en, i' promat son roéyaume, tout c' qu'i' â lâ, tout c' qu'i' gu'i appartient... lui, le roi ést vieux, p'i' i' ést seul... i' promat tout c' qu'i' gu'i appartien à celui qui détruira 'a biche. Lui, c'ést pour la curiosité d' 'oèr, si i' y â què'qu'in qui ést capab' de détruir' la biche. C'ést çâ qui veu' avoèr ! C'ést enn' curiosité qu'i' a seul'ment... Parç' que le roi ést assé' âgé, à c'tte heure, p'i' i' 'n â pâs pour b'en longtemps à viv'e, p'i' i' ést seul. Fa't que, si tu lui f'sa's, b'en t' a'ra's çâ te'jours !

— Ah ! i' a dit, enn' question de roi, moé, i' a dit, prince, ça m'intéress' pâs du tout ! J'eum' mieux rester seul, quand minm' j'ai pâs d' fortune, ça m' fa't r'guien ! J'eum' mieux rester t'ut seul. I' a dit, j' veux pâs... Mé', en tou' 'és câs, pour vous fér' plésir, i' a dit, m'en vâs gu'y eller ! M' âs gu'y eller, i' a dit, m'â' allé' esseyer çâ, i' a dit, d' minme !

— I' a dit... l' prince a dit, d' minme, i' a dit, si tu veux gu'y eller, on vâ fér' préparer l' minm' vaisseau que j'ai été là-bâs, moé, minme équipage, p'i' i' dit, tu vâ' embarqué' à bor a'ec ton ch'val, tout c' que t' a'râs d' besoin, p'i' i' dit, on vâ t'envoyer m'ner !

— C'ést correck ! »

Fa't qu'on s'arrange ensemb'e, p'i' au bout d' deux t'oâs jour' apras çâ, le chasseur Vincenne' ést pra' à partir, à bord du minm' vaisseau que l' prince ava' été, pour aller su' le roi, où c' que l' prince éta't parti.

Fa't que... le chasseur Vincenne' â embarqué à bord du vaisseau, p'i' on l'a fait à peu pras lés minm's trajets. Ça a pri' in p'tit peu moins d' temps, par 'hemp'e, parç' que lui, i' arrêta't pâs null' pârt, i' s'en alla' en direction.

Quand ça a fait in çartain... enn' chose... qu'i'... qu'i'... éta't su' l'eau, qu'i' marcha' à bord du vaisseau, le chasseur Vincenn's s'ést mi' à pensé' en lui-minme : « Etr' si longtem [longtemps] à bord du vaisseau, aucun exercice, mon ch'fal a pâs d'exercice, moé, j' n'ai pâs... Mecqu' j'arriv' là-bâs, m'â' arriver comme in fou, m'â' arriver comme in innocent, lâ ! Ça prend te'jours d' l'exercice... p'is vieux comme j' su's lâ, tout ça... »

Fa't qu'in bon jour, i' a été trouver l' capitaine, p'i' i' a dit : « Oué ! i' a dit, tu vâs m' débarqué' écitte... tu vâs m' débarqué' à terre.

— Ah ! l' capitain' dit, non ! J' vous débarqu' pâ' à terre, j'ai pâs l' droit ! J'ai l' droit d'aller vous m'né' à l'île, là-bâs, lâ, pour vous débarquer su' l' quai.

— Ah ! non. Moé, j'ai l'droit, i' a dit, l' chasseur Vincenne' a dit, moé, j'ai l' droit d' fér' quoi c' que j' voudrai. Moé, j' dis que j' débarque écitte !

— Mé', i' dit, j'en ai encôr' pour t'oâs quat' jour' avant d'êt' rendu !

— Moé j' dis qu' ça m' prend d' l'exercice, pou' arriver lâ. J'su's pâs pour arriver lâ, comme in innocent ! Lâ, ça fa' in affér' de deux moâs qu' j' su's t-écitt' à bord du vaisseau, p'is que j' grouill' pâs. J'ai aucun exercice, j'ai r'guien ! Mon ch'fal non plus ! C' fa't qu' mecqu'on arriv' lâ, j' su's pâs pour commencé' à m'exercer quinz' jours, in moâs, t'oâs s'maines, in moâ' avant d'arriver lâ. M' âs débarqué' à terre, p'is lâ, m' âs m'en aller par terre... m' âs continuer. P'i' i' a dit, j' s'rai lâ, j' s'rai lâ avec vous aut's, par 'hemp'e ! Mé', i' dit, j' débarque à terre, p'is j' m'en vâ' a'ec mon ch'fal ! »

Quante l' capitain' voét çâ, fa' arrêter l' vaisseau, p'i' on rent'[9] le vaisseau, on pren enn' chaloupe, p'i' on débarqu' tout' le bagag' du chasseur Vincenne' à terre, puis, on gu'i souhait' bon voyage, bonn' chance. C'éta' en plein boâs comm' de raison, c'ést pâs... i' y ava't pâs dés ch'mins comme i' 'n n-â à c'tte heure. C'éta' en plein boâs, c'éta't l' long du fleuve, p'is, foulé't [fallait] qu'i' marche l' long du fleuve.

L' chasseur Vincenne' a tout' pris son bagage, i' a mis çâ su' l' dos d' son ch'fal comme i' faut, p'i' i' a embarqué, p'i' i' a parti tranquill'ment. I' a marché.

L' soèr arrivé, i' s'ést tenté[10]; i' a couché, p'is l' lend'mon matin, assez d' bonne heure, le chasseur Vincenne' â encôr' déjenné, p'i' 'a gréyé l' bagage encôr' su' son joual, p'i' i' a continué.

Ça f'sa' à pe' pras deux t'oâs jours qu'i' marcha't d' minme. In médi, i' éta' arrêté l' long d'in ru'sseau, a'ec son jual; i' a denné à mangé' à son jual in peu, i' éta' apras fér' manger son jual, manger lui-minme... Tout d'in coup, i' attend [entend] sifflé' en arguiér' de lui, comme enn' parsonn' qui s'en vien à lui. Comm' de fait'! I' se r'vir' la tête... C'ést in homm' qui s'en vien en arguiér' de lui. I' â 'és deux mains dans sés poches, p'i' i' siff'e, i' siffla' in peu. L' chasseur Vincenn's trouv' çâ curguieux[11]. C'ést l' long du fleuve, c'ést d' la forat tout l' tour, à pârt de çâ. I' y â l' fleuv' p'i' 'a forat... I' trouv' çâ curguieux qu'in homme... I' s' ma' à dire en lui-minme: « Moé, j' su's t-écitte, in aut'e â l' droit d'aller lâ, lui itou! Pâ' in mot! »

Le gars s'en vien à lui. L' chasseur Vincenne' éta' apras manger. I' a dit: « Bonjour, chasseur Vincennes! »

C'éta' in homme assé' âgé, enn' barb' blanche, p'i' in homme assé' âgé. I' a dit: « Bonjour, chasseur Vincennes!

— I' a dit, bonjour, vieillârd! »

Mé', le vieillâr â enn' p'tit' jument bleue, en arguér' de lui, qu'i' traîn' par enn' corde. Ah! 'a ést tout p'tite, comme in p'tit poney, par 'hemp'e, tout p'tite. « B'en, i' a dit, chasseur Vincennes, i' a dit, comment ça vâ?

— Ah! l' chasseur Vincenn's dit, ça vâ pâs mal! Moé, i' dit, j' m'en vâs, lâ... j' pâss' par écitte, j' m'en vâs tout l' temps...

— Fa't qu'i' a dit, où c' que tu vâs? »

Fa't que l' chasseur Vincenn's gu'i a dit, çâ: quell' vill' qu'i' alla't, pour quoi c' c'ést qu'i' alla't fér' lâ, détruire enn' bich' qui vola' enn' pomm' d'or. Lâ, l' chasseur gu'i a tout conté çâ...Oué!

---

9. *Rentrer (le vaisseau)*: L'introduire dans une baie en vue d'un débarquement.
10. *Tenter*: Dresser une tente pour la nuit.
11. *Curieux*: Bizarre, rare.

Lâ, l' vieux s'éta' assi' avec lui. L' chasseur Vincenne' a dit, i' a dit : « Si vous voulez manger, vous avez beau, sarvez-vous ! I' y â pâs grand-chose, mé', l' p'tit peu qu' j'ai, b'en, j' vous l'denne ! Mangez avec moé !

— I' a di' au chasseur Vincennes, i' a dit, oué ; b'en, toé, tu 'n n-â' encôr' pour pâs moins qu' t'oâs jour' à ronner [to run][12] t'oâs quat' jours. As-tu assez d' provisions ?

— B'en, si j'en n'ai pâs, i' y en â dans l' boâs. J' f'rai 'a chasse ! J' t-in chasseur ; j' f'rai 'a chasse, p'is m'en vâ' en trouver d' quoi à manger ! Çâ, j' su's pâ' accupé d' çâ ! »

Fa't que l' vieux s'ést mi' à manger avec lui, tranquill'ment. I' a di' au chasseur Vincennes, i' a dit : « Tu vâs lâ ? Heille ! Ce roi-lâ, lâ, j' conna's çâ, ce roi-lâ, moé !

— B'en, le chasseur Vincenn's dit, ça s' peut b'en ; moé, je l' conna's pâs... je l' conna's pâs pâ'-en-tout'. Je l' l'ai jama's vu !

— P'is, tu vâs lâ a'ec la p'tit' réguin' [rigging][13] que t'âs lâ ?

— I' a di' oui ! Quand on vâ fér' la chasse, i' dit, on s'amèn' pâ' enn' réguin', vous savez... Dés réguin's, on n-â te'hours, on n-â te'hours trop ! On traîn' juss' [juste] le plus... le plus... principal !

— Fa't que...oué ! Ton ch'fal, lâ, i' dit, c'ést vieux, çâ, c'tte affér'-lâ ! C'st in vieux ch'fal que t'âs lâ, lâ ?

— B'en oui, i' dit, i' commence à êt'e âgé pâs mal, mé', i' dit, i' ést encôr' b'en bon !

— C'ést pâs bon pour aller lâ. Tu t' rends pâs, i' dit, a'ec c'tte cheval-lâ ! Tu t' rends pâs lâ seul'ment, a'ecque c' cheval-lâ ! I' ést féni ; i' ést trop vieux, ton ch'fal, c'ést p'us... i' ést p'us jeune, c' cheval-lâ. I' ést p'us bon pour fér' çâ, lâ ! Sé's-tu quoi c' c'ést qu' c'ést qu'un' biche, chasseur Vincennes ? T' és t-in vieux chasseur... Sé's-tu quoi c' c'ést qu' c'ést qu' enn' biche ?

— I' a dit, non, je l' sé's pâs ! J'ai jama's rencontré çâ dans l' boâ' encôre, enn' biche ! J' conna's pâs çâ !

— B'en, i' dit, moé, j' conna's çâ in peu, j' 'n n-ai d'jâ vu. J'su's t-in chasseur, moé 'tou ; p'i' i' a dit, j'ai d'jâ vu çâ. C'ést un' bête, i' dit, assez grosse... passablement... mé' c'ést un' bêt' qu' ést vite épouvantablement. P'is t' âs pâ' affére à enn' biche ordinaire ! R'marqu' b'en qu' la bich' que t' âs lâ, lâ, alle â enn' plaqu' noère, dans l' côté, dans l' jârret gauche en arguiére, p'i' i' faut qu' tu tir's dedans, dans c'tte plaqu' noèr'-lâ ! À part de d' çâ, tu 'a tuerâs pâs jama's d' ta vie ! P'is r'marqu' b'en, pour allé' à 'a vitesse... alle ést vit' comme in éclair ! C'ést in

12. *Run* [to] (angl.) : Marcher, voyager.
13. *Rigging* (angl.) : Accoutrement, grément.

éclair, c'ést in frisson ! Fa't qu' pour êt' si vit' que çâ, le jarret, i' grouille, lui ! P'is faut qu' tu tir's dans c'tte plaqu' noèr'-lâ. As-tu r'marqué çâ, lâ ? Vâ fo'èr [falloir] qu' tu seill's vite, toé 'tou ! »

L' chasseur Vincenn's s' ma' à rire... « Oui ! faut qu' j' seill' vite, mé', i' a dit, j' jama's 'té assez vit' pour çâ !

— B'en, çâ, c'ést in conseil que j' te donne. P'is ton ch'fal que t' âs, lâ, i' ést pâs bon ! Ton ch'fal â jama' été coursier pour suir' [suivre] la biche...jama's d' sa vie !

— L' chasseur Vincenn's gui'i dit, pourtant j'ai t-in bon coursier ! C'st in bon ch'fal, p'is... i' ést vieux, mé', i' vâ b'en encôre !

— Non ! Si tu veux, chasseur Vincennes, on vâ changer d' chevaux, tou' 'és deux.

— L' chasseur Vincenn's dit, i' dit, quoi c' c'ést qu' vous avez lâ, lâ ?

— I' a di' oui !

— Mé' c'ést pâ' in ch'fal qu' vous avez lâ ! C'ést in chien ! J'embarqu'rai pâs su' l' dos d'in chien !

— B'en, fa's comm' tu voudrâs, i' a dit, chasseur ; mé', moé, m'âs changer d' chevaux, change [14] pour change, a'ec toé. P'is j' pens' que t' âs plus d' chance, avec cell'-lâ que m' âs t' denner qu' avecque l' tien. Moé... l' tien ést plus gros, ça f'ra't mieux mon affére !

— P'is, i' dit, moé, m'â' êt'e à pied, ça vâ fér' mieux mon affére, vous pensez ? J'a'ra's pâs d' place à embarquer d'ssus ! Vous pensez qu' ça... ah, non ! L' chasseur Vincenn's dit, ah, non ! J' chang' pâs ! Ah, non ! De quoi c' c'ést qu' m'âs fére a'ec tout çâ, l' bagage ? J'ai pâs d' place à mett'e l' bagag' dessus. P'i' i' dit, où c' que m'en vâ' embarquer moé ? Arrêté' [arrêtez] in peu ! Vous êt'e' apras... i' a dit, m'amancher [15], lâ, vous...

— L' vieillard dit, j' t'amanch' pâs pâ'-en-tout'! Fa' à ton goût, j' te force pâs, mé', moé, j' te dis çâ... »

I's continusse' [continuent] à manger, p'i' à jâser tou' 'és deux. Mé', à in moment denné, b'en, l' chasseur Vincenn's dit : « J' m'en vâs ! » Commence à gréyer son ch'fal, p'i' i' gu'i a dit... l' vieillârd di' au chasseur Vincennes : « P'is, tu chang's pâs d' chevaux ?

— L' chasseur Vincenn's dit, j' trouv' qu' la vôt'e ést p'us... la bêt' que vous avez lâ, i' dit, 'a ést p'us jeun' que l' mien. Çâ, c'ést entendu ! Mé', c'ést trop p'tit... 'a s'ra't minm' pâs capab' de m' porter !

14. *Change pour change* : Troc pour troc.
15. *Amancher* (quelqu'un) : Tromper, rouler.

— Bon ! b'en, l' vieillârd dit, amanch' çâ comm' tu voudrâs ! Moé, j' te deunne in conseil ; moé, j' pens' que tu vâs réussir mieu' a'ecque c'tte ell'-lâ que j' vâs t' donner qu' avecque cell'-lâ qu' t' âs lâ ! Amanch' çâ à ton goût !

— L' chasseur Vincenn's dit, i' a dit... 'cou' [écoute] don ; in d' pluss'... à v'nir jusqu'à c'tte heure, j' ai confiance à vous terriblement, mé', j'ai peur !

— L' vieillard dit, j' te deunn' mon conseil ; prends-lé, prends-lé pâs, laiss'-lé, çâ, c'ést ton affére ! Mé', moé, j' te donne in conseil, p'is j' pens' que... j' pense, i' a dit, que c'ést in bon conseil que j' te donne !

— En tou' 'és câs, l' chasseur Vincenn's dit, si j' me rends pâs, i' dit, à ch'fal, j' me rendrai te'jour' à pied. I' a dit, m'en vâs... m'en vâs changer ! »

Lâ, i' greill' le ch'val, ôt' la sell' d' là-d'ssus, d'ssus son ch'fal à lui, mat [met] çâ à terre, p'i' in p'tit peu d' bagage, p'i' i' vâ charcher la p'tit' jument bleue, qui ést lâ, p'i' emmèn' çâ à côté du bagage. Mé' l' bagage ést plus gros qu' la joument.

Lâ, l' vieillâr' â po'gné l' ch'val par la cord' p'i' i' a parti. Apras que l' vieillâr' ést parti, l' chasseur Vincenne' r'gârd' çâ. I' a dit : « Oué ! i' dit, lâ, j'ai fait enn' bonn' bargane [bargain][16], un' bell' bargane ! J' su's t-in beau fin, lâ moé ! I' dit, j' m'en vâs marché' à pied, i' dit, à c'tte heure ! Avant ça, j'ava's mon ch'fal, mé' lâ... p'i' i' pouva't traîner mon bagage. Mé', i' dit, lâ, j'a'rai pâs d' place ! »

Mat [met] l' bagag' su' 'a p'tit' jument, p'i' i' vien à bout d' tout placer ça, mé' in coup[17] que l' bagage ést placé, i' y â p'us d' plaç' pour lui pâ'-en-tout'. I' 'oéya' 'ien qu' lés areill's de çâ. Fa't que... quand que l' bagage ést tout attaché su' 'a p'tit' jument, i' prend la p'tit' joument par la corde, p'i' i' pâr' [part] au travers du boâ' a'ec ça, p'i' i' s' ma' à marcher. I' a marché in bon bout', enn' partie d' l'apros-médi. L' chasseur Vincenne' ést à pied, p'i' i' â la corde en arguiér' de lui, p'is la p'tit' joument suit.

À in moment denné, la p'tit' jument s'arrette. Lâ, le chasseur Vincenn's tir' su' 'a corde in peu ; lâ, ah ! 'a fa' encore in bout'. À in moment donné, boum ! ça arrette encôre. L' chasseur Vincenn's dit : « Par su' l' marché, 'a s'ra't-u rétif, i' dit, à c'tte heure ? 'A voudra't pâs marcher ? Tu parl's d'enn' belle affére ! J' su' [suis] obligé d' prend'e l' bagag' su' mon dos, p'is m'en allé' a'ecque l'bagage. Tu parl's d'enn' belle affére ! »

Fa't que tir' su' 'a corde enne escousse encôre. Ah ! la p'tit' jument fa' encôre in bout'. 'A l' suit. À in moment donné, boum ! Alle arrette encôre, p'is lâ, 'a veut p'us pâ'-en-tout'. « Bon ! l' chasseur Vincenn's dit, ça vâ b'en n-aller ! Oué ! On â à peu pras pour t'oâs jours de marche, p'is si 'a veut pâs marcher pâ-en-tout', elle, m'âs tout laisser çâ écitte, m' âs m'en aller t'ut seul !

16. *Bargane* : Bargain, vx fr. : marché, transaction.
17. *Coup* (un... que) : Dès que.

— Fa't que... 'a dit, chasseur Vincenn's, 'a dit, quoi c' c'ést qu' t' âs dessein d' fér' lâ?»

Lâ, l' chasseur Vincenn's s' ma' [met] à r'garder. I' pouva't pâs... jama's... c'é' 'a p'tit' joument qui gu'i parle. I' s' ma' à r'gardé' autour de lui, 'oèr si i' y â pâs quelqu'un... I' y â parsonne... «Mé', 'a dit, quoi c' c'ést qu' t' âs? Quoi c' c'ést qu' tu veux fére, 'a dit? Veux-tu continuer d' minme?» I' r'gard' la p'tit' joument, i' dit: «C'ést toé qui parles?

— 'A di' oui, c'ést moé! B'en, 'a dit, quoi c' c'ést qu' tu veux fére? 'A dit, sé's-tu, qu' 'a dit, demon matin, la frégad' vâ êt' rendue, à 'a vill' là-bâs, lâ? P'i' on 'n n-â encôr' pour deux jours de marche! P'is t' âs promis que tu s'ra's rendu lâ avec eux aut's... sé's-tu çâ? 'A dit, pens's-y comme i' faut! Lâ, tu vâ' êt' puni, si t'és pâs rendu! Tu vâ' êt' puni sévèr'ment, parce qu'eux aut's, von [vont] arriver là-bâs, p'i' i's vont dire: «L' chasseur Vincennes, i' ést écitte! I' ést rendu lui 'tou!» Tu gu'y s'râs pâs, tu vâ' arriver deux jours trop târd. Lâ, tu peu' êt' puni sévèr'ment, parce que t' és pâs rendu à ta promesse, t' és pâs rendu aux ord's que t' â' eus.

— Oui, mé' i' a dit, quoi c' c'ést qu' tu veux que j' faise? Tu veux seul'ment pâs marcher, i' dit, toé!

— 'A dit, quoi c' c'ést qu' tu veux que j' faise? 'A dit, tu vâs débarquer l' bagag' qu'i' y â lâ, p'is tu vâ' embarquer, toé; p'is, 'a dit, on vâ s'en aller!»

L' chasseur Vincenn's commence à r'garder çâ... P'is, i' dit: «Tu pens's qu'on vâ s'en aller plus vite?

— 'A dit, oué! En tou' 'és câs, asseyons-lé!»

O ké! L' chasseur Vincenn's dégreill' çâ, p'is prend sa sellett' p'is ceintur' çâ; c'ést b'en qu' trop grand pour elle. I' ajuss' çâ comme i' faut su' elle; i' rap'tiss' lés affére' in peu, puis... saut' su' l' dos d' la p'tit' jument, p'is v'lâ çâ parti! Seigneur! Ça mèn', c'ést comme in coup d' vent. L' chasseur Vincenn's trouv' çâ terrib'e, aller si vit' que çâ, pour in ch'fal. I' cré't [croit] qués'ment pâs sés yeux.

Ça ronn' de minme enn' bonne escousse. À in moment denné, ça arrête. L' chasseur Vincennes lunch, mange in peu. I' s'arrête à in p'tit ru'sseau, mange, i' s' fa't chauffé' à manger. La p'tit' joument mang' pâs. I' a dit: «Toé, i' dit, quoi c' c'ést qu' tu manges?

— 'A dit, moé, j' mang' du pain, p'is du vin; 'a dit, c'ést ça que j' mange!

— Oué! du pain p'is du vin, i' dit, arrêtte in peu. J'ai pâs d' çâ écitte, moé, en quantité a'ec moé. Du pain, p'is du vin!

— C' fa't r'guien! 'A dit, denn'-moé d' l'eau, p'i' 'a dit, de'-moé du pain — t' âs du pain — denn'-moé du pain p'is d' l'eau! Mé', à l'av'nir, ça s'râ du pain, p'is du vin! Quand on s'râ rendu su' le roi, là-bâs, lâ, tout's més r'pâs, ça s'râ du

pain p'is du vin qu' tu m' donn'râs. Pâs du foin p'is d' l'avoènn' p'is... non, non ! Çâ, 'a dit, c' pâs pour moé, non ! Lâ, pour à soèr, c' correck ! Lâ, tu vas m' denner du pain, p'is denn'-moé [donne-moi] de l'eau. Mé', apras qu'on s'râ rendu là-bâs, b'en...

— O ké ! »

Fa't qu'i' gu'i denne in morceau d' pain qu'i' avé't, p'i' i' denn' de l'eau vit'ment, p'is lâ, i' mange... « P'is lâ, à c'tte heure on vâ rembarquer ! N'us aut's, faut s'en aller ! Faut s'en aller ; on n'â pâs d' tem [temps] à pard'e ! »

Le chasseur Vincenne' â rembarqué su' l' dos d' la p'tit' joument, p'is lés v'lâ déjâ partis ! L' lend'mon matin, à huit heures, comme l' bateau accosta't, l' chasseur Vincenne' arriva't su' l' quai, lui 'tou, a'ec la p'tit' joument. I' y ava' in cârross' de rendu a'ec deux ch'faux là-d'ssus, mecieu' ! puis, pour attend' le chasseur Vincennes. On â été au vaisseau, on a d'mandé au capitaine 'oèr si l' chasseur Vincenne' éta' à bord ? I' a dit : « Non ! Le chasseur Vincenne' ést pâ' à bord, i' a dit, i' ést débarqué, v'lâ t'oâs jours, pour s'exercer, avant d'arrivé' écitte. I' â d'mandé à débarquer pour s'exercer, avant d'arrivé' écitte. P'is lâ, i' a dit, i' ést pâ' à bord.

— Le roi a dit, i' dit, i' ést pâ' à bord ? Où c' que vous l'avez mis ? I' va-t-u s' rend'e, à c'tte heure ? »

Fa't qu' lâ, l' capitain' commença à être accupé, in 'tit peu, i' a dit : « I' éta't s'pposé d'être écitte ! »

Tout en r'gardant d' minme, i' voét l' chasseur Vincennes ; mé', i' voét c'ést pâs l' minm' cheval, par 'hemp'e. C'ést ça qui l' mêla' in peu. Mé' i' voét l' chasseur Vincenn's qui éta't d'bout su' l' quai. I' a dit : « Oui, i' ést justemen écitte ! I' a dit, r'gardez, c'ést lui — en gu'i montran a'ec son doigt — c'ést lui, l' chasseur Vincennes, qu' ést lâ ! »

Fa't qu' le roi â parti vit'ment p'i' i' a été au d'vant du chasseur Vincennes, p'is fér' la connaissance. Fa't que l' chasseur Vincennes... le roi a di' au chasseur Vincennes, i' a dit : « Vous allez donner vot' cheval, i' dit, à in aut', lâ, p'is vous allé' embarquer dans l' cârross' p'is vous allez vous en-v'nir !

— Ah ! i' dit, non ! J' donn' pâs mon ch'fal à in aut'e ! J'emport' mon ch'fal !

— B'en, oué, b'en... vous allé' embarquer dans l' cârrosse, p'is, i' dit, l' cheval, in aut' vâ l'emporter ! »

En disant çâ, i' y â in gârs qui s'approch' pour... prend' la p'tit' jument, p'is l'emm'ner. Mé', pâ'-en-tout' ! 'A veut pâs marcher pâ'-en-tout' ! P'is lâ, 'a m'nace de ruer d'ssus, p'is... Ah ! l' gâ' â d' la misér' terribeulmen avec.

Fa't que l' chasseur Vincenne' ést lâ qui le r'garde. I' dit : « R'gârdez ! Il l'emmèn'râ pâs, c'st impossib'e ! 'A voudrâ pâs ! Fa't qu' allez-vous-en en cârrosse, p'is moé, m'en vâs m'en allé' a'ec mon ch'fal comm' d'habitude ! »

Fa't que l' chasseur Vincenne' â parti; prend sa p'tit' joument bleue, i' â embarqué d'ssus, p'i' i' s'en vâ au château. Au château, b'en, lâ, l' chasseur Vincenn's on gu'i â denné enn' chamb'e, p'i' on gu'i â tout denné quoi c' qu'i' ava't d' besoin.

Fa't qu' le roi â dit, i' a dit: « À c'tte heure, b'en, i' a dit, vot' cheval, i' dit, on vâ l' fér' soègner par in... in engagé qu'on â écitte, homm' d'écurie...

— I' a dit, non! Mon ch'fal, i' a dit, c'ést moé qui l' soègne! Çâ, pour à soèr, te'jours... P'i' i' dit, mon ch'fal mang' pâs, moé, i' a dit, du foin p'is d' l'avoènne. Ça gu'i prend du pain p'is du vin. Mon ch'fal c'ést tout c' que ça gu'i prend, mé' ça gu'i prend çâ!

— Le roi dit, chasseur Vincennes, comment, i' dit, du pain p'is du vin à in ch'fal! Où c' que t' âs d'jâ vu çâ?

— B'en, i' dit, moé, c'ést çâ! Mon ch'fal, i' a te'jour' été soégné d' minme, p'is je l' soégne encôr' de minme! Si vous êt's pâs capab' de m' denner çâ, moé, je r'vir' de bord, p'is j' m'en vâs! Dennez-moé quoi c' c'ést qu' j'ai d' besoin, p'i' apras çâ, b'en...

— Ah! le roi dit, ça coût' pâs plus cher, çâ, qu' d'aut' chose!»

I' câlle [to call][18] in valat p'i' i' a dit: «Valat, denn's-y quoi c' qu'i' a d' besoin!»

L' chasseur Vincenne' â parti p'i' i' â été soégner sa p'tit' jument. La p'tit' jumen a dit: « À c'tte heure, 'a dit, écout' b'en, lâ! Lâ, à tout's lés r'pâs, faut qu' ça seill' [soit] toé qui vienn's me soégner. Le soèr, faut pâs qu' tu pâss's mainnuit [minuit]. Malheur à toé si tu pâss's mainnuit! Le médi, tu m' denn'râ' à dîner comm' d'habitude; l' matin, b'en, tu t' lèv'râs... apras... qu' tu t' lèv'râs, tu viendrâs m' porté' à manger, moé 'tou, l' matin, comm' toé. Tu déjennes, le matin; moé 'tou, j' déjenne. P'is l' médi, c'é' 'a minm' chose. Le soèr, si parfois qu' t' âs dés veillées d' plésir en que'qu' pârt, faut pâs qu' tu pâss's mainnuit. Faut qu' te'jours tu m' soègne' avant mainnuit. Malheur à toé, si tu pâss's mainnuit!

— Ah! l' chasseur Vincenn's dit, arrette in peu! À l'âg' que j'ai lâ, moé lâ, i' dit, lés plésirs, tu sé's, j'en prends pâs souvent, p'is j' pens' pâs qu' ça arrive, jama's, parce qu'i' dit, à mainnuit, ça fa't longtemps que j' su's couché!

— 'A dit, d'mon matin... d'mon matin, 'a dit, le roi vâ te d'mandé' 'oèr si tu t' ma' [mets] en chasse, d' mon matin, pour la biche.

— P'i' i' a dit, quoi c' c'ést qu' t' en penses, toé? I' a dit, m'envoérâs-tu chassé' 'a biche, d'mon matin?

18. *Call* [to] (angl.): Appeler, faire demander.

— 'A dit, non, pâs d'mon matin ! Dis-y qu' demon matin, tu t'exerces... tu prends d' l'exercice : t' exarc's ton ch'fal p'is toé 'tou ; dis-y çâ. Apras d'mon matin, b'en, on voèrâ, quoi c' qu'on â à fére... apras d' mon matin, on voèrâ quoi c' qu'on â à fére ! »

C' fa't que l' chasseur Vincenne' a r'tourné au château, p'is lâ, le roi â soupé a'ec lui, p'is, tout en soupant d' minme, i' a di' au chasseur Vincennes, p'i' i' a dit : « Tu t'é' [t'es] exercé, i' dit, enn' coupeul de jours, deux t'oâs jours, t'oâs quat' jours qu' tu t'exerces, en t'en v'nant, lâ. És-tu pra' à fér' la chass' d'mon matin, à 'a biche ?

— Non ! L' chasseur Vincenn's dit non. J'ai pâs fait' beaucoup d'exercice, en s'en v'nant. Vous savez, ça adonna't pâs d' fér' d' l'exarcice. C'ta' au travers du boâs, p'is...

— Mé', çâ, écitte, on n'ést pâ' au travers du boâs ; on ést en plein désert.

— Écitte, lâ, quo' c' ést qui s' fa't, c'ést enn' chos' de vitesse, pour mon ch'fal, p'is moé. Dans l' boâs, b'en, c'ést pâ' 'a minm' chose. On peut pâs fér' b'en b'en d' la vitesse, quand qu'on ést dans l' boâs d'bout'! Mé', i' a dit, au désert de minme, c'ést d' la vitess' qu'i' faut fére. Fau' êt' vite. B'en, mon ch'fal ést pâs habitué à çâ, lui. Faut s'exercer. C' fa't qu' demain on s'exerce. Apras-d'main, j' sé's pâs. On voèra... M'en vâ' 'oèr quoi c' qui vâ s' pâsser d'main.

— Fa't que le roi dit, c' correck ! »

Fa't que, lâ, i' ont pâssé 'a veillée ensemb'e, i' ont... L' chasseur Vincenne' a 'té soégner sa p'tit' jument comm' d'habitude, p'i' i' ont couché. La nuit pâssée, b'en, l' lend'main matin, i's s' sont l'vés, i' ont déjenné, pui' i' â été charcher sa p'tit' jument, il l'a sellée comm' faut, p'i' i' ont parti... ont parti au travers d' la ville, p'is pour s'exercer. I' prena't dés cours's d'in bor' à l'aut'e. L' soèr, i' ést r'venu.

Fa't que la p'tit' jument, il l'a mis dans l'étab'e, comm' d' habitude ; lâ, il l'a soégnée comm' faut. I' s'en r'venu. Le roi dit : « Puis, i' dit, comment ça vâ ?

— I' dit, ça vâ pâs mal... ça vâ pâs mal !

— Le roi dit, p'is d'mon matin, i' dit, t' mets-tu en chass' pour la biche ?

— Ah ! i' a dit, je l' sé's pâs ! M'en vâs pensé' à çâ, lâ, puis m'â' allé' 'oèr mon p'tit ch'fal b'e'tôt, lâ, p'i' i' dit, on vâ r'garder çâ, si i' ést pâs trop magané, si i' ést pâs trop fourbu, i' dit, on vâ 'oèr comment qu' ça vâ fére ! »

Fa't que, i' a 'té soégner sa p'tit' jument, p'i' i' a parlé d' çâ à sa p'tit' jument, i' a dit : « D'mon matin, i' dit, le roi me d'mand' si on chasse... si on s' ma' en chasse a'ec la bich' d'mon matin ?

— 'A dit, non ! D'mon matin, on s' mat pâ' à 'a chasse, on s'exerce encôre. T' t'és pâ' aparçu aujo'rd'hui, 'a dit, ça alla't pâs guiâb'e ? 'A dit, t' sé's, ça

march' pâs. 'A dit, on continue demain. On vâ fér' çâ tout' la journée d'main, par 'hemp'e. La minm' chose...

— Bon, i' dit, c' correck ! »

Fa't qu' pendant la nuit, b'en, le roi gu'i 'n n-â encôr' parlé. Le chasseur Vincenn's dit : « Non ! Pâs d'mon matin encôre ! D'mon matin, on s'exerce encôre ! I' a dit, ça alla't pâs mal auj'ord'hui, mé' faut qu' ça gu'y a'll' pâs mal mieux qu' çâ. Faut qu' ça gu'y a'll' pâs mal mieux qu' çâ, lâ, pour la biche !

— Fa't que... le roi dit, c' correck ! De minme, apras-d'main, tu vâ' êt' pra' [prêt], apras-d'main, tu vâ' êt' prat, i' dit, pour chasser, pour fér' la chasse ?

— I' a dit, peut-êt'e ; j' dis pâs çartain, mé' peut-êt'e ! »

Fa't que l' lend'mon matin, i's s' sont l'vé encôr' comm' d'habitude, p'is l' chasseur Vincenne' â att'lé son p'tit ch'fal, p'i' i' ont parti. I' ont fa't dés cours's d'in bor' à l'aut'e encôre. Fa't que i' ont pâssé eunn' partie d' la journée d' minme. Le soir, i' â arrivé, i' â dét'lé sa p'tit' jument, p'i' i' a dit : « Si l' roi me d'mande, si on fa't la chass' d'mon matin, quoi c' qu'on fa't ?

— B'en, i' ['a] dit, aujo'rd'hui, ça été pâs mal pâ'-en-tout'. Mé', 'a dit, on chass' pâ' 'a bich' demon matin encôre !

— Mé', i' dit, tu m' dis qu' ça vâ pâs mal, p'is t' és prat !

— Mé', 'a dit, toé ? As-tu pensé à toé ? T'âs pâs tiré in seul coup d' fusil depu's deux moâs... un seul coup d' fusil ! Es-tu prat, toé ? Moé, j' su's prat ! Mé' toé ? Pens's-tu qu' t' és prat ?

— Ah ! i' a dit, moé, réell'ment, quoi c' c'ést qu' tu m' dis lâ, c'ést vra' ! J'ai pâs tiré in seul coup d' fusil depu's deux moâs ! J' su's b'en manqu' in p'tit peu, lâ, slô' [slow] [19] in peu, p'i' i' a dit, j' su's p't-êt' pâs si vite.

— Mé', r'marqu' b'en enn' chose. Faut qu' tu soeill's [sois] vite ! Faut qu' tu soeill's vit' comm' l'œil, pour tirer. Faut pâs, 'a dit, lâ, c'st enn' chose, 'a dit... D'mon matin, on s'exerce encôre, mé', lâ, d'mon matin, c'ést toé qui s'exerces ! On pârt tou' 'és deux, d'mon matin, on vâ fér' dés courses, p'is toé, tu vâs t'exarcé' itou. Tu vâ' emm'ner ton arme, ta carabine, p'is d'mon matin, tu t'exarces, toé 'tou. Apras d'mon matin, par 'hemp'e, on s'râ prat, si t' és bon, d'main ! On vâ 'oèr quoi c' c'ést qu' tu vâs fére.

— Fa't que... c' correck ! »

I' â r'tourné, p'i' i' a soupé a'ec le roi ; le roi gu'i â d'mandé çâ encôre. « P'is, i' a dit, d'mon matin, vâs-tu chasser la biche ?

— I' a dit, non. Pâs d'mon matin ! I' a dit, d'mon matin, on s'exerce !

— Mé' le roi dit, és-tu v'nu écitte 'ien qu' pour t'exarcer ?

19. *Slow* (angl.) : Lent, en retard.

— I' a dit, non ! R'marquez b'en, i' a dit, le roi, i' a dit, c' fa't p'usieurs chasseurs qui vien écitte, plusieurs francs-tireurs qu' vous avé' écitte, plusieurs mondes... d'homm's qu' ést v'nu écitte, p'is, i' dit, dés savants, p'is dés tireurs, p'is dés chasseurs p'is de tout' c' que vous voudrez. P'i' 'a ést-u mort' la biche ? 'A vi' encôre, p'i' 'a vivrâ encôre, p'i' 'a vâ vivre longtemps. Fa't qu' moé, i' a dit, j' voudra' asseyer d' la détruire. Mé' pour çâ, b'en, i' faut que j' seille [sois] à point, faut que j' seill' b'en entraîné.

— Le roi dit oui ; tant qu'à çâ, t' âs raison !

— I' a dit, j'ai exarcé mon ch'fal, courir p'is prend' dés courses, mé' moi, j' su's pâ' exarcé. Ça fa' au-d'ssus d' deux moâs, qu' j'ai pâs tiré in coup d' fusil seul'ment ! Fa't que j' sé's pâs si j' s'rai encôre assez vite, lâ, moé ! Pour mon ch'fal, i' ést correck. Pour moé-minme, lâ, par 'hemp'e, j' me fie pâ' à moé. D'mon matin, c'ést moé qui s'exerce à c' moment-lâ, à tirer, p'is...D'mon matin, i' dit, on prend pâs lés rues, p'is le ch'min ! On prend l' boâs, d'mon matin... p'is...

— Le roi dit, c'ést correck ! »

Fa't que l' lend'mon matin, comm' de fait'! B'en, le chasseur Vincenn's s'ést l'vé encôr' comm' d'habitude assez d' bonne heur' pour déjenner. Lâ, i' a pris sa carabine, p'i' i' â... il l'â préparée comm' faut, nettoyée comm' faut, p'is dés monitions [munitions] en masse[20] su' lui... i' â été à l'écurie, i' â att'lé sa p'tit' joument, p'i' i' â embarqué d'ssus, p'i' i' â parti.

La p'tit' joument a dit :« À c'tte heure, 'a dit, tu vâs t'emporter t'oâs pommes : la plus p'tit' que tu pourrâs trouver, in aut' moyenne, p'i' in aut' plus grosse. Mets çâ dans tés poches, 'a dit, t' a'râs besoin d' çâ ! »

Fa't qu'i' â d'mandé çâ au roi : t'oâs pommes, enn' plus p'tit' la plus p'tit' qu'i' pourra't trouver, p'i' in aut' moyenne, p'i' in aut' plus grosse. Le roi gu'i â envoyé charcher çâ ; c'ta't pâs rar' d'abord. I' â mis çâ dans sa poche, p'i' i' â embarqué su' son p'tit ch'fal, p'i' i' a parti. Fa't que i' ont coursé[21] enn' partie encôre, enn' bonn' secousse. À in moment donné, la p'tit' joument s'ést arrêtée, 'a a dit : « À c'tte heure, chasseur Vincennes, c'ést à ton tour ! C' pâ' 'ien qu' à mon tour ! Faut qu' ça seille l' tien, toé 'tou ! Lâ, 'a dit, m'en vâ' allé au plus vit' possib'e, aussi vit' que m'âs pouvoèr aller. P'i' 'a dit, i' vâ m'en manqué' encôr' pour la biche. En tou' 'és câs, tu prendrâs la plus gross' pomm' que t' âs dans tés poches, tir'-lâ en l'air, en avant d' toé, p'is tir' dedans. Si tu tir's dedans, ô ké ! Quand tu tir'râs d'dans, 'a dit, j' te l' dirai, p'is tu r'prendrâ' 'a deuxième, la moyenn' tu 'a garroch'râ' en avant d' toé, p'is tu tir'râs d'dans. Si tu tir's dedans,

20. *Masse* (en) : En abondance, en grande quantité.
21. *Courser* : Courir, lors d'un concours.

tant mieux ! Ensuite, tu prendrâ' 'a p'tite, p'is tu tir'râs d'dans. Si tu po'gn's la p'tite, tu po'gn'râ' 'a biche. Çâ, j' peux t' dir' çâ !

— O ké ! i' dit, on vâ asseyer çâ ! »

I' ont parti, p'is lâ, ça s'ést mi' à courir d'in bor' à l'aut'e, prenn'nt dés courses. La p'tit' jumen alla't tell'men assez vite, que l' chasseur Vincenne' éta't couché d'ssus, du mieux qu'i' pouva't, puis c'éta' enn' bârre qui pâssa't dans... dans l' temps. À in moment denné, la p'tit' joumen a dit, 'a dit : « Prends la plus gross' pomme, tir-lâ... garroch'-lâ en avant d' toé, p'is tir' dedans ! »

L' chasseur Vincenn's, en disant çâ, â pri' 'a pomme, p'i' i' envoeill' ça, en avant d' lui, p'is boum ! I' a fendu 'a pomme en deux. « Très bien ! 'a dit, chasseur Vincennes ! 'A dit, quiens-toé, 'a dit, on vâ aller plus vite encôre ! »

Alle a pris d' la vitesse encôre. À in moment denné, 'a di' au chasseur Vincennes : « Prends la moyenne, garroch'-lâ en avant d' toé, tir' dedans ! »

L' chasseur Vincenne' â encôr' fait' la minm' chose : i' a pris sa carabine, p'i' i' a tiré dan 'a pomme encôre. 'A dit : « Lâ, chasseur, 'a dit, on vâ allé' au bout' de tout c' qu'on peut fére ! Tout c' que j' peux fére, lâ, m' âs gu'y eller ! P'i' 'a dit, quand t' a'râs fait' in çartain bout', 'a dit, tu prendrâ' 'a plus p'tit' dés pommes, p'i' 'a dit, tir' dedan encôre ! »

Fa't que, lâ, l' chasseur Vincenne' éta't...ça alla't tell'men assez vit' que, lâ, l' chasseur Vincenne' éta't presque foutu par l'air qu' ça f'sa't, chaqu' côté d' lui. I' a pri' 'a plus p'tit' dés pommes, p'i' il l'â garrochée en avant d' lui, p'i' i' a tiré d'dans. I' a fendu 'a pomme en deux, encôre ! 'A s'ést arrettée, 'a a dit : « Chasseur Vincennes, très bien ! Tu pourrâs dire au roi, d'mon matin, 'a dit, qu'on s'mè' en chasse, 'a dit, pour la biche ! 'A dit, j' te dirai l'aut' bout', à soèr, quand tu viendrâs m' porté' à manger ! »

Fa't qu'i' ont r'viré d' bord, p'i' i's sont en-v'nu' au château. I' on arrivé au château, i' pâssa't l' soupé' in peu. I's s'éta' éloègnés pâs mal, i' passa't l' souper. Le roi a 'té au d'vant du chasseur Vincennes, i' a di' au chasseur Vincennes : « Puis ? T' arriv's don b'en târd, à soèr ?

— B'en, i' a dit, on s'st amusé, à courser d'in bor' à l'aut'e p'i' à s'exercer, p'is, i' dit, s'entraîner, p'i' i' a dit, c'ést pour çâ qu'on éta't rendu plus loin que j' pensa's, p'i' i' dit, on... Mé', tout d' minme, on ést arrivé ; c'ést çâ qui compte ! »

L' chasseur Vincennes, le roi gu'i a fait denné' à souper, p'is l' chasseur Vincenne' â soégné sa p'tit' jument. La p'tit' jumen a dit : « À c'tte heure, 'a dit, demon matin, lâ, 'a dit, r'marqu' b'en... D'mon matin, on s' ma' en chass' pour la biche. Ça veut pâs dir' qu'on vâ réussir t'ut suite, demon matin. Je l' croés pâs ! Mé', en tou' 'és câs, ça pren in matin, deux matins, t'oâs matins, huit matins, ça prend in moâs, on l' f'râ ! Mé', d'mon matin, on commence. Tu pourrâs dir' çâ au roi, 'a dit, r'marqu' b'en enn' chose ! Demon matin, à sept heures... à quatre

heures, d'mon matin, fau' êt' sour (e) l' pommier. La menut' que l' saleil vâ paraît' su' 'a pomme, fau' êt' prat. Mecqu' tu mett's ma selle, d'mon matin, strap'[22] -moé comm' faut, attach'-toé comme i' faut su' moé, parç' qu' 'a dit, mecqu'on parte, 'a dit, on partirâ' pâs tranquill'ment. Parç' que la biche, elle, quand ça r'vir' de bord, 'a r'vir' de bord ! P'is n'us aut' étou, fau' êt' prat. P'is quiens tout' prat. Quiens-toé prat su' tout's... tout's lés rapports ! »

Comm' de fait'! Lâ, lâ, i' a r'tourné au château, p'i' i' a di' au roi, i' a dit : « D'mon matin, i' a dit, on chass' la biche ! D'mon matin, à quatre heures, faut que j' seill' [sois] debout', p'is fau' êt' sour (e) l' pommier ! Faut qu' j'eill' déjenné, mon ch'fal étou, p'i' i' a dit, qu'on seill' prat, d'mon matin, à quatre heures. P'is la menut' que l' soleil vâ paraît' su' 'a pomme, faut... Mé', i' a di' au roi, i' a dit, si j' détruis la biche, quell' preuv' que j' m'en vâs vous denner pour vous prouver qu' j'ai tué 'a biche ? Vous emporté' 'a biche ?

— Le roi a dit, non ! Pâs question d'emporté' 'a biche ! Emport'-moé la pomm' qu' 'a a'râ dan 'a gueule, p'is cell'-lâ qui a'râ 'a pomm' qu' 'a ava't dan 'a gueule, çâ, ça voudrâ dir' qu' tu l'a'râs tuée. À pârt de d' çâ, i' dit...

— C' correck ! L' chasseur Vincenn's dit, c' correck ! Çâ... Mé', emporté' 'a biche, par 'hemp'e, puisque c'st in animal assez gros, b'en, çâ, c'ést plus difficile ! Mé' la pomme, c'ést pâs difficile ! »

Fa't que l' chasseur Vincenn's s'ést couché b'en d' bonne heure l' soèr. Il â été 'oèr sa p'tit' joument, il l'a frottée comm' faut, il l'â étrillée comm' faut, l'a donné quoi c'ést qu'i' ava' à gu'i denner, p'i' i' s'ést couché.

L' lend'mon matin, d' bonne heure l' matin, l' chasseur Vincenne' éta't d'bout'. On gu'i â donné à déjenner, p'i' i' â soégné sa p'tit' jument, p'i' il l'â brossée comm' faut pour... du mieux qu'i' a pu, p'is frottée su' tout's lés bords. 'A dit : « À c'tte heure, 'a a dit, chasseur Vincennes, prépar'-toé, 'a dit... »

I' a pris sa p'tit' jument, i' l'a sellée comme i' faut, b'en strappée, b'en amanchée pour que r'guien s' démanche, p'is, à quatre heures, i' ést parti, i' a été charcher la p'tit' joument, i' a embarqué d'ssus, i' s'ést estrappé comm' faut là-d'ssus lui 'tou, a'ec son fusil dan 'és mains, sa carabin' dan 'és mains, chargée tout' prat, p'i' i' a été s' poster, du côté du saleil, pra' à partir lui 'tou, p'i' i' s' sont mi' à attend'e.

Ça a pâs duré b'en b'en longtemps, à pe' pra' enn' demi-heure. P'i' à in moment denné, i's voeille' [voient] arriver l' saleil. À in moment denné, quante l' saleil ést v'nu à paraît' su' 'a pomme... La p'tit' jument gu'i ava't dit, 'a dit : « Quiens-toé prat, quand tu 'oérâs v'nir (e) l' saleil, quiens-toé prat, pour qu' quand on partirâ, pour pâs qu' tu tomb's p'is pâs qu' tu... »

22. *Strap* [to] (angl.) : Attacher au moyen de courroies.

Quant' ça a parti de d' lâ, ça a parti vite. L' chasseur Vincenne' i' ést v'nu, p'i' i' sava't pâs trop comment c' qu'i' allé't [allait] fér' pour s' tenir dessus. P'i' on â parti en arguiér' d' la biche. D' temps en temps, i' enteurvoya' 'a biche, d' temps en temps, i' 'a parda't p'is d' temps en temps, il l'enteurvoya't p'is d' temps en temps, i' a perda't. Fa't que, à in moment denné, la p'tit' joument bleue a di' au chasseur Vincennes : « Prépar'-toé pour tirer ! Lâ, 'a dit, moé, 'a dit, j' fa's tout c' que j' peux. J' peux pâs, 'a dit, fér' pluss' que çâ, p'i' 'a dit, j' peux pâs toffer [to tough][23] d' minm' b'en longtemps. Du mieux... aussitôt qu' tu pourras... qu' tu dout'râs qu' t' a'ra' enn' chanç' de tirer d'ssus, tire ! À 'a grâce ! »

Comm' de faite ! L' chasseur Vincenne' â pris sa carabin' p'i' i' s'ést préparé. À in moment denné, i' a tiré. Mé', i' a tiré... mé' i' a r'guien vu. La p'tit' joument s'ést arrettée in peu p'us loin, p'is l' chasseur Vincenn's dit : « J'ai manqué mon coup ! J' pourrai dir' qu' j'ai manqué enn' ball' dans ma vie, p'is c'est c'tte all'-lâ [celle-lâ] !

— Non, 'a dit, chasseur Vincennes, tu l' l'â pâs manquée !

— I' a dit, j' l'ai manquée, je l'ai pâs vue.

— Toé, tu l' lâs pâs vue, mé' 'a dit, moé, j' l'ai vue. Tu l' l'âs pâs manquée ! On vâ r'virer d' bord, p'is tu vâs rencontrer la biche avec la pomm' dan 'a gueule. P'i' 'a dit, c'ést çâ... C'ést çartain, tu l' l'âs pâs manquée, 'a dit, je l' l'ai vue, moé ! »

Comm' de faite ! I' ont r'viré d' bord, p'i' i's sont en r'venus. Tout en s'en r'venant, à in moment denné, i' ont trouvé 'a bich' qui éta't morte, p'i' 'a ava' 'a pomm' dan 'a gueule. Fa't qu' le chasseur Vincenne' a pri' 'a pomm' p'i' i' gu'i â ôtée de d'dan 'a gueule, p'i' il l'a mis dans sa poche. « B'en, i' a dit, j' pensa's jama's d' ma vie d' l'a'oèr tuée ! Jama's j'a'ra's pensé à çâ !

— 'A dit, oui, chasseur, tu l' l'âs tuée ! »

C' fa't que... i' a mi' 'a pomm' dans sés poches, p'i' i' s'st en r'venu au château. Mé', i' a arrivé au château, l' soèr, târd, b'en târd. Mé' tout en s'en r'venant d' minme, l' chasseur Vincenn's di' à 'a biche... à sa p'tit joument, i' a dit : « Moé, i' a dit, j'ai faim ! C' fa' in escouss' qu'on course !

— La p'tit' joumen a dit, moé 'tou, j'ai faim ! J'ai faim çartain, 'a dit, réel-'ment, j' mang'ra's, p'i' 'a dit...

— L' chasseur Vincenn's dit, moé 'tou, j' mangera's ! B'en, i' a dit, j'ai d' l'argen in peu d' més poches, j' peu' aller charcher du pain, p'is du vin pour toé, p'i' in peu d' provisions pour moé, p'i' on peut manger ! »

I's passa'ent dan enn' grand ville. 'A dit : « C'ést correck, 'a dit, chasseur ! C'ést correck, 'a dit, vâ charcher d' quoi à manger pour toé, p'i' 'a dit, emport's-en pour moé, si tu veux, itou ! »

23. *Tough* [to] (angl.) : Endurer, résister, persister.

Fa't que... i' â rentré dan in magasin, enne épiç'rie qu'i' y ava't lâ. I' s'st ach'té in peu à manger, p'i' i' s'st ach'té du pain, p'is du vin, p'i' i' ont mangé... i's s' sont éloègné' in p'tit peu, i' ont mangé, i' ont b'en mangé.

La p'tit' jument bleue a di' au chasseur Vincennes, 'a dit : « Si tu voula's, 'a dit, chasseur Vincennes, on r'f'ra't pâs toute l' chemin qu'o' a fait aujo'rd'hui. On a pâssé à b'en dés places, aujo'rd'hui, qui nous â rallongé. Mé' si tu voula's, si tu m' proma' [promets] enn' chose, de pâ' êt' trop tenté... de pâ' êt' si curieux, p'is pâ' êt' trop tenté, à tout c' que tu vâs voèr, moé, j' prendra' in ch'min d' raccourci, qui s'ra't b'en p'us court, parç' qu' 'a dit, lâ, 'a dit, j' su's sûre, 'a dit, qu'on vâ êt' rendu târd, à soèr. 'A dit, j' prendra' in ch'min d' raccourci qui vâ êt' b'en p'us court, p'i' 'a dit... Seul'ment qu'i' faut qu' tu m' promette' enn' chose. Si tu fa's pâs çâ, ça vâ êtr' la mort pour toé !... si tu fa's pâs çâ ! 'A dit, si tu veux, 'a dit, on vâ aller... on vâ prend'e in ch'min d' raccourci.

— P'i' éioù c' que tu veux pâsser ? Quell' sort' de chos' que tu veux qui m' tente ? P'is j' voés pâs quoi c' qui pourra't m' tenter.

— Non, 'a dit, m' âs t' pâssé' à dés plaç's qu' c'ést beau terriblemen à voèr ! 'A dit, tu sé's... Mé', 'a dit, faut r'guien toucher ! T' âs l' droit de r'garder, t' âs l' droit de... mé', faut pâs qu' tu touche' à r'guien, parce qu' 'a dit, si tu touche' à que'qu' chose, t' sé's, ça peut t' causer dés plus grands malheurs du monde.

— Ah ! i' dit, 'oèyons ! I' dit, à l'âg' que j'ai lâ, i' dit, j' commence à êt' moins tenté d' tout's sort's de choses, hein !

— 'A dit, c'ést correck, 'a dit, chasseur ! Mé', 'a dit, r'marqu' b'en qu' c'ést toé qui paierâs pour, si tu fa's que'qu' chos' qu' ést pâs b'en ! »

Fa't que... all' l'â pâssé, alle â fait' dés détours, p'i' alle a pâssé... enne espèce de grode [grotte], in espèce, de souterrain qui passa't dan 'a terre... in ch'min qui pâssa't par sour enn' montagne, par 'hemp'e. Là-d'dans, c'éta' enne espèç' de musée itou. I' y ava't dés couronn's de princesses, dés couronn's de rois, de tout's sort's de chos's lés plus bell's peintures, lés plus bell's couronnes, lés plus bell's choses, lés plus beaux trésors, qui pouva' exister dans l' monde. C'éta't dés chose' épouvantabeulment belles... que l' capitaine... l' chasseur Vincenne' ava't jama's vues d' sa vie.

P'is, à in moment denné, i' vien à pâsser sour enn' couronn' qui éta't pendue par in fil d'or, qui éta't pris, comme on peut dire, au plafond, qui descenda't... 'A gu'i frotta't quesiment dans l' visage, en pâssant. I' éta' à ch'fal su' sa p'tit' jument, p'is... Mé', i' s' ma' à pensé' en lui-minme : « Si j'emporta' 'a couronne, i's 'n n'a'ra'ent pâs connaissance. M'âs l'emporter... p'is c'ést pâs pour moé. Mé', j' la denn'rai au roi, en cadeau ! »

Fa't que... i' connaissa't pâs trop la valeur, non plus de... de cés richess's-lâ... la valeur de çâ, cés couronn's-lâ. Tout en pâssant d' minme, i' câsse l' fil d'or, p'i'

i' met la couronn' dans sa fal'[24] de ch'mise. Continue son ch'min. Rendu l'aut' bord de d' çâ, la p'tit' joument bleue a dit : « As-tu trouvé çâ beau ?

— Ah ! i' a dit, c'éta't beau, c'éta't beau, i' a dit, terriblement, mé', i' a dit, j'ai jama's vu d' quoi d' si beau !

— 'A dit, t' âs r'guien touché te'jours ?

— I' a dit, non, j'ai absolument r'guien touché.

— Fa't que, tant mieux ! 'A dit, à c'tte heure, 'a dit, on vâ s'en aller plus vite, 'a dit, parç' qu' 'a dit, à soèr, on vâ êt' rendu târd, on vâ êt' rendu târ' encôr' pâs mal. B'en, 'a dit, si on veut suir'... continuer not' chemin, qu'o' a fait' aujo'rd'hui, on s'ra't rendu b'en p'us tard que çâ t' sé's, à 'a vitess' qu'on â été, a'ec la vitess' qu'on fa't lâ, à c'tte heure, lâ, c'ést pâs pareil pâ'-en-tout'. Fa't qu' 'a dit, on vâ poussé' in p'tit peu pluss', lâ, p'i' 'a dit, fau' êt' rendu au château pâs trop târd ! »

Fa't qu'i ont rentré au château, i' été't [était] pâs mal târd. I' â encôr' soupé pâs mal, p'is ça f'sa't longtemps qu' le roi s' prom'na't su' sa gal'rie, p'i' i' attenda't l' chasseur Vincennes ; p'i' i' ava' hât' d'a'oèr dés nouvell's de d' çâ.

Fa't que... i' arrive au chasseur Vincennes... au roi, le roi a débarqué vit'ment, i' â été au-d'vant d' lui. I' a di' au roi, i' a dit : « Attendé' in p'tit peu ! M'en vâs dét'ler ma p'tit' jument, m'âs gu'i denné' à souper ; alle a faim, elle itou, p'is moé 'tou, j'ai faim ! P'is, i' a dit, apras çâ, on pourrâ parler ! »

Fa't que... i' â été dét'ler sa p'tit' joument bleue, p'i' i' gu'i a donné' à manger comm' faut, il l'a frottée comm' faut, i' gu'i a mi' enn' couvart' su' l' dos — 'a ava' eu chaud — i' gu'i a mi' enn' couvart' comm' faut pour l'entourer. P'i' i' dit : « À c'tte heure, i' a di' à la p'tit' jument, j' viendrai apras la veillée, avant de m' coucher, j' viendrai t' voèr !

— Fa't que... la p'tit' jument dit, c' correck ! »

Lâ, i' retourne au château. Lâ, au château, b'en, i' ont préparé la tab'e à leu' tour, p'i' i' s'ést lavé, tout comm' faut, p'i' i' s'ést fait' sa toélette in peu, p'i' i' s'ést mi' à tab'e, pour souper. Le roi s'ést en v'nu p'is s'ést assi' au côté d' lui. « P'is, i' a dit, chasseur Vincennes, i' dit, comment c' ça été ?

— Ah ! i' dit, ça été pâs mal, ça été pâs pir' pâ'-en-tout' ! J' pensa's que ça alla' êt' pir' que çâ !

— P'is, la biche, i' dit, l'âs-tu vue ?

— I' a di' oui, je l' l'ai vue ! Çartain'ment qu' j' l'ai vue ! Je l'ai tuée !

— Ah ! le roi dit, j' te cré's pâs ! Ah ! non, lâ, par 'hemp'e, i' dit, j' te cré's pâs !

24. *Fale* : Partie du vêtement qui couvre la poitrine.

— B'en, vous m'avez dit, i' a dit, celui qui vous emport'ra' 'a pomm' d'or, ça donn'ra' enn' preuv' qu' la biche ést morte, que j'ai tué 'a biche ! »

I' met la main dans sa poche, p'is pren 'a pomm' d'or, p'i' i' gu'i donne. I' a dit : « Chasseur Vincennes, i' a dit, c'é' 'a promiér' fois d' ma vie que j' voés çâ, p'is j' pensa's jama's... P'is j' sé's que tu l'âs tuée, puisque t' â' 'a pomme... parce qu' la biche ést morte. Sans çâ... parce que i' a pâ' eu in homm' qui ést v'nu écitt' qui a vu la bich' seul'ment. P'i' i' 'n n-â eu qui l'ont pâs vue. Fa't que, i' on été loin de l'arrêter, p'is d' gu'i ôté' 'a pomme. P'is l'animal ést assez gros qu'in homme ést pâs capab' d' gu'i ôter sans la tuer, d'apras c' que j'ai attendu dir' par lés plus grands savants qui sont v'nu' écitte. Fa't qu'i' a dit, non, i' dit, chasseur Vincennes, t'és l' promier homm' que j' voés d' minme ! Réell'ment, i' dit, t' és pâs payab'e !

Si tu veux, j'ai promis ma couronn' p'is tout' mon royaume écitte, tout' c' que j'ai écitte à celui qui détruira' 'a biche. Tout çâ t'appartient, i' dit, chasseur Vincennes !

— L' chasseur Vincenn's dit, non ! I' dit, j' pâs v'nu écitt' pour çâ ! Gardez vot'e roéyaume, gardez vot' couronne, gardez tout c' qu' vous avé' écitte ! Moé, je 'n n'ai pâs besoin. J' trop vieux, à c'tte heure, p'i' i' a dit, j' pâs besoin d' çâ, c'tte affér'-lâ ! J' m'en r'tourn' che' nous ! Mé', i' a dit, par 'hemp'e, i' a dit, on vâ pâssé' 'a nuit, p'is, i' a dit, si vous voulez, d'main, on en r'parl'râ !

— Le roi di' oui. Mé', i' dit, à pârt de d' çâ, b'en, i' a dit, puisque tu veux pâs le roéyaume, p'i' 'a couronne, j' t'ai faire fére in beau cadeau, i' dit. M' âs t' denné' in beau cadeau, te'hours. Tu mérite' in beau cadeau, p'i' i' a dit, en souv'nir de moé, p'i'i' dit, en souv'nir de ta chass' que t'âs faite. T'és l' plus grand chasseur du monde, d'abord ! »

Fa't qu' le roi s'ést l'vé, p'i' i' a pâssé dan in autre appartement ; i' ést r'venu avec enn' carabin' tout en argent salide, montée en or. I' a dit : « Tiens, chasseur ! Çâ, ça veut dir' qu' c'ést au chasseur Vincennes. C'ést in cadeau que j' te fa's ! I' dit, 'a coût' beaucoup d'argent. C'ést quésiment enn' fortune, mé' j' t' la donne. C'ést ton cadeau que j' t'ai résarvé, pour toé ! À celui qui détruira' 'a biche, c'ést l' cadeau que j' gu'i ai résarvé. Fa't qu'i' a dit, j' t' 'a donne ! »

Fa't que l' chasseur Vincenne' â r'gardé 'a carabine, p'i' i' a trouvé çâ... i' a trouvé qu' c'ta't beau terrib'e. Ça voula't [valait] b'en mieux qu'in fusil a'ec dés cartouches. C' fa't qu'i' a di' au roi, i' a di' au roi : « Moé 'tou, j'ai t-in p'tit cadeau à vous fére, si vous voulez l'accepter...

— Ah ! le roi dit, co' minm' [quand bien même] que ça s'ra't juss' enn' cenn' que tu m' denn'ra's, chasseur Vincennes, ça voudra't [voudrait] 'cor' mieux... pluss' que tout' mon trésor que j'ai écitte... pour in souv'nir de toé, in souv'nir qui â détruit la biche écitte. Qu' ça fa't si longtemps, i' dit, qu' 'a vit d' minme, p'is qu' 'a nous vol' de minme... qu'alle a volé dés trésors, dés fortune' immenses.

I' di' au chasseur, auj'ord'hui c'ést féni ! C' fa't qu'i' a dit, si tu m' donn'ra' enn' cenn' seul'ment, pour moé ça voudra't b'en mieux que l'arm' que j' t'ai denné lâ ! »

I' hal' la couronn' de d'dans sa ch'mis' p'i' i' donn' çâ au roi. La couronn' voula' [valait] à peu pras le doub' de tout' la fortun' du roi. Le roi 'n n-â... 'n n-â... 'n n-â... â parti d' raculons. I' a dit : « Où c' que t' âs pris çâ, i' a dit, chasseur Vincennes ?

— I' a di' au roi, i' a dit, j' vous ai pâs d'mandé, i' a dit, moé, où c' que vous aviez pris la carabin' que vous m'aviez dennée... vot' cadeau qu' vous m'avez donné. J' vous ai pâs d'mandé çâ ; j' me suis pâ' informé. Mé', i' a dit, fait's comm' moé. Informez-vous pâ' où c' que j'ai pris çâ !

— Mé', i' a dit, j'ai pâ' envie d' m'informer, j'ai 'ien qu'à r'garder. R'garde, dan 'a couronne, l' nom d' la princess' à qui qu' ça appartena't, l'adresse, tout ça, c'éta' écrit dan 'a couronne. I' a dit, r'garde, chasseur Vincennes ! Çâ, c'ést un roi qui ava' enn' princesse. C'éta' à peu pras la plus bell' princess' qui pouva' exister dans l' monde. Alle â été volée par dés géants. I' ont jama's pu la r'trouver. P'i' i' a dit, le roi, lâ, le roi, le pér' de c'tta princess'-lâ, â offert dés fortune' immens's pour trouver c'tte princess'-lâ. B'en, i' a dit, ils l'ont jama's r'trouvée ! Mé', i' a dit, moé, j' te dis, i' a dit, chasseur Vincennes, que si tu trouv's pâs la princess' qu' éta't lâ... la couronne à qui ça appartient, i' a dit, tu s'râs pendu dans t'oâs jours ! Tu s'râs pendu dans t'oâs jours ! Tu s'râs pendu écitte ! C'ést b'en beau, i' a dit, d' fér' dés choses, mé' i' faut lés fér' très bien, i' a dit, chasseur Vincennes, t' apprendrâs çâ ! Çâ, ça t'appartient pâs ; tu l' l'âs volé ! B'en, pour ta punition, tu vâs trouvé' 'a princesse à qui ça appartient, c'tte couronn'-lâ ! »

L' chasseur Vincenne' éta't pâs beaucoup mieu' amanché. Fa't que... lâ, l' chasseur Vincenn's s'ést mi' à... I' a dit : « C'ést d' minm' qu' vous voulez m' récompenser, i' dit, pour avoèr venu écitte ?

— C'ést pâs moé, i' a dit, chasseur Vincennes, qui veux t' récompenser ! Promiér'ment, celui qui a volé 'a couronn' vâ êt' puni sévèr'ment par le pér' d' la princess' qu'i' y â lâ. I' vâ êt' mi' à mort. Promiér' chos' qui â à fére, c'ést d' trouvé' 'a princess' pour s' sauvé' 'a vie. C' pâs moé directement qui vâs t' pend', qui vâs t' fair' mourir. Ça vâ êt' le pér' d' la princesse à qui qu' appartient la couronne. C'ést lui qui vâ t' punir, c'ést lui qui vâ t' mett'e à 'a mort. P'is pour s' réchapper d' la mort, b'en, i' faut qu'i' trouv' la princesse à qui qu' ça appartient.

— L' chasseur Vincenn's dit, j' su's b'en çartain d' mourir, moé 'tou... m'en vâs mourir. Seul'ment qu'i' s' disa' en lui-minme, j' mourirai te'jou's ! J' pourrai pâs mourir en lâche, j' pourrai pâs dir' qu' j'ai pâs fait' ma pârt, pâs fait' mon devoèr. J' m'en vâ' asseyer ! »

S'en vâ trouver la p'tit' jument bleue, l' soèr, avant de s' coucher, p'is... i' ést pensif ; réell'ment, i' ést pensif, p'is ça vâ pâs. P'i' i' soègn' sa p'tit' jument. La

p'tit' jument dit, 'a dit : « Quoi c' c'ést qu' t' âs ? 'A dit, tu s'ra's supposé d'êt' en joie, tu s'ra's supposé d'êt' joyeux, tu s'ra's s'pposé d' pâssé' enn' bell' veillée, enn' bell' nuit', je l' sé's pâs. 'A dit, avoèr réussi in coup comm' t' âs fait' lâ, enn' chos' pareille, que tout l' mond' d' l'univers on [ont] asseyé, tout's lés meilleurs chasseurs, lés meilleurs, lés plus grands savants, lés plus grands tireurs du monde on asseyé et ont jama's réussi. Toé, toé, tu viens, tu réussis ; ça s'ra't s'pposé d'être enn' bell' fêt' pour toé, êt' dan 'a joie, dans l' plésir, p'is, 'a dit, tu m'âs d' l'air d'être en peine, tu m'âs d' l'air à êt' in gârs qui...

— I' a di' oui, i' a dit, p'tit' jument bleue, i' a dit, c'ést vra'... quoi c' c'ést qu' tu dis lâ, c'ést vra' ! I' a dit, j' su's pâs joyeux ; j'ai enn' raison pour pâs l' l'être.

— Mé', 'a dit, pourquoi ?

— B'en, i' a dit, m'âs te l' dir' pourquoi. T' sé's dans l' souterrain qu'on â pâssé, qu' tu m'âs pâssé, par (e) l' chemin d' raccourci, i' dit, qu'on â pâssé aujourd'hui... I' y ava't dés couronnes, i' y ava't b'en dés choses, b'en dés chos's marveilleuses, dés bell's choses, lés plus bell's chos's du monde. I' a dit, tu m'ava's défendu de touché' à que'qu' chose. B'en, i' a dit, moé, i' a dit, j'ai enl'vé enn' couronn' de d' lâ, pour... pâs pour moé-minm' b'en b'en, parç' que j' su's... Mé', j'ava's pensé d'emporter çâ au roi, d' gu'i fére in cadeau.

— B'en, 'a dit, tu sé's qu'in cadeau, hein ! enn' chos' volée, c'ést pâ' in cadeau ! Quand on vol' que'qu' chos' p'is qu'on fa' in cadeau à in aut' avec, c'ést pâ' in cadeau. C'ést in vol que t' âs fait' lâ ! P'is, c'ést grave : enn' couronn' de princesse, 'a dit, c'ést grave ! P'is, 'a dit, quoi c' c'ést qu'i' t' dit ?

— Si j' trouv' pâ' 'a princesse, si j' pârs pâs pour trouvé' 'a princesse, si j' su's pâs parti dans t'oâs jours pour aller charché' 'a princesse, j' vâ' êt' mi' à mort par le pér' d' la princesse, parç' que lui, i' vâ l' dire à l'autre roi, p'is lâ, le roi vâ m' mett'e à 'a mort.

— P'is d' minme, 'a dit, t' âs b'en réussi ? J'a'ra's jama's dû t' pâsser lâ, d' minme ! J' te l'ava's dit, mé' j' pensa's pâs, à l'âg' que t'ava's lâ, qu' tu pouva's pâ' êt' si tenté d'enn' chos' de minme. À l'âg' que t' âs lâ, j' te pensa's p'us raisonnab' que çâ, chasseur Vincennes !

— I' a di' oui, mé' quoi c' c'ést qu' tu veux ? I' a dit, c'ést enn' chose qui â été plus fort que moé !

— P'is, aujo'rd'hui, b'en, quoi, c' c'ést qu' t' âs dessein d' fére ?

— B'en, moé, je l' sé's pâs. Lâ, j' t'en parle... i' a di' à sa p'tit' jument, i' a dit, j' t'en parle. Quoi c' c'ést qu' tu pens's de d' çâ ?

— B'en, 'a dit, moé, quoi c' c'ést que j' pense ? C'ést à toé à décider. C' pâ' à moé !

— J'ai pensé d' gu'y eller [aller].

— B'en, 'a dit, j' pense, qu'à c'tte heure, tu f'ra's b'en d'aller... tu f'ra's b'en d' gu'y aller, charché' 'a couronne.

— I' a dit, toé, la p'tit' jument bleue, quoi c' c'ést qu' tu vâs fére ?

— B'en, 'a dit, quoi c' c'ést qu' tu veux que j' faize ? M'â' allé' avec toé !

— I' a dit, sé's-tu où c' qu'i's sont, cés princess's-lâ ?

— 'A dit, oui, je l' sé's ! J' sé' où c' qu'alle ést la princesse, moé. J' sé's très bien où c' qu'alle ést. Mé', par 'zemp'e, fau' allé' 'a charcher, elle, lâ ! C'ést çâ qu'ést l' pire ! Co' minm' que j' sa'ra' où c' qu'alle ést, moé, c'ést pour l'emm'ner de d' lâ ! En tou' 'és câs, demain, on se r'pôse, on vâ se r'pôser comm' faut, d'main. On ést fétiqué d' la journée d'aujo'rd'hui, demain on vâ se r'pôser. Fa' 'oèr [fais voir] au roi, qu' t' és pâs en pein' de d' çâ ; c'ést r'guien pour toé, pour pâs qu'i' s' réjouiss' de çâ, te'jours, au moins ! P'i' 'a dit, fa's-y 'oèr que c'ést r'guien pour toé ! P'is, apras-d'main, on décoll'râ, on vâ gu'y aller !

— Correck ! »

S'en vien au château, p'is lâ, b'en, s' mè' à jâsé' a'ec le roi p'is différent's choses. L' chasseur Vincenne' a pâs d' l'air êt' en pein' pâ'-en-tout'. L' lend'mon matin, i' s' lev' comm' d'habitude, vâ soègner sa p'tit' jument, i' s'en vient déjenner. Le roi dit « P'is ? I' a dit, as-tu décidé d'aller charché' 'a princesse ?

— I' a di' oui ! On vâ se r'posé' in peu, te'hours...

— Le roi dit, t' âs pâs grand tem [temps] à te r'poser... t' âs t'oâs jours. La t'oâsieum' journée, au matin, si t' és pâs parti, t' és t-à 'a mort !

— B'en oui, mé' j'ai t'oâs jours, to'hours ! M' âs prend' le temps qu' ça vaut... »

Fa't que... i' a pâssé 'a journée à s' prom'ner d'in bor' à l'aut'e. Dan 'a journée, i' â été soégner sa p'tit' jumen encôre. Le soèr, la minm' chose, le soèr, 'a dit : « D'mon matin, 'a dit, chasseur, on pârt, on s'en vâ ; on vâ charché' 'a princesse !

— I' a dit, tu sé' où c' qu'alle ést, i' a dit, la p'tit' jument ?

— 'A a di' oui ! La p'tit' joument dit, j' sé' où c' qu' alle ést, 'a princesse, mé', 'a dit, c'ést pour allé' 'a charcher, qui ést l' pire !

— Bon ! O ké ! »

I' ont pâssé 'a nuit' p'is l' lend'mon matin, i's s' sont gréyé' assez d' bonne heure, p'i' i' â été soégner sa p'tit' jumen encôre, p'i' i' a déjenné comm' faut, lui 'tou. I' a di' au roi, i' dit : « À c'tte heure, tu vâs m' donné' in peu d'argent, tu vâs m' donner dés provisions, p'is, à matin, j' pârs pour aller charché' 'a princess' que tu m'âs d'mandée !

— Le roi dit, és-tu çartain d' l'a'oèr, te'hours, d' la trouver ?

— B'en, i' dit, j' te dirai çâ mecqu' je r'vienne ! Tant que j' s'rai pâs r'venu, j' peux pâs te l' dire ! J' te dirai çâ mecqu' je r'vienne ! »

C' fa't qu' le roi gu'i a donné in peu d'argent, p'i' i' gu'i a donné dés provisions, tout c' qu'i' ava't d'mandé. I' a sellé sa p'tit' jumen encôre enn' fois. P'is... i' a embarqué d'ssus, p'i' i' a pris l' chemin. I' s'ést mi' à marcher. I' â marché, ah ! deux t'oâs jours, t'oâs quat' jours, enn' semaine, à travers du boâs. D' temps en temps, c'ta' enn' ville, temps en temps, c'ta' enn' forat, temps en temps, c'ta' in aut' chose, dés montagnes. À in moment donné, i' â arrivé à enn' grand' ville. Fa't que la p'tit' jument s'ést arrettée. 'A dit, 'a di' au chasseur, 'a dit : « À c'tte heure, 'a dit, écitte, 'a dit, sé's-tu où c' qu'on ést rendu ?

— I' a dit, non, je l' sé's pâs ! J' conna's pâs cés vill's-lâ pâ'-en-tout'! J'ai jama's sorti. Quand j'ai parti pour v'nir écitte, dan 'a ville où c' que j'ai fait la chasse à 'a biche, b'en, i' a dit, j'ava's jama's sorti d' dans l' boâs, à b'en dire. Fa't que, lés villes, j' t'assur' que j' conna's pâs grand-chos' là-d'dans !

— B'en, c'ést justemen 'a ville, 'a dit, que la princesse... La princess' que tu charches. 'A ést gardée par t'oâs géants, p'is, 'a dit, 'a ést dure à aller charcher ! À c'tte heure, 'a dit, m' âs t' dir' quoi fére. On vâ asseyé' enn' chose. 'A dit, lâ, tu vâs t' déguisé' en vieillard, p'i' 'a dit, tu vâ' aller dans ma queue, tu vâ' arraché' in crin, tu vâs t' fére enn' ligne à pêché' a'ec çâ. Mé', avant d'aller au château dés géants, lâ... voés-tu l' gros château, lâ, qu'i' y â su' l' bord d'enn' montagne, là-bâs ? C'ést leu' château, lés géants. Au pied d' la montagne, i' y â in pont ; i' y â enn' gross' rivière. Tu vâ' aller pêcher du poesson, lâ. Tu vâs t' fére enn' ligne a'ec in crin, p'is tu vâ' aller pêcher du poesson. Tu vâs prend' du poesson, p'is tu vâ' êt' déguisé, en vieillard, aussi vieux comm' tu vâs pouvoèr ; mal habillé, en guénille, sale in peu ; salis-toé comme i' faut, p'i' 'a dit, en guénille. P'is, t' sé's, 'a dit... p'i' 'a dit, tu vâs... on vâ aller pâsser d'vant l' château dés géants. I's vont te d'mander pour ach'ter... ach'ter l' poesson. C'ést en automn' târ' [tard] in peu ; c'ést frett' [froid]. L' temps qu'i's vont compter ton poesson, lâ... La cuisine ést en bâs. La chamb'e, elle, d' la princesse, 'a ést au deuxième étage. Tu vâs voèr, i' vâ avoèr enn' grande escalier, lâ, qui monte au deuxième étage... dan 'a cuisine, tu vâs voèr çâ, l'escalier, lâ. L' temps qu'i's vont compter ton poesson, lâ, tu leu' d'mand'râs pour t' chauffer. Pour (e) t' chauffer, la fournaise ést en haut, 'a ést au deuxième, elle itou. I's vont t' dire oui, d'aller t' chauffer lâ. L' temps qu'i's vont compter ton poesson, tu vâ' aller t' chauffé' à 'a fournaise. Mé' arrett' pâ' à 'a fournaise. Continue tout droette ; tu vâs voèr enn' porte. Rent' dan 'a porte. La princesse ést lâ ; p'i' i' a dit, tu vâs parlé' à 'a princesse.

— Fa't que... i' a di' oui. Mé', i' a dit, quoi c' ça vâ fére, çâ, si j' parle à 'a princesse ?

— B'en, ça vâ fére... Tu vâs voèr quoi c' qu' 'a vâ dire. Si 'a veut sortir de d' lâ, 'a vâ sortir, p'is si 'a veut pâs, b'en, 'a sortirâ pâs ! »

Fa't que, comm' de faite ! I' â été dan 'a riviére encôre, p'i' i' a pêché. I' a fait comm' la p'tit' jument bleue gu'i a dit. I' a pris pâs mal du poesson. Fa't que, i' a embarqué su' sa p'tit' jument, p'i' i' ést v'nu pâssé' en avant du château dés géants qu'i' y ava't lâ. Fa't que... en pâssant d'vant... I' y a in dés géants qu' a sorti, i' a dit : « Heille ! pêcheur, d'où c' que tu d'viens ?

— I' dit, j' viens d'aller pêcher... j'ai 'té pêché' à 'a riviére, p'i' i' a dit, j' m'en vâs !

— Tu m' vends pâs du poesson ?

— I' a dit, non, j' vends pâs çâ, més poessons. J' vends pâs mon poesson, vous savez b'en ! I' a dit, j'ai pris çâ pour ma famille, moé. Lés enfan ont gu' 'ien qu' çâ à manger !

— B'en, i' ont dit, on vâ t' payer ton poesson ! A'ec d' l'argent, tu vâ' avoèr à manger, itou ! Tés enfants... n'us aut's, on pêch' dan 'a riviére, p'i' on prend pâ' aucun poésson. Alors... i' a dit, vends-nous-lés ! Avec d' l'argent t' ach't'râs l' poesson ! »

Fa't que... i's s' sont ostiné'[25] enn' p'tite escouss' de minme. À 'a fin du compte, l' pêcheur a dit : « C'ést correck ! I' a dit, m'en vâs vous l' vendre ! »

Fa't qu'i' a rentré dan 'a cuisine, puis, i's s' sont mi' à compter l' poesson. L' bonhomm' frissonna' in peu. I' a dit : « As-tu frett', mon bonhomme ?

— I' a di' oui, j'ai frette ! I' a dit, j' voudra's m' chauffé' in peu.

— B'en, i' a dit, monte en hau' à 'a fournaise, écitte, lâ, lâ, au deuxième, p'is chauff'-toé, l' temps qu'on vâ compter l' poesson p'is on vâ compter ton argent, p'is, i' a dit, tu vâs t' réchauffer durant c' temps-lâ ! »

C' fa't que l' pêcheur â été s' chauffé' à 'a fournaise, l' temps qu'i' ont compté l' poesson, mé', i' a pâ, arretté à 'a fournaise ; i' a continué à 'a chamb'e. Lâ, i' a vu 'a princesse. C'ta' enn' terribeul bell' princesse. Fa't que l' pêcheur gu'i â dit çâ, i' a dit « J' su's v'nu pour v'nir (e) t' charcher !

— B'en, 'a dit, comment v'nir (e) m' charcher ? 'A dit, vous savez b'en que j' peux pâs sortir d'écitte !

— B'en, i' a dit, non ! I' a dit, j' peux trouvé' in moyen ; tu vâs sortir d'écitte !

— 'A dit, quell' sort' de moyen qu'on vâ prend'e ?

— B'en, i' a dit, j' su's t-écitt' à ch'fal. Lâ, i' dit, j' m'en vâs sortir tantôt ; j' descends, lâ, p'is m'âs sortir, p'is, i' dit, lés géants ont trouvé mon p'tit ch'fal beau. En tout câs, i's voudra'ent l' ach'ter pour toé. P'i' i' a dit, j' veux pâs leu' vend'e. Mé', i' a dit, m' âs peut-êt'... m'â' 'oèr à çâ, m' âs peut-êt' leu' vend'e, p'i'

25. *Ostiner* (s') : Discuter, soutenir avec obstination, ne pas céder.

i' a dit, m'âs d'mander qu' t'asseill's [tu essaies] la p'tit' joument qu' j'ai lâ. 'A ést tout p'tit' par 'hemp'e. M'âs leu' d'mander que tu l'asseill's, 'oèr ! P'is, tu sé's...

— B'en, 'a dit, i's vont consentir à çâ, je l' pens' b'en !

— P'is, mecque tu l'asseill's, b'en la p'tit' jument, elle, peut-êtr' qu' 'a voudrâ pâs marché' a'ec toé. Vâ foulloèr [falloir] que j' seille [sois] a'ec toé pour qu' 'a marche, parç' que c'ést moé qu' ést son maît'e. 'A m' conna't, p'is toé, 'a t' conna't pâs. Fa't qu'i' dit, m'en vâ' embarqué' a'ec toé. Peut-êtr' qu'i's vont consentir qu' j'embarque a'ec toé, p'is quand j'a'rai embarqué a'ec toé, apras çâ, i' dit, on s'en irâ !

— 'Cou' don, 'a dit, si vous pensez qu' ça vâ marcher d' minme, 'a dit, moé, j'ai b'en hât' d'êt' sortie d'écitte !

— I' a dit, c' correck ! »

C' fa't qu'i' â r'viré d' bord, p'is s'st en-allé. I' a descendu en bâs : i' ava'ent féni d' compter l' poesson, p'is l'argen éta't prat. Bon !

I' éta'ent t'oâs gros géants, t'oâs terrib's hommes. Fa't que lés géan ont dit : « Quiens, i' ont dit, l'argent d' ton poesson, i' ont dit, pêcheur ! P'i' i' ont dit, où c' t' âs pris çâ, c' beau p'tit jual-lâ ?

— B'en, çâ, i' a dit, c'st in p'tit ch'fal que j'ai ach'té. C'ést pâs gros, c'ést pâs d' dépense[26]. I' dit, c'ést in p'tit ch'fal que j'ai ach'té pour moé, voyager d' minme ; j' su's vieux pâs mal, p'is...

— I' a dit, tu vâs nous l' vend'e !

— L' vieu' a dit, non, j' vends pâs mon jual ! Vous savez b'en que j' vends pâs mon jual !

— L' gian a dit, tu t'en ach't'râ' in aut', avec d' l'argent ! Tu vâs t'en ach'té in aut'e !

— Oué, oué, mé', j' vâs 'n n-ach'té' in aut'e, mé', je 'n n'a'rai pâ' in aut' pareil ! Çâ, c'ést tout p'tit, c'ést pâs d' dépense, ça mang' pâs, p'is c'é' 'ien qu' bon pour moé ! C'ést b'en pour moé ! P'is vous aut's, vous êt's b'en trop gros, i' dit, vous êt's b'en trop gros pour çâ ; vous pourrez pâ' embarquer là-d'ssus, vous aut's ! 'A vous port'râ pâs ; vous allez l'écraser !

— B'en, oui, mé', i' ont dit, c'ést pâs pour nous aut's non plus qu'on veu' ach'ter çâ. I' ont dit, c'ést pour not' princess' qu'on â écitte ! Ça s' pourra't qu' ça 'a désennuiera't. 'A s' promèn'ra' avec. P'i' 'a ést pâs maline, te'hours ?

---

26. *Dépense* (de) : Coûteux, qui occasionne beaucoup de dépenses.

— 'A ést pâs douce, i' dit, 'a ést pâs douce à plein[27]. J' sé's pâs si 'a princess' 'n en viendrâ à bout !

— Ah ! oui, i' a dit, si 'a en vient pâ' à bout, o' en viendrâ à bout, n'us aut's !

— J' sé's pâs !

— C' fa't que... i' ont dit, vends-nous-lâ !

— B'en, i' a dit, vends-nous-lâ... Comment [combien] c' que vous donnez pour ?

— Ah ! b'en, i' ont dit, on vâ t' denner... 'a vâ t' denner... on vâ t' denner pâs mal, i' ont dit, on vâ t' denner pâs mal d'argent. Tu vâs 'n n-ach'ter pâs moins qu' t'oâs d' minme, pour l'argent qu'on vâ t' denner !

— En tou' 'és câs, i' a dit, fait's descend' la princesse, p'is, si la princess' peut 'n en v'nir à bout, la fér' marcher p'is s' prom'né avec, p'is... I' dit, 'a ést pâs douce ! 'A ést à fére attention pour (e) l' monde ! Si 'a princess' peut 'n en v'nir à bout, b'en, i' a dit, on voèrâ quoi c' qu'on vâ fére ! »

Fa't qu'i' ont fait' descend' la princess' d'en haut, p'i' i' ont di' à 'a princesse, i' ont dit : « Vâ... embarqu' su' 'a p'tit' jument, p'is vâ... vâ asseyé' à t' prom'né' avec ! B'en, l' bonhomm' dit qu' 'a ést pâs douç' pour l' monde ! Vâs-y voèr ! »

Fa't qu' la princess' s'approch' d' la p'tit' jument, p'i' 'a gu'i embarqu' su' l' dos, p'i' 'a commence à nommer la p'tit' jument, la p'tit' jument s' mâte[28], monsieur ! p'i' 'a rue, p'is quiens b'en ! 'A veut pâs marcher pâ'-en-tout'! « Ah ! b'en, l' chasseur Vincenn's dit, i' dit, non ! Ça march'râ pâs ! Vous n'en viendrez pâ' à bout ! »

Lâ, l' géant gu'i a dit, à pe' pras l' plus gros dés t'oâs, i' a dit : « M'âs gu'y eller, moé. J' la f'rai b'en marcher !

— Non, non, i' a dit, vâ pâs lâ, toé ! Vâ pâs lâ, i' a dit, ça vâ êt' pire ! I' dit, charche r'guien, j' vou' 'a vendrai pâs ! Ou b'en don, i' y â un' chose... Peut-êt'e, i' dit, j' peu' 'a fére aller d'in aut' chose : embarqué' a'ec la princesse, p'is la fér, marcher, moé. 'A ést accoutumée à moé, c'ést moé qui ést son maître. 'A ést accoutumée à moé. Moé, j'ai pâs d' misére a'ec. P't-êt' b'en, apras çâ, quand alle a'râ fait' que'qu's tour' a'ec la princesse, b'en, lâ, 'a vâ s'habitué' à elle ; p'i' i' a dit, apras çâ, b'en, peut-êt' qu' la princess' pourra 'n en v'nir à bout... la fér' marcher ; p'i' à 'a longue, b'en, 'a vâ s'habitué' à elle. B'en, ça vâ v'nir qu' la princess' vâ êt' son maître !

— Le géant di' oui, tant qu'à çâ, t' âs b'en raison ! Vâs-y voèr ! »

27. *Plein* (à) : Beaucoup.
28. *Mâter* (se) : Se dresser sur les pieds de derrière (en parlant d'un cheval, d'un chien).

Fa't que l' chasseur Vincenne' â parti, i' â parti ; i' â embarqué la p'tit' jumen [la princesse] a'ec lui, a'ec la princesse, p'i' i' a parlé à 'a p'tit' jument bleue. Ah ! la p'tit' jument s'ést mi' à partir tranquill'ment, l' pâs, p'i' ah ! b'en, i' ont fait enn' coupel de tour' autour du château. À in moment denné, i' ont pris l'err', p'is ça alla't mieux.

P'is lâ, lés géants, i' ont dit : « Comment ça vâ ?

— I' a dit, ça vâ b'en, i' a dit, good-bye [29] ! »

En disant çâ, fttt ! ça a parti. Lâ, lés géants sont sortis tou' 'és t'oâs déhors, p'i' i' ont dit : « C'st in maudit voleur ! I' ést v'nu enl'vé' 'a princesse, p'is quiens b'en ! »

Te'hours, dans r'guien d' temps, i's l' voya'ent p'us... i' éta't parti ! Bon ! Ça fa't qu'i' ont pardu 'a princesse. « Ouais, i' ont dit, c'st in voleur ! » B'en, l' chasseur Vincennes, i' s'ést pâ' occupé d'eux aut's. I' s'ést en-allé.

Il arrive au château là-bâs, où c' qu'éta't le roi, a'ec la princesse. I' a dit : « Quiens, lâ, au roi i' a dit, v'lâ vot' princess' qu' vous m'avez d'mandée !

— Oué ! Le roi di' oui, i' a dit, c'ést elle ! C'ést b'en elle ! C'ést b'en sa couronne ! C'ést b'en elle ! I' a dit, à c'tte heure, le roi, le pér' d' la princesse ava't promis son roéyaum' p'is sa couronne, tout c' qu'i' ava't lâ, minm' la princesse en mariage à celui qui trouvèra' 'a princesse, qui gu'i ramèn'ra't sa princesse.

— Ah ! l' chasseur Vincenn's dit, non ! J'ai pâs besoin de roéyaume, p'is j'ai pâs besoin de trésor, p'is j'ai pâs besoin d' couronne, j' pâs besoin de r'guien, p'is, j'ai pâs besoin d' princess' non plus ! J' su's trop vieux pour (e) m' marguier, surtout a'ec enn' jeun' fill' de minme. Non ! Pâ'-en-tout', i' dit, j'accept' pâs çâ ! »

Fa't que... le roi éta't veuve, lui, p'i' i' trouva't la princess' belle, terribeulment d' son goût. Fa't que i' a gardé la princesse à son château ; l' chasseur Vincenne' a continué à rester lâ, lui 'tou, se r'poser, lui 'tou, enn' huitain' de jours. Fa't que te'jours, i' a décidé d' s'en r'tourné' où c' qu'i' d'vena't.

Fa't que le roi s'ést mi' à fér' la cour à 'a princesse. À in bon moment denné, i' a d'mandé la princesse en mariage. La princesse éta' enn' jeun' femme, enn' jeun' créature ; le roi éta't vieux pâs mal, lui, aussi vieux que l' chasseur Vincennes, peut-êt' plus vieux. 'A trouva't, la princesse, qu' ça faisa't pâs d' bon sens. Mé' 'a r'fusa' au roi itou, 'a sava't qu' ça f'ra't pâs.

Ça fa't qu'in bon matin, le roi ést v'nu lui-minm' gu'i d'mandé' 'oèr si 'a l' mariera't. 'A dit : « J' peux pâs vous marier, 'a di' au roi, 'a dit, j'ai pâs quoi c' qu'i' m' faut d'abord. 'A dit, j' su's malad' terriblement !

— I' a dit, pourquoi c' que t' és malade ?

---

29. *Good-bye* (angl.) : Adieu, à la prochaine.

— B'en, 'a dit, moé, vous savez, là-bâs, 'a dit, c'éta't dés géants, mé' c'éta't dés génies. Quand j'ava's mal à 'a tête, j'ava' in malaise en que'qu' pârt, j'ava' in p'tit démêloèr que j'ava' su' ma tablette à 'a têt' de mon lit'. J'ava's juss' à m'arrangé' 'és jueu' [cheveux] a'ec çâ, c' démêloèr-lâ. Çâ, ça vient d'enn' fée, 'a dit, c'ést enn' fée qui m'ava't denné çâ, ma mârraine m'ava't denné c'te d'mêloèr-lâ. J'ava's juss' à m'arrangé' 'és jueu' a'ec çâ, j' tomba's pareil comme enn' parsonn' qui ava't jama' eu d' mal aucun' douleur, de r'guien en tout', ni jama' eu mal à 'a tête, r'guien ! 'A dit, p'is lâ, 'a dit, depu's que j' t-arrivée écitte, j'ai pâs d' démêloèr, p'is ça vâ pâs b'en pâ'-en-tout' ! 'A dit, j' su's tout l' temps malade, tout l' temps, tout l' temps...

— Ouais, b'en, i' a dit, on vâ en-'oeiller [envoyer] l' chasseur Vincennes t' charcher çâ, l' démêloèr. I' sé' [sait] où c' que c'ést, à c'tte heure, lui. On vâ l'en-'oeiller charcher !

— J' sé's pâs, 'a dit, l' chasseur Vincennes, lâ, lui, i' ést v'nu m' charcher. Mecqu'i' gu'y r'tourne, lâ, i' s'râ p't-êt' b'en pâs r'çu, d' la minm' magniére, quand i' a rendu 'a promiér' fois. La promiér' fois, i' l' connaissa't pâs, mé' lâ, i' l' conna't.

— L' chasseur Vincenn's gu'irâ b'en ! »

Fa't v'nir l' chasseur Vincennes... I' a di' au chasseur Vincennes : « Demon matin, i' a dit, tu vâs partir !

— Mé' pour ioù aller ?

— Tu vâ' allé' au château dés géants. Tu vâ' aller charché' in p'tit démêloèr qu' la princesse ava't lâ su' sa tablette.

— Mé', i' a dit, pourquoi ? I' 'n n-â en mass' dés démêloèr' au château !

— Oui, mé', i' a dit, c'ést pâs l' sien. Surtout l' démêloèr qu'alle â, qu' 'a dit, elle, qu'à chaqu' fois qu' 'a ava't du malaise, de n'import' quell' sort' de maladie, qu' 'a faisa't seul'ment qu'à s' démêler lés ch'veux avec çâ, p'is qu' 'a r'tomba't normale, elle ava' aucun' maladie en elle. P'is lâ, depu's qu' 'a ést rendue écitt' qu' 'a ést malade, parç' qu' 'a a pâs son démêloèr. Tu vâ' aller l' charcher !

— L' chasseur Vincenn's di' oui, mecqu' j'arriv' là-bâs, i's vont me r'connaît', lâ, moé ! I's vont... ça march'râ pâs, çâ !

— B'en, qu' ça marche ou qu' ça march' pâs, amanch' ton affér' pour gu'y aller ! Faut qu' tu gu'y e'lles [ailles] ! »

L' chasseur Vincenn's vâ soégner sa p'tit' jumen encôre l' soèr, p'i' i' gu'i cont' çâ. « Bon ! la p'tit' jument dit, quoi c' c'ést que j' t'ava's dit, chasseur Vincennes, de r'guien toucher, quand que j' t'ai pâssé là-bâs, lâ, dans l' souterrain, là-bâs ? J' t'ava's dit de r'guien toucher. Voés-tu, 'a dit, tout c' que ça t'occâsionne ?

Ça t'occâsionne à çâ, tout's cés troub's-lâ, tout's cés malheurs-lâ ! P'is si tu fa's pâs çâ, tu sé's, tu vâs pard' la vie, çartain !

— L' chasseur Vincenn's dit, je l' sé's... je l' sé's b'en ! Mé', i' dit, quoi c' qu'on vâ fére ?

— B'en, 'a dit, d'mon matin, on s' greill' p'i' on, d'main matin, on s' greille, p'i' on gu'y vâ !

— Mé', lés géants, là-bâs, lâ, mecqu'i's nous voeille' [voient] arriver... i's vont nous connaît'e !

— Oué ! Mé'... En tou' 'és câs, 'a dit, on pens'râ à çâ, en s'en allant ! Greill'-toé, d'mon matin, p'i' 'a dit, on vâ partir ! »

Fa't que... i' r'tourne au château... 'A dit : « Fa's pâ' 'oèr qu' t' és t-en peine, par 'hemp'e ! De r'guien en tout', 'a dit, fa's pâ' 'oèr au roi qu' t' és t-en peine, parce qu' 'a dit, i' vâ rir' de toé ! Fa't qu' demon matin, on vâ s' greyer, p'i' on vâ partir !

— Correck ! »

Fa't qu' le chasseur Vincenn's s'en vâ au château, i' veille avec le roi, i' gu'i parle, i' jâse a'ec la princess' qu'i' â lâ, p'is que'qu's sarvant's qu'i' y â lâ, p'is le roi, p'is ça jâse, ça parl' tout' la veillée. Apras 'a veillée, l' chasseur Vincenn's s'en vâ 'oèr sa p'tit' jumen encôre, i' 'a soègne comm' faut, p'is s'en r'tourne s' coucher, mé' i' dort pâs d' la nuit. Ça l'occupe, çâ, c'tte affér'-lâ !

L' lend'mon matin, i' s' greille, p'i' i' déjenne encôre, p'i' i' prend sa p'tit' jument, p'i' i' pârt pour aller charcher l' démêloèr. Quand i' ést rendu encôr' dan 'a minm' vill' qu'i' ava' été l' promier coup, charché' 'a princesse, la p'tit' jument s'arrette, 'a dit : « À c'tte heure, 'a dit, que c' c'ést qu' tu vâs fére ? Faut qu' tu gu'y e'll's [ailles] l' charcher, lâ... charcher l' démêloèr qu'i' y â lâ !

— I' a di' oui ! Mé', i' a dit, quoi c' qu'on vâ fére ?

— B'en, 'a dit, tu vâs t'habillé' en pêcheur encôre, mé' moé, j' gu'irai pâs. Lâ, tu vâs gu'y aller tout seul ! Tu vâs gu'y allé' à pied. Tu vâs fér' comm' t' âs fait' le promiér' fois. I's te r'connaîtront pâs. M'âs t' déguiser, moé, à mon goût ! I's te r' connaîtront pâs ! P'i' 'a dit, tu vâ' aller vend'e l' poesson. P'i' accup'-toé pâs d' 'és aut's, lâ. Mecqu'i's comptent l' poesson, lâ, monte en haut, à 'a fournaise où c' que t' â' été. Fa's comm' t' âs fait' la promiér' fois : arrett'-toé pâ' à 'a fournaise. Vâ t'ut suit' dan 'a chamb'e, prends l' démêloèr qu'i' y â su' 'a tablette à 'a têt' de son lit, p'is, au lguieu [lieu] de r'descend' par la minme escalier, pâss' tout droet'. I' y â enn' port' qui sort déhors. C'ést enn' grand gal'rie qu'i' y â en déhors, au deuxième étage, lâ. Moé, j' s'rai rendue sour la gal'rie. T' a'râs r'guien qu'à sauté' en bâs, p'i' 'a dit, m'âs t'attend' lâ. P'i' 'a dit, on s'en irâ !

— O Ké ! »

La p'tit' jument l' déguise. I' vâ pêcher du poesson p'is lâ, i' s'en vien à pied. I' vient pâssé' en avant du château. Ah ! in géan ést encôr' déhors ; i' a di' au pêcheur : « Où c' que tu d'viens ? T' és pâ' in pêcheur qui ést v'nu, l'aut' jour, voler not' princesse ; toé, t' és t-à pied ! Tu vâs to'hours b'en à pied.

— Ah ! b'en, i' a dit, j' sé's pâs, moé, i' dit, comment... Quell' sort' de princesse, quell' sort' d'histoèr' qu' t' és t-apras m' raconter lâ ?

— B'en, i' a di' oui ! In pêcheur comm' toé, i' ést v'nu l'aut' jour, i' ava' enn' p'tit' jument bleue, p'i' i' a dit, i' ést v'nu écitt' pour nous vend' du poesson. P'is, à 'a fin du compte... à 'a fin du compte, i' a volé 'a princesse. I' a dit... i' ést parti a'ec la princesse, p'i' i' ést pâs r'venu ! Mé' toé, i' y â pâs d' danger qu' tu vole' r'guien. T' és t-à pied.

— Ah ! b'en, moé, j' su's pâs v'nu pour voler r'guien ! J' su's v'nu pêcher. J'ava' attendu dir' qu'i' s' po'gna't pâs mal de poesson dan 'a riviére. J' su's v'nu asseyer çâ. C'ést vra', i' dit, qu' ça mord. Je 'n n-ai po'gné pâs mal.

— B'en, i' a dit, tu vâs nous en vend'e ! Tu vâs nous vend' ton poesson !

— Ah ! i' a dit, non ! J' vends pâs mon poesson ! J' m'en vâs che' nous, lâ !

— On vâ t' payer comme i' faut, p'is... »

Fa't que... i' s'ostin' de minme, mé' i' vend l' poesson encôre au géant, lui 'tou. Quand i' ést rendu dan 'a cuisine, i' fa't pâs ni in ni deux, i' monte au deuxième. I' arrett' pâ' à 'a fournaise, fil' t'ut suit' dan 'a chamb' d' la princesse. I' voé' in démêloèr lâ, mat l' démêloèr dans sa poche, p'i' i' fa't comm' la p'tit' jument bleue gu'i â dit. Arrive, rouv' la porte, p'i' arrive su' 'a gal'rie déhors. Comm' de faite ! La p'tit' jument bleue éta' en bâs. Saute en bâs, saut' su' l' dos d' la p'tit' jument, p'is good-bye ! Encôre l' géant qu' ést déhors. L' géan ava't monté pour voèr (e) l' vieu' à 'a fournaise. I' y ava't p'us d' vieux ! Descen en bâs pour voèr où c' qu'i' ést allé, mé' c'ést l' vieux qui pârt. Lâ, i' â dit : « Ouais ! i' a dit, c'ést toé qu'és l' pêcheur, i' a dit, qu'ést v'nu charcher la princesse !

— I' 'n n-â in qui dit, t' âs b'en fait', t' âs b'en fait'! T' â' été assez fin pour v'nir charché' 'a princesse, t' â' été encôre assez fin pour v'nir charcher l' démêloèr... T' âs b'en fait'! C'st à toé ; on te l' donne ! »

Mé', dans peu d' temps, l' chasseur Vincenne' éta't disparu a'ec sa p'tit' jument. P'i' i' arrive encôre au château là-bâs, puis i' a pris l' démèloèr, p'i' i' a été l' porté' à 'a princesse. I' dit : « Quiens ! i' a di' à 'a princesse, i' a dit, v'lâ vot' démèloèr !

— 'A dit, c'ést d' valeur[30], 'a dit, pour in homm' travailler si fort, risqué' autant sa vie, 'a dit, p'is d' pâ' êt' récompensé ! Fér' tout çâ pour (e) r'guien ! Commencé' à détruire enn' biche, commencé' à v'nir (e) m' charché' où c' que

30. *Valeur* (de) : Triste, malheureux, fâcheux, regrettable.

j'éta's, lâ, p'i' ensuite, 'a dit, pour in caprice de princess' comm' j' suis, encôr' risquer sa vie, 'a dit, pour l'amour d'un roi, en caus' qu'un roi gu'i d'mand' çâ ! C'ést d' valeur ! En tout câs... Fa't qu' 'a dit marci au chasseur Vincennes... all' l'â r'marcié beaucoup, p'i' 'a dit, in jour, peut-êtr' que tu s'râs récompensé quoi c' c'ést qu' tu f'râs ! »

Fa't que l' chasseur Vincenne' â r'viré d' bord, p'i' i' a dit çâ au roi, i' a dit : « Quiens, i' dit, l' demêloèr, la princesse l' l'â. Alle a tout c' qu'alle â d'mandé ! Fa't qu'i' dit, moé, i' dit, à c'tte heure, lâ, j' m'arpôs' que'qu's jours... in deux t'oâs jours, p'i' apras çâ, j' m'en vâs ; j' m'en vâs che' nous. J' veu' êtr' tranquille enne escousse, lâ. C' fa' assez longtemps qu' j'ai eu d' la misére, d' l'occupâtion ! I' a dit, si vous avez d'aut' troub'e, b'en, vous vous débrouill'rez d' la magniér' qu' vous pourrez ! »

Fa't que... i' ont pâssé 'a veillée ensemb'e. L' chasseur Vincenn' â 'té soégner sa p'tit' jument, apra' 'a veillée, p'i' i' ést r'venu au château. I' ont pâssé 'a veillée ensemb'e, à jâser, à parlé' encôre...

Fa't que l' lend'mon matin, le roi s'ést présenté à 'a princesse, à 'a chamb' d' la princesse encôr' p'i' i' a dit : « À c'tte heure, i' a di' à 'a princesse, tu doé' êt' très bien, i' a dit, s'ra's-tu prat, i' dit, à t' marguier ?

— 'A a di' oui, 'a dit, Sir' mon roi, 'a dit, j' s'ra's pra' à m' marguier.

— P'i' i' dit, quand ?

— B'en, 'a dit, quand... 'a dit vâ f'loèr [falloir] qu' vous donniez quoi c' c'ést qu' m'en vâs vous d'mander ! 'A dit, j' s'ra's pra' à m' marguier, 'a dit, à condition qu'on s' marisse [marie] à 'a méthod' de che' nous ! Che' nous, 'a dit, n'us aut's, on s' marie pâs d' minme, r'guien qu'à dire « on s' marie ! » On â enn' çartain' méthode, 'a dit, on â enn' çartain' magniér' de s' marguier. P'i' 'a dit, j' s'ra's pra' à m' marguier de c'tte magniér'-lâ !

— B'en, i' dit, quell' sorte... comment c' que vous vous marguiez, che' vous ?

— 'A dit, che' nous, 'a dit, promiér'ment, on commence à prend'e un bain... enn' grand cuve, enn' baignoère qu'on â. P'i' 'a dit, on â in eau forte qu'on met dans l'eau. Cette eau fort'-lâ, 'a dit, on vid' çâ dans l'eau — enn' p'tit' bouteill' d'eau forte — p'i' ensuite, 'a dit, on pren in quartier d' bœuf p'i' on la descend dans l'eau. P'is quant' l'eau ést assez fort' pour que l' quartier d' bœuf, lés oss's [os] fond'nt tout', lés oss's p'i' 'a dit, tout' la chair vien en huile su' l'eau. P'is lâ, 'a dit, on prend not' bain ! P'i' i' ['a] dit, ensuite... c'ést pour purifier la parsonne. P'i' 'a dit, quand qu'on ést b'en purifié de c'tte eau-lâ, ensuite, 'a dit, on s' marie !

— Le roi di' en lui-minme, ça doé' êt' chaud, çâ ! Quand on fa't fond'e tout in quartier d' bœuf dans l'eau, p'is lés oss's, p'is tout' çâ, fond p'is la chair, tout'

ça vien en huil' su' l'eau... quand on s' baigne, n'us aut's, ça doé' êt' chaud ! Pens' pâs ? I' dit, c'tte eau fort'-lâ, où c' que vous prenez çâ ?

Lâ, 'a gu'i nomme enn' tell' place ; c'ést gardé par dés lions, enn' fôsse aux lions, p'is la fontaine, c'st enn' fontain' qu'i' y â lâ, p'is c'ést gardé par dés lions, c'tta fontain'-lâ. « Mé', i' a dit, qui c' que c'ést qu' j'envoèra's lâ, charcher çâ c'tte eau-lâ ?

— Ah ! moé, 'a dit, je l' sé's pâs !

— I' a dit, j' voés pâs d'aut' chos' que l' chasseur Vincenn's qui pourra' aller lâ. L' chasseur Vincenn's, depu's qu'i' ést icitte, tout c' qu'on gu'i â d'mandé, il l'â fait... p'i' i' a réussi à l' fére !

— J' voés pâs d'aut' chose, 'a dit, que l' chasseur Vincenn's qui... qui gu'ira't lâ ! »

Fa't qu'i' s'en vient dan 'a cuisine, rencont'e l' chasseur Vincennes. I' a di' au chasseur Vincennes : « J'ai t-in aut'... in aut' travail à t' denner, in aut' chose, in aut' affére, i' a dit, à t' fér' fére !

— L' chasseur Vincenn's dit, quoi ?

— I' a dit, avant qu' tu t'en a'lles, lâ, i' dit... i' a di' au chasseur Vincennes, tu sé's que j' su's pour (e) m' marguier, d'abord !

— I' a di' oui, j' l' sé's ; j' su's t-au courant !

— P'i' i' a dit, la princess' veut s' marguié' à 'a mod' de d' chez eux, à 'a mod' de leu' ville, leu's règlements, leu's lois, 'és aut's.

— Mé', i' a dit, quell's sort's de lois qu' c'ést çâ ?

— B'en, i' a dit, avant de s' marguier, 'és aut's, i's s' purifiss'nt [purifient], i' dit, 'a appell' çâ s' purifier. I's prenne' enn' grand' baignoèr, qui vâ, in certain nomb' de gallons d'eau, cent gallons d'eau, cinquant' gallons d'eau, j' l' sé's pâs... i' dit, 'a me l' l'â pâ' expliqué. P'is, lâ, ensuite, i's mette' in eau fort' là-d'dans. C'tte eau fort'-lâ, quand ils l'ont mis dans l'eau, i's prenne' in quartier d' bœuf, p'i' ils l' descend'nt dans l'eau. P'i' à mesur' qu'i' descend dans l'eau, i' fond ; tout's lés oss's, la chair, tout' fond, ça vien en huil' su' l'eau, çâ. Faut s' purifier dans c'tte eau-lâ, n'us aut's, p'i' i' dit, ensuit' quand on ést b'en purifié, b'en purifié, ah !... on s' marie !

— L' chasseur Vincenn's dit, ça doé' êt' chaud c'tte eau-lâ ? Pour s' purifier... on doé' êt' purifié çartain !

— Le roi dit, je l' pense ! Mé', i' dit, si 'a s' baigne, elle, in aut' vâ s' baigner. C'st enn' chos' çartaine ! En tou' 'és câs... P'i' i' a di' au chasseur Vincennes, i' a dit, c'tte eau fort'-lâ, i's prenn'nt çâ dan enn' tell' fontaine. C'ést gardé, i' a dit, c'ést dans... enn' fôsse aux lguions, comme ô' appelle. C'ést gardé par dés lguions.

C'tta fontain'-lâ,ést lâ, p'i' i' faut qu' tu gu'y a'll's charcher çâ, lâ. P'is j' veux t'envoyer !

— L' chasseur Vincenn's dit, j' pâs v'nu écitt' pour fér' tout's lés commissions, moé ! J' su's v'nu écitt' pour détruir' la biche. J'ai 'té vous charché' 'a princesse ; j'ai 'té vous charché' in démêloèr, p'is lâ, b'en, moé, j' veux m'en aller chez nou' à c'tte heure !

— B'en, i' dit, avant d' t'en aller che' vous, m'âs t' récompenser, i' a dit, chasseur Vincenn's terriblement bien, mé' i' a dit, faut qu' tu gu'y e'lle' [ailles] absolument ! Si tu gu'y vâs pâs, i' dit, j' peux pâs t' lâcher d' minme ! Ça vâ êt' la mort ! M' âs t' fér' mourir p'utôt que t' lâcher d' minme !

— L' chasseur Vincenn's dit, en tou' 'és câs... M'en vâs pensé' à mon affére, p'i' i' a dit, c'tte nuit', p'is j' vous dirai çâ, demain ! »

Fa't que... vâ soégner sa p'tit' jumen encôre l' soèr, p'i' i' parle d' çâ à sa p'tit' jument. Lâ, la p'tit' jumen a dit : « Je l' sava's ! C'st encôr' dés troub's que t' âs justement pour la princesse ! C'ést tout' la couronne, çâ, qui t' fa't çâ, cés troub's-lâ ! T' a'râs pâs dû gu'i toucher, i' dit, chasseur Vincennes ! T' a'râs pâs dû ! Tu vâs payer ton péché !

— I' a di' oui, je l' sé's, mé' i'ést trop târd... trop târd pour gu'i penser ! Faut que j' peill' [paie] pour ! Mé', i'ést trop târd pour gu'i penser ! Mé' quoi c' c'ést qu' tu veux que j' faise ? À c'tte heur' que j' su's pris !

— B'en, 'a dit, toé, quoi c' c'ést qu' t' âs l'intention d' fére ?

— B'en, moé, quoi c' c'ést qu' j'ai l'intention d' fére...Quoi c' c'ést qu' tu veux que j' faise ? J' sé's pâ' où c' que c'ést ! J' gu'y ai jama' été ! J' sé's pâs dans quel coin qu' c'ést... dans queul endroit qu' ça peu' êt'e. J' sé's pâs si c'é' en plein' forat, en plein' ville... Je l' sé's pâs !

— Non, 'a dit, c'ést en plein' forat !

— I' gu'i dit, tu sé' où c' que c'ést ?

— 'A a di' oui, j' sé' où c' que c'ést, çartain'ment ! Mé' c'ést pour aller l' charcher, par 'hemp'e !

— B'en, i' a dit... En tou' 'és câs ! Si tu pens's qu'on peut gu'y aller, on vâ gu'y eller, mé' si tu pens's qu'on peut pâs gu'y aller...

— Ah ! 'a dit non ! D'mon matin, on vâ s' greyer, p'i' on vâ partir ! On vâ gu'y eller ! J' sé's pâs si on vâ réussir, mé', en tout câs, on vâ asseyer ! I' y â r'guien d' p'us beau qu' asseyer ! On sa'râ çâ mecqu'on r'vienne... si on r'vient !

— L' chasseur Vincenn's di' oui, c' correck !

— 'A dit, d'mon matin, d' bonne heure, 'a dit, prépar'-toé, p'i' 'a dit, on vâ partir ! »

C' fa't que l' chasseur Vincenn's s'en r'tourne, pâss' la veillée encôre a'ec le roi p'i' 'a princesse, à jâser tout' la veillée. Puis, pâss' la nuit'; l' lend'mon matin, s' leve assez d' bonne heure, qu'i' a'll' soégner sa p'tit' jument. P'is s' lav' lui 'tou, déjenne. Apras çâ, i' vâ préparer sa p'tit' jument, p'i' i' a di' au chasseur... i' a di' au roi, i' a dit: «J' pârs d'mon matin... j' pâr' à matin, i' dit, charcher votre eau forte. P'i' i' dit, ensuite... Mé' lâ, r'marquez b'en, i' dit, c'ést mon dargnier voyage! J'en f'rai p'us! Mecqu' je r'vienne écitte, i' dit, j' s'rai pâs longtemps. J' m'en vâs! Si vous avez d'aut' commission à fér' fére, i' a dit, vous lés f'rez fér' par in aut'e. Moé, j' 'n ai assez fait'!»

Fa't que... to'hours, i' souhaite l' bonjour au roi. Le roi gu'i donne encôre in peu d' provisions p'is d' l'argen [argent] in peu, en câs d' besoin; i' saut' su' sa p'tit' jument, p'i' i' pârt. I' marche encôre, i' marche encôre in huit jours de temps. Lâ, c'ést parmi l' boâs tout l' temps. Sont en plein' forat, tout l' temps.

Fa't qu'in bon médi... enn' bonne avant-médi, vers dix heur's d' l'avant-médi, i' arrive en plein' forat, au pied d'un' montagne. «Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, voés-tu quoi c' qu'i' y â lâ?»

I' y ava' enne espèc' de polissade [palissade] de faite. I' a dit: «Lâ, c'ést lâ, la fôsse aux lguions, lâ! C'ést lâ qu' 'a ést gardée la fontain' d'eau forte que tu parles! T' â' enn' bouteill' dans tés poches?

— I' a di' oui, j'ai enn' bouteill' dans més poches!

— Bon! Lâ, à médi juss'e... de médi à in heure, lés lguions vont dormir. Tu peux pâsser par-dessus, tu peux lés frappé' à coups d' pieds, si tu veux. I's s' révè'ront [réveilleront] pâs! Mé' à in heure, i' von [vont] êt' debout', par 'hemp'e. Malheur à toé, si t' és lâ! P'is d'écitt' à aller lâ, ça t' pren in heure, p'i' i' faut pâs qu' tu t'amuses. Faut qu' tu fass's çâ l' plus vit' possib'e. Moé, m'âs t'attend'e écitte. Moé, j' vâs pâs lâ. C'ést toé faut qui gu'y elles [ailles]!

— L' chasseur Vincenn's dit, d' minme, j'ai pâs besoin d'armes... çâ m' donne r'guien d'emporter dés armes!

— Toé seul avec ta bouteille... p'i' 'a dit, tu 'n n-â' en mass' de toé!»

Comm' de faite! L' chasseur Vincenn's pârt, p'i' i' arrive à 'a fosse aux lguions, où c' qu' ést la fontaine... Comm' de faite! Lés lguions sont étendus: i' y en â cinq six sept huit, tout l' tour d' la fontaine, sont étendus, ça dort solide. Pâss' par su' in, pâss' par su' l'aut' p'i' i' arrive à 'a fontaine, remplit sa p'tit' bouteille, p'is lâ, i' prend sa cours' p'i' i' s'en r'vient. I' ést r'guien qu'sorti de c' trou d' boâs-lâ, qu' lés lguions s' raveillent. C'st in hurlement, c'ést in affér' qu' la terr' 'n en tremb' qués'ment. P'is d' minme, i' en voét qui s'en vienne' en arguiére. Mé' i' arrive à sa p'tit' jument, saut' là-d'ssus, p'is good-bye! Ça pârt! La bouteill' dans sés poche' encôre. I' a di' à la p'tit' jument bleue, i' a dit: «On â encôr' réussi, mé', i' a dit, c'ést ma dargnièr' commission que j' fa' au roi. Lâ, j' n'en

f'rai p'us ! Lâ, j' m'en vâs che' nous ! Pâs plus târd que d'main, j' m'en vâs chez nous. Lâ, je 'n n-ai assez fait' !

— La p'tit' jument bleue dit, en tou' 'és câs, on vâ s'en aller, p'is mecqu'on seill' [soit] rendu, b'en, 'a dit, on voèra. Si on n'ést pâs trop fétiqué, on s'en irâ, si on ést trop fétiqué, on r'tard'râ enn' coupell' de jours. En tou' 'és câs, 'a dit, rendu qu'on â réussi ! Quoi c' que gu'i y â d' pire, c'ést quand on réussit pâs. Mé', rendu qu'on â réussi, 'cou' donc, on n'a pâ' in mô' [mot] à dire ! On â réussi à v'nir jusqu'à c'tte heure ! »

Fa't qu'i's continuss'nt [continuent] leu' ch'min ; ça prend encôre à peu près l' minm' temps pour s'en r'tourner, enn' huitain' de jours, pour s'en r'tourné' au château.

Enn' bonn' journée, i' arrive au château, p'i' i' prend la bouteille, p'i' i' vâ porter çâ à 'a princesse. « Quiens, i' a dit, vot' bouteill' d'eau forte, là v'lâ... qu' vous m'avez d'mandée ! Demandez-moé p'us r'guien, i' a dit, j' fa's p'u' aucun' commission ! »

La princess' s' ma' à rire. « C'ést d' valeur, 'a dit, d'a'oèr in si bon sarviteur, p'i' 'a dit, si mal payé ! Tout fér' çâ pour (e) r'guien !

— I' a dit, oui ; mé', lâ, j'en fa's p'us ! Lâ, j' m'en vâs... peut-êt' demain ! I' dit, en tou' 'és câs, m'âs décider çâ, i' dit, à soèr ! »

Fa't que... i' vâ soégner sa p'tit' jument, l' soèr, p'i' i' parl' de d' çâ à sa p'tit joument ; i' a dit : « On s'en vâ-t-u d'mon matin ?

— La p'tit' jument dit, non ! On vâ attend'e enn' coupeul de jours, dan enn' coupeul de jours, on s'en irâ.

— Oui ; mé' tout d'in coup, i' a dit, qu'i' m'arrive avec d'aut' chose, lâ, lui... que'qu' commission ?

— 'A dit, t' â' 'ien qu'à 'és laisser fér' lés commissions ! T' 'és laiss'râs fére ; on gu'irâ p'us ! 'A dit, si on ést capab' d' s'en all... d'allé' 'és charcher, çâ, on ést capab' d' s'en aller ! Si on ést capab' d'aller charché' 'a princesse, là-bâs, où c' qu'on â 'té 'a charcher, on ést capab' d' s'en aller che' vous ! Si on ést capab' d'aller charcher d' l'eau forte, on ést capab' de s'en aller che' vous ! C'ést çâ qu'on f'râ, on s'en irâ !

— Tant qu'à çâ, t' âs raison ! Correck, on fa't p'us d' commission, on fa't p'us r'guien ! Bon ! »

Fa't que l' soèr, i' pâss' la veillée encôre a'ec la princess' p'is le roi. I's jâsent, i's parlent. La princesse di' au chasseur Vincennes, 'a dit : « Apra' 'a veillée, 'a dit, mecque j' m'en a'lle m' coucher, 'a di' au chasseur Vincennes, 'a dit, j'ai affére à vous... j' a'ra' affére à vous !

— L' chasseur Vincenn's di' oui ! »

Lâ, alle a di' au roi : « Vous, 'a dit, av'-vous préparé la baignoère ? D'mon matin, 'a dit, on vâ s' marguier ! C'ést d'mon matin qu'on s' marie. 'A dit, av'-vous préparé 'a baignoère ?

— Le roi di' oui, c'ést prat ! Seul'ment l'eau à mett' dedans, c'ést tout'! À pârt çâ, tout ést prat !

— Bon ! À c'tte heure, 'a dit, fait's mett' de l'eau d'dans, parç' que demain avant-médi, 'a dit, on vâ s'marguier ! Puisqu'on ést pâs pour r'tarder çâ d'enn' journée à l'aut'e, tout l'temps ! 'A dit, on vâ garder l' chasseur Vincennes. L' chasseur Vincenn's veut s'en aller demain che' z-eux. 'A dit, on garde l' chasseur Vincenn's pour lés noces, p'i' 'a dit, fêté' 'a noce a'ec n'us aut's. I' a b'en manqu' mérité çâ !

— Ah ! le roi dit, çartain'ment qu'i' â mérité çâ ! I' a di' au chasseur Vincennes, tu vâs resté' a'ec n'us aut's, tu vâs rester pour lés noces ! P'i' i' dit, lâ, ensuite, apras lés noces, tout probab'e, i' a dit, qu'on gu'irâ rend' vésite à ton roi avec toé. On gu'irâ lâ, i' dit, en prom'nade, en voéyag' de noces !

— L' chasseur Vincenn's gu'i dit, c' correck ! Pour lés noces ! »

C' fa't qu'i' vâ charcher... soégner sa p'tit' jumen encôre apras médi p'i' i' gu'i cont' çâ. I' dit : « On partirâ pâs d'main, le roi veut que j' ress' pour lés noces, p'is la princesse. I' dit, sé's-tu c' que la princess' m'a dit ? De t'en parler d' çâ ! P'is, d'mon matin, toé, qu' t' alla's m' donné in conseil... pour lés noces.

— Oué ! M' âs t' donné' in conseil ! Avant d'mon matin, c'tte nuit' minme, tu vâs m' brider, tu vâs m' seller comm' faut, tu vâs t' prend'e in bon bâton, d' quoi qui frapp' fort. Tu vâs m' brider, tu vâs m' seller, tu vâ' embarquer su' moé. P'i' i' dit, lâ, on vâ prend'e... on vâ prend'e l' chemin. On vâ courir, on vâ coursé' aussi vit' comme on vâ pouvoèr... n'import' quel côté, n'import' quel bord. Tu vâs frapper su' moé, tant qu' possib'e, aussi fort que tu pourrâs !

— Mé', i' dit, 'és-tu folle ? J' t'ai jama's battue d' ma vie ! P'is, lâ, tu m'oblig'râ' à t' batt'e ? Jama's, i' dit, j' f'rai çâ !

— Mé', 'a di' oué, chasseur, tu vâs fér' çâ... c'tte nuit', tu vâs fér' çâ, pour êt' prat pour lés noces, d'mon matin !

— Mé', c'ést pâs de c'tte magniér'-lâ qu'on vâ s' préparer... pâ' à t' batt' que m'âs m' préparer pour lés noces ! Tu sé's b'en, c'ést impossib'e !

— M' âs t' dire, 'a dit, qu' tu 'n n'a'râs pâs de r'gret ! 'A dit, mecqu'o' (e) r'vienn' d' not' course, mecqu' ça soeille [soit] assez — je l' sé's, moé, mecqu' ça soeille assez, moé — m'en vâ' êt' blanch' de broue[31] d'in bout à l'aut'e. Tu vâs prend'e c'tta broue-lâ, tu vâs prend' dés chaudiére' à la't [lait]' lâ, que lés farmiére' ont, lâ, pour tiré' [traire] 'és vaches, p'i' 'a dit, tu vâs prend' deux chaudiér's de

31. *Broue* : Écume.

minme ; tu vâ' 'és emm'né' écitt'e à étab'e. Tout' la broue qu' m'â' a'oèr su' l' corps, tu vâs lés prend'e, tu vâs tout's lés ramasser dans cés cheguiér's [chaudières]-lâ, comm' faut. P'i' 'a dit, ensuite, tu gu'irâ' en porté' enn' cheguiére au roi... à 'a princesse, l'aut' j' te dirai quoi fére avec.

— Bon ! I' dit, en tou' 'és câs, puisque tu l' veux ! »

Comm' de faite ! Le soèr, apra' 'a veillée, quand i' ont féni d' parler, i' s'en vâ à sa chamb'e, p'i' i' fa't semblant de s' coucher, p'i' i' ést pâs longtemps. I' sort, p'i' i' vâ att'ler sa jument, la bride, la sell' comm' faut, p'i' i' embarqu' dessus, s' pren in bâton, p'is v'lâ çâ parti ! Lâ, i' 'a fait courser du mieux qu'i' peut, p'i' i' fess' tant qu'i' peut. 'A court, p'i' i' fess' tant qu'i' peut, 'a court c'ést un... pendant t'oâs quatre heur's de temps. Alle ést blanch' de broue. I' gu'i 'oét p'u' 'ien qu' lés areilles. I' a di' à 'a p'tit' jument bleue : « C'ést assez, i' a dit ! On ést te'jours pâs... t' és pâs pour (e) t' fér' mourir c'tte nuit' !

— 'A di' oui ! On vâ r'virer d' bord, on vâ s'en aller. 'A dit, à c'tte heure, tu vâs... vâ à l'écurie, p'i' 'a dit, à c'tte heure, 'a dit, tu vâ' aller prend' tés siaux [seaux], tu vâs tout' m'ôté' 'a broue su' l' corps, p'is tu vâs ramâsser çâ dan 'és siaux. Apras çâ, 'a dit, tu vâs t'a'oèr enn' couvartur' pour m' couvrir comme i' faut, pour pâs qu' j'attrap' de mal, p'i' 'a dit, tu vâ' allé' en porté' enn' cheguiérée [chaudiérée] à 'a princesse, p'is l'aut'e... tu r'viendrâ' écitte, j' te dirai quoi fére !

— Fa't que... i' a di' oué ! »

I' a pris lés deux siaux, p'i' i' a été en porté' enn' cheguiére à 'a princesse, p'i' i' ést r'venu à étab'e, à l'écurie ; i' â env'loppé la p'tit' jument comm' faut dan un' couvartur' de laine, b'en amanchée. I' gu'i â denné à manger comm' faut. 'A dit : « À c'tte heure, tu vâs prend' c'te siau-lâ, p'is tu vâs t' déshabiller flambant nu. Tu vâs t' frotter t't partou' a'ec c'tta broue-lâ, partout. Laiss'-toé pâs grand comm' l'ongl' de chair, de peau, null' pârt, qu' ést pâs frotté. Partou' où tu vâs penser... P'i' 'a dit, apras çâ, tu t' r'habill'râs. P'is j' te dirai quoi faire.

— I' dit, quoi c' c'ést qu' m'âs fér' de çâ ?

— Fa's çâ, en tou' 'és câs ! J' t'ai pâs donné d' mauvais conseil à v'nir jusqu'à c'tte heure ? B'en, fa's-lé, p'i' 'a dit, c'ést tout j' te demande ! »

L' chasseur Vincenn's s' déshabill' comm' faut, p'i' i' prend la broue p'i' i' s' frott' partout, partout, partou' où c' qu'i' peut penser, jusque dan 'a racin' dés jueux.

Fa't que... apras qu'i' ést b'en frotté d' minme, i' s' r'habille, p'i' i' dit : « À c'tte heure, quoi c' c'ést qu' tu veux que j' faise ?

— Demain matin, 'a dit, quiens ! c'ést l' marguiage, mon homme ! Tu vâ' assisté' au marguiage. Lâ, i's vont s' purifier dan 'a cuv' d'eau. R'marqu' b'en enn' chose. Tu vâ' êt'e l' promié' à t' baigner, parce que le roi, c'ést lui qui ést

supposé d'êt'e l' promier. I' voudrâ pâs : i' a peur de l'eau ! Mecqu'i' voeille [voie] fond'e l' quartier d' bœuf, lâ, dans l'eau, lâ, çâ, 'a dit, i' vâ trouver l'eau chaude... i' vâ trouver l'eau chaud' pâs mal. 'A dit, i' voudrâ pâs. I' vâ t'offrir à t' baigner toé-minme, dedans. Tu t' baign'râs. Gên'-toé pâs. Déshabill'-toé, mets-toé in habit d' bain, déshabill'-toé, p'is lâch'-toé dan 'a cuve, baign'-toé comm' faut, p'is r'ssors de d' lâ. P'i' 'a dit, apras çâ, l'aut', la princesse, là-bâs, 'a dit, laiss'-lâ fére, elle ! »

Fa't que ça l' l'amanch' pâs mal. I' peut pâs comprend' absolument r'guien là-d'dans. Fa't que... i' s'en vâ, i' s' couche in p'tit peu — c'éta't târ' in peu, l' matin. Le jour commença' à prend'e — s' couche enn' coupel d'heures. Quant' ça vient pour (e) l' temps du marguiage, b'en, la baignoère ést prat, p'is, à in moment denné, le roi arrive, la princesse arrive autour d' la baignoère. P'is lâ, i' y â tout's lés assistants du château, lés servants, lés sarvantes, p'is tout's lés gârs qu'i' y â lâ, minm' lés invités d'honneur. P'i' i' y â beaucoup d' mond' lâ. Fa't que l' chasseur Vincenne' ést lâ, lui étou.

Fa't qu' lâ, ça vient pour... On descend l' quartier d' bœuf dans l'eau. Mé', à 'a menut' qu'on l' descend... qu'i' port' su' l'eau, i' vien en graiss' su' l'eau. I' fon [fond] à mesure... tout's lés oss's, tout', tout' c' qu'i' y â lâ fond, jusqu'à 'a dargniére... dargniére bouchée d' viand' p'is l' dargnier morceau d'oss'. Tout' fond ! Ça vien en graisse' su' l'eau. Ça monte en bouillant su' l'eau. Le roi trouv' çâ chaud pâs mal. La princess' dit, 'a dit : « À c'tte heure, le roi, 'a dit, c'ést vous qui vous vous baignez l' promier, c'ést vous qu' ést l' marguié, c'ést vous qui s' baigne l' promier ! »

Ça gu'i coûte. I' a di' au chasseur Vincennes, i' dit : « Tu pens's pâs qu' c'ést trop chaud, çâ ?

— Ah ! l' chasseur Vincenn's dit, je l' sé's pâs, moé ! J' sé's pâs çâ. Ça peu' êt' chaud' pâs mal ! Mé', j' sé's pâs comment c' que c'ést !

— I' dit, lâch'-toé don, i' dit, chasseur Vincennes, pour 'oèr ! Asseill' don çâ, si c'ést b'en chaud ! »

Ah ! l' chasseur Vincenn's pâss' la main dans l'eau, i' a dit : « Non, c'ést pâs chaud ! » I' se r'tir' la main de d' lâ. Le roi vient pras de s' lâcher, mé'... « Chasseur Vincennes, i' dit, baign'-toé, toé, 'oèr... 'oèr quoi c' ça vâ fére ! Baign'-toé, 'oèr !

— Ah ! l' chasseur Vincenn's dit, j' me baign'ra's b'en manque ! »

I' s' déshabille, mat [met] son habit d' bain, p'is s' lâch' dans l' baignoèr' qu'i' y â lâ, mecieu ! P'i' i' flott' su' l'eau, p'i' i' s' bardass'[32] dans l'eau, p'i' i' r'monte. Mé', i' r'monte... c'ést p'us l' minme homme ! C'ést p'u' in vieillârd, c'ést in jeune prince, à peu pra' in dés p'us beaux prinç's qui peu' exister... à l'âge... comme à l'âg' de vingt ans. P'is le roi trouv' çâ terriblement beau, p'is ça l' surprend

32. *Berdasser* (se) : Se secouer avec bruit.

terriblement. Le roi pense en lui-minme : « Moé 'tou, m'âs v'nir de minme ! » Le roi, mecieu ! s' lâch' dan 'a baignoère. Mé', à 'a menut' qu'i' descend su' l'eau, lés bouillons d' graiss' qui vienn'nt su' l'eau !

Aussitôt qu' c'ést pâssé, la princess' s' jett, dan 'a baignoère, elle itou, p'i' 'a s' lav' comm' faut. P'is la princesse 'a r'mont' su' l' bord d' la baignoère, p'i' 'a vâ trouver l' chasseur Vincennes, 'a dit : « Chasseur Vincennes, 'a dit, v'lâ ta récompens' pour tout c' que t' âs fait' pour moé, minm' pour le roi, parç' que c'ést le roi qui t' commanda't. Mé', i' â été trop lâch' pour t' récompenser, t' denner quoi c' c'ést qu' tu mérita's. B'en, 'a dit, lâ, moé, j' te l' donne ! Si tu veu' êt' mon mari, 'a dit, on vâ êt' le roi écitte, tu vâ' êt' le roi écitte, p'is tu vâ' êt' le roi che' nou' aussi ! P'is moé, 'a dit, moé, m'en vâ' êt' la reine ! »

Fa't qu' le chasseur Vincenne' â marguié c'tte princess'-lâ, p'is j' sé's pâs comment ça été depu's c' temps-lâ !

3 — MONSIEUR QUATORZE

Une fois, c'était un vieux et une vieille qui vivaient du travail de la terre. Ils possédaient une petite pièce de terrain qu'ils cultivaient.

Ce couple avait un garçon qui, à ce moment, avait une vingtaine d'années, vingt-cinq ans, je suppose, mais qui avait toujours vécu sans travailler. Même si ses parents l'incitaient au travail, le garçon ignorait l'invitation. Bref, il n'aimait pas travailler !

Un bon matin, le cultivateur traite de ce problème devant son épouse : « Il va falloir que notre fils finisse par se décider, un jour, à travailler ! Moi, je commence à vieillir, et je ne pourrai pas assurer sa subsistance jusqu'à la fin de ses jours. Bientôt, je ne serai plus en état de pourvoir à la besogne ! »

Le garçon, encore au lit, avait entendu les propos de son père.

En temps ordinaire, quand le père partait au travail de la terre, le fils se levait, revêtait un modeste accoutrement, des culottes, de vieilles chaussures, un chapeau de paille, puis déjeunait d'un peu de galette, et commençait sa journée de flâneur.

Ce jour-là, après le départ du mari, la paysanne a un entretien avec son fils. « Ton attitude, lui dit-elle, doit prendre fin. Ton père déplore le fait que tu refuses de l'aider. Il va falloir que tu te trouves un gagne-pain et que tu vives à tes propres dépens !

— Ah ! oui, reprend le fils paresseux, je peux vivre par mes propres moyens ! Mon père a travaillé fort toute sa vie, mais moi je ne l'imiterai pas sur ce point. Je puis gagner de l'argent sans ruiner ma santé comme il l'a fait !

— Eh bien ! continue la maman, si tu peux... si tu as ce talent dont tu parles, c'est le temps de le mettre à profit. Ton père, tu le sais, ne veut plus te faire vivre, puisque tu ne travailles pas !

— Maman, prépare-moi un sac de galettes, quelques pièces de vêtements, et je vais quitter la maison ! »

La bonne paysanne prépare à son fils un sac de galettes et quelques hardes défraîchies. Le paresseux prend ce bagage sous son bras et prend la route, vêtu d'une petite blouse de paysan, un chapeau de paille sur le cran de la tête, et file à pied. Il marche toute la journée sans s'arrêter. Il mange le peu de galettes qu'il a apportées, et couche dans le sous-bois.

Le lendemain, il se réveille tôt. C'était la première fois qu'il couchait au grand air, il reprend donc sa route sans tarder. Mais il n'avait plus de galettes, rien à manger !

Au cours de la journée, la faim se fait sentir. Sur l'heure du souper, il a presque traversé une grosse ville. Il aperçoit un gros château, un immense édifice, demeure du roi de la ville. Le voyageur constate que des palissades coupées de barrières entourent le château. Des gardiens surveillent les entrées et ils ne laissent passer personne, sauf si le visiteur en a obtenu la permission du roi.

Le voyageur s'assoit par terre ; il n'a pas de bas dans les pieds, ses jambes sont toutes éraflées par les branches de la forêt. Il est assis, il a faim, il se demande ce qu'il va faire, ce qui va lui arriver s'il entre dans cette maison-là. Il sait, pour en avoir entendu parler par son père, qu'un château, c'est la demeure d'un roi. Mais c'est la première fois qu'il voit une telle bâtisse. Il ressent une certaine timidité à se voir si près d'un grand de la terre.

Assis sur le sol, les coudes sur les genoux, le voyageur se tient la figure à deux mains et se demande comment procéder pour pénétrer dans le château. Pendant ce temps, les mouches viennent se poser en grand nombre dans le sang qui s'est échappé d'une plaie des jambes éraflées. Les mouches sont attirées par le sang et s'immobilisent sur les jambes du voyageur. Ce dernier les laisse s'entasser autour de la plaie et lance une tape rapide sur sa jambe. Les mouches tombent à terre... il les compte... quatorze ! « C'est excellent ! s'écrie-t-il ; j'en ai tué quatorze d'une seule tape ! C'est bon, c'est bon ! » répète-t-il en regardant le tas de mouches.

Le roi faisait garder sa cour par un géant. C'est à ce géant qu'il fallait s'adresser pour s'introduire dans la cour du roi.

Le géant s'approche du voyageur, et lui pose la main sur l'épaule. « Hé ! l'ami, dit-il, que fais-tu ici à l'entrée de la cour ?

— Toi, hurle le voyageur, si tu ne me laisses pas en paix, je vais me débarrasser de toi de la belle façon ! »

Le géant mesurait plus de trois mètres de hauteur. C'était un être qui inspirait la terreur. Le géant jette un regard sur le voyageur et lui demande : « Comment t'appelles-tu, toi ?

— Je m'appelle Monsieur Quatorze ! de répondre le nouveau venu.

— Comment, tu t'appelles Monsieur Quatorze ? Que signifie ce nom ? Je n'ai jamais connu personne qui portât le nom de Monsieur Quatorze !

— Eh bien ! je m'appelle Monsieur Quatorze depuis un fameux combat. On m'a donné le nom de Monsieur Quatorze, et j'ai toujours continué à l'utiliser.

— Comment ? Un combat, dis-tu ?

— Oui. J'ai assisté à une bagarre et j'ai lancé une tape dans la foule. J'ai tué sept manifestants en avançant et sept autres en reculant. Je t'assure que la chicane n'a pas

duré longtemps ! Je vais régler ton cas de la même façon, géant ! Je n'aurai pas affaire à quatorze adversaires, puisque tu es seul. Sans te frapper trop brutalement, je vais me débarrasser de toi ! »

Le géant commence à prendre peur. « Arrête un peu ! supplie le géant ; ne t'emporte pas, l'ami ! Je ne suis pas venu t'engendrer chicane !

— Serait-il possible d'avoir une entrevue avec le roi, demande doucement Monsieur Quatorze.

— Oui, oui, c'est possible ! C'est certainement possible ! répond le géant. Je te quitte un instant pour exposer ta demande au roi, et je reviens tout de suite te donner la réponse !

— Oui, et fais vite ! J'ai faim, j'ai besoin de manger, et je veux dormir à l'abri, ce soir !

— Oui, Monsieur Quatorze, j'y cours sans tarder ! »

Le géant tourne sur le talon et s'élance vers les appartements du roi. « Il vient de nous arriver un homme extraordinaire ! annonce le géant.

— Un homme extraordinaire ? Quelle sorte d'homme ? demande le roi.

— C'est un voyageur d'une apparence commune, même assez frêle, mais fort, fort comme je n'en ai jamais connu !

— Il est fort, dis-tu ? Et comment l'appelles-tu, ce gaillard ? demande le roi.

— Il porte le nom de Monsieur Quatorze ! »

Le roi fait la grimace et pose une autre question : « Monsieur Quatorze ! Qu'entends-tu par ce nom de Monsieur Quatorze ? demande le roi.

— Eh bien ! c'est le nom qu'il s'est donné. Il m'a raconté que, au cours d'une bagarre, le long de sa route, il s'est trouvé au milieu de quatorze manifestants. D'une seule claque, il en a tué sept en avançant sa main, et sept autres, en la ramenant. Il a naturellement mis fin à la chicane...

— En effet, s'écrie le roi, c'est vraiment un homme, ce voyageur ! Géant, va le chercher ! J'ai hâte de le voir ! je veux me rendre compte de la valeur de cet homme ! »

Le géant fait demi-tour et revient vers Monsieur Quatorze qui l'attend, assis à la porte de la cour. « Tout est arrangé, annonce-t-il au voyageur ; le roi est prêt à te recevoir !

— Ce n'est pas trop tôt ! riposte Monsieur Quatorze. J'étais à la veille d'aller te chercher. Tu as failli voir de quel bois je me chauffe ! »

Le géant a presque peur de Monsieur Quatorze. Ce dernier a l'air cassant, et cette attitude est une preuve, aux yeux du géant, que le voyageur dit la vérité. Lui, le géant, si grand et si gros, il se sent intimidé par Monsieur Quatorze.

Le géant conduit le voyageur au bureau du roi. Monsieur Quatorze salue le roi et prend le siège qu'on lui présente. « Pourquoi, lui demande le roi, voyages-tu à cette époque de l'année ?

— Ah ! je suis un voyageur ; je me promène un peu partout, je suis à la recherche d'un emploi.

— Oui, tu cherches un emploi et tu voudrais qu'on te confie un travail dans mon château ?

— Eh bien ! si je trouvais un travail ici, j'en serais heureux. Même si vous ne pouvez m'employer, je voudrais bien souper ici, y coucher, puis déjeuner demain matin. Ensuite, si je ne trouve pas d'emploi au château, je reprendrai la route !

— Oui, j'aurais peut-être une tâche à te confier... Il paraît que tu as une grande force !

— Ah ! ma force a des limites, mais je suis passablement solide ! »

Le voyageur raconte au roi l'histoire qu'il a dite au géant, à savoir qu'il en a tué quatorze, d'où le nom de Monsieur Quatorze spontanément inventé par les témoins de la scène. Quoi qu'il en soit, dit le roi, je vais te donner à souper, et tu vas coucher ici. Demain matin tu prendras ton déjeuner et nous reparlerons d'un emploi possible ! »

On prépare donc pour Monsieur Quatorze un souper et un bon lit. Le lendemain matin, le voyageur prend son déjeuner, et vers dix heures — ah ! c'était une heure bien matinale pour un roi ! — le roi le fait demander. « Bon ! dit-il, je suis prêt à t'assigner une tâche. Je vais t'expliquer en quoi ce travail va consister. Il n'a rien de bien compliqué. D'ailleurs, j'ai un homme de confiance, le géant que tu as vu hier soir, à la porte de ma cour. J'utilise volontiers les talents de ce géant.

Mais, sur mon domaine, vivent trois géants qui me ruinent tout au cours de l'année. J'ai beau leur opposer la force, je ne puis m'en débarrasser. Ce sont trois êtres dangereux, trois géants qui nous terrorisent, d'une corpulence supérieure à celle du géant qui travaille ici. De plus, ils ont une force extraordinaire. Ils détruisent tout, ils dévorent mes animaux pour se nourrir, naturellement. Quand je veux leur faire la guerre, une fois l'an, ils détruisent tout, ils me ruinent complètement.

Toi, si tu as maîtrisé tes assaillants comme tu le dis, si tu es fort à ce point, tu devrais pouvoir vaincre les géants dont je viens de te parler.

— Ah ! Sire mon roi, vaincre ces géants, c'est une tâche minime ! Et vous, vous n'avez pas été capable de vous débarrasser de ces géants ? Confiez-moi cette tâche ! Vous serez rapidement libéré de tels ennemis !

— Eh bien ! oui, certainement, je te confie cette tâche ! Si tu veux accepter, je te charge de détruire les trois géants. De plus, j'ai promis la moitié de mon royaume, de même que ma princesse en mariage, à celui qui parviendra à détruire ces malfaiteurs de géants.

— Votre princesse, Sire mon roi, je n'en ai pas besoin ou du moins je n'y tiens pas beaucoup. Quant à la moitié de votre royaume, vu ma pauvreté, je l'accepterais sans difficulté.

— Entendu ! continue le roi, prépare-toi à commencer ta tâche demain matin. Aujourd'hui, je vais t'accorder une journée de congé. Tu pourras visiter en faisant quelques courses dans la ville. Tu te feras conduire par des gens qui sont au courant de notre histoire. Prépare-toi bien pour demain matin ! »

Monsieur Quatorze passe sa journée à parcourir la ville et à s'informer. Le problème des géants lui cause naturellement une certaine inquiétude.

Un informateur lui apprend que le danger ne vient pas uniquement des géants. Ces derniers possèdent le lion le plus féroce de l'univers ; ils ont aussi recours à une licorne effroyable. Les géants utilisent ces deux fauves pour attraper les animaux du roi. Aucune force ne peut résister à ces bêtes-là. Le lion surtout est un animal féroce capable de résister à toutes les armes, à tous les chasseurs. Le roi a déjà chargé des hommes de lui donner la chasse, mais les trois quarts d'entre eux se sont fait dévorer par le fauve.

À cette nouvelle, Monsieur Quatorze ne peut s'empêcher de sourire. « C'est la première fois, remarque-t-il, que j'entends raconter une histoire aussi ridicule ! Un groupe de chasseurs se faire dévorer en allant s'emparer d'un lion ou d'une licorne, je ne puis en croire mes oreilles ! Mais c'est un jeu d'enfant que d'attraper ces petites bêtes. On les capture aussi facilement que des lièvres !

— Nous verrons bien, répliquent des auditeurs, si tu vas capturer si facilement le lion et la licorne ! Tu te crois peut-être plus habile que tu l'es en réalité ! »

Monsieur Quatorze prend congé toute la journée. Le soir, au souper, le roi le fait manger à sa table. « Et puis, lui dit le roi, qu'en est-il de ton projet ? As-tu sérieusement arrêté des plans ?

— Ah ! oui, j'ai pensé à tous vos propos, mais je n'y trouve rien de très sérieux. J'ai appris que les géants avaient recours à un lion et à une licorne ?

— C'est vrai ! Le danger créé par le lion et la licorne s'ajoute à celui des géants. En faisant abstraction de ces deux fauves, la situation ne serait pas si alarmante. Mais ces deux monstres en plus des géants...

— Je vais tenter un premier essai, demain matin. Cependant, Sire mon roi, je ne vous promets pas de vous débarrasser de tous ces ennemis, le même jour ! Je n'ai pas l'intention de tomber dans le surmenage !

— Non, non, prends ton temps... prends ton temps ! d'insister le roi. Le principal de la tâche consiste à me débarrasser de ces ennemis. Prends tout le temps que tu jugeras nécessaire !

— Demain matin, reprend Monsieur Quatorze, j'attraperai la licorne ; après demain, ce sera le tour du lion. Dans les jours qui suivront, je m'emparerai des géants.

— Très bien, mon ami ! Voilà un programme précis ! Probablement que tu t'en tireras dans trois jours ! Si tu me débarrasses de ces êtres en trois jours, aucune récompense ne pourra assez compenser ce tour de force ! »

Monsieur Quatorze se couche, mais continue à songer à son problème. Il n'a jamais vu une licorne ! Toutefois, il est décidé d'aller la rencontrer et ensuite soupeser ses chances de succès !

Le lendemain, le roi est tout dévouement pour Monsieur Quatorze. « Tout ce dont tu as besoin, lui dit-il, demande-le ; on te le donnera !

— Oui, j'aurais justement besoin d'une petite vrille et d'un couteau de poche ou de quelque chose qui s'en approche. Ces deux outils me suffiront.

— Mais, proteste le roi, tu ne peux pas aller te battre contre une licorne, armé seulement d'une vrille et d'un couteau de poche !

— Laissez-moi donc organiser mon excursion, Sire mon roi, comme moi je l'entends ! Ce n'est pas moi qui ai quémandé des outils. Bornez-vous à me donner ce que je vous ai demandé, rien de plus. Je n'ai pas besoin de sabre, d'épée ou d'autres armes. Je ne connais pas le maniement des armes. Le seul maniement que je connaisse c'est celui de mes mains. Quand je mets la main sur quelqu'un, la bataille a déjà pris fin !

— Oh ! oh ! s'écrie le roi, il faut que tu aies une force peu ordinaire ! Tu te fies surtout à tes mains plutôt qu'à des armes ! »

Le roi fait apporter à son nouvel employé une vrille et un couteau de poche, un couteau pour utilités multiples. Puis, Monsieur Quatorze se met en route, accompagné du géant ; ce dernier porte une canne de plus de deux cents kilos qu'il s'amuse à faire rouler dans ses doigts. Bientôt le géant en vient à faire une proposition à Monsieur Quatorze : « Si tu étais gentil, tu porterais ma canne !

— Ah ! tes outils, porte-les toi-même ! Moi, j'en ai assez de porter les miens ! » de répondre Monsieur Quatorze.

Le géant suivait ce nouvel employé du roi. « Passe en avant ! ordonne Monsieur Quatorze au géant. Moi, je ne sais pas où nous allons ! C'est à toi de m'y conduire, non à moi ! Passe immédiatement devant moi, avant que je ne te force à le faire ! »

Le géant obéit, mais se garde bien de passer près de Monsieur Quatorze. Comme il en a peur, il ne l'approche pas trop.

Les deux compagnons traversent un terrain boisé et débouchent dans une plaine entourée de forêt. « Nous y voici ! annonce le géant. C'est ici que la licorne et le lion se tiennent ordinairement. La bâtisse des géants s'élève un peu plus loin. On n'a qu'à

traverser une autre pointe de forêt et l'on rejoint une carrière. C'est là qu'habitent les géants.

— Ah ! non, je ne me battrai pas contre des animaux féroces au milieu de la plaine ! Tu n'as pas un autre endroit à m'indiquer ? Ces animaux vivent dans la forêt. Tu ne connais pas un autre endroit, dans la forêt, où poussent de gros arbres ? Moi, tu le sais, je n'ai pas d'arme. Parfois, pour me défendre, j'arrache un arbre et je m'en sers comme d'une massue. Si je me trouve dans une plaine, je ne puis me servir d'un arbre !

— Ah ! oui, viens par ici ! »

Le géant entraîne Monsieur Quatorze un peu plus loin, dans une région où croissent des arbres énormes, des sapinettes de vingt-deux ou vingt-cinq mètres de hauteur. Des arbres d'une stature colossale. « Très bien, très bien ! annonce Monsieur Quatorze. Ces arbres me satisfont. Si j'en arrache un de cette grosseur, et si j'en frappe quelqu'un sur la tête, il va déménager ailleurs !

— Moi, je disparais ! s'écrie le géant. Je ne reste pas ici !

— Comment ? Tu veux t'enfuir ? Reste plutôt avec moi ! Je vais t'enseigner comment on capture une licorne !

— Non, non ! réplique le géant. Même si tu me payais, je ne resterais pas près de toi ! Je m'en vais, je ne reste pas ici !

— Ne t'éloigne pas trop, conseille Monsieur Quatorze ; je ne suis pas habitué à circuler en forêt. Je puis facilement m'y perdre ! Va te cacher, si tu veux, mais observe-moi pour te rendre compte de la façon dont je m'y prends ! »

Le géant déguerpit et va se cacher, mais de façon à ne pas voir son compagnon. Il refuse de le voir. Il a tellement peur de la licorne qu'il se sent mourir ! Par ailleurs, il a hâte d'entendre Monsieur Quatorze lui raconter sa bataille avec la bête féroce.

L'événement ne se fait pas tellement attendre. Vers midi, Monsieur Quatorze voit s'approcher la licorne. Une affreuse bête qu'il n'a jamais vue ! Elle porte au front une corne de près d'un mètre de longueur.

Dès que la bête aperçoit Monsieur Quatorze, ah ! Seigneur ! Elle fonce vers lui à une vitesse de bolide pour le transpercer. Monsieur Quatorze se tient près d'un arbre, tremblant de peur, tout en guettant l'ennemi. Quand il se rend compte que la licorne va le frapper, il s'élance derrière l'arbre. La licorne heurte l'arbre en plein milieu du tronc et y fait pénétrer sa corne de part en part. Monsieur Quatorze s'empresse de saisir sa vrille et de pratiquer un trou dans la partie de la corne qui émerge de l'arbre, et d'y placer une cheville de bois. Il crie ensuite au géant : « Viens voir comment on s'empare d'une licorne ! Viens voir celle que j'ai capturée ! »

Le géant sort de sa cachette en jetant des yeux apeurés autour de lui et vient constater le fait. La licorne est bel et bien rivée à un arbre par sa corne ! « Regarde, dit Monsieur Quatorze, comment je l'ai attrapée. Quand elle a foncé sur moi, tu sais, je

n'ai pas perdu de temps. Je lui ai mis une main sur le corps et ffiou ! Je l'ai lancée vers cet arbre-là pour l'assommer. Mais sa corne a traversé le tronc et j'ai immédiatement chevillé cet éperon pour l'empêcher de se retirer. J'ai aimé mieux la prendre vivante que morte ! »

Le géant se dit à part lui : « Il a une force incroyable ! Je n'ai jamais rencontré un homme de cette valeur !

— Bah ! continue Monsieur Quatorze, attraper une bête de cette sorte, c'est une tâche d'enfant ! Vois-tu ; la journée est à peine commencée, et notre tâche est terminée ! Demain, il nous restera le lion à attraper. Nous allons en avoir un plaisir avec celui-là ! tu n'as pas tout vu ! »

Les deux compagnons se dirigent vers le château. C'est le géant qui ouvre encore la marche. Le roi les voit venir vers trois heures, l'après-midi. « Mais c'est impossible ! s'écrie le roi. Ils ne se sont pas déjà acquittés de leur tâche ! Ils n'ont pas déjà tué la licorne ! Ils ne l'ont peut-être même pas vue ! Quoi qu'il en soit, attendons ! »

Le roi n'ose pas énoncer trop tôt un jugement. « Bonjour, Monsieur Quatorze, commence le roi.

— Bonjour, Sire mon roi !

— Comment vous en êtes-vous tirés, aujourd'hui ?

— Assez bien, Sire mon roi ! Il vous reste à aller chercher votre licorne ! Je l'ai attachée à un arbre sans la tuer. Vous pouvez aller la chercher !

— Comment, tu ne l'as pas tuée ? demande le roi.

— Non, non ; je l'ai attachée à un arbre. Il reste à aller la chercher. Je n'ai pas voulu la tuer en vue de vous la montrer vivante.

— Tu veux te moquer !

— Je ne veux aucunement me moquer ! reprend Monsieur Quatorze. J'en appelle au géant. Est-ce vrai, géant, ce que j'ai raconté au roi ?

— Parfaitement vrai ! répond le géant. Il l'a attrapée et il en a piqué la corne dans un gros arbre. Une cheville empêche la bête de s'échapper de l'arbre.

— Je vous le dis, répète Monsieur Quatorze, la bête est attachée sur place ! »

Le roi, naturellement, envoie des serviteurs se rendre compte des faits rapportés. En effet, ils trouvent la licorne vivante et prise par sa corne dans le tronc d'un arbre. Ils ligotent solidement la bête pour l'empêcher de s'échapper, la chargent dans une voiture et la transportent au château.

Le roi ne peut cacher son étonnement. « Il est fort, cet homme-là, c'est incroyable ! Ce Monsieur Quatorze dépasse en valeur tout ce qu'on peut imaginer ! »

Au château, on ne parle que de Monsieur Quatorze. On le vante, on le craint, on n'ose pas l'approcher de trop près. On s'arrange pour lui plaire, ou du moins pour ne pas l'irriter. « Je n'aurais jamais pu imaginer une semblable aventure ! de dire le roi. Il est doué d'une force peu commune. Eh bien ! demain matin, Monsieur Quatorze, vous pourrez vous reposer. Vous irez chasser le lion un autre jour !

— Non, non, Sire mon roi, je veux en finir avec cette besogne le plus tôt possible ! Le lion, je le rencontrerai demain, et je fixerai rapidement son sort, à lui aussi ! Désirez-vous que je vous le livre vivant ou mort ?

— Ah ! repart le roi, je vous laisse le soin d'en décider ! Je ne veux qu'une chose : m'en débarrasser ! Peu m'importe qu'on le garde vivant ou qu'on le tue ! Mais qu'il cesse de nous ruiner !

— Oui ; je déciderai sur place, si je le tuerai ou si je le livrerai vivant. Je ne l'ai pas encore vu. Je ne sais pas du tout ce qu'il peut faire. Si j'y suis absolument obligé, j'arracherai un arbre et je m'en servirai pour tuer cette bête. S'il y a moyen de le prendre vivant, j'épargnerai sa vie ! Mais, vous savez, Sire mon roi, qu'un lion est une bête dangereuse. Si je décide de vous le livrer vivant, il me faudrait une cage. Vous n'auriez pas une cage d'acier, au château ?

— Ah ! oui ; on peut t'en trouver une sans y mettre trop de temps !

— Eh bien ! Si vous voulez que j'aille rencontrer le lion demain matin, faites-moi préparer une cage d'acier ! Si je puis prendre l'animal vivant, je le renfermerai dans cette cage et je le transporterai vivant au château !

— Entendu ! » conclut le roi.

Le soir même et pendant la nuit, on prépare une cage d'acier. Le lendemain matin, la cage est prête. Deux chevaux attelés à une voiture transportent cette cage à l'endroit où Monsieur Quatorze veut l'installer, c'est-à-dire là où il a rencontré la licorne, la veille. Une fois la cage rendue sur place, Monsieur Quatorze la fait placer à son goût. « Maintenant, dit-il au géant, tu vas rester près de moi !

— Ah ! non, je ne reste pas ici ! Tu as maîtrisé la licorne hier, mais tu n'auras peut-être pas autant de chance avec le lion. Je préfère me retirer un peu à l'écart.

— Tu n'es qu'un peureux ! lance Monsieur Quatorze au géant. Tu n'es qu'un froussard ! Va encore te cacher ! Je ne veux pas te voir ici, de peur que tu ne me nuises. Vraiment, tu fais mieux de t'éloigner. Si la chicane fait monter un peu le ton, je te donnerai volontiers des coups pour t'empêcher de me nuire ! »

Le géant file de nouveau et va se cacher. Vers dix heures de l'avant-midi, Monsieur Quatorze aperçoit le lion au bord de la plaine. C'est un animal d'une stature imposante et d'une allure féroce. Le lion se dirige vers Monsieur Quatorze. Ce dernier se place en face de la cage d'acier et en tient la porte ouverte. Il ne se laisse distraire par nul autre souci. Quand le lion veut sauter sur le gardien de la cage, Monsieur Quatorze s'écarte rapidement de l'entrée, laisse entrer le lion et le renferme en poussant aussitôt

la porte vers l'intérieur. Il la ferme solidement au verrou. Le lion est prisonnier ! Monsieur Quatorze lance un cri au géant : « Viens voir comment on capture un lion ! »

Le géant arrive sans tarder et constate que le lion est enfermé dans la cage. « Comment t'y es-tu pris pour l'emprisonner ainsi ? demande le géant.

— Je n'ai pas perdu de temps. Je lui ai empoigné une touffe de poil de la crinière, puis au moyen d'un bon coup de pied dans le derrière, je l'ai poussé au fond de la cage. Je te dis qu'il y est entré en vitesse ! J'ai eu beaucoup moins de difficulté à maîtriser le lion que la licorne. Je l'ai attrapé par la crinière, je l'ai poussé dans la cage, puis j'ai fermé la porte ! »

Monsieur Quatorze et le géant se mettent en route vers le château. Le roi les aperçoit du haut de sa galerie où il se promène. « Et comment se sont déroulés les événements, aujourd'hui ? crie-t-il de loin à Monsieur Quatorze.

— Ah ! Sire mon roi, la capture du lion n'a pas tardé. Je me suis rendu maître de la bête en moins d'une demi-heure ! La besogne a été vite faite !

— Est-ce vrai, géant ? demande le roi.

— Oui, c'est vrai ! Monsieur Quatorze n'a pas lambiné ! Il a attrapé le lion par la crinière, puis il lui a fiché un coup de pied au derrière. En un clin d'œil, la bête s'est retrouvée, sans trop s'en rendre compte, au fond de la cage.

— C'est presque incroyable ! » de s'exclamer le roi.

Tout le personnel du château entend parler du tour de force de Monsieur Quatorze ; on ne parle que de ce héros. On a tous les égards pour lui, on le loge dans une chambre luxueuse, il est admis à la table royale où mangent le roi, la reine et la princesse. Ce n'est plus un paysan loqueteux ; il porte maintenant des habits de grand style.

Monsieur Quatorze se promène dans le château, heureux d'avoir réussi à capturer les bêtes féroces. Le roi avait promis la moitié de son royaume et sa princesse à celui qui détruirait les ennemis de sa forêt. Mais il fallait aussi faire disparaître les trois géants. Le roi le lui rappelle : « Il reste trois géants à maîtriser. Repose-toi un peu. Cette dernière tâche n'est pas tellement urgente. Il y a au moins vingt-cinq ans que j'endure ces malfaiteurs ; je puis les endurer encore une semaine !

— Non, non, Sire mon roi, je veux, dès demain, m'acquitter de cette tâche ! Détruire trois géants, voilà une entreprise que j'aime ! Ces géants font partie de mon monde, et ils vont occasionner une belle bagarre ; trois contre un ! J'en ai déjà affronté quatorze, je suis capable de faire face à trois !

— Tu n'auras peut-être pas, pense le roi, autant de chance, cette fois ! Les géants ne sont pas des hommes ordinaires ! »

Le géant a bel et bien entendu la conversation du roi et de Monsieur Quatorze. Ce dernier prend son souper à la table royale. Le roi parle des géants, de la technique que

le héros devra employer pour les détruire. Monsieur Quatorze ne mentionne aucune exigence particulière. « Je n'ai pas besoin d'arme, assure-t-il au roi, je n'ai besoin de rien ! Je vais tout simplement utiliser mes mains. Je vais saisir un géant par les pieds, et je vais m'en servir pour balayer les deux autres !

— Tu peux peut-être réussir de cette façon, risque le roi, mais les as-tu déjà vus, ces géants ?

— Non ; je ne les ai jamais vus, mais je n'ai pas besoin de les voir ! Je sais ce qu'est un géant, je crois ! »

Monsieur Quatorze dort toute la nuit. Le lendemain matin, après le déjeuner, il s'adresse au géant, l'employé du roi : « Je te conseille d'apporter ta canne d'acier au cas où tu reviendrais en boitant, ce soir ! Ta canne te sera peut-être utile pour marcher !

— Oui, mais ne compte pas sur moi pour livrer bataille, là-bas. C'est toi qui devras te battre !

— Sans compter sur toi pour la bataille, je te préviens que, au cours de la bagarre, un objet peut être projeté violemment et t'estropier à une jambe. Moi, tu sais, je m'attends à tout... »

Le géant empoigne sa canne d'acier et prend la route en compagnie de Monsieur Quatorze. Ils marchent. « Tu vas me conduire au château des géants ! commande Monsieur Quatorze au géant. Il faut nous rendre à ce château, aujourd'hui. C'est là que va avoir lieu la bagarre et le branle-bas. Je n'ai pas de plus grande satisfaction que me battre. Attraper des bêtes comme les licornes ou les lions, il n'y a pas d'agrément là-dedans. Moi, les meilleurs moments de ma vie se passent en chicane et en bataille ! C'est un besoin que j'ai dans le sang ! Ah ! à ce moment, par exemple, je t'attraperais et je... »

Le géant s'arrête un instant sur place pour empêcher Monsieur Quatorze de le bousculer, puis les deux compagnons cheminent côte à côte. Ils parviennent à l'endroit de la veille, et là, le géant dit, en tendant le bras vers un point de la forêt : « Il faut franchir cet autre bosquet et c'est là que nous apercevrons le château des trois géants et toute leur installation.

— Allons-y ! » commande Monsieur Quatorze.

On traverse le bosquet, et en effet, une grosse bâtisse apparaît aux regards. C'est une sorte d'immense campement bâti en billes de bois rustique. À l'un des coins de cette bâtisse croissait un énorme arbre touffu. « Nous allons grimper dans cet arbre, dit Monsieur Quatorze. Toi, géant, occupe-toi de ta canne ! Nous allons grimper dans l'arbre et de là, nous allons observer ce que font les trois géants ; nous allons savoir s'ils sont de bonne humeur. Au cas où ils seraient de mauvaise humeur, je vais leur faire entendre raison, moi ! Tu vas me voir bondir à leur rencontre sans perdre de temps ! »

Le compagnon de Monsieur Quatorze trouve plus prudent de monter dans l'arbre et de ne pas prendre part à la bagarre. Monsieur Quatorze donne un conseil au

géant : « Si la chicane se déclare, il se peut que j'arrache cet arbre. Descends alors le plus tôt possible de ton observatoire. Autrement, tu pourrais avoir des accidents !

— Ah ! oui, je vais descendre de l'arbre sans lambiner !

— De toute façon, tiens-toi prêt à dégringoler de l'arbre. Si j'ai besoin de ton aide, je te le ferai savoir !

— Si vous avez besoin de mes services, Monsieur Quatorze, ne me fixez pas une tâche trop difficile. Il se pourrait que je disparaisse ! »

Monsieur Quatorze monte dans l'arbre à la suite du géant. Ils s'assoient sur une grosse branche, et ils attendent. Soudain, les trois géants sortent de leur campement et commencent à surveiller les abords de la bâtisse. L'un fait quelques pas et revient ; un autre fait une petite randonnée... Le soleil est brûlant, accablant. La chaleur est écrasante. Un géant dit aux autres : « Dans la maison, il fait chaud à nous couper le souffle ; nous serions beaucoup plus confortables au grand air ! Pourquoi ne pas nous asseoir sous cet arbre, à l'ombre ? Nous y serions au frais !

— Bonne idée ! Entendu ! » acquiescent les autres.

Les trois géants s'assoient sous l'arbre qui abrite Monsieur Quatorze et son compagnon. Ils commencent à parler, à se raconter des balivernes. Tout à coup, ils s'allongent sous l'arbre et s'endorment tous les trois. « Bon ! chuchote Monsieur Quatorze, nous allons nous amuser ! Je vais leur jouer un tour ! »

Monsieur Quatorze avait rempli ses poches de cailloux de la grosseur de balles à jouer. Il se déplace un peu sur sa branche, parvient au-dessus de la figure d'un géant étendu sur le dos, et laisse tomber un caillou. Le géant endormi le reçoit en pleine figure. Sous l'effet de la douleur, il applique une claque dans la figure de son voisin. « Cesse de me frapper dans la figure, s'exclame le voisin, ou bien tu vas me le payer cher ! »

— Tu n'as qu'à me laisser en paix, répond le premier.

— Je ne t'ai pas dérangé ! Dors tranquille, moi, j'en ferai autant ! »

Monsieur Quatorze se réjouit de la tournure de sa tactique et dit à son compagnon : « Nous allons rire bientôt ! Regarde bien ! »

Les trois géants finissent par s'étendre de nouveau par terre et à se rendormir. Monsieur Quatorze tire un autre caillou de sa poche, se glisse sur sa branche au-dessus de la figure d'un autre géant, laisse tomber son projectile et frappe le visage du géant. Celui-ci lance une taloche dans la figure de son voisin en criant : « Tiens ! Pourquoi m'as-tu frappé ?

— Ne me frappe plus de cette façon ! Autrement, nous allons régler des comptes sans tarder ! »

Après s'être grondés réciproquement pendant quelques minutes, les deux voisins se tranquillisent. Ils reprennent la position horizontale et se rendorment.

Monsieur Quatorze tire de sa poche un autre caillou d'un poids un peu plus imposant et le laisse tomber dans la figure du géant qui dort entre les deux autres. Le caillou déclenche la réaction immédiate chez le géant atteint. Il frappe son voisin au visage d'une façon violente. Les trois géants se lèvent et deux d'entre eux protestent contre l'assaillant : « Nous allons tenter de trouver pourquoi tu ne nous laisses pas dormir, toi ! »

Il s'ensuit une bagarre bruyante entre les trois géants. Soudain, l'un d'eux s'évanouit et s'effondre sur le sol, pendant que les deux autres continuent la bataille. Bientôt, l'un des deux assaillants prend le dessus et fait mordre la poussière à son adversaire. Deux des trois géants gisent maintenant par terre, couverts de sérieuses blessures. Un seul reste debout, mais il semble avoir perdu beaucoup de force.

Monsieur Quatorze dit à son compagnon : « Regarde, regarde ! Nous n'aurons même pas besoin de descendre de notre arbre. Ils vont se détruire eux-mêmes. Ah ! quelle stupidité ! Mon intervention sera complètement inutile, puisqu'ils vont s'entre-tuer ! »

Le troisième géant, qui a encore une certaine vigueur, va s'asseoir, puis s'étend et retourne au sommeil. « Nous allons lui jouer un tour, à lui aussi ! annonce Monsieur Quatorze. Géant, tu vas prendre ta canne et la pointer vers un œil du dormeur. Ensuite, laisse-la descendre verticalement ; elle va faire sortir le géant de ses gonds. Tu te rappelles que l'autre caillou l'a grandement insulté ! Attends-toi à lui voir faire une autre colère.

— Mais s'il fallait qu'il se réveille ? insinue le compagnon de Monsieur Quatorze.

— Il va certainement se réveiller, mais ne t'en préocuppe pas ! Je me charge de lui redonner le sommeil, moi, s'il se réveille ! »

Le géant avait bien confiance à Monsieur Quatorze. À mesure qu'il le connaissait, il devenait moins timide. Le géant saisit sa canne et il l'enligne soigneusement vers l'œil du dormeur. « Ne manque pas ton coup ! chuchote Monsieur Quatorze. Si tu le manques, moi, je ne te manquerai pas ! » Le géant prépare sa canne adroitement en l'orientant vers l'œil du géant endormi. Il laisse aller la canne en ligne droite. Elle frappe le dormeur dans un œil, passe à travers son crâne et va se ficher dans le sol. Le dormeur meurt instantanément et demeure raide comme un clou. « Tu as visé avec justesse ! s'écrie Monsieur Quatorze. Mais je n'aurais jamais pensé que ce gros géant avait la tête si fragile ! Lui faire tant de mal avec une simple canne ! Je croyais qu'il en serait quitte pour une colère !

— Au lieu de l'insulter, souligne le compagnon, regardez ce désastre ! »

Monsieur Quatorze et le géant descendent de l'arbre, mettent fin à la vie des deux blessés, à coup de canne. « Eh bien ! de conclure Monsieur Quatorze, notre tâche est

déjà accomplie sans que nous n'en ayons eu la moindre difficulté. J'aurais tant aimé livrer bataille ! Je voulais prendre plaisir à les bousculer, mais ils se sont détruits l'un l'autre ! Quoi qu'il en soit, nous avons ainsi évité bien des déboires ! Retournons chez le roi. Il se fait tard ; allons souper ! »

Les deux compagnons quittent la forêt vers quatorze heures trente et sont en vue du château une demi-heure plus tard. Le roi se promène encore sur son balcon tout en s'inquiétant légèrement du retard de ses deux employés partis à la recherche des trois géants. Il avait manifesté son inquiétude à quelques intimes : « Il faut croire que Monsieur Quatorze n'a pas été aussi chanceux aujourd'hui qu'auparavant ! Hier après-midi, il est revenu de bonne heure, mais aujourd'hui, il n'est pas encore de retour, même à cette heure tardive. La chance ne lui a peut-être pas souri, cet après-midi ! »

Mais soudain, le roi voit venir ses deux émissaires, Monsieur Quatorze et le géant. Monsieur Quatorze a les bras rougis de sang jusqu'au coude. Il est naturellement venu en contact avec le sang des géants. « Et puis, lui crie le roi, comment vont les affaires ?

— Tout va très bien, Sire mon roi ! On ne peut demander mieux ! Je me suis battu avec un seul des trois géants !

— Tu t'es battu avec un seul, dis-tu ?

— Eh bien ! oui, Sire mon roi. Les trois géants ont commencé à se chicaner dans leur cabane ; ils en sont sortis pour régler leurs comptes. Après une brève bataille, l'un du groupe, plus vigoureux que ses adversaires, a eu raison des deux autres. C'est avec celui-là que je me suis battu. Ah ! une bataille assez brève ! J'ai utilisé la canne de mon compagnon pour défier mon adversaire, pour l'insulter et le forcer à se mettre en colère avant d'engager le vrai combat. Je lui ai lancé ma canne au visage, et j'ai tué le géant ! Je ne savais pas qu'il eût les os du crâne si fragiles. Une si petite canne n'aurait pas dû normalement briser la tête d'un homme !

— Si je comprends bien, Monsieur Quatorze, les géants sont tous détruits. Nous en sommes débarrassés pour toujours !

— Ah ! oui, Sire mon roi, je me suis acquitté de ma tâche. Tout ce que vous avez exigé a été exécuté !

— Eh bien ! reprend le roi, il te reste donc à recevoir ta récompense : la moitié de mon royaume et ma princesse !

— Ah ! oui, la princesse ! À vrai dire, Sire mon roi, je n'y tiens pas beaucoup à votre princesse ! Pour voyager, l'argent c'est utile, mais une femme, c'est plutôt un embarras ! Un voyageur en a assez de s'occuper de lui-même. Il est toujours plus à l'aise seul qu'avec un autre !

— Très bien ! Mais avec la moitié d'un royaume comme le mien, tu pourrais faire vivre une femme et t'exempter de voyager !

— Ah ! oui, mais moi, Sire mon roi, j'ai l'habitude de voyager et j'ai un tempérament de batailleur. Je ne suis heureux qu'au milieu de la bagarre et de la chicane ! C'est une sorte de besoin, je n'y sens poussé à chaque instant !

— Mais, précise le roi, il va te falloir tôt ou tard changer ces habitudes et ce régime de vie !

— Oui, en fait, je pense parfois à changer de vie, mais le naturel revient vite à la surface. Souvent je viens près de sauter sur votre géant, de le secouer et de le massacrer un peu. C'est plus fort que moi ! »

Le géant ne s'approchait pas beaucoup de la princesse, mais cette dernière préférait le géant à Monsieur Quatorze.

À la suite des propos du roi sur la récompense promise, Monsieur Quatorze n'ose se compromettre. « Sire mon roi, je vais réfléchir à votre offre et je vous ferai part de ma décision. Je vais prendre deux ou trois jours pour penser à mes intérêts et je vous dirai ce que j'ai décidé !

— Très bien, très bien ! Rien ne nous presse ! Réfléchis pendant un mois, si tu le désires. Ta tâche est maintenant accomplie, inutile de te presser ! Tu peux rester dans mon château aussi longtemps que tu le désireras. Si tu ne veux pas accepter la moitié de mon royaume, reste au moins avec moi au château ! Tu y jouiras de tout ce que tu désireras. Tu pourras avoir des serviteurs, des servantes, si tu le désires. Reste donc avec nous, au château ! Et si tu te décides d'accepter ta part du royaume et ma princesse, comme je l'ai promis, libre à toi d'en profiter !

— Oui, je vais y penser attentivement et je vous donnerai ma réponse dans deux ou trois jours ! »

Pendant la veillée, Monsieur Quatorze ne porte pas attention au géant pas plus qu'au reste. Le roi a un entretien avec la princesse. « Que penses-tu de Monsieur Quatorze ? lui demande le roi. L'aimerais-tu ?

— Ah ! non ; c'est un voyageur ! Il aime les voyages et la chicane, comme il vous l'a souvent dit. C'est une autre sorte de mari que j'ai l'intention d'épouser. Je ne veux pas m'exposer à courir derrière Monsieur Quatorze, d'une place à l'autre. Moi, j'aimerais vivre tranquille ; mais lui, c'est le contraire. Je ne veux pas épouser un homme de cette trempe !

— Dans ce cas, je ne sais trop comment nous nous en tirerons, s'il décide de t'épouser alors que toi tu refuses d'être sa femme ! S'il faut qu'il se fâche, il peut nous tuer tous. Il peut faire disparaître tout notre groupe. Nous n'avons pas assez de gardes, pas assez d'hommes valides pour arrêter ce Monsieur Quatorze !

— Mais, quoi qu'il en soit, il va falloir trouver un expédient quelconque. Tenez ! Je pense à un moyen... Nous pourrions du moins en faire l'essai ! Vous avez un gros frêne devant le château ; faites-les frapper tous les deux à coups de poing sur cet arbre !

J'épouserai celui qui donnera le plus fort coup sur le frêne. Proposez ce concours à Monsieur Quatorze qui se croit si fort ! À mon avis, le géant est plus fort que lui et frappera plus fort que l'autre à cause de la robustesse de ses mains et de ses membres.

— Oui, je crois que ta suggestion est pleine de bon sens !

— Faites cette proposition à Monsieur Quatorze. Lui qui aime la chicane et la bataille, il va l'accepter pour faire montre de sa force. S'il se croit plus fort que le géant, il va accepter ce concours sans hésiter. Et le géant est assurément plus fort que lui !

— C'est possible ! opine le roi. Nous allons essayer ce procédé. Nous aurons ainsi l'occasion de vérifier si ce Monsieur Quatorze est aussi fort qu'il le dit !

Le lendemain, le roi rencontre Monsieur Quatorze qui se promenait d'un coin à l'autre tout en flânant. Il en avait le loisir. Le roi ne manque pas de demander à Monsieur Quatorze ce qu'il a décidé à propos du royaume et de la princesse. « Ah ! répond le héros, je suis tellement heureux que je n'ai pas encore pensé à cette décision. Je me promène pour passer le temps. Je songe à m'en aller. Par ailleurs, si je m'en vais, j'ai peur de le regretter. Je ne sais trop comment prendre une décision.

— Tiens ! commence le roi ; je vais te faire une proposition. Il paraît que tu es fort d'une façon extraordinaire. Le géant aussi vante ta force. J'ai pensé te procurer une occasion de nous démontrer ta capacité. J'aimerais bien te voir à l'œuvre ! Seul le géant t'a vu forcer. Personne d'entre nous ne t'a vu faire tes tours de force et agir d'une façon peu ordinaire. Nous aimerions te voir à la tâche !

— Ah ! soyez assuré, Sire mon roi, que vous n'auriez pas beaucoup de plaisir à me voir forcer. Un homme fort, un homme qui démontre sa force, ce n'est pas un phénomène si rare !

— Ah ! oui, oui. Un homme comme toi, fort comme toi, habile comme toi, et pas plus costaud que toi, c'est assurément rare !

— Eh bien ! Sire mon roi, quel tour de force voulez-vous que je fasse devant vous ?

— Tu vois le gros frêne devant mon château. Ah ! il mesure un mètre de diamètre. Je voudrais que tu appliques trois coups de poing sur cet arbre. Le géant en ferait autant, et nous pourrions ainsi constater, qui est le plus fort de vous deux ! À mon avis, le géant frappe plus solidement que toi. Il l'emporte sur toi par la grosseur de son poing, la grosseur de ses bras ; il devrait frapper plus fort que toi !

— Je voudrais bien le voir, votre géant, se mesurer à moi ! Allez donc le chercher immédiatement ! Nous allons sur-le-champ ouvrir le concours !

— Non, non, réplique le roi, pas tout de suite. Il est trop tard avant le dîner. Nous reporterons le concours à demain, à demain après-midi, si tu acceptes ! Vous procéderez à votre démonstration de force après le dîner, et nous connaîtrons alors qui est le plus fort de vous deux !

— J'accepte ce programme, il me va ! Préparez-vous pour demain après-midi. Cependant, Sire mon roi, je me permettrai une remarque. Vu les circonstances, il serait prudent que votre géant ne vienne pas m'importuner ! Autrement, je me chargerai de le remettre à sa place !

— Non, non, il ne faut pas que tu perdes patience ! supplie le roi. Ne va pas engendrer la chicane ! Nous organisons cette démonstration seulement pour fin d'amusement.

— Cet amusement, vous le verrez, ne durera peut-être pas très longtemps ! »

Le roi réfléchit un instant. « S'il faut, se dit-il à part lui, qu'il se mette en colère, nous allons assister à une scène atroce ! De toute façon, je vais essayer de le raisonner ! »

Le soir, Monsieur Quatorze prend son souper, mais il ne se sent pas à l'aise. Il est nerveux et semble malheureux. On observe que c'est un bagarreur, un homme dangereusement brutal. « Vous verrez, Sire mon roi, si la bagarre n'éclate pas ! dit quelqu'un au roi. On n'aurait probablement pas dû organiser ce concours !

— Écoutez, écoutez, répond le roi, ne pensez plus à cette décision ! Puisque l'idée est lancée, nous devons nous préparer à cette démonstration. Que l'on avertisse le géant de se préparer à l'événement qui aura lieu demain ; il devra mesurer sa force à celle de Monsieur Quatorze en frappant à coups de poing sur le tronc du frêne de l'entrée du château ! »

On transmet au géant l'avertissement du roi. Le géant ne se montre pas très enthousiaste de cette démonstration. Au fond, il a passablement peur de ce concurrent !

Pendant la nuit, Monsieur Quatorze se lève, s'empare d'une tarière de gros calibre et se rend au frêne, devant le château. Au moyen d'un couteau, il découpe une rondelle dans l'écorce de l'arbre, une rondelle de la grosseur de son poing, et enlève cette rondelle jusqu'à l'aubier. Ensuite, il prend sa tarière et perce dans l'arbre un trou d'environ huit centimètres de profondeur. Puis, Monsieur Quatorze, un peu à côté de ce premier trou, enlève une autre rondelle d'écorce et perce dans le frêne un trou d'une quinzaine de centimètres de profondeur, donc un peu plus accentué que le premier. À un autre endroit, mais pas très éloigné des autres, Monsieur Quatorze enlève une autre rondelle d'écorce et perfore dans l'arbre un trou pouvant admettre l'avant-bras jusqu'au coude. Le poing pouvait passer à l'aise dans ce trou de tarière.

Monsieur Quatorze remet soigneusement en place les trois rondelles d'écorce, chacune à sa place, en prenant bien garde de laisser une marque destinée à indiquer l'emplacement des cavités. Le concurrent prend bien soin d'exécuter ce travail pendant la nuit.

Le lendemain matin, Monsieur Quatorze se lève et prend son déjeuner à côté du géant et il lance à ce dernier un avertissement : « Prépare-toi bien à la rencontre de cet

après-midi ! Prépare-toi ! Il se peut que tu te fasses mettre au pas ! Les géants ont eu leur tour, là-bas, tu le sais ! Tu pourrais mordre la poussière, toi aussi, cet après-midi. Tu me verras à l'œuvre ! »

Le géant vient près d'en mourir de peur tellement il craint Monsieur Quatorze.

On prend le dîner au château, et tous les invités ont hâte d'assister au concours de force du géant et de Monsieur Quatorze. Les invités s'interrogent l'un l'autre, et même les gens de la ville se rassemblent pour voir les tours de force de Monsieur Quatorze. Ils sont à peu près cinq cents curieux à vouloir connaître la force de ce Monsieur Quatorze. Pour un certain nombre, c'était un inconnu. Il était arrivé au château assez récemment. Donc, une foule très nombreuse envahit les abords du château.

Monsieur Quatorze se promène, les manches de chemise retroussées jusqu'au coude, se dandine sur la plante des pieds, se renfrogne le front pour annoncer une effroyable colère. Le géant, lui, se tient coi dans un coin et contrôle difficilement sa peur à la vue de Monsieur Quatorze.

Vers deux heures de l'après-midi, le roi proclame l'ouverture du concours. « Eh bien ! nous allons assister à une compétition. Lequel des deux concurrents sera le plus fort ? » Puis, il s'adresse à Monsieur Quatorze : « Est-ce toi qui commences ou si c'est le géant ?

— Qu'il commence, lui, répond Monsieur Quatorze. C'est un homme important, paraît-il ; eh bien ! qu'il commence ! Après, je frapperai à mon tour. J'exige cependant qu'il frappe d'un seul côté de l'arbre et moi je frapperai de l'autre côté. J'éviterai ainsi de l'entendre dire que j'ai attaqué l'arbre aux endroits qu'il a déjà meurtris ! Le géant frappera le frêne d'un côté, moi, je le frapperai de l'autre.

— Très bien, très bien ! continue le roi. Tu vas commencer, toi, géant ; Monsieur Quatorze veut frapper en second lieu. Toi tu attaqueras l'arbre par un seul côté, et Monsieur Quatorze le frappera de l'autre côté !

— Tiens, viens frapper de ce côté ! »

Il va sans dire que Monsieur Quatorze indique au géant le côté qu'il n'a pas perforé... « Eh bien ! toi, tu vas marteler de ton poing ce côté-ci, et moi, je me réserve l'autre côté pour t'empêcher de dire que j'ai profité des trous que tu as pratiqués avec ton poing.

— Entendu, entendu ! » conclut le gigantesque adversaire.

Le géant se recule, et pan ! Il applique un énorme coup de poing sur le frêne. L'écorce se brise faiblement et laisse voir des fibres frisées. Les doigts du géants se meurtrissent eux aussi. Le sang gicle au bout des doigts. La peau s'est fendue au contact de l'arbre très dur. Le géant fait la grimace et commence à se frotter les doigts. Monsieur Quatorze y va de son commentaire. « Tu n'as pas honte, géant, de te frotter les doigts et tu n'as pas frappé l'arbre ! Quelle sorte de mains as-tu ? Tu devrais avoir

honte ! Donne des coups qui vaillent la peine ou bien je vais te faire disparaître. Si tu n'es pas capable de faire mieux, tu mérites de te faire chasser d'ici ! »

Le géant se recule et s'élance de nouveau. Pan ! Ah ! massacre ! Le sang inonde les doigts du géant. Ce dernier croit s'être cassé les doigts tellement ils sont ensanglantés. Il crie au roi : « Je ne frappe plus ! J'ai peur de m'estropier !

— Tu as peur de t'estropier, toi ! s'exclame Monsieur Quatorze en regardant le géant. Je vais te montrer, moi, ce que peut faire un homme qui frappe fort ! »

Monsieur Quatorze fait un pas à reculons puis s'élance. Crish ! Le poing entre tout entier dans l'arbre. Le géant le regarde et marmotte : « Ouais ! Il a perdu sa main dans l'arbre !

— Ne viens pas m'embarrasser, enlève-toi d'ici ! » lui crie Monsieur Quatorze.

Le second concurrent s'élance de nouveau. Pan ! Le poing pénètre dans le frêne jusqu'à l'avant-bras ! Un nouvel élan, et nouveau choc sur l'arbre. Le poing pénètre dans l'arbre jusqu'au coude. « Il faut que je m'arrête, dit Monsieur Quatorze, si je ne veux pas traverser le tronc de l'arbre de part en part ! »

Le roi est tout désemparé. Et le géant, donc ! C'est tout un événement ! Un homme de si petite apparence et qui peut rentrer son poing jusqu'au coude dans un frêne ! C'est un homme qui frappe fort ! »

Le géant préfère ne pas s'approcher du vainqueur. « Il est énervé, c'est certain, et il peut me sauter dessus. S'il m'attrape, je suis mort ! »

Le roi va rencontrer Monsieur Quatorze et veut le pacifier. « C'est assez, c'est assez ! Cesse ta démonstration !

— Si vous ne vous y opposez pas, Sire mon roi, je peux abattre cet arbre-là, à l'instant ! Un autre coup de poing, et je rejoins l'autre côté de votre frêne ! Je ne suis pas encore réchauffé ; je commence à peine à frapper ! »

Le roi parvient à le tranquilliser avec l'aide de tous les spectateurs qui se tiennent autour du vainqueur. « Ne fais pas de folie ! Maîtrise ta colère ! »

Monsieur Quatorze finit par se pacifier. On s'en retourne au château. Tous les spectateurs sont encore bouleversés d'avoir vu un homme donner des coups de poing avec une telle intensité. « C'est tout à fait vraisemblable, disent les uns, qu'il ait tué quelqu'un ! Ce n'est pas un homme ordinaire, ce Monsieur Quatorze ! »

Le vainqueur de la compétition retourne au château. Ses mains ne portent pas de blessures, il n'a aucune trace de sang sur les doigts. Il se présente devant le géant. « Regarde, lui lance-t-il, à quoi ressemblent des mains d'homme ! Ouvre tes yeux ! Mes mains ne sont pas massacrées comme les tiennes ! De plus, tu n'as pas frappé l'arbre, tu as à peine fait semblant de le frapper ! Si tu en as le courage, suis-moi, nous allons continuer notre concours ! »

Ah ! le géant décline l'offre. Il ne peut plus remuer ses doigts, la chair de sa main est éclatée en plusieurs endroits. Il n'a pas du tout la tentation de donner d'autres coups. « Ah ! non, je ne peux plus participer à ton concours !

— Eh bien ! ne me fais plus perdre de temps ! Autrement, ce ne sera pas un arbre que je frapperai, mais ta propre personne, et je ne frapperai qu'une seule fois ! Tu finiras par savoir qui je suis !

— Ah ! proteste le géant, ce n'est pas moi qui ai organisé ce concours ! Je n'ai aucune responsabilité là-dedans ! »

Monsieur Quatorze s'apaise et recommence à faire les cent pas.

Le soir, le roi rencontre la princesse et aborde le sujet brûlant. « Que penses-tu du concours de nos deux amis ?

— Je ne sais trop que dire ! Ce Monsieur Quatorze, moi, il me fait peur ! Il est trop fort, il a trop mauvais caractère, il aime trop la chicane. Songez à l'épouse d'un tel homme ! S'il s'impatiente contre elle, la pauvre femme devra dire adieu à la vie !

— Tu as raison, ma fille ! Mais je ne sais pas comment nous nous en tirerons ! Il faudrait maintenant faire disparaître ce Monsieur Quatorze ! Mais c'est une aventure encore plus risquée que de mater les trois géants et nos autres ennemis !

— Pour moi, nous n'avons qu'une seule chance de succès.

— Mais quel moyen as-tu à suggérer ? » demande le roi.

Pendant cette conversation, Monsieur Quatorze était à l'écoute de l'autre côté de la cloison... un peu comme ici, par exemple dans la salle à manger, et les deux autres, le roi et la princesse, comme dans l'autre pièce, là-bas. Monsieur Quatorze suivait attentivement la conversation du roi et de sa fille : « Quand Monsieur Quatorze dort dans son lit, continue la princesse, notre géant n'aurait qu'à pénétrer dans la chambre, sa canne de deux cents kilos à la main. Un seul coup de canne appliqué sur la tête de son adversaire, terminerait les jours de ce dernier. Il n'en serait plus question ! Cette canne a servi à tuer les géants, là-bas. Or, Monsieur Quatorze n'est qu'un homme ordinaire. Un seul coup de canne appliqué par le géant sur la tête de Monsieur Quatorze mettrait fin pour toujours à notre embarras !

— Tu as raison, ma fille !

— C'est un homme, ajoute la princesse, qui a un sommeil très dur. Je l'entends ronfler, de ma chambre, à chaque nuit ! »

De l'autre côté de la cloison, Monsieur Quatorze entend tout ce discours. Il saisit également le dernier mot d'ordre : « Il faut voir à ce que cet événement se produise cette nuit même !

— Je t'approuve, ma fille ! dit le roi. J'y verrai ! »

Le roi et sa fille transmettent leur plan naturellement au géant que la princesse aimait et qu'elle voulait épouser. Le géant était de haute stature, mais d'une figure agréable. C'était un homme posé, bref, un homme qui plaisait à la princesse.

Le géant apprend, de leur bouche, le projet du roi et de la princesse. Il trouve le procédé tout à fait pratique. « Quand je lui aurai donné un coup de canne d'acier sur la tête, Monsieur Quatorze sera vite oublié ! »

Le vainqueur du concours de force soupe et fait une petite promenade dans les corridors du château, fait un bout de veillée, mais veut prendre congé du roi, très tôt, vers huit heures. « Sire mon roi, je ne sais ce qui se passe en moi ce soir, mais je me sens brisé et j'éprouve un grand besoin de sommeil. Il me faut aller au lit immédiatement !

— Ah ! Faites encore un petit bout de veillée ! suggère le roi ; rien ne vous oblige à aller au lit sur-le-champ !

— Eh bien ! il faut que je me lève assez tôt, demain matin. Il faut que je prenne ma décision, soit de quitter le château, soit de me marier. Je ne suis pas encore décidé... je vais songer un peu à ce problème, ce soir, en me couchant. Demain matin, j'aurai peut-être l'esprit plus lucide. Je déciderai si je dois épouser votre princesse ou si je m'en irai. De toute façon, demain sera une journée importante !

— Très bien, repart le roi ; puisque la fatigue vous invite au sommeil, je vous permets de vous retirer dans votre chambre ! »

Monsieur Quatorze file à sa chambre sous prétexte d'aller dormir. Mais il rassemble des oreillers, les place sous les couvertures du lit de façon à simuler le corps d'un homme couché dans le lit, il fixe tout avec soin, puis va se cacher dans la garde-robe. Il attend... il attend.

Vers minuit, je suppose, Monsieur Quatorze entend venir le roi, la princesse et le géant qui fait parfois résonner le plancher sous sa canne d'acier. De sa cachette, Monsieur Quatorze se dit : « Voilà qu'on vient m'asséner un coup de canne d'acier ! Je vais bien m'amuser, demain matin ! »

Le géant pousse délicatement la porte de chambre, tient sa canne à la main, s'avance silencieusement pour éviter de réveiller le dormeur. Il était conscient du danger et s'en était ouvert au roi : « S'il se réveille avant que je ne l'attaque, nous sommes tous morts, j'en suis certain ! Il va s'emparer de ma canne en un clin d'œil. Espérons qu'il continue à dormir !

— Avance avec de grandes précautions, géant, et prends ton temps avait averti le roi. Si tu vois qu'il se réveille, invente-toi une défaite pour motiver ta présence dans cette chambre ! Ne va pas lui laisser soupçonner la vraie raison de ton intrusion dans cette pièce. D'ailleurs, il ne sait rien de notre plan ! »

Le géant s'avance donc avec de grandes précautions vers le lit de Monsieur Quatorze. À la vue de cette forme couchée dans le lit, il élève sa canne à la hauteur de sa tête et la rabat rapidement sur le lit. Le lit cède par le milieu et se change en un amas de

débris. Le géant tourne les talons et s'enfuit au pas de course. Ils se retirent tous les trois. Le géant dit au roi : « Je vous assure que je ne l'ai pas manqué ! Nous n'entendrons plus parler de Monsieur Quatorze, c'est certain ! »

Le géant ne retourne pas dans la chambre où il croit avoir tué son adversaire. La porte de la chambre reste close toute la nuit.

Vers sept heures et demie, surprise ! Monsieur Quatorze arrive, les mains dans les poches, un semblant de chanson aux lèvres, et s'avance lentement.

Le roi le regarde avec étonnement. « Il doit être un peu endolori, pense le roi à part lui. Recevoir sur le corps un pareil coup de canne ! Bonjour ! Monsieur Quatorze, lui dit le roi.

— Bonjour, Sire mon roi !

— Puis, tu as passé une bonne nuit ?

— J'ai passé une nuit assez peu reposante. Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai fait un rêve assez vague, j'ai eu une sorte de cauchemar. Quand je me suis réveillé, ce matin, mon lit était en miettes. Je me suis probablement mis en colère, mais je ne puis me rappeler mon rêve. Je ne sais pas ce que j'ai fait, cette nuit, mais ce matin, la chambre est en désordre, le mobilier est en morceaux. Je me suis réveillé, ce matin, entortillé dans un amas de couvertures et d'oreillers. J'ai l'impression d'avoir les membres un peu endoloris. Je ne puis rien comprendre à ce qui a pu se passer, la nuit dernière ! D'ailleurs, c'est la première fois que j'éprouve une telle sensation à mon réveil ! Et vous, Sire mon roi, vous n'auriez pas entendu du bruit dans ma chambre, cette nuit ?

— Mais pas du tout ! Je n'ai rien entendu !

— J'ai pourtant fait un rêve. J'ai dû rêver aux géants que j'ai massacrés dans la forêt. Alors, j'ai probablement saisi mon lit par les deux bouts et je l'ai plié en deux parties. C'est là que tout est tombé en miettes. Mais j'ai agi en rêve, vous savez ! Entre nous, un lit, c'est facile à briser. On peut le démolir en un instant ! Quoi qu'il en soit, je n'ai pas le moindre souvenir de mon rêve ! »

Campé dans l'embrasure de la porte, le géant écoute Monsieur Quatorze épiloguer sur le rêve et le lit. Il connaît bien, lui, les ravages causés par son coup de canne. « Il se plaint d'être un peu brisé, se dit le géant, après avoir reçu un semblable coup ! Je ne sais vraiment pas ce qu'il va falloir lui faire pour le supprimer !

— Oui, géant, intervient Monsieur Quatorze, j'ai bien pensé à mon affaire depuis hier. La nuit dernière, je me suis endormi assez tard et j'ai eu le temps de réfléchir.

— Et quelle décision as-tu prise ? demande le roi.

— Ah ! j'ai décidé d'épouser la princesse, d'accepter la moitié du royaume et de vivre pacifiquement. J'ai pris la résolution d'abandonner les voyages !

— Je suis heureux de ta décision ! conclut le roi ; c'est toi qui es responsable de ton avenir ! »

Quand on constate la décision de Monsieur Quatorze, on s'y plie sans argumenter. Il ne faut pas le contrarier ! Il veut se marier ? Eh bien ! on le marie à la princesse et on lui donne la récompense promise par le roi.

Monsieur Quatorze a élu domicile au château. Toutefois, je ne sais pas ce qui lui est arrivé depuis ce temps-là...

MONSIEUR QUATORZE

Récit populaire raconté le 27 août 1959, par M. Gérard Landry (47 ans), à Cap-Chat, sa paroisse natale. Conte appris vers 1935, dans les chantiers de Sainte-Anne-des-Monts, de Joseph Mainville (65 ou 68 ans) de Saint-Joachim-de-Tourelle.

Enregistrement n° 1275. Conte-type 1640 I, III (licorne), a (géants), c, (lion en cage), IV a (mariage de la princesse, sans trahison); 1085.

Enn' fois, c'éta' in vieux p'i' enn' vieill' qui resta'ent dan enn' paroèsse. I' éta'ent cultivateurs. I' ava' enne espèce de lot, qu'i' ava'ent, in p'tit morceau d' terre, p'i' i's cultiva'ent.

Le vieu' ava' in garçon âgé d'eunne... vingt, vingt-cinq ans, j' suppose; i' [le garçon] ava't jama's travaillé. Co' minm'[1] qu'i' parla't d' travailler, i' s'en soucia't pâs. Tu sé's, i' euma't pâs çâ, l'ouvrage!

C' fa't qu'in bon matin, lâ, le vieux, ça... il parl' de çâ à la veille, lui 'tou[2], i' dit: « Vâ fouloèr qu'i' vienne à travailler! I' a dit, moé, i' a dit, j' commence à êt' vieux, p'i' i' a dit, je l' f'rai pâs viv' tout l' temps jusqu'à 'a fin d' sés jours. I' a dit, m'âs v'nir que j' s'rai p'us capab'e, moé 'tou! »

I' disa't çâ à 'a vieille. Mé', l'aut', le garçon éta't couché, lui, p'i' i' attendait [entendait] çâ. Mé', apras que l' pére été't [était] parti, b'en, l' garçon se l'va't p'i' i' déjenna't, p'i' i' mangea't d' la galette in peu, p'is... habillé in peu modestement, dés culott's p'i' enn' vieill' chaussur' dan 'és pieds, p'i' in vieux chapeau d' pâille, p'is...

Sa mér' gu'i dit çâ, apras que son pére ést parti. 'A dit: « Lâ, 'a dit, ça vâ v'nir, ça f'râ p'us, çâ, c'tte affér'-lâ! 'A dit, ton pére ést b'en mal content, p'is, 'a dit, tu veux pâs gu'i éder [aider] pâ'-en-tout', c' fa't qu' 'a dit, vâ fouloèr que tu t' trouv's d' l'ouvrage, p'i' 'a dit, t' fér' vivre!

— I' di' oué, i' a dit, j' peux m' fér' viv'e. Mon pére â travaillé tout' sa vie, mé', i' dit, moé, j' f'rai pâs comm' lui! J' peux gâgner d' l'argent, moé, i' dit, p'is sans travailler fort comm' lui!

---

1. *Même* (co' minme): Quand bien même, même si...
2. *Itou*: Aussi, pareillement.

— B'en, 'a dit, si tu peux... si t' t-assez... si t' âs cés talents-lâ, 'a dit, c'ést l' temps qu' tu lés empleil's [emploies]! Parç' qu' 'a dit, l' pére, lâ, lui, i' veut p'us pâ'-en-tout'!

— I' a dit, la mére, i' a dit, greill' [gréyer][3]-moé in sac de galett's p'i' in peu d' linge, p'i' i' dit, j' m'en vâs! J' pârs p'is j' m'en vâs!»

Fa't que... la vieill' gu'i greille in sac de galettes, p'is dés guénilles, p'i'... i' mat [met] çâ sour son brâs, p'i' i' pârt... avec enn' p'tit' froc[4], mecieu'! p'is l' chapeau d' pâill' su' l' côté d' la tête, p'i' i' pârt. Ça marche!

I' march' tout' la journée sans s'arrêter. Mange l' p'tit peu d' galett's qu'i' â lâ, i' couch' dans l' boâs [bois]. L' lend'main, i' ést matinal, comm' de raison, coucher dans l' boâs d' minme — i' ava't jama's fait' çâ d' sa vie — i' ést matinal! C' fa't que l' lend'main matin i' r'prend l' chemin, mé' lâ, i' ava't p'us d' galette' i' ava't p'us r'guien! La faim commença' à s' fér' sentir, târd dan 'a journée.

I' a féni par travarsé' enn' gross' ville, su' l'heur' du souper. I' a arrivé lâ, c'éta' in roi qu'i' y ava't lâ, c'éta' in gros château, enn' gross' bâtiss' terrib'e; p'i' i' y ava't, b'en, i' y ava' enn' pâlissade en avant de d' çâ, p'is dés bârguiér's [barrières], lés bârguiére' éta'ent gardées, p'is lâ, i' y a pâs moyen d' rentrer lâ, san [sans] avoèr la parmission d' rentrer.

Lâ, i' s'ést assis. I' ava't pâs d' bâs dan 'és pieds, lés jamb's tout brisées dans l' boâs, à forç' de marcher dans l' boâs. Puis, i' s'ést assis lâ, par la faim, p'is lâ, i' se d'manda't quoi c' qu'i' alla't fére, si i' alla't rentré' à c'tte place-lâ, à c'tte maison-lâ? I' ava't attendu [entendu] parler d' çâ par son pére, çâ... Cés gross's... cés gross's maisons-lâ, cés gross's bâtiss's-lâ c'éta'ent dés châteaux, c'éta'ent dés rois! Mé', i' ava't jama's vu çâ. C'é' 'a promiér' fois qu'i' voya't çâ. Ça l' gêna' [gênait] in peu.

Tout en pensan à son affére, i' ést assis par terre, puis lés deux coud's su' sés g'noux, l' visage entr' sés mains, p'i' i' pense à son affére, comment c' qu'i' vâ s'amancher[5] pour rentrer lâ? Tout d'in coup, i'... lés mouches, su' dés jamb's brisées, comm' de raison, i' ava't du sang su' 'és jamb's, p'i' i' y ava't dés mouch's pâs mal[6]. Lés mouch's s'en viennent, mecieu'! p'i' i's s' coll'nt su' 'és jambes. Quand i' voét çâ, i' deunne enn' tape... su' enn' pla'e [plaie] qu'i' ava't lâ, i' y ava't dés mouches. Lés mouch's tombe' à terre! I' en compte... i' 'n n-â quatorze! I' dit: «Quatorze! c'ést bon, çâ! Tuer çâ d'enn' tape! C'ést bon, çâ!» i' dit... C' fa't qu'i' r'gâr' tout' çâ, puis...

Mé', le roi, lui, i' ava' in géant qui gardé't [gardait] sa cour. C'éta't lui qu' éta't le... surveillant d' la cour. Parsonn' rentra't lâ sans pâsser par lui. Le géan

3. *Gréyer* (gréer): Préparer.
4. *Froc* (une): Blouse ample que portent les ouvriers de ferme.
5. *Amancher* (s'): S'y prendre, s'arranger, prendre des dispositions.
6. *Mal* (pas): Assez grand nombre, suffisamment.

arrive, i' r'ssou'[7] à lui p'is gu'i ma' [met] 'a main su' l'épaule, i' dit: « Heille ! assacié[8], i' dit, quoi c' c'ést qu' tu fa' écitte, dans la port' d' la cour ?

— I' argarde [regarde] l' géant, i' a dit, toé, i' a dit, si tu t'ôt's pâs, i' a dit, m'âs t'ôter ! »

C'ést in géant qui mesure enn' dizain' de pieds, p'is... in terrible homme. L' géant le r'garde in peu, i' a dit : « Comment c' tu t'appelles, toé ?

— I' a dit, moé, j' m'appell' Monsieur Quatorze !

— Comment, i' dit, tu t'appell's Monsieur Quatorze ? Que c' ça veut dire, çâ, Monsieur Quatorze ? I' a dit, j'ai jama's connu d' mond' qui s'appell' Monsieur Quatorze !

— I' a di' oué ! J' m'appell' Monsieur Quatorz' depu's [depuis] j' me su's battu. I' a dit, i's m'ont donné l' nom d' Monsieur Quatorze' p'is j'ai te'jours marché d'ssus... là-d'ssus !

— Comment ? i' dit, tu t' és battu...

— Oué ! I' a dit, j' me su's rencontré dan enn' chican' p'is j'ai deunné enn' tape, p'is je 'n n-ai tué sept d' raculons p'is sept d'avant ! P'i' i' dit, lâ, la chicane a pâs 'té longue, et p'is toé, ça vâ fér' pareil[9]. T' és pâs quatorz' tu 'n n'é' [en es] 'ien qu'un, p'i' i' dit, j' te fess'rai[10] pâs fort, toé ; tu vâs partir ! »

L' géant, la pêur(e) l' prend. I' a dit : « Arrette in peu ! I' a dit, choqu'-toé pâs, i' a dit, tchummy [chum][11], i' a dit, j' viens pâ' écitt' pour fér' la chicane !

— I' a dit, i' y a-t-u [y a-t-il] moyen de voèr le roi, écitte ?

— Ah ! i' a di' oui, i' y â moyen ! I' y â moyen çartain ! M'â' aller, p'i' i' dit, m'âs gu'i parler d' çâ, p'i' i' dit, apras çâ, j' viendrai te l' dire !

— I' a dit, oui ! P'is fa's çâ vite ! J'ai faim, p'i' i' a dit, j' veux manger, p'is j' veux coucher dan enn' bâtisse, à soèr !

— L' géan â dit, oui ! I' a dit, m'en vâs gu'y eller [aller] ! »

Fa't qu' le géant r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ voèr le roi, p'i' i' a di' au roi, i' a dit, i' y â in terribeul d'homm' qui vient d'arrivé' écitte !

— Comment ? Le roi dit, in terribeul d'homme ? Quell' sort' d'homm' que c'ést çâ ?

---

7. *Ressoudre* : Arriver à l'improviste, se présenter sans être attendu.
8. *Associé* : Ami, compagnon.
9. *Pareil* (faire) : Le même phénomène va se reproduire.
10. *Fesser* : Frapper.
11. *Chummy* [dim. de chum] (angl.) : Ami, compagnon.

— B'en, i' a di' oui ! C'ést in homme ordinaire, c'ést in... pâ' in gros gros homme ! Mé', i' a dit, i' ést fort ! Fort, i' a dit, comm' j' 'n n'ai jama's rencontré !

— Comment, i' ést fort ? I' dit, quel nom qu' tu gu'i donne' à c' gârs-lâ ?

— I' dit, i' s'appell' Monsieur Quatorze ! »

Le roi fa' 'a grimace in peu. « Monsieur Quatorze ! Quoi c' c'ést qu' tu veux dir' par lâ, Monsieur Quatorze ?

— B'en, i' di' oué ! C'ést l' nom qu'i' s'ést donné. I' m'a conté qu'i' a eu enn' chicane, i' dit, en s'en v'nant, lâ, p'is... la chicane a pris comm' de raison. I' éta'ent quatorze apras lui. I' a juss'... i' a donné juss' enn' tape. I' 'n n-â tué sept de raculons p'is sept d'avant ! En souignant [swing][12] sa main d' raculons, i' a dit, i' 'n n-â tué sept, p'is quand i' ést r'venu a'ec sa main, i' 'n n-â tué sept autres. P'i' i' dit, la chicane â été fénie, comm' de raison !

— Le roi di' oui ; i' a dit, çâ, c'ést in homme, çâ ! I' a di' au géant, vâ l' charcher, que je l' voeill' [voie] ! Vâ l' charcher. On vâ voèr à çâ, voèr, quell' sort' d'homm' qu' c'ést çâ ! »

Le géant r'vir' de bord pour aller charcher Monsieur Quatorz' qu' ést assi' à 'a porte d' la cour, lâ, p'is qui attend. Le géan arrive, i' dit : « C'ést correck, i' dit, le roi te fa't d'mander !

— I' a di' oui, p'is c'ést l' temps qu' t'arrives, lâ, parç' que j'éta's pour gu'y eller ! I' a dit, t' a'ra's vu... »

Le géant, mecieu' ! â quésiment pêur de lui. I' a d' l'air fantass' [fantasque] p'is ça a d' l'air à êtr' vra', çâ, pluss' qu'i' [puisqu'il] ést fantass' de minme ! »

P'is lui qui ést si grand p'is si gros... L' giant pârt en avant d' lui p'is l' condui' au roi. C' fa't qu'i' dit bonjour au roi. Le roi gu'i donne enn' chaise. P'i' i' a dit : « Pourquoi c' c'ést qu' tu voyages, c' tem [temps] écitte ?

— Ah ! b'en, i' a dit, j' su's t-in voyageur ; j' voyag' partout, j' me charch' d' l'ouvrage ! Lâ, i' a dit, j' me charch' d' l'ouvrage.

— Oué ! Tu t' charch's d' l'ouvrage ! P'i' i' a dit, tu voudra' [voudrais] avoèr d' l'ouvrage écitte ?

— B'en, i' a dit, si vous en avez ! Si vous en avez pâs, b'en, i' a dit, j' voudra's coucher, souper p'is déjenner d'mon matin, p'i' i' dit, ensuite, si vous avez pâs d'ouvrage, j' m'en irai !

— Le roi di' oui, j'a'ra's d' l'ouvrage à t' denner. Para't qu' t' és fort terrib'e !

— B'en, i' a dit, j' su's pâs fort fort, mé', i' a dit, j' su's bonn' jeunesse, bonn' jeunesse assez ! »

12. *Swing* [to] (angl.) : Faire balancer, faire pivoter.

P'i' i' conte encor' la minme histoère qu'i' a contée au giant, qu'i' 'n n-â tué sept... qu'i' 'n n-â tué quatorze ! P'is c'ést pour çâ qu'i's gu'i donnent l' nom d' Quatorze, Monsieur Quatorze. C' fa't que... le roi dit : « En tou' 'és câs, m'âs t' denné' à souper, tu vâs coucher, p'i' i' dit, tu vâs déjenner d'mon matin, p'i' i' dit, d'mon matin, on en r'parl'râ ! »

C' fa't qu' Monsieur Quatorze, lâ, lui, b'en, on gu'i prépare à souper, p'i' on gu'i prépare in bon lit, p'i' i' couch' lâ. L' lend'mon matin, déjenne ; vers dix heures, b'en... Le roi, çâ, c'ést pâs b'en b'en matinal, vers dix heures, le roi l' fa't d'mander. Monsieur Quatorz' vâ voèr le roi. « Bon ! le roi dit, j' su's pra' [prêt] à t'engager... J' su's pra' à t'engagé' écitte. Moé, i' a dit, écitte, i' a dit, m'âs t' dir' quoi c' c'ést qu' tu vâs fére. C'ést b'en facile. J'ai mon homm' de confiance, lâ, l' géant qu' t' âs vu hier à soèr, lâ. I' a dit, j' su's t-avec lui. P'i' i' a dit, écitte, moé, j'ai t'oâs géants, i' a dit, écitte, qui me ruinent, à l'année. I' a dit, c'ést... j'ai beau à combattre a'ec 'és autres, i' a dit, c'ést impossib'e, j' peux pâ' en v'nir à bout : troâs terrible' hommes, troâs terrib's géants, b'en p'us gros qu' c'ui-lâ qu' j'ai écitte ! P'is dés homm's capab's, à pârt de çâ ! P'i' i' a dit, i's détruis'nt tout', i's font, i' a dit, i's font mourir 'és alimaux [animaux], pour manger, comm' de raison. P'is quante j' veux fér' la guerre, que'qu' chose, b'en i's détruis'nt tout', i's me ruin'nt complèt'men à tou' 'és ans ! P'i' i' dit, si t' âs fait' ta djob [job][13], si t' és capab' de minme, si t' és fort de minme, i' a dit, toé, i' a dit, tu s'ra's capab'e, i' a dit, d'aller, i' a dit, combatt' cés géants-lâ ?

— I' a di' au roi, c'ést b'en... c'ést b'en enn' 'tite affére, çâ ! C'ést b'en enn' p'tite affére, çâ, combatt' t'oâs géants ! P'is vous avez pâ' été capab'e, i' a dit, d' vous débarrasser d' çâ ? Donnez-moé 'a job, i' a dit, moé ! J' m'en vâs m'en débarrasser, ça s'râ pâs long !

— Oué ? Le roi dit, tu vâs l'avoèr la job, çartain ! M'âs t' la deunner, si tu veux l'avoèr ! I' a dit, en plu' d' çâ, i' a dit, quiens ! j'ai promis la mo'quié d' mon roéyaume, p'i' i' dit, ma fille en marguiage... la princesse en marguiage à celui qui détruira't cés giants-lâ !

— Vot' fille, i' a dit, j' n'ai pâs besoin ! La mo'quié d' vot'e roéyaume, b'en, j' su's t-in gârs pauv'e, i' a dit, je r'gard' pâs, mé', tant qu' pour la fille, i' a dit, j' gu'i quiens pâs b'en b'en !

— Oué ! B'en, i' dit, c' correck ! I' a dit... le roi dit, prépar'-toé, i' dit, d'mon matin, tu vâ' êt' pra' [prêt] ! On vâ t' denné' encôr' la journée d' congé. T' âs beau vésiter, voéyag' partout, p'is fa's-toé conduir' par ceux-lâ qui connaiss'nt çâ quoi c' c'ést qui s' pâss' lâ, p'is... prépar'-toé, d'mon matin, ça vâ êt' prat [prêt].

— O ké ! »

Monsieur Quatorze, lâ, lui, dan 'a journée, i' pâss' la journée à voéyager. I' s'informe in peu. Ça l' l'inquiète in p'tit peu, çâ, c'tte affér'-lâ, comm' de raison !

13. *Job* (angl.) : Tâche, besogne.

Fa't que... que'qu'un gu'i cont' qu'i' y â pâ' 'ien qu' dés géants. Cés géants-lâ ont in lguion [lion], in lguion le plus faroç' d' la terre. Promiér'ment, i's font... po'gner lés bêt's du roi, lés... lés bœufs p'is tout's lés alimaux du roi par cés bêt's-lâ : in lguion p'i' enn' loucorn' terrib'e. Çâ, i' y â r'guien qui résiste en avant d' çâ ! C'ést in lguion faroce terrib'e, p'i' i' y â pâs d'arm' p'i' i' y â r'guien pour... p'i' i' a pâ' eu d'homm' pour combattre a'ec çâ ; p'is, à chaqu' fois que le roi â envoyé dés homm's lâ, i' ont... i' y en â 'és t'oâs quârts qui ont [ne sont] pâs r'venus. I' éta'ent dévorés...

Monsieur Quatorz' s' ma' à rire. I' dit : « C'é' 'a promiér' fois qu' j'attends [entends] conté' in histoèr' de minme ! I' dit, enn' gagn' [gang][14], i' dit, aller po'gné' in lguion, aller po'gné' enn' loucorne, i' dit, j'ai jama' attendu parler d' çâ ! C'st in affér' de r'guien à po'gner. Ça s' po'gn' comm' dés lguieuv's [lièvres] ! »

I' y en â qui ont dit : « On vâ voèr à çâ si tu vâ' 'és po'gner, toé ! T' és trop fin, toé ! »

C' fa't que Monsieur Quatorz' s' promèn' tout' la journée. L' soèr, i' vient pour souper. Le roi l' fa' assire à 'a tab'e avec lui, mécieu' ! P'i' i' soupe. Le roi : « Puis, i' a dit, quoi c' c'ést ? As-tu pensé à ton affér' comme i' faut ?

— Ah ! i' di' oui, j'ai pensé à tout çâ, p'i' i' a dit, c'ést r'guien, i' dit ! Mé', i' para't qu' vous avé' in... i' a di' au roi, i' a dit, i' para't qu' vous avé' in lguion p'i' enn' loucorne, là-d'dans ?

— I' a di' oui, j'ai çâ ! Çartain qu' j'ai çâ ! Si c'éta't pâs d' çâ, ça s'ra't pâs trop pire, mé', c'ést cés deux bêt's-lâ ! P'is, en plus, lés géants qu' j'ai lâ !

— Oué ! I' dit, j' vâs gu'y eller, d'mon matin ! J' vous promets pâs, par 'hemp'e, m'en vâs fér' çâ tout' la minm' journée. J' su's pâs v'nu écitt' pour me fér' mourir !

— Non, non ; le roi dit, prends l' temps qu' tu voudrâs ! Rendu qu'[15] tu nous débarrass'râs d' çâ, c'ést tout' ! Prends l' temps qu' tu voudrâs !

— D'mon matin, i' a dit, m'â' aller po'gné' 'a loucorne ; p'i' i' dit, apras-d'main, j' gu'irai po'gner le lguion, p'i' apras çâ, dan 'és aut's journées, j' po'gn'rai 'és giants !

— Ô ké ! Le roi dit, ça marche ! T'oâs jours... r'guien qu' t'oâs jours... Ça marche ! i' dit. Si tu fa's çâ dans t'oâs jours, t'és pâs payab'e ! »

L' lend'mon matin... Monsieur Quatorze s' couche, mé' i' pense à çâ, son affér' de loucorne, p'is son... i' ava't jama's vu çâ, minme ! En tou' 'és câs ! I' pense en lui-minme, m'âs gu'y eller ! J' vâs voèr... j' vâs te'jour' aller voèr ! »

---

14. *Gang* (angl.) : Groupe, troupe.
15. *Rendu que* : Puisque, pourvu que, attendu que.

L' géant pâr' [part] avec lui, mecieu'! L' géant traîna' enn' gross' cann' de fer qui pésa't cinq cents liv's. L' géant joua't çâ au bout d' sa main, lui. Le géan a di' à Monsieur Quatorze, i' a dit, emmèn' don çâ, c'tte cann'-lâ!

— Emmèn' tés outils, p'i' i' a dit, m'âs traîné' 'és miennes! M'âs traîné' 'és miennes, més outils, emmèn' lés quienn's [tiennes], toé!»

Le roi dit: «Tout c' que t' aurâs d' besoin, demand'-lé, p'i' i' dit, on te l' donn'râ!

— Ah! i' a dit, ça m' prendra't, i' dit, enn' vrille, enn' p'tit' vrille, lâ, p'i' i' dit, in couteau, ah! un... un couteau d' poche, que'qu' chos' de minme. I' dit, avec çâ, je 'n n-ai assez!

— Le roi dit, mé' vâs-tu aller t' batt'e avec enn' loucorne, avec enn' vrill' p'is, i' dit, in couteau d' poche?

— Laissez-moé don [donc] fére, Sir' mon roi! I' a dit, j' vous ai pâs bâdré[16] pour çâ, vous. Deunnez-moé quoi c' c'ést que j' vous d'mande, c'ést tout'! J'ai pâs besoin d' sâb' p'is d'épée p'is d' cés affér's-lâ. J' conna's pâs çâ, cés chos's-lâ, moé! Quoi c' c'ést que j' conna's, c'ést més mains! P'is quante j' l'ai po'gné, c'ést tout', çâ. Ça fénit lâ, cés gârs-lâ!

— Le roi dit, faut qu'i' seill' capab' pâs mal! I' s' fie à sés mains. Pâs b'soin d'arm's p'is pâs besoin de r'guien!»

Le roi gu'i fa' emporté' enn' vrill' p'i' in couteau d' poche... in couteau, en tou' 'és câs, pour... lâ, pour son utilité! P'is pârt. Le géan marche en arguiér' de Monsieur Quatorze. Monsieur Quatorz' di' au géant, i' dit: «Prends l' devant! Moé, j' sé's pâ' où c' que c'ést, çâ. C'ést toé qui m' conduis; c'ést pâs moé qui t' conduis, lâ. C'ést toé qui m' conduis! P'i' i' dit, prends l' devant, parç' que m'âs te l' fér' prend'e!»

L' géant pâsse in peu loin d' lui. I' a quésiment pêur de lui. I' pâss' loin, p'i' i'...

I' arriv' dans l' boâs [bois]. I' pâsse in bout d' boâs, lâ, p'i' i' arrive à in désert[17] qu'i' y ava't lâ. «Bon! l' géant dit, c'ést écitte! C'ést écitte, i' dit, la loucorn' p'is qu' ça pacage général'ment, le lguion... P'is, la bâtiss' dés giants, lâ, quiens, c'ést p'us loin in p'tit peu, lâ, i' dit. On â 'guien [rien] qu'à pâssé' in p'tit bout d' boâs, lâ, p'i' on tomb' dan enn' cârguiér' [carrière]. C'ést lâ!

— Oué! B'en, i' dit, j' me battrai pâs dans l' désèr' [désert] avec çâ, par 'hemp'e! Non! I' a dit, t' as pâ' enn' place, i' dit, qu' ést pâs... Cés bêt's-lâ, i's doèv'nt voéyager dans l' boâs. C'ést dés bêt's de boâs, çâ? Ça doét voéyager dans l' boâs? I' a dit, t' âs pâ' enn' place, i' a dit, que tu pourra's me renseigner, i' dit,

16. *Bâdrer*: Embarrasser, importuner, ennuyer.
17. *Désert*: Endroit où l'on a abattu les arbres.

dans l' boâs, lâ ; du gros boâs, i' dit, in peu. Dés fois, i' dit, moé, j'ai besoin d'in arbr' pour me défend'e. J'ai pâs d'arme, mé', dés fois, j'arrache in arb' p'is j' fesse a'ec çâ. P'is si i' y en n'a pâs, b'en, i' a dit, j' pourrai pâs fesser.

— Oué ! Ah ! l' géant di' oui ! »

Lâ, i' on [ont] avancé in p'tit peu p'us loin, p'is lâ, i' arriv'nt lâ, mecieu'! i' y â dés arb's terrib's, dés épinettes de cinq six billots ! P'i' on parl' pâs d' çâ ! « Bon ! I' dit, çâ, ça vâ aller ! Si j' 'n n-arrache un' de minm' p'is j' tomb' su' 'a têt' de que'qu'un avec çâ, i' a dit, tu vâs voèr... i's vont... i's vont changer d' place !

— L' géant dit, moé, j' m'en vâs ! J' ress' [reste] pâ' écitte !

— Comment ? Tu t'en vâs ? Ress' écitte avec moé ! M'âs t' montrer comment c' qu'on po'gn' çâ, enn' loucorne !

— Ah ! l' géant dit, non ! Ah ! Co' minm' que vous m' paierez, p'i' i' dit... J' m'en vâs ! J' ress' pâ' écitte avec vous !

— B'en, i' a dit, éloègn'-toé pâs trop, parç' que moé, j' su's pâ' accoutumé ; j' peux m'écarter [18], par 'hemp'e [exemple] ! Dans l' boâs, j' su's pâ' accoutumé d' marcher ! Vâ t' caché' en qu'qu' pârt, p'i' i' dit, guett'-moé fére ! Cach'-toé p'is guett'-moé fére ! Tu vâs voèr ! »

C' fa't que l' géant, ça s' pousse [19]. I' vâ s' cacher, mecieu'! Mé' i' vâ s' cacher pour(e) r'guien voèr. I' veut pâs r'guien voèr. I' â assez pêur qu'i' s' meurt... d' la loucorne, p'is... Mé', i' a hât' d'attend' parler Monsieur Quatorze, d' la chican' qu'i' vâ avoèr !

Comm' de faite ! Vers médi, mecieu'! quoi c' c'ést qu' Monsieur Quatorz' voét v'nir ? C'st enn' loucorne ! Enn' terribeul bête ! P'is c'ést qu'i' ava't jama's vu çâ ! Enn' corne, dans l' front, qui a quésiment t'oâs pieds, p'is...

Mé' quant' la loucorne, 'a l' voét, allons, saint pied noèr ! quoi c' c'ést çâ ! 'A fonç' su' Monsieur Quatorze, p'i' 'a s'en vien à brûl' [20] de course, mecieu'! pour(e) l' travarser. I' ést à côté d'in arb'e, p'is lâ, i' 'a guette. P'is lâ, i' a pêur, lui 'tou. Mé' quand 'a vient pour(e) l' frapper, i' s' jette en arguiér' de l'arb'e. La loucorn' fess' dans l'arb'e, p'i' 'a pâss' la corne droètte en travers de l'arb'e... Prend sa vrille, parce in trou p'is ma' [met] enn' juille [cheville]. Lâ, i' crie au giant, i' dit : « Viens voèr comment c' qu'on po'gn' çâ ! Viens voèr, i' dit, je l' l'ai ! »

L' géant sor' [sort] in peu d'aguette, p'is comm' de fait'! La loucorne ést pris par la corne ! L' géan arrive. « 'R'gârd' comment j'ai pris çâ ! I' dit, en arrivan à moé, i' dit, ça pâ' été long, i' dit, tu sé's ! J'ai ramâssé enn' po'gnée p'is fffiou ! Je

18. *Écarter* (s') : S'égarer, perdre son chemin.
19. *Pousser* (se) : Déguerpir, se déplacer en vitesse.
20. *Brûle de course* (à) : Course d'un rythme très précipité.

l' l'ai adressée apras c't â'b'-lâ pour la tuer. Mé' c'é' 'a corn' qui a pâssé au travers. Je l' l'ai attachée lâ t'ut suite ! J'eum' mieux la po'gner vivant' que la po'gner morte ! »

L' géant dit : « I' ést for' [fort] épouvantab'e ! J'ai jama's vu d'homm' de minme !

— Bon ! C'ést r'guien à po'gner ! Voés-tu, i' ést b'en d' bonne heure, p'i' i' a dit, on â féni ! On â féni not' djob [job] déjà ! Demain, i' dit, on viendrâ po'gner le lguion ! Avec le lguion, on vâ avoèr du fonne [fun][21]. Tu vâs voèr çâ ! »

Arvir'nt [virent] de bord tou' 'és deux. Le géan ést encore en avant, puis, i' s'en alle' [vont] au château. Le roi lés voét v'nir. I' ést à pe' pras t'oâs heur's d' l'apros-médi. Bon ! Le roi lés voét v'nir. Le roi dit : « C'ést impossib'e, i' a dit, i' ont pâs fait' la job déjâ ! Pâs tué 'a loucorne... pâs po'gné 'a loucorne. Ils l'ont b'en manque[22] pâs vue ! En tou' 'és câs ! » Le roi parl' pâs trop !

I' arrivent. « Bonjour, i' a dit, Monsieur Quatorze !

— Bonjour, Sir' mon roi ! i' a dit.

— P'is, i' a dit, comment qu' ça été ?

— Ah ! ça a b'en été ! I' dit, vous avez r'guien qu'à allé' 'a charcher ; i' dit, j' l'ai attachée, lâ ! Je l' l'ai attachée apra' in â'b'e, lâ. R'guien qu'à allé' 'a charcher ! J' l'ai pâs tuée.

— Le roi dit, comment ? Tu l'as pâs tuée !

— Non, non, i' dit, j' l'ai attachée apra' in â'b'e. J'ai 'ien qu'à allé' 'a charcher, à c'tte heure ! J'ai voulu vou' 'a po'gner vivante. J' su's v'nu pras d' la tuer, p'is j'ai pâs voulu. J'ai eumé mieu' 'a po'gner vivant' pour vous l'apporter !

— Le roi dit, ôt'-toé !

— I' y a pâs d'« ôt'-toé », i' a di' au géant, c'ést-u vra', çâ ?

— I' a di' oui, c'ést b'en vré' [vrai] ! Il l'a po'gnée, p'i' i' dit, il l'â piquée apras l'â'b'e, p'i' i' a mi' enn' juille, p'i' i' dit, 'a ést restée lâ.

— Bon ! 'A ést restée lâ ! »

Le roi envoie du monde, comm' de raison, voèr si c'ést b'en vrai. Comm' de faite ! La loucorne ést pris dans l'arb' p'i' 'a ést restée lâ, p'i' 'a ést vivante. Po'gn' çâ, mecieu ! p'i' attach' çâ comme i' faut pour pâs qu' ça s' démanche, pui' embarqu' çâ à bord d'enn' voéture, p'i' emmèn' çâ au château ! Le roi trouv' çâ épouvantab'e. « I' ést fort c't homm'-lâ... c't animal-lâ, mecieu' ! c'ést terrib'e ! Monsieur Quatorze... on parl' p'us d' çâ ! »

21. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.
22. *Manque* (bien) : Peut-être, probablement, sans doute.

Lâ, Monsieur Quatorze, i' en parlent, lâ, au château ! C'ést pâs qu'in p'tit homme, çâ, Monsieur Quatorze ! Tout l' monde a çâ dans... P'i' i's parl'nt de Monsieur Quatorze, p'i' i' ont pêur de Monsieur Quatorze ; i's font l' tour grand autour de lui. P'is, attends-tu, ils l'approch'nt pâs trop. P'i' i's fon [font] attention pour pâs gu'i déplaire, p' pâs qu'i' s' choque, p'is... « Ah ! b'en le roi dit, j'ava's jama's pensé à çâ ! Oué ! I' ést fort pâs mal ! I' a di' à Monsieur Quatorze, i' a dit, demon matin, i' dit, vous allez... vous pourrez vous r'poser ; i' dit, vous guiré' [irez] in aut' journée pour le lguion !

— Non, non, non ! i' dit, j' me clair' [clear][23] de çâ t'ut suite. Le lguion, i' dit, j' gu'y vâs d'mon matin ! J' m'âs l'arranger, lui 'tou ! Voulez-vous l'avoèr vivant, ou b'en si vous voulez l'avoèr mort ?

— Ah ! le roi dit, amanch'[24] çâ comm' tu voudrâs ! Rendu que j' m'en débarrass'rai, moé ! Amanch' çâ comm' tu voudrâs ! Po'gn'-lé' mort, po'gn'-lé vivant, ça m' fa't r'guien ! Moé, c'ést pour m'en débarrasser ! J'ai jama's 'té capab' d'en po'gner ni in ni l'aut'e !

— B'en, i' a dit, en tou' 'és câs ! En tou' 'és câs, b'en, j'amanch'rai çâ, i' dit, comme j' vâs pouvoèr. Je l' sé's. Le lguion, j' l'ai pâs vu, p'i' i' dit, j' sé's pâs comment c' qu'il ést. Si j' su's t-ôbligé de l' tué' absôlument, b'en, i' dit, j' prendrai in arb' qu'i' y â lâ p'is je l' tuerai. J' fess'rai avec, p'is je l' tuerai, si i' y a pâs moyen d'arrivé' autrement ! Si i' y â moyen de l' po'gner vivant, je l' po'gn'rai ! Bon ! I' a di' au roi, par 'hemp'e, le lguion, i' a dit, si c'ést pour l'emm'ner vivant, le lguion, c'ést dangereux pâs mal ! Te'jou's, ça m' prendra' enn' cage. Vous avez pâ' enn' cag' de fer, i' dit ?

— Ah ! le roi dit, on peut t' trouver çâ, ça s'râ pâs long !

— B'en, i' dit, si vous voulez que j' gu'y e'll' [aille] d'mon matin, i' dit, trouvez-moé enn' cag' de fer ! Si j' peux vous l' prend' vivant, b'en, je l' mettrai dan 'a cage p'is j' farm'rai 'a porte, p'i' i' a dit, j' vous l'apport'rai vivant !

— Le roi dit, c' correck ! »

Dan 'a nuit', lâ, i' gu'i prépar' çâ, le soèr et puis dan 'a nuit', la cag' de fer. L' lend'mon matin, la cag' de fer ést prat [prête] ! Prenn'nt deux jouaux su' enn' voéture, p'i' i' emmèn'nt la cag' de fer, mecieu' ! égui où c' que Monsieur Quatorz' veut l'avoèr, où c' qu'i' ava't été, 'a veuille [veille], puis... emmèn' la cag' de fer lâ p'is la fa't placé' à son goût. Lâ, b'en, i' ress' seul avec son giant, lâ, son tchum [chum].

C' fa't qu'i' a di' au géant, i' a dit : « Tu vâs resté' a'ec moé ?

23. *Clear* [to] (angl.) : Libérer, délivrer, se débarrasser.
24. *Amancher* : Arranger, disposer, prendre des dispositions en vue de.

— Ah ! l' géant dit, non, j' ress' pâs ! T' âs po'gné, i' dit, la... la... la loucorne hier, mé', i' dit, t' a'râs peut-êt' pâs d' chance avec le lguion ! I' a dit, ça s'ra't mieux, i' a dit... J'aim' mieux m'en aller !

— Ah ! b'en, i' dit, t' és t-in pêureux ! I' dit, t' és t-in pêureux. Cach'-toé encôr' p'i' i' dit, j' veux pâs t' voèr dans més jambes. Dés fois, i' dit, t' és t-aussi b'en d' t'éloègner ! Si la chican' prend for' [fort] in peu, i' dit, moé, t' sé's, i' dit, si t' és dans més jambes, je peux t'ôter ! »

C' fa't que l' giant s' pousse encôr' p'i' i' vâ s' cacher.

B'e'tôt [bientôt], comm' de fait', vers dix heure' encôr' d' l'avant-médi, v'lâ le lguion, mé' lâ, i' ést en plein désert. Lâ, le lguion... Ah ! Lâ, Monsieur Quatorz' voét v'nir le lguion. C'ést pâs qu'in p'tit animal, in lguion ! Arrette in peu... p'is c'ést faroce. Le lguion s'en vient su' lui... Mé', i' ést vis-à-vis d' la port' d' la cage p'is la port' d' la cage ést ouvarte. Monsieur Quatorze s' quient prat p'i' i' s' quient vis-à-vis d' la port' d' la cage. P'is quant' le lguion vient pour sauter su' lui, i' s'ôt' de d'van 'a porte, le lguion rent' dan 'a cage, p'is pouss' la port' vit'ment, p'i' 'a bârre, p'is le lguion ést pris !

Lâche in cri au géant : « Viens voèr, i' a dit, comment c' qu'on po'gn' çâ, in lguion ! »

L' géan arrive, p'is comm' de faite ! Le lguion ést encôr' dan 'a cage. « Comment c' que t' âs fait' pour po'gner çâ ?

— Ça a pâ' été long ! J' gu'i ai po'gné enn' po'gnée dans l' poel [poil] su' l' cou, p'is j' gu'i ai adressé in coup d' pied dans l' darguiér' p'is je l' l'ai adressé dans l' fond. J' te dis qu'i' a rentré su' enn' touche. I' a rentré, i' dit, j' te l' dis ! Lui, b'en... b'en facile à po'gner ! B'en moins pir' qu' la loucorne, i' dit ! La loucorn' j'ai eu d' la misére in peu avec, mé' lui, j'ai pâ' eu d' misére pâ'-en-tout' ! Po'gnée dans l' poel, p'i' i' dit, envoeil dans l' fond d' la cage, farm' la porte, p'is lâ... »

R'vir'nt de bord tou' 'és deux p'i' i's s'en alle' [vont] au château. Le roi s' prom'na' encôr' su' 'a gal'rie ; i' 'és voét v'nir tou' 'és deux. « P'is, comment ça été ? Tu l' l'âs pâs po'gné, j' suppose ?

— Ah ! i' di' oui, j'ai po'gné ; j' l'ai po'gné t'ut suite ; ça a pri' à pe' pra' enn' demi-heure. La job éta't faite !

— I' di' au géant, c'st-u vra', çâ ?

— I' di' oui ! Il l'â pris p'is ça a pâ' été long ! I' gu'i a po'gné enn' main dans l' poel, su' l' cou, p'is, i' dit, in coup d' pied dans l' darguiére, p'is siouf ! Ça a rentré dan 'a cage, çâ. I' 'n n-â pâ' eu connaissance !

— Le roi dit, c'ést terrib'e ! Bon ! »

Ça vien encôr' dans tout' la bouch' du mond' qui â au château. P'is ça parl' de Monsieur Quatorze. Monsieur Quatorze i' ést b'en soégné, lâ. I' ést dan enn' bell' chamb'e, mecieu'! p'i' i' mange avec le roi à 'a tab' p'i' 'a rein' p'i' 'a princesse, p'is Monsieur Quatorz' c'ést p'u' [plus] in homm' de guénilles! B'en habillé, p'i' on parl' pâs d' çâ!

Bon! Lâ, Monsieur Quatorze, lâ, lui, b'en, i' s' promèn' dans l' château; sa job ést faite, par 'hemp'e. Lâ, b'en, le roi ava't promi' 'a mo'tié d' son roéyaum' p'is sa princesse en marguiage à celui qui détruira't çâ. I' y â lés t'oâs géants. Le roi dit, le soèr à Monsieur Quatorze: « P'is, i' a dit, i' ress' lés t'oâs géants! I' a dit, lâ, b'en, arpos'-toé in peu; i' a dit, ça press' te'jours pâs! I' dit, ça fa't p't-êt' b'en vingt-cinq ans que j' lés endur' de minme! J' peu' 'és enduré' encôre enn' semaine!

— Non, non, i' dit, j' me clair' [clear] de çâ t'ut suit' demain! T'ut suit' demain, j' me clair' de çâ! Troâs géants, çâ... çâ... çâ, m'â' aimer çâ, par 'hemp'e! C'ést du mond' comm' moé, çâ! Lés géants, c'ést du monde, çâ! Lâ, i' dit, on vâ avoèr enn' bell' chicane! T'oâs cont'e un! Lâ, i' dit... J' 'n n-ai déjâ pris quatorze! J' su's capab' 'n en prend' t'oâs!

— Le roi pense en lui-minme, t' a'râs p't-êt' pâs tant d' chance, c'tte foi' [fois] écitte! C'ést pâs du monde ordinaire, çâ, dés géants, p'is... »

L' géant écout' tout çâ, lui 'tou... L' géant écout' tout çâ, lui 'tou, p'is... C' fa't que Monsieur Quatorz' soupe, p'i' avec le roi, tout çâ. Puis, lâ, i' parl' de géants, p'i' i' parl' dés afféres, mecieu'! p'is comment c' qu'i' vâ s'amancher, tout çâ. Monsieur Quatorze a pâs besoin de r'guien... pâs besoin de r'guien, absôlument r'guien. « Çâ, i' dit, j'ai pâs besoin d'armes, j'ai pâs besoin de r'guien! M'âs gu'y allé' avec més mains, p'i' i' dit, m'â' en prendre un par lés pieds, p'i' i' dit, lés deux aut's, j' vâs lés balguier [balayer], ça s'râ pâs long!

— Le roi dit, ça s' peut, mé', i' dit, lés as-tu vus?

— Non, non, j' lés ai pâs vus, mé' j'ai pâs besoin d' lés voèr! P'is, j' conna's çâ... j' conna's çâ, i' dit, in géant, moé! »

C' fa't qu' Monsieur Quatorze s' couche; l' lend'mon matin, s' leve p'is déjenne. I' a di' à son chum encôre, lâ, l' géant qu'i' ava' avec lui, i' dit: « T' emmèn'râs ta cann' de fer, lâ! Emmèn' ta cann' de fer, parç' qu'i' dit, tu peux r'venir en boettant [boitant], toé, à soèr! Tu t' sarvirâs d' ta canne!

— L' géant di' oui, mé' c'ést pâs moé qui vâs m' batt'e, lâ, c'ést vous!

— Oui, oui, mé', dés fois, i' dit, i' r'vol'[25] qu'qu' chose, dan 'a chicane, de minme, p'is ça peut t' fesser su' enn' jamb' p'is t'estropier! Moé, tu sé's, i' a dit... »

25. *Revoler*: Être lancé, être projeté.

L' géant prend sa cann' de fer, p'is pâr' avec Monsieur Quatorze. S'en alle' [vont] encôre. Lâ, i' a di' au géant, i' a dit : « Tu vâs m' conduire où c' qu' ést l' château ! Fau' allé' au château, lâ ! C'ést au château dés géants qu'on vâ aujo'rd'hui ! Tu vâ' 'oèr, on vâ gu'y eller ! Aujo'rd'hui, on gu'y vâ ! C'ést lâ qu'on vâ aujo'rd'hui ! C'ést lâ qu'on vâ voèr la bell' chican' p'is du quin-quin ! Çâ, ça m' fa't plésir [plaisir] de m' batt' de minme, par 'hemp'e ! Çâ, i' dit... po'gner dés lguions, p'is po'gner dés loucornes, c'ést dés afféres, çâ... i' y â pâs d'agrémen avec çâ ! Moé, i' dit, ma vie, c'ést de m' chicaner, c'ést de m' batt'e ! C'ést çâ qu' j'ai en moé ! Lâ, i' dit, dans c' temps-lâ, i' dit, j' te po'gn'ra's, quiens, p'i' i' dit, och'... »

L' gian qui ava' à côté d' lui, arrette in peu, i' voula't pâs ! C' fa't qu'i's s'en allent. I' arrive' à 'a minm' place qu'i' éta'ent la veill' p'is l'avant-veuille, puis, lâ, l' géant dit : « C'ést l'aut' bord de c' bouquat d' boâs-lâ. I' dit, on pass' c'te bouquat d' boâs-lâ, lâ, p'is c'ést l'aut' bord de çâ ! Lâ, i' a dit, on vâ voèr le château, p'i' on vâ tout voèr !

— Bon ! C'ést correck ! Allons-y ! »

Travarse c' bouquat d' boâs-lâ ; comm' de faite ! I' arriv'nt lâ, c'ést enn' gross' bâtisse, p'is... fait' de boâs rond comme in campe. C'ta' enn' gross' bâtisse, par 'hemp'e !

Au coin du camp' qu'i' y ava't lâ, lâ, i' y ava' in terribeul d'â'b'e [arbre], touffu puis... Monsieur Quatorz' dit : « On vâ monter dans l'â'b'e. Mont' ta canne ; on vâ monter dans l'â'b'e, on vâ r'garder de quell' sort' de magniér' qu'i's font, quand i's sont écitte, quand i's sont... voèr si i's sont b'en d' bonne humeur. Si i's peuve' êt' de méchante humeur, tu vâs voèr qu' m'â' 'és arranger ! I's vont voèr, i' dit, in homm' qui saute en avant d' 'és aut's p'is qui 'és arrange, c'ést pâs long ! »

Mé', l' géant qui ést avec Monsieur Quatorze euma't mieux monter dans l'âb'e, p'is pâs s'en mêler. C' fa't que... Mé', i' [Monsieur Quatorze] a dit : « Par 'hemp'e, mecqu' la chican' prenne, lâ, si j' prends c't â'b'-lâ, débarque, parce qu'i' dit, i' vâ t'arriver que'qu' chose !

— Ah ! i' a dit, oui, m'âs débarquer, ça s'râ pâs long !

— Débarque, parce qu'i' dit... En tou' 'és câs, i' a dit, quiens-toé prat, p'i' i' dit, si j'ai besoin d' toé, j' te l' dirai !

— I' dit, si vous avez besoin d' moé, i' dit, donnez-moé pâ' enn' job trop dure, parç' qu'i' dit... j' gu'y s'rai pâs ! »

Monsieur Quatorz' mont' dans l'â'b'e avec le géant, pui' i's s'assis'nt [s'assoient] tou' 'és deux, su' enn' grosse halle [ralle][26] p'i' i' attendent. Ah ! Tantôt, lés t'oâs géants sort'nt d' leu' bâtisse, lâ, leu' camp', p'i' i's s' mette' à r'garder partout ; d'

26. *Ralle* : Grosse branche, branche maîtresse d'un arbre.

temps en temps, i's fon [font] in p'tit voéyage, fon in p'tit tour. P'is l' saleil éta't chaud, ça chauffa't, l' saleil chauffa't, i' f'sa't chaud terriblement. I' 'n n-â in qui di' à l'aut'e, i' dit : « Dans l' camp', i' dit, i' fa't chaud, c'ést pâs résistab'e ! I' dit, on ést b'en mieux déhors ! Si on s'assisa' [s'assoyait] écitte, i' dit, en d'ssour de c't â'b'-lâ, i' dit, à l'ombre, i' dit, on s'ra't b'en !

— Ah ! lés aut'e' ont di' oui ! »

C' fa't qu'i's s' sont assis tou' 'és t'oâs sour l'arb' que Monsieur Quatorze éta' assis, avec le géant qu'i' y ava't lâ. C' fa't qu'i's s'assis'nt tou' 'és t'oâs lâ. S' mett' à s' parler, à s' conter dés histoères, tout's sort's de choses, parl'nt p'is quiens b'en ! À in moment donné, i's s'allong'nt tou' 'és deux [trois] sou' l'arb' puis s'endorm'nt tou' 'és t'oâs... lés t'oâs géants. « Bon ! Monsieur Quatorz' dit, on vâ rire ! Tu vâs voèr ! M'âs leu' joué' in tour ! »

I' ava' empli sés poch's de roches, dés moyenn's roches, gross's comm' dés balles, dés balle' à jouer. Monsieur Quatorz' s'élong' su' sa branch' qu'i' éta't, lâ, p'i' i' en lâche une, droette... i's sont couchés tou' 'és t'oâs su' l' dos... i' en lâche une, droett' dan 'a face de un. L'aut'e en r'cevan 'a roche, i' ést moyenn'ment... ça gu'i fa't mal... denne enn' claque à l'aut'e. I' a dit : « Ajeve [achève], i' dit, de m' fesser dan 'a face ! Ça vâ aller mal, b'e'tôt !

— L'aut' dit, t' â' 'ien qu'à m' laisser tranquille !

— J' te laiss' tranquille. Dors tranquill' p'is moé 'tou ! »

Lâ, Monsieur Quatorz' dit, i' dit : « On vâ rir' b'e'tôt ! Tu 'oèr ! »

C' fa't qu'i's se r'couch'nt tou' 'és t'oâs, p'is lâ, i's s' rendorment. Ah ! Monsieur Quatorze hale[27] enn' roch' de sa poch' p'is s'en vâ vis-à-vis du visag' de l'aut'e, p'is, bon ! I' lâch' la roche. 'A gu'i fesse encôr' dans l' visage. Lâ, i' y â enn' claque à l'aut'e ; i' a dit : « Laiss'-moé tranquille !

— L'aut' dit, ajev' de m' fesser dan 'a face, parç' que... ça vâ aller mal b'e'tôt ! »

C' fa't qu' ça grond' pâs mal. P'is lâ, i's commence' à s' gronder tou' 'és deux. Fa't que... Mé', ça s' tranquillise, p'i' i's se r'couch'nt tou' 'és t'oâs p'is s' rendorme' encore. Monsieur Quatorz' ramâsse encôre enn' roche, in peu p'us grosse, par 'hemp'e ; p'i' i' lâch' çâ encôr' dan 'a fac' de c'ui-lâ du milieu. Bang ! Ça tomb' dans... Lâ, encôre enn' tap' dan 'a face de l'aut'e, p'is... pour(e) l' défére ! Ah ! b'en, lâ, ça saut' tou' 'és t'oâs d'bout'. I' ont dit : « On vâ voèr à çâ si tu nous laiss'râs pâs dormir, toé ! » P'is lâ, la chican' pren [prend] ent' leu' t'oâs.

Bon ! Ça s' bat, mecieu' ! épouvantablement. B'e'tôt, i' 'n n-â un qu' ést sans connaissance à terre, p'i' i' 'n n'a p'u' 'ien qu' deux qui s' battent. P'is b'e'tôt, b'en, i' 'n n-â in aut' qui prend l' dessus, i' 'n n-â in aut'e à terre, p'i' i' 'n n-â in

27. *Haler* : Tirer.

qui ress' tout seul. I' 'n n-â deux qui sont sans connaissanç' tou' 'és deux, massacrés terriblement, p'i' i' 'n n'â un qui ress' tout seul. I' ést pâs riche, lui non plus !

Monsieur Quatorz' di' à l'autre : « Hein, hein ! R'gâr'e [regarde] ! On n'a pâs besoin d' débarqué' écitt' seul'ment ! I's vont fér' la job, tou' 'és t'oâs, entre 'és aut's. As-tu vu si i's sont fous ! Ça vaut pâ' 'a pein' que j' m'en mêle ! Tu voés, i' dit, i's font çâ entre 'és aut's ! »

L' t'oâsièm' qui reste, lâ, lui, i' s'en vient s'assire à sa plaç' pour se r'poser, p'i' i' s'endort lâ. Monsieur Quatorz' dit : « On vâ gu'i joué' in tour à celui-lâ ! Tu vâs prend' ta canne, lâ, p'is vis'-lé comm' faut, dan in œil, avec le bout d' ta canne dan in œil, p'is lâch'-lâ ! Ça vâ l'insulter, çâ, par 'hemp'e ! Enn' roch' b'e'tôt ça l' l'â insulté, mé' çâ, ça vâ l'insulté' aussi !

— L'aut' dit, tout d'in coup qu'i' s' raveille ?

— Ah ! i' vâ s' raveiller çartain ! Mé', laiss'-lé fére. Je l'arrang'rai, moé ! Laiss'-lé fére. Si i' s' raveille, celui-lâ, je l'endormirai, moé, à mon tour ! »

C' fa't que... l' giant s' fiét [fiait] pâs mal à Monsieur Quatorze. I' 'n n'ava't pâs trop pêur, à c'tte heur' qu'il l' connaissa't. Prend sa cann' p'i' i' l' vise comme i' faut. « Manqu'-lé pâs ! Parç' que si tu l' manques, j' te manqu'rai pâs, moé ! »

L'aut' prend sa cann' comm' faut, p'is lui, droett' dan in œil, lâch' la canne en bâs ! La canne arriv' dan 'a têt' de l'aut'e, p'i' 'a pâss' tout droette à travers d' la têt' p'i' 'a piqu' dan 'a terre. L' tue frett' comme in clou ! « Bon ! Monsieur Quatorz' dit, t' âs b'en visé ! Mé', j' pensa's pâs qu'i' ava' 'a têt' tend' de minme, par 'hemp'e ! Tant gu'i fér' mal a'ec in affér' de minme ! J' pensa's qu' ça alla't jusse l'insulter !

— Ça l' l'â pâ' 'ien qu' insulté, 'gâr'e [regarde], i' dit, quoi ç' ça a fait' !

— Oué ! »

Descend'nt tou' 'és deux de d' lâ, p'is lâ, lés deux aut'es, i's rajev'nt d' lés tué' avec la cann' de fer... 'és deux autres. « Bon ! b'en, i' dit, not'e job ést faite ! Ça fa't qu'on n'a pâ' eu d' misére ! Pâs d' misér' pâ'-en-tout' ! J' pensa's de m' batt'e. J'a'ra' aimé tant çâ, m' batt'e ! Voés-tu, i' dit, ça s'ést fait a'ecque r'guien ! Voèr que j'a'ra' aimé çâ, m' batt'e avec çâ. P'is j' voula's rir' d' 'és aut'e' in peu, p'i' à 'a fin du compte, b'en, c'ést 'és aut's qui s' sont... qui s' sont fait mourir, à leu' t'oâs ! En tou' 'és câs, o' â moins d' misèr' de minme ! Allons-nous-en ! I' dit, on vâ s'en aller souper ; i' commence à êt' târd ! »

Ah ! i' éta't p'-êt' b'en quatre heure' et d'mie d' l'apros-médi. I' arrive' au château, vers cinq heures, mé' le roi s' promène encôre, mé' le roi ava't trouvé ça curguieux qu' ça r'tarda't. I' ava't di' aux autres, i' a dit : « Faut crèr' [croire] qu' ça vâ pâs si b'en ; Monsieur Quatorze, ça pâ' été si b'en, apros-médi ! Hier apros-médi, p'i' avan-hier, i' éta't d' bonne heure, p'is lâ, apros-médi, i' ést târd ! Ça a pâ' été aussi b'en, apros-médi ! »

Mé', le roi lés voét v'nir tou' 'és deux, l' géant p'is Monsieur Quatorze. Monsieur Quatorze â 'és mains graissées jusqu'aux coud's, comm' de raison, i' s'éta't graissé 'és mains, d' sang. « Oué ! P'is le roi dit, comment qu' ça vâ ?

— Monsieur Quatorz' dit, ça vâ bien, d' promiér' clâsse. J' me su's battu juss' [juste] avec un.

— Comment, tu t'és battu juss'...

— B'en, oui ! La chicane â pris ent' leu' t'oâs. I' ont sorti déhors, p'i' i' s' sont mis à s' batt'e. P'i' à 'a fin du compte, i' 'n n'â resté 'ien qu'un qu' éta't p'us capab' que lés deux aut's. P'i' apras çâ, j' me su's battu avec. Ça a pâ' été long ! J'ai pri' 'a cann' de fer du géant pour gu'i joué' in tour, pour rajuer [achever] de l'insulter comme i' faut, pour qu'i' s' choqu' comme i' fau' [faut] avant d' prend' la chicane. P'is j' gu'i ai lâché çâ dans l' visage, p'i' i' dit, la cann' l'a tué ! J' pensa's jama's qu'i' ava' 'a têt' si tend' que çâ ! Enn' p'tit' cann' de minme !

— Le roi dit, de minme, i' dit, t' âs tout' tué çâ à net' ? On ést tout' débarrassé ?

— Ah ! i' di' oui ! Tout ést fait' ! Quoi c' c'ést qu' vous m'avez d'mandé, c'ést fait' !

— Bon ! b'en, le roi dit, i' nous ress' à t' donner, i' a dit, 'a mo'quié du roéyaum' p'i' 'a princesse !

— Ah ! b'en, i' dit, la princesse ! J' gu'i tiens pâs b'en b'en, Sir' mon roi, v's savez ! J' gu'i tiens pâs b'en b'en ! L'argent, pour voéyager, c'ést c'mmode ! Mé' enn' femme, i' dit, vous savez, c'ést pâs c'mmod' b'en b'en ! Quand... on â assez d' n'us aut's pour voéyager ! In homme ést te'jours mieux t'ut seul pour voéyager qu' deux !

— Le roi di' oui, mé', i' dit, avec la mo'tié du roéyaume qu' j'ai écitte, t' és capab' de fér' viv'e enn' femm' p'is t'arrêter d' voéyager !

— Ah ! oui, mé' i' dit, Monsieur... Monsieur mon roi, i' a dit, vous savez, moé, ma vie, c'ést voéyager p'is c'é' 'a chicane. Quante j' peux m' batt'e j' peux m' chicaner, çâ, c'ést ma vie, p'i' i' a dit, j' su's tourmenté... j' su's tourmenté par çâ !

— Mé', vâ fouloèr tu vienne' à arrêter çâ, c'tte chican'-lâ p'is cés affér's-lâ, puis...

— Ah ! i' a di' oui ! Seul'ment, foudra't... I' y â dés fois, j' gu'i pens' d'arrêter çâ, mé', i' dit, c'ést plus fort que moé ! Ah ! i' a dit, dés fois, j' viens pra' [près] d' sauter su' vot' géant, lâ, p'i' i' dit, l' po'gner p'is l' grémir [28] in peu. C'ést quésiment p'us fort que moé, i' dit ! »

28. *Grémir* : Pulvériser, battre, mettre en morceaux.

Le géant s' tena't pâs trop proch' de... Mé' la princesse aima't l' géant mieux qu' lui, Monsieur Quatorze. C' fa't que... i' a dit: « En tou' 'és câs, Monsieur Quatorze â dit, j' vâs pensé' à mon affére, p'i' i' a dit, j' vous dirai çâ! M'âs prend' deux t'oâs jours pour réfléchir à çâ, p'is j' vous dirai çâ quoi c' c'ést que j' vâs fére avec çâ!

— Le roi dit, oui, oui, oui! Ça press' pâs! I' dit, pren in moâs si tu veux! À c'tte heur' que l'ouvrage ést fait', ta job ést faite, i' dit, ça press' pâs! Tu peux resté' écitt' tant qu' tu voudrâs! Si tu veux pâ' avoèr la mo'tié du roéyaume, reste écitte, puis, i' dit, t' a' 'ien qu'à resté' écitt' avec moé, au château. Tu vâ' avoèr tout c' que tu voudrâs; tout c' que tu désir'râs, tu l' l'a'râs: t' a'râs dés sarvantes, t' a'râs dés sarvants[29], t' a'râs tout c' que tu voudrâs. T' â' 'ien qu'à resté' écitte. P'is, si tu veu' avoèr ta pârt du roéyaum' comm' j'ai promis, p'is la princesse, b'en, c'ést encôre à toé!

— En tou' 'és câs, i' a dit, m'âs pensé' à çâ, m'âs réfléchir à çâ, p'i' i' a dit, j' vous dirai çâ... ah! deux t'oâs jours... »

Lâ, pendan [pendant] 'a veillée, Monsieur Quatorz' s'occup' p'us du géant, s'accup' p'us de r'guien; le roi parl' de çâ à 'a princesse: « Quoi c' c'ést qu' tu pens's de çâ? Monsieur Quatorze, l'eum'ra's-tu?

— Ah! 'a dit, non! C'ést in voéyageur, p'i' 'a dit, i' vous l' dit. C'ést in voéyageur, i' eume à voéyager, p'is, lui, c'é' 'a chicane, p'i' 'a dit, moé, c'ést pâ' in homm' de minm' que j' veu' avoèr! C'ést pâ' in homm' pour fér' d' la chican' p'is voéyager p'is courir en arguiér' de lui d'enn' place à l'aut'e! Moé, 'a dit, j'eum'ra' à rester tranquille p'is lui, 'a dit, i' veut pâs çâ! J' su's pâs pour marguié' [marier] in homm' de minme!

— Bon! B'en, i' a dit, d' minme, dans c' câs-lâ, j' sé's b'en pâs comment c' qu'on vâ amancher çâ! Tout d'in coup, qu'i' s' décid' de t' marguier, p'is toé, tu veux pâs, quoi c' c'ést qu'on vâ fér' de çâ? Si... si... si i' s' choque apras n'us aut's, on ést tout' mort, dan 'a gagne [gang] écitte! I' 'n n'a pâ' assez d' gârs... i' y â pâ' assez d'homme' écitt' pour l'arrêter, Monsieur Quatorze!

— 'A di' oué! Mé', 'a dit, en tou' 'és câs, on vâ asseyé' à amancher que'qu' chose! 'A dit, quiens! 'a dit, i' y a'ra't moyen! On vâ 'és asseyer! 'A dit, vous avé' in gros frêne écitt' d'vant l' château, lâ; 'a dit, fait's-lés fessé' à coups d' poing là-d'dans. Celui-lâ qui frapp'râ p'us fort, je l' marierai! Fait's çâ avec Monsieur Quatorze, lui qui s' carcul' capab'e! 'A dit, pour moé, l' géant ést plus fort que lui... fess' plus fort que lui! I' a 'és mains b'en plus gross's que lui, p'is tout çâ, p'is...

— C' fa't que... oué! Le roi dit, oui, ça a'ra't du bon sens!

29. *Servants*: Serviteurs.

— Fait's-y c'tte bargan'[30]-lâ. I' vâ l'accepter. I' eum' çâ, 'a chicane, p'i' i' eum' çâ s' batt'e, p'i' i' eum' çâ, montrer sés tours de force ! P'i' i' s' carcul' b'en p'us fort que l' géant. I' vâ accepter. I' eum' çâ, 'a chicane, p'i' i' eum' çâ s' batt'e, p'i' i' eum' çâ, montrer sés tours de force ! P'i' i' s' carcul' b'en p'us fort que l' géant. I' vâ accepter çâ t'ut suite ! Parce que c'ést çartain que l' géantést plus fort que lui !

— Ça s' peut ! En tout câs, on vâ l'asseyer ! On vâ l' voèr ! En minm' temps, ça vâ nous montré' 'oèr si c'ést b'en vra' qu'i'ést fort de minme ! »

Fa't que... le roi voét Monsieur Quatorze, l' lend'main. Monsieur Quatorz' voéyagea't d'in bor' [bord] à l'aut'e, comm' de raison ! I' ava't du temps. I' voét Monsieur Quatorze, p'i' i' gu'i â dit : « Quiens ! i' a dit, quoi c' c'ést qu' t' âs pensé pour la princess' p'is le roéyaume ?

— Ah ! Monsieur Quatorz' dit, j'ai pâs pensé à grand-chose ! Lâ, j' su' h'ureux ! J'ai pâs pensé à grand-chose encôre. J'ai pâ' eu l' temps ! J'ai 'ien que l' temps d' voéyager, p'is j' m'ennuie ! J' voudra's, i' dit, m'en aller ! Ça m' coûte in peu d' m'en aller, p'i' i' a dit, j' sé's pâs trop commen amancher çâ.

— Quiens ! i' a dit, on vâ fére enn' bargane. J'ai pensé à que'qu' chose. I' para't qu' t' és fort terrib'e, p'is l' géant dit qu' t' és fort terrib'e. I' a dit, j'ai pensé in tour d'asseill' [essai]. J'eum'ra's çâ, moé étou, t' voèr fére ! L' faitést que l' géant... i' y â 'ien que l' géant qui t'â vu écitte. N'us aut's, on t'a pâs vu... forcer, p'is fér' dés tours de force, p'is fér' dés afféres... montrer ta force. P'i' i' a dit, tu nous a pâs montré çâ ! On eum'ra't çâ, t' voèr !

— Ah ! j' vous assure, vâ... vous a'rez, vous a'riez pâs grand agrément, i' a dit, à m' voèr forcer. C'ést pâs râr' çâ, in homm' fort p'i' in homm' qui force !

— Ah ! oui, oui, i' dit, le roi dit, in homm' comm' toé, capab' comm' toé, fort comm' toé, lâ, c'ést râre, çartain ! P'i' i' dit, pâs p'us gros qu' t' és lâ ! C'ést râre, çâ !

— I' a di' oué ! B'en... quoi c' c'ést qu' vous voulez m' fér' fére, d'abord ?

— I' a dit, j'ai t-in gros frêne, i' a dit, en avant du château, lâ. Ah ! i' mesure enn' quarantain' de pouces. I' a dit, ça s'ra't pour t' fér' fesser là-d'dans... t'oâs coups d' poing chaque, toé p'is l' géant, pour voèr lequel qui fess' p'us fort. Pour moé, l' géant fess' p'us fort que toé... l' poing p'us gros qu' toé, lés brâs b'en p'us gros qu' toé, p'i' i' dit, i' fess' b'en p'us fort que toé !

— J' voudra's b'en voèr(e) l' géant fessé' avec moé ! J' voudra's b'en l' voèr ! Allez don l' charcher vot' géant ! On vâ l'asseyer t'ut suite !

30. *Bargane* : Marché, transaction avantageuse, offre. V x fr. *Bargain, bargaine, bargaigne.*

— Non, non, le roi dit, non, pâs t'ut suite ! Trop târd pour médi, p'i' i' dit, on f'râ çâ d'main ! Demain apros-médi, par 'hemp'e, i' dit, on f'râ çâ, apras dîner... voèr qui c' c'ést qui fess' le plus fort de vo's deux !

— C'ést correck, ça marche ! Préparez-vous, demain apros-médi ! Mé', i' dit, par 'hemp'e, quand j'ai commencé in affér' de minme, lâ, l' géant, i' vâ êt' mieux de s'ôter dans més jambes, parç' qu'i' dit, m'en vâs l' serrer, moé ! I' r'viendra p'us m' bâdrer !

— Le roi dit, faut pâs qu' tu t' choques, faut pâs qu' tu fass's de chicane. On fa't çâ 'ien qu' pour s'amuser !

— Vous allez voèr, i' dit, lés amus'ments s'ront pâs longs, voèrez !

— C' fa't que... le roi dit, si faut qu'i' s' choqu' ça vâ êt' terrib'e. Mé' en tou' 'és câs ! On vâ asseyé' à gu'i fér' comprend'e, p'is... » en lui-minme.

Mé', lâ, Monsieur Quatorze, lâ, lui, l' soèr i' vâ souper, puis... ça fil'[31] pâs. I' ést su' 'és narfs, p'is, bon ! ça fil' pâs... (quelques mots inintelligibles)... O' 'oét qu' c'ést in gârs d' chicane, c'st in gârs qu' ést méchan [méchant] épouvantab'e. « Vous allez voèr si 'a chican' prend pâs, lâ. Çâ, on a'ra't jama's dû fér' çâ !

— Le roi dit, 'cou' don [écoutez donc], laissez fére. À c'tte heur' c'ést fait', p'i' on vâ s' préparer, p'i' i' dit, avartis l' géant pareil de s' préparer pour le lend'main, pour fessé' avec Monsieur Quatorz' su' l' frên' qu'i' y â en avant du château ! » Mé', l' géant, ça gu'i dit pâs b'en b'en. I' a pêur de Monsieur Quatorz' pâs mal.

Monsieur Quatorze, l' lend'mon matin, s' lev' p'is déjeune, l' géant déjeune. I' a di' au géant, i' dit : « Prépar'-toé, i' dit, apros-médi, lâ, prépar'-toé, i' dit ! Tu vâ' avoèr ton tour ! Lés aut'e' on eu leu' tour, là-bâs, hein, b'en, tu vâ' avoèr(e) l' quien [tien] apros-médi, toé ! M' âs te l' donner, toé 'tou ! »

L' géant â assez pêur de lui qu'i' s' meurt... d' Monsieur Quatorze. Lâ, Monsieur Quatorze, lâ, lui, s'éta't l'vé p'i' il ava't pri' in gros targuiér' [tarière], p'i' i' ava' été avec son couteau, p'i' i' ava't coupé enn' roulette apras l' frêne, à p' pras d' la grosseur de son poing, p'i' i' ava't pri' in targuiér' p'i' i' ava't parcé in trou là-d'dans, d'à p' pras t'oâs pouces. P'i' i' a été in p'tit peu p'us loin, i' a coupé encôre enn' roulette, i' a pris l' targuiér' p'i' i' a parcé in trou à p' pras d' six pouces... plus creux, plus profond. P'i' i' a été in p'tit peu p'us loin, i' â enl'vé encôre enn' roulett' dans l'écorce, p'i' i' â enl'vé çâ, p'i' i' a parcé in trou jusque... jusqu'au coude. L' poing gu'i rentra't d'dans comme i' faut. P'i' i' a r'mis lés roulett's comme i' faut, p'i' i' a r'marqué çâ... i' a fait' dés r'marques, comm' de raison... Bon ! I' a amanché çâ comme i' faut, dan 'a nuit'.

Fa't que... dan apros-médi, ça dîne, mecieu' ! p'is lâ, tout l' monde a hât' de voèr lés... lés... l' géant p'is Monsieur Quatorze. Ça s' parla' encôr' partout, çâ,

31. *Filer* : Être dans tel état. *Ne pas filer* : Se sentir mal à l'aise, se sentir un peu malade.

cés gârs-lâ, p'is minm' du mond' de tou' la paroèsse qu'i' y ava't lâ... du p'tit villag' qu'i' y ava't lâ, été't [était] rassemblé pour voèr Monsieur Quatorze. I' y ava't p't-êt' b'en cinq cents parsonnes, lâ, pour voèr Monsieur Quatorze. P'usieur'(e) l' connaissa't pâs, Monsieur Quatorze; ça f'sa't pâs longtemps qu'i' éta' arrivé lâ. C' fa't que... dan apros-médi, i' â assez d' mond' là-bâs, au château, c'ést terrib'e! Lâ, Monsieur Quatorze, mecieu'! s' promène, lés manches... lés manch's de ch'mise artroussée' [retroussées] au coude, p'i' i' é' [est] 'ien qu' su' l' bout dés pieds, p'is lâ, i' â 'a vue en d'ssour, i' ést choqué noèr, tu sé's, p'is... l' géant s' quient dan in coin, lâ, lui, p'i' i' grouill' pâs de d' lâ, p'is... i' â assez pêur de Monsieur Quatorz' que...

Fa't qu' quant' ça vient vers deux heur's d' l'apros-médi, le roi dit: «Bon! Faut commencer çâ, faut voèr, i' a dit, qui c' c'ést qui s'râ l' p'us fort! I' a di' à Monsieur Quatorze, fess's-tu, toé, ou b'e' don si l' géant vâ commencer?

— Qu'i' commence, lui, i' dit! Para't [paraît] qu' c'ést in homme, çâ; qu'i' commence! I' dit, apras çâ, moé, i' dit... Seul'ment, i' dit, i' vâ fesser d' son côté, p'is moé, m'âs fesser d' l'aut'e, pour pâs qu'i' dis' que j'ai fessé à 'a plaç' qu'i' â fessé, lui! I' vâ fesser d'in côté du frêne, p'is moé, m'âs fesser d' l'aut' côté!

— Bon! le roi dit, c' correck! Correck! I' a di' au géant, tu vâs commencer, toé! Monsieur Quatorz' veut rester l' deuxieume... rester l' dargnier [dernier]... Monsieur Quatorze, lui... p'is toé, tu vâs fesser d'in côté, p'is lui, vâ fesser d' l'aut'e!

— Monsieur Quatorz' dit, quiens! tu vâs v'nir fessé' écitte, toé — i' gu'i mont'e [montre] l' côté où c' qu'i' y ava't pâs r'guien préparé, comm' de raison — quiens! toé, tu vâs fessé' écitt' p'is moé, j' fess'rai su' l'aut' côté! Tu dirâs pâs que j'ai fessé à 'a minm' plaç' de toé!

— Bon! C'ést correck!»

L' géant s' racule, mecieu'! p'is, pan! Ça fesse apras l'arb'e. L'écorce 'n en frise, mé' lés doigts gu'i frisent, lui 'tou! L' sang gu'i coule au bout dés doigts. Ça fend su' l'arb'e. C'ést dur, çâ! L' géant fa' [fait] enn' grimaç' p'i' i' commence à s' frotté' 'és doigts. Monsieur Quatorz' dit: «Ôt'-toé! Tu viens t' frotté' 'és mains, p'is t' âs pâs fessé! Quell' sort' de mains qu' t' âs? Ôt'-toé! Fesse ou b'e' don, i' dit, m'âs t'ôter si t' és pâs capab' de fér' mieux qu' çâ!»

L' géant s' racule, p'is pan! Ah! saint pied noèr! L' sang r'ssou' au bout dés doigts, p'i' i' â quésimen 'és doigts cassés, p'is lés doigts coula'ent, p'is... i' a di' au roi: «Je fess' p'us! J' vâs m'estropier!

— Tu vâs t'estropier? Monsieur Quatorz' dit, tu vâs t'estropier, toé? I' dit, m'âs t' montrer comment c' que c'é' in homm' qui fesse!»

I' s' racule, mecieu'! p'is pan! L' poing gu'i rent' dans par la mo'quié... crich'! L' géan argârd' [regarde] çâ, i' a dit: « Oh! ouais... i' â pardu 'a main dans l'â'b'e!

— Ôt'-toé, ôt'-toé d'dans més jambes! »

I' s' racule, p'is pan! Ça rent' dans par 'a mo'tié du brâs! I' s' racule encôre, p'is pan! Ça rentre au coude. I' a dit: « Si j'arrett' pâs, m'âs pâssé' au travers! »

Lâ, le roi ést tout' démonté, mecieu'! p'is l' géant, allons! c'ést pâs qu'enn' p'tite affére! In homm' semblab' fesser dan in frêne, de minme, p'is s' rentrer l' poing jusqu'au coude! « I' fesse, mecieu'!

— L' géant dit, j'eum' mieux pâs m'approcher d' lui, parç' que lâ, i' ést choqué, c'ést çartain, p'i' i' vâ sauter su' moé! J' su's mort! J' su's t-in homm' mort! »

Ah! le roi vâ trouver Monsieur Quatorz' p'i' i' gu'i dit: « C'st assez, c'st assez! I' dit, arrêtez-moé çâ!

— I' dit, si vous voulez, i' dit, j' peux l' descend'e c' chên'-lâ [frêne], p'is ça s'râ pâs long! In aut' coup d' poin [poing] encôre, j' pâsse à travers! Lâ, j' fa' [fais] 'ien qu' commencé' à fesser! »

Lâ, le roi l' tranquillise, p'i' i' s' mett'nt tout [tous] apras, mecieu'! p'is « Fa's pâs l' fou! P'is, choqu'-toé pâs! » P'is bon! B'en... Monsieur Quatorze s' tranquillise. On s'en r'tourne... tout l' mond' trouv' çâ encôre épouvantab'e, hein! In homm' fesser çâ... d' minme! I' ont dit: « I' peut b'en avoèr tué que'qu'in! C'ést pâs qu'enn' p'tite affére, çâ, mecieu'! »

C' fa't qu'i' s'en r'tourne au château, p'is lâ... I' a pâ' 'és memb's brisés, ni r'guien. I' a pâs d' sang qui coul' dés mains. P'is lâ, i' montr' çâ au giant. I' dit: « R'gâr' [regarde], i' dit, dés mains d'homm' comment c' que c'ést! I' dit, 'gâr'e! J'ai pâ' 'és mains brisées comm' toé, moé! P'is chhh... t' âs pâs fessé, toé! T' âs fait' gu'ien qu' semblant d' fesser! Si tu veux v'nir, i' dit, on vâ s'asseyé' encôre! »

Ah! l' géant veut pâs. I' peut p'us s' grouiller 'és doigts, p'i' i' a tout's lés mains fendues su' tou' 'és sens, p'is, arrette in peu... i' veut p'us pâ'-en-tout' fesser. « Ah! i' a dit, non, non; j' fess' p'us!

— Bon! b'en, i' a dit, d' minme artard'-moé [retarde-moi] p'us, parç' qu'i' dit, lâ, ça s'râ pâ' 'és arb's que j' fess'rai; ça s'râ toé! P'is j' te fess'rai r'guien qu'enn' fois! Tu vâs voèr, i' dit.

— Ah! l' géant dit, c'ést pâs d' ma faut' pâ'-en-tout'! I' dit, c'ést pâs d' ma faut' pâ'-en-tout'! C'ést pâs moé qui â' organisé çâ, p'is... »

Fa't qu' Monsieur Quatorz' se calme, Monsieur Quatorz' s' ma' [met] à s' prom'né' encôre, p'is... Le soèr, le roi rencont' la princesse, p'i' i' gu'i dit: « Quoi c' c'ést qu' tu pens's de çâ? Quoi c' c'ést qu' tu pens's de çâ, cés gârs-lâ?

— Je l' sé's b'en pâs ! 'A dit, moé, Monsieur Quatorze, 'a dit, je 'n n-ai pêur ! J'eum' mieux pâs l' marguier [marier], je 'n n-ai pêur ! C'ést in homm' trop fort, p'i' 'a dit, i' ést trop malin, p'i' i' ést trop transporté pour la chicane, p'i' 'a dit, je 'n n-ai pêur ! Enn' femme, de minme, pour in homm' de minme... tout d'in coup, i' s' choque apra' elle ? 'A dit, c'ést enn' femm' fénie, çâ, i' ést mort... 'a ést morte !

— B'en, le roi di' oui ! Mé', j' sé's b'en pâs comment c' qu'on vâ amancher çâ ? On pourra't s' débarrasser d' lui... faudra't s' débarrasser d' lui, à c'tte heure ! P'is c'ést b'en pir' qu' lés giants p'is tout l' ress', çâ !

— 'A dit, j' voé' 'ien qu'in moyen !

— Quell' sort' de moyen... qu' tu â' à prend'e, toé ?

— B'en, 'a dit, le soèr, i' s' couch' dans sa chamb'e, lâ... »

Mé', Monsieur Quatorze, lui, i' ést du bord d'enn' croison [cloison], comm' dan 'a salle à dîner, par 'hemp'e, p'is lés aut's, le roi p'is la princesse éta'ent dans l'aut' côté, juss' là-bâs, lâ. Monsieur Quatorz' comprena't [entendait] çâ, c'tte conversâtion-lâ qu'i' ava' [avait] ent' la princess' p'is le roi. 'A dit : « Quand i' s' couche, lâ, si l' géant, not' géant, n'us aut's, gu'y alla' [allait] avec sa cann' de fer de cinq cents liv's, lâ, quand i' dort b'en... i' [le géant] 'n n-adresse in coup su' 'a tête, de cann' de minme, Monsieur Quatorze, 'a dit, on n'en parl'râ p'us d' Monsieur Quatorze ! I' ont tué 'és géants, avec çâ, là-bâs, la cann' de fer. P'i' 'a dit, Monsieur Quatorz' c'st in homm' comme in aut'e, çâ. A'ec enn' cann' de fer de minme, puis par le géant, i' vâ gu'i en donné' ien qu'in coup su' 'a tête, p'is Monsieur Quatorze, on n'en parl'râ p'us d' çâ !

— I' a dit, oui ! T' âs raison !

— P'i' 'a dit, c'ést in homm' qui dort dur, 'a dit, terriblement ! J' l'attends [entends] ronfler, 'a dit, d' ma chamb'e, tou' 'és nuit's ! »

Monsieur Quatorze ést l'aut' bord, p'i' i' comprend çâ, lui, i' comprend çâ... 'A dit : « On vâ gréyer çâ pour la nuit prochaine. C'tte nuit', lâ !

— I' a di' oui... le roi di' oui ! T' âs raison ! C' correck, ça marche ! »

C' fa't que... i's parl'nt de çâ à leu' géant, comm' de raison, p'is son... son... son fiancé, à elle, lâ, qu' 'a euma't pour le marguier. L' géant, all' l'euma't ; c'éta' in bel homme. C'ta' in gros homme, c"ta' in bel homme aussi, p'is... P'is c'ta' in homm' tranquille, p'i' 'a l' trouva't b'en d' son goût, tout çâ ! C' fa't qu' 'a gu'i parl' de d' çâ. Le roi p'is la princess' parl'nt de d' çâ au géant. I' 'a dit : « Oui ! Mecque j' gu'i eill' [aie] donné in coup d' baguett' de minm' su' 'a tête, in coup d' cann' de minm' de fer su' 'a tête, Monsieur Quatorze, on n'en parl'râ p'us ! Bon ! »

Monsieur Quatorze, lâ, lui, bon ! i' soup' p'i' i' pren enn' p'tit' raïde [ride][32], i' fa' in p'tit tour dans l' château, veille in p'tit peu, quant' ça vient vers huit heures, i' dit : « J' sé's pâs quoi c' c'ést qu' j'ai à soèr, moé, j' su's brisé. J' croés b'en que j' m'â' aller m' coucher. J' m'endors ! M'â' aller m' coucher !

— C' fa't qu' le roi dit, ça press' pâs d' vous coucher, i' dit, vous pourriez veillé' encôre enne escousse [secousse][33] !

— Ah ! i' dit, faut que j' me leve assez d' bonne heure, d'main matin, p'i' i' dit, j' sé's pâs, lâ, c' que m'âs décider... d' m'en aller, si j' m'âs décider de m' marguier, j' sé's pâs trop quoi fére avec çâ, lâ. J' vâs pensé' in p'tit peu à çâ, à soèr, en m' couchant, in peu, lâ. P'i' i' dit, d'mon matin, b'en, i' dit, j'a'rai 'és idées p'us tranquilles, p'i' i' dit, m'âs rajuer... m'âs voèr si j' vâs marguié' 'a princesse ou b'e' don si j' la marierai pâs ! En tou' 'és câs, c'é' 'a dargniér' journée d'main !

— Ah ! le roi dit, c'ést correck ! Ah ! puisque vous êt's fétiqué p'is que v's vous endormez, p'is... »

Monsieur Quatorz' pâsse à sa chamb' p'is... pour(e) s' coucher. Mé', i' pren 'és ar'guiers [oreillers] p'i' i' mat çâ sour lés couvartes, d'in bout à l'aut' du lit', p'i' i' amanch' çâ comm' faut, b'en attaché, p'is lâ, s'envoeill' dans l' garde-robe, p'is s' cach' lâ.

C' fa't que... i' attend lâ. Quant' ça vient vers mainnuit, j' suppose, ah ! i' attend v'nir le roi puis la princesse, puis l' géant p'i' 'a cann' de fer qui fesse à terre, p'is Monsieur Quatorz' qui ést lâ. « Lés v'lont qui viennent m' denné' in coup d' cann' de fer ! M'en vâs rir' demon matin ! »

Comm' de fait'! I' rouv' la port' tranquill'ment... l' géant rouv' la port' tranquill'ment, p'i' i' a sa canne à 'a main, p'is lâ, i' avance tranquill'ment pour pâs qu' Monsieur Quatorze s' raveille. Si faut qu'i' s' raveille, i's sont morts tou' 'és t'oâs, hein ! I' di' au roi : « Si faut qu'i' s' raveille, par 'hemp'e, ô' ést féni, ô' ést féni, j' su's çartain ! La cann' de fer, m'â' 'a pard', ça s'râ pâs long ! Si i' peut pâs s' raveiller, j' su's bon ! Bon !

— Le roi dit, vâ tranquill'ment, prends ton temps ! P'is si tu voés qu'i' s' raveille, b'en, t' a'râ' 'ien qu'à gu'i donné' enn' raison pourquoi c' t' â' été à sa chamb'e, puis, fa's pâs voèr qu' t' â' été lâ pour çâ. I' sé't pâs çâ, lui, d'abord.

— Ah ! i' di' oui ! »

Ouv' la port' de chamb' tranquill'ment, p'is rent' dan 'a chamb' poliment. Ah ! i' arriv' p'i' i' voét comme enn' parsonn' couchée dans l' lit', comm' de raison. Prend sa cann' de fer tranquill'ment, i' 'a leve au-d'ssus d' sa tête, p'i' i' 'a lâch'

32. *Ride* (angl.) : Promenade.
33. *Secousse* : Espace de temps.

su' l' lit' que l' lit' 'n en plie en deux p'is vien en bouillie hein ! Lâ, i' r'vir' de bord, à 'a course, p'i' i' s' sauve. Fa't qu'i's s'en all'nt [vont] tou 'és t'oâs. I' a di' au roi : « Je l' l'ai pâs manqué ! P'is j' vous réponds qu' Monsieur Quatorze, i' en s'râ p'us quession [question] ! »

C' fa't qu'i's r'tourn'nt pâs dan 'a chamb' de r'guien, la nuit'. La port' de chamb'e ést farmée, p'is...

Tout d'in coup, vers sept heure' et d'mie, quoi c' qui arrive ? Monsieur Quatorze, lés deux mains dans sés poches. Ça va b'en. I' chantâille in peu ! Chantâille, s'en vient tranquill'ment, puis...

Le roi commence à le r'gârder. Le roi â dû pensé' en lui-minme, i' doé' êt' brisé in peu... in coup d' cann' de minme. « Bonjour, Monsieur Quatorze !

— Bonjour, Sir' mon roi !

— P'is, i' dit, comment c' t' âs pâssé 'a nuit' ?

— Ah ! i' dit, j'ai pâs pâssé enn' nuit' b'en guiâb'e ! Je l' sé's pâs quoi c' c'ést qu' j'ai vu. J'ai rêvé je l' sé's pâs trop ; in cauch'mâr que j'ai eu, je l' sé's pâs. J' me su's raveillé à matin, l' li' [lit] éta't tout brisé. J' sé's pâs si c'ést d' la chicane. J' me rappell' pâs d' mon rêve. L' li' éta't tout défait en bouillie, dan 'a chamb'e, tout ést défait', i' dit, c'ést tout' par morceaux. Je l' sé's pâs quoi c' c'ést qu' j'ai fait' c'tte nuit' ! P'is, j' me raveille, à matin, i' a dit, j' su's taponné dan 'és couvartes [34], là-d'dans, p'is dan 'és ar'guiers [oreillers], p'i' i' dit... p'is j' su's brisé in peu ! I' m' semb' que j' su's brisé in peu ! Je l' sé's pâs quoi c' j'ai fait' c'tte nuit', j' peux pâs comprendre r'guien ! J'ai pâs coutume, pourtant ! Vous avez pâ' attendu [entendu] du train, c'tte nui' dan 'a chamb'e ?

— Le roi dit, pâ'-en-tout', pâ'-en-tout' ! On n'â r'guien attendu !

— Ah ! non, non ; j'ai rêvé que'qu' chose... aux géants qu' j'ai po'gnés là-bâs, lâ, p'is j'ai po'gné mon lit' p'is j' l'ai farmé en deux, p'is j'ai défait' çâ, vous savez, j'ai fait' çâ en rêve. B'en, c'st enne affér' de r'guien à briser, in lit', hein ! On bris' çâ, i' dit, c'ést pâs long ! P'is b'en... Mé', i' dit, réell'ment, j' me rappell' pâs d' mon rêv' pâ'-en-tout' ! »

L' géant ést dan 'a port' p'is qu'i' écout' parler d' çâ, p'is du lit', p'i' i' sé't b'en, lui, quoi c' qu'i' â fait avec la cann' de fer. « P'i' i' dit qu'i' ést brisé in peu ! I' ést gu'ien qu' brisé in peu, in coup d' cann' de minme ! I' s' trouv' brisé in peu ! Oué ! L' géant dit, i' é' 'ien qu' brisé in peu avec in coup d' cann' semblab'e ! I' a dit, j' sé's b'en pâs quoi c' qu'on vâ fére avec, pour s'en débarrasser !

— Oué ! B'en, i' a di' au géant, lâ, i' a dit, j'ai eu b'en... j'ai tout' pensé mon affére, c'tte nuit', par 'hemp'e... hier soèr, i' dit, j' me su's pâ' endormi t'ut suite. J' me su's t-endormi târd pâs mal. P'i' i' dit, lâ, j'ai tout' réfléchi mon affére...

34. *Couverte* : Couverture de lit.

— Puis, le roi dit, quell' sort' de décision qu' t' âs pris ?

— Ah ! j'ai décidé de m' marguier ! M'âs prend' la mo'quié du roéyaume, m'en vâs m' marguier, m'âs rester tranquille ; j' voéyag'rai p'us, j' cré's b'en !

— Ah ! le roi dit, c'ést correck, çâ, par 'hemp'e ! Çâ, c'ést d' ton affére ! »

Fa't qu'... quand on voét Monsieur Quatorz' décidé de s' marguier, faut b'en... faut b'en l' marguier. Faut pâs l'insulter. I' veut s' marguier ! C' fa't qu'on marie Monsieur Quatorze avec la princesse, p'is lâ, on gu'i â donné sa pârt d'héritag' qu'on gu'i ava't promis.

Monsieur Quatorze â resté lâ. P'is j' sé's pâs comment ça été depu's c' temps-lâ, par 'hemp'e !

4 — MORIBOND

Il était, une fois, dans une grande ville, un cultivateur qui assumait la fonction de fermier du roi, comme on pourrait dire. Entouré d'une nombreuse famille, il demeurait avec sa femme et le cadet de ses fils. Ses autres fils s'étaient éparpillés à droite et à gauche, pour gagner leur vie, à l'âge de vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre ans.

Restait à la maison, avec le père et la mère, le cadet, âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, et que l'on jugeait simple d'esprit. Il s'était toujours montré moins intelligent que les autres. Il se tenait coi à la maison, et ne travaillait pas. On l'avait surnommé Moribond, parce qu'il était de constitution faible, simple d'esprit et rempli de tous les défauts qu'on peut trouver chez un homme.

Ses frères partis de la maison, Moribond se lève, un bon matin, et dit à son père : « Moi aussi je veux m'en aller !

— Où vas-tu aboutir ? demande le père, en riant.

— J'aboutirai à une contrée habitée où je pourrai trouver un travail qui me permette, à moi aussi, de gagner ma vie !

— Mais quel métier vas-tu exercer ? demande le papa ; tu ne sais rien faire ! Tu n'as jamais travaillé ici, sur la ferme. Que vas-tu faire ?

— Je ferai comme les autres ; si je ne sais pas faire tel travail, je l'apprendrai ! »

Le père ne porte pas trop attention au plaidoyer de Moribond. Il revêt ses habits de travail, et va rejoindre sa besogne, laissant son cadet sans réponse. Le père se sentait passablement triste à la pensée de travailler seul depuis le départ des aînés qui lui apportaient une aide précieuse.

Une fois que le père est parti, Moribond aborde sa mère : « Moi aussi, je veux quitter la maison !

— Mais où iras-tu ? de questionner la mère.

— J'ai appris que dans une ville très éloignée, vit un roi, père d'une princesse qui est affectée d'une maladie assez difficile à nommer. La princesse est muette. Ce roi est fabuleusement riche. Il a promis sa fille en mariage, sa fortune et son royaume à celui qui réussirait à faire parler sa princesse.

— Et tu crois que tu pourras faire parler la fille du roi ? Tu n'as jamais fréquenté l'école. Tu es ignorant et tu n'as pas l'intelligence très développée. Que feras-tu là-bâs, sinon faire rire de toi ? Et n'oublie pas, mon garçon, que le roi a aussi fait une menace : celui qui ne réussirait pas à faire parler la princesse serait emprisonné à vie !

— Quelle différence ? Obtenir la princesse ou moisir en prison ? Je le suis, emprisonné, ici ! Je suis toujours dans la maison, sans bouger, sans faire quoi que ce soit ! De plus, vous vous moquez de moi ; vous faites de moi un bouffon, je passe pour un arriéré ! Alors, en prison ou ici, je ne vois pas beaucoup de différence ! »

La mère ne prolonge pas davantage la discussion. Le soir, quand le père s'attable pour souper, la mère lui résume sa conversation avec Moribond. Le père commence de nouveau à rire. « Lâcher Moribond sur la route ? Tu sais bien qu'il est impossible de laisser ce débile mental s'en aller seul sur la route ! Il va se trouver sans tarder en état d'arrestation pour mauvaise conduite et il aboutira en prison. Je m'oppose carrément à le laisser partir !

— Eh bien ! mon mari, arrange-toi avec lui, mais il est bien décidé à nous quitter. Il veut prendre le chemin et s'en aller ! »

Le père clôt vite cette conversation. Pendant la soirée, Moribond ne souffle pas un mot de son projet de départ ; le père ne parle guère plus.

Le lendemain matin, Moribond se lève assez tôt. Pendant le déjeuner, le garçon dit à son père : « Je suis décidé à m'en aller. Donne-moi mon héritage, comme tu l'as fait pour mes frères ; donne-moi ce qui me revient et je vais m'en aller !

— Mais, répond le père, en riant, quelle sorte d'héritage espères-tu avoir ? Tu n'as jamais travaillé de toute ta vie ! À tes frères, j'ai donné le peu d'argent que je possédais, parce qu'ils ont travaillé. Ensuite, à leur âge, ils doivent vivre par eux-mêmes et penser à fonder un foyer. Mais toi, tu n'as rien gagné sur la ferme. Nous t'avons nourri et habillé du mieux que nous avons pu. Nous y allions pauvrement, mais nous te logions à la maison. Je considère que je ne te dois rien !

— Que vous me donniez un héritage ou non, je vais tout de même quitter la maison !

— Pars tout de suite, si tu veux ! »

Le père croyait vraiment que Moribond ferait une brève course au village, mais qu'il reviendrait bientôt à la maison. Cette sortie calmerait son désir de fugue. D'après le père, Moribond est un arriéré mental dont les idées fixes ne doivent pas être combattues d'une façon trop brutale. Le père pense que l'affaire se réglera d'elle-même.

Moribond était heureux, puisque son père lui avait donné la permission de partir, s'il le désirait. Le fermier s'en va à son travail. Moribond profite de l'absence de son père pour aborder sa mère : « Prépare-moi un petit sac de galettes. Je m'en vais !

— Comme tu le voudras ! » répond la maman.

Celle-ci avait eu connaissance de l'entretien du fils et du père. Elle prépare à son cadet un sac de galettes pendant que Moribond déniche, sous les combles, un chapeau de paille et une vieille paire de chaussures. Il passe une vieille paire de pantalons de toile, et, quelques instants plus tard, Moribond prend la route et s'éloigne de la maison paternelle.

Le jeune homme marche toute la journée, aussi longtemps que le lui permettent ses forces. À la tombée du jour, il débouche sur une route qui avait servi à l'exploitation forestière en pleine forêt. Ne sachant trop où il est rendu, le voyageur s'appuie à un arbre après avoir mangé quelques galettes et sombre dans le sommeil jusqu'au lever du jour. Dès que le soleil paraît, Moribond se réveille, prend encore quelques bouchées de nourriture et poursuit son voyage. Il marche encore toute la journée.

Quand le soleil s'approche de l'horizon, Moribond se met à réfléchir. « Il va falloir que je me trouve un endroit pour passer la nuit ! »

Loin de chez lui, maintenant en plein bois, seul, il devient inquiet. C'est son premier voyage hors de la maison. Où couchera-t-il ? Il pense aux bêtes féroces de la forêt. Les imaginations, les souvenirs, les idées lui trottent dans la tête. Il marche, tout en pensant à son problème de trouver un endroit convenable pour coucher. Soudain, il aperçoit, à une certaine distance, une bâtisse qui ressemble à un château. Il s'arrête et scrute du regard ce bâtiment. « Serait-ce un château ? se demande-t-il. Je vais tâcher d'aller loger dans cette bâtisse. Du moins, je vais en faire la demande ; si l'on me refuse, je me rendrai plus loin ! On n'en parlera plus ! »

Moribond gagne le château et frappe à la porte. Il ne reçoit aucune réponse... Il frappe une seconde fois ; aucune réponse ! Une troisième fois, il frappe. Pas de réponse ! « Ah ! se dit Moribond, quand on ne répond pas, on donne la permission d'entrer ! » Il pousse la porte et fonce dans le château.

Il ne voit personne, ne rencontre personne, n'entend pas parler, n'entend absolument rien. Il se dit à lui-même : « Moi, quand je suspends mon chapeau quelque part, je suis chez moi ! » Il suspend son chapeau à un crochet derrière une porte. Il se sent chez lui.

Il suit un petit couloir et arrive à une salle, une salle à manger. Il y découvre une table, des armoires et des chaises. Il prend place sur l'une d'elle et attend. « Si personne ne se montre, pense-t-il, je fouillerai dans les armoires pour me trouver de la nourriture, et je vais manger. Le poêle chauffe, tout est normal dans le château, je ne puis croire que les propriétaires soient absents et que tout se fasse par enchantement. C'est impossible ! »

Confortablement assis sur sa chaise, Moribond remarque du tabac sur une table, à sa portée. Il se sert de tabac et fume. Il se sent aussi à l'aise que chez lui.

Pendant qu'il fume, une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans arrive et s'approche de lui. « Bonjour, Moribond ! » Il la regarde, tout en se demandant comment il se fait que cette fillette le connaisse, elle, une inconnue. « Où m'as-tu vu, toi ? demande le jeune voyageur.

— Il y a bien longtemps que je te connais ! répond la fillette.

— Tu m'embarrasses un peu, toi ! continue Moribond. Moi, je ne te connais pas ; je ne t'ai jamais vue. D'où viens-tu donc ?

— Ah ! répond la fillette, je suis d'ici ; je demeure dans ce château !

— Moi, repart Moribond, je demeure loin d'ici et c'est la première fois que je mets les pieds ici. Je ne te connais pas du tout ! Je ne t'ai jamais vue !

— Même si tu ne me connais pas, soutient la jeune fille, moi, je te connais ! Et où vas-tu dans cette direction ?

— Je ne le sais pas moi-même, riposte Moribond. J'ai pris le chemin et j'ai marché ; depuis deux jours je n'ai cessé de marcher. Hier soir, j'ai couché dans la forêt. Ce soir, je me préparais à coucher de nouveau au pied d'un arbre, et soudain j'ai aperçu ce château-ci et j'ai décidé d'y entrer. J'ai frappé, personne ne m'a répondu. Je suis entré quand même, et j'ai suspendu mon chapeau à un crochet en disant que, là où je suspends mon chapeau, je suis chez moi. Je me suis assis ici, et tu es la première personne que je rencontre ! Es-tu toute seule ici, toi ?

— Oui, je suis toute seule, c'est-à-dire, seule avec mon père et ma mère qui, eux, restent dans une chambre. Ils ne sortent pas, à cause de leur grand âge... Et toi, as-tu soupé, Moribond ?

— Non, je n'ai pas soupé, mais je voudrais bien manger pour calmer ma faim. J'ai mangé seulement de la galette depuis deux jours, et je commence à en avoir assez de cette galette !

— Ah ! je vais te préparer à souper en un moment ! »

La jeune fille brasse le poêle et prépare un bon souper à son visiteur. Moribond s'assoit à table pour manger. La demoiselle va s'asseoir près de lui, le prend par le cou, se met à le caresser et à multiplier les gestes affectueux à son égard.

Moribond n'avait jamais été traité avec tant de tendresse ni de douceur. « Je crois que je vais rester ici, se dit-il. Cette jeune fille, je ne l'ai jamais vue, mais elle ne me quitte pas. Une vraie mouche ! Je ne puis la chasser... »

La jeune fille tire Moribond de son rêve. Où as-tu l'intention de coucher, ce soir, Moribond ?

— Je n'en sais rien ! J'étais arrêté ici pour y coucher. Mais si vous ne pouvez me loger, je vais reprendre ma route !

— Tu vas coucher ici, certainement ! affirme la jeune fille. Nous avons assez peu de visiteurs, ici ; on tient à garder ceux qui nous arrivent !

— Ah ! je suis bien content ! Je préfère coucher ici plutôt que dans la forêt ! »

Moribond prend son souper. Le repas terminé, la fille dessert la table, puis va s'asseoir près de Moribond. À nouveau elle se met à le cajoler et à l'embrasser. Le voyageur ne s'est jamais senti si heureux. C'est toute une révélation pour lui. Il ne s'était jamais éloigné de ses parents. Il nage dans le bonheur.

Dix heures sonnent à l'horloge, et la demoiselle avertit son ami que c'est l'heure du coucher, au château. « C'est une bonne idée, de repartir Moribond ; je me sens un peu fatigué. J'ai bien mal dormi la nuit dernière ! »

La fillette conduit Moribond dans la chambre des visiteurs. Celui-ci est émerveillé de se trouver dans une chambre où tout est de soie et de satin, une chambre munie de lits d'un luxe inouï. Moribond est presque découragé devant cette richesse qu'il n'a jamais connue chez ses parents, de la classe pauvre. Il se trouve dans un appartement de prince, lui, Moribond, vêtu d'une petite culotte et d'une mince chemise de toile, un attirail de pauvre. Il ouvre de grands yeux et se sent gêné de coucher dans ce lit luxueux. Il a l'impression d'aller contre le sens commun. La fillette a maintenant tourné le dos et est repartie.

Finalement, Moribond se dit : « Quoi qu'il en soit, elle m'a conduit ici pour me faire coucher ; le lit est là pour quelque chose ! » Il se déshabille et se met au lit. Il s'endort et se réveille le lendemain matin vers neuf heures. Il fait sa toilette et descend à la cuisine. La demoiselle est déjà là et lui adresse la parole : « Bonjour, Moribond ! Tu as bien dormi ?

— Ah ! j'ai passé une nuit... une nuit merveilleuse. J'ai dormi, dormi... j'ai l'impression que je viens à peine de me coucher. Je viens d'ouvrir les yeux ; il est neuf heures !

— Franchement, Moribond, tu as fait la grasse matinée ! Ici, nous sortons du lit un peu plus tôt !

— Vous, vous n'êtes pas aussi fatigués que moi, ruiné, usé à mort !

— Ah ! ce n'est pas grave ! Je vais te préparer à déjeuner et tu vas manger ! »

Pendant qu'elle lui prépare à déjeuner, Moribond ne quitte pas la jeune fille du regard. Il la trouve adorablement jolie et se prend à l'aimer. Mais...

Le déjeuner est servi ; le visiteur s'assoit à table. La fille vient s'asseoir près de lui et se met à le flatter et à l'embrasser. Moribond ne sait plus s'il doit s'en aller ou rester. Mais après le déjeuner, il décide de partir. Peu avant le départ du voyageur, la fillette lui dit : « Avant que tu ne me quittes, j'aimerais t'offrir un petit souvenir de ton passage

chez nous. Parce que tu as logé ici, tu serais peut-être heureux de recevoir un petit souvenir de moi ?

— Ah ! certainement, j'en serais très heureux ! »

Elle va chercher une petite nappe carrée de trente centimètres de côté et la lui présente. « Tiens, mets cette nappe dans ta poche. Elle est à toi !

— Mais que veux-tu que je fasse de cette petite nappe ? demande Moribond.

— Je ne peux te donner de cadeau trop encombrant qui t'incommode au cours du voyage. Cette petite nappe n'est pas lourde et ne t'embarrassera pas, même si tu voyages à pied. Partout où tu iras, tu pourras obtenir tout ce que tu souhaiteras par la vertu de cette petite nappe. À l'heure du repas, par exemple, tout ce que tu souhaiteras en fait de nourriture, tu l'obtiendras ! Tu n'auras qu'à étendre ta nappe, et tout ton menu va tomber sur la nappe comme par enchantement ! »

Moribond se dit intérieurement : « En voilà une chose pratique pour un voyageur ! La nourriture ne me coûtera pas cher, si je n'ai qu'à la souhaiter ! Tant mieux ! »

Moribond glisse la nappe dans sa poche et quitte le château, chagriné de devoir s'éloigner de cette fillette jolie, débrouillarde et qu'il avait commencé à aimer ! Mais il lui faut continuer son voyage ; il lui est impossible de s'arrêter là. Il reprend sa route...

Le midi, il arrive à un ruisseau. Il tire sa petite nappe et se dit : « C'est le temps d'utiliser ma nappe ! » Il étend sa nappe et prend quelques instants à souhaiter les mets qui lui viennent à la mémoire. Tous ces mets tombent à l'instant sur la nappe. Il ne sait pas d'où ils viennent, il ne sait qui les lui a apportés. Il ne sait rien, mais il voit devant lui un bon repas chaud, des mets fumants. « Quelle bénédiction, s'écrie-t-il, pour un voyageur ! Il n'y a rien de plus pratique ! Cette nappe réduit de beaucoup le coût d'un voyage ! »

Moribond mange abondamment, puis replace soigneusement sa petite nappe dans sa poche et reprend la route.

Au soleil couchant, Moribond se dit : « Cette nuit, je vais certainement coucher dans la forêt. Je ne puis faire autrement ; ce soir, je couche en pleine forêt ! Je ne trouverai pas partout un château comme celui d'hier ! Hier soir, j'ai dormi dans une belle bâtisse... j'ai causé avec une jolie petite fille... » Et que d'autres souvenirs lui reviennent à la mémoire !

Mais pendant qu'il jongle ainsi, il aperçoit à une distance respectable, une autre sorte de château, une grosse bâtisse, une élégante demeure. « Oh ! s'exclame le voyageur, je vais aller demander à loger dans cette maison. C'est peut-être un cultivateur ? Je n'en sais rien ! »

Il gagne la grosse maison et frappe à la porte. Personne ne vient répondre ! Il frappe de nouveau... Aucune réponse ! Il frappe une troisième fois... Aucune réponse !

Moribond reprend son dicton : « Quand on ne reçoit aucune réponse, on peut entrer ! » Il entre, referme la porte, suspend son chapeau à un crochet et se redit : « Là où je dépose mon chapeau, je suis chez moi ! »

Il répète à peu près les mêmes gestes que la veille. Il passe dans une sorte de salle à manger ; il y trouve une table, des chaises et un poêle rempli de feu. Il regarde le local et se dit : « Je suis assez confortable ici ; il fait chaud, j'y serai en paix aussi longtemps que l'on ne me mettra pas à la porte ! Comme il est un peu pressé par la faim, il pense à sa petite nappe, mais il se dit : « Je vais attendre un peu ! Il est possible que quelqu'un se montre ! »

En effet, ce n'est pas une fille qui arrive, mais deux filles. Elles s'approchent et lui disent : « Bonsoir, Moribond !

— Bonsoir ! répond le voyageur.

— Où vas-tu, Moribond ? D'où viens-tu ? »

Les questions s'entrecroisent... Moribond leur raconte qu'il a quitté la maison paternelle pour chercher aventure et gagner sa vie. « Maintenant, je me dirige vers une grosse ville pas très éloignée d'ici. Là se trouve une princesse qui ne parle pas depuis deux ou trois ans. Son père, le roi, l'a promise en mariage à celui qui la fera parler ; il a aussi promis sa fortune et plusieurs autres récompenses. Je vais tenter de faire parler la princesse. « Penses-tu pouvoir la faire parler ? demande l'une des filles.

— Je n'en sais rien ! Je vais essayer ; je ferai comme les autres. Si elle ne parle pas, c'est son affaire ! Elle n'a qu'à se la fermer, c'est tout ! Si elle ne veut pas parler, je n'y suis pour rien, moi ! Et que veux-tu que je fasse, si elle s'entête à ne pas parler ? Et qu'est-ce que ça me fait, au fond ?

— Mais, tu sais bien, Moribond, que si tu ne réussis pas à faire parler cette princesse, tu vâs être emprisonné pour la vie !

— Emprisonné, emprisonné ? La belle affaire ! Si je vais en prison, on va me nourrir, on va me loger, je vais vivre tranquille...

— Ah ! fais à ton goût, Moribond ! Mais, au fait, as-tu soupé ?

— Non, je n'ai pas soupé ! »

Les deux filles commencent à lui préparer à souper. Tout se fait rapidement. L'une dresse la table, l'autre fait cuire le souper, et Moribond s'assoit à table. Les deux filles se faufilent près de lui. L'une l'embrasse sur une joue, la seconde l'embrasse sur l'autre. Les deux le tiennent par le cou. Le voyageur se dit à lui-même : « Les gens sont énormément affectueux ici ! Je suis tenté de rester ici ! Si je proposais à ces jeunes filles de demeurer avec elles, peut-être accepteraient-elles ? »

Mais la timidité l'empêche de formuler sa proposition. Le souper terminé, les filles enlèvent la vaisselle de la table ; Moribond veille en compagnie des deux hôtesses.

Vers dix heures, elles s'adressent à leur visiteur : « Pour nous, c'est le temps d'aller au lit ! À dix heures, nous devons nous coucher ! Nous allons aller te conduire à ta chambre ! »

Elles partent toutes les deux et précèdent Moribond en direction de sa chambre. Le jeune voyageur se retrouve dans un appartement à peu près semblable à celui où il a dormi, la veille : des soieries, du satin, un lit d'un luxe extraordinaire ! Moribond hésite encore un peu à utiliser ce lit. Mais, la veille, il avait bien dormi dans la luxueuse chambre. Il se sent un peu moins timide. « Je vais encore passer, se dit-il, une excellente nuit, j'en suis certain ! »

Moribond enlève ses habits et se glisse dans le lit et s'y installe pour la nuit. Il dort à poings fermés jusqu'au lendemain matin, sans se réveiller, sans avoir connaissance de quoi que ce soit.

Le lendemain matin, il se lève vers huit heures trente, et fait sa toilette, une toilette assez simplifiée, quand on n'a qu'un chapeau de paille, un pantalon et une chemise de toile ! Il sort de la chambre, se lave soigneusement et descend à la cuisine où les deux filles l'attendent avec un déjeuner préparé. Moribond s'attable et déjeune pendant que les filles le tiennent par le cou, l'embrassent tantôt sur une joue, tantôt sur l'autre, chaque hôtesse cherchant à s'approprier le visiteur.

Moribond est heureux à s'en sentir le cœur léger. Il n'a jamais connu cette sensation, naturellement. Il ne s'est jamais éloigné de ses parents... « Que je serais heureux ici, se dit Moribond, si ces filles voulaient me garder ! »

Mais les hôtesses en arrivent à la question grave : « Est-ce que tu continues ton voyage, Moribond ?

— J'ai bien l'intention de m'en aller, mais si vous voulez me garder, je vais rester !

— Ah ! non, non ! nous ne logeons les gens que pour peu de temps ! Nous t'avons logé une nuit, c'est raisonnable ; on t'a donné à manger, c'est normal ! Nous aurons peut-être l'occasion, plus tard, de te rendre les mêmes services. Mais...

— Je comprends ! » leur dit le voyageur.

Moribond fait ses préparatifs en vue du départ. Soudain, l'une des jeunes filles vient lui remettre une petite bouteille de boisson alcoolique, une bouteille de dix centimètres de longueur et de la grosseur d'un doigt. « Tiens ! Moribond, accepte ce petit souvenir ! Il n'est pas gros, mais il peut facilement se glisser dans ta poche. Comme tu es en voyage, il faut que ton bagage soit restreint pour ne pas t'embarrasser. Cette bouteille contient de la boisson alcoolique. Tu pourras en goûter de temps en temps, si bon te semble.

— Ah ! confesse Moribond, je n'ai jamais consommé de boisson forte au cours de ma vie. Chez moi, je travaillais sur la ferme. À ce que je vois, il n'y a pas assez de boisson dans cette bouteille pour remplir les quelques dents creuses que j'ai dans la bouche !

— Ne crains pas... ne crains pas ! s'exclament les deux filles ; bois-en autant que tu voudras, tu pourras donner une consommation à tes amis aussi souvent que tu le désireras. C'est une bouteille inépuisable ! Même si tu prends beaucoup de boisson, la bouteille est toujours pleine ! « Diable ! pense Moribond, voilà un cadeau très pratique ! » Le voyageur glisse la petite bouteille dans sa poche, souhaite le bonjour à ses hôtesses et reprend la route.

Il parcourt une bonne distance, et, à midi, il s'arrête pour dîner. Il tire sa petite nappe et souhaite encore obtenir les mets qui composeront son repas. Puis, il pense à sa petite bouteille. « Je vais vérifier ce qu'elle contient ! » Il prend une bonne gorgée du contenu de sa bouteille. C'est fort, mais c'est excellent ! Il veut se rendre compte, en inclinant la bouteille, si elle s'est vidée. La bouteille est encore pleine ! « Je ne peux pas croire que j'en ai pris ! s'écrie Moribond. J'en prends une autre gorgée ! » Le voyageur prend un autre coup ; la bouteille est encore pleine !

Comme le jeune homme n'a jamais consommé de boisson forte, il est peu habitué à l'effet de l'alcool. Quinze ou vingt minutes plus tard, Moribond commence à chambranler passablement. « C'est bon en diable ! s'écrie Moribond. Je ne croyais pas que cette boisson fût si agréable ! » Il absorbe une autre gorgée d'alcool et se dit : « Maintenant, il faut que je reprenne ma route ! »

Moribond ramasse sa nappe et la glisse dans sa poche à côté de la petite bouteille. Il reprend ses jambes à son cou et marche, en se racontant des histoires. Même s'il est seul sur la route, il raconte ses histoires comme à un gros auditoire.

Bientôt, Moribond s'assoit, tire de nouveau sa petite bouteille, prend une gorgée de boisson alcoolique, et replace sa bouteille dans sa poche. À ce moment, Moribond a le cœur à la joie. Tout lui sourit.

Quand le soleil commence à baisser, la température n'est pas trop chaude, Moribond, encore un peu pompette, se sent tout de même joyeux. Il pense de nouveau à la façon de passer la nuit. Il est encore en pleine forêt. Va-t-il falloir passer la nuit au pied d'un arbre ? « Il me faut me trouver un lieu pour coucher ! » se dit Moribond. Il continue sa marche. Soudain, il aperçoit une bâtisse à peu près semblable à celle des autres soirs. « En voici encore une ! s'écrie-t-il. Encore une maison dans ces parages ! Ah ! je rentre coucher ici. J'ai toujours été bien reçu dans ces sortes de maisons ! »

Moribond tire sa bouteille et se mouille encore le gosier une couple de fois. « Je suis à l'aise maintenant ! Les affaires vont bien ! répète le voyageur. S'il y a des filles ici, ce soir, je vais bien passer mon temps ! Aujourd'hui, je ne suis pas si timide qu'hier et avant-hier soir ! »

Le voyageur frappe à la porte de la demeure comme il a fait les deux autres soirs. Il frappe jusqu'à trois fois. Comme il ne perçoit aucune réponse, il ouvre la porte en disant : « Ici, je suis chez moi ! Je suis chez moi ! » affirme-t-il en suspendant son chapeau à un crochet.

Moribond prend une autre gorgée de boisson et se sent passablement ivre, mais il ne perd pas son assurance. Il a du plaisir en abondance, il se raconte des histoires et nage dans l'optimisme.

Il part à la recherche d'une cuisine ou d'une autre salle. Il parvient à un appartement où il découvre un poêle et une table. C'est une cuisine ! « C'est ce que je cherchais ! » se dit-il. Je suis satisfait. J'espère que quelqu'un va passer par ici bientôt ! J'ai hâte de voir qui va se présenter ! »

Il aperçoit des cigares. Il en prend un, l'allume et commence à fumer. Soudain, une fille ! « Bonsoir, Moribond ! » Le voyageur lève les yeux ; il est en face d'une fille plus jolie que les deux rencontrées la veille. Une belle et grande fille ! « Bonsoir ! lui dit Moribond.

— D'où viens-tu ? demande la fille.

— D'où je viens ? Mais de chez moi !

— Où est-ce chez toi ?

— Je ne le sais pas plus que toi ! Cherche et quand tu l'auras trouvé, tu me le diras ! »

La fille commence à rire. Tout à coup, une autre fille se joint au groupe. « Bonsoir, Moribond ! » dit-elle.

Le voyageur lève la vue pour vérifier si ce ne sont pas les deux filles du château précédent, mais il se rend compte que celles-ci ne ressemblent pas du tout à celles de la veille. Elles sont plus jolies. « En voilà encore deux autres qui semblent bien gentilles ! »

Moribond est ivre, mais il est heureux. « As-tu soupé, Moribond ? demandent les filles.

— Non, je n'ai pas soupé ! J'attends que vous me donniez à manger ! »

Moribond était devenu moins timide. Un voyageur se dégêne assez facilement... « Ah ! annoncent les filles, nous allons préparer ton souper rapidement ! »

Pendant ce bout de conversation, une autre fille arrive sur les lieux, un peu plus jeune que les autres, celle-ci ! « Bonsoir, Moribond !

— Bonsoir ! répond Moribond. Sainte vie ! Vous formez un bon groupe, ici, vous autres !

— Nous sommes trois ! réplique la troisième fille. Et toi, comment vas-tu ?

— Je vais on ne peut mieux ! »

Moribond tire sa bouteille de sa poche donne quelques gorgées de boisson à chacune, en prend lui-même une bonne quantité pour se débarrasser d'un reste de timidité. Les trois filles travaillent maintenant à préparer le souper du visiteur. Les

trois se divisent la besogne : l'une prépare la table, l'autre le souper ; la troisième fait un autre travail. Le souper est prêt cinq minutes plus tard.

Moribond se place à la table. Les filles ne le lâchent pas d'une semelle. L'une se tient debout derrière la chaise du convive et le tient par le cou ; l'autre l'embrasse sur une joue ; la troisième, sur l'autre joue... Moribond doit s'ingénier pour manger. Il est passablement embarrassé par les cajoleries des filles.

Tout en mangeant, Moribond prend un coup de boisson ; la gêne l'a totalement quitté. Les affaires vont à merveille. Il a du plaisir, il conte des histoires pour renchérir sur celles des filles.

Quand Moribond a fini de souper, les filles libèrent la table, lavent la vaisselle, remettent tout en place. Puis, l'une d'elles s'assoit sur les genoux du visiteur, les deux autres l'encadrent et la conversation va bon train. On cause jusqu'à onze heures ou minuit. Les filles s'informent d'où vient le voyageur, où il entend aller, ce qu'il va faire, autant de questions que l'on pose à qui mieux mieux.

Moribond répond sans hésitation à toutes les questions. Tout à coup, les filles annoncent : « Maintenant, il nous faut nous coucher ! Autrement, notre père va nous gronder ! Nous ne sommes pas habituées à nous coucher à une heure si tardive !

— Où est-il ce père-là ? demande Moribond.

— Il est en haut, dans sa chambre, en compagnie de notre mère. Ici, quand on veille tard comme ce soir, le rythme de notre programme en est tout dérangé !

— Eh bien ! continue Moribond, il n'y a rien de grave là-dedans ! Qu'il vienne m'avertir, votre père ! Je vais l'engueuler sans aucune crainte ! »

À ce moment, Moribond était passablement ivre et ne savait pas s'arrêter, ni par considération du père ni de la mère. « Tiens-toi tranquille, Moribond ! supplient les filles. Nous allons t'indiquer une chambre ; tu vas aller te coucher, et nous pareillement ! Demain matin, nous continuerons notre conversation ! »

Le voyageur accepte cette décision. Les filles vont lui indiquer une chambre, une chambre à peu près semblable à celles des autres châteaux visités l'avant-veille et la veille. C'est un appartement contenant un lit et un ameublement encore assez luxueux. Elles lui souhaitent le bonsoir, lui donnent un baiser et toutes les trois regagnent leurs chambres.

Moribond a le cœur léger et laisse son imagination papillonner sur toutes les sortes de sujets. Les filles sorties, Moribond enlève ses habits, se couche et s'endort sous l'effet d'une grande fatigue.

Le lendemain matin, Moribond se réveille assez tôt, vers six ou sept heures. Il se lave, sort de sa chambre et va rejoindre les trois filles en train de lui préparer à déjeuner. Moribond prend son repas un peu dans les mêmes circonstances que la

veille. Les filles répètent leurs questions du soir précédent : « Veux-tu bien nous dire, Moribond, où tu t'en vas ?

— Je m'en vais dans une ville dont j'ignore le site, une ville que je n'ai jamais visitée ! Le roi de cette ville a une fille muette et il a fait une promesse solennelle : Celui qui fera parler sa princesse la recevra en mariage, en plus de la couronne, du royaume, de sa fortune, de son trésor et je ne sais trop quoi encore ! Moi, je vais essayer de la faire parler !

— Mais crois-tu, demandent les hôtesses, crois-tu que tu pourras la faire parler ? Cette princesse n'a pas parlé depuis dix ans ; les médecins l'ont soignée, ont essayé tous les remèdes sans jamais pouvoir lui rendre l'usage de la parole ! Crois-tu réussir, toi ?

— Si elle ne veut pas parler, elle n'a qu'à continuer à se taire ! C'est très simple !

— Mais, Moribond, ajoutent les filles, tu risques de te retrouver en prison ! On ne sait jusqu'où le roi peut aller dans le domaine du châtiment !

— Il me punira, s'il veut, réplique Moribond ; moi, je ne m'en porterai pas plus mal ! »

Les filles tentent de détourner Moribond de son projet, mais le voyageur s'en tient à sa propre décision. Il veut se rendre chez le roi et il ira ! Malgré l'assurance du jeune voyageur, les filles n'ajoutent pas foi à ses déclarations.

Le repas terminé, Moribond cause quelque temps avec les trois hôtesses et fait mine de se préparer au départ. « Arrête, lui disent-elles, nous voulons te donner un petit cadeau, en souvenir de nous, en souvenir de la nuit que tu as passée sous notre toit ! Nous avons causé ensemble, et si jamais, Moribond, tu reviens à voyager dans nos parages, nous t'invitons à loger chez nous !

— Je reviendrai chez vous certainement ! J'ai été tellement bien reçu ici que j'y reviendrai volontiers ! »

Une des trois filles lui apporte un petit violon d'une vingtaine de centimètres de longueur, un archet, et l'offre à Moribond. Ce dernier regarde ce cadeau et s'exclame : « Je n'ai jamais joué de cet instrument ! Qu'est-ce que je vais en faire, moi ?

— Ah ! c'est facile ! repartent les hôtesses. Toute personne qui touche ce violon, sait en jouer ! Même si elle n'a jamais étudié cet instrument, elle va en tirer les plus belles mélodies, les plus belles pièces de musique ! De plus, toute personne qui entendra le son de ce violon sera forcée de danser, qu'elle le veuille ou non !

— S'il en est ainsi, remarque Moribond, je serai bientôt un bon violoniste !

— Évidemment ! de répartir une fille ; et je te défends d'en douter ! Même si tu n'as jamais touché à un violon, tout ce que tu vas jouer sur celui-ci va être beau et intéressant. Tous les auditeurs vont t'admirer, vont t'aimer, vont être émerveillés. De même, tous ceux qui entendront le son de ce violon ne pourront s'empêcher de danser.

— Ah ! s'écrie Moribond, je vais rire ! Si la princesse, là-bas, ne veut pas parler, elle va être forcée de danser ! »

Moribond glisse ce nouveau cadeau dans sa poche, fait ses adieux aux trois filles, et reprend la route.

Vers midi, il s'arrête de nouveau pour prendre son dîner. Il déploie sa serviette, se souhaite un bon repas, boit un coup à sa bouteille, puis il passe l'archet sur son petit violon. Il est surpris de la beauté des mélodies qu'il tire de son instrument. « Je n'ai jamais entendu rien de si beau ! pense Moribond ; je n'ai jamais été si heureux ! Pour moi, c'est le paradis, même si je marche en pleine forêt ! »

Moribond a toujours l'ambition de se rendre à la ville de la princesse muette. Avant son départ du dernier château, les filles lui ont donné un bon renseignement : « Tu n'es pas très éloigné de cette ville ! Ce soir, tu devrais rejoindre le lieu où tu veux aller, la ville de la princesse malade. Tu devrais t'y rendre ce soir !

— Si je puis me rendre ce soir, pense Moribond, demain, j'irai rencontrer la princesse et constater si elle est jolie ou laide. Si elle n'est pas trop belle, elle ne m'intéresse pas ! Si elle est jolie, j'essaierai de la mériter ! »

Après le dîner, Moribond reprend la route et marche toute l'après-midi. Vers cinq heures, le soir, il aperçoit au loin une grande ville, une ville très bien organisée, une ville qui entoure un château. Moribond ouvre de grands yeux à la vue du château, tire de temps en temps sa petite bouteille, boit une grosse gorgée de boisson et devient à moitié ivre sous prétexte de se dégêner. Il dit parfois à sa bouteille : « Je ne sais trop quoi te demander, mais c'est grâce à toi si je me dégêne ! »

Le voyageur rentre dans la ville, rencontre des gens, cause avec les passants, s'informe à gauche et à droite. Il demande à coucher dans une maison privée. On lui donne à coucher. Le lendemain matin, Moribond fait sa toilette, déjeune et se dit : « Aujourd'hui, il faut que je rencontre le roi, que je sache d'abord où il loge et ensuite que je lui rende visite ! »

Il tire sa bouteille magique, prend deux ou trois grosses gorgées de boisson, se réchauffe un peu et se dirige vers le château du roi.

Au château, c'est un portier qui le reçoit. Moribond lui demande : « J'ai affaire au roi ! Je suis venu dans le but de faire parler sa princesse ! » Le portier regarde ce jeune voyageur ; il est frappé par les culottes de toile grossière, les vieux souliers, le chapeau de paille tout en lambeaux et la vieille chemise de ce visiteur. « Le roi en fera ce qu'il voudra, de celui-là ! » se dit le portier.

Le valet va annoncer au roi l'arrivée du singulier visiteur. Le roi commande au portier de faire entrer Moribond. Ce dernier gagne le bureau du roi, fait une révérence suivant la coutume dont on lui a parlé. Le roi lui adresse la parole : « Qu'es-tu venu faire au château ?

— Je viens, répond Moribond, dans le but de faire parler votre princesse. Vous avez promis la princesse en mariage, votre couronne, votre royaume et votre fortune à celui qui ferait parler votre fille ! Eh bien ! moi, je suis venu la faire parler !

— Crois-tu, demande le roi, que tu vas être capable de la faire parler, toi ?

— Je n'en sais rien du tout ! Quand j'aurai essayé, je le saurai ! Mais avant de tenter de la guérir, il faut que je voie votre princesse ! Je veux voir si elle est jolie, si elle est laide, je veux voir quelle apparence elle a !

— Ah ! reprend le roi, ce n'est pas une laide personne ; elle est plutôt jolie ! »

Le roi fait venir sa princesse après s'être rendu compte du peu d'intelligence de Moribond. Ce dernier jette un léger coup d'œil sur la fille du roi et émet un jugement timide : « Oui, je ne suis pas tellement déçu ! Je vais tenter ma chance !

— Si tu veux prendre le risque de faire parler ma fille, tu pourras la rencontrer demain matin à dix heures. Viens prendre place sur la galerie, à neuf heures. Je ferai disposer un fauteuil pour moi, un autre pour la princesse, et un dernier pour toi. Si tu réussis à la faire parler, tant mieux !

— J'accepte cette rencontre. Comptez sur moi, je serai ici pour dix heures ! »

Le roi veut garder Moribond au château, mais le visiteur refuse l'invitation. « Je veux voir la ville, donne-t-il pour prétexte. Il y a longtemps que je suis venu en ville, et je voudrais prendre une promenade à pied dans ses rues. »

Moribond mentait ; jamais il n'avait mis les pieds dans cette ville, et c'était la première ville qu'il visitait !

Il quitte le château. Il commençait à se dégriser un peu. Il saisit de nouveau sa petite bouteille et y puise une bonne gorgée de spiritueux. Quand vient le temps du repas, il s'écrase dans un coin et mange aux dépens de sa petite serviette. Ensuite, il va d'un lieu à l'autre. Le soir, il se trouve un endroit pour dormir. Le lendemain matin, à neuf heures tapant, comme dirait Séraphin, Moribond attend à la porte du château. Il se rend jusqu'à la galerie, au niveau du toit, y trouve trois fauteuils.

À dix heures, la princesse s'amène en compagnie du roi. Moribond est déjà installé ; le roi va du côté opposé à Moribond ; la princesse s'assoit entre le jeune visiteur et le roi.

Dans la même enceinte, se trouvaient des princes, des barons, des gens de haute classe, venus, eux aussi, dans le but de faire parler la princesse. Ils étaient attirés par la beauté de la jeune fille, par la couronne du roi et les trésors promis. « Maintenant, dit le roi, en s'adressant à Moribond, si tu veux faire parler la princesse, je te donne la parole. Tu disposes de quinze minutes pour la faire parler. N'oublie pas le châtiment réservé à celui qui manque son coup. C'est la prison à vie !

— Que m'importe à moi, la prison à vie ! En quoi croyez-vous que ce châtiment puisse m'intimider ? Moi, je ne suis qu'un pauvre diable ; donnez donc la parole à l'autre monsieur. Je lui cède ma place. Moi, je vais attendre à plus tard. Je n'ai qu'à reculer mon fauteuil et à attendre un peu ! »

Comme le roi n'avait pas beaucoup de confiance à Moribond, il dit : « Entendu ! Je vais donner la parole aux deux nobles qui sont venus faire parler la princesse ! »

Au fond, le roi préférait donner une chance aux autres visiteurs, parce qu'ils étaient des princes ou des gens de sa classe, de son rang.

Le premier prince se présente devant la princesse et lui pose des questions sur une foule de sujets, mais la princesse ne répond pas un seul mot. Elle garde l'attitude d'une statue. Des gardiens surveillent le temps alloué. Les quinze minutes écoulées, ces gendarmes s'emparent du prince et l'entraînent hors du château. Moribond le regarde aller et se fait cette réflexion : « Toi, tu n'as pas été assez intelligent pour réussir ! »

Le roi jette un coup d'œil dans la direction du malheureux prince, mais n'ouvre pas la bouche. Le deuxième noble s'avance, à son tour, et pose à la princesse mille et une questions sur les sujets les plus divers. La princesse reste muette comme une statue. Mais un peu avant que les quinze minutes du noble soient écoulées, Moribond se lève avec la vitesse de l'éclair, ferme ses deux poings et crie à la princesse : « Ma maudite ! Si tu ne parles pas, je vais te frapper ! » Il multiplie les menaces à l'adresse de la jeune fille et lui fait grand'peur. La princesse crie à son père, le roi : « Enlevez-le d'ici ! J'en ai peur ! Il est capable de me frapper !

— Ah ! réplique Moribond, je savais que tu parlerais avant la fin de mes quinze minutes ! »

Le roi est au maximum de l'embarras. Il s'adresse tout de même au prince : « C'est toi qui as fait parler ma princesse !

— Tu n'y es pas ! s'écrie Moribond. Ne confondez pas le prince avec moi ! C'est moi qui l'ai fait parler en menaçant de la frapper ! Ah ! je l'aurais certainement assommée si elle avait continué à se taire ! C'est la peur qui l'a décidée à parler ! Ce n'est pas le prince qui a fait parler la princesse, c'est moi ! »

Le roi n'ose pas prolonger la discussion. Il se rend compte que Moribond a raison. Il rentre au château en compagnie de sa princesse et lui dit : « C'est donc lui qui t'a fait parler en utilisant la peur ! Mais comment se fait-il que tu aies pu avoir peur à ce point ?

— Mais, papa, je craignais qu'il me frappe et me donne la mort ! C'est un faible d'esprit, et il se préparait à me frapper.

— Je te comprends, mais tu n'aurais pas dû parler !

— Croyez-vous que j'allais attendre qu'il me tue avant de songer à ma défense ?

— Tu n'aurais pas dû, quand même ! Maintenant, tu vas épouser un pauvre niais !

— Ah ! réplique la princesse, il n'est pas plus idiot que les autres. Il en est venu peut-être un millier dans le but de me faire parler ; je n'ai jamais voulu parler. Mais celui-ci a réussi à me faire rompre mon silence. Il est plus intelligent que tous ces beaux esprits qui moisissent en prison !

— En voilà une bonne ! s'écrie le roi. Tu es prête à épouser un pauvre arriéré, un pauvre déséquilibré qui court les chemins, habillé de guenilles. Tu préfères pour mari cet imbécile à un prince ou à un fils de roi !

— J'aime autant épouser cet imbécile que d'épouser l'un des autres ! Il a réussi, lui, là où tous les autres ont échoué ! J'ai parlé malgré moi. C'est un signe qu'il est plus intelligent que tous les autres qui ont essayé de me gagner !

— Eh bien ! continue le roi, puisque tu es de cet avis, il n'a qu'à s'approcher... J'ai promis que... je t'ai promise... Maintenant, dit-il à Moribond, tu vas épouser ma princesse et tu vas être couronné roi !

— Jamais, jamais ! de répliquer Moribond. Épouser une femme que je suis obligé de menacer de mort pour la faire parler ? Jamais ! Gardez-la, votre fille !

— Si tu ne veux pas épouser ma princesse, on va te jeter en prison ! Fais immédiatement ton choix : épouser ma princesse et devenir chef du royaume, devenir roi, ou aller finir tes jours en prison !

— J'aime mieux aller en prison que d'épouser cette princesse ! Chaque fois que je désirerai lui parler, je serai obligé de la menacer de mort... Une belle vie, vous croyez ? Ah, non ! Je préfère la prison !

— J'approuve ton choix ! » de repartir le roi.

Le roi était heureux de la décision de Moribond. Il en était même très heureux. Arrivent deux gendarmes qui empoignent Moribond et le renferment dans la prison, une immense construction où sont entassés cent, deux cents, peut-être trois cents prisonniers. Ils forment un groupe considérable. On les nourrit aux pois et au gruau. Il ne fallait pas dépenser de trop grosses sommes pour la nourriture de ces prisonniers. Leur nombre était tellement grand !

Moribond entre dans la prison ; il semble joyeux, il chante. De temps en temps, il emprunte une gorgée d'alcool à sa petite bouteille. Moribond est ivre et voit la vie en rose. Quelques-uns du groupe des prisonniers sont en larmes ; d'autres manifestent une certaine joie. Moribond aborde un malheureux prisonnier qui pleure. « Qu'as-tu à pleurer, toi, espèce de braillard ?

— Ah ! expliquent les autres, toi, tu ne fais qu'arriver. Mais nous qui sommes ici depuis trois ou quatre ans, nous commençons à avoir hâte de sortir de cette prison !

— Et c'est ça qui te fait pleurer, toi ? Voyons ! Tu es bien, ici ! Tu es à l'abri, tu es bien nourri, que peux-tu demander de plus ? Quand on est bien couché, bien nourri et à l'abri, on est bien !

— Oh ! ripostent les prisonniers, ces conditions ne se réalisent pas chaque jour ! Attends, attends, l'ami ! Quand tu seras ici depuis un an, toi, tu ne seras pas aussi optimiste qu'à présent !

— Moribond éclate de rire. Je n'ai aucune inquiétude de ce côté ! Avant un an, je ne ferai plus parti de votre groupe !

— Chanceux es-tu, si tu peux sortir d'ici dans un an ! On ne voit pas pour toi une telle chance à l'horizon !

— Laissez-moi faire ! » s'écrie Moribond.

Le nouveau prisonnier commence à parcourir les rangs et à causer avec les détenus. Il rencontre des gens de toutes races, de toutes les nations, de toutes les classes de la société.

Un bon matin, Moribond se lève et jette un regard sur l'organisation de cette prison. Il voit de longues tables garnies de grands réceptacles semblables à des auges à bestiaux. Les serviteurs du roi vidaient le gruau ou toute autre nourriture dans ces auges à pourceaux, comme nous dirions, et les prisonniers venaient s'y nourrir. « Vous n'êtes pas écœurés, leur crie Moribond, de manger cette ration insipide de gruau ou de pois secs ? Ce n'est pas très appétissant ! Y a-t-il longtemps que vous mangez de ce menu ?

— Il y a dix ans, répond l'un du groupe, que l'on me nourrit de la sorte. Moi, un an, affirme un autre. Je mange de ce triste menu depuis trois ans, déclare un troisième.

— Ne mangez plus de ces malpropretés ! leur crie Moribond. Voulez-vous manger à votre goût ? Venez ici, je vais vous en donner, moi !

— Où vas-tu prendre cette nourriture ? lui demande-t-on.

— Ne vous inquiétez pas de la provenance de ma nourriture ! Une chose est certaine, je vais vous en procurer ! Vous êtes satisfaits ?

— Satisfaits, satisfaits... Mais vas-tu nous en donner ? Tu ne peux porter dans tes poches assez de nourriture pour nourrir un groupe si nombreux !

— Ah ! ne vous inquiétez pas pour si peu ! »

Moribond tire sa petite serviette de sa poche et commence à se promener d'une table à l'autre. Ici, il souhaite une quantité de telle nourriture, là, il en souhaite une autre ; il fait le tour des tables. Il y en a cinq, sept ou peut-être huit. En quelques minutes toutes les tables regorgent de nourriture. Les prisonniers s'assemblent autour des tables et mangent, tout en taquinant Moribond. Ce dernier leur chante une chanson comique, leur raconte une histoire. On l'écoute et on mange.

Le banquet terminé, Moribond donne des ordres à ses compagnons de prison : « Maintenant, dit-il, venez me donner un coup de main. Nous allons recueillir les restes du banquet et nous allons les mettre en réserve pour éviter tout gaspillage. Après cette corvée, nous allons prendre un coup de boisson ! Ne vous inquiétez pas, les amis, nous allons avoir du plaisir ! »

On s'empresse de ramasser les restes de nourriture. « Où vas-tu prendre ta boisson ? demande quelqu'un. Tu sais que tu vas en avoir besoin d'une grande quantité si tu veux en donner un peu à chacun du groupe des nombreux prisonniers !

— Ne vous inquiétez pas de ce détail ! Je vais y voir ! »

Moribond jette un coup d'œil dans la grande salle à manger. Quand il constate que toute la nourriture a été entreposée, il tire de sa poche sa petite bouteille et dit à ses compagnons : « Regardez ici ! Je vais faire une entente avec vous ! Je vous donne une consommation d'alcool, mais il faut que la bouteille me revienne. Pleine ou vide, il faut que je reprenne la petite bouteille. Elle m'appartient. Un peu plus tard, je vous permettrai d'y boire de nouveau.

— Oui, oui ! Mais ta petite bouteille ne pourra pas en satisfaire un grand nombre. Quand le premier se sera servi, il va falloir te la remettre. Elle sera déjà vide ! »

Le premier qui attrape la bouteille, y boit trois ou quatre gorgées, observe attentivement la bouteille... Elle est encore pleine ! Il l'approche une seconde fois de ses lèvres, et y boit à plusieurs reprises, et, une fois rassasié, il la passe au voisin, et ce dernier la passe à un autre, puis à un autre... La boisson fait bientôt son effet. Dans un coin, on se chicane, dans un autre, on chante, on danse, il se produit un vacarme assourdissant parmi les prisonniers. Moribond est fou de joie à la vue de ce spectacle.

Le roi n'était pas très éloigné du local de la prison. Il entend vaguement ce tapage. Une vieille servante, qui était allée porter de la nourriture aux prisonniers comme d'habitude, a connaissance du comportement des prisonniers. Elle revient au château et dit au roi : « Je ne sais ce qui se passe chez les prisonniers, on entend un vacarme inaccoutumé. On se bat, on chante, on se lamente... c'est un mélange de bruits épouvantables. Je n'y comprends plus rien ! C'est la première fois que j'ai connaissance d'une pareille pagaille ! J'ai observé une sorte de changement depuis que vous avez ajouté un dernier prisonnier.

— Ah ! celui-là, c'est un bouffon, un détraqué. Il leur joue la comédie, et les autres prisonniers prennent plaisir à ses blagues ! Ils se désennuient, c'est tout ! »

Après quelques minutes de beuverie, les prisonniers commencent à se réchauffer. Moribond les encourage à s'abreuver encore à la petite bouteille dont le contenu ne s'épuise pas. L'ivresse en gagne un grand nombre. On chante, on raconte des histoires, on se chicane, on finit par s'entendre, mais c'est à n'y rien comprendre ! Moribond jubile à travers ce désordre. Il se frappe dans les mains tout en ricanant.

« Maintenant, les amis, crie Moribond, nous allons organiser un bal. Il y a peut-être longtemps que vous n'avez pas dansé ?

— Moi, dit un prisonnier, je n'ai jamais dansé !

— Ma dernière danse remonte à trois ans ! affirme un autre.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas danser aujourd'hui ! s'écrie Moribond. Il n'y a aucune raison d'être timide ! Nous allons tous danser, d'abord ! Moi, je vais jouer le violon et vous, vous allez danser !

— Moi, je suis infirme ! objecte un autre.

— Incapable de danser, moi, je suis malade ! l'une de mes jambes ne va pas bien !

— Ah ! ce ne sont pas des raisons sérieuses ! proteste Moribond. Tu danseras autant que tu voudras et comme tu pourras ! Le problème est réglé ! Nous allons danser ! Vite, organisons le bal ! Il faut se réjouir ! Fini le temps des larmes ! »

Moribond sort son petit violon, s'assoit sur un banc et joue de l'archet. Tous les prisonniers entrent en danse. Une danse effrénée ! Moribond rit dans sa barbe. Plus il prend plaisir à voir danser ses compagnons, plus entraînante devient la musique du violon ! Les infirmes ne font que sauter de bas en haut pendant que les autres tourbillonnent. Moribond s'amuse comme un enfant, à la vue de ce spectacle.

La servante se dirige vers la prison, un seau de pois secs à chaque main. Elle veut aller remplir les auges destinés à recevoir la nourriture des prisonniers. Elle entend le violon de Moribond. Elle s'arrête pour mieux écouter, puis commence à se dandiner et à danser. « Qu'est-ce qui me prend ? » se demande-t-elle. Elle finit par s'arrêter de nouveau, mais le violon continue de débiter ses mélodies. Plus elle approche de la prison, plus le son du violon s'intensifie. Elle recommence à danser, le corps tout en contorsions. Elle ne peut s'expliquer cette folie soudaine qui la force à danser. Elle se tranquillise un peu et parvient à avancer de quelques pas. Mais tout à coup, les seaux se renversent par terre, et la vieille servante s'accorde au rythme de la mélodie de danse. Elle danse, danse, danse...

Ceci se passait tôt le matin. La reine et le roi se lèvent et jettent un coup d'œil à la fenêtre. Ils aperçoivent la vieille servante en train de danser. Les seaux de pois sont renversés par terre, et la servante se trémousse. La reine dit au roi : « Qu'est-ce qu'elle a, ce matin, elle ? Serait-elle devenue folle ? Regarde-la faire ! Elle ne cesse de sauter. À quelle sorte de jeu elle s'amuse ? Va donc voir ce qui se passe. On ne sait jamais, peut-être a-t-elle trop bu ! »

Le roi garde son habit de nuit, se jette une écharpe sur les épaules, et se dirige vers la servante. Avant qu'il ne puisse s'enquérir de ce qui se passe, le roi entre en danse lui aussi. Il se contente de dire à la servante : « Tu as déjà dansé, moi aussi, je sais danser ! » Ni l'un ni l'autre ne peut s'empêcher de danser. Non seulement le roi n'interdit pas à la servante de danser, mais il danse lui-même !

Moribond aperçoit, par la fenêtre, les deux danseurs qui se trémoussent. Il augmente encore le son du violon pour faire danser davantage le roi et la servante.

De sa fenêtre, la reine aperçoit les sauts et les contorsions du roi et de la servante. « Que se passe-t-il, là-bas ? se demande la reine. Je ne puis croire que le roi ait perdu la tête durant ce court trajet entre le château et la servante ! C'est impossible ! » Elle les observe quelques minutes par sa fenêtre, mais quand elle voit que le comportement du roi a franchi la limite de la dignité, elle aussi, elle se dirige vers les danseurs, après s'être jeté un châle sur les épaules. Arrivée près du roi, la reine entre en danse à son tour. Elle rappelle au roi des souvenirs du passé : « Nous avons déjà dansé ensemble et nous voilà de nouveau en danse ! Ah ! que c'est beau ! »

Mais voilà qu'un incident se produit. La servante, à bout de forces, tombe par terre mais continue à remuer ses pieds, pendant que le roi et la reine dansent autour de la servante épuisée.

Bientôt, le couple royal perçoit un son d'instrument de musique ; les deux danseurs se rendent compte que ce son vient de la prison. À ce moment, Moribond observe les danseurs royaux par la fenêtre et joue le violon de plus belle. Le roi lui crie : « Cesse de jouer ton instrument ! Tu es en train de nous faire mourir !

— Ah ! répond le prisonnier, vous n'avez qu'à vous priver de danser ! Retournez à votre château. Personne ne vous a fait venir, personne ne vous a invités ! Allez-vous-en chez vous !

— Nous ne pouvons retourner chez nous. Nous sommes retenus ici par une force qui nous oblige à danser ! Mais où as-tu appris à jouer le violon, toi ? demande le roi.

— C'est un détail qui vous importe peu ! Actuellement, ce qui est important pour nous, c'est de danser ! On ne vous a pas invités à cette danse ! Vous n'avez qu'une seule chose à faire : vous en retourner chez vous !

— Ne fais pas l'idiot, Moribond, supplie le roi. Cesse de jouer ou tu vas nous faire mourir après nous avoir totalement épuisés !

— Non, réplique Moribond, je ne cesse pas de jouer le violon. Retournez tout simplement chez vous ! »

Le roi continue à sauter. La reine devient tellement épuisée qu'elle n'en peut plus. Elle s'écroule par terre et se contente de remuer un peu. Le roi, à la limite de ses forces, crie à Moribond : « Je te promets de libérer tous les prisonniers, toi y compris ; de plus, je te donne ma princesse en mariage et tous mes biens ! C'est toi qui seras roi, et propriétaire de tout ce que je possède ! Mais cesse d'abord de jouer ton violon !

— Très bien ! riposte Moribond ; j'accepte votre proposition de libérer tous les prisonniers. Quant à votre princesse, je n'en veux pas ! C'est trop difficile de la faire parler ! Je n'en veux pas ! Donnez la liberté à tous vos prisonniers, et je suis disposé à cesser de tirer l'archet !

— Arrête, arrête, Moribond ! Je te promets de libérer mes prisonniers ! »

Moribond dépose son violon, le roi se rend à la prison, et remet tous les prisonniers en liberté.

Moribond a épousé la princesse et a été couronné roi. Je ne sais comment il s'en est tiré. Je ne sais pas non plus s'il joue encore son violon !

MORIBOND
(Héros qui fait parler une princesse)

Récit populaire raconté le 1er juin 1964, à Cap-Chat, Gaspésie, par Gérard Landry (52 ans) qui l'avait appris dans les chantiers de Mont-Louis (Cté Gaspé-Nord) d'un vieux gaspésien.

Enregistrement nº 1678. Conte-type 559 I a (faire parler la princesse) d (objets magiques : nappe, bouteille et violon), II (c'est lui qui refuse la princesse), b, III b (libère les prisonniers, épouse la princesse.)

I' y ava' enn' fois, dan enn' grand' ville encor' de minme, c'éta' in cultivateur, le farmier du roi, comme on dira't par 'zemp'e ; i' â enn' grand' famille, pui' i' â plusieurs enfants. I' y en avè' in parmi 'a gagn' [gang][1] qui éta't plu' innocent[2] qu' lés aut's, d'abord par c' qu'on en jugea't ; i' ava't d' l'air plu' innocent qu' lés aut's.

C' fa't qu' in bon jour, lui, sés frére' ava'ent parti, in l'aut'e, d'in bor' à l'aut'e, tout çâ, pour gagner leu' vie ; p'i' i' étè' assez vieux, vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre ans. C' fa't qu'i' y en ava't deux d' partis, p'is lui, i' éta't seul à méson, p'i' i' travailla't pâs ; i' avè' à peu près dix-huit, dix-neuf ans. C' fa't qu'in bon matin, i' s'ést l'vé, p'i' i' a di' à son pére, i' a dit : « Moé 'tou[3], j' m'en vâs ! »

Son pér' s'ést mi' à rire, i' dit : « Où c' que tu vâ' aller ?

— I' a dit, j' vâ' aller, j' vâ' aller partout ! J' vâ' aller, i' a dit, où c' qu'i' y â du monde, gâgner ma vie, moé 'tou ! »

Le pér' s'ést mi' à dire : « Quoi c' que tu vas fére ? T' âs jama's r'guien fait' de ta vie, t' âs jama's travaillé écitte ; su' 'a terre, t' âs jama's travaillé ; quoi c' c'ést qu' tu vâs fére ?

— I' dit, j' f'rai comm' lés aut's ; si j' sé's pâs travailler, j'apprendrai ! »

---

1. *Gang* (angl.) : Groupe.
2. *Innocent* : Simple d'esprit, niais.
3. *'Tou* (itou) : Aussi, pareillement.

C' fa't que l' pér' 'n n'â pâs fait' trop trop d' différence, p'is, i' s'ést gréyé[4], p'i' i' s'ést en allé à l'ouvrage, p'i' i' â laissé fér' son garçon. I' l'app'la't Moribond, parç' qu'i' éta't chéti', i' étè' innocent, i' avè' à peu près tout's lés défauts qu'on peu' avoèr. Ça fa't que l' pére a parti, p'i' i' s'ést en allé travailler. Ça gu'i f'sa't d' la peine in peu de voèr sés deux aut's garçons partis, lés deux p'us vieux d' la famill' qui gu'i éda'ent. C' fa't qu'i' â laissé Moribond à méson, p'is, après que l' pére â été parti, i' â di' à sa mére i' a dit : « Moé, j' m'en vâs, moé 'tou !

— Sa mére a di' où c' que tu vâ' aller ?

— I' â di' à sa mére, i' dit, j'ai attendu dire, dan enn' vill' b'en éloignée d'icitte, qu'i' y avè' in roi qu' avè' enn' princesse. Ah ! c'st in roi qui ést rich' terrib'e, p'i' i' â enn' gross' fortune, p'i' i' dit, la princesse ést malade, j' sé's pâs trop quoi c' qu'alle â. Ceul'-lâ qui vâ 'a fair' parler, i' dit, a'ra't la princesse en marguiage, p'is la fortune, le royaume.

— C' fa't qu' la femme, sa mér' dit, 'a dit, toé, 'a dit, tu vâs fér' parlé' 'a princesse ? T' âs jamè' été à écol' de ta vie ! T' és t-in ignorant, t' és t-in innocent ! P'i' 'a dit, quoi c' tu vâ' aller fér' lâ, toé ? Tu vâ' aller fér' rir' de toé ! 'A dit, r'marqu' b'en aussi, qu' le roi â dit qu' c'eu-lâ qui f'ra't pâs parlé' 'a princess' que i' étè' emprisonné pour(e) l' restant d' sa vie itou !

— Enn' place ou l'aut'e ! Soit qu' j'eill' [aie] la princesse ou être emprisonné. I' dit, écitte, je l' su's étou emprisonné ; j' su's tout l' temps dan 'a méson, p'i' i' dit, j' grouill' pâs, p'i' i' dit, j' travaill' pâs, p'i' i' dit, j' fa's r'guien. P'is, i' dit, vous r'guiez [riez] d' moé, p'is, i' dit, j' pâss' pour l' bouffon, i' a dit, j' pâss' pour in innocent ! C' fa't qu'i' dit... Lâ, i' a dit, en prison ou écitte, c'st à peu prè' 'a minm' chose ! »

C' fa't qu' la mére a pâs parlé beaucoup. L' soèr, le pére a arrivé, p'i' i' s'ést mi' à 'a tab' pour souper, p'is lâ, la mére â parlé d' çâ in peu au pére. L' pér' s'ést mi' à rire encôre ; i' dit : « On vâ l' lâcher dans l' chemin ? Tu sé's b'en qu'on lâch'ra pâs c't innocent-lâ dans l' chemin ! I' â dit, i' vâ s' fér' prend'e, i' vâ êt'e arrêté t'ut suite, p'is, i' dit, i' vâ prend' lés prisons, i' vâ fér' dés mauvais coups, i' vâ fér' dés choses, i' a dit... j' su's pâs pour lâcher çâ !

— Amanch'[5] çâ à ton goût, mé', lâ, 'a dit, i' veut s'en aller absôlument. Lui, 'a dit, i' veut partir ; 'a dit, i' veut prend'e l' chemin p'is s'en aller ! »

C' fa't qu' le pére â pâs parlé beaucoup. La veillée s'ést pâssée, puis Moribond a pâs di' in mot, lui non plus. C' fa't qu' la nuit' s'ést pâssée, p'is l' lend'mon matin, Moribond éta't d'bout', de bonne heure. L' matin, quant' son pér' s'ést mi' à déjeuner, i' â di' à son pére, i' dit : « Moé, j' m'en vâs ! I' dit, tu vâs m' deunner mon héritag' comm' t' âs fait aux aut's, quoi c'ést qui m'appartient, p'is, i' dit, moé, j' m'en vâs !

4. *Gréyer* (se) : Se préparer, revêtir ses habits, préparer ses outils.
5. *Amancher* : Arranger, planifier, décider.

— L' pér' s' mè' à rire ; quell' sort' d'héritag' tu veu' avoèr ? I' dit, t' âs jama's travaillé d' ta vie. 'És aut's, j' leur's ai deunné l' 'tit peu d'argent qu' j'ava's, parç' qu'i' ont travaillé, p'is, i' dit, i's sont rendu' à in âge assez raisonnab'e, faut qu'i's pense' à 'és aut's, qu'i's viv'nt par 'és aut's-minmes, qu'i's s' marissent, qu'i's... Mé', i' a dit, toé, t' âs jama's travaillé d' ta vie ! T' âs r'guien gâgné écitte ! Tout c' que t' âs gâgné, on t'â nourri, p'i' on t'â habillé du mieux qu'on â pu, p'is, i' dit, pauvrement, mé', on t'â gardé avec n'us aut's ; mé', à pârt de d' çâ, on t' doét r'guien !

— I' a dit, deunnez-moé d' l'argent, deunnez-moé-z-en pâs, i' dit, j' m'en vâs pareil !

— Le pér' dit, i' dit, t' âs b'en beau d' t'en aller t'ut suite ! »

P'is, lâ, le pére a pensé que, i' alla't prend'e l' chemin, p'i' i' f'râ pâs b'en loin. I' alla't fére in p'tit tour à peu près dans l' 'tit villag' qu'i' y ava't lâ, p'i' i' alla't r'venir à méson, p'is ça allè' êt' pâssé : c'étè' in innocent, hein ! C'st in idée. In innocent, quant' ça in idée su' in bord, b'en, faut pâs trop trop trop l' contrairer ! C' fa't qu'i' â pensé qu' ça rest'ra't d' minme !

C' fa't qu' Moribond éta't content : son pér' gu'i ava't dit d' s'en aller, si i' voula't. I' avè' 'a parmission ! C' fa't qu'i' â dit, apras que l' pére a 'té parti pour l'ouvrage — le pér' s'ést gréyé p'i' i' a parti pour l'ouvrage — apras que l' pére â 'té parti pour l'ouvrage, i' â di' à sa mére, i' a dit : « Greill'-moé in p'tit sac de galettes, p'i' i' a dit, j' m'en vâs !

— Bon ! La mér' dit, c' correck ! »

La mére avè' eu connaissanc' quoi c' c'ést qui s'éta't pâssé ; c' fa't que 'a gu'i â gréyé in p'tit sac de galettes, lâ, p'is Moribond s'ést charché in chapeau d' paill' qu'i' y ava't dans l' p'tit grignier [grenier], j' sé's pâs trop i' où, i' â pris dés vieill's chaussur's p'i' i' s'ést mis çâ dan 'és pieds, a'ec enn' pér' [paire] de culott's de toèle, p'is, in moment deunné, i' â pris l' chemin. P'i' i' ést parti !

Lâ, Moribond a marché... tout' la journée, tant qu'i' â pu. Quand qu' la nuit' â arrivé, i' éta't dan in ch'min d' boâs[6] i' sava't pâs tro' où c' qu'i' éta't. I' s'ést accanté[7] l' long d'in arb'e, p'is, lâ, i' â mangé in peu d' galettes, p'i' i' s'ést accanté, p'i' i' a dormi in escousse[8]. L' matin, b'en d' bonne heure, la ménut' que l' saleil s'ést l'vé, la ménut' que l' jour s'ést l'vé, i' s'ést réveillé. P'is lâ, i' â mangé encôre in p'tit peu, p'i' i' a pris l' chemin.

C' fa't que, quand i' a eu marché d' minme enn' çartaine escousse, pâs mal tout' la journée, l' saleil commençè' à baisser, i' â pensé à lui-minme : « Vâ folloèr que j' couche ! »

---

6. *Bois (chemin de)* : Chemin primitif construit pour l'exploitation de la forêt.
7. *Accanter* (s') : S'appuyer dans une position à demi-horizontale.
8. *Secousse* : Laps de temps... certain espace de temps.

Lâ, i' â pensé qu'i' éta't loin d' cheu' z-eux, lâ ; i' commençè' à êt'e inquiète in peu. I' éta't loin d' cheu' z-eux, pâs d' monde, dans l' boâs ; i' commençè' à êt'e inquiète in peu. I' ava't jama's sorti d' sa vie. C' fa't qu'i' a dit : « Vâ folloèr que j' me trouve enn' plaç' pour coucher, lâ ! » I' s'ést mi' à pensé' aux bêt's féroce' in peu, qui pouvè' y avoèr dans l' boâs... Tout's sort's de choses, tout's sort's d'idées qui gu'i pâssa'ent par la tête...

Mé', quand... tout en marchant d' minm' p'i' en pensan à son affére, éioù coucher, p'i' enn' place qui gu'i adeunn'ra't, i' a vu, in p'tit peu éloigné, enne espèç' de château, enne espèç' de bâtiss' qu'i' y ava't, lâ. I' â r'gardé çâ... i' s'st arretté, i' â r'gardé çâ : « Comment ça s' fait, i' a dit, enn' bâtisse ? In château ? C' fa't qu'i' a dit, j' m'â' aller coucher lâ ! M' âs d'mander p' coucher lâ ! Si i's veul'nt pâs, b'en, j' m'en irai ! Ça finit lâ ! »

C' fa't qu'i' a continué à 'a bâtiss' qu'i' y ava't lâ, au château qu'i' y ava't lâ ; i' â frappé à 'a porte... Pâs d' réponse ! C' fa't qu'i' â frappé enn' deuxieum' fois... Pâs d' réponse encôre ! Frappé enn' troisieum' fois, pâs d' réponse ! « Ah ! i' dit, quand on répond pâs, ça veut dire « entrez » ! C' fa't qu'i' a ouvert la port' p'i' i' â rentré.

C' fa't qu'i' â rentré ; i' â arrivé lâ, dan 'a bâtisse ; pâs d' parsonne, parsonne, parsonne éta't lâ. I' y â aucun n-âm' qui vit dans l' château. I' attend [entend] r'guien... i' attend pâs parler... i' attend r'guien, absôlument r'guien. I' dit : « Moé, quante j' croch' [accroche] mon chapeau à que'qu' pârt, j' su's cheu' nous, en lui-minme, i' s'ést mi' à dir' çâ : moé, quand j' croch' mon chapeau, i' dit, j' su's cheu' nous ! » Prend son chapeau, 'croch' çâ su' in crochet qu'i' y ava't darguiér' la porte. I' ést chez eux !

I' prend l' pâssage, l' p'tit pâssag' qu'i' y ava't lâ, i' rent'e ; i' y ava't comme enn' salle à dîner : enn' salle, p'i' i' y â enn' tab'e, lâ, p'is dés armoéres ; i' y ava't dés chaise' itou. I' s'assit... i' s'assit su' 'a chaise. I' s' mè' à attend' in peu. « P'is si parsonne arrive, b'en, i' dit, je r'gard'rai 'és armoéres, j' vâs m' prend'e à manger, p'is m'âs manger. I' vâ v'nir à r'ssoud'[9] que'qu'un ! J' peux pâs crèr' que c'tte méson-lâ — l' poêl' chauffe, tout ést normal dans méson, i' fa't chaud dan 'a méson ; c'ést normal : l' poêl' chauffe, tout çâ — j' peux pâs crèr' que tout l' monde ést parti, p'i' i' dit, qu' tout peut s' fair' par enchant'ment ! Çâ, c'st impossib'e ! »

C' fa't que, i' s'assit su' enn' chaise, p'is, lâ, i' fume in peu ; i' y â d' quoi à fumer su' 'a tab'e, à côté d' lui, lâ ; p'i' i' prend çâ, p'i' i' fume. I' s' gên' pâs, i' fa't pareil comm' si i' éta't cheu' z-eux, debord... C' fa't qu' tout en fumant d' minme, tout d'in coup, quoi c' qui arrive ? Enn' jeun' fill' qui arrive à lui, dix-huit, vingt ans. 'A dit : « Bonjour, Moribond ! » I' commence à 'a r'garder.

9. *Ressoudre* : Arriver subitement.

« Comment ça s' fa't qu'i' pense en lui-minme, comment ça s' fa't ? 'A m' connaît, p'is moé, j' la connais pâs ! I' dit : « Où c' que tu m' âs vu, toé ?

— Ah ! 'a dit, c' fa't longtemps que j' te connais !

— I' dit, tu m'amanche'[10] in peu ! Moé, j' te connais pâs, j' t'ai jama's vue ! Où c' que tu d'viens, toé !

— J' viens d'icitte, 'a dit, j' reste écitte, moé !

— I' dit, c'ést loin d' cheu' nous, p'is, moé, j'ai jama's v'nu écitte. J' te connais pâs pâ'-en-tout' ! J' t'ai jama's vue !

— Tu m' connais pâs ? 'A dit, moé, j' te connais ! C' fa't qu' 'a dit, où c' que tu vâs, lâ ?

— Je l' sé's pâ' où c' que j' vâs ! J'ai pris l' chemin, p'i' i' dit, j'ai marché ; lâ, c' fa't deux jours que j' marche, p'i' hier soèr... b'en, hier soèr, j'ai couché dans l' boâs, p'i' i' dit, à soèr, j'éta's pour coucher dans l' boâs encôre. P'is lâ, j'ai vu l' château d'écitte, la méson que gu'y â écitte, p'is lâ, j'ai décidé d' rentrer. J'ai frappé ; parsonn' m' â répond. J'ai rentré pareil ; j'ai croch'té mon chapeau en disant que, où c' que j' croch' mon chapeau, j' su's cheu' nous ! P'is, b'en, j'ai croch'té mon chapeau, p'is j' me su's t-en v'nu écitte. P'is lâ, t' é' [tu es] 'a promiér' que j' voés. P'i' i' a di' à 'a fille, és-tu t'ut seule écitte ?

— 'A dit, oui ! J' su's t'ut seule, t'ut seule écitte, 'a dit, à pârt que mon pér' p'is ma mére ! Mon pér' p'is ma mére, par 'zemp'e, i's sont dan enn' chamb'e, p'i' 'a dit, i's sort'nt pâs, 'és aut's ! I's sont vieux, p'i' 'a dit... Bon ! 'A dit, as-tu soupé, 'a dit, Moribond ?

— I' dit, non, j'ai pâs soupé. C' fa't qu'i' â dit, j' voudra's souper : j'ai faim, moé. Ça fa't deux jours que j' mang' dés galettes ! J' commence à êt'e écœuré d' çâ, moé, d' la galette !

— C' fa't qu' 'a dit, m' âs t' greillé'[11] à souper ! »

C' fa't qu' 'a s' mè' en train d' gu'i gréyé' à souper, prépare l' poêle, mecieu' ! p'i' 'a gu'i fa't cuire in bon souper. 'A gu'i fè' in bon souper, p'is Moribond s'assi' à tab' pour souper. La fille ést au côté d' lui ; 'a l' po'gn' par le cou p'i' 'a l' chérit, p'i' 'a l' flatte, p'i' 'a l' caresse. Ah !... Moribond pense en lui-minme : « Lâ, j'ai jamè' été si b'en d' ma vie ! J' cré's b'en que j' m'âs resté' écitte ! I' a dit, j' l'ai jamais vue c'tte all'-lâ, p'i' 'a ést apras moé, p'i' i' dit, c'ést comme enn' mouche ! J' peux pâs l'envoyer ! »

Lâ, Moribond, 'a di' à Moribond : « Où c' que tu vâ' à soèr ?

---

10. *Amancher* : Embarrasser, embêter.
11. *Greyer*, gréer : Appareiller, préparer.

— I' dit, j' vâs... j' vâs... je l' sé's pâs. J'éta's rentré écitt' pour coucher. Si vous m' gardé' à coucher, j' m'âs coucher, mé', si vous m' gardez pâs, b'en, j' vâs m'en aller !

— 'A dit, çartain'ment tu vâs couché' écitte, Moribond ! Çartain'ment ! 'A dit, on eum' çâ, d' la vésite ; on n'â assez peu souvent que on gard' la vésit' qu'on â !

— Ah ! b'en, i' dit, d' minm' j' su's b'en content ; parç' que j'eum' b'en mieux couché' écitte, i' dit, que coucher dans l' boâs ! »

C' fa't qu'i' soupe ; lâ, la fille, 'a dégreill' la tab'e apras qu'i' â soupé, p'is lâ, 'a s'ést assi' à côté d' lui. 'A l' caresse encôre, 'a l' flatte, 'a l' po'gn' par le cou, all' l'embrasse. Moribond a jamè' été si b'en d' sa vie ! I' ést content ; i' connaissa't pâs çâ ! D'ebord, i' ava't jama's sorti d' cheu' z-eux ! Content terriblement, p'is...

C' fa't qu' quant' ça vient vers dix heures, 'a dit : « Moribond, 'a dit, à c'tte heure, c'ést l'heur' de s' coucher, n'us aut's écitte. 'A dit, on s' couche !

— I' dit, moé, j' su's b'en prêt ! Allons, suyer [soulier] noèr ! I' dit, j' su's prê' à m' coucher çartain, parç' qu'i' dit, j' su's fatiqué, p'is j'ai pâs dormi 'a nui' pâssée, p'is... »

C' fa't qu' 'a vâ gu'i montré' enn' chamb'e. P'is mon Moribond arriv' dan enn' chamb'e, c'ést d' la soie p'is du satin, p'is dés lits, on parl' pâs d' çâ ! C' fa't qu'i' ést découragé d' çâ : i' 'n n'â jama's vu cheu' z-eux d' minme ! Dés lits pareils, p'is dés organisations semblab'es, i' ava't jama's vu çâ cheu' z-eux : c'éta't du pauveur monde. P'is lâ, c'ést gréyé comm' si ça 'va't 'té in roi. Moribond, b'en, i' étè' en p'tit's culott's de toèle et p'i' en p'tit' chemise, p'is b'en pauveurment. P'i' i' r'gard' tout çâ. Ça l' gên' quasiment de s' coucher dans c' lit'-lâ. I' dit : « Ça a quasiment pâs d' bon sens ! » en lui-minme. La fille a r'viré d' bord, p'i' 'a ést partie.

C' fa't que, Moribond dit : « En tou' 'és câs, 'a m'â emm'né écitte, c'ést pour coucher, p'is l' lit' ést lâ, c'ést pour s' coucher, çâ ! »

I' s' dégreille [12], p'i' i' s' couche, p'i' i' s' réveill' l' lend'mon matin... Ah ! i' ést pâs moins qu' neuf heures, l' lend'mon matin, quand i' s' raveille. I' s' raveille, lâ, i' s' lave in 'tit peu, fa't sa toélette, p'i' i' se r'leuv' de d' lâ, p'i' i' r'descend ; i' s'en vâ à cuisine encôre. La minm' fille arrive encôre, p'i' 'a dit : « Moribond, comment c' t' âs pâssé 'a nuit' ?

— J'ai pâssé enn' nuit', j'ai pâssé enn' nuit' terrib'e ! J'ai dormi, j'ai dormi, i' dit, me semb' que j' viens de m' coucher, p'is c'ést l' temps d' me l'ver, p'i' i' ést neuf heures !

12. *Dégreyer* (se) : Enlever ses habits.

— 'A dit, oui ! Franch'ment, Moribond, 'a dit, tu t'és l'vé en r'târ' in peu. 'A dit, n'us aut's, 'a dit, on s' leuv' p'us d' bonne heur' que çâ !

— B'en, oui ! Mé', i' dit, vous étiez pâs fatiqués comm' moé non plus ! Parç' que moé, j'éta's fatiqué, mort !

— C' fa't que 'a dit, en tou' 'és câs, c'ést r'guien ! 'A dit, on vâ t' greillé' à déjeuner, p'is tu vâs d'jeuner, p'is... »

C' fa't qu' Moribond r'gard' la fille in peu. C'tè' enn' bell' fill' terrib'e, p'i' i' l'a'rè' eumée épouvantablement, mé'...

Lâ, 'a gu'i greille à d'jeuner. Mon Moribond s' mè' à d'jeuner, p'i' 'a étè' encore autour de lui, p'i' 'a l' flatte, p'i' 'a l' caresse, p'i' all' l'embrasse, p'i' ah !... Moribond, ça gu'i coût' quésiment d' s'en aller. I' ést assez b'en lâ, p'i' i' sé't pâs si i' doét s'en aller ou si i' doét rester. C' fa't que en tou' 'és câs, i' s' décide ; apras qu'i' â déjeuné, b'en, i' s' décid' p'is...

Quand i' vien à s'en aller, la fill' dit, 'a dit : « Arrette in peu ! 'A dit, tu vâs te'jours m' laissé' in p'tit souv'nir de n'us aut's ! Parç' que t' âs couché écitte, tu vâ avoèr in p'tit souv'nir de moé. Ça t' fera's-tu plésir d'avoèr in p'tit souv'nir ?

— Mé', çartain'ment que ça m' f'ra't plésir ! »

'A vâ gu'i charché' enn' p'tit' napp' de tab'e, à peu près douz' pouç's cârrés... enn' p'tit' napp' de tab'e. « Quiens ! mets çâ dans ta poche, p'i' 'a dit, c'ést en souv'nir !

— I' r'gard' çâ... i' dit, quoi c' c'ést qu' ça peut m' deunner çâ ?

— B'en sûr ! Mé' ça prend pâs, 'a dit, ça prend pâ' in bagage, 'a dit, t' és t-à pied dans l' chemin. Faut pâs qu' t' eill's tout in ménage ! Tu l'emport'râs pâs ! Ça prend que'qu' chos' de p'tit, qu'ést pâs bâdrant [13], qu' ést pâs nuisant, qu' tu peux mett' çâ dans ta poche. B'en, c'tte p'tit' napp'-lâ, lâ, 'a dit, partou' où c' que tu gu'irâs, dans l' boâs, qu' ça seill' tout c' que tu voudrâs, é où c' que tu voudrâs, tout c' que tu vâs souhetter, tu vâs l'avoèr ! À manger d'abord ! Tu vâs d'mandé' à manger, tout c' que tu vâs souhetté' à manger, de tout c' que tu voudrâs, tu l'aurâs ! T' âs r'guien qu'à étend' la nappe, p'is ça vâ v'nir su' 'a napp' comme enchant'ment, 'a dit... »

I' â pensé en lui-minme, Moribond â pensé en lui-minme, i' a dit : « C'ést c'mmod' [commode] çâ, pour in voyageur ! Ça m' coût'râ pâs cher en nourriture... r'guien qu' à souhetter ! Ça marche ! » Met çâ dans sés poches, prend l' chemin, p'i' i' s'en vâ. Mé', i' â de r'grett' terrib'e, hein ! Laissé 'a p'tit' fille, la fill' qu'i' y â lâ, p'i' il l'aima't, p'i' 'a éta't bell' fille, p'i' 'a éta't smatt' [smart] [14], p'i' il

13. *Bâdrant* : Encombrant, embarrassant.
14. *Smart* (angl.) : Aimable, diligent, débrouillard.

l'a'rè' eumée terrib'e ! Faut b'en qu'i' s'en a'll'! I' ést pâs pour rester lâ ! Prend l' chemin, p'i' i' s'en vâ !

Marche encôre... (E)l' médi, i' arriv' près d'in ru'sseau, prend sa p'tit' nappe, p'i' i' dit : « C'est l' temps qu' j'asseill' [essaie] ma p'tit' nappe. » Pâsse enn' lam' de temps, p'is lâ, i' souhett' dés affér's qui gu'i vien à l'idée, comm' de raison. Ça tomb' tout' su' 'a nappe, çâ, pa' 'emp'e. I' sé't pâ' où ça d'vient, i' sé't pâs d'où ça d' pârt, i' sé't pâs qui c' c'ést qui gu'i â deunné çâ, i' sé't r'guien ! C'ést lâ, d'vant lui, c'ést fumant, c'ést chaud... I' dit : « Allons ! i' dit, la belle affér' pour in voyageur ! I' y â r'guien d' p'us beau ! Ça coût' pas cher, voyager a'ec çâ ! »

Lâ, i' mang' comm' faut. Apras qu'i' â féni d' manger, b'en, i' serr'[15] sa p'tit' napp' p'i' i' met çâ dans sa poche. P'is lâ, i' approch' pâs mal, p'i' i' s'en vâ ! Quante l' saleil s' couche encôre, i' a dit : « Lâ, j' m'âs coucher dans l' boâs çartain ! Lâ, c'ést çartain que j' couch' dans l' boâs ! C' fa't qu'i' a dit, j' couch'rai. J'a'rai pâs to'jours b'en dés plaç's comme hier à soèr ! Hier à soèr, j'ai couché dan enn' bell' bâtisse, p'i' enn' bell' fille... p'i' i' s'en f'sa't b'en dés idées ! Mé', i' a dit... »

Mé', tout en marchant d' minme, i' voé' encôr' pâs b'en loin, encôre in n-espèç' de château, enn' bâtisse, lâ, 'a ést grosse, c'ést beau ; i' a dit : « M' â' aller lâ ! In cultivateur... j' sé's pâs ! »

I' s'en vâ p'i' i' frappe à 'a port' de c'tta bâtiss'-lâ, de c'tte méson-lâ qu'i' y â lâ. Ça répond pâs ! Frappe enn' deuxieum' fois, ça répond pâs ! Enn' troisieum' fois, i' frappe, ça répond pâs ! Quant' ça répond pâs, ça veut dire « Entrez ! », en lui-minme encôre. Rent' dan 'a méson, farm' la porte, accroch' son chapeau su' in crochet qu'i' y â lâ. I' dit : « Où c' que j' croch' mon chapeau, i' a dit, j' su's cheu' nous ! »

Ah ! i' fè' à peu près comme i' a fait' la veuille... I' s'en vâ dan enne espèç' de salle à dîner qu'i' y â lâ, avec enn' tab'e, lâ, dés chaises, p'i' in poêle. (E)l' poêl' chauffe, i' chauff' b'en. Bon ! I' r'gard' çâ, i' dit : « J' su's pâs pire écitte : i' fa't chaud... tant qu'i's m' jett'ront pâs déhors ! »

Lâ, i' pense à sa p'tit' nappe, lâ ; i' voula't manger. I' dit : « M'â' attend'e in peu ! M'â' attend'e in p'tit peu, 'oèr ! Tout d'in coup qu'i' arriv' que'qu'un... ! »

Comm' de fait'! Lâ, i's sont pâ' eunne, i's sont deuss', deux fill's qui r'ssoude' encôre, à peu prè' enn' vingtain' d'années, qu'i's r'ssou' à lui : « Bonsoèr, Moribond !

— Bonsoèr !

— Où c' que tu vâs ? D'où c' que tu pârs ? D'où c' que tu d'viens ? »

Ah ! b'en, les quessions qu'i's gu'i posent... Lâ, Moribond, b'en, i' leu' cont' çâ, qu'i' ést parti d' cheu' z-eux, p'is pour charcher bonne aventure, p'is gagner sa vie, p'is bon...'

15. *Serrer* : Placer en un endroit sûr.

C' fa't qu'i' â dit : « Lâ, j' m'en vâs dan enn' gross' ville, pâs b'en loin d'écitte, lâ ; p'is, i' dit, i' y â enn' fille, lâ, qui parl' pâs depu's deux troâs ans, p'is le roi, i' dit, â promis à celui qui 'a f'râ parler, sa fortune, la princesse en marguiage, tout's sort's de chos's de minme, i' a dit ; p'is lâ, j' vâs pou' 'a fér' parler ! »

I' y en â eunn' dés deuss's qui disent, 'a a dit : « Pens's-tu d' la fér' parler, pens's-tu d'êt' bon ?

— J' sé's pâs ! M'â' asseyer ; m'âs fér' comm' lés aut's. M' â' asseyer ; si 'a parl' pâs, 'a a'râ r'guien qu' 'a pâs parler ; i' a dit, 'a s' farm'ra 'a gueul' p'is c'ést tout' ! Si 'a parl' pâs, c'ést pâs d' ma faut' çâ, moé ! M'â' asseyer, te'jours ! C' fa't qu'i' dit, quoi c' c'ést qu' tu veux qu' j'en fèz' ? Si 'a veut pâs parler, 'a â r'guien que à pâs parler ! Moé, quoi ça m' fa't ?

— I' ont dit, tu sé's b'en, Moribond, qu' tu vâ' êt'e emprisonné pour la vie, tu vâ' êt' dan 'és prisons, lâ, emprisonné pour la vie !

— Qu' ça fait çâ, moé ? J' su's t-aussi b'en lâ comme ailleurs. Si j' su's t-en prison, i's vont m' nourrir. I' dit, m'â' êt' couché, m'â' êt' nourri, m'â' êt' tranquille, m'â' êt' b'en !

— I' ont dit, amanch' çâ à ton goût ! »

C' fa't qu'i' ont dit : « As-tu soupé ?

— I' dit, non, j'ai pâs soupé ! »

C' fa't qu' lâ, lés deuss's qu'i' y â lâ, s' mette' en train d' gu'i faire à souper, c' pâs long ! I' y en a un' qui greill' la tab'e, l'aut'e i' greille à souper, p'is mon Moribond s' mè' à souper ! Sont tou' 'és deuss', eunn' contre lui, mecieu', p'i' eunn' l'embrass' su' 'a joue, p'is l'aut' l'embrass' su' l'aut'e, p'i' i's sont tou' 'és deuss' qui l'ont par le cou.

I' pense en lui-minme, Moribond dit : « L' mond' sont affectueu' écitte, terriblement ! Dés fill's j'ai jama's vues, p'i' 'és aut's, i's m' connaissent, p'i' i's sont affectueu' écitte. I' pense en lui-minme : « M' prend dés envies d' resté' écitte ! J' sé's pâs, si j' leu' d'mand'ra's d' resté' écitte, si i's voudra'ent ? »

En tou' 'és câs... La gêne l' pren in peu. I' veille avec 'és aut's. Quand i' â féni d' souper, b'en, dégreill' la tab'e, i' veille avec 'és aut's. Quant' ça vient vers dix heure' encôre, i' ont dit : « Moribond, c'ést l' temps de s' coucher, n'us aut's, on s' couche. À dix heures, n'us aut's, c'ést l'heur' de s' coucher ! »

C' fa't que, i' ont dit : « On vâ aller t' montrer ta chamb'e ! » C' fa't qu'i's part'nt tout's lés deuss's, i' all'nt montrer la chamb'e à Moribond. Moribond arrive encôr' dan enn' chamb'e encôre à peu près semblab' comme i' â couché, la veuille. Encôr' dés soies p'is du satin, p'i' in lit' épouvantab', p'is bon... ! Moribond

dit : « M'âs... » Lâ, ça gu'i coûta't moins de s' coucher, in peu. I' ava't couché, p'i' i' ava't b'en dormi, la nuit' d'avant, p'is s' coucher dan in lit semblab'e, ça gu'i coûta't moins. I' a dit : « J' vâs r'dormir encôr' c'tte nuit', çortain ! »

C' fa't qu' Moribond s' dégreille, p'i' i' s' lâch' dans l' lit', p'i' i' s' couche. Mon Moribond dort jusqu'au lend'mon matin ; i' 'n n'â pâs connaissance. C' 'ta't tout' d'in bout', çâ, i' s' raveill' pâs d' la nuit' !

C' fa't que... l' lend'mon matin, i' s' leuve à peu près huit heure' et d'mie, huit heures, huit heure' et d'mie, i' s' leuv', p'is lâ, i' fa't sa toélette in 'tit peu ; sa toélette éta't pâs b'en longue à fére : quand on a r'guien qu'in chapeau d' pâille, c'ést pâs b'en long à fére ; lés costum's sont... C' fa't qu'i'... sort d' la chamb' p'i' i' s' lav' comme i' faut, p'i' apras qu'i' ést lavé, i' s'en vien à 'a cuisin' p'i' 'és deux fill's sont lâ ; i' ont préparé à déjeuner. Mon Moribond s' mè' à tab'e, p'is déjenne. I's sont encôre apras lui, mecieu' ! p'i' i' embrass'nt, un' su' enn' joue, p'is l'aut' su' l'aut'e, p'i' ils l'ont par(e) l' cou. C'ést à qui c' que c'ést qui l'a'ra't dan 'és deux. Bon... !

Moribond s' trouve... i' ést content : l' cœur gu'i en vol' dans l' corps. I' â jama's vu çâ, comm' de raison : i' â jama's sorti d' cheu' z-eux ! I' pense en lui-minme : « J' s' ra's b'en écitt' terriblement, si i's voula'ent m' garder. P'is lâ, i' a'ra't pâ' 'és fill's qu'i' y ava't lâ. C'ést bon... ! »

C' fa't qu'i' ont di' à Moribond, i' ont dit : « T'en vâs-tu ?

— I' a dit, oui ! Faut j' m'en a'lle. Si vous voulez m' garder, m' âs rester !

— Ah ! non, non ! On gard' pâs parsonne, n'us aut's. On t'â gardé à coucher, c'ést raisonnab'e, p'is c'ést correck, c'ést normal, mé', lâ qu'on t'â deunné à manger ! Pour te garder pour plus tard, on l' sé't pâs ! Çâ... [quésiment malaisé ?]

— Bon ! i' â dit, oui ! »

I' s' greill' pour s'en aller, i' y en â un' qu' arrive, p'i' 'a gu'i deunne enn' p'tit' bouteill' de boésson, de boesson fort' qu'i' y ava't là-d'dans, à p' près quat' pouç's de long, c'ést gros comme l' doigt ; p'i' i' ont dit : « Quiens ! i' ont dit, çâ, c'ést in p'tit souv'nir de n'us aut's. C'ést pâs grand-chose, mé', pour mett' dans ta poche ; ça prend pâs d' quoi d' gros non plus pour t'embarrasser pour(e) r'guien, p'is tu voyages ; t' és t-in voyageur ; ça prend pâs d' quoi d' gros ! 'A dit, c'ést d' la boésson fort' qu'i' y â là-d'dans ! 'A dit, t' a'râs r'guien qu' à gu'i goûter d' temps en temps, 'a dit, si ça t' plaît.

— Je 'n n'ai jama's pris d' ma vie, d' la boésson forte, j'ai jama's pris çâ d' ma vie, moé, cheu' nous ! J' travaillè' à la farme.

D'apras c' que j'ai attendu [entendu] parler, i' a dit, je 'n n'ai pâs pour m'emplir les dents d' creus's dan 'a bouch' seul'ment ; je 'n n'ai pâs pour lés emplir !

— I' ont dit, crains pâs ! I' ont dit, prends-en tant qu' tu voudrâs. Tu peux payé' 'a trait'[16] tant qu' tu voudrâs. Çâ, 'a p'tit' bouteille, 'a s' vid' pâs ! 'A ést te'jours pleine. Prends-en tant qu' tu voudrâs, 'a ést te'jours pleine. Peill' la trait' tant qu' tu voudrâs, 'a ést te'jours pleine !

— Guiâb'e ! i' â pensé en lui-minme, c'ést c'mmod' çâ ! »

Tou' 'és câs... met çâ en sa poche, prend l' chemin, p'is, bonjour !

— Bonjour !

P'is lâ, b'en, lés adieux s' font, p'is Good-bye ![17] Ça prend l' chemin.

Mon Moribond marche encôr' jusqu'au médi. À médi, i' prend sa p'tit' napp' p'i' i' souhette encôr' quoi c' qui veut manger pour l' dîner, p'i' i' pense à sa p'tit' bouteille. « M'âs r'garder çâ qu'est-c' qu'i' y â là-d'dans ! »

Sort sa p'tit' bouteille, ôt' le bouchon, i' en pren enn' bonn' gorgée ; vir' la bouteille. C'ést bon, c'ést fort ! P'is c'ést bon ! Penche 'a p'tit' bouteille ; 'a ést te'jours pleine ! I' â dit : « J' peux pâs crèr' que j' n-ai pris ! J'en pren in aut'e ! J' pren in aut'e bonn' gorgée ! »

Pench' la bouteille... 'A ést encôr' pleine ! I' éta't pâ' accoutumé à 'a boésson : i' 'n n'ava't jama's pris d' sa vie. Quand ça fa't quinz' vingt ménutes, enn' demi-heure, mon Moribond commence à branler pâs mal. Lâ, i' dit : « C'ést bon l' guiâb'e, c'tte affér'-lâ ! J' pensa's pâs qu' c"ta't bon d' minme ! » Pren 'a p'tit' bouteill' p'is 'n en pren encôre enn' gorgée, p'is lâ, i' dit : « Faut que j' m'en a'lle ! »

P'is lâ, Moribond ramâss' sa p'tit' napp' p'is met çâ dans sa poche, met sa p'tit' bouteill' dans sa poche, p'is lâ, ça vâ b'en. Lâ, i' s' cont' dés histoèr's tout l' long, en s'en allant. I' ést t'ut seul, mé', ça march' pareil ; c'ést comm' si qu'i' avè' été enn' gross' gagn' [gang], p'i' i' s' cont' dés histoèr's p'is ça marche. Bon !

Moribond s'assit, p'is sort sa p'tit' bouteille, p'i' i' en pren enn' gorgée, p'is met çâ dans sa poche. Lâ, Moribond, mecieu ! i' ést en joie, i' â l' cœur... on parl' pâs d' çâ, ça vâ b'en ! Quante l' soleil commence à baisser, i' fa't pâs chaud b'en b'en, cholett'[18] in peu, juss' en joie p'is c'ést tout'. Lâ, i' pense à s' couché' encôre, i' pens' qu'i' vâ coucher dans l' boâs : i' ést encôre en plein boâs. P'is, i' dit : « Vâ folloèr que j' me trouve enn' place pour coucher, moé 'tou, encôre ! »

I' continue à avancer. I' trouve encôre à peu prè' enn' minm' bâtisse, t' sé's, enn' minme... I' â dit : « 'N en v'lâ encôre eunne ! V'lâ encôre enn' bâtisse, écitte ! J' rent' écitte ! On ést trop bien r'çu ! Ah ! j' rent' écitte, i' dit, à soèr ! »

---

16. *Traite* (payer la) : Offrir une consommation.
17. *Good-bye !* : Au revoir ! Adieu !
18. *Cholette* (chaudette) : Un peu ivre.

Lâ, i' ést chaud,[19] mecieu ! ça vâ b'en ! Prend sa p'tit' bouteille, pren enn' coupeul de gorgées là-d'dans, p'is lâ... « J' su's dégêné, p'is ça marche ! Si i' y â dés fille' écitte, à soèr, i' dit, ça vâ fére, ça vâ fér' çortain ! P'is lâ, j' su's pâs si gêné qu' j'étè' hier à soèr ni avant-hier à soèr ! »

C' fa't qu'i' s'en vâ frappé' à 'a porte ; i' frappe à peu près comme i' ava't fait' avant. Frappe à 'a port' p'i' i' frapp' jusqu'à trois fois, p'is pâs d' réponse. Quand i' voét çâ, ouvr' la porte, p'i' i' dit : « Écitte, j' su's cheu' nous ! Croch' son chapeau : j' su's cheu' nous, écitte ! »

Lâ, mon Moribond sort la bouteille, p'i' i' pren encôre enn' bonn' gorgée, lâ, d'dans, p'is lâ, mon Moribond ést chaud. Ça vâ b'en ! Lâ, i' â du fonn' [fun][20] en plein'té[21] noère, p'i' i' s' cont' dés histoère' en lui-minme, p'is ça marche.

C' fa't qu'i' s'en vâ encôr' pour charché' enn' cuisine, pour charché' in appartement. I' arrive encôre à enn' place où c' qu'i' y â in poêl' p'i' enn' tab'e, enn' cuisine. Ah ! i' â dit : « C'st écitte ! Ça vâ fére ! I' vâ 'ted b'en v'nir que'qu'un b'e'tôt ? J'ai hât' de voèr qui c' que c'ést qui vâ v'nir ! »

Que c' c'ést qui â aparçu ? Lâ, i' y ava't dés cigâres. Pren in cigâre, p'i' i' met çâ dans sa bouche, p'i' il l'allume, p'i' i' fume... P'is, à in moment deunné, quiens ! la fille : « Bonsoèr, Moribond ! »

I' r'gârd... Pâs mal plus bell' qu' lés aut's qu'i' ava't vu' 'a veuille. Enn' bell' grand fille, mecieu ! I' dit : « Bonsoèr !

— Ça fa't qu' 'a dit, d'où c' que tu d'viens ?

— Ah ! d'où c' que je d'viens ? J' viens d' cheu' nous !

— Où c' que c'ést cheu' vous ?

— Je l' sé's pâs p'uss' que toé ! Charch'-lé, p'i' i' dit, apras çâ mecqu' tu l'eill's trouvé, tu me l' diras ! »

C' fa't qu' la fill' s' mè' à rire in peu.

Tout d'in coup, bon, i' 'n n-arrive in aut'e : « Bonsoèr, Moribond !

— Bonsoèr ! »

Commence à lés r'garder pour 'oèr si c"ta'ent pâ' 'és minmes. Mé', non, c'ést pâs çâ ! C'ést tout'... i's se r'ssemb'nt pâs pâ'-en-tout' ! B'en plus bell's que 'és aut's, cés deuss's-lâ ! Moribond pense en lui-minme : « 'N en v'lâ deux aut' encôre écitt' qui ont d' l'air smatt' [smart] terrib'e ! » P'is lâ, Moribond ést chaud ; ça marche !

C' fa't qu'i' ont dit : « As-tu soupé, Moribond ?

19. *Chaud* : Ivre.
20. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.
21. *Pleineté* : Vx fr. *plenté* qui a donné en anglais *plenty*.

— I' â dit, non, j'ai pâs soupé ! J'atten après v's aut's, lâ, pou' m' deunné' à souper ! »

Commence à s' dégêner. À voyagé' on s' dégêne ! « Ah ! i' ont dit, ça s'râ pâs long ! »

Tout en parlant d' minme, 'n en v'lâ in aut'e, plus jeun' que 'és aut's. Plus jeun' que 'és aut'e' in peu : « Bonsoèr, Moribond !

— Bonsoèr ! Saint' vie ! i' dit, v's avé' enn' gross' gagn' [gang] v's aut's 'citte !

— 'A dit, on ést t'oâs, on ést t'oâs... 'A dit, comment ça vâ, toé ?

— Ça vâ b'en terrib'e ! »

Lâ, b'en, Moribond hal'[22] sa p'tit' bouteill' de sa poche, p'i' i' leu' peill' la traite in peu, p'i' i' en prend, lui étou, pour rajuer de s' dégêner, p'is, lâ, i's gu'i greille' à souper. À t'ouâss', c'ést pâs long, c'ést vit' fait'. Eunn' gu'i mè' 'a tab'e, p'is l'aut' gu'i fè' à souper, p'is l'aut' fait d'autr' chose. Ça marche ! Dan in affér' de cinq ménutes, c'ést prêt !

Ça fa't qu' Moribond s' mè' à tab'e, p'is lâ, i's sont autour de lui : i' 'n n-â eunne deboute en arguiér' de lui qui l' l'â par le cou, l'aut' l'embrass' su' enn' joue, p'is l'aut' l'embrass' sur l'aut'e, p'is Moribond, i' vient, p'i' i' ést quésiment pâ' 'apab' d' souper. I' ést trô' embarrassé là-d'dans.

Lâ, Moribond pren in coup, p'i' i' ést dégêné, p'is ça march' c'tte affér'-lâ, oué mecieu ! Lâ, i' â du fonn' [fun], p'i' i' cont' dés histoères, p'is quiens b'en ! P'i' 'és aut'e' itou. Quant' Moribond â féni d' souper, b'en, hein ! i's lav'nt la tab' p'i' i's dégreill'nt çâ, p'i' i's lav'nt la vaissell' p'is quiens b'en, p'is v's savez... P'is lâ, i' 'n n-â enne assi' su' sés g'noux, l' soèr, p'i' i' 'n n-â enn' chaqu' côté d' lui, p'is lâ, b'en ça jâse, ça jâs' jusqu'à onze heures, mainnuit du soèr. S'inform'nt de Moribond : p'i' où c' qu'i' d'vient, p'i' où c' qu'i' ést pour aller, p'is que c' qu'i' ést pour fére, p'i' ah !... on 'i pos' b'en dés quessions.

Ça fa't qu' Moribond leu' répon à peu près machinal'ment, p'is... su' tout's lés quessions qu'i's gu'i d'mandent. Lâ, à in moment deunné, i' ont dit : « À c'tte heure, i' ont dit, faut s' coucher, parç' qu'i' ont dit, l' pér' vâ gronder b'e'tôt ! On a pâs coutum' de s' coucher târd de minme.

— Où c' qu'il ést, l' pére, lui ?

— I' ont dit, i' ést en haut dans sa chamb'e avè' la mére, p'is, veiller târd de minme, n'us aut's, écitte, ça march' pâs ! P'is lâ, si i's s'aparçoèv'nt qu'on veill' târd de minme...

— B'en, Moribond dit, c'ést pâs grave, çâ ! L' pére, qu'i' vienne m' parler, moé ; m' âs l'arranger, tu vâs voèr ! »

22. *Haler* : Tirer, prendre en tirant.

Lâ, Moribond ça l'achala't[23] p'us, lâ : i' éta't chaud, p'is ça marcha't.

(E)l' pér' p'i' 'a mére, p'is tout c' que tu voudrâs... C' fa't qu'i' ont dit : « Non ! C' pâs çâ... I' ont dit, on vâ t' deunner ta chamb'e, on vâ 'ller t' montrer ta chamb'e : tu vâs t' coucher p'is n'us aut'e' itou. P'is d'mon matin, b'en, on s' parl'râ ! »

Ça marche ! C' fa't qu' lâ, i' ont montré la chamb'e à Moribond. Moribond arrive encôr' dans sa chamb'e à peu près comme i' ava't vu, la veuille, p'is l'avant-veuille. C"tè' encôre enn' chamb'e encôre à peu près greillée semblab'e, p'i' in lit, p'is lâ, b'en, i's gu'i souhett'nt le bonsoèr, i's gu'i deunn'nt chacun in beau bec avant d' partir, p'is lâ, b'en, i's gâgn'nt leu' chamb'e 'és aut'e' étou.

Lâ, Moribond, mecieu'! â du fonn' [fun] en lui-minme, du plésir, en lui-minme, p'i' i' pense... i' pense à tout's sort's de choses. C' fa't qu' quand i's sont partis, Moribond s' dégreill' p'i' i' s' couche. En s' couchant, b'en, i' s'endort : i' éta't fatiqué pâs mal, fatiqué pâs mal, p'i' i' s'endort. I' s' raveille encôr' l' lend'mon matin, pâs trop târd, vers six heures, six sept heur's du matin ; lâ, i' s' raveill' p'i' i' s' leuve. I' s' lave encôre, p'is lâ, i' sort d' sa chamb'e, p'is lâ, lés t'oâs fill's vienne' l' trouver, p'is lâ, b'en, i's gu'i greill' à déjeuné' encôre, p'is c'st encôre à peu prè' 'a minm' chose. P'is lâ, i' ont di' à Moribond : « Où c' que tu vâs ? Veux-tu n's dire, i' ont dit, où c' que tu vâs ?

— C' fa't qu'i' â dit, lâ, j' vâs, i' dit, dan enn' ville ; j' sé's pâ' où c' qu'alle ést c'tte vill'-lâ ; j'ai jamè' été lâ d' ma vie ! I' y â enn' princess' qui parl' pâs, lâ, p'is le roi, i' dit, â promis, i' dit, à celui qui la f'ra't parler, i' d'i [lui] deunn'ra't la princesse en marguiage, sa couronne, son royaume, tout's sés fortunes, sés trésors, je l' sé's pâs trop... P'i' i' dit, j' vâs pour la fér' parler !

— C' fa't que, mé', i' ont dit, pens's-tu d' la fér' parler ? I' ont dit, ça fa't 'ted b'en dix ans qu' 'a a pâs parlé, c'tte 'moisell'-lâ. P'i' 'és docteurs l'ont soègnée, p'i' i' ont tout' fait' quoi c' qu'i' ont pu, p'i' ils l'ont jama's fait' parler. Pens's-tu d' la fér' parler, toé ?

— Si 'a parl' pâs, 'a a r'guien qu'à pâs parler ; 'a a'râ r'guien qu'à s' tér' [se taire] ! C'ést tout' !

— Mé', i' ont dit, tu vâs prend' la prison, toé itou. Le roi, charch'[24] quoâ c' qu'i' vâ t' fére, lui ?

— I' f'râ quoi c' qu'i' voudrâ ! Moé, ça m' fa't la minm' chose ! »

C' fa't qu'i' asseille' à décourager Moribond, mé', Moribond s' décourag' pâs, pâ'-en-tout' ! I' â à l'idée d'aller lâ, p'i' i' â l'idée d' fér' çâ, p'i' i' gu'y vâ. Bon... !

---

23. *Achaler* : Fatiguer, importuner.
24. *Chercher* : Deviner, essayer de trouver.

C' fa't qu' apras qu'i' â féni d' déjeuner p'is qu'i' â parlé avec elle enn' secousse... c' fa't que, i's creill'nt [croient] pâs çâ, i' ont di' à Moribond, i' ont dit : « Arrette in peu ! On vâ t' denné' in p'tit cadeau, i' ont dit, Moribond, in souv'nir de n'us aut's, te'jours... pour la nuit' qu' t' âs pâssée écitte, qu' t' âs couché a'ec n'us aut's. On s'ést parlé, p'i' i' ont dit, Moribond, si tu r'passe' écitte, t'arrêt'râ' encôre !

— Ah ! Moribond dit çartain'ment ! J'ai 'té trop b'en r'çu pour pâ' arretter ! M'â' arretter çartain ! »

C' fa't qu'i' y en a enn' qui vâ gu'i charché' in p'tit vialon, à peu près huit pouç's de long, p'tit archett' là-d'ssus, p'is, Moribond r'gard' çâ : j'ai jamais joué du vialon d' ma vie ; j' conna's pâs çâ ! I' dit, quoi c' c'ést que j' m' âs fére a'ec çâ, moé ?

— 'A dit, c'ést facile ! Tout' parsonn' qui vâ jouer su' c' vialon-lâ sé't [sait] jouer ! I' vâ jouer lés plus bell's airs, lés plus beaux morceaux, 'a dit, co' minm' [quand bien même] qu'i' a'ra't jama's joué d' sa vie. P'is tout' parsonn' qui vâ l'entend' jouer ést ôbligée d' danser ; c'ést malgré lui : faut qu'i' danse !

— D' minme, i' s'ést dit, m'â' êt'e in bon joueur de vialon b'e'tôt ! J' vâ' êt'e in bon joueur de vialon, b'e'tôt !

— La fill' di' oui ! J' te l' garantis ! Co' minm' t'a'ra's jama's joué, joue avec, p'i' 'a dit, tout c' que tu vâs jouer, ça vâ êt' beau, ça vâ êt'e intéressant : tout l' mond' vâ t'admirer, tout l' mond' vâ t'eumer, ça vâ êt' enn' marveille ! P'is tou' cell's-lâ qui von entend'e l' vialon vâ danser, i' ést ôbligé d' danser, c'ést p'us fort que lui, faut qu'i' danse ! Bon... !

— C' fa't qu'i' â dit, d' minme on vâ rire ! Si 'a princess' parl' pâs, là-bâs, i' dit, 'a vâ te'jours danser ! M'â' 'a fér' danser, i' dit, moé ! »

C' fa't qu' mon Moribond prend çâ, p'is met çâ dans sa poche, lui. Prend l' chemin, p'is fè' 'és adieu' encôr' lés filles, p'i' i' s'en vâ ! Prend l' chemin, p'i' i' s'en vâ !

Rendu au médi, i' s'arrett' pour dîné' encôre ; prend sa p'tit' sarviette ; i' s' souhette encôre à manger ; prend sa p'tit' bouteille, pren in coup, prend l' p'tit vialon, p'i' i' s'mè' à jouer du vialon. Ça vâ b'en l' guiâb'e, c'ést beau ! I' dit : « J'ai jama' été si beau, j'ai jama' été si heureux, i' dit, me v'lâ dans l' paradis ! I' y â pâs d' place plus bell' que çâ pour moé. Co' minm' que j' s'ra's dans l' boâs ! »

Mé' te'jours dans l'idée de s' rend'e à 'a ville. Lâ, lés princess's gu'i ava'ent dit, avant d' partir, i' ont dit : « T' és pâs b'en loin d' la ville : à soèr, tu vâ' êt' rendu. Tu vâ' êt' rendu à 'a vill' qu'i' y â lâ, lâ, où c' tu veu' aller, où c' qu' ést la princesse, lâ ; à soèr, t' és rendu lâ !

— B'en, i' a dit, si j' peux m' rend'e à soèr, demain j' gu'irai voèr la princesse, voèr si 'a ést belle ou si 'a ést lait' [laide] ; si 'a ést trop laite, i' dit, 'a m'intéress'

pâs. J' la f'rai pâs parler, j' gu'i parl'rai pâ' in mot, seul'ment ! Si 'a m'intéresse, si 'a ést belle, b'en, si 'a m'intéresse, faut que... lâ j'assèrai [j'essaierai] ! »

C' fa't que, lâ, Moribond pârt dan apros-médi, p'i' i' march' tout' l'apros-médi. Vers su' l' soèr, vers cinq heur's du soèr, le v'lâ qu'i' frappe enn' gross' ville. Ah ! c'ést enn' terribeul ville : i' y â in gros château là-d'dans. C'tte vill'-lâ, i' voét çâ de d' loin c' château-lâ, p'i' i' r'gâr' tout çâ, p'is Moribond ést chaud in peu, prend sa p'tit' bouteill' temps en temps, p'i' i' pren enn' gorgée temps en temps, pour s' dégêner. I' dit : « Moé, j' sé's pâs quoi gu'i d'mander... faut que j' me dégêne ! »

C' fa't qu'i' pren enn' gorgée temps en temps, pour s' dégêner ; rent' dan 'a ville, rencont' b'en du monde ; p'is lâ, Moribond parle a'ec 'és aut's, quiens b'en ! Tout's sort's de choses, i' s'informe, dés informations qu'i' prend d'in bord à l'aut'e. C' fa't qu'in moment deunné, b'en, i' d'mande à enn' plac' pour coucher. I's gu'i denne' à coucher. C' fa't qu' Moribond s' couche, l' lend'mon matin, s' leuve. Fa't sa toélette, déjeunne, p'is lâ, b'en, i' â dit : « À c'tte heure, en lui-minme, faut qu' j'e'll' [aille] voèr le roi, faut qu' j'e'll' voèr ce princess'-lâ, faut que j' save [sache] où c' qu'alle ést c'tte princess'-lâ, moé ! Faut j' la voeille [voie]... ! »

Lâ, prend... hal' la p'tit' bouteill' de sa poche, en pren enn' coupel de bonn's gorgées pou' s' rechauffé' in peu. I' pârt. I' s'en vâ au château.

Lâ, b'en, in portier, qui le r'çoét comm' de réson, gu'i d'mande où c' qu'i' vâ. I' dit : « J'ai affére au roi, p'is j' su's v'nu pour fér' parlé' 'a princesse, tout çâ ! »

P'is, l' gârs le r'garde, en p'tit's culott's de pagosse[25] dés vieux suguiers [souliers] dan 'és pieds, in chapeau d' pâill' su' 'a têt' tout brisé, vieill' chemis' su' l' dos... Tout câs ! Le gârs a pensé en lui-minme : « Le roi 'n en f'râ c' qu'i' voudrâ ! »

C' fa't que l' portier vâ l'annoncé' au roi. Le roi gu'i dit de fér' rentrer. C' fa't qu' mon Moribond rent'e, vâ au roi, p'is lâ, b'en, i' fè' 'a révérenç' qu'i' connè' in p'tit peu, qu'i' avè' attendu parler. Lâ, le roi dit : « Que c' que tu viens fére ?

— I' â dit, j' viens pour fér' parlé' 'a princesse. Vous avez promi' 'a princesse en marguiage, p'is vot' couronn' p'is voteur royaume, vos fortunes, p'i' i' a dit, à celui qui f'ra't parlé' 'a princesse.

— I' a dit, oué ?

— B'en, i' dit, moé, j' su's v'nu 'a fér' parler !

— Le roi dit, pens's-tu d'êt' capab' d' la fér' parler, toé ?

25. *Pagosse* : Toile rude et assez grossière.

— Je l' sé's pâs ! J' sé's pâs çâ, pâ'-en-tout'! Mecqu' j'eille asseyé, m'â' l' savoèr ! P'is, i' dit, avant çâ, faut que j' voeill' la princesse : 'a ést-tu belle, 'a ést-tu laide ? Quoi c' qu' 'a r'ssemb'e ?

— Ah ! le roi dit, c'ést pâ' enn' laid' parsonne, tu sé's ! C'st enn' bell' parsonne, enn' bell' fille ! »

I' 'a fa't v'nir. Voét que Moribond, c'ést pâ' 'és chârs, c'ést pâ' intelligent b'en b'en. C' fa't qu'i' fa't v'nir 'a princesse. Moribond la r'gârde in peu, i' dit : « Oui, ça a du bon sens, oué ! I' â dit, m' âs risquer !

— B'en, le roi dit, si tu veux risquer, tu viendrâs d'main matin, à dix heures. D'mon matin, i' dit, à dix heures. I' â dit, soés su' 'a gal'rie à neuf heures ; i' y aurâ in fauteuil pour moé, in fauteuil pour la princesse, p'i' in fauteuil pour toé. P'i' i' dit, si tu 'a fa's parler, t' 'a f'râ parler !

— Ça marche, Moribond dit ! J' s'rai écitte à dix heures ! Ça marche ! »

Lâ, Moribond sort du château. Le roi veut l' garder, mé', non ! I' veut pâs. I' dit : « J' veux voèr la ville in 'tit peu ; i' dit, c' fa't longtemps qu' j'ai pâ' été en ville, p'i' i' dit, faut que j' marche in 'tit peu ! »

I' gu'i ava't jamè' été d' sa vie : c'é' 'a promiér' vill' qu'i' voya't !

C' fa't que i' commencè' à dégrisé' in peu. Lâ, i' pren in p'tit cou' [coup] in peu, prend sa p'tit' bouteille, pren in cou' in peu. Quant' c'ést l' temps d' manger, i' s'écrâs' dan in coin, po'gn' sa p'tit' napp' p'i' i' mange, p'i' i' voyage. Le soèr, b'en, i' s' trouve enn' plaç' pour coucher.

L' lend'mon matin, à dix heures, à dix heures... m' âs dir' comm' Séraphin, à dix heur's tapant, mon Moribond ést rendu à 'a port' du château. I' arrive à 'a gal'rie, l' toit du château ; i' y â troâs fauteuils. À dix heur's juss', la princess' sor' a'ec le roi, p'is mon Moribond, lui, ést lâ, i' ést arrivé, lui 'tou ! Moribond r'garde. Apras, le roi ést assis, la princesse ést assi' au milguieu, p'is Moribond d' l'aut'e... Bon !

Lâ, dans c'tte cabal'-lâ, i' y ava't d'aut' monde, d'aut's princes, d'aut's bârons, dés gens's b'en instruits, dés gens's qui v'na'ent pour la fér' parler, elle itou, la princesse, parç' que c'ést enn' bell' princesse, p'is c'ést in trésor... qu'i' a'rè' eumé à êt' couronné roi. C' fa't qu' le roi di' à Moribond, i' a dit : « À c'tte heure, i' a dit — i' y ava't deux, i' y ava't deux d'arrivés, lâ, encôre — p'i' i' a di' à Moribond, i' a dit, si tu veu' 'a fér' parler, i' a dit, c'st à toé, c'st à ton tour, asseille à 'a fér' parler, p'i' i' a dit, on t' deunn' quinz' ménut's pour la fér' parler ! Dans quinz' ménutes, si tu 'a fa's pâs parler... P'i' i' dit, à pârt de d' çâ, i' dit, tu sé's, i' dit, quell' sentence qui ést deunnée, i' dit, à celui qui fa't pâs parlé' 'a princesse ? C'é' 'a prison à vie ; on l' prend, p'i' i' dit, on l' met dan in cachot pour la vie.

— Moribond dit, quoi ça m' fa't, çâ, moé ? En cachot pour la vie... quoi c' ça peut m' fére, çâ, moé ? P'i' i' a dit, moé, j' su's t-in pauveur guiâb'e, p'i' i' dit,

fait's don parler l' mecieu' qu'i' y â lâ, lâ. Fait's-lé pâssé' en avant d' moé, i' dit, moé, j' m'â' attend'e. Moé, i' dit, j'ai r'guien qu'à m' raculé' in p'tit peu... »

C' fa't que... ah ! le roi, i' s' souciait pâs b'en b'en d' Moribond ; le roi dit : « C' correck, i' dit, on vâ deunné' 'a chance aux aut's ! » Franch'ment, le roi euma't mieux deunné' 'a chance aux aut's qui ava'ent v'nu, parç' que c'éta't... lés princes, c'éta'ent dés gârs d' sa clâsse, dés gârs d' son rang.

C' fa't que l' promier prince qui s' présente à 'a princesse, b'en, i' pos' dés quessions su' tout's sort's de bords, mé' 'a princess' parl' pâs, pâ' in mot, pâ' in mot, c'ést comm' si c'avè' été enne estâtue. Pâ' in mot d' son corps ! Lés gard's sont lâ, lés saldâts sont lâ... Quinz' ménute' écoulées, i's s'en viennent, prenn'nt le gârs, p'i' i's parte' avec, s'en alle' [vont] avec. Moribond ést lâ, p'i' i' le r'gâr' : « T' âs b'en réussi, toé, i' dit, mon fin ! »

C' fa't qu' le roi gu'i jette in coup d'œil, mé', pâ' in mot, lui non plus ! L' deuxieume s' présente, p'is lâ, b'en, i' s' mè' à posé' encôr' dés quessions à 'a princesse, p'is tout's sort's de chos's su' tout's sort's de bords... Mé', la princesse, pâ' in mot, encôr' comm' si c'étè' enne estâtue. B'en, in p'tit peu avant qu' l'aut'e ait féni d' poser sés quessions, qu' sés quinz' ménut's seill' [soient] écoulées, Moribond s' leuv' comm' si ç'avè' été in éclair, lés deux poings farmés, p'i' i' a dit : « Ma maudite, si tu parl's pâs, i' dit, m' âs t' frapper ! » P'is lâ, i' gu'i fa't dés pêurs p'is dés afféres. P'i' 'a princess' di' à son pére, 'a dit : « Ôtez-lé, 'a dit, je 'n n-ai pêur, 'a dit, i' vâ frapper su' moé !

— I' dit, j' sava's, i' dit, moé, qu' t' alla's parler, qu' t' attendra's pâs, i' dit, moé, més quinz' ménutes ! »

Ça amanch' le roi en pied noèr ! C' fa't qu' le roi dit, i' â di' au prince, i' a dit : « C'ést toé qui âs fait parlé' 'a princesse !

— I' â dit, non, non, i' dit, mêl'-toé-pâs, Moribond di' au roi, mêl'-toé pâs ! I' dit, c'ést moé qui l' l'âs fait' parler, parç' que j' voulè' 'a frapper ! P'is çartain, çartain, i' dit, je l'a'rais tuée, si 'a ava't pâs parlé. P'is la pêur(e) l'â pris, p'i' i' dit, alle â parlé ! C' pâs lui qui l'â fait parler, c'ést moé !

— Le roi parl' pâs trop ! C'ést vrè' ! »

Lâ, i' rent'e au château avec la princesse, p'i' i' di' à 'a princesse : « C'ést b'en lui qui t'â fait parler pareil : tu 'n n-â' eu pêur ! Comment ça s' fa't qu' tu 'n n-â' eu pêur de minme ?

— La princess' dit, j'ava's pêur qu'i' fess' su' moé ! Çartain, c'st in innocent, 'a dit, i' éta't prè' à fesser su' moé !

— B'en, oui, mé', i' dit, t' a'ra's pâs dû parler pareil !

— Mé', j'ta's pâs pour attend' qu'i' fess' su' moé pour(e) m' tuer !

— B'en oui, mé', t' a'ra's pâs dû ; i' dit, vâs-tu marguié' in pauv'e innocent d' minme ?

— Ah ! i' ést pâs p'u' innocent qu' lés aut's. C' fa't 'ted b'en mill' qui vienne' écitt' pour m' fér' parler, p'is j'ai jama's voulu parler. Celui-lâ a réussi. I' ést p'u' intelligent que tout' la gang qu'i' y â lâ !

— Le roi dit, v'lâ in n-affére, à c'tte heure ! T' és prê' à marguier, i' dit, in pauvre innocent, in pauveur fou d' minm' qui s' promèn' dans l' chemin, i' dit, mal habillé ; i' dit, i' ést habillé en guénilles ; t' és prê' à marguier çâ, toé, au lieu d' marguié' in roi, au lieu d' marguié' in prince.

— 'A dit, j'eume autant marguier ce'ui-lâ, 'a dit, que d' marguié' 'és aut's. 'A dit, 'és aut's, i' ont jama's 'té capab' d' réussir à çâ, p'is lui, i' â réussi ! Malgré moé, 'a dit, j'ai parlé ! C' fa't qu' ça veut dir' qu'i' ést p'u' intelligent qu' tout' la gang qu'i' y â lâ.

— Bon... ! Le roi dit, i' dit, pluss' que [puisque] c'ést d' minme, vâ b'en fouloèr qu'i' s'approche, lâ. J'ai promis, c'ést, c'ést... »

C' fa't qu'i' vâ trouver Moribond, i' â dit : « À c'tte heure, tu vâs marguié' 'a princesse, p'i' i' a dit, tu vâ' êt' couronné roi.

— Moribond dit, non ! Jama's ! Moé, enn' femme, i' dit, que j' m'en vâs marguier, p'is j' su's t-ôbligé de m'nacer d' la tuer pour la fér' parler, j'en veux pâs ! Garde-lâ ! Gard' ta fille, p'i' i' dit, moé...

— Si tu veux pâs prend'e 'a princesse, i' dit, on vâ t' mett' dans l' cachot, dan 'a prison. T' â' in choix à fére : soét [soit] marguié' 'a princesse, prend' la couronne, prend' le royaum' qu'i' y â écitte, p'is gouvarner toé-minme, ou b'en don prend' la prison !

— J'eum' b'en mieux, i' dit, allé' en prison que d' marguier la fill' que gu'y â lâ ! Pensez-vous qu' à chaqu' fois que m' â' avoèr affére à gu'i parler p'is su's t-ôbligé d' la m'nacer d' la tuer pour la fér' parler, qu' ça vâ êt'e enn' bell' vie, çâ ? Mettez-moé dan 'a prison, p'i' i' dit...

— Le roi dit, ça marche ! »

Le roi éta't content qu' Moribond fass' lés chos's de minme. B'en mieux d' minme ! C' fa't que, arriv'nt més deux saldâts, p'i' on prend mon Moribond, p'is clouk ! On l' rent' dan 'a prison, enn' grand' cabane, enn' grand' bâtiss' qu'i' y ava't lâ. P'i' i's sont 'ted b'en in cent, 'ted b'en deux cents, 'ted b'en troâs cents... i's sont enn' gang épouvantab'e. I's sont nourri' aux poâs [pois] secs, p'i' au gruau p'is... I' amancha'ent çâ pour... i' amancha'ent çâ pour pâs qu' ça coût' trop cher, comm' de réson ! La gang éta't trop forte.

C' fa't qu' Moribond arriv' là-d'dans... Bon ! Moribond arriv' là-d'dans, p'is mecieu' ! i' chante. I' â sa p'tit' bouteille, pren enn' gorgée d' temps en temps, p'is

Moribond ést chaud, p'is ça vâ b'en ! I' y en â qui pleur'nt dan 'a gang ; i' y en â qu' ont du plésir in peu. I' y en â qui chantent. Moribond arrive à un qui pleure. « Quoi c' c'ést qu' t' â' à pleurer, toé, brâillard ?

— I' ont dit, toé, c'ést r'guien, tu rentres ! I' ont dit, n'us aut's, ça fa't 'ted b'en troâs quatre ans qu'on ést icitte ! On commence à avoèr hât' de sortir !

— Ah ! p'i' i' â dit, c'ést çâ qui t' fa't pleurer ? T' és b'en écitte, t' és t-à l'abri, t' és b'en nourri, t' peux pâs d'mander mieux. Quand on ést b'en couché, b'en nourri, p'i' i' a dit, on ést à l'abri, on ést b'en !

— Ah ! i' ont dit, ça s' pâss' pâs d' minme ! I' ont dit, attends, attends mecqu' ça fèze in an qu' tu seille' écitte, toé ! Tu s'râs pâs si b'en qu' t' és lâ !

— Moribond s' mè' à rire ; i' a dit, j' su's pâ' inquièt' de çâ. Avant in an d'écitte, m'â' êt' sorti, moé !

— Chanceux s' tu peux sortir avan in an ! Ah ! i' ont dit, on t' voét pâs d' chance !

— Laissez-moé fére ! »

C' fa't qu' Moribond s' mè' à voyagé' 'à-d'dans p'i' à parlé' a'ec lés gârs, p'is tout's sort's de choses, tout's sort's de races, tout's sort's de nâtions, tout's sort's de clâsses. C' fa't que... in bon matin, Moribond s' leuv' p'i' i' r'gard' tout çâ ; i' â di' aux gârs, i' a dit, voulez-vous manger ? P'is dés grand's tab's là-d'dans ; i' y ava't dés aug's, comme enne espèç' d'auge là-d'dans, p'is lâ, i's vida'ent l' gruau, la nourritur' parmi 'és aut's qu'i' y ava't lâ, lâ. Ça tomba't, çâ, su' 'a tab' comme... m' âs dir' 'mme l' gârs... quasiment comm' dan in auge à cochons, p'is lâ, b'en, lés prisonniers mangea'ent.

C' fa't qu' Moribond a dit, i' dit : « Vous d'vé' êt'e écœurés d' çâ, d' manger d' çâ, du gréau p'is dés poâs secs, p'is dés affér's de minme ! C' pâs bon, çâ ! C' fa't, i' gu'ieux dit, ça fait-i' longtemps qu' vous mangez d' çâ ?

— In dit, ça fa't dix ans que j' mang' çâ ; l'aut' dit, ça fè' in an, p'is l'aut' dit, ça fa't troâs ans. Ça dépenda't de...

— Mangez pâs d' çâ ! Voulez-vous manger ? J' m' âs vous en deunner, moé !

— Où c' que tu vâs prend' çâ, toé ?

— Inquiétez-vous pâ' où c' que j' vâs prend' çâ ; j' m'en vâs vous en deunner ! Ça marche ?

— I' ont dit, oui, ça marche ! Mé', deunn'-nous-en ! T' âs pâs çâ dans tés poch's pour la gang que gu'y â écitte !

— Non, non ! Inquiétez-vous pâs ! »

Hal' sa p'tit' sarviette, p'is lâ, b'en, fait l' tour d' la tab' que gu'y â lâ, p'i' i' souhette in tâ' écitte, p'i' i' souhette in tâs lâ, p'i' i' souhette in tâ' écitte, p'i' i' souhette in tâs lâ; p'i' i' y â cinq si' grands tab's là-d'dans, 'ted b'en sept huit, p'is dan in r'guien d' temps, tout's lés tab's sont pleines, p'is lés gârs sont autour, p'is ça mange, lâ! Allons! mecieu' qu' ça mange! p'i' i's t'on in fun avec Moribond. Lâ, Moribond leu' chante enn' chanson comique, p'is tout's sort's de choses, p'is ça mange! Quand i' ont féni d' manger, b'en Moribond dit: « À c'tte heure, v's allez v'nir m'éder, i' dit, on vâ ramâsser lés rest's de d' çâ, p'i' on vâ serrer çâ, on f'râ pâs d' gaspille, p'i' i' a dit, apras çâ, on vâ prend'e in coup! P'is, lâ, i' dit, on vâ a'oèr du fun! »

C' fa't qu' ça marche! « Où c' que c'ést qu' t' âs çâ? Ça 'n en prend pâs mal d' la boésson, i' a dit, pour payé' 'a traite à 'a gang que gu'y â écitte!

— Inquiétez-vous pâs d' çâ, on vâ organiser çâ, c' bout'-lâ! »

I' s'en vâ voèr çâ, p'is, in coup qu' c'ést tout' b'en ramâssé, lâ, i' sort la p'tit' bouteille. P'is, i' a dit: « Quiens! M' âs fére enn' bargain'[26] a'ec vous aut's. J' vous peill' la traite, mé', i' a dit, faut qu' ça r'vienne, faut qu' la bouteill' me r'vienne! Qu' 'a soeill' vide, qu' 'a soeill' pleine, qu' 'a soeill' comme 'a voudrâ, faut qu' la p'tit' bouteill' me r'vienne! C'st à moé, çâ! Apras çâ, j' vous paierai 'a traite encôre!

— I' ont dit, oui, oui! I' ont dit, 'a gu'irâ pâs loin! I' ont dit, mecqu'on 'n eill' pri' un d'ssus, on vâ te r'mett' la bouteille p'is ça vâ êt' tout'! »

L' promier qui en prend, i' en prend troâs quat' gorgées, p'i' i' r'gâr'e 'a bouteille, 'a ést pleine! (E)r'po'gne encôr' la bouteille, p'is... envoueille en-d'dans! P'is quand i' vient tanné d'en prend'e, i' 'a pâsse à in aut'e, p'i' in aut'e, p'i' in aut'e, p'i' in aut'e, p'is b'e'tôt, ça fess' dur là-d'dans! Ça s' chicane, p'is ça chante, p'is ça danse, p'is tout's sort's de choses, ça chante, p'is... ah! ah! C'ést in bordâ'[27] épouvantab' là-d'dans! Moribond ést quésiment fou de c'tte affér'-lâ.

Le roi, lui, 'ta't pâs b'en b'en loin de d' çâ, p'i' i' attenda't [entendait] toute c' bruit-lâ. P'i' i' y avè' enn' vieill' femm' qui châarguiait [charroyait] la nourritur' là-d'dans. 'A dennè' à mangé' aux prisogniers. 'A ava't châarguié, elle, in peu là-d'dans, p'i' alle a eu connaissance de çâ. 'A vien au château, p'i' 'a di' au roi, 'a dit: « J' sé's pâs quoi c' qu'i' s' pâss' lâ, mé', 'a dit, c'ést in affére épouvantab'e! C'ést in bordâ, ça s' bât, ça chant' ça brâille...! I' y â tout's sort's de sons, i' y â tout's sort's de train qui sort de d' lâ. Je l' sé's pâs, j' comprends p'us r'guien là-d'dans! C'é' 'a promiér' fois qu' ça arrive! Depu's, 'a dit, que l' nouveau prisognier qu' vous avez mis lâ, lâ, ça fa't... ça fa't...

26. *Bargaine ou bargaigne*: Marché, entente.
27. *Borda ou barda*: Bruit assourdissant, vacarme.

— Le roi dit, c'ést in comique, c'st in fou, çâ ! I' leu' fa't, i' leu' fa't, i' i' eu' fa't d' la comédie, p'is, i' ont du fun avec. C'ést tout'! Ça 'és désennuie ; ça fénit lâ !

C' fa't qu' ça prend pâs b'en b'en du temps, qu' lés gârs ça commence à réchauffer, p'is, lâ, mon Moribond peill' la traite, p'i' 'a p'tit' bouteille ést tout l' temps plein' p'is ça peill' la traite, p'is b'e'tôt, i' y en â qui sont chauds, en pied noèr ! P'is lâ, ça chante, p'is ça s' cont' dés histoères, p'is ça s' chicane, p'is quiens b'en ! I' y â pâs d' bout' là-d'dans ! C' fa't qu' Moribond t'â in fun là-d'dans, lui ! Allons, pied noèr ! Moribond s' fess' dan 'és mains, p'i' i' t'â in fonne. I' a di' aux gârs, i' a dit : « On vâ danser, p'i' on vâ organisé' in bal. Ah ! ça fa't longtemps qu' vous avez pâs dansé ?

— Ah ! b'en, i' y en â qui disent, moé, j'ai jama's dansé ; in aut', ça fa't trois ans qu' j'ai pâs dansé !

— C' fa't r'guien en tout', çâ ! I' y â pâs d' gêne à avoèr, i' a dit, on vâ tout' danser pareil. Moé, m' âs jouer du vialon, p'is vous aut's, vous allez danser !

— Ah ! b'en, in ést infirme, p'is l'aut' dit, j' su's pâ' 'apab' d' danser, j' su's t-infirm' p'is j' dans' pâs. Infirm' d'enn' jambe, p'is...

— Ça fa't r'guien en tout', çâ ! Tu dans'râs comm' tu voudrâs, p'is comm' tu pourrâs, ça fénit lâ ! I' a dit, on vâ danser, i' dit, on greille in bal, p'is, 'cou' don, savez-vous qu'on â du fun écitte ! On ést pâs pour tout l' temps pleurer ! »

Moribond sort son p'tit vialon, p'is lâ, i' s'assit su' in p'tit banc qu'i' y â lâ, lâ, p'is v'lâ çâ pri' à danser, mecieu ! Ça danse en pied noèr ! Lâ, Moribond t'â in fun, t' sé's b'en. P'is pluss' qu'i' vâ, pluss' qu'i' joue du vialon, parç' qu'i' â du plésir à 'és voèr danser ; p'i' i' y â dés infirm's là-d'dans qui saut'nt droette en l'air, i's font r'guien qu' sauté' en l'air, p'i' i' t'â in fun, in fun, in fun épouvantab'e ! »

C' fa't qu' la sarvant' s'en v'nè' a'ec deux siaux d' poâs secs, elle, pour vider çâ dan 'és dalots, pour lés prisogniers. 'A commence à attend' le vialon. 'A commence à écouter çâ. 'A s'arrett' p'i' 'a écout' çâ. 'A commence à fortillé' in peu, à dansé' in peu. « P'is d'mand'-moé don, 'a dit, quoi c'ést qui m' prend lâ ? » C' fa't qu' 'a s'arrett' p'is ça continue, mé', p'uss' qu' 'a approche, pluss' que l' son du vialon s' fè' entend'e. Lâ, 'a commence encore à... m' âs dir' comm' qu'on dit dés fois... 'a commence encôre à danser l' touiss' [twist][28] in peu. 'A dit : « D'mand'-moé don quoi c' c'ést qu' j'ai lâ, moé ? » Lâ, 'a s' tranquillise in peu, p'i' 'a continue à avancer. 'A in moment deunné, lés siaux tumbe' à terre, p'is v'lâ la vieill' fill' pris... la vieill' femm' pris ! La vieill' sarvant' qu' ést pri' à danser, p'is ça danse en bouleau noèr !

C'ést l' matin ! La rein' p'is le roi s' leuvent ; i's r'gard'nt dans l' châssi' in peu. I's voueill'nt la vieill' sarvant' qu' ést apras danser. Lés deux siaux d' poâs

28. *Twist* (angl.) : Danse désordonnée.

sont renvarsés su' l' côté, p'is lâ, la vieill' sarvant' danse ! La rein' di' au roi, 'a dit : « Quoi c' qu'i' gu'i prend, lâ, à matin, elle ? 'A ést-i' v'nue folle ? R'gâr'-la don fére ! 'A saut' droette en l'air ! Alle ést pris... quell' sort' de jeu qu' 'a fait lâ ? 'A di' au roi, 'a dit, vâs-y, vâ voèr, voèr, 'a dit, on sé't pâs ! Dés fois, 'a â b'en trop bu, on s'é't pâs ! »

Le roi pâr' en pydjamas[29], p'i' i' s' met que'qu' chos' su' 'és épaul's p'i' i' pârt, p'i' i' gu'y vâ. C' fa't qu'i' arrive à 'a sarvante ; mé', lâ, le v'lâ pris lui 'tou. I' danse ! I' di' à 'a sarvante... ah ! b'en, lâ, i' danse, p'i' i' di' à 'a sarvante : « T' âs déjâ fait' çâ, p'is moé 'tou ! P'is moé, j' sé's danser moé 'tou ! » P'is, v'lâ çâ pris ; i's dans'nt tou' 'és deux ! Ça danse ! Le roi arrett' pâs pâ'-en-tout' la sarvante ; i' dans' lui-minme.

P'is lâ, Moribond, i' voét çâ par enn' f'nêt' qu'i' y â lâ, qu'i's dansent. Imagin'-toé qu'i' joue du vialon encôr' b'en p'us fort ! Lâ, i' s' plante[30], pour jouer du vialon : i' voét le roi p'is la sarvant' qu'i' y â lâ ! La rein' lés r'gard' fére, dans l' châssis ! « Mé', 'a dit, quell' sort' d'affér' qu'i' y â lâ ? 'A dit, j' peux pâs crèr' que le roi â troublé d'édcitte à aller lâ, lui 'tou ! C'st impossib'e ! »

'A lés r'gârde enne escousse, dans l' châssis, mé' quand 'a voé' enne extrémité, 'a pâr' elle itou. 'A s' met que'qu' chos' su' 'és épaules, p'i' 'a pârt, 'a gu'y vâ !

'A arrive au roi, p'is, v'lâ çâ pris. Elle itou, 'a danse, elle itou. P'is lâ, b'en, 'a di' au roi : « On â déjâ dansé tou' 'és deux, p'i' 'a dit, on danse encôre, p'is lâ, c'ést beau, p'is... ah ! bon ! »

V'lâ enne affére. La sarvante, elle, 'a ést assez fatiquée qu' 'a tombe à terre, p'is lâ, i' y â p'us r'guien qu' lés patt's qui gigotent, p'is, le roi, b'en, danse autour, p'is la reine. P'is lâ, i's s'aparçoèv'nt qu' c'ést in son, qu' c'ést in son d' musiqu' qu'i' attendent ; p'i' i's s'aparçoèv'nt b'en qu' ça vient d' la prison, où c' que lés prisogniers sont.

Lâ, mon Moribond ést dan in châssis qu'i' 'és r'gârd' fér' p'i' i' joue du vialon. P'is le roi voét b'en, lui, tou, qu' c'ést Moribond qui joue du vialon. I' â di' à Moribond, i' a dit : « Arrett' de jouer d' la musique ; i' â dit, tu vâs nous fér' mourir !

— Moribond dit, v's avez rien qu' à pâs danser ! Allez-vous-en cheu' vous ! On vous a pâs d'mandés, on vous a pâ' invités. B'en, i' dit, allez-vous-en cheu' vous ! I' ont dit...

— Le roi â dit, c'ést pâs... on peut pâs s'en aller che' nous, c'ést p'us fort que n'us aut'es, i' faut danser ! P'is, i' a dit, où qu' t' â' appris çâ c' vialon-lâ, toé ?

29. *Pyjama* (angl.) : Vêtement de nuit composé d'un ample pantalon et d'un veston.
30. *Planter* (se) : Redoubler d'efforts, donner tout son rendement.

— Accupez-vous pâs d'où c' que j'ai appris çâ ! N'us aut's, on danse ! P'is, on vous a pâ' invités, vous aut's ! V's avez r'guien qu'à vous en-aller !

— Mé' le roi dit, fais pâs l' fou, i' a dit, Moribond, tu vâs nous fér' mourir, tu vâs nous morfond'e !

— Moribond i' dit, j'arrett' pâs, i' a dit, v's avez r'guien qu'à vous en aller ! »

Le roi ést v'nu qu'i' étè' assez fatiqué, p'is la reine itou, que la reine... la reine, elle, 'a pouva't p'us ; 'a éta't rendue qu' 'a étè' à terre, elle étou, p'i' 'a faisa't p'us r'guien qu' gigoté' in peu. C' fa't que le roi dit, i' di' à Moribond : « J' te promets d' sortir tout's lés prisogniers que gu'y â écitte, p'is toé-minme, p'is j' te deunn' ma princesse en marguiag' tout' c' que gu'y â écitte. P'is m' âs toute t' deunner ; c'ést toé qui vâ' êt' roi et maît'e ; tu vâs tout' a'oèr, tout'... i' dit, si t' arrett's de jouer du vialon, p'i' i' dit...

— Moribond dit, m' â' accepter çâ, rendu qu' vous sortirez toute' 'és prisogniers. Pâ' 'a princess' j' veu' avoèr ! J'en veux pâs ! I' dit, 'a ést trop dure à fér' parler, i' dit, j'en veux pâs ! Mé', si vous sortez tout l' mond' d'écitte, tout's lés prisogniers, v's allez leu' deunner leu' liberté, j' su's prê' à arretter !

— Le roi dit, j' te l' promets, i' a dit, arrette, p'is, i' dit... »

C' fa't qu' Moribond â arretté d' jouer du vialon. Apras qu' Moribond a arretté d' jouer du vialon, le roi s'ést rendu, p'is lâ, b'en, on â sorti 'és prisogniers, on 'és â tout's lâchés louss [loose][31], tout' leu' donner leu' liberté. P'is Moribond a marguié 'a princesse, p'i' i' â été couronné roi. P'is j' sé's pâs comment ça été depu's c' temps-lâ. J' sé's pâs si i' joue du vialon encôre !

31. *Loose* (angl.) : Libre, en liberté.

5 — LE RANCH MAUDIT

C'était en France. Il demeurait en France, ce vieux comte, veuf et sans autre enfant qu'une fille. Il vivait avec sa fille de vingt ans.

Ce comte, après avoir géré plusieurs entreprises, s'être beaucoup intéressé au commerce, se trouvait presque ruiné, du moins il lui restait très peu d'argent.

Un jour, il s'adresse à Rose, sa fille, la seule héritière de ses biens. « Si tu le veux, je vais acheter le Ranch maudit. »

Rose n'avait jamais entendu parler de cette propriété. Le Ranch maudit, c'était une grande ferme sur laquelle s'élevait un château ; ce ranch servait à l'élevage de nombreux troupeaux d'animaux.On appelait cette ferme le Ranch maudit, parce que tous les employés de cette ferme étaient morts mystérieusement. On n'avait jamais pu expliquer leur disparition.

Rose répond à son père : « Moi, je ne sais rien de ce Ranch maudit. Je n'en ai jamais entendu parler.

— Eh bien ! moi, continue le comte, j'ai recueilli ces renseignements dans les journaux, et il me semble que cette ferme pourrait faire vivre son propriétaire. Je n'achèterais pas ce ranch pour moi, mais pour toi. Je voudrais te laisser un bien qui puisse assurer ta prospérité, un bien qui puisse t'aider à vivre. Moi, j'avance en âge, je suis déjà sexagénaire. Si tu le veux, je vais aller visiter cette ferme ; si je la trouve avantageuse, et si le prix en est convenable, je l'achèterais avec l'argent qui me reste et j'assurerais ainsi ton avenir.

— Agissez selon votre bon plaisir, papa. Quant à moi, je suis prête à tout, prête à vous suivre partout où vous irez ! »

Le vieux comte se rend visiter le Ranch maudit, en dehors de France, dans les campagnes en voie de défrichement, comme nous dirions aujourd'hui. La propriété lui plaît et il en fait l'acquisition. Ce voyage terminé, le comte revient chez lui et annonce à sa fille qu'il a acheté le Ranch maudit et qu'il songe à aller y habiter.

Le comte avait deux employés à son service, deux Noirs : une servante nommée Junon, et son mari Jonas qui tenait le rôle de serviteur. Le comte fait part de sa décision à la maisonnée : « Nous allons vendre tous les biens que nous possédons ici, entre autres la maison, et nous allons quitter ces lieux. Nous utiliserons des chevaux et

des mules — à cette époque, on se servait de mules — et nous nous rendrons à notre nouvelle demeure ! »

On met à exécution le plan du vieux comte. Huit jours plus tard, tous les biens étaient vendus. On avait conservé les vêtements du comte et de sa fille, un cheval pour le chef de famille, deux mules et un chariot selon le vocabulaire du temps, et un peu de bagage. On place les vêtements dans la voiture de transport et l'on se met en route. Le trajet devrait être assez long, un trajet de huit jours en voiture tirée par des chevaux, à cette époque.

À une certaine distance avant d'arriver au Ranch maudit, le comte et son groupe traversèrent une ville, une ville assez importante. On y trouvait des policiers et plusieurs autres services. « Maintenant, dit le comte à sa fille, si tu le veux, nous allons nous acheter des provisions. Nous logerons à l'hôtel, et demain matin, nous reprendrons la route. Demain soir, même s'il est tard, nous arriverons à notre nouvelle demeure. Nous nous achèterons des provisions pour huit jours. Tu sais que la bâtisse de notre ranch a été abandonnée depuis longtemps, et nous y aurons trop de travail pour aller souvent aux provisions. C'est pourquoi nous nous procurerons tout le nécessaire avant de reprendre la route. »

Après avoir couché à l'hôtel, le comte et sa fille, le lendemain matin, ont acheté dans un magasin des provisions en quantité suffisante. Le comte a été surpris, en entrant dans le magasin, de s'entendre adresser la parole par le marchand, un étranger. « Monsieur, d'où venez-vous ?

— Je viens de Praille, en France, répond le comte.

— Où allez-vous en ce moment ? continue le marchand.

— C'est moi qui suis le nouveau propriétaire du Ranch maudit depuis à peu près un mois. Nous sommes actuellement en route vers ce ranch ; c'est là que nous allons fixer notre demeure.

— Savez-vous bien ce qu'est ce Ranch maudit ? demande le marchand, en souriant.

— Je ne sais trop ce qui s'y est passé. J'entends parler du Ranch maudit, j'entends toutes sortes de récits. Je ne sais pas à quoi m'en tenir actuellement, mais je vais apprendre la vérité, puisque je vais vivre dans ce ranch !

— Sachez monsieur, que le Ranch maudit existe depuis longtemps. Tous les anciens propriétaires de cette ferme, tous les gens qui y ont travaillé sont disparus mystérieusement. Les policiers ont multiplié les enquêtes et les recherches ; ils n'ont jamais pu percer le mystère de ces disparitions. Ce ranch a abouti à la ruine, on n'a jamais pu en tirer rien de bon ! »

Le comte, un ancien militaire, ne se laisse pas intimider par ces propos. « J'étudierai ces problèmes quand je serai installé dans ce ranch. Puis-je vous demander de ne répéter aucune de ces affirmations devant ma fille et même devant

mon serviteur et ma servante ? Vous pourriez les effrayer ! Quant à moi, j'adopterai une ligne de conduite, une fois rendu là-bas.

— Ah ! monsieur, faites à votre goût, mais si j'étais à votre place, je préférerais perdre la somme versée pour le ranch et abandonner cette propriété.

— Quoi qu'il en soit, moi, je m'y rends ! » persiste à dire le comte.

Il achète des provisions et plusieurs autres objets de première nécessité, les dispose dans le chariot et donne l'ordre de se mettre en route. Les quatre voyageurs quittent la ville et se dirigent à travers les plaines vers le ranch ; le comte, à cheval, précédait la voiture dans laquelle voyageaient Rose en compagnie de Junon et de Jonas. Le cavalier indiquait à la voiture quelle direction suivre.

Tout à coup, les voyageurs aperçoivent de la fumée qui se dégageait d'un feu de prairie ; le foin sec avait pris feu et les flammes fonçaient sur les voyageurs. Le comte fait demi-tour et vient donner un ordre à Jonas : « Stimule la marche de tes mules autant que tu pourras ! Autrement, le feu peut nous encercler. Moi, je vais prendre les devants et je reviendrai vers vous. Quant à votre groupe, suivez cette direction. Moi, je vais vous précéder et je vais essayer de contourner la zone embrasée pour tenter d'échapper au feu ! »

Enhardi par ces directives, Jonas commence à fouetter les mules, presse leur marche et finit par traverser la zone de prairie en feu. Une fois le danger passé, les voyageurs ne voient pas revenir le comte. Comme l'après-midi s'achève, on décide de souper près d'un cours d'eau. Rose transmet sa décision à ses compagnons : « Nous allons souper en attendant l'arrivée de mon père ! »

Ils ont attendu une couple d'heures, je crois bien, mais sans voir revenir le comte. Rose manifesta de l'inquiétude ; elle se disait : « Mon père a peut-être été victime du feu ! Je ne sais que penser, mais je crois qu'il serait prudent d'aller à sa recherche ! »

Jonas ne se sentait pas rassuré, lui non plus. Il craignait de retourner vers l'incendie pour s'enquérir du sort du comte. Soudain, arrive à cheval un vacher ou un homme de cette sorte. Il souhaite le bonjour à Rose. Il s'aperçoit que cette dernière est une blanche, une Française en compagnie de deux Noirs. Rose rend la salutation au nouvel arrivé. « Comment se fait-il, demande le vacher, que vous soyez ici ? Vous avez donc traversé le feu ?

— Oui, répond Rose, nous avons traversé les flammes et nous avons failli y laisser notre vie ! Je suis inquiète du sort de mon père. Il devait nous rejoindre ici, mais nous ne l'avons pas revu après une assez longue attente. Monsieur, vous vous appelez ?

— Je m'appelle Curly Gunman !

— Et quel est votre métier, monsieur Gunman ?

— Ah ! moi, je suis vacher ; je parcours les plaines un peu au hasard, par passe-temps. Je n'ai pas d'autre tâche à remplir. Si vous me le permettez, je puis partir à la recherche de votre père ! »

Le vacher demande dans quelle direction est parti le comte. Rose insiste auprès du visiteur : « Vous me feriez grand plaisir si vous alliez au secours de mon père. Il est peut-être prisonnier des flammes, je ne sais pas trop, il s'est peut-être perdu dans la plaine dont l'aspect a soudainement changé après le passage du feu.

— Moi, reprend le vacher, je ne me perdrai pas ! Je connais très bien la plaine de cette région. Si vous le voulez, je pars à l'instant au secours de votre père !

— Allez-y ! Vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir ! »

Le vacher saute sur son cheval et s'élance à grande vitesse dans la plaine. Peu après, il rapporte le cadavre du comte qui avait perdu la vie dans les flammes. Rose ressent une vive douleur en constatant le décès de son père. Elle pleure abondamment. « Le seul service que je puis vous rendre maintenant, dit le vacher à la jeune fille, c'est de creuser une fosse et d'y déposer le corps de votre père ! Après son ensevelissement, nous aviserons à la décision que vous aurez à prendre ! »

L'inhumation du comte terminée, on organise une sorte de camp autour d'un feu et tout le groupe, y compris le vacher, se livre au sommeil.

Le lendemain matin, le vacher s'adresse de nouveau à la jeune fille : « Mademoiselle, quelle décision prenez-vous ?

— J'ai décidé de retourner là d'où je viens !

— Retourner ? Pourquoi retourner ? demande le vacher.

— Eh bien ! pourquoi... pourquoi... Qu'est-ce que je vais aller faire, seule, au Ranch maudit ? Je suis seulement une fille de vingt ans. J'ai un serviteur, il est vrai, un serviteur qui vit chez moi depuis longtemps. J'ai aussi une servante, l'épouse de notre serviteur, qui est à mon service depuis longtemps. Même accompagnée de ces deux aides, qu'est ce que je pourrais faire au Ranch maudit ? D'après certaines rumeurs, le Ranch maudit serait un endroit où personne ne peut vivre. Le bruit court que tous les anciens propriétaires de ce domaine sont disparus mystérieusement. On n'a jamais pu retrouver les causes de leur disparition. Moi, seule là-bas, qu'est-ce que je vais faire ? Le meilleur parti à prendre est de retourner chez moi !

— Mais, vous n'avez plus de demeure, vous n'avez même plus d'argent !

— C'est vrai ! L'argent que nous possédions a été consacré à l'achat du Ranch maudit... Que voulez-vous que je fasse ? Je ne puis me tirer d'affaire toute seule. Je ne suis qu'une femme de vingt ans !

— Si vous le voulez, mademoiselle Rose, je vais m'engager à votre service. Je vais vous accompagner au Ranch maudit ! Je serais heureux de travailler à percer les mystères qui entourent cette propriété. Je n'ai pas eu l'occasion d'étudier les accidents mystérieux de votre ranch, mais je suis parvenu à en expliquer plusieurs autres. Je prendrais grand plaisir à étudier les mystères du Ranch maudit, mystères dont on parle depuis longtemps. Je serais intéressé à découvrir ce qui se cache sous ces disparitions mystérieuses !

— Mais qu'allez-vous pouvoir découvrir, puisque vous n'en savez pas plus long que moi ?

— Ah ! je suis impatient de découvrir le mystère de votre ranch. Mademoiselle, si vous y consentez, je m'en vais comme engagé à votre service, non pas pour tout décider comme le fait un maître. Non ; c'est vous qui prendrez les décisions ! Vous commanderez, et moi, j'exécuterai les ordres que vous me donnerez. Vous ne savez pas comme j'aimerais demeurer en votre compagnie au Ranch maudit ! Je suis navré de la mort de votre père. Mais, ce n'est pas une raison, Rose, pour que vous retourniez dans votre pays ! Il faut que vous continuiez votre route pour exécuter la volonté de votre père ! »

La jeune fille réfléchit quelques instants et exprime aussitôt sa décision : « J'accepte votre offre, Gunman ! Je vous engage comme employé !

— Je vous assure, mademoiselle Rose, que je n'exigerai pas un salaire très élevé. Je suis surtout curieux de savoir comment vous allez vous en tirer.

— Si c'est vraiment votre désir, je suis prête à vous compter parmi mes collaborateurs. Avec vous, je me rendrai jusqu'au bout, je ferai ce que mon père attendait de moi. Puisque mon père a désiré demeurer au Ranch maudit, moi, je m'y rendrai, même s'il me fallait perdre la vie !

— Je vous accompagne ! » reprend le vacher.

C'était le midi. On prend le repas et l'on prépare la voiture. On se remet en route, et, le soir, vers cinq heures, le Ranch maudit est en vue. Le vacher précédait le groupe ; il était le guide tout comme l'avait été le comte auparavant. Il arrive le premier à la bâtisse. Il trouve un écriteau fixé dans la porte au moyen d'un poignard planté dans la boiserie : « Toute personne qui entre ici est assurée d'y perdre la vie ! » Il lit ce message, retire le poignard et enlève l'écriteau avant l'arrivée de la jeune fille. Il cache le poignard, glisse le papier dans sa poche, pour éviter à Rose une fatigue nerveuse inutile et ne pas décourager ceux qui l'accompagnent. Tout le groupe converge vers la porte, on enlève les barres qui la tiennent fermée, et on entre... On constate que c'est une vieille construction abandonnée depuis longtemps. La poussière y est abondante, la malpropreté saute aux yeux, tout est en désordre. « Vous n'entrez pas dans une maison bien en ordre ! s'exclame le vacher en se tournant vers Rose. Il y a longtemps qu'elle n'a pas été entretenue. Son allure actuelle est plutôt pitoyable, mais quand on aura fait le ménage, cette demeure sera plus jolie et plus accueillante ! »

Rose jette un coup d'œil sur la maison ; elle constate que ce bâtiment a été négligé depuis longtemps. Les voyageurs foncent dans la maison, mais, sans faire aucun ménage, préparent le souper et les chambres à coucher. Tous les meubles sont en place de même que les lits et les accesssoires nécessaires.

Au moment du coucher, le vacher dit à Jonas : « Toi, tu vas faire le guet jusqu'à minuit ; à cette heure, je me lèverai et j'assurerai la surveillance jusqu'au matin. Ici,

nous ne sommes pas en sûreté. Nous ne savons pas ce qui peut nous arriver. Il nous faut être vigilants jour et nuit !

Jonas plaça près de lui un vieux fusil à baguette de cette époque et prit la responsabilité de surveiller la maison, malgré une peur paralysante. Il craignait de voir des fantômes. On lui avait rapporté, dans la ville, que dans le Ranch maudit apparaissaient des fantômes, des sorcières et beaucoup d'autres êtres mystérieux. Jonas ne vit aucun visiteur menaçant pendant ses heures de faction.

À minuit, le vacher vient assurer la relève du gardien Jonas. Il fait la surveillance des lieux, le restant de la nuit.

Le lendemain matin, les femmes se lèvent et commencent à s'occuper du ménage. Elles tentent de se procurer de l'eau soit à l'aqueduc, soit aux pompes, mais elles ne trouvent pas une seule goutte d'eau. « C'est un phénomène assez bizarre ! dit le vacher à la jeune fille. Une construction de cette importance, un ranch où l'on éleve de gros troupeaux de bestiaux, et une complète pénurie d'eau ! C'est incroyable ! Voilà un autre mystère auquel je ne puis ajouter foi ! Si tu le veux, je vais aller en chercher, de l'eau, moi ! Il y en a certainement quelque part, sur la propriété. Quand je serai revenu avec une petite quantité d'eau, nous partirons tous les deux à la recherche d'une source d'eau dans les environs. Si nous ne trouvons pas d'eau en abondance, nous ne pourrons pas vivre longtemps ici ! »

Rose était heureuse de l'aide que lui apportait son nouvel employé. Le vacher ne tarda pas à sauter sur son cheval et à gagner les champs, puis la forêt. Peu après, il était de retour avec un peu d'eau. Avant d'utiliser cette eau, le vacher suggéra de vérifier si elle était potable. « Vous savez que l'on appelle cette propriété le Ranch maudit pour de multiples raisons. Personne n'a pu vivre ici ; tous les occupants ont disparu à cause d'un phénomène mystérieux. Même les troupeaux y ont perdu la vie. Pourquoi ? Mystère ! »

Le vacher analyse l'eau et découvre qu'elle contient une dose considérable de poison. « Voyez-vous ! conclut le vacher, les troupeaux se sont empoisonnés en buvant de cette eau que j'ai puisée dans tel lac. Ce lac est empoisonné. C'est dans cette zone que les animaux sont morts. Les propriétaires qui nous ont précédés ont été ruinés par la mort de leurs troupeaux. Ils n'ont pas trouvé l'explication de ce mystère. La voici, l'explication ! Le premier mystère est déjà éclairci, grâce à Dieu ! Quant à expliquer l'autre mystère de la pénurie d'eau et la disparition des habitants, nous comptons sur l'avenir. Il faut absolument résoudre l'énigme ! »

Après avoir jeté l'eau empoisonnée, le vacher repart dans une autre direction et parvient à une rivière qui coulait à une courte distance de la demeure. Il y recueille une certaine quantité d'eau ; c'était de l'eau à l'état naturel, de l'eau courante. De retour à la maison, le vacher constate que l'eau est de toute première qualité. On prépare le repas, on mange, et le vacher dit à Rose : « Maintenant, si tu le veux, nous allons entreprendre une randonnée d'exploitation du ranch en vue de futurs plans de travaux à entreprendre. Une première course, ce matin, a expliqué un fait mystérieux. Il va

nous falloir éclaircir plusieurs autres mystères. Pour ce faire, il faut répéter l'excursion que j'ai faite ce matin. C'est peut-être une permission de Dieu, c'est une faveur de la Providence, je ne sais trop... Mais nous avons eu un certain succès. »

Le déjeuner terminé, Rose et le vacher partent à pied à travers la campagne. Ils trouvent des carcasses de bestiaux empoisonnés, des carcasses séchées ou pourries, des carcasses nombreuses. « Je te le disais, ce matin, Rose, ces animaux sont morts empoisonnés ! Empoisonnés par qui, par quoi ? Je n'en sais rien ! Mais les faits sont là pour le prouver. C'est la raison pour laquelle personne n'a pu vivre ici. Une fois ruinés à cause de la mort du bétail, les habitants ont manqué de revenus et se sont dispersés. Ils n'ont pu expliquer toutes les causes de leur insuccès, mais nous, nous venons d'en saisir l'explication. Nous n'en sommes pas toutefois à notre dernière découverte !

Rose et son compagnon continuent leur promenade. Ils arrivent précisément à la rivière où le vacher a puisé son eau, le matin. La rivière avait été déviée dans une autre direction au moyen d'un barrage, d'une sorte d'écluse. Le bras de rivière qui fournissait l'eau à toute la ferme avait été barré et détourné. « Voilà, s'écrie le vacher, un autre mystère d'éclairci ! Nous n'avons plus d'eau à la maison parce que le cours d'eau a été coupé et détourné. Il suffirait de démolir le barrage et nous aurions de l'eau à la ferme, et de l'eau excellente ! Je vais aller chercher mon cheval et je vais ordonner à Jonas de me suivre ici. Nous allons démanteler le barrage, et la rivière reprendra son cours d'autrefois ! »

Les deux promeneurs font demi-tour, vont chercher le cheval ; au moyen du lasso ou d'autres moyens, ils démolissent le barrage. La rivière reprend son cours normal.

Ils reviennent à la maison, à la fin de l'après-midi. Le soir même, les nouveaux propriétaires du ranch ont de l'eau en quantité. « Encore un mystère d'expliqué, Rose ! s'exclame le vacher. Mais nous n'en sommes pas à notre dernière surprise. Le plus grave problème n'a pas encore reçu de solution. Cependant, il faut prendre courage ! Nous avons tout de même obtenu de bons succès ! »

Au début de la nuit, le vacher dit encore à Jonas : « Tu vas de nouveau assurer la garde pendant que moi, je vais me reposer. À minuit, je viendrai te remplacer ! »

Jonas reprend sa place de guetteur, le vieux fusil près de lui. Mais Curly Gunman était le roi des tireurs au pistolet. Il maniait cette arme à la perfection. Il dit donc à Jonas : « Si tu découvres quelque chose d'anormal, tu m'avertiras, et j'accourrai à ton aide. Lance un seul cri, et je serai près de toi ! »

Jonas s'installe donc à la cuisine dans un confortable fauteuil, le fusil à ses côtés, prêt à tirer. Pendant que Jonas fait le guet, Gunman va se coucher, ainsi que les deux femmes. À onze heures, Jonas lance un cri angoissé. Le vacher reconnaît l'appel du gardien et se précipite vers lui. « J'ai vu un fantôme... s'écrie Jonas en bégayant, un fantôme effroyable ! »

La peur avait empêché Jonas de se servir de son arme. Pétrifié par la peur, le guetteur avait perdu le contrôle de ses nerfs. Le vacher trouve Jonas presque évanoui,

la figure pâle comme une assiette, prêt à succomber sous l'effet de la peur. Il a toutefois la force de dire a Gunman : « Moi, je ne puis continuer à surveiller ces lieux. Je m'en vais ! Je ne veux plus rester ici ; je vous quitte ! »

Le vacher tente de consoler un peu ce pauvre Noir en lui parlant sur un ton badin : « Ce n'est pas le temps d'avoir peur, l'ami ! Il faut se défendre contre tout agresseur. Même si tous les fantômes se donnent rendez-vous ici, il faut les repousser sans se laisser gagner par la peur. Ce n'est pas le temps d'avoir peur !

— Eh bien ! répond Jonas, veille si tu veux ; pour moi, je ne veille plus !

— Très bien ! continue le vacher, moi, je suis prêt à monter la garde ! Quant à toi, Jonas, va te coucher. Moi, je vais prendre ta place. Je n'ai aucune crainte des fantômes, moi ! »

Le vacher s'assoit dans le fauteuil et surveille les lieux jusqu'au matin, sans voir âme qui vive.

À l'heure du lever, Jonas, Junon et Rose sortent du lit et viennent déjeuner. Après le déjeuner, le vacher dit à Rose : « Si tu veux, je vais me rendre à la ville voisine ; il nous manque des provisions, et je vais aller me les procurer aujourd'hui ! Le voyage entier va occuper la journée entière. Tout en rapportant des provisions pour le groupe, je me procurerai les objets personnels dont j'ai besoin. Je serai de retour certainement pour l'heure du souper !

— Va à la ville comme tu l'entends ! » approuve la jeune fille.

Celle-ci donne au vacher la liste des provisions à acheter, et Curly prend la route vers neuf heures, le matin. Il se rend en ville, entre dans un magasin y achète les provisions du ranch et les objets qu'il désire pour lui-même. Il dispose le tout sur son cheval et reprend la route du retour.

Soudain, il entend un coup de feu. La balle vient frapper une médaille de métal fixée à son chapeau. Il est assommé sur-le-champs et culbute du haut de son cheval. Tout à coup, il ouvre les yeux sans savoir qui l'a tiré de son évanouissement. Il ne sait pas combien de temps il a perdu connaissance. Il aperçoit qu'il est tard : le soleil va bientôt disparaître à l'horizon. Sans perdre de temps, il remonte à cheval et se dirige vers le château, en espérant que rien de fâcheux n'est arrivé aux gens du ranch. Il presse l'allure de son cheval et regagne le château.

Avant d'arriver à destination, il constate que la brune est déjà tombée. Il croit apercevoir une forme humaine. Il se précipite vers cette forme, il y reconnaît Rose toute découragée. Comme le vacher tardait à rentrer, elle avait perdu courage, s'était effrayée à la pensée que peut-être Curly était mort. Sans en souffler mot à Jonas ni à Junon, elle avait pris la route, elle aussi, dans le dessein de quitter le ranch.

Le vacher se penche sans quitter son cheval et ramasse la fille sur son bras, l'assoit près de lui et reconnaît Rose. La jeune fille est presque évanouie d'épuisement et de peur. « Où vas-tu, Rose ? demande le vacher.

— Ah ! Quand j'ai constaté que tu ne revenais pas, répond la fillette, il m'est devenu impossible de vivre au château !

— Mais je t'avais promis de revenir ce soir !

— Oui, assurément. Mais tu m'avais promis de revenir pour le souper. Il est maintenant très tard ! »

Le vacher n'ose pas raconter à Rose l'accident qui lui est arrivé en route. Il se contente de répondre : « Quoi qu'il en soit, je suis revenu.

— Mais j'avais perdu l'espoir de te voir revenir. Je te croyais parti à jamais !

— Ah ! non, jamais je ne quitterai ce ranch. Je te le jure, ce soir ! Seule la mort me forcera de quitter le château. Aussi longtemps que je serai vivant, j'y demeurerai !

— Tu me le promets ? insiste la jeune fille.

— Oui, je te le promets ! Je ne partirai d'ici seulement quand je serai mort. Tué par qui ? Je ne le sais pas ! Par des fantômes peut-être ; mais je ne crois pas aux fantômes. Une seule chose actuellement me passionne. Et c'est cette chose qui m'empêche de quitter le ranch !

— Moi aussi je désire y demeurer pour une seule chose !

— Puisqu'il en est ainsi, retournons au ranch et nous allons y demeurer !

— Certainement, nous y demeurerons ! » répète la jeune fille.

Le vacher était amoureux de Rose, et cette dernière aimait le vacher, mais sans le proclamer ouvertement. Lui, il était un employé, et elle, la propriétaire du ranch.

Dans la soirée, le vacher dit à Jonas : « Ce soir, tu vas encore faire la garde de la maison et moi, je vais me reposer, et je prendrai ta place...

— Pas du tout ! réplique Jonas. Ah ! non ; je ne fais pas la garde, cette nuit ! »

Le vieux serviteur avait vu un fantôme. Il en avait une telle crainte que toute autre tentative devenait inutile. Le vacher s'adresse alors à Junon : « Dis à ton mari qu'il lui faut faire la garde. Moi, je ne puis travailler jour et nuit, sans me reposer ! Qu'il fasse le guet au moins un certain temps ; quand il sera fatigué, ou qu'il aura peur, qu'il m'appelle et je viendrai à son secours. Demande-lui de m'accorder un peu de loisir pour que je puisse me reposer, moi aussi ! »

De fait, le groupe s'était installé au château depuis une huitaine de jours, et le vacher avait été de service presque jour et nuit. Il commençait à ressentir la fatigue.

Jonas consent à faire la garde, grâce à l'intervention de sa femme, Junon. Rose avoue son incapacité de faire la garde. « Toi, lui conseille le vacher, va te coucher. Tu as assez d'inquiétude, assez de soucis sans t'en créer davantage. Va te coucher ! Si tes deux serviteurs refusent totalement de monter la garde, moi, je m'en chargerai du moins aussi longtemps que j'en aurai la force ! »

Curly Gunman présenta une autre arme à feu à Jonas et à Junon en leur disant : « À vous deux, vous serez capables de vous défendre un peu ! »

Le serviteur et son épouse prennent place dans la cuisine, comme d'habitude. Vers onze heures de la nuit, les lumières étaient éteintes, le vacher entend un cri effroyable. Il sort du lit comme sous l'effet d'un ressort, attrape ses deux pistolets et file vers la cuisine. Il aperçoit une ombre, une sorte de fantôme blanc de forme humaine. Il fait feu en direction de cette apparition, mais ne voit tomber personne. Il parvient à la cuisine, y trouve Jonas évanoui et sa femme dans un état presque semblable. Il s'empresse de les ranimer et leur demande : « Qu'est-ce qui se passe encore ici ?

— J'ai vu le même fantôme que l'autre soir ! répond Jonas.

— Moi aussi, je l'ai entrevu, enchaîne le vacher. L'autre soir, je ne te croyais pas, mais aujourd'hui je te crois ! Je l'ai vu, moi aussi ! J'ai tiré sur le fantôme, mais je ne l'ai pas abattu. Je ne crois pas l'avoir touché. Mais vous aviez deux armes à feu, vous deux ; vous auriez dû tirer !

— Ah ! je n'ai pas pu... je n'ai pas pu tirer. C'était trop terrifiant, trop épouvantable, c'était trop effroyable ! En apercevant ce fantôme, je me suis évanoui ! Je n'ai pu faire autrement ! »

Le vacher sourit et se retire. Rose venait de se lever... En tirant sur le fantôme, Curly Gunman avait entendu la plainte d'une personne blessée. La plainte venait du corridor vers lequel il avait tiré.

Jonas et Junon revenus à la vie, le vacher rejoint le corridor pour y jeter un coup d'œil inquisiteur. Il y voit des traces de sang. Aussitôt, il fait part de sa découverte à tout le groupe : « Quand j'ai tiré un coup de pistolet, je croyais n'avoir frappé personne. Je n'ai mis personne à mort, mais j'ai certainement blessé quelqu'un. Cette constatation me fait réfléchir. Un fantôme ne devrait pas saigner ! D'après les ouï-dire, les articles de journaux ou les livres, un fantôme n'a pas de sang ! Un fantôme, c'est un esprit, donc il n'a pas de sang ! Mais toutefois, voyez, par terre, des traces de sang, des gouttes de sang que l'on peut suivre le long du corridor ! Ce n'est donc pas un fantôme ! C'est un homme bien vivant ! »

Le groupe fait quelques pas dans le corridor, mais le vacher invite ses compagnons à faire demi-tour avec lui. Il dit à Rose et aux deux serviteurs : « Allez vous coucher ! Moi, je vais continuer à faire le guet en attendant la venue du fantôme. Si ce dernier a le courage de revenir, je saurai bien me débrouiller. Quant à me faire perdre connaissance, je le défie. Il n'est pas assez épouvantable pour me faire peur ! »

Le groupe se disperse. Rose regagne son lit, mais ne peut retrouver le sommeil. Avant la fin de la nuit, elle aperçoit, tout à coup, un fantôme qui sort de sa garde-robe. Elle se ferme les yeux et simule le sommeil. Elle aperçoit un fantôme, une forme blanche de dirigeant vers sa table de chevet sur lequel avait été déposé un verre d'eau. Le fantôme jette quelque chose dans le verre d'eau et se retire par le même corridor. Il

disparaît rapidement. La peur la gagne, elle aussi. Elle ne perd pas connaissance, mais elle n'en vaut guère mieux.

Le fantôme disparu, Rose se lève et se précipite vers le vacher, dans la cuisine. « Je viens de voir le fantôme, moi aussi ! lui dit-elle.

— Tu as vu le fantôme ! rétorque le vacher, en souriant. Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu me rendre visite, à moi aussi ?

— Même si tu n'as pas pu le voir, il est certainement venu dans ma chambre !

— C'est possible ! Mais ce ne serait pas un rêve, par hasard ? Tu n'aurais pas été victime d'un cauchemar ? Tu n'aurais pas rêvé ?

— Non, non ! réplique énergiquement la jeune fille. J'étais bel et bien réveillée. Le fantôme s'est avancé jusqu'à ma table de chevet et il a versé quelque chose dans le verre d'eau que j'y avais placé !

— Allons vérifier tous deux ces faits ! »

Le vacher, en compagnie de Rose, va chercher le verre d'eau, l'analyse et y découvre assez de poison pour tuer une personne. « Tu n'as pas rêvé... tu as dit la vérité ! s'écrie le vacher. Mais ce n'est pas l'œuvre d'un fantôme ! Je ne croirai jamais qu'un fantôme puisse agir de la sorte !

— Je ne sais pas qui rôde chez nous, mais c'est certainement quelqu'un !

— Oui, continue le vacher, il s'agit assurément de quelqu'un, mais n'en parlons plus ! Attendons ! Cette nuit, quand j'ai tiré sur un fantôme, ce n'est pas un fantôme que j'ai blessé ! C'est un homme ! Des fantômes, je n'en connais pas. J'ai vu des semblants de fantômes, mais c'était des gens habillés en fantômes. Si les livres rapportent la vérité, s'il faut en croire les ouï-dire, un fantôme c'est un être spirituel. Il n'a pas de sang. Celui que j'ai touché d'une balle perdait du sang. Nous avons suivi les traces de sang ; ces traces sont encore visibles. Le cas dont tu me parles est semblable à celui que je viens de mentionner. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un fantôme ! »

Malgré tout, le vacher était passablement découragé. Il cherchait à éclaircir bien des points, sans grand succès.

Le lendemain matin, le vacher et Rose décident d'aller faire une promenade d'inspection de la ferme. « Il faudrait, suggère le vacher, commencer à organiser un troupeau. Mais, je dois t'avouer, Rose, je suis comme toi, je suis presque découragé. Je ne puis résister longtemps à travailler jour et nuit. Je suis fatigué, moi aussi. Je finis par comprendre bien des secrets, par percer peu à peu le mystère qui nous entoure. Mais le vrai mystère du ranch, je ne le comprends pas encore. Je commence à désespérer de le comprendre, un jour. Le courage me manque.

— Mais, va en ville, suggère Rose, va en ville et engage-toi des hommes capables de t'aider. Je paierai leur salaire !

— Voilà une heureuse suggestion ! de repartir le vacher. Ah ! si j'avais quelqu'un pour m'aider ! Actuellement, je suis seul. Jonas est un serviteur presque inutile. Il tourne autour de nous, c'est un froussard ; il ne peut pas se défendre. Si tu le veux, j'engagerai une couple d'ouvriers pour me seconder.

— C'est entendu ! Va en ville et trouve-toi des aides ! » répète la jeune fille.

Les deux personnages du ranch continuent leur promenade sur leur ferme et s'éloignent passablement de leur demeure. À leur retour, au cours de l'après-midi, ils rencontrent un homme à cheval, un homme apparemment en moyens. Il fonce vers les promeneurs, salue le vacher et salue Rose. « C'est vous, mademoiselle, qui êtes la nouvelle propriétaire ? demande le cavalier.

— Oui, c'est moi ! »

Il fait la connaissance des deux promeneurs et cause avec eux. Tout en parlant, il tire de sa poche un paquet de cigarettes et en présente à ces nouveaux amis. Le vacher en prend une, Rose également en prend une, de même que le cavalier. Mais Curly remarque que le cavalier n'allume pas sa cigarette. Il la glisse sous son chapeau au niveau de l'oreille. Le vacher l'imite. Rose fait le geste de porter la cigarette à ses lèvres, mais le vacher la lui enlève. « Attends, dit-il à la fillette, nous fumerons un peu plus tard ! »

Rose ne réplique pas mais soupçonne l'amorce d'une autre tragédie. Elle aussi, elle place sa cigarette sur son oreille, à la façon du cavalier et du vacher. Rose et son compagnon reviennent au château, et la fillette demande au vacher : « Pourquoi n'as-tu pas voulu que je fume cette cigarette ?

— Attends quelques instants ! Tout va bientôt s'expliquer ! »répond le vacher.

Il prend une cigarette et l'analyse. Empoisonnée ! « Maintenant, dit-il, je commence à voir clair. Ce cavalier n'est pas seul ; sa démarche cache d'autres menées douteuses. Quoi qu'il en soit, dorénavant sois très prudente quand un étranger t'offrira quelque chose, une boisson ou une cigarette. N'en fais pas usage sans me consulter. Accepte, si tu veux, ce qu'on t'offrira, mais n'en fait pas usage immédiatement. Garde-le jusqu'au moment où tu me consulteras à ce sujet. Si tu veux m'obéir de cette façon, je suis décidé à demeurer ici, mais si tu refuses de suivre cette directive, moi, je vais te quitter ! Si tu ne veux pas écouter mes conseils, c'est que tu n'as pas confiance en moi ! C'est mon dernier mot ! »

Là-dessus, Rose fait la promesse de suivre les directives du vacher. « Eh bien ! demain matin, annonce-t-il, je vais aller en ville pour louer les services de quelques ouvriers, et je vais les amener ici pour travailler avec moi ! »

Au ranch, on surveille pendant toute la nuit, mais sans découvrir de visiteur clandestin. Le lendemain matin, le vacher se rend dans la petite ville, à une courte distance du ranch, pour y engager des ouvriers, et en vue de réorganiser la ferme. Le

premier ouvrier auquel le vacher s'adresse lui répond en ricanant : « Monsieur, même si vous m'offriez toutes les fortunes du monde, je n'irais pas travailler chez vous !

— Pourquoi ? demande le vacher, en riant.

— Tous ceux qui y sont allés travailler n'en sont jamais revenus. On n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus. Moi, ce travail ne m'intéresse aucunement !

— Moi, répond le vacher, en riant, je travaille à ce ranch depuis un mois et je puis vous dire que j'y retourne ! Pourquoi auriez-vous peur... ? »

Malgré les demandes adressées à de nombreux ouvriers, personne n'accepte de venir travailler au Ranch maudit. Le vacher retourne au château, l'après-midi ; il est seul. Rose s'empresse de le questionner : « Tu n'as donc trouvé personne ?

— Personne ! Aucun ouvrier n'a consenti à venir travailler ici. Le plus gros salaire n'aurait pu les décider à me suivre !

— Que peut-on faire, vu l'absence de main-d'œuvre ?

— Nous allons nous contenter de ce que nous faisons actuellement.

— Si tu veux abandonner le ranch, dit Rose, moi, je suis prête à m'en aller en sacrifiant toute cette propriété ! Il y a assez longtemps que nous luttons contre les difficultés, au risque de notre vie. Si tu m'approuves, nous quitterons le Ranch maudit !

— Non, réplique le vacher. Moi, je reste ici. Va-t'en, si tu veux, mais moi, je ne quitte pas le ranch ! Un certain temps, j'étais découragé, et je songeais à tout abandonner. Mais, aujourd'hui, je suis plus encouragé que jamais !

— Si tu restes, annonce Rose, moi aussi, je reste ! Nous finirons bien par nous arranger !

— C'est entendu, moi, je reste ! » s'exclame le vacher.

Les deux associés continuent donc à vivre et à travailler au Ranch maudit.

Un bon matin, le vacher s'en va à l'écurie, comme d'habitude, pour en ramener son cheval. Il n'y trouve ni cheval, ni mules... l'écurie a été vidée ! Il revient au château en souriant et dit à Rose : « Ce matin, je n'ai pas eu de misère à alimenter mon cheval. Il n'y est plus ! Les mules sont également disparues !

— Est-ce vrai ? questionne la jeune fille.

— C'est la vérité ! Viens avec moi et constate toi-même les faits ! »

Ils se rendent donc tous les deux à l'écurie et y trouvent la place déserte. « Ce ne sont pas des fantômes qui volent les chevaux et les mules ! s'écrie le vacher. Je ne crois pas au pouvoir des fantômes ! Je vais retourner en ville pour m'y trouver un autre cheval et je vais tenter d'amorcer une petite enquête ! »

Rose et Curly Gunman prennent leur déjeuner ensemble. La jeune fille fait voir une grande inquiétude. Elle dit au vacher, en pleurant : « Si tu vas en ville, moi, j'ai peur de rester ici. Je me sens fatiguée, découragée, je n'en peux plus !

— Ne te décourage pas, Rose ; je vais revenir ! »

Privé de cheval, le vacher doit se déplacer à pied, et annonce, au moment de son départ, qu'il reviendra le même soir, à cheval, sur le sien ou sur un autre. « Je vais m'acheter un autre cheval, dit-il à Rose, et je reviendrai coucher ici. N'aie pas peur, je reviendrai bientôt au ranch ! Mais sois certaine que je finirai par trouver mon cheval ! »

Après le déjeuner, le vacher prend la route, à pied, en direction de la petite ville. Celle-ci n'est pas très éloignée, mais quand on s'y rend à pied, la distance paraît assez longue. En quittant le ranch, il repère les pistes du cheval et celles des mules à leur sortie de la cour et sur la grand-route. De plus, chemin faisant, il trouve un éperon de cavalier. Il ramasse l'éperon et le cache dans sa poche.

Vers onze heures, ou un peu avant midi, le vacher s'achète un peu de nourriture et file vers la taverne. Il se commande un verre de boisson. Il remarque que beaucoup de gens fréquentent cette taverne, surtout des vachers de sa catégorie. Il aperçoit entre autres, un cavalier à la chaussure duquel il manque un éperon.

Il boit son verre et fonce vers ce cavalier ; il lui demande qui il est. C'est le chef des policiers de la ville. « Comment se fait-il qu'il manque un éperon au talon d'une de vos chaussures ?

— Ah ! c'est un simple accident, une malchance ! »

Le chef des policiers raconte une histoire plus ou moins vraisemblable. Le vacher du Ranch maudit retire l'éperon de sa poche et dit au chef des policiers : « Ce ne serait pas ton éperon, par hasard ? Ton éperon, ce n'est pas moi qui l'aurais dans ma poche ? lui dit-il en jetant un coup d'œil sur la chaussure garnie d'un éperon. Moi, j'ai trouvé cet éperon sur la route.

— Ah ! non, ce n'est pas le mien ! s'écrie le policier.

— Montre-moi ta chaussure et je vais la comparer à cet éperon, exige le vacher. Montre-moi aussi ton autre éperon ; nous allons constater s'il y a une ressemblance entre ces deux objets ! »

Le policier refuse d'obéir à la suggestion du vacher. Montre-moi ta chaussure ! s'écrie le vacher. Si tu ne veux pas me présenter ton talon, je vais aller le visiter en usant de la force. Tu finiras pas obéir ! Le policier s'obstine dans son refus. Le vacher lui saute dessus et s'approche la vue de la chaussure du policier. Ce dernier décoche un coup de botte dans la figure du vacher. Ce dernier culbute derrière un comptoir. Tous les clients de la taverne étaient des amis du chef de police ; en réalité, ils faisaient tous partie d'un groupe de bandits. Ceux-ci tirent leurs pistolets et le braquent sur le vacher du Ranch maudit. Curly Gunman fait une pirouette et dégaine, lui aussi, ses deux pistolets.

Le vacher se tourne alors vers le chef des policiers, celui qui avait perdu un éperon, et commence à faire sauter, au moyen de balles, ses boutons d'habit, et les insignes de ses fonctions. Soudain, il dit au policier : « Il ne me reste plus qu'une balle ; c'est à ta carcasse que je la destine ! Il ne me reste plus de boutons ni d'insignes à enlever de ton habit. C'est toi maintenant qui vas y passer ! Je vais en finir avec toi ! »

Le groupe de bandits se montrent moins agressifs ; ils se rassoient. Le vacher du Ranch maudit sort de son retranchement et dit au chef des policiers : « C'est toi qui es venu chez moi, la nuit dernière ! C'est toi qui es venu voler mon cheval et les mules de notre ranch ! Et mon cheval, tu le gardes dans la cour, en bas !

— Non ! répond le policier.

— Quoi qu'il en soit, viens avec moi, je vais te montrer où est mon cheval. J'admets que deux chevaux puissent se ressembler extérieurement, mais le mien a un comportement difficilement imitable ! »

Curly Gunman part en compagnie du policier ; le groupe le suit. On se presse derrière eux. Il arrive en vue de son cheval, se frappe dans les mains et prononce un nom. Le cheval se dresse sur ses pattes de derrière et lance un hennissement. « Voilà mon cheval ! Un cheval étranger n'aurait pas cette réaction ! C'est mon cheval, et je vais le chercher ! »

Au moment où Gunman s'apprête à détacher l'animal pour s'enfuir, les bandits lui sautent dessus et le font prisonnier. Ils le traînent à une sorte de palais de justice, près de là où siège un magistrat. On porte plainte contre le vacher du Ranch maudit, on l'accuse de voler des chevaux, et de tremper dans le banditisme. On lui avait passé les menottes aux poignets. Curly Gunman s'adresse donc au magistrat : « Avant d'être jugé, je vous demande de m'enlever les menottes. Je veux être libre pour mieux me défendre ! »

Vu le grand nombre de spectateurs, le danger de fuite était mince. On enleva les menottes au vacher. Ce dernier entonne une série d'accusations : « C'est vous qui êtes les bandits ; c'est vous qui venez là-bas, au ranch, pour y entretenir l'état de peur ! Tous les maux, tous les vols perpétrés au Ranch maudit, c'est vous autres qui en êtes la cause ! C'est ce que je viens de découvrir aujourd'hui ! D'ailleurs, seulement à vous voir l'allure, on peut vous accuser sans crainte d'erreur ! « En prison ! Conduisons-le à la prison ! crient les spectateurs. Il nous accuse sans aucune preuve ! »

Le vacher Gunman se sent dangereusement traqué. Le palais de justice était situé au deuxième étage d'un édifice donnant sur un moulin à cardes, un ancien moulin désaffecté. Pressé par les bandits comme il l'était, le vacher s'élance à travers une croisée, saute dans le moulin à cardes et s'échappe à l'extérieur. Il saute sur le dos de son cheval et file en direction du Ranch maudit.

Il parvient au château, la nuit tombée. Rose était folle d'inquiétude et versait d'abondantes larmes. Junon l'imitait. L'inquiétude faisait mourir les trois personnages demeurés au château.

Aussitôt arrivé, Curly Gunman dit à Rose : « À l'heure actuelle et cette nuit, les bandits veulent ma mort. Ils se dirigent vers nous, à cette heure même. Il va peut-être falloir dire adieu à la vie... Je n'en sais rien, mais nous allons tenter de défendre nos vies ! Nous en sommes arrivés à la limite de nos droits. »

Le vacher entre au château, charge ses deux pistolets à pleine capacité, place Junon, Jonas et Rose, chacun à une fenêtre après leur avoir donné une arme à feu. « Maintenant, leur recommande-t-il, le premier homme qui va mettre le pied dans la cour, il faut le mettre en joue et l'abattre. Si c'est possible, tirez d'abord sur les chevaux. Quant aux cavaliers, nous les attaquerons si l'autre procédé n'est pas suffisant ! »

Rose, Junon et Jonas se placent aux fenêtres. Le vacher porte les mains à ses deux pistolets. Au même instant, se présente un groupe d'une cinquantaine de bandits. Dès que les gens du château aperçoivent les chevaux, ils commencent à tirer. Dès que le cheval entrait dans la cour, il tombait sous le coup de feu. Le cavalier s'en tirait sans blessure grave. Se sentant incapables de se défendre, les assaillants se retirent dans l'écurie, à l'abri des balles. Dans cette cachette, il devenait impossible de tuer qui que ce fût.

Le chef des policiers que le vacher avait démasqué était au milieu des ses hommes. « Vous ne me ferez pas croire, leur dit-il, que, nombreux comme nous le sommes, nous ne puissions nous emparer d'un homme seul ! Je promets donc une grosse récompense à celui qui ira arrêter ce vacher ! »

Curly Gunman dit à Rose : « Il nous faut absolument sortir d'ici ! Nous sommes dans la même situation que nos assaillants. S'ils sortent de leur cachette, nous allons les abattre. Il en échappera peut-être un ou l'autre sur le nombre ! Si nous sortons d'ici, nous risquons la mort ! Il nous faut trouver un moyen de nous échapper vivants ! »

Rose fondait en larmes, toute découragée qu'elle était. Junon et Jonas manquaient, eux aussi, de courage. « Ne vous découragez pas, criait le vacher, nous allons finir par nous échapper du château ! »

Sur ces entrefaites, le groupe du château voit sortir de la grange une voiture remplie de foin. La voiture vient se ranger le long du mur du château et les assaillants mettent le feu au foin en vue d'incendier l'édifice. Le vacher a beau tirer vers la charge de foin sous différents angles, il lui est impossible d'abattre un seul ennemi. Le vacher réitère à Rose son exhortation : « Il faut nous échapper d'ici ! »

Il prend Rose par la main, dit à Junon et à Jonas : « Suivez-moi ! » Le groupe gagne la cave en utilisant un corridor. Mais il leur fallait trouver une issue. « Les fantômes qui se sont montrés, dit le vacher à Rose, ce sont des humains comme nous. Ils n'utilisaient pas les portes ; ils entraient et sortaient par un autre moyen. Il nous faut trouver cette issue ! »

D'un corridor à l'autre, le groupe se met à inspecter la cave du château. Le vacher espérait pouvoir retrouver les gouttes de sang du fantôme blessé peu auparavant, et de suivre ses traces. On retrouve les traces de sang et on se guide sur elles à travers la cave. Tout à coup, les taches de sang disparaissent sous un escalier montant de la cave. Une grosse caisse de bois bloquait tout accès sous l'escalier.

Le vacher portait dans ses mains une sorte de torche pour s'éclairer. Il dit à Rose : « Vois-tu ? Les gouttes de sang disparaissent ici ! Je ne puis imaginer quel moyen a utilisé le blessé pour quitter ce local. Il n'a pourtant pas disparu comme un esprit ! »

Jonas joint ses forces à celles du vacher, et les deux hommes déplacent la caisse sans trop d'efforts. La caisse dissimulait une porte pratiquée dans un mur. Cette porte donnait accès à une sorte de souterrain. Le vacher reprend en mains ses pistolets et dit à Rose, à Junon et à Jonas : « Tenez-vous derrière moi ; nous allons suivre ce souterrain ! »

Ils suivent ce couloir quelques instants ; ils arrivent à une porte. Ils l'ouvrent... les mules du château et le cheval ! Encore son cheval ! Ces animaux étaient dans cette pièce depuis très peu de temps, c'était évident ! Le vacher dit à Rose : « Regarde ! Ces bêtes n'ont pas pénétré ici par les portes du château ! On les a introduites ici par une entrée secrète. Si un cheval et des mules ont pu entrer ici, nous, nous pouvons en sortir ! Il s'agit de continuer notre route... »

Le groupe du château persiste à avancer. Soudain, on voit venir un homme. L'obscurité n'était pas tellement dense. On pouvait distinguer des formes à une certaine distance. L'homme portait un bras suspendu à son cou par une écharpe. Le vacher se colle le long du mur et ordonne à ses compagnons d'en faire autant. Quand le blessé vient à passer devant le groupe du château, le vacher l'arrête. « Tu vas me dire d'où tu viens ! » s'écrie-t-il. L'homme à l'écharpe a un sursaut de surprise. « Ah ! répond-il, je vais sans but précis !

— Ah ! non, reprend le vacher ; tu vas certainement quelque part. Pourtant tu n'es pas chez toi ! La propriétaire du ranch, la voici ! Moi, je suis son employé ! Et toi, d'où viens-tu ? »

Le blessé devient muet et semble ne plus vouloir parler. Le vacher brandit un pistolet. « Tiens ! Si tu ne veux pas répondre, tu vas mourir ! D'abord, tu vas me dire pourquoi tu as un bras en écharpe. Tu as été blessé ?

— Oui, j'ai été blessé !

— De quelle manière as-tu été blessé ? demande le vacher.

— C'est une balle... une balle que vous avez tirée sur moi, le soir de ma randonnée dans le château ! Vous m'avez tiré comme je passais dans le corridor. C'est vous qui m'avez blessé !

— Ah ! réplique le vacher, voici exactement le fantôme que tu as vu, Jonas, le même soir que j'ai vu moi aussi ! Et que viens-tu faire ici aujourd'hui ? demande-t-il au blessé.

— Je viens... je viens faire... eh bien ! je viens constater si le château est entièrement détruit par le feu !

— Ah ! C'est ton chef qui t'a chargé de constater si nous avions péri, nous aussi, dans le feu !

— C'est exactement là le but de ma mission !

— Tant mieux ! s'écrie le vacher. Tu vas donc me conduire à ton chef.

— Mon chef n'est pas ici ! répond le blessé.

— Pas ici... pas ici... Tu vas tout de même me conduire à ce chef. Mes compagnons et moi, nous voulons sortir de ce souterrain ! Toi, tu en connais la sortie, tu vas nous guider ! Et remarque bien ceci : si tu viens à faire un faux mouvement, tu meurs ! C'est moi qui vais te tuer ! Jusqu'à maintenant, je t'ai protégé, mais maintenant, je suis rendu à la limite de ma patience ! C'est moi qui vais mourir ou l'un de votre groupe ! claironne le vacher.

— Je le sais ! »

Le blessé avait peur du vacher. Le groupe s'avance dans le corridor, mais tout à coup, le vacher constate que Junon et Jonas ne suivent plus. « Où sont allés Junon et Jonas ? demande le vacher. Maintenant, dit-il, en s'adressant à Rose, nous allons revenir sur nos pas ! Je ne te quitte pas, parce que l'on ne sait jamais ce qui peut se passer dans les circonstances actuelles ! Quant à toi, le blessé, passe devant moi ! »

Le groupe revient sur ses pas, en vue de retrouver Junon et Jonas, mais en vain. Impossible de retrouver la moindre traces des disparus ! « Voilà un mystère qui s'ajoute aux autres ! commente le vacher à l'adresse de Rose. Encore un mystère difficile à éclaircir mais je finirai par l'expliquer ! Ces deux personnes n'ont pu disparaître dans notre dos sans avoir été enlevées ! Je finirai par connaître la vérité aussi à ce sujet ! Actuellement, ce n'est pas le temps d'organiser des recherches ! Il nous faut d'abord assurer notre propre survie. Quand nous serons en sûreté, nous pourrons peut-être venir en aide aux disparus !

Un peu plus loin dans le passage, le vacher et son groupe parviennent à une porte. Gunman enfonce cette porte d'un coup de pied. Il entre dans un local rempli d'ornements liturgiques, de calices et de ciboires, de soutanes, de riches tissus et de décorations de toutes sortes. « Comment expliques-tu la présence de ces trésors dans ce souterrain ? » demande le vacher au blessé.

Selon le récit de ce dernier, le ranch avait été d'abord organisé par des prêtres ; ceux-ci ont disparu mystérieusement. On avait rassemblé toutes leurs richesses dans ce local ; des trésors d'une valeur immense. « Les prêtres disparus, d'autres personnages

également riches ont fait l'acquisition du ranch, continue le blessé. Mais, eux aussi, ils ont disparu d'une façon mystérieuse. C'est pourquoi ces objets précieux sont entassés ici. N'allez pas croire que c'est moi qui ai transporté ces trésors ici ! Moi, je ne suis qu'un employé, je ne suis qu'un...

— Oui, enchaîne le vacher, tu n'es qu'un bandit du calibre des autres ! Mais tu marches d'après des ordres. Tu dépends d'un chef !

— Oui, c'est la vérité. Mais je suis un peu en retard. Je devrais être déjà de retour auprès de mon chef. Si je le rejoins à une heure trop tardive, je vais subir le sort des autres, je vais disparaître, moi aussi !

— Ne t'inquiète pas, je t'accompagnerai ! »

Le vacher jette un coup d'œil sur les trésors et dit à Rose : « Encore d'autres mystères ! Ah ! les mystères, les fantômes ! Nous allons enfin commencer à comprendre ce qui s'est passé ! »

Au moment où il voulait se retourner, le vacher sent le pavé céder sous ses pieds. Une trappe s'enfonce dans un dangereux précipice d'où le vacher n'aurait pu remonter. Mais, dans un geste de protection, il attrape le blessé et le lance dans cette fosse. Le bandit commence à se lamenter. De ce trou s'échappaient des odeurs de cadavres en putréfaction et d'autres détritus. Le vacher retire le bandit de la fosse et lui dit : « Ah ! tu aurais voulu me faire disparaître dans cette fosse ? Tu n'as pas pu te débarrasser de moi jusqu'à présent ; tu pensais en finir avec moi aujourd'hui. Eh bien ! tu t'es trompé ! Tu n'as pu me prendre au piège. C'est moi qui t'ai pris ! Je t'ai retiré de ce cloaque parce que j'ai besoin de toi. J'ai besoin de connaître ton chef. C'est toi qui vas me conduire à ce personnage ! »

Une fois sorti de la fosse putride, le blessé reprend la marche dans le souterrain, en compagnie du vacher et de Rose. On parvient bientôt à une porte d'où s'échappent des éclats de voix et même des bribes de chant. On semble prendre agréablement la vie derrière cette porte. « Qui demeure ici ? demande le vacher au blessé.

— C'est mon chef ! répond-il. Il se trouve ici avec une douzaine d'hommes.

— Très bien ! Toi, tu vas foncer dans la pièce, moi, je vais rester près de cette porte, tout en te surveillant. Fais bien attention à tes gestes : ce pourrait être le dernier instant de ta vie ! Va, entre !

— Mais, proteste le blessé, le chef va m'adresser des réprimandes. Il va me reprocher d'être très en retard pour lui rendre compte de ma mission !

— Ne te tracasse pas à propos du retard. Tu te trouveras un prétexte pour t'expliquer. S'il te questionne à mon sujet, dis à ton chef que j'ai péri avec le château réduit en cendres. Ensuite, j'irai lui rendre visite, à ton chef ! Mais fais bien attention à tes moindres agissements. Autrement, nous jouerons le tout pour le tout ! C'est toi qui mourras ou c'est moi ! Mais je crois bien que tu mourras avant moi ! »

Le blessé se glisse dans l'appartement du chef. La scène prévue s'amorce bientôt. Le chef demande au blessé d'expliquer son retard, lui fait une foule de remarques. L'envoyé répond dans le sens indiqué par le vacher.

Pendant ce temps, Curly Gunman, en compagnie de Rose, tient son oreille collée à la porte et écoute la conversation du blessé avec son chef. Le vacher saisit un pistolet et le présente à Rose en lui disant : « Quand tu auras besoin de cette arme pour te défendre, n'hésite pas à t'en servir ! Je ne voudrais pas que tu subisses le même sort que Junon et Jonas qui ont disparu presque sous nos yeux. Dès que tu te sentiras en danger, sers-toi de ce pistolet ! »

Après avoir jugé que la conversation du blessé et de son chef était assez longue, le vacher Gunman pousse la porte et fonce dans la pièce, lui aussi. Il braque son pistolet sur le groupe en menaçant de mort le premier qui ose bouger.

Le chef du blessé était bel et bien le bandit privé d'un éperon et que le vacher avait rencontré à la taverne. « L'autre jour, à la taverne, dit-il au chef des bandits, tu m'as arrêté, grâce à tes compagnons. Mais aujourd'hui, tu ne m'arrêteras pas ! Tu as commis une erreur, cette fois-ci ! Maintenant, haut les mains, chacun de vous ! »

Pendant que le vacher désarme les bandits, Rose les tient en respect au bout de son pistolet. On passe les menottes à tout le groupe des brigands, puis le vacher lance un autre commandement : « Maintenant, nous allons sortir de ce souterrain ! »

La nuit était passée ; c'était le grand jour. Les douze bandits se mettent en marche. Rose les accompagne, le pistolet en main ; le vacher porte également son arme prête à tirer. Il ferme la marche, derrière les brigands.

Au sortir du souterrain, le groupe aboutit en pleine campagne. Le vacher reconnaît ces lieux pour y avoir déjà circulé. « Maintenant, ordonne le vacher, nous allons nous rendre en ville, et c'est là que nous réglerons nos comptes ! Allons rendre visite aux policiers !

— Tu n'obtiendras rien de la police ! riposte le chef des bandits en riant. C'est moi qui représente la police !

— Ah ! oui ; je te connais ! Mais, néanmoins, en route vers la ville ! »

La colonne se met en marche. Arrivé à l'écurie du ranch, on entend des coups de feu venant de cette bâtisse. « Que ce passe-t-il là-bas ? demande le vacher à Rose. Il y a quelque chose de louche là-dessous ! Je ne puis croire qu'ils aient décidé de se tuer entre eux ! Surveille ceux-ci, moi, je vais aller constater ce qui se passe à l'écurie ! »

Le vacher parvient à l'étable. Il y découvre un autre groupe d'une quinzaine de bandits. Junon et Jonas étaient suspendus par le cou, à une corde. Leurs pieds touchaient à peine une caisse de bois. Les bandits leur tiraient des coups de pistolets dans les pieds pour les faire danser. En arrivant sur les lieux, le vacher abat deux ou trois bandits. Aussitôt, le groupe abandonne ce jeu meurtrier.

À ce moment, Curly Gunman se dit en lui-même : « Je suis dans une situation impossible ! Je ne puis maîtriser seul cet autre groupe. Je ne suis qu'un homme, après tout ! Rose en surveille un autre groupe ! Même si ce sont des brigands enchaînés, Rose n'est qu'une femme ! Elle a beau être armée elle doit surveiller de nombreux bandits ! Ce nouveau groupe constitue pour moi une lourde charge ! »

Sur cette entrefaite, une troupe de cavalerie débouche sur la route. C'était un détachement de la police nationale, de la police fédérale, comme nous pourrions dire, un groupe d'une cinquantaine de militaires. Ils entrent dans la cour du ranch. Le vacher reconnaît le chef de l'escouade. « Nous venons, à l'instant, d'expliquer les mystères du Ranch maudit ! » lui dit le vacher.

Le vacher était détective déguisé pour mieux arriver à percer les mystères du fameux ranch. Il s'agissait de pincer le chef des brigands de cette région. L'escouade de policiers était venue au secours du faux vacher à la suite du rapport d'un ami qui avait assisté à l'échauffourée du palais de justice et à l'arrestation de Gunman par des bandits jouant le rôle de policiers. À la pensée que le vacher-détective pouvait être en danger, on avait dépêché une escouade de secours en direction du Ranch maudit.

Le vacher-détective livre à ce détachement de la Justice tous les bandits qu'il a démasqués. « Voici, dit-il, le chef des policiers et tous ses collaborateurs ! C'est eux qui ont chassé tous les résidents de la région environnante ; c'est eux qui ont fait main basse sut les trésors du ranch ; c'est eux qui sont responsables de la mort des troupeaux de ces terres ! Je les livre tous entre vos mains ! Ils sont vos prisonniers ! »

Rose s'avance alors vers le vacher. « Jusqu'à ce jour, tu étais mon employé, mon homme de confiance. À partir d'aujourd'hui, si tu le veux, je serai ta femme ! »

Les noces eurent lieu et les deux époux continuèrent leur vie sur le ranch. Je ne saurais vous dire ce qu'ils sont devenus, par la suite...

LE RANCH MAUDIT

Récit populaire raconté le 6 septembre 1968, à Cap-Chat (Gaspésie) par Gérard Landry (57 ans) qui l'avait appris dans les chantiers de Ste-Anne-des-Monts, vers 1925, d'Octave Dupuis, conteur d'une soixantaine d'années.

Enregistrement n° 3492. Conte probablement tiré d'un roman policier ou d'un feuilleton de la fin du siècle dernier.

Çâ, c'éta' en France, c'ést enn' fois, en France, i' y ava' in vieux comt' qui resta' en France ; i' éta't veuf, i' ava't pâs d'enfant, i' ava't juss'e enn' fill' de vingt ans avec lui.

Le comte, c'éta' in homm' qu' éta't... fait' beaucoup de choses, beaucoup d' commerce, puis... i' éta't rendu presque ruiné, i' gu'i resta' in p'tit peu d'argent, mais très peu.

In bon jour, i' â di' à sa fill' qui ava't vingt ans, qui éta' 'a seul', héritiér' d' tout's lés biens qu'i' y ava't lâ, i' â dit — 'a s'app'la't Rose — i' â dit, « Rose, i' a dit, si tu veux, i' a dit, on vâ ach'ter l' Ranch maudit ! »

Le Ranch maudit, la fill' 'n n'ava't jama' attendu [entendu] parler, elle. Çâ, c'éta't... le Ranch maudit, c'éta' in espèç' de château, c'éta' in espèç' de ferme, que... i's garda'ent dés alimaux [animaux], beaucoup d'alimaux ; p'i' i's l'app'la'ent l' Ranch maudit parç' que tous ceux qui ava'ent pâssé au ranch, tout c' qui ava'ent pâssé lâ, éta'ent morts mystèrieus'ment, par 'hemp'e. I's sava'ent pâs trop, i' y ava' eu beaucoup de mond' qui â pâssé lâ, p'is tout' mort mystérieus'ment.

Fa't que... Ros' di' à son pére, a dit : « Moé, 'a dit, j' conna's pâs le... le Ranch maudit, 'a dit, j' n'ai jama' attendu [entendu] parler.

— B'en, i' a dit, moé, j'ai pris çâ su' 'és journaux, j'ai... j'ai pris çâ, i' a dit... P'is, i' a dit, me semb'e, i' dit que, quelqu'un peut viv'e lâ. I' dit, j' fa's pâs çâ pour moé, j' fa's çâ pour toé ! J' voudra's, i' a dit, t' laisser que'qu' chose, p'i' i' dit, que'qu' chos' que tu pourra's prospéré' avec çâ, pourra's viv'e avec çâ. P'is, i' dit, moé j' su's vieux, i' di' à c'tte heure — le vieux, c'ést vra', le vieux 'ta' [était] avancé dans l'âge, pâssé soixante ans minme — si tu veux, i' di' à sa fille, m'â' allé' 'oèr çâ, p'is, i' a dit, si c'ést d' mon goût, si... p'is, i' dit, si ça s' vend pâs

cher, i' a dit, a'ecque l' 'tit peu d'argent qu' j'ai lâ, qui m' reste encore, j'ach't'ra's çâ, p'is, i' a dit, ça s'rè' in av'nir pour toé !

— Fa't qu' la fille, 'a di' à son pére, 'a dit, faite' à vot' goût, 'a dit, moé, 'a dit, j' su's pra' [prête], pra' à tout', 'a dit, j' su's pra' à vous sui're [suivre] partout où c' vous gu'irez ; j' su's pra' à vous suir'e [suivre] ! »

Fa't qu' le vieu' â été... â été 'oèr çâ, le Ranch maudit qu' éta' en déhors de France, te'hours — comme on dira't dans lés colonies, n'us aut's — puis, i' a trouvé çâ d' son goût ; i' â ach'té l' Ranch maudit. Fa't qu'i' ést r'venu che' z-eux, p'i' i' a dit çâ, à sa fille, i' a dit : « Lâ, j'ai ach'té l' Ranch maudit, p'is, i' a dit, on vâ s'en aller lâ. »

I' ava't deux... i' ava't deux parsonn's qui travailla' à gag's pour lui, i' ava't Junon p'is... Junon p'is Jônâse ; c'éta't deux nègu's [nègres], c'était sa sarvant' p'is son sarvant[1], son... Fa't que, i' a dit : « On vâ prend'e, on vâ tout vend' qu'est-c' qu'on â icitte, la maison qu'i' y a icitte, on vâ tout prend'e, on vâ tout vend' çâ, p'i' i' dit, on vâ s'en aller, i' a dit, on vâ prend' dés ch'faux, p'is lés mules — dans c' temps-lâ, c'éta't dés mules — p'i' i' dit, on vâ s'en aller ! »

Fa't qu' c'ést c' qu'i' ont faite. I' ont mis çâ en vent', dans 'spâce, dans 'spâce de huit jours, le... le... tout éta't vendu. I' avé't gardé son butin[2] d' corps, lui p'is sa femm' [fille] p'i' i' ava't résarvé in ch'fal pour lui, p'is deux mules, p'i' in chariot qu'ô' appelle, lâ, qu'i' app'la'ent dans c' temps-lâ, d'abord, p'i' in p'tit peu d' bagag' de butin d' corps qui leu's appartena't ; i' ont mis çâ à bord, p'i' i' ont parti. Mais c'éta't, c'éta' assez loin. Ça prena't huit jours dans c'temps-lâ, en 'oéture à ch'fal, à aller lâ.

Fa't qu' avant d'arrivé' à gu'y où c' qu' éta't le Ranch maudit qu'i' app'la'ent, lâ, i' y avè' eunn' vill' qu'i' y ava't lâ ; c'éta' assé' enn' gross' ville : i' y ava't d' la police, i' y ava't tout's sort's de choses. Lâ, le pére a été trouver sa fille, Rose, i' a dit : « Si tu veux, i' a dit, à c'tte heure, i' dit, on vâ s'ach'ter dés provisions, p'is, i' dit, lâ, i' dit, on pârt... on vâ partir demon matin — coucha'ent dan in hôtel, enn' maison — i' â dit, d'mon matin, on vâ s'en aller, p'is, d'main soèr, on s'râ rendu lâ... assez târd, mé', i' dit, on s'râ rendu lâ ! P'is, i' dit, on vâ s'ach'ter dés provisions pour enn' huitain' de jours, parce qu'i' dit, lâ, on arriv' lâ, c'ést enn' maison ambâdennée [abandonnée] ça fa't b'en longtemps qu' çâ, ça été ambâdenné, c'tte affér'-lâ, p'is, i' a dit, on a b'en... beaucoup d' quoi à fére, on l'a pâs de... on l'a pâs l' temps de s' prom'ner dans l' chemin, lâ, pour... i' a dit, on vâ... on vâ s'ach'ter dés provisions, tout c' qu'i' nous faut, à peu pras tout c' qu'i' nous faut, p'i' i' a dit, on vâ... vâ s'en aller lâ ! »

1. *Servant* : Serviteur.
2. *Butin* : Vêtements, linge. *Butin de corps* : linge de corps.

Fa't qu'i' ont rentré dans l' magasin — i' ont couché' à in hôtel, promiér'ment — p'is l' lend'main matin, i' on été dan in magasin, p'i' i' on ach'té dés provisions, tout c' qu'i' leu' manqua't. Mé', i' â r'marqué, le pére, quand qu'i' a rentré dans l'magasin, quand qu'i' â ach'té lés provisions lâ... — c'éta' in étranger — le maîtr' du magasin a d'mandé, i' a dit : « Mecieu', d'où c' que vous d'venez ?

— I' a dit, moé j' viens d' France, j' viens d' Praille [Prague ?].

— I' a dit, où c' que vous allez dans l' moment ?

— I' a dit, n'us aut's, i' dit, moé, c'ést moé qui ést l' prop'iétair' du Ranch maudit ! J'ai ach'té l' Ranch maudit v'lâ pâs b'en longtemps, i' dit, v'lâ à peu prè' un moâs, p'is lâ, on s'en vâ, i' a dit, pour rester lâ.

— Le gârs s'ést mi' à rire in peu. I' a dit, savez-vous quo' c'ést qu' c'ést que l' Ranch maudit ?

— Ah ! i' a dit, je l' sé's pâs trop, quoi c' qu'i' â arrivé. J'attends [j'entends] parler du Ranch maudit, j'attends parler b'en dés choses, mé', i' a dit, j' sé's pâs, i' a dit, quo' c' qu'i' s' pâsse, d'ebord ! Mé', i' dit, m'en vâs l' sa'oèr ; j' vâs rester lâ !

— I' dit, savez-vous, mecieu', i' dit, tout' parsonn' qui â ach'té l' Ranch maudit, m'cieu'... l' Ranch maudit c' fa't longtemps qu' ça existe, çâ, c'tte affér'-lâ. I' a dit, le mond' ont disparu par mystère. La police a fait' dés enquêtes, i' a fait' tout's sort's de choses, mé', i' a dit, jama's pu comprend' quoi... comment... c'ést in mystèr' que le monde ont disparu lâ, p'is, c'ést v'nu complèt'men à 'a ruine, i' dit, complèt'men à r'guien ! »

Le vieux, c'éta' in vieux militaire, c'éta' in... c' ta't pâ' in peureux. « Ah ! i' a dit, çâ, i' a dit, j' sa'rai çâ mecque j' soeill' [je sois] rendu. P'i' i' a di' au maîtr' du magasin, lâ, prop'iétair' du magasin, i' a dit : « Tout c' que j' vous d'mande, c'ést d' pâs dir' çâ, i' dit, d'vant ma fille, i' a dit, p'is d'vant mon sarviteur, la servant' que j'ai lâ, parce qu'i' dit, pou' pâ' 'és épeurer. Mé', i' a dit, moé, i' dit, j' voèrai quo' c'ést qu' j'ai à fér' lâ !

— Fa't qu' le gârs dit, faite' à vot' goût, mé', i' a dit, moé, i' dit, si j'éta' à vot' place, j'aim'ra's mieux pard' mon argent, p'is, i' dit, pâ' aller lâ.

— Fa't que, i' a dit, en tou' 'és câs, i' a dit, moé j' gu'y vâs ! »

I' â ach'té dés provisions, lâ, p'is tout c' qu'i' gu'i foula't [fallait], p'i' i' a embarqué çâ à bord d' la voéture, le, le, le... i' a dit : « On s'en vâ ! »

Fa't qu'i' ont parti, tou' 'és quat'e. Quand qu'i' ô' été en travers' pour s'en aller lâ, i's pâssent... pâssa'ent dans dés plaines ; à in moment denné, le vieu' éta' en avant, lui, à ch'fal, su' in ch'fal, puis Rose éta' avec Junon p'is Jônâs, à bord d' la voéture, p'is qu'i's suiva'ent le pér' qui éta't leu' guide. À in moment denné, i's s' sont aparçus qu' c'éta' in feu d' prairie, in feu d' foin sec qui s'en v'na't su'

'és aut's. Lâ, l' pére â r'viré d' bord, p'i' i' a di' à Junon, i' a dit, pousse, i' a di' à Jônâs, i' a dit : « Pousse, i' a dit, lés mul's du mieux qu' tu pourrâs parç' qu'i' a dit, on peu' êt' çarné par la feu ; p'is, i' a dit, moé, m' âs prend'e l' devant, mé' je r'viendrai au d'vant d' vous aut's ! » I' leu's â deunné enn' direction p'i' i' a dit : « Suivez, continuez, p'is suivez tell' direction p'is lâ, moé, m'â' aller d'vant vous aut's, i' a dit, en avant d' vous aut's pour asseyer d' détourner l' feu, pâs s' fér' prend' par le feu, p'is... »

Mé', c'ést çâ qu'i' ont fait, lés aut'e' aussi. Lâ, Jônâs s'ést mi' à frapper su' lés mul's qu'i' y ava't lâ, p'is poussé' 'és mul's pour travarsé' au plus vite cés plain's lâ, où c' qu' éta't l' feu. Fa't que, à in moment denné, b'en i' ont travarsé l' feu, mé' le pér' gu'y éta't pâs. I' ont travarsé l' feu. Quant' le feu â 'té pâssé, lâ, i' éta't târd dans 'pros-médi, c'éta't l' temps d' souper ; i' éta'ent pras d'in cours d'eau. Fa't que Rose a di' à Jônâs p'i' à Junon... i' ont dit : « On vâ arrivé' écitte, on vâ souper p'i' on vâ attend'e, 'a dit, on vâ attend' mon pére ! » I' ont entendu [attendu] enn' çartaine escousse[3], enn' coupeul d'heures, j' cré's b'en, mé' le pére r'vena't pâs. Lâ, l'inquiétud' l'â pris, elle, la fille. 'A dit : « Mon pére a peut-êt' péri dans l' feu ! 'A dit, je l' sé's pâs, 'a dit... mé', 'a dit, ça s'ra't bon d'aller voèr ! »

Jônâs, lui, ça l'inquiéta' in peu lui 'tou[4], mé' ça... i' aima't mieux pâs r'virer d' bord pour... (e)r'tourner dans l' feu, pour aller voèr où c' que l' pére éta't.

Quoi c' qu'i' arrive à 'és-aut's ? C'éta' in homme à ch'fal, in espèç' de cô'boï [cowboy][5], j' sé's pâs trop, lâ. P'i' i' a dit... bonjour, i' a di' à 'a fille, i' a dit : « Bonjour ! »

I' a vu qu' c'éta' enn' blanche, c'éta' enn' Française, p'is lés aut's, b'en, c'éta't deux nègu's [nègres]. 'A dit : « Bonjour, mecieu' !

— I' a dit, comment qu' ça s' fa't vous ête' écitte ? I' dit, avez-vous travarsé l' feu ?

— 'A dit, oui, on a travarsé l' feu p'i' on a manqué périr dans l' feu. Mé', 'a dit, i' y a mon pére, 'a dit, qu'ô' ést inquiète in peu. 'A dit, i' d'va't nous rencontrer, p'i' 'a dit, i' ést pâs v'nu encore. P'is, 'a dit, ça fa' assez longtemps qu'on l'attend. P'i' 'a dit, i' ést pâ' arrivé encôre ! 'A dit, vot' nom à vous ?

— I' dit, moé, j' m'appelle, i' dit, Curly Goodman [Gunman] !

— 'A dit, quo' c' c'ést qu' vous fait's dan 'a vie ?

— Ah ! i' a dit, moé, j' su's cô'boï [cowboy], cô'boï, i' a dit, j' m'amus' dan 'a plaine, de minme ! I' a dit, c'ést tout c' que j' fa's, vous savez. I' a pâs d'aut'...

3. *Secousse* : Période, espace de temps.
4. *Itou* : Aussi, pareillement.
5. *Cow-boy* (angl.) : Vacher, vacher monté à cheval.

j'ai pâs d'aut' ouvrag' que çâ à fére. I' a dit, si vous voulez, i' a dit, j' peu' aller voèr pour vot' pére ! »

D'ebord, i' s'st informé in p'tit peu, 'oèr de quel côté qui v'na't, p'is dés informations. 'A dit : « Ça m' f'ra't b'en plaisir ! 'A dit, tout d'in coup, mon pér' s'ra't çarné par le feu, p'i' i' s'ra' écarté. On l' sé't pâs, 'a dit, dan 'és plaines, 'a dit, quand qu' le feuést pâssé d' minme, 'a dit, ça chang' b'en dés choses ! 'A dit, i' peu' êt'e écarté itou.

— I' a dit, moé, j' m'écart'rai pâs ; j' connais très bien 'és plain's qu'i y â écitte. P'i' i' dit, moé, j' m'écart'rai pâs ! Mé', i' dit, si vous voulez, j' peu' aller voèr !

— 'A dit, oui, çartain'ment, 'a dit, allez-y ! »

Fa't qu' le gâ' [gars] â parti... i' a sauté su' son jual, p'i' i' â parti, puis, i' a pri' 'és plaines. I' s'ést mi' à marcher dan 'és plaines. I' ést r'venu avec le vieux. Mé', le vieux, i' éta't brûlé, i' éta't mort !

Fa't que, i' ést r'venu, p'is lâ, la fille, ça gu'i a fait' beaucoup d' peine. P'i' 'a pleura't terriblement. Fa't qu'i' a dit : « Seul' chos' qu'on a à fére, i' a dit, c'ést de creusé' enn' fosse, l'enterrer, p'is c'ést tout c' qu'on a à faire, i' a dit, pour dans l' moment. P'i' i' a dit, ensuite, b'en, i' dit, o' 'oèra' c' qu'on a à faire ! »

Fa't qu'ils l'on enterré. I' ont couché lâ. In feu d' camp... i' ont monté enn' magniér' de camp, p'i' i' ont couché lâ. Le cô'boï â couché... â couché lâ lui 'tou.

L' lend'main matin, i' a di' à Rose, i' a dit : « Mad'moiselle, i' a dit, quoi c'ést qu' vous faites ?

— 'A dit, quoi c'ést que j' fa's ? Je r'tourne !

— Comment ? I' dit, r'tourner, pourquoi ? Pourquoi r'tourner ?

— B'en, 'a dit, pourquoi ? Quoi c' que m'â' aller fére au Ranch maudit, t'ut seule ? 'A dit, moé, j' su's t-enn' femme. 'A dit, j'ai c't homm'-lâ avec moé, 'a dit, çâ, c'ést not' sarvant depu's longtemps. J'ai ma sarvant itou, depu's longtem [longtemps] itou. C'ést l'homme et la femme. Mé', 'a dit, moé, j' s's t-enn' fill' de vingt ans. Quoi c' que m'â' aller fér' lâ ? J' peux pâs. Le Ranch maudit on l'attend dir' qu' c'ést un... un affére, 'a dit, qu' parsonn' viv' lâ, parsonne ah... Tout l' monde ont disparu, lâ, par mystère. On l' sé't pâs, de quell' magniér' qu'i' ont disparu. P'is, 'a dit, moé, enn' fill' seule, comm' j' su's, lâ, 'a dit, quoi c' c'ést m'â' aller faire ? L' meilleur, 'a dit, l' meilleur' prom'nad' que j'ai à fére, 'a dit, c'ést de r'virer d' bord p'is m'en aller.

— Mé', i' a dit, vous avez p'us d' che'-vous ; vous avez p'us d'argent non plus !

— 'A a dit, non, çâ, l'argent qu'on ava't, l' p'tit peu d'argent qu'on ava't, on â ach'té l' ranch avec. B'en, quoi c' vous voulez ? J' peux pâs m' défend'e, 'a

dit, j' su's... aller, m'en aller au Ranch maudit, p'i' 'a dit, m' défend' t'ut seule ! J' su's seul'ment qu'enn' femme, enn' femm' de vingt ans !

— I' a dit, si vous voulez, i' dit, m'âs m'engager pour vous. M'â' aller, moé, i' dit, au Ranch maudit. Ça m' f'ra' in plaisir, i' dit, lâ. I' dit, moé, i' dit, dés mystèr's de minme, je n'ai pâs connu encor' dans ma vie. Tout's lés mystèr's que j'ai pu avoèr, j'ai te'jours compris l' mystère ! Mé', i' a dit, j'aim'ra's çâ encore... Çâ, c'ést in mystèr' que j'aim'ra's... que j'attends parler d'pu's longtemps p'is j'aim'ra's, i' a dit, à savoèr quell' sort' de mystèr' c'ést çâ.

— Mé', i' a dit, quoi c'ést qu' vous allez fére ? 'A dit, vous en comprenez pâs plus long qu' moé !

— Mé', i' a dit, c'ést enn' chos' que j' voudra's savoèr ! Si vous êt's pra' [prête], i' dit, mad'moiselle, moé, m'â' aller comme in homme à gages. Pâs, i' a dit, aller m'ner debout', pâ' êt' le maît', lâ. Non, c'ést vous te'jours maître. Ça s'ra vous qui s'râ toujours maître. Vous m' deunn'rez lés ord's, p'i' i' a dit, m'en vâ' agir su' 'és ord's que vous m' deunn'rez. Mé', j'eum'ra's, i' dit, aller rester lâ, j'eum'ra' aller avec vous prend' le Ranch maudit. P'is lâ, i' dit çâ, c'ést d' valeur, vous avez pardu vot' pére. Mé', i' dit, c'ést pâs l' temps de r'virer d' bord ; c'ést l' temps d' continuer vot' route, continuer, i' a dit, à fér' quoi c' que vot' pér' vous a d'mandé ! »

La fille a réfléchi enn' secousse, p'i' apras qu' 'a a eu réfléchi comm' faut, 'a dit : « C'ést correck ! 'A dit, m'en vâs vous engager !

— I' a dit, j' vous assur' que l' salair' que j' vous d'mande, i' s'ra' pâ' él'vé. Seul'ment, enn' curguiosité [curiosité] que j'a'ra's.

— 'A dit, si vous êt's pra' à çâ, 'a dit, moé, j' su's pra' [prête]. 'A dit, j' gu'irai a'ec vous jusqu'au bout', puisque mon pér' me l'a d'mandé ; puisque mon pér' désira't d' faire enn' chos' de minme, 'a dit, moé 'tou je l' désire. Minme, 'a dit, si j' parda' 'a vie !

— I' a dit, c' correck ! »

Lâ, apras que l' pére a été enterré, p'i' i' o' [ont] eu mangé comme i' faut — c'éta't l' midi — i' ont gréyé[6] 'és 'oétur's p'i' i's sont partis. I' ont arrivé l' soèr, au Ranch maudit, à peu pras vers cinq heur's du soèr. Promiér' chos' qu'i' ont arrivé au Ranch maudit, le cowboy éta' en avant d' 'és aut's, p'i' i' éta't l' guide comme l' pér' le f'sa' avant. I' a trouvé in écriteau dan 'a porte, planté a'ec in po'gnard dan 'a porte : « Tout' parsonn' qui rent'e écitte, pardrâ' 'a vie ». I' a enl'vé l'écriteau ; i' a li [lu] çâ ; i' a enl'vé l'écriteau. I' a halé[7] l' po'gnard de d' lâ, avant qu' la fille arrive au château, au Ranch ; puis... i' a enl'vé çâ pour pâs qu'

6. *Gréyer* : Préparer, charger.
7. *Haler* : Tirer, retirer.

'a 'oeill' çâ, pour pâs l'énarver pour(e) r'guien, p'is pâs fér' pêur à parsonne. I' â pris l' papier, i' l'a mis dans sa poche. L' po'gnard, i' l'a serré; p'i' i' a arrivé lâ. I' ont débarré' 'és portes, i' ont rentré. I' ont rentré là-d'dans; c'étè' enn' vieill' bâtisse. Ça f'sa't b'en longtemps qu' c'éta' abâdonné, tout plein d' poussière; c'éta't sal' comme in... pâ' à l'ord'e.

Fa't que, lâ, le cowboy s'ést r'viré à 'a fille, i' a dit: « Vous prenez pâ' enn' méson, i' a dit, qu' ést b'en en ord' p'is qu' ést b'en prop'e. I' a dit, c' fa't b'en longtemps qu' c'ést abâdenné ! P'i' i' a dit, lâ, j' vous assur' que ça vaut pâs cher comm' c'ést lâ, mé', apras que l' ménag' s'râ fait', par 'hemp', i' a dit, ça s'ra plus beau, ça s'ra plu' encourageant. »

Fa't qu' lâ, Rose a r'gardé çâ. Alle a vu qu' c'éta' enn' bâtiss' qu' ça f'sa't longtemps qu' c'ta' abâdenné. I' ont rentré là-d'dans, p'is lâ c"ta't pâs l' temps d' fér' l' ménage; c'éta't l' temps d' souper p'is s'organiser pour s' coucher. Fa't que, tout éta't meublé, tout étè' en place; i' ava'ent dés lits, i' ava'ent tout's sort's de choses, quo' c' qu'i's voula' a'oèr.

Fa't que, i's sont couchés; mé' pendan 'a nuit, le cowboy a di' à Jônâs, i' a dit: « Toé, tu vâs veiller jusqu'à mainnuit [minuit]; moé, à mainnuit, j' me l'v'rai p'is j' veill'rai l' restant d' la nuit' ! Ecitte, i' dit, on n'ést pâ' en sûr'té; on sé't pâs quoi c' qui peut nous arriver. I' a dit, toé, veill' jusqu'à mainnuit, p'i' à mainnuit, j' me l'v'rai, moé, p'i' i' a dit, j' prendrai ta place. Faut surveiller jour et nuit', écitte ! »

Fa't que, Jônâs ava' in vieux fusil à cap[8] de c' temps-lâ — j' sé's pâs quel temps qu'i' éta't — monté à côté d' lui, p'is bon ! Mé' Jônâs ava' enn' pêur épouvantab'e, enn' pêur noère. I' ava't pêur de voèr dés fantômes; c'ést c' qu'i' ava' attendu [entendu] dir' là-bâs, qu'i' y ava't dés fantômes, i' y ava't dés sorciéres, i' y ava't tout's sort's de choses, lâ, dans c'tte bâtiss'-lâ. Mé' absolument r'guien vu. Le cowboy, à mainnuit, s'ést l'vé; i' a pris son bout' lui 'tou pour veiller l' restant d' la nuit'.

L' lend'mon matin, b'en, lés femm's sont l'vées. Lâ, i's s' sont mi' à fére l' ménage. Mé', i' y ava't pâs d'eau, absôlument r'guien. I' ont été ouvrir lés caduques [aqueducs], lés pomp's qu'i' y ava't lâ. Aucun' goutt' d'eau, i' ont... ont asseyé à a'oèr d'eau, impossib'e à a'oèr aucun' goutt' d'eau, lâ.

Fa't que, le cowboy a di' à Rose, i' a dit: « Çâ, c'ést curieux; enn' bâtiss' semblab'e, in ranch, p'i' on gard' dés alimaux à plein, on gard' dés gros troupeaux d'alimaux, p'is qu'i' ait pâs d'eau. C'st impossib'e ! I' a dit; çâ, moé, j' cré's pâs çâ ! Çâ, c'st in mystère encôre, lâ, que j' cré's pâs dans c' mystèr'-lâ. I' a dit, si tu veux, i' a dit, m'â' aller charcher d' l'eau. I' y en a çartain'men en que'qu' pârt. M'â' aller charcher d' l'eau, p'i' i' dit, ensuite on vâ s' greyer tou' 'és deux, p'i' i'

8. *Cap* (fusil à): Capsule fulminante.

dit, on vâ aller 'oèr pour l'eau, 'oèr si i' y a d' l'eau écitte. Pâs d'eau, on vivrâ pâs. C'st impossib'e ! »

Fa't que, la fille â été content' de d' çâ. Lâ, i' a sauté su' son ch'fal, p'i' i' a pris lés champs, i' a pris la forat. P'i' i' ést r'venu pâs longtem apra' avec de l'eau. Fa't que, apras qu' l'eau a 'té arrivée, i' a dit : « Arrête in peu ! I' a dit, fau' 'oèr, 'oèr si l'eau ést bonne itou. Çâ, i' dit, t' sé's, i' a dit, on appell' çâ l' Ranch maudit, mé', i' a dit, faut gu'y penser comm' faut. Pensons-y comm' faut, lâ ! Le Ranch maudit, ça veut dir' b'en dés choses ! Ça veut dir' que parsonne a vécu écitte. Tout l' monde ont disparu... enchant'ment, par mystèr' qu'on comprend pâs. Minm' les alimaux écitt' sont morts par mystère. On sé't pâs quo' c' qu'i'... quo' c' qu'i' y a eu, mé'... »

Fa't qu' le cowboy a pris l'eau, p'i' i' l'a analysée. L'eau éta't poésonn' [empoisonnée] presque cent pour cent. I' a dit : « 'Oés-tu, çâ, c'ést lés alimaux qui s' sont empoésonné' a'ec c'tte eau-lâ. J'été charcher çâ, moé, dans tel lac. Le lac ést empoésonné. I' a dit, çâ, i' a dit, 'oés-tu, çâ c'ést lâ qu' lés alimaux sont morts. C'ést pourquoi c' que lés prop'iétair's qu'i' y â eu écitt' avant n'us-aut's, que tout's lés alimaux sont morts, sont ruinés. I' ont pâs compris l' mystère, mé' v'lâ, l' promier mystère, i' ést lâ ! On l' l'â déjà, i' dit, 'oés-tu, marci à Dieu, i' dit, on a déjà l' promier mystère. L'aut' mystèr' par 'emp' [exemple], qu'i' manqu' d'eau écitte, p'is que l' mond' sont disparus, çâ, c'st encore enn' chose à v'nir. Mé' faut... faut le, le, le... »

Fa't que, on a j'té l'eau, p'is lâ, i' a r'parti su' in aut' bord. I' a été à enn' gross' riviér' qu'i' y ava't pâ' absôlument b'en loin. De d' lâ encôre, i' a été charcher d' l'eau qui éta't naturelle, qui éta't... d' l'eau qui coula't. I' a r'venu au ranch, pui' i' a am'né l'eau. L'eau étè' bonn' d' promiér' clâsse. C' ta't d' l'eau courant' d'abord. C' ta't... On s'ést fait à manger. On â mangé. Lâ, i' a di' à Rose : « À c'tte heure, i' a dit, si tu veux, i' a dit, on vâ aller fére in p'tit tour. On vâ prend'e in tour su' 'a farm' qu'i' y a écitte, p'i' i' dit, on vâ aller voèr, prend' dés aparçus. I' a dit, 'oés-tu, t'ut suite à matin, i' dit, on a compri' in mystère ! B'en, i' y a beaucoup d'aut's... beaucoup d'aut'e' à résoud'e, mé' pour lés résoud'e, cés mystèr's-lâ, b'en, faut fair' comme on... comm' j'ai fait à matin. Lâ, c'ést enn' magniére... c'ést Dieu qui â voulu, c'ést l' Providence qu'on a eue... je l' sé's pâs, mé', i' a dit, c'ést çâ tout d' minme ! »

Fa't qu' apras qu'i' o' [ont] eu déjeuné, i' ont parti tou' 'és deux, tou' 'és deu' à pied ; i' ont parti à marcher, d'in bord et d' l'aut'e. I' ont rencontré dés carcass's d'alimaux qu'éta' empoésonnés, qu' éta'ent chess's [sèches], qu'éta'ent pourries... beaucoup d' carcasses d'alimaux. Lâ, i' a dit : « V'lâ justement quoi c' que j' te disa' à matin. Cés alimaux-lâ sont... sont morts parce qu'i' éta' empoésonnés, empoésonnés par qui, par quoi ? Je l' sé's pâs ! Mé', i's sont empoésonnés tout d' minme ! C'ést just'ment pour la raison, i' a dit, que, promiér'ment, parsonn' pouva't resté' écitte. Just'ment la raison, pourquoi c' que le mond' qu' â resté'

écitt' sont ruinés. I's sont mis... i' a p'us d'argent, i's pouva'ent p'us... i's comprena'ent pâs l' mystère. Lâ, in... in grand mystèr' d'éclairci, mé' i' 'n n-â beaucoup d'aut's ! »

I's sont mi' à marcher. I' ont arrivé justemen à 'a riviére où c' qu'i' ava't 'té charcher d' l'eau. La riviére éta't barrée par in espèç' décluse, in bârrag' qu'i' y ava't d' fait', lâ, p'i' 'a éta't pri' in aut' cours d'eau. C'éta' in aut' cours d'eau qui... c'ést... c'te cours... c'te cours d'eau-lâ, c'tta riviér'-lâ d'abord, qui fournissa't l'eau à tout' la farm' qu'i' y ava't lâ.

I' a dit :« V'lâ encôre in... encore in mystère, i' a dit. Rose, voés-tu, lâ, v'lâ encôre in mystère ! On n'a pas d'eau là-bâs, parce que le courant... le cours d'eau, i' ést bârré par in bârrage, puis, alle a pri' in aut' cours. I' a dit, si ce bârrag'-lâ été't [était] défait', i' a dit, on aura't d' l'eau là-bâs, p'is d' la bonne eau ! I' a dit, m'â' aller charcher mon ch'fal, p'i' on vâ emm'ner Jônâs, p'is... Jônâs, p'i' i' a dit, on vâ v'nir écitte. On vâ prend'... on vâ... on vâ défér' çâ écitt' pour qu' le... la riviére r'prenn' l'ancien cours d'eau, l'ancien cours qu' 'a ava' autrefois, p'is... »

C'ést çâ qu'i' a fait'. I' ont r'viré d' bord tou' 'és deux, p'is lâ, i' ont 'té charcher son ch'fal, p'i' a'ec son lasso, p'is cés affér's-lâ, i' a tout' démanché çâ. P'is la riviére a r'pris son cours d'habitude, son cours naturel.

Dans 'pras-midi, tard dans l' 'pras-midi, i' ont... sont r'venus. L' soèr minme, i' ava'ent d' l'eau tant qu'i' en voula'ent. I' a dit : « 'Oés-tu, i' a encôre in mystèr' d'éclairé', i' a dit, Rose, mé', i' a dit, c'ést pâs l' dargnier. Le p'us grave, i' ést pâs fait' ! Çâ, c'ést r'guien, mé' tout d' minme, on â toujours réussi à dés choses, on pourra dir' qu'on â réussi à dés choses.

Lâ, dan 'a nuit', encôr' comm' d... comme la veuille [veille], i' a di' à Jônâs : « Tu vâs veiller, i' a dit, moi, i' a dit, j' m'en vâs m' coucher. À main-nuit, i' a dit... j' me l'v'rai, 'a dit, j' prendrai ta place ! »

Lâ, encôre a'ecque l' vieux fusil, mé', le... Curly Gunman, c'éta't le roi du révolveur [révolver] c'éta' in gârs qui tir' l' révolveur, p'is c'éta' enn' parfection. C'éta't... i' a dit : « Si t' a' encôre aconnaissance de queuqu' chose, tu me l' dirâs, i' a dit, j' viendrai. T' âs seul'ment qu'à m' lâché' in cri, p'i' i' dit... »

Fa't que, c'ést c' que Jônâs a fait', lui. I' s'st assis dan 'a cuisine... dan in gros fauteuil, p'is... a'ecque l' fusil à côté... encôre à côté d' lui, chargé, prêt, p'is qui veilla't. Lâ, Curly Gunman a été, i' a 'té... s' couché lui 'tou, lés aut's, lés femme' ont 'té s' couché' 'és aut'e' aussi, p'is, à in moment denné, ver' onze heures, in cri d' mort s'ést fait entend'e. I' dit : « C'ést Jônâs !

— J'ai vu in fantôme, in fantôm' terrib'e ! »

Lâ, Jônâs â voulu pard' connaissance, i' â pâs... minme l' courag' de tirer, i' â pâs, i' a presque pardu connaissance, i' ést par... i' ést v'nu hors de contrôle. Lâ, le cowboy s'ést l'vé à 'a course, lui 'tou, p'i' i' ést v'nu à... à Jônâs. Jônâs éta't

presque sans connaissance, i' éta't blême, blanc c'mme enne assiette. I' ava' assé eu pêur qu'i' ava't manqué d' mourir. I' a di' au cowboy, i' a dit : « Moé, j' veill' p'u' écitte, j' m'en vâs ! J' veille... minm' j' ress' p'u' écitte ; j' m'en vâs ! »

Fa't que ils l'ont r'consolé in peu p'is... le cowboy i' r'guia' [riait] in peu de d' çâ, lui. I' a dit : « C'ést pâs l' temps d'a'oèr pêur, c'ést l' temps... d' se défend' cont' qui qu' ça seill' ! tout's lés fantôm's qui pourra' exister, faut, faut s' défend', p'i' i' a dit, faut pâs... faut pâ' a'oèr pêur ; c' pâs l'temps !

— Jônâs, eh b'en ! Jônâs dit, veill' si tu veux, mé' moi, j' veill' p'us !

— L' cowboy, i' a dit, c' correck ! Moé, i' dit, j' su's prê' à veiller ! »

Fa't que l' cowboy i' a di' à Jônâs : « Vâ t' coucher, p'i' i' a dit, moé j' m'âs resté' à ta place. J'ai pâs pêur dés fantômes, pâ'-en-tout', pâ'-en-tout' ! »

Fa't que le cowboy s'ést assis dans sa chaise, p'i' i' a continué à veiller. I' a pâssé tout' la nuit', absôlument r'guien vu !

L' lend'mon matin, b'en, l' cowboy — i's s' sont l'vés — le cowboy 'ta't l'vé d'abord... Jônâs p'is Junon s' sont l'vés, p'is Rose itou, la fille, i' ont déjeuné. Quant' c'éta' apras déjeuner, b'en, le cowboy... a di' à Rose, la fille, i' a dit : « Si tu veux, i' a dit, à c'tte heure, i' dit, i' nous manqu' beaucoup d' choses. M'â' aller, i' a dit, à enn' tell' place, vill' voésine. »

Ça prena' enn' partie d' la journée à aller lâ, aller p'is revenir. « M'â' aller charcher quoi c' qui nous manqu' dan 'és provisions, p'is, i' a dit, tout c' qui nous manque ; moé 'tou i' a di' i' m' manqu' que'qu' chose in peu. I' a dit, m'en vâ' aller lâ p'i' i' dit, m'âs r'venir. Çartain, à soèr, j' s'rai écitte pour souper !

— Fa't que, la fille a dit, oui, çartain'ment ! »

P'is, lâ, b'en... 'a gu'i a denné tout' c' qui foula' [fallait] a'oèr, p'is le cowboy a parti. I' a pri l' chemin. I' éta' à p' pras neuf heur's du matin, j' suppose. I' a été en ville. I' a été, p'is... ach'ter... le magasin, p'is quoi c' qu'i foula't, pour le ranch, le château, lâ, dés provisions, tout' c' qu'i' voula't. P'i' i' a gréyé çâ, p'i' i' s'ést en r'venu. I' éta't su' son ch'fal. In moment denné, i' a entendu in coup d' feu. Le coup d' feu s'ést en v'nu p'i' i' a frappé su' enn' plaqu' qui avé't su' son chapeau, écitte. Il l'â assommé, p'i' i' a tombé haut en bas d' son ch'fal. C'éta' enn' ball' qu'i' ava' eue lâ. I' s'ést réveillé, i' sé't pâs comment qu' ça s' fa't qu'i' s'ést réveillé, lâ. I' sé't pâs quel temps qu'i' â été sans connaissance, qu'i' a été assommé.

À in moment denné, i' s'ést réveillé, mé' i' éta't târd. Le soleil s'en alla't couchant. Vit'ment, i' a sauté su' son ch'fal, p'i' i' ést parti. I' a pensé qu'i' éta' arrivé... qu'i' pourra' a'oèr arrivé que'qu' chose au château.

I' ést parti à 'a course, à cours' de ch'fal ; s'st en v'nu au château. Quoi c' qu'i'... tout en... avant d'arrivé' au château in p'tit peu, i' s'ést aparçu qu' c'éta't la breunante [brunante][9], l' soèr.

I' s'ést aparçu qu'i' y ava' enn' form' de personne à côté du ch'min. I' a continué sa course, p'is quand i' a arrivé à 'a forme, i' a r'connu la fill' qu'i' éta't découragée, qu' ava't... ava't pêur, elle itou. P'i' alle ava't pris l' chemin pour s'en v'nir, vu que l' cowboy s'en v'na't p'us. I' s'en v'na't pâs, p'i' 'a éta' inquièt' de lui. 'A a pensé qu'i' éta't peut-êt' mort, 'a sava't pâs trop. 'A a pris l' chemin, pour s'en aller, elle itou, sans dire in mô' [mot] à Jônâs ni à Junon.

Alle a pris l' chemin pour s'en aller elle itou, s' sauver du ranch. Lâ, en s' pliant, i' s'ést plié su' son jual [cheval] p'i' il l'a ramassée sur son brâs p'i' il l'a assis, p'is lâ, i' a r'connu qu' c'éta' 'a fille. P'is lâ, 'a éta't presque... 'a éta't pâs sans connaissance, mé' 'a éta' épuisée, p'is fou in p'tit peu de pêur, p'is de tout's sort's de choses. I' a di' à Rose, i' a dit : « Où c' que tu vâs ?

— P'is lâ, Rose 'a dit, 'a dit, vu qu' t' éta's pâ' arrivé, 'a dit, moé, j' pouvais pâs viv' lâ. C'st impossible !

— Mé', i' a dit, j' t'ava's dit que j'alla's v'nir à soèr.

— Oui, mé' 'a dit, c'ést pâs l'heur' qu' tu m'ava's dit qu' tu s'ra's pour souper. Lâ, 'a dit, i' ést târd.

— B'en, oui ! »

Lâ, i' a pâ' osé gu'i dir' quoi c' c'ést qui gu'i éta' arrivé, par 'zemple. I' a dit... « Tout d' minme, j' su's r'venu !

— Mé', 'a dit, j' croya's pâs qu' t' alla's revenir. J' pensa's, 'a dit, qu' t'éta's parti pour pâs r'venir ! Vu qu' tu r'tarda's, p'i' 'a dit...

— Ah ! i' a dit, non ! Jama's ! I' dit, j' te jure, i' dit, dans par à soèr, quand que j' partirai d'écitte, c'ést parce que j' s'rai mort... parce que j' s'rai mort. I' a dit, à pârt d' çâ, j' partirai pâs du ranch !

— 'A dit, tu me l' promats ?

— I' a dit, oui, çartain'ment, j' te l' promets. Quand j' partirai d'écitt' c'ést parç' que j' s'rai mort ! Par qui ? Je l' sé's pâs ! Par dés fantôm's, peut-être, mé' j' crois pâ' aux fantômes. Mé', i' a dit, lâ, j' su's tell'men intéressé à enn' chose, c'tte chos'-lâ, i' a dit, jama's !

— 'A dit, moé 'tou !

9. *Breunante ou brunante* : Brune (la).

— I' a dit, d' minme, i' a dit, d' minme, i' dit, on vâ aller, on vâ s'en allé' au ranch, p'i' i' dit, on ress' lâ !

— 'A dit, çartain'ment, 'a dit, on ress' lâ ! »

Bon ! Lui, il l'aima't, la fille, p'i' elle itou 'a l'aima't, mé' sans dire in mot, sans... Juss'... c'éta't son homme à gages, p'i' ell', c'éta't la maîtresse, comme on dit, dés fois, pâs pluss' !

Fa't que le soèr, b'en, lâ, le cowboy a di' encôre à Jônâs, i' a dit : « À soèr, tu vâs veiller, p'is moé, m' âs m' coucher p'is, i' a dit...

— Jônâs, pâ'-en-tout' ! Ah ! non ! »

Lâ, Jônâs voula't pâs pâ'-en-tout'. I' ava't vu in fantôme, p'i' i' ava't pêur ; ça marcha't pâs pâ'-en-tout'. I' a di' à Junon d' dire à Jônâs : « B'en, il l' faut ! Moé, j' peux pâ' êt' jour et nuit' debout', c'st impossib'e ! I' a dit, reste enn' secousse, p'is, i' dit, quand tu s'râ's fatigué, qu' t' a'râs pêur, b'en, appell'-moé, p'is... j' me lèv'rai, p'is j' viendrai ! Mé', denn'-moé in p'tit peu d' slack [10], to'hours, que j' peuv' me r'posé' in peu, moé 'tou ! »

Réell'ment, ça f'sa' enn' huitain' de jours qu'i' éta'ent lâ, p'is le cowboy éta't presque jour et nuit' debout'. Le gârs commença' à s' fétiquer.

Fa't qu' Jônâs a consenti, mé' en autant qu' sa femm' Junon. Rose a dit : « Moé, j' su's pâ' 'apab' rester ! » P'is le cowboy a dit : « Non, toé, vâ t' coucher, i' a dit, t' és t-assé' inquiète, t' és t-assez boul'versée comm' t' és lâ, i' a dit... vâ t' coucher ! R'pos'-toé, p'is... p'is si i's veul'nt pâs pâ'-en-tout' veiller, b'en, moé, i' a dit, je l' f'rai encore... l' temps que j' m'â' êt' capab', te'hours ! »

Lâ, i' a pri' in fusil, in arme à feu, p'i' i' a denné çâ à Jônâs p'i' une à Junon, tou' 'és deux. I' a dit : « À vo's deux, vous êt's capab's de vous défend'e in peu ! »

Fa't qu'i's s' sont assis tou' 'és deux dan 'a cuisine comm' d'habitude, p'is... À in moment denné, l' cowboy, lui, i' éta't pâs pluss' que onze heur's du soèr — lés lumiére' éta' éteints — pâs pluss' que onze heur's du soèr, i' a attendu in cri d' mort épouvantab'e. Lâ, le cowboy s'ést l'vé comme in r'ssort, comm' si i' ava' été poussé par in r'ssort. I' s'ést l'vé, i' a ramassé sés deux révolveurs. P'i' i' ést parti vers la cuisine. Mé', i' a vu in ombrage, c'éta' in fantôme, c'ést vra'... in fantôme blanc... I' a vu in espèç' de parsonne... blanc, i' a fait' feu là-d'ssus. Mé', i' a fait' feu, mé', r'guien arrêté... r'guien... Lui, i' a couru vit'men à 'a cuisine. Jônâs éta't pardu connaissance, puis Junon n'en voula't [valait] pâs mieux.

Lâ, i' 'és a faite r'venir tou' 'és deux. « Mé', i' a dit, quoi c'ést qu' vous avez lâ encôre ?

— Lâ, Jônâs a dit, c'ést l' minm' fantôm' que j'ai vu l'aut' soèr.

---

10. *Slack* (angl.) : Détente, repos. Qualité de ce qui n'est pas employé à pleine capacité.

— I' a dit, je l' l'ai vu, moé 'tou. L'aut' soèr, j' te croya's pâs, mé' lâ, j' te croés, parç' que je l'ai vu, moé 'tou. J'ai fait' feu d'ssus, p'is j'ai r'guien frappé, par 'emp'e ! R'guien... Je l' pens' pâs ! Mé', i' a dit, en tout cas... çâ, i' a dit, vous aviez deux arme' à feu avè' vous aut's, i' dit, vous aviez r'guien qu'à fér' feu d'ssus, i' dit...

— Jônâs dit, c'ést trop terrib'e ; c'ést trop épouvantab'e, c'ést trop, trô' épêurant, j'ai pâs pu... En 'oéyant çâ, j'ai pardu connaissance... je l' sé's pâs ! »

Lâ, l' cowboy s'ést mi' à rire, mé' le cowboy, lâ, Rose éta't l'vée, elle itou. Le cowboy i' a pâs... quand i' a fa't feu, i' ava' attendu [entendu] in plaint [11] d'enn' parsonn' qui ava' été touchée, qui ava' eu... du mal, dans l' passag' qu'i' ava't pâssé [où il avait passé] qu'i' ava't fait feu, là-bas...

Là, apras qu' lés aut' ont 'té r'venus, i' a parti, i' a sui [suivi] çâ, i' â 'té 'oèr dans l' pâssage, 'oèr... I' a vu dés goutt's de sang qui... I' a di' à Rose p'i' â Jônâs p'i' à Junon, i' a dit : « J'ai fait' feu ; j' pensa's d' pâ' a'oèr frappé, mé' j' l'ai frappé... pâ' in mort, mé' j'ai blessé d' minme, çartain'ment ! J'ai blessé que'qu'in. Mé' i' a dit, in fantôme ést pâs supposé d' saigner ! In fantôme, çâ, d'apras c' qu'on entend dire — j'ai pris dan 'és papiers, dan 'és gâzettes — i' dit, j' sé's pâs, dan in liv'e, in fantôme, i' dit, i' a pâs d' sang ; c'ést un fantôme, c'ést un esprit, in fantôme. Pâs soupposé d'a'oèr de sang. R'gardez lés traces de san [sang] à terre, dés goutt's de sang qu'on suit. Çâ, c'ést pâs... c'ést pâ' in fantôm' c'ést què'qu'un d' vivant. En tout câs... » i' dit...

I' ont fait' in p'tit peu d' march' là-d'dans, p'i' i' a r'viré d' bord. I' a... lâ... lâ... i' a di' à Rose : « Vâ t' coucher. P'i' i' a di' à Jônâs p'i' à Junon, i' a dit : « Allez-vous coucher ! Moé, m' âs pâssé' 'a nuit' debout', moé. M'â attend'e l' fantôme encôre. Si l' fantôme r'vient, b'en... on sa'râ s' démêler. Moé, i' dit, pour m' fér' pard' connaissance, par 'emp'e, i' ést pâs lâ. I' ést pâ' assé' épêurant pour çâ, pour moé ! »

Fa't que, i's sont en r'venus. Rose â 'té s' coucher, mé' 'a pâs dormi d' la nuit'. Dans sa nuit', dans le restant d' la nuit', d'abord, quoi c' qu'alle a vu ? In fantôm' qui sorta't d' dans l' garde-rob' de sa chamb'e ! 'A f'sa't semblant d' dormir, lés yeux farmés... 'A asseya't... d'abord, 'a assaya't d' s'endormir. Puis... mé' alle a vu in fantôm' sortir encôre, enn' form' blanche, enn' parsonne... qui sorta't d' dans l' garde-robe. Alle ava' in verr' d'eau su' son bureau. I' a pris que'qu' chose, pui' il l'a vidé dans l' verr' d'eau. P'is, apras çâ, i' a pris le minm' pâssage, p'i' i' a disparu.

Apras que l' fantôme... Lâ, alle a eu pêur passablement, elle itou. 'A a pâs perdu connaissance, mé' 'a voula't [valait] pâs cher !

11. *Plaint* : Plainte.

Lâ, apras que l' fantôme â 'té parti encôre, 'a s'ést l'vée, p'i' 'a été trouver l' cowboy qui éta't dan 'a cuisine. 'A dit: « J' viens d' voèr(e) l' fantôme encôre, moé 'tou ! »

L' cowboy s'ést mi' à rire in peu. I' a dit: « T' âs vu l' fantôme? Comment ça s' fa't? Moé j' l'ai pâs vu !

— 'A dit, tu peux pâs l'a'oèr vu, mé', 'a dit, i' ést v'nu çartain dans ma chamb'e !

— Ça s' peut ! Mé' t' âs pâs rêvé te'jours? C'ést pâ' in cauch'mâr t' âs eu lâ? C' pâ' in rêv' t' âs fait' lâ?

— 'A dit, non ! 'A dit, non, non ! J' 'ta's réveillée, p'i' 'a dit... 'A dit, i' â été à mon bureau p'is, 'a dit, i' a vidé que'qu' chos' dans l' verr' d'eau qu' j'ai laissé, lâ, su' mon bureau !

— Mé', i' a dit, on vâ l' voèr ! »

I' s'ést l'vé a'ec elle, i' ont 'té charcher l' verr' d'eau. Il l'â analysé. Comm' de fait'! L' verr' d'eau éta' encôre empoisonné... pour tué' enn' parsonne ! Lâ, i' dit: « Franch'ment, t' âs dit vrai. Mé' çâ, c'ést pâs dés fantôm's qui font çâ. J' croés pâs jama's qu' ça seille in fantôme ! Jama's !

— 'A dit, je l' sé's pâs quoi c'ést qu' c'ést, mé', 'a dit, i' y â que'qu' chose, çartain !

— Oué ! I' y â d' quoi, çartain, mé' en tou' 'és câs, i' a dit, parlons pâs, p'i' attendons ! I' a dit, moé 'tou, quo' c' c'ést qu' j'ai frappé a'ec un' ball' c'tte nuit', i' a dit, c'ést pâ' in fantôm' qu' j'ai frappé lâ, c'ést in humain qu' j'ai frappé; parce qu'in fantôme... j'en connais pâs d' fantôme ! J'ai vu dés eur'semblanç's de fantôme. C'éta't du monde habillé en fantôme. Mé' si c'ést vrai quoi c' qu'on lit, p'is quoi c' qu'on attend parler, in fantôme, çâ, c'ést in... ni plus ni moins qu'in esprit. I' a pâs d' sang, i' a pâs... Moé, j'ai touché a'ec enn' balle, p'i' i' y ava't du sang ! On a sui' [suivi] lés traç's de sang, p'i' i's sont encôr' lâ ! Toé, c'é' 'a minm' chose ! I' a dit, j' croés pâs çâ ! En tout câs, i' a dit... »

Fa't que... mé' le cowboy éta't pâs mal découragé in peu. I' charcha't beaucoup d' choses, p'is... L' lend'mon matin, i's s' sont... i's s' sont gréyés tou' 'és deux, la fille, puis lui. I' a di' à 'a fille, i' a dit: « On vâ aller fére in tour su' 'a ferme, on vâ aller marcher [12] çâ; p'i' i' a dit, foudra't, i' dit, commencé' à greyé' 'és alimaux, in peu ! Mé', i' dit, franch'ment, i' dit, Rose, lâ, j' su's comm' toé, j' su's découragé pâs mal, parç' que j' peux pâs résister d' minme, moé, i' dit, jour et nuit'. J' su's fétiqué, moé 'tou, p'i' i' a dit, j' comprends b'en dés chos's, j' comprends que l' p'tit peu d' mystèr' qu'i' y â là-d'dans... mé' le vra' mystère, je l' comprends pâs moé-minme. P'is j' pens' que m'âs prend' trop d' tem [temps] à comprend' que j' pourrai pâs... J' me décourage !

12. *Marcher* (une propriété): La parcourir à pied.

— Lâ, Rose a dit, 'a dit, vâ en ville, vâ, engag'-toé dés homm's pour(e) t' fére aider, p'i' 'a dit, moé, 'a dit, m'en vâ payer pour.

— Lâ, i' dit, çâ, par 'zemp'e, i' a dit, t' a'ra' enn' bonne idée ! Lâ, i' dit, si j'ava's quelqu'un pour m'aider ! Comme j' su's lâ, j' su's t'ut seul. Jônâs, i' dit, c'ést inutile, i' ést inutile, c'st in membre inutil' ni plus ni moins. I' ést bon pour resté' autour de n'us aut's, mé', c'ést pâs' in gârs brave, c'ést pâ' in gârs pour essayer s' défend'e. I' a dit, si tu voula's, j'engag'ra' enn' coup' [couple] d'homme' avec moé, p'i' i' a dit...

— Oui ! 'a dit, vâs-y ! »

Fa't qu'i's s' sont prom'né' in p'tit peu su' 'a farm' qu'i' y ava't lâ, su' leu' terr' qu'i' y ava't lâ, dans... tout en s'en v'nant dans l' 'pras-midi, i's s'éta'ent raculés pâs mal, i' a rencontré in homme à ch'fal, in homme assez... t' sé's... ça ava't d' l'air d'être in homme assé' en moyens. I' ést v'nu ver' [vers] eux aut's, p'i' i' a dit, bonjour au cowboy, p'i' i' a dit, bonjour à Rose itou à 'a fille. I' a dit : « C'ést vous... vous êt's la maîtresse ?

— 'A dit, c'ést moi ! »

Fa't qu'i' s'ést mi' à parlé' a'ec eux aut's, fair' la connaissance avec eux aut's.

Lâ, i' hale in paquet de cigarettes, présent' dés cigarettes. L' cowboy 'n a pri' une, puis la fill' 'n a pri' une, p'is lui 'tou 'n a pri' une. Mé', le cowboy â r'marqué que... i' ava't pâs fumé 'a cigarette. Il l'ava't mis su' son oreille, l' long d' son chapeau. L' cowboy a fait' de minme. Rose a parti pour la porté' à sa bouche. L' cowboy s'élong' la main, p'i' i' gu'i ôt' la cigarette. I' a dit : « Lâ, atten in peu, i' dit, on la fum'râ tantôt ! »

Fa't qu' lâ, Rose a pâs di' in mot, 'a s'ést doutée d' que'qu' chose. Fa't que alle a pri' 'a cigarette, elle itou, p'i' all' l'â mis su' son oreille, comme l' cowboy ava't fait', p'is le gâ' étranger.

Apras qu'i' ont 'té rendu' au ranch encôre, le gârs... Rose a di' au cowboy, 'a dit : « Comment ça s' fa't, 'a dit, qu' t' âs pâs voulu fumé' 'a cigarette ?

— Atten in peu, i' a dit, on vâ l' voèr ! »

Lâ, i' a pri' 'a cigarette encôre. I' â analysé la cigarette, 'ta' encôr' cent pour cent poésonne. « Lâ, i' dit, j' commence, i' dit, à 'oèr qu'qu' chôse, à 'oèr clair in peu ! Çâ, ce gârs-lâ, i' dit, i' ést pâs seul, p'i' i' a beaucoup d' chos's là-d'dans. J' commence à 'oèr clair in p'tit peu ! En tou' 'és câs, fa's b'en attention d'en par aujourd'hui... fa's b'en attention de prend' que'qu' chose à quelqu'un, d' t'en sarvir. Soét [soit] d' quoi à boére, soét d' quoi à fumer, soét d' quoi... quoi c' c'ést qu' ça voudra. Prends-lés, si tu veux, mé' serr'-lés, p'is... à pârt de çâ, sans m'en parler. Tu m'en parl'râs quand tu voudrâs fére enn' chose. Si tu veux fér' çâ, c' correck ! J' su's pra' [prêt] à resté' écitte, mé' si tu veux pâs, moé, j' m'en

vâs ! Tu veux pâs m'écouter, d'abord ! T' âs confiance en moé, b'en... Moé, c'ést çâ ! »

Lâ, Rose gu'i a promis, p'i' i' a dit : « C'tte heure, d'mon matin, m'â' allé' en ville, m'â' allé' engager queuqu's gârs, p'i' i' a dit, m'en vâ' 'és monté' écitt' pour travailler a'ec moé ! »

Fa't que lâ, i' ont pâssé 'a nuit' encôre à surveiller, mé' i' ont absolument r'guien vu pendan 'a nuit'. Lend'main matin, l' cowboy s'ést gréyé, p'i' i' a été à 'a p'tit' vill' qui éta't pâ' absôlument b'en loin de d' lâ, pour engager dés gârs, pour travailler su'... commencé' à gréyer çâ, p'is...

La promiér' fois qu'i' 'n n-â parlé à in, i' s'ést mi' à rire. I' a dit : « Mecieu', quand minm' qu' vous m' denn'rez tout's lés fortun's du monde, j' gu'ira's pâs ! » L' cowboy i' s'ést mi' à rire. I' dit : « Pourquoi ?

— Tout' parsonn' qui a rentré lâ, i' a dit, i' ést jama's r'venu, p'i' on n'a jama's su où c' qu'i' éta' allé ! Moé, ça m'intéress' pâs ! »

L' cowboy s'ést mi' à rire. I' dit : « Moé, ça fa't longtemps j' su's lâ, i' dit, ça fa' in moâs que j' su's lâ, p'is j' su's r'venu, p'is je r'vien encôre. Pourquoi, qu' vous...? » I' 'n n-â d'mandé plusieurs de minme, mé' tout', tout l' monde ont r'fusé.

Le cowboy s'ést en retourné dan apros-médi, p'is parsonne a'ec lui. I' ést r'venu au ranch. Ros' gu'i a d'mandé çâ, 'a dit : « T' âs pâs trouvé parsonne ? 'a dit.

— Non ! I' a dit, non, parsonn' veu' aller. I' a pâs d'argent pour lés payer pour v'nir écitte !

— Ros' dit, quoi c' qu'on vâ' fér' de çâ ?

— On vâ rester comme ô' ést lâ, p'i' on vâ fér' quoi c' qu'on pourrâ, d'abord !

— Fa't que Rose a dit, si tu veu' abandonner, moé j' su's prêt, moé, j' su's pra' à m'en aller d'écitte, laisser tout çâ. P'i' 'a dit, ça fa't assez longtemps qu'on ést écitte, p'is qu'on a d' la misére, p'is qu'on... on ést tout l' tem au risqu' d' not' vie, si tu veux, on s'en vâ !

— L' cowboy dit, non ! Moé j' m'en vâs pâs ! Vâ-t'en si tu veux, moé j' reste écitte, lâ, à c'tte heure ! Lâ, j'éta' in bout d' temps, j'éta's découragé, j' voula's m'en aller, mé' aujo'rd'hui, j' su's p'u' encouragé qu' j'ai jama' été !

— Rose a dit, si tu restes, moé j' rest' moé 'tou ! Ça march'râ te'jours !

— Mé', moé, i' a dit, j' reste écitte ! »

C' correck ! I' ont continué à viv'e ensemb'e, p'is continué' 'a besogne ensemb'e !

Fa't qu'in bon matin, le cowboy comm' d'habitude, s'en vâ à l'écurie charcher son ch'fal. I' arriv' dans l'écurie, i' a p'us d' chevaux, i' a p'us r'guien, i' a p'us d' mules, i' a p'us r'guien ! I' s'en r'vien à pied. I' sourguiè' [souriait] in peu. I' a di' à Rose, i' a dit : « À matin, i' dit, j'ai pâs d' misère à soègner mon ch'fal, i' gu'y ést pâs ! Lés mul's gu'y sont p'us, non plus !

— B'en, Rose dit, c' pâs vrai !

— I' a dit, c'ést vrai ! Vien avec moé, vien 'oèr ! »

Comm' de fait'! I's gu'y alle' [vont] 'oèr tou' 'és deux, mé' i' y â r'guien, lâ ! « Çâ, i' dit, c'ést pâs dés fantôm's qui s'emport'nt dés ch'faux, p'is qui emport'nt dés mules, p'is qui emport'nt çâ. C' pâs vra'! Je l' crairai pâs ! I' a dit, m'en vâ' allé' en ville, m'â' aller m' cherché' in aut' ch'fal, p'is, i' a dit, j' vâ' assayé' à charcher que'qu' chose encôre ! »

Fa't qu'i' ont déjeuné ensemb'e, p'is lâ, Rose alle été't [était] pâs mal inquiète. P'is lâ, 'a s'ést mi' à pleurer. Alle a pleuré, p'i' alle a di' au cowboy, 'a dit : « Moé, si tu t'en vâs, moé 'tou j' rest' p'u' écitte. J' su's découragée, j' su's fatiquée, 'a dit, j' peux p'us !

— Décourag'-toé pâs, i' dit, m'âs r'venir ! »

P'is lâ, b'en... i' a foulu [fallu] qu'i' gu'y a'lle [aille] à pied, comm' de raison, p'us d' chevaux, p'is p'us r'guien ! I' a dit : « M'âs r'venir à soèr. Mecqu' je r'vienne, si c'ést pâs mon ch'fal, ça s'ra' l' cheval... in aut' cheval. M'âs m'en ach'té' in aut'e, m'âs m'en v'nir ; mé' je r'viendrai couché' écitte. Aie pâs pêur, j' s'rai écitte ! Mé', i' a dit, je r'trouvèrai mon ch'fal par 'empl'e ! »

Fa't que, apras déj'ner [déjeuner], i' ést parti à pied, pâs d' cheval, le cowboy, pour s'en aller dans p'tit' vill' qui ést assez loin de d' lâ. À pied pour... in homme, à pied, c'ést déjà loin pâs mal...

Mé' i' a arrivé à 'a p'tit' vill' ver' onze heures médi. I' a rentré dan in restaurant, mé' quand qu'i' a sorti d' la brèche[13], le matin, là-bâs, i' a commencé à charché' 'és traces du ch'fal. I' a trouvé 'és trac's du ch'fal p'is lés traç's dés mul's qu'i' y ava't lâ, qui sorta'ent d' la cour, qui prena'(e) l' grand ch'min, comme on dit, n'us aut's. I' a trouvé in ép'ron, à terre, in gârs qui porta' in ép'ron. Il l'a pris, p'is il l'a mis dans sa poche, p'is... Lâ, b'en, i' a parti. Apras déjeuner, comme j' vous disa's tantôt, i' s'st en allé en ville.

Apras qu'i' a eu déjeuné — s'st ach'té à manger, p'tit restaurant qu'i' y ava't lâ, enn' place, in p'tit restaurant — lâ, i' â parti p'is s'st en allé à 'a taverne. Lâ, i' s'ést câllé [to call][14] in verr' de boesson. I' â r'marqué qu'i' y ava't p'usieurs... beaucoup d' monde, lâ, dés cowboy' comm' lui, dés gârs comm' lui. Mé', i' â

13. *Brèche* : Partie de terrain par où on entre sur une propriété ou on en sort.
14 *Call (to)* (angl.) : Commander.

r'marqué itou que... i' y en ava' un qui gu'i manqua' in ép'ron à son... à sa chaussure. Apras qu'i' a eu pris son verr' de boesson, i' a été trouver l' gârs, p'i' i' s'ést mi' à gu'i parler. I' gu'i a d'mandé qui c' qu'i' éta't. C'éta't l' chef d' la polic' d' la vill' qui ava't lâ. I' a dit : « Comment ça s' fa't qui vous manque in ép'ron... à vot' talon ?

— Ah ! le gârs gu'i dit, c'ést parce que, i' dit c'st enn' bad loqu' [bad luck][15] que j'ai eue. Mé', i' a dit... »

Ah ! i' gu'i â conté enn' romance, i' gu'i a conté... I' [le cowboy] r'ssort la main d' sa poche, i' dit : « Ça s'ra't pâs çâ ? » I' r'marqua't l'aut', l'aut', l'aut' pié' itou. I' dit : « Ça s'ra't pâs çâ qu' j'a'ra's dans ma poche ? Moé, j'ai trouvé çâ, moé 'tou, i' dit, su' l' chemin !

— Ah ! le gârs dit, non ! Ah ! c' pâs çâ !

— Montr'-moé ton pied, i' dit, tu 'oèr ! J' mâs l'asseyer ! M'âs r'garder l'aut'e itou, p'is m'â' asseyé c'tte all'-lâ, 'oèr, si c'ést pâs la minm' chose ! »

L'aut'e a pâs voulu. I' a dit : « Tu vâs me l' donner pareil ! Si tu m' deunn's pâs ton pied, m'â' aller l' charcher, p'is tu vâs l' deunner ! » Fa't que... i' s'ést astiné [obstiné][16] in peu. Le cowboy a sauté d'ssus pour gu'i a'oèr le pied. Mé', in moment denné, i' a... l'aut' gu'i a frappé in coup d' pied dan 'a face. L' cowboy i' a r'volé en arguiére [arrière]. P'is lâ, tout's lés gârs qu'i' y ava't lâ, c'éta'ent tout's sés tchums [chums][17], c' 'ta'ent tout's sés... c'ta't toute enn' gagn' [gang][18] de bandi' ensemb'e. I' ont sorti leu's révolveurs, p'i' i' ont pris l' cowboy en joue. Le cowboy s'ést gârroché en arguiér' d'in comptoèr, p'i' i' a sorti lés siens, sés révolvers, lui 'tou.

Lâ, i' s'ést mi' à déshabiller le chef de poliç' qu'i' y ava't lâ... le gârs qui gu'i manqu'a in ép'ron... arraché' 'és boutons p'is sés insigne' apras lui, a'ec lés balles. In moment denné, i' a dit : « Quiens ! i' a dit, lâ, lâ, j' sers ma dargniér' balle, c'ést toé qui vâs l'a'oèr ! Lâ, i' dit, j'ôt'rai pâ' 'és boutons p'i' 'és insigne' apras toé ! C'ést toé qui vâs l'a'oèr ! Lâ, j'ai féni, i' dit, avec toé ! »

Fa't que... ça â tranquilisé 'és affére' in peu. I' a sorti de sa cachette, en arguiér' du comptoèr. Lés gârs sont tout's rassis, p'is, i' a di' au gârs, i' a dit : « C'ést toé qui és v'nu chez nous, la nuit pâssée ! C'ést toé qui és v'nu char... voler mon ch'fal chez nous ; lés mul's qu'i' y ava't là-bâs, au Ranch maudit, c'ést toé qui és v'nu lâ. P'is, i' dit, mon ch'fal, i' ést dan 'a cour, là-bas, lâ.

— Ah ! i' a dit, non !

15. *Luck* (angl.) : Chance. *Bad luck* : Malchance.
16. *Ostiner* (s') : S'entêter, résister.
17. *Chum* (angl.) : Ami intime, camarade.
18. *Gang* (angl.) : Groupe, troupe, bande, foule.

— En tou' 'és câs, i' dit, viens 'vec moé, on vâ l' voèr. J' comprends, i' dit, qu'in aut' cheval peut gu'i r'ssembler, mé', i' a que'qu' chos' qui peut pâs gu'i r'ssembler ! »

Fa't que, i' a parti avecque... lés gârs qui ét... tout' le mond' le suiva't. C'éta't noèr, le mond'e en arguiér' de lui. I' arrive' à son ch'fal, i' s'ést frappé dan 'és mains, en l'app'lant. Le ch'fal s'ést mâté[19] d'bout', i' s'ést mi' à hannir [hennir]. « Çâ, c'ést mon ch'fal ! Si c'éta' in ch'fal étranger, i' f'ra't pâs çâ. Mé', çâ, c'ést mon ch'fal par 'emp'e ! M'â' aller l' charcher ! »

I' a parti, lâ, pour détacher l' cheval, p'is l'emporter. Lâ, i' ont tout' sauté d'ssus, p'i' ils l'ont fait' comm' prisonnier. Ils l'on emm'né au palais d' justic' qu'i' y ava't lâ... — in p'tit pala's d' justice qu'i' y ava't lâ — p'is lâ, i' y ava' enn' magniér' de juge, in magistrât, qu'i' y ava't lâ, lâ. Lâ, le... b'en, i' ont porté enn' plaint' cont' lui : c'st in voleur de ch'faux, c'ést un cowboy, c'st un bandit, bon...

Fa't que... lâ, i's gu'i ava'ent mi' 'és menott's. I' a... i' a di' au magistrât qu'i' y ava't lâ, i' a dit : « Avant de m' juger, détachez-moé 'és main écitte, p'i' i' a dit, que j' peuv' me défend'e ! »

Fa't que, i' y ava' assez d' monde autour de lui que... i's gu'i on ôté 'és menottes. I' a dit : « C'ést vous aut's qui ést bandits, c' pâs moé qui ést bandit, c'ést vous aut's qui ést bandits ! C'ést vous aut's, qu'i' a dit, qui vâ là-bâ' au ranch. C'ést vous aut's qui... tout le mal, tout's lés vols qui a 'té fait's lâ, c'ést vous aut's qui l'â fait' ! P'is c'ést c' que j' viens d' savoèr aujo'rd'hui ! C'ést c' que j' sé's dans l' moment ! R'guien qu'à vous voèr, p'is r'guien qu'à... « Lâ, b'en, i' ont dit, on vâ l' mett'e en prison, i' ont pâs di' aut' chose... si i' nous accuse, si dés choses... »

Lâ, le cowboy s'ést senti serré in peu, mais le palais d' justice éta't comme... dans l' deuxième étage. À côté, c'éta' in moulin à écard'[20] qu'i' y ava't lâ, un ancien moulin à écarde. Quant' le cowboy i' s'ést senti trop serré par 'és aut's, i' s'ést gârroché au travers d'in châssis, p'i' i' a sauté dans l' moulin à écarde. P'is lâ, i' a pris l' déhors. En arrivant, i' a sauté su' son joual, p'i' i' a parti. I' s'ést en allé au Ranch maudi' encôre.

I' a arrivé, lâ, i' f'sa't b'en noèr. Rose éta't folle, 'a pleura't. Junon c'ta' 'a minm' chose. I's s' moura'ent tou' 'és t'oâs dans l' château. Lâ, i' a di' à Rose, i' a dit : « C'ést çartain que c'tte nuit', à soèr minme, à l'heure actuell' minme, i's sont tout' apras moé. I's s'en viennent, i' a dit, lâ, c'ést çartain qu'on vâ peut-êt' mourir, je l' sé's pâs ! Fa't qu' tout c' qu'on a à fére, c'ést d' défend' not' vie. I' a dit, lâ, l' bout' ést à peu pra' arrivé ! »

---

19. *Mâter* (se) : Se dit d'un animal qui se dresse dans la position verticale.
20. *Cardes* : Moulin à cardes. Lieu où l'on carde la laine.

Fa't que... i' a rentré, p'is lâ, i' a pris sés deux révolveurs, i' 'és a chargés b'en durs tou' 'és deux. I' a pris Junon, i' a posé çâ dan 'és châssis, Junon p'is Jônâs et Rose, denne à chacun des arme' à feu 'és aut' aussi. P'i' i' a dit : « À c'tte heure, i' a dit, b'en, la prochain' fois, le promié' homm' qui vâ mett'e l' pied dan 'a cour, on tir' dessus, p'i' on l'abât ! Si c'ést possib'e, tirez su' 'és ch'faux seulement, pâs su' 'és hommes, mé' su' 'és ch'faux. P'is si c'ést pâs possib'e, b'en on l'abatt'ra 'és hommes ! »

Fa't que Ros' s'ést placée dan in châssis, Junon p'is Jônâs. P'is lui, a pris sés deux révolveurs, lui 'tou. Comm' de fait'! I' arrive à peu pra' enn' cinquantain' de gâ' [gars] ensemb'e. Lâ, la menut' qui â arrivé dés ch'vaux, i' ont tiré p'is la guerre a pris... la guerre a pris. La menut' qui s' présenta' in jual, le cheval tomba't, mé' l'homme, on l' blessa't pâs... l' moins qu' possib'e. Quand i's s' sont sentis trop chauffés, i's sont en allés dans l'écurie. Lâ, i's s' sont cachés lâ, à l'abri dés balles. P'is lâ, b'en, en autant qu'i' éta' pâ' à vue, i's pouva'ent pâ' a... i's pouva'ent pâ' abattr' le monde.

Le chef de police, que l' cowboy ava' attaqué lâ, lui, lâ, ést avec tous cés homm's-lâ. I' a di' à sés hommes : « Vous m' f'rez pâ' accroère, i' a dit, qu'on peut pâs, i' a dit, prend'e in homme ! C'ést un seul homme ! P'is vous m' f'rez pâ' accroèr' qu'à 'a gagn' [gang], qu'o' ést lâ qu'on n'ést pâ' 'apab' d' lés prend'e ! I' a dit, j' proma' enn' gross' récompense, i' a dit, à celui qui voula... qui gu'irâ l' prend'e ! »

I' a... lâ i' [le cowboy] a di' à Rose, i' a dit : « Faut, i' dit, absôlument sortir d'écitte. Nous aut's, c'é' 'a minm' chose... n'us aut's, i' a dit, celui qui vâ sortir de d' lâ, on vâ l' tuer d'abord... fau' absolument çâ, c'é' 'a mort ou 'a vie. Mé', n'us aut's, si on sort d'écitte, c'é' 'a minm' chos' pour n'us aut's. C'ést la minm' sort qui vâ nous arriver. I' a dit, faut trouver in moéyen, i' a dit, pour sortir d'écitte. »

Fa't que, lâ, Ros' pleura't, qu'ell' éta't... découragée elle itou, p'is Junon p'is Jônâs, c'é' 'a minm' chose. I' a dit : « Faut pâs s' décourager, p'i' i' a dit, faut absolument, i' a dit... se grouiller, fér' què'qu' chose... sortir d'écitte ! »

Fa't que... quoi c' c'ést qu'i' a vu sortir de... d' la grange, comme on appell' n'us aut's, à c'tte heure ? In voéyag' de foin ! I' s'ést en v'nu l' long d' la bâtisse, l' long d' la maison comme on dit, l' long du château, p'i' i' ont mis l' feu d'dans, pour mett' le feu dans l' château. Lâ, le cowboy a eu beau à tirer su' tous lés bords, mé', impossib'e ! I' éta' à l'abri, p'i' i' ont pris çâ le... le voéyag' de foin-lâ, i' ont mis l' feu d'dans.

Fa't que l' cowboy, i' a di' à Rose, i' a dit : « Fau' absôlument, i' a dit, sortir ! »

Lâ, i' a pris Ros' par la main, p'i' i' a di' à Jônâs p'i' à Junon, i' dit : « Suivez-moé ! »

P'i' i' ont parti, i' ont pri' in passage, i' ont descendu dan 'a cav' du château de... d' la maison qu'i' ava't lâ. Lâ, i's sont v'nu' à sortir. Le cowboy, i' a di' à Rose, i' a dit: « Lés fantôm's qu'on a vus, çâ, c'ést pâs dés fantômes, c'ést dés êt'e' humains comm' n'us aut's ! Pour rentré' écitte, i' ont pâs rentré par lés port's, c'st impossib'e ! Mé', i' ava' enne... i' ava' enn' rentrée, p'i' i' ava' enn' sortie itou. Faut trouver la minm' sortie qu'i' ava'ent, n'us aut's, pour sortir d'écitte ! »

Fa't que, i's sont mi' à 'oéyager dan 'és passages, p'is lâ, i' ont féni par prend' la cave. Lâ, le cowboy, lui, son idée éta't, c'éta't de prend' lés goutt's de sang qu'i' ava't tiré su', déjà su' l' fantôme, sui're [suivre] cés goutt's de sang-lâ... C'ést c' qu'i' a fait' aussi. I' a sui' lés goutt's de sang. Lés goutt's de sang l'ont conduit dan 'a cave. P'is lâ, b'en, i' a pardu 'és goutt's de sang d'ssour l'escalier qui descenda't dan 'a cave... i' â pardu 'és goutt's de sang lâ... enn' gross' caiss' de boâs qu'i' y ava't lâ.

Lâ, le cowboy, i' ava' un' magniér' de torch' qu'i' ava't dan 'és mains, pour s'éclairer. I' a di' à Rose : « 'Oés-tu, i' a dit, lés goutt's de sang disparaîsse' écitte ! Fa't qu'... mé', i' dit, j' peux pâ' 'oèr quel tour, quel moyen qu'i' a pris pour sortir d'édcitte. I' a pâs... c'st impossib'e, i' a pâs disparu d' minm' dans l'air, i' a dit... » I' a pris c'tte 'a caiss' de boâs-lâ, il l'â tassée avec Jônâs, sans misére. Lâ, i' ont trouvé enn' port' segrète [secrète] un' port' qu' éta't dans l' mur. C' fa't que... i' a pris c'tte port'-lâ, il l'â ouvert. C'éta' in pâssage, enn' magniér' d' souterrain. I' a pris sés révolveurs, i' a di' à Rose : « Quiens-toé en... en arguiér' de moé » ; p'i' à Junon p'i' à Jônâs, i' a dit : « Qu'nez-vou' [tenez-vous] en arguiér' de moé, p'i' i' a dit, on vâ sui'r' ce souterrain-lâ ! »

I' ont sui' [suivi] c' bout'-lâ, enn' p'tit' secousse. À in moment denné, i' o' arrivé, i' y â enn' porte, i' y ava' enn' porte in peu plus loin. I' o' arrivé lâ, i' o' ouvert la porte. C'éta't... c'ést lés mul's qu'i' y ava't dans son écurie, là-bâs, son ch'fal à lui, i' éta't lâ encôre. Ça v'né't... c'éta't fra's, par 'hemp'e, çâ v'na't... çâ ava't d' l'air qu' ça v'na't d'arriver lâ. I' a di' à Rose : « Voés-tu, i' dit, çâ, c'ést 'vident ; ça a pâs rentré écitt' par la porte, la port' du château, la port' d' la maison. Ça a rentré par in... enn' rentrée qu'i' y â en que'qu' pârt ! I' a dit, n'us aut' itou, si i' ont rentré lâ, si in jual ou enn' mul' peut rentrer, i' dit, n'us aut's, on peut sortir ! I' a dit, faut continuer ! »

I' ont continué in bout', p'i' à in moment denné, i' ont vu v'nir in homme. I' f'sa't noèr, mé' pâs... pâs noèr térriblement... assez pour distingué' assez loin. I' ont vu v'nir in homme a'ec un brâs, en échap' [écharpe] dans l' cou. I' s'ést collé l' long du mur avecque... Jônâs, Junon p'is Rose. P'is quand qu' le gâ' ést v'nu pâssé' à 'és aut's, le cowboy l'a pris p'i' i' l'a arrêté. I' a dit : « Tu vâs m' dire où c' que tu vâs ! » Çâ a surpris l'homme in peu. « B'en, i' a dit, j' vâ's pâs null' pârt.

— B'en, i' a dit, tu vâ' en que'qu' pârt, çartain, parce qu'i' dit, écitt' c'ést pâs chez vous ! C'ést pâs chez vous, çâ, écitte, çâ, c'ést chez nous ! Le... la propriétaire, i' dit, 'a ést lâ ; la maîtresse ést lâ... d' la propriété qu' i' â éci. Moé, j' t-in homme à gages, mé' toé, où c' que tu d'viens ? Tu viens pâs non plus, i' dit... »

Fa't qu' le gâ' â voulu in peu... s'astiné' in peu, p'is pâs vouloèr parler. I' hale in revolveur d' sa ceinture, i' a dit : « Quiens ! Si tu parl's pâs, tu vâs mourir !

Promiér'ment, tu vâs m' dir' pourquoi... comment ça s' fa't qu' t' âs l' brâ' en écharpe ? T' âs 'té blessé ? T' â' été...

— I' a dit, oui, j'ai été blessé.

— I' a dit, quoi c' c'ést qu' t' â' eu lâ ?

— Çâ, i' dit, c'ést enn' ball' qu' j'ai eue, p'is je l' l'ai eue par vous ! Le soèr, i' a dit, qu' j'ai été dans l' château, vous m'avez tiré dans l' passage. C'ést vous qui me l'avez tirée.

— Ah ! i' a dit, v'lâ justement l' fantôme, i' a di' à Jônâs, i' a dit, v'lâ justement l' fantôme, i' a dit, qu' t' âs vu, p'is moé 'tou ! I' dit, quoi c' c'ést qu' tu viens fére écitte aujo'rd'hui ?

— B'en, i' a dit, j' viens fére... i' dit, j' vien 'oèr si l' ranch ést brûlé complèt-'ment. Çâ c'ést lés ord's que j'ai eus de mon chef, p'i' i' a dit, j' vien 'oèr, 'oèr si c'ést brûlé complèt'ment.

— Fa't que... ah ! i' a dit, t' â' été en-'oeillé d' minme, i' dit, par ton chef, 'oèr si o' été brûlés d'dans n'us aut'e' aussi ?

— I' a dit, c'ést çâ que j' su's v'nu 'oèr.

— C'ést bon ! Tant mieux ! Fa't que tu vâs m' conduire à ton chef !

— I' dit, mon chef, ést pâ' écitte !

— Tout d' minme, i' dit, si i' ést pâ' écitte, tu vâs... tu vâs m' conduir' pareil[21], tu vâs m' conduire, i' a dit... n'us aut's... moé, i' dit, j' veux sortir d'écitte. P'is, i' dit, toé, tu sé's, tu conna's l' pâssage, i' dit, tu vâs nous sortir ! P'is, i' dit, r'marqu' b'en la seul' chos' que j' te dis. D' la menut' que tu vâs fére in faux mouv'ment, tu vâs mourir... m'âs t' tuer, i' a dit, j'aime autant, i' dit, à c'tte heure, i' dit... v'nir jusqu'à c'tte heure, j' t'ai te'jours protégé, mé' lâ, i' dit, j' su's rendu, i' dit, c'ést moé qui vâs mourir ou ça vâ êt' que'qu'in d' vous aut's qui vâ mourir itou. Mé', i' dit, lâ, i' y en â... i' y en â in d' n'us aut's qui vâ mourir !

— Fa't que... le gâ' a di' oui ! »

Le gâ' ava't pêur de lui. Fa't qu'il' on avancé in bout', p'i' à in moment denné, le cowboy s'ést aparçu qu' Junon p'is Jônâs gu'y éta'ent pâs, darguiér' de lui. Lâ, i' a di' à Rose, i' a dit : « Lés aut's, où c' qu'i's sont allés ? » Fa't que le cowboy, i' a di' à Rose, i' dit : « À c'tte heure, i' a dit, m'â' attend'e... vien avec moé, i' dit, on vâ r'virer d' bord. J' te laiss' pâs t'ut seule, parce qu'i' a dit, i' peut... i' peut t'arriver que'qu' chose, toé 'tou, i' peut t'arriver dés chos's qu'on

21. *Pareil* : Pareillement, quand même, quoi qu'il en soit.

s'attend pâs... on sé't pâs, i' dit, quoi c' qui peut nous arriver écitte. I' dit, vien avec moé, i' a di' au gârs, i' a dit, tu vâs pâssé' en avant d' moé ! »

I' ont r'viré d' bord su' leu' pâs pou' trouver Junon p'is Jônâs, mé' impossib'e ! I' ava't 'té tout'... tout éta't disparu. I' a di' à Rose : « V'lâ encôre, i' dit, in mystère ! V'lâ encôre in mystère, i' a dit, que j' comprends pâs, mé' que j' comprendrai ! Cés deux parsonn's-lâ peuvent pâ' a'oèr disparu d' minme en arguiér' d' n'us aut's, i' dit, si près d' n'us aut's... Mé' j' l' comprendrai ! Lâ, i' dit, c'ést pâs l' temps d' charcher, i' dit, on a... fau' absolument commencer par s' sauver nous aut's minme, p'i' i' dit, ensuite, quand on s'ra' sauvé, b'en, peut-êt' qu'on pourra' leu's aider, plus tard ! »

Fa't que, i' ont continué l' passage. P'i' i' o' arrivé in p'tit peu plus loin, i' y ava' enne aut' porte, le cowboy a denné in coup d' pied d'dans. C'éta't... quoi c' qu'i' y ava't là-d'dans ? C'éta't dés ornements d'église, dés calices, dés ciboères, dés soutanes, dés... tout's sort's de chos's qui éta'ent riches, p'is du linge rich' terriblement, p'is tout's sort's de... d'ornements qu'i' y ava't lâ. Lâ, i' a di' au gârs, i' a dit : « Comment ça s' fa't qu' c'ést écitte, çâ ? »

Lâ, le gârs leu's â conté que la promiér' fois qu' ça été ouvert, le ranch, çâ ava' été ouvert par dés prêt's, p'is que cés prêt's-lâ ont disparu par mystère. « B'en lâ, b'en, i' a dit, c'ést çâ quiést arrivé. Lés prêt's sont disparus par mystère. Mé', on l'â ramâssé tout c' qu'i' y ava't d' valeur, p'i' on l'â serré écitte ! I' y ava't beaucoup de choses, lâ, qui voula' [valaient] enn' valeur émense [immense]. I' dit, apras lés prêt's, lâ, c'éta't d'aut's parsonn's qu' éta'ent riches, i' on ach'té le Ranch comme eux aut'es, i' ont disparu, 'és aut'e' aussi, par mystère. Tout's cés mystèr's-là, b'en, i' a dit, on ést resté avec l'argent, p'is çâ, c' pâs moé qui a fait' çâ. Moé, i' dit, j' su's seul'ment qu'un employé, j' su's seul'ment qu'un...

— Lâ, le cowboy gu'i a dit, c'ést... t' és seul'ment qu' in bandit comme eux aut's ! Seul'ment, qu' tu march's sur dés ord's. T' â' in chef !

— I' a dit, oui, c'ést çâ ! P'i' i' a dit, lâ, i' a dit, j' su's t-en r'târ' in peu ; i' a dit, j' dévra' êt' rendu à mon chef, à c'tte heure. Parce qu'i' a dit, si j'arriv' trop târd, moé 'tou m'âs fér' de minme ; m'en vâs disparaît', moé 'tou !

— Le cowboy dit, inquièt'-toé pâs ! J' s'rai avec toé ! »

Fa't que... le cowboy a toute r'gardé çâ avec Rose, p'i' i' a dit çâ encôre à Rose, i' a dit : « V'lâ encôr' dés mystères, i' a dit. Voés-tu, i' a dit, lés mystères... c'ést çâ, lés mystères, c'ést çâ, lés fantômes ! Lâ, ça... on commence à tout comprend' quoi c' qu'i' y ava't ! »

Mé' le cowboy a voulu s' virer d' bord, à in moment denné, enn' trapp' gu'i a cédé sour lés pieds, p'i' i' ést v'nu pras d' se j'ter dan in trou, in précipiç' terrib'e, qui... i' s'ra't jama's r'venu. Mé', au lieu d'aller lâ, lui, i' a pris l' gârs p'i' i' l'â j'té dans l' trou. Lâ, le gârs s'ést lamenté. Ça senta't le moribond, ça senta't la

pourriture, ça senta't tout's sort's de choses. Le cowboy â sorti l' gârs de d' lâ. I' a dit : « Voés-tu, i' a dit, lâ... lâ, t' a'ra's voulu me j'ter lâ. T' âs pâs pu m' prend'e, à v'nir jusqu'à c'tte heure, mé' lâ, tu pensa's de m' prend'e, c'tte foi' écitte ! I' a dit, tu t'és trompé ! Tu m'âs pâs pris, c'ést moé qui t'â' pris. Lâ, i' a dit, j' te sors de d' lâ, parç' j'ai besoin d' toé. J'ai besoin d'aller à ton chef. P'is c'ést toé qui vâs nous conduire ! »

Fa't qu' le gâ' a sorti de d' lâ, p'is lâ, on a r'parti, p'i' on a continué le ch'min, le souterrain qu'i' y ava't lâ.

À in moment denné, i' â arrivé à enn' porte, i' â attendu [entendu] parler, i' a attendu jaser, i' a attendu chanter, ça... tout alla't... ava't d' l'air d'aller très bien ; ça ava't d' l'air d'aller très bien ; ça ava't d' l'air b'en normal.

Le cowboy a di' au gârs, i' a dit : « Qui c' que c'ést qu'i' y â écitte ?

— B'en, i' a dit, çâ, c'ést mon chef, qu'i' y â écitte, i' dit, avec enn' douzain' d'hommes !

— Très bien ! I' a dit, tu vâs rentrer ; moé, i' dit, m'âs resté' écitte à 'a porte. M'âs t' guetter, par 'hemp'e ! Fa' [fais] attention, i' dit, quoi c' c'ést qu' tu vâs faire, parce qu'i' dit, lâ, ça vâ êt' ton bout' ! I' a dit, tu vâs rentrer, p'i' i' a dit...

— L' chef vâ m' fér' dés r'proches. J' su's t-en r'târd, i' a dit, dans ma mission, térriblement.

— Accup'-toé pâs du 'târd ; denn'-toé enn' raison pourquoi t' é' en r'târd, si i' te d'mand' que si on ést pèri dans le ranch, i' a dit, dis-lui qu'oui, que le cowboy, i' ést pèri lâ, que tout' a pèri lâ. P'i' i' dit, ensuite, i' dit, moé, j'irai l' voèr ! I' dit, fa's b'en attention, i' a dit, quoi c' c'ést qu' tu vâs faire, parç' qu'i' a dit, lâ, i' a dit, moé... t' sé's, i' a dit... on vit le tout pour le tout. Soét qu' tu meure' ou moé j' meure ! Mé' j' pens's b'en ça s'râ toé l' promier, qu'avant qu' ça soeil [soit] moé, toé, tu mourrâs, toé 'tou ! »

Fa't qu' le gâ' a rentré. Mé', comm' de fait' ! C'ést çâ qui â arrivé. Son chef, lâ, a commencé à gu'i fér' dés r'proches, comment ça s' fa't qu'i' éta't si en r'târd, de tout's sort's de choses, tout's sort's de raisons qu'i' gu'i a d'mandées, tout's sort's de... fa't que le gâ' â fait' tel que le cowboy gu'i a dit. Mé', le cowboy éta't l' long d' la porte, i' écouta' avec Rose. I' a pri' in révolveur, p'i' i' a donné çâ à Rose, i' a dit : « En câs d' défense, i' a dit, si tu 'n n-âs d' besoin, sers-toé z-en, parç' qu'i' dit, j' voudra's pâs que l' minm' sort t'arrive à toé, comme i' a arrivé à Junon p'i' à Jônâs, qu'on... qui nous ont disparu, à b'en dire, sour la vue. I' a dit, la menut' que tu voèrâs, i' a dit, tire, fa's feu ! »

Fa't qu' quant' ça a duré assez longtemps, le cowboy a ouvert la port' p'i' i' a rentré lui 'tou. Mé', i' a braqué l' révolver su' 'a gagn [gang] qu'i' y ava't lâ, p'i' i' a dit : « L' promier qui bouge, l' promier qui vâ grouiller de d' lâ, i' a dit, vâ mourir ! »

C'éta't justement le minm' gârs que... i' ava't rencontré à 'a taverne. I' a dit : « L'aut' jour, à 'a taverne, tu m'âs joué' in tour, i' a dit, tu m'âs pris 'vec tés hommes, i' dit, mé', i' dit, aujo'rd'hui tu m' prendrâs pâs ! I' a dit, c'tta foi' écitte, i' dit, lâ, tu t'és trompé ; tu m' prendrâs pâs c'tte foi' écitte ! »

Fa't que, lâ, i' lés ava't tout' fait' lés mains... mett' lés mains en l'air, i' 'és a tout's désarmés. Rose 'a avé't son révolveur, elle itou, éta't seule, a'ec lui. I' 'és a tout's mis lés menottes, p'i' i' ont dit : « À c'tte heure, on vâ sortir d'écitte... fau' absôlument sortir d'écitte ! »

La nuit' éta't... avancée, c'éta't... c'éta't l' jour, l' grand jour. Fa't que... i' 'és ont tout' en-'œillé' un' douzaine en avant d'eux aut's. Rose ava't son arme ; 'a ava't son révolver ; l' cowboy ava't le sien, lui 'tou. I' ést en arguiér' d'eux aut's, p'i' on... on a sorti du soutarrain. On â arrivé en plein champ. Ah ! i' a in plein champ. Mé' lâ, l' cowboy s'ést r'connu. C'ést dés place' où c' qu'i' ava't pâssé. I' a dit : « À c'tte heure, i' a dit, on vâ s'en allé' en ville, p'i' i' a dit... p'is m'en vâs régler vot' compte, à vous aut's, i' a dit. C'ést lâ, i' y â d' la police, i' a dit, on vâ... »

Fa't que, l' chef de police s'ést mi' à rire, i' a dit : « Tu règleras r'guien lâ ! I' dit, c'ést moé qui ést l' chef de police !

— I' a dit, oui, j' sé's, j' te conna's. Mé', i' dit, tout d' minme, allons-y pareil ! »

I' ont continué leu' ch'min, quand qu'i' on arrivé à la grange, lâ, à l'écurie, i' on entendu tirer dés coups d' feu. Le cowboy a di' à Rose, i' a dit : « Quoi c' c'ést qu'i' y â lâ ? I' a dit, i' a que'qu' chos' qui vâ pâs b'en, lâ ! Comment ça s' fa't, i' a dit, i's sont pâs apras se tuer un et l'aut'e ? J' peux pâs crère ! »

L' cowboy ést parti. I' a di' à Rose : « Gard' ceux-lâ, p'i' i' a dit, moé, m'â' allé' 'oèr ! »

I' a arrivé lâ à 'a grange, i' éta' encôre enn' quinzain' lâ. C'ést Jônâs p'is Junon qui éta'ent lâ. I' éta'ent pendus tou' 'és deux par lés... a'ec enn' cord' dans l' cou. I' ava'ent chacun enn' caiss' sour lés pieds, enn' boête, enn' boêt' de boâs, p'i' i's leu' tira'ent dan 'és pieds pour lés fér' danser. I's tira'ent dés ball's d' revolveur dan 'és pieds, pour fér' danser Junon p'is Jônâs.

Lâ, le cowboy a arrivé, p'i' i' 'n n-â abattu deux t'oâs dan 'a gang, puis le feu â cessé t'ut suite.

Fa't qu' lâ, le cowboy a dit : « C'st impossib'e, en lui-minme, c'ést impossib'e ! J' peux pâs tout' contrôler c'tte gang-lâ ! J' su' 'ien qu'in homme, apras tout'! Rose 'n n-â déjâ plusieur' à elle, quand minm' qu'i' ava' 'és menottes ! »

C'ta't... c'éta' 'ien qu'enn' femme, seul'ment qu' 'a éta' armée ; ça f'sa't r'guien. P'i' i' a dit : « Moé avec c'tte gang-lâ, je 'n n-ai trop ! »

Mé', tout d'in coup... quoi c' qui a arrivé, à l'enteurfaite? Enn' caval'rie qui â arrivé dans l' ch'min! C'ta't la police, comm' qu'on dira't n'us aut's, la police fédérale. C'éta't dés soldats, enne espèce de soldats qui arriva'ent, à pe' pra' enn' cinquantain' d'hommes. I' ont rentré dan 'a cour, p'is lâ, le cowboy a r'connu quelqu'un qu'i' y ava't là-d'dans, le chef là-d'dans, d'abord l' promier là-d'dans.

Fa't que le cowboy gu'i a dit, i' a dit: «Quiens! v'lâ, i' a dit, justement lés mystèr's du Ranch maudit!» Le cowboy éta't justemen in détectiv' caché. I' éta' habillé en cowboy pour déclarer lés mystèr's du Ranch maudit... celui qui f'sa't du mal. Lâ, i' éta'ent v'nu à son secours parç' que c'éta' un ami, quand qu'i' â été en ville, qu'i' s'ést chicané a'ec lui, qui a été pris, lâ p'is in... un ami, un d' sés amis qui ava't fait' in rapport de... P'i' i's sont v'nu' à son secours, parç' qu'i' i' ont douté qu'i' pouva' êt' dan 'a misére, qu'i' pourra' a'oèr du troub'e. C'ést pour... justement pour çâ que la gang a arrivé.

Lâ, le cowboy leu's a donné tout's lés prisonniers qu'i' ava' avec lui. I' a dit:«C'ést çâ, i' a dit, le chef de police, tout's sés hommes! C'ést l' mystèr' du Ranch maudit! C'ést lés homm's qui ont fait' clairer [to clear][22] tout' le monde qu'i' y ava' à l'entour, écitte. C'ést l' mystèr' de tout's lés trésors, tout's lés fortunes, tout's lés biens qu'i' y ava' écitte! C'st eux aut's qui 'és ont ramassés. I' dit, c'ést l' mystèr' de tout's lés alimaux qui ést mort su' 'és propriétés qu'i' y â écitte, c'ést eux aut's qui l's ont fait' mourir. P'is lâ, i' a dit, lâ, j' vous livr' tout'. «Fa't que, i' 'és ont tout's fait' prisonniers.

Lâ, Rose s'ést avancée à lui. 'A dit:«V'nir jusqu'à aujo'rd'hui, t' éta's mon engagé, t' éta's mon homme, mon homm' de confiance. B'en, 'a dit, lâ, si tu veux, j' s'rai ta femme!»

Fa't qu'i's s' sont mariés, p'i' i' ont continué su' l' ranch. J' sé's pâs, par 'emp'e... (ce qui leur est arrivé...)

22. *Clear* (to) (angl.): Enlever, éloigner, faire place nette.

LEXIQUE

ACCANTER (s') : S'appuyer dans une position à demi horizontale, 236.
ACHALER : Fatiguer, importuner, 247.
ADONNER : Convenir, 46.
AFFILER : Aiguiser, 60.
AMANCHER (quelqu'un) : Tromper, rouler, embêter, 131, 238.
AMANCHER : Arranger, disposer, prendre des dispositions en vue de, 197, 235.
AMANCHER (s') : S'y prendre, s'arranger, prendre des dispositions, 59, 189.
AMUSER (s') : Lambiner, s'attarder sans raison, 57.
ANYWAY (angl.) : Quoi qu'il en soit, 73.
ASSOCIÉ : Ami, compagnon, 190.
BÂDRANT : Encombrant, embarrassant, 240.
BÂDRER : Embarrasser, importuner, ennuyer, 194.
BARGANE : Bargain, vx fr. : marché, transaction, 53, 132, 205, 254.
BERDASSER (ou bardasser, se) : Se secouer avec bruit, 163.
BOIS (chemin de) : Chemin primitif construit pour l'exploitation temporaire de la forêt, 236.
BORDA ou BARDA : Bruit assourdissant, vacarme, 254.
BOTHER <to> (angl.) : Déranger, importuner, 46 ; Can. BÂDRER.
BRÈCHE : Partie du terrain par où on entre sur une propriété ou l'on en sort, 296.
BREUNANTE ou BRUNANTE : Brune (la), 290.
BROUE : Écume, 161.
BRÛLE DE COURSE (à) : Course d'un rythme très précipité, 195.
BUTIN : Vêtements, linge. BUTIN DE CORPS : Linge de corps, 281.
CALL <to> (angl.) : Appeler, faire demander, 65, 135, 296.
CAP (fusil à) : Capsule fulminante, 286.
CARDES : Moulin à cardes. Lieu où l'on carde la laine, 298.
CHANGE POUR CHANGE : Troc pour troc, 131.
CHARGE <to> (angl.) : Demander, exiger, réclamer, 68.
CHARLANTER : Tourmenter, presser, supplier, 62.
CHAUD : Ivre, 55, 245.
CHEMIN DE BOIS : Chemin primitif construit pour l'exploitation temporaire de la forêt, 236.
CHERCHER : Deviner, essayer de trouver, 247.
CHOLETTE (chaudette) : Un peu ivre, 244.
CHUM (angl.) : Ami intime, camarade, 297.
CHUMMY (angl. Dimin. de chum) : Ami, compagnon, 190.
CLEAR <to> (angl.) : Libérer, délivrer, se débarrasser, 197, 305.
COUP (un ... que) : Dès que, 132.
COURSER : Courir, lors d'un concours, 138.
COUVERTE : Couverture de lit, 211.
COWBOY : Vacher, vacher monté à cheval, 283.
CURIEUX : Bizarre, rare, 129.
DÉGREYER : Enlever les habits de voyage, 46 : *Se dégreyer* : Enlever ses habits de voyage, 239.
DÉPENSE (de) : Coûteux, qui occasionne de grandes dépenses, 150.
DÉSERT : endroit où l'on a abattu les arbres, 194.
DUMP <to> (angl.) : Basculer, renverser, 66.

EASY (angl.) : Facile, exempt de difficulté, 76.
ÉCARTER (s') : S'égarer, perdre son chemin, 195.
FALE : Partie du vêtement qui couvre la poitrine, 143.
FESSER : Frapper, 190.
FILER : Être dans tel état. *Ne pas filer* : Se sentir mal à l'aise, se sentir un peu malade, 206.
FRAPPER : Arriver à, rejoindre, 45.
FROC (une) : Blouse ample que portent les ouvriers de ferme, 189.
FUN (angl.) : Plaisir, joie, 68, 196, 245.
GANG (angl.) : Groupe, troupe, 193, 234, 297.
GARÇON (vieux) : Célibataire, 44.
GOOD-BYE (angl.) : Adieu, à la prochaine, au revoir, 54, 152, 244.
GRÉER (se) : Se préparer, faire des préparatifs, 45, 235.
GRÉER (ou greyer) : Préparer, mettre à point, 57, 121, 189, 238, 285.
GRÉMIR : Pulvériser, battre, mettre en morceaux, 203.
GUEULASSER (se) : Échanger des propos plus ou moins amicaux, 55.
HALER : Tirer, 201, 246, 285.
INNOCENT : Simple d'esprit, niais, 234.
ITOU : Aussi, pareillement, 44, 121, 188, 234, 283.
JOB (angl.) : Tâche, besogne, 192.
LOOSE (angl.) : Libre, en liberté, 257.
LUCK <bad> (angl.) : Malchance, 50, 297.
LUCKY <bad> (angl.) : Malchanceux, 77.
MAGANÉ : Détérioré, malmené, 123.
MAGANER : Fatiguer, affaiblir, subir des déboires, 50.
MAL (pas) : En assez grand nombre, suffisamment, 55, 189.
MALIN (maligne) : Irascible, prompt à s'irriter, 77.
MALLER : Mettre à la poste, 46.
MANQUE (bien) : Probablement, peut-être, 124, 196.
MARCHER (une propriété) : La parcourir à pied, 293.
MASSE (en) : En abondance, en grande quantité, 138.
MÊME (co' minme) : Quand bien même, même si... 188.
MÂTER (se) : Se dresser sur les pieds de derrière (en partant d'un cheval ou d'un chien), 151, 298.
OBSTINER (s') : Objecter, refuser, 57.
O.K. (ôké) : Façon américaine d'accepter une proposition, 54, 78.
ORDINAIRE (l') : La cuisine, 67.
OSTINATION : Discussion animée, contestation, 55.
OSTINER (s') : Discuter, soutenir avec obstination, ne pas céder facilement, 149, 297.
PAGOSSE : Toile rude et assez grossière, 249.
PAQUETER : Mettre en paquets. *Paqueté de monde* : Où il y a une foule extraordinaire, 74.
PAREIL : Quoi qu'il en soit, de toute façon, 123, 301.
PAREIL (faire) : Répéter le même geste, reproduire le même phénomène, 190.
PLAINT : Plainte, 292.
PLANTER (se) : Redoubler d'efforts, donner tout son rendement, 256.
PLEIN (à) : Beaucoup, 151.
PLEINETÉ : Vx fr. *plenté* qui a donné en anglais *plenty* : beaucoup, en grande abondance, 245.
PLEUMER (plumer) : Écorcher, enlever la peau, 60.
POUSSER (se) : Déguerpir, se déplacer en vitesse, 61, 195.
PYJAMA (angl.) : Vêtement de nuit composé d'un ample pantalon et d'un léger veston, 256.
RALLE : Grosse branche, branche maîtresse d'un arbre, 200.
RENDU QUE : Puisque, pourvu que, attendu que, 193.
RENTRER (le vaisseau) : L'introduire dans une baie en vue d'un débarquement, 129.
RESSOUDRE : Arriver à l'improviste, se présenter sans être attendu, 63, 190, 237.
REVOLER : Être lancé, être projeté, 199.
RIDE (angl.) : Promenade, 210.

RIGGING (angl.) : Accoutrement, grément, 130.
ROULETTES (sur les) : Aller sur les roulettes : sans aucune difficulté, 51.
RUN <to> (angl.) : Gérer, gouverner, faire fonctionner, 122 ; marcher, voyager, 130.
SECOUSSE : Espace de temps, laps de temps, 121, 210, 236, 283.
SERRER : Placer en lieu sûr, 55, 241.
SERVANTS : Serviteurs, 204, 281.
SLACK (angl.) : Détente, repos. Qualité de ce qui n'est pas employé à pleine capacité, 291.
SLOW (angl.) : lent, en retard, 137.
SMART (angl.) : gentil, aimable, adroit, 46, 240.
STRAP <to> (angl.) : Attacher, fixer au moyen de courroies, 140.
SWING <to> (angl.) : Faire balancer, faire pivoter, 91.
TANNÉ : Fatigué, à bout de patience, 46, 121.
TANNER : Ennuyer, fatiguer, 66.
TEA POT (angl.) : Théière, 63.
TENTER : Dresser une tente pour la nuit, 129.
TERRIR : Porter à terre, entraîner vers la terre ferme, 67.
TOUGH <to> (angl.) : Endurer, résister, persister, 141.
TRAITE (payer la) : Offrir une consommation, 244.
TREAT (angl.) : Consommation, 65.
TWIST (angl.) : Danse désordonnée, 255.
VALEUR (de) : Triste, malheureux, fâcheux, regrettable, 73, 155.
WATCH <to> (angl.) : Surveiller, faire le guet, 54.

INDEX ANALYTIQUE

ACCOUTREMENT de Moribond, lors de son départ de la maison paternelle : chapeau de paille, vieilles chaussures, pantalons de toile, 215.

ACQUISITION ; après une visite au Ranch Maudit, un comte français fait l'acquisition de cette grande propriété, 259.

ACQUITTEMENT ; à trois reprises, un seigneur impliqué dans un procès jouit d'un acquittement, grâce à l'habileté de sa femme déguisée en avocat, 27, 37, 42.

ÂGE ; dfférence d'âge entre un roi veuf et une jeune princesse, 109.

AGILITÉ ; la biche est renommée pour son agilité, 84, 87, 90, 99.

AMOUR ; un employé aime sa jeune propriétaire sans lui avouer son amour, 267.

ARBRE ; un pommier desséché attire l'attention d'un voyageur ; il serait d'avis de l'abattre, mais son compagnon, le roi, lui révèle que cet arbre produit chaque matin une pomme d'or, 83s.

ARGENT ; un riche cultivateur, voisin d'un seigneur célibataire, possède beaucoup d'argent, tandis que le voisin possède de riches propriétés mais peu d'argent liquide, 14.

ARMES ; Monsieur Quatorze déclare au roi qu'il n'a pas besoin d'armes pour s'emparer d'un lion et d'une licorne, 170 ; cerné par des bandits, un vacher distribue des armes à ses compagnons et leur recommande de viser le cheval avant le cavalier, 274.

ARRESTATION du seigneur pour dette non payée, 22.

AVANTAGE ; un cultivateur vante à son voisin, seigneur célibataire, le grand avantage de prendre femme, 13.

AVEU d'un accusé à l'avocat qui s'offre à le défendre, 25, 35.

AVOCAT (femme-avocat) ; une épouse, déguisée en avocat, défend son mari à trois reprises, sans que l'accusé s'en rende compte, 23–43.

BAIN ; une princesse rappelle à un roi prétendant que la coutume de son pays exige un bain rituel, avant le mariage, 113s.

BANQUET ; dans la prison du roi, Moribond donne un banquet aux prisonniers, 229s.

BARRAGE ; un barrage détourne l'eau qui alimente les demeures d'un ranch, 265.

BATAILLE entre un vacher et un groupe de bandits, 272s.

BATEAU de plaisance sur lequel un seigneur fuit la justice, en compagnie de sa femme, 21.

BÂTIMENT ; un roi met un bâtiment à la disposition du chasseur Vincennes qui doit aller tuer une biche dans un pays lointain, 88 ; voir aussi NAVIRE, VAISSEAU.

BEAUTÉ ; un seigneur affirme que même si la beauté de sa femme était moins éclatante, il l'aimerait tout autant, 22 ; beauté et jeunesse du chasseur Vincennes à la suite de son

bain dans l'eau acidulée, 119 ; Moribond ne quitte pas du regard une jeune fille qu'il trouve jolie, 217.

BESTIAUX ; sur les terres du Ranch Maudit, les nouveaux propriétaires constatent que l'eau d'un lac est empoisonnée et que tous les bestiaux sont morts, 264 ; voir aussi TROUPEAUX.

BICHE ; bête qui enlève rapidement une pomme d'or qui pousse chaque matin sur un pommier desséché, 84 ; description d'une biche, 90.

BIJOUX ; une servante nettoie les bijoux de sa maîtresse, 29s.

BLESSÉ ; en cherchant une sortie secrète, un vacher rencontre un blessé... qui conduit la propriétaire du ranch au chef des bandits, 275ss.

BONHEUR ; Moribond nage dans le bonheur en constatant, pour la première fois, la gentillesse de jeunes filles dans trois châteaux où il loge, 216, 219s, 222s.

BOUTEILLE ; une bouteille magique contient de la liqueur inépuisable, 220ss.

BRAVADES de Monsieur Quatorze à l'adresse d'un géant et du roi, 167–183.

CADAVRE ; découverte du cadavre de la biche mystérieuse qui tient encore la pomme d'or dans sa gueule, 99 ; à la suite d'un feu de plaine on retrouve le cadavre d'un voyageur, un comte français qui se rendait au Ranch Maudit, 262.

CADEAU ; le chasseur Vincennes s'empare d'une riche couronne suspendue dans un souterrain et en fait cadeau au roi, en échange du cadeau que lui a offert le monarque, 100s.

CAGE ; Monsieur Quatorze réussit à renfermer un lion dans une cage d'acier, 173s.

CAILLOUX ; au moyen de cailloux, Monsieur Quatorze incite trois géants à se battre et à se détruire. Il réussit, 176.

CANNE ; un géant, gardien d'un château, porte une lourde canne, 170 ; rôle de la canne du géant dans la mort des trois géants que Monsieur Quatorze veut tuer, 175s.

CARROSSE ; le roi vient au quai en carrosse pour conduire le chasseur Vincennes au château, 93.

CÉLIBATAIRE ; un seigneur célibataire décide, sur le conseil de son voisin, de se marier. Il se marie dans un milieu éloigné, après avoir emprunté de l'argent à son voisin, 15ss.

CHAMBRE ; au milieu de la forêt, Moribond découvre successivement trois châteaux où on le loge dans une chambre très luxueuse, 215s, 218s, 221s.

CHASSEUR ; le chasseur Vincennes, tireur d'élite, est envoyé par son roi à un ami dont les pommes d'or disparaissent avec la visite d'une biche. Le chasseur tue la biche, mais se trouve mêlé à une suite d'aventures qui le conduisent à épouser une princesse qu'il a délivrée avec l'aide de la petite jument bleue, 87–119.

CHÂTEAUX ; Monsieur Quatorze se présente au château et se dit capable de débarrasser le roi d'animaux féroces et de trois géants ruineaux, 168s ; en pleine forêt, Moribond aperçoit un château où il peut loger, une nuit, 215ss.

CHEVAL ; vieux cheval acheté par une femme-avocat qui veut démontrer, devant la cour, la force du droit de propriété, 24ss ; un vieillard offre au chasseur Vincennes de lui donner une petite jument bleue à la place de son cheval, 90ss.

CHICANE ; la princesse n'aime pas Monsieur Quatorze parce qu'il aime la chicane et la bagarre, 179s.

CIBLE ; le chasseur Vincennes n'a jamais raté une cible, 85.

COMTE ; un comte, ancien militaire, achète, pour sa fille, Rose, le Ranch Maudit. Il meurt avant d'avoir pris possession de cette propriété, 259ss.

CONCOURS entre un géant et Monsieur Quatorze pour déterminer lequel des deux frappe le plus fort, 180ss.

CONDITIONS d'un contrat : un cultivateur prête de l'argent à un seigneur, et si ce dernier ne peut rembourser la somme dans un an et un jour, le prêteur enlèvera la peau du seigneur, 18.

CONSEILS ; le chasseur Vincennes a sans cesse recours aux conseils de sa petite jument bleue, 94–118.

CONQUÊTES d'une princesse enlevée par des géants ; conquête d'un peigne merveilleux et de l'eau corrosive, 104–116.

CONVERSATION des paysans venus faire moudre leur grain chez le meunier, 33, 38 ; conversation entre un prince voyageur et un roi étranger, 82s.

COUR ; ouverture de la cour en vue d'un procès, 25.

COURONNE ; le chasseur Vincennes s'empare d'une couronne qui a appartenu à une princesse que des géants ont capturée, 100s.

COUTUME ; une princesse, qui veut retarder la date de son mariage, dit au roi prétendant qu'elle doit se conformer à une coutume ancestrale, avant le mariage : un bain rituel dans de l'eau acidulée, 113.

COWBOY ; voir VACHER.

CRAINTE ; un chasseur d'élite, rappelé au château du roi, craint qu'on ne veuille le chasser du château, 86.

CRI ; le cri d'un guetteur attire un vacher ; ce dernier apprend que le guetteur a vu un fantôme, 265.

CULTIVATEUR ; un cultivateur, voisin d'un seigneur célibataire, conseille à ce dernier de prendre femme, 13 ; un cultivateur, fermier du roi, dont le fils cadet, Moribond, semble simple d'esprit. Moribond veut quitter la maison paternelle ; le père l'en dissuade, puis le laisse partir, 213ss ; voir aussi FERMIER.

CURIOSITÉ d'une foule aux abords de la cour où va se dérouler le procès d'un seigneur étranger, 24ss ; promesse du chasseur Vincennes de maîtriser sa curiosité, 100.

DANSE générale organisée par Moribond qui joue un violon magique, 231.

DÉCEPTION ; un riche cultivateur, voisin d'un seigneur, aurait voulu que le seigneur épouse une de ses trois filles. Mais le voisin épouse une fille qui demeure loin de son village, 13–18 ; déception du seigneur à la pensée que le père de sa bien-aimée ne veut pas donner sa fille en mariage mais la vendre, 17s ; déception du chasseur Vincennes qui croit avoir perdu la balle qu'il destinait à la biche mystérieuse, 99.

DÉCISION ; Monsieur Quatorze doit prendre une décision : épouser la princesse ou quitter le château du roi, 180 ; Rose doit prendre la décision de retourner chez elle ou de filer au Ranch Maudit, 262.

DÉCOURAGEMENT ; une jeune propriétaire de ranch se décourage à la vue de difficultés provenant d'ennemis cachés, 271s.

DÉCOUVERTE du cadavre de la biche mystérieuse qui tient la pomme d'or dans sa gueule, 99.

DÉFAUTS ; Moribond, jeune homme paresseux et simple d'esprit, est rempli de défauts, 213.

DÉFENSE ; une princesse prend la défense de Moribond que le roi prend pour un idiot, 228 ; le vacher Gunman impose à Rose la défense d'accepter quoi que ce soit d'un étranger, sans l'avertir, 270.

DÉGUISEMENT ; une femme, sous un déguisement d'avocat, plaide, à trois reprises, la cause de son mari accusé de différents méfaits, 23s, 25, 35s ; le chasseur Vincennes se déguise en vieillard et en clochard pour pénétrer chez des géants, sans être reconnu, 105s, 111.

DÉMÉNAGEMENT ; un vieux comte français procède au déménagement de ses quelques biens vers une nouvelle propriété qu'il a acquise, le Ranch Maudit, 259s.

DÉTECTIVE ; un détective se déguise en vacher pour mieux élucider les mystères du Ranch Maudit, 279.

DISPARITION mystérieuse des animaux et du personnel du Ranch Maudit, 260.

EAU corrosive, gardée par des lions, et nécessaire au rite du mariage d'une princesse, 113 ; dans une maison abandonnée, les nouveaux propriétaires constatent que le système d'aqueduc a été ruiné, 264s.

ÉCRITEAU ; un écriteau fixé dans une porte, au moyen d'un poignard, prédit la mort à quiconque entre dans la bâtisse, 263.

ÉCUME ; la petite jument bleue exige que le chasseur Vincennes la brutalise pour la faire suer et de recueillir l'écume blanche qui s'échappera de sa peau ; cette écume empêchera l'effet corrosif d'une eau acidulée que contient une baignoire, 117s.

ÉLOGES d'un seigneur que fait à un fermier un visiteur qui accompagne un célibataire en quête d'une épouse, 16 ; éloge qu'un prince fait du chasseur Vincennes, 84s.

ENTRETIEN du chasseur Vincennes avec un jeune prince devenu roi, 86s.

ENTREVUE préparée par le géant entre le roi et Monsieur Quatorze, 168s.

ÉPERON ; un vacher qui s'est fait voler un cheval et deux mules se rend au village à pied et trouve un éperon, puis un policier dont la chaussure a perdu un éperon, 271ss.

ÉPOUSE ; un cultivateur aurait aimé qu'un seigneur prenne une de ses trois filles pour épouse, 13.

ÉVASION ; un vacher emprisonné par des bandits, s'évade de prison en brisant les carreaux d'une fenêtre, 273.

EXERCICE ; un chasseur d'élite constate que son cheval et lui-même ont besoin d'exercice avant de se lancer sur les traces d'une biche merveilleuse, 88, 94s.

EXPLICATION ; un vacher trouve l'explication de la disparition des troupeaux et des éleveurs de bestiaux sur le Ranch Maudit, 264.

FANTÔMES ; on a rapporté aux nouveaux propriétaires du Ranch Maudit que des fantômes apparaissent dans le château, 264.

FEU ; dans une prairie, des voyageurs sont forcés de contourner un feu qui dégage une grosse fumée, 261s.

FEMME-AVOCAT ; épouse qui défend son mari, à trois reprises, au cours de procès, 23–43.

FERMIER dont la jolie fille attire l'attention d'un seigneur, 14s.

FILLES ; un cultivateur aimerait que son voisin, un seigneur célibataire, épouse l'une de ses trois filles, 13 ; en pleine forêt, Moribond loge, à trois reprises, dans un château où de gentilles filles le reçoivent et l'hébergent, 216, 219, 222s.

FORCE ; Monsieur Quatorze est un paresseux et un froussard, mais il parvient, avec un peu de chance et de courage, surtout par son astuce, à se créer une réputation de héros d'une force peu ordinaire, 165–183.

FORÊT ; Moribond voyage en forêt, y dort et y découvre des châteaux, 216, 219, 222s.

FRÉGATE ; un roi met une frégate à la disposition de son prince, 81s.

GALETTES ; un fils paresseux quitte sa famille et n'emporte pour toute nourriture qu'un sac de galettes, 165 ; Moribond, au moment de quitter la maison paternelle, demande un sac de galettes pour toutes provisions, 213.

GARDE (la) ; un noir et sa femme acceptent de faire la garde du château ; leur cri alerte un vacher qui fait feu sur un fantôme et le blesse, sans pouvoir l'arrêter, 268.

GÉANTS ; un roi révèle au chasseur Vincennes qu'une jolie princesse a été enlevée par des géants, et il l'oblige, sous peine de mort, de retrouver cette princesse, 103 ; un roi fait garder son château par un géant ; ce dernier conduit Monsieur Quatorze au château de trois autres géants, 167s, 175s.

GUET ; dans une maison abandonnée et que l'on veut habiter, un Noir fait le guet jusqu'à minuit, 268.

GUNMAN (Curly) ; nom d'un vacher qui aide une jeune fille, Rose, à exploiter un ranch dont l'histoire est décourageante, 261s.

HABIT ; une seigneuresse s'achète un habit d'avocat et va défendre son mari accusé de différents méfaits, 23.

HÉRITAGE ; au moment de quitter ses parents, Moribond réclame son héritage, 214.

HÔTEL ; deux voyageurs quittent un hôtel pour aller loger chez un fermier, 14s ; le convoi d'un comte français se dirigeant vers le Ranch Maudit s'arrête à un hôtel et se procure des provisions, 260s.

IDIOT ; un roi trouve que Moribond est idiot ; sa princesse le trouve plus intelligent que bien d'autres princes, 228.

IMPRESSIONS ; un seigneur, à la recherche d'une épouse, fait part de ses impressions à son compagnon de voyage, 15s.

INCRÉDULITÉ de certaines gens qui entendent Monsieur Quatorze se vanter de son habileté à capturer des animaux sauvages, 169.

INQUIÉTUDE d'un seigneur incapable de rembourser une grosse dette à la date prévue, 19 ; inquiétude du roi à la vue du retard de deux employés partis dans l'intention de détruire trois géants, 178.

JALOUSIE ; un seigneur avoue avoir agi rageusement par jalousie, 43.

JOIE que ressent Moribond en ingurgitant une boisson puisée à une bouteille magique, 221s.

JONAS ; serviteur noir qui fait partie du personnel d'un vieux comte français qui déménage au Ranch Maudit, 259s.

JOYAUX ; la petite jument bleue fait promettre au chasseur Vincennes de ne toucher à aucun des joyaux qu'il verra dans un passage souterrain, 100.

JUMENT ; petite jument bleue au service du chasseur Vincennes, 90ss.

JUNON ; épouse de Jonas, serviteur noir qui suit Rose jusqu'au Ranch Maudit, 259ss.

LAC ; l'eau d'un lac, sur un ranch, a été empoisonnée, 264.

LIBERTÉ ; Moribond, grâce à son violon magique, force le roi à mettre ses prisonniers en liberté, 233.

LICORNE ; une licorne, aidée d'un lion, détruisent les troupeaux du roi. Ce dernier engage Monsieur Quatorze pour le débarrasser de cette bête, 169ss.

LION féroce qui dévaste les troupeaux du roi ; Monsieur Quatorze le renferme dans une cage d'acier, 173 ; lions qui surveillent une fontaine contenant de l'eau forte, 113.

LIQUEUR ; Moribond a reçu une bouteille magique contenant une liqueur inépuisable, 220, 222s, 230.

LIT ; le géant, d'un coup de canne de fer, démolit un lit où Monsieur Quatorze est censé dormir, 185s.

MALPROPRETÉ d'une demeure abandonnée depuis longtemps, 263.

MARCHAND ; un marchand apprend à un comte qui a acheté le Ranch Maudit que les employés de cette propriété disparaissent mystérieusement, 260.

MARIAGE ; un cultivateur intéressé au mariage d'un seigneur célibataire lui rappelle souvent les avantages du mariage, 13 ; mariage entre le seigneur et la fille d'un fermier, 18 ; un roi conseille le mariage à son fils, 81 ; un habile chasseur envoyé en aide à un roi, conclut un mariage avec une princesse qu'il a délivrée, 119 ; mariage de Monsieur Quatorze avec la princesse, 187 ; mariage d'un vacher-détective avec Rose propriétaire du Ranch Maudit, 279.

MENACE ; tout en promettant sa princesse à celui qui la ferait parler, le roi a aussi fait une menace : la prison perpétuelle à ceux qui ne parviennent pas à la faire parler, 214 ; un détective, déguisé en vacher, menace de mort un blessé qui appartient à un groupe de bandits, 275s.

MEUNIER ; une seigneuresse, jetée à l'eau par son mari irrité, aboutit chez un meunier et joue le rôle de servante, 32s.

MILITAIRE ; un comte français, ancien militaire, a acquis le Ranch Maudit et, malgré la mauvaise réputation de ce château, persiste dans sa détermination de s'y rendre, 260s ; un groupe de militaires vient au secours d'un vacher aux prises avec des bandits, 279.

MORIBOND ; nom d'un personnage faible d'esprit et paresseux qui décide de quitter la ferme paternelle pour aller faire parler la fille du roi, une princesse muette. Il loge à plusieurs endroits où on lui donne des objets magiques : une serviette, une bouteille et un petit violon. Il fait parler la princesse, en la terrorisant, aboutit dans la prison du roi où il fait manger et boire les prisonniers. Puis il obtient leur libération en utilisant son violon magique, 213–233.

MOUCHES ; un jeune paresseux tue quatorze mouches rassemblées autour d'une plaie, 166.

MULES ; lors de son déménagement, un vieux comte français utilise des mules pour tirer le chariot, sous la conduite d'un Noir, Jonas, 259ss.

MUTISME ; une princesse muette se décide à parler en présence de Moribond qui a adopté une attitude cavalière, 227.

MYSTÈRES ; un vacher (détective déguisé en vacher) s'offre à suivre Rose pour percer les mystères du Ranch Maudit, 262s.

NAPPE ; nappe magique qui procure une abondante nourriture, 218.

NAVIRE ; un prince prépare un navire et entreprend un voyage, 81s.

NOCES ; un roi, certain d'épouser une princesse le lendemain, invite le chasseur Vincennes à ses noces, 117.

NOM ; un jeune paresseux tue quatorze mouches rassemblées autour d'une plaie, et prend le nom de Monsieur Quatorze, 166.

NOURRITURE ; le pain et le vin constituent la seule nourriture de la petite jument bleue, 93 ; une nappe magique fournit à Moribond toute la nourriture souhaitée, 218, 221, 229.

OBJETS MERVEILLEUX (magiques) ; peigne qui redonne la santé, eau acidulée, écume qui protège contre l'effet de l'eau corrosive, 109s ; 113, 117 ; serviette qui fournit la nourriture, bouteille de boisson inépuisable, violon qui fait danser ceux qui l'entendent, 218, 220ss, 224ss.

OR ; un pommier produit chaque jour une pomme d'or, 84.

ORDRES ; ordre est donné au chasseur Vincennes de quitter la forêt et de se rendre au château du roi, 85s ; un vacher s'offre à travailler sous les ordres d'une jeune fille qui doit exploiter un ranch de réputation douteuse, 262s.

PARESSEUX ; un fils paresseux quitte sa famille avec l'intention de vivre grassement sans ruiner sa santé, 165s ; Moribond, jeune homme faible d'esprit et paresseux, décide de quitter ses parents pour gagner sa vie, 213s.

PARI entre un roi et un seigneur à propos de la fidélité conjugale de la seigneuresse, 22s.

PAROLE ; le chasseur Vincennes constate que sa petite jument bleue a le don de la parole, 92.

PEAU ; un cultivateur a prêté de l'argent à un seigneur qui doit rendre la somme dans un an et un jour. Si l'emprunteur ne peut honorer sa promesse, le prêteur lui enlèvera la peau du corps, 18, 20, 26s.

PÊCHEUR ; pour tromper des géants, le chasseur Vincennes se fait pêcheur à deux reprises et va vendre son poisson aux géants, 105s, 111.

PEIGNE merveilleux qui redonne la santé et qu'une princesse a oublié chez les géants, 109s.

PÈRE ; un père essaie de dissuader son fils, Moribond, de quitter la maison paternelle, mais il ne réussit pas, 213s.

PEUR qu'inspire à un géant un jeune paresseux frondeur qui a pris le nom de Monsieur Quatorze, 167 ; Moribond fait parler une princesse en utilisant la peur, 227 ; terrifié par la peur, un Noir préposé au guet ne peut tirer sur un fantôme, 265s.

PLAIDOYERS ; une femme-avocat prononce trois plaidoyers, à la cour, pour tirer un seigneur d'embarras, 25, 35, 39ss.

PLAIE ; un jeune paresseux tue quatorze mouches rassemblées autour d'une plaie, 166.

PLAN d'un riche cultivateur pour duper un seigneur, son voisin, 16 ; plan de la seigneuresse pour éviter le règlement d'un contrat malhonnête, 20s ; plan de la petite jument bleue pour abréger le retour au château : utiliser une route secrète sous la montagne, 100 ; plan suggéré par la princesse pour faire périr Monsieur Quatorze : l'assommer pendant son sommeil, 184s.

POIGNARD ; un écriteau fixé par un poignard dans la porte d'un château prédit la mort à quiconque franchit cette porte, 263.

POING ; le roi invite Monsieur Quatorze à donner une preuve de sa force en donnant trois coups de poing sur un frêne, 180ss.

POIS ; des prisonniers sont nourris aux pois secs et au gruau, 229.

POISON ; un détective déguisé en vacher constate que l'on a versé du poison dans l'eau d'un lac... et peu après, du poison dans un verre d'eau destiné à une jeune fille, 264, 269.

POISSONS ; le chasseur Vincennes pêche des poissons et va les vendre à des géants qui retiennent dans leur château la princesse du roi, 105s, 111.

POMME ; une pomme d'or apparaît chaque matin dans un pommier, mais est enlevée rapidement par une biche, 84.

POMMIER ; arbre qui produit une pomme d'or tous les matins, 84.

POURSUITE de la biche merveilleuse par le chasseur Vincennes monté sur la petite jument bleue, 99.

PRÉCAUTIONS ; le géant agit avec grandes précautions pour assommer de sa canne Monsieur Quatorze pendant son sommeil, 185.

PRÉPARATIFS ; exercices qui précèdent la poursuite de la biche mystérieuse, 95–98.

PREUVES ; un roi semble apporter les preuves de l'infidélité d'une seigneuresse ; mais ces preuves sont démolies par un avocat, à la cour, 30ss.

PRÊT ; un cultivateur consent à prêter une grosse somme à un seigneur, à condition que l'argent lui soit rendu dans un an et un jour, 18.

PRINCESSE ; Monsieur Quatorze refuse d'abord la princesse que lui offre le roi pour le récompenser d'avoir tué des animaux dangereux et trois géants dévastateurs. Il l'acceptera un peu plus tard pour épouse, 178, 187 ; Moribond fait parler une princesse muette, 227.

PRISON ; seigneur arrêté et conduit en prison pour dette non payée, 23 ; Moribond va en prison plutôt que d'épouser une princesse, 228.

PRISONNIERS ; un roi a fait prisonniers des centaines de princes ou de paysans qui ne parvenaient pas à faire parler sa princesse ; Moribond, qui a réussi, préfère aller en prison. Il force le roi à mettre tous ses prisonniers en liberté, 226–233.

PRIX ; un père fixe le prix de sa fille d'après son poids, 17.

PROCÈS ; un seigneur doit comparaître en cour à trois reprises. C'est un petit avocat (sa femme déguisée en avocat) qui gagne sa cause à chaque procès, 24–43.

PROGRAMME de Monsieur Quatorze qui décide de capturer un lion, une licorne et trois géants, 169ss.

PROMENADE ; un jeune prince en voyage fait une longue promenade en compagnie d'un roi, 82ss.

PROMESSE ; un roi promet une grande récompense au chasseur qui le débarrassera de la biche qui enlève une pomme d'or, chaque matin, dans son jardin, 84, 87 ; promesse du chasseur Vincennes de maîtriser sa curiosité en passant dans un souterrain contenant de grandes richesses, 100 ; un roi a fait la promesse de donner sa princesse en mariage à celui qui la fera parler, 213 ; promesse d'un vacher de ne jamais quitter le Ranch Maudit, 267.

PROPOSITION ; le roi fait une proposition à Monsieur Quatorze : organiser un concours pour démontrer sa force devant le public, 180ss.

PROVISIONS ; un comte français et sa fille, Rose, avant d'arriver au Ranch Maudit, se procurent des provisions, 260.

PUNITION ; pour avoir volé la couronne d'une princesse disparue, le chasseur Vincennes devra, en guise de punition, retrouver la fille du roi gardée par des géants, 103.

QUAI ; un seigneur et sa femme, pour déjouer un voisin malhonnête, quittent leur pays en yacht et vont s'amarrer à un quai, sans se demander à qui appartient le quai, 21.

QUATORZE ; un jeune homme paresseux prend le nom de Monsieur Quatorze après avoir tué quatorze mouches d'une tape. À force de vantardises, il réussit à intimider un géant et à gagner les bonnes grâces d'un roi qui lui donne son royaume et sa princesse, 185–187.

QUESTIONS ; un roi étranger multiplie les questions à un prince de passage, 82ss ; des princes posent des questions à une princesse muette, 227.

RAJEUNISSEMENT ; au sortir d'un bain dans de l'eau acidulée, le chasseur Vincennes, passablement âgé, apparaît comme un joli prince de vingt ans, 119.

RANCH ; le Ranch Maudit, propriété qui sème la crainte à cause des nombreux malheurs qui y sont arrivés. Un comte achète cette propriété, meurt avant de s'y rendre, et c'est sa fille qui, avec l'aide d'un détective déguisé en Cowboy, perce les mystères de ce Ranch Maudit, 259–279.

RÉACTION d'un cheval volé à la voix de son maître, 273.

RECONNAISSANCE ; le roi exprime sa reconnaissance au chasseur Vincennes qui a tué la biche mystérieuse, 102.

REFUS ; Moribond refuse d'épouser une princesse qu'il a réussi à faire parler, 228 ; refus de plusieurs ouvriers de venir travailler au Ranch Maudit, à cause des disparitions mystérieuses, 271.

RÈGLEMENT ; la petite jument bleue trace au chasseur Vincennes un règlement très précis, 94.

RENCONTRE de la fille d'un fermier et d'un seigneur en quête d'une épouse, 15.

REPROCHES ; la petite jument bleue adresse de cuisants reproches au chasseur Vincennes qui a volé, dans un musée souterrain, une couronne de princesse, 103ss, 110, 114.

RÉPUTATION ; un seigneur, désespéré de l'issue de son procès, craint que la réputation de son avocat ne soit ternie par un insuccès, 25.

RÊVE ; Monsieur Quatorze raconte qu'il a un vague souvenir d'un rêve qu'il a eu pendant son sommeil. Il s'est réveillé au milieu d'un mobilier démoli, 186.

RÉVÉLATION ; un seigneur révèle à sa femme qu'il a contracté une grosse dette pour l'acheter, peu avant leur mariage, 19.

ROI ; un roi veuf fait un pari avec un seigneur. Si le roi prouve que la femme du seigneur a été infidèle, il hérite des biens du seigneur ; si la seigneuresse se montre fidèle, le seigneur acquiert les biens, 22ss ; un roi veut que son fils se marie pour lui succéder. Le prince part en voyage, son père meurt et le fils devient roi. Au cours de son voyage, il rencontre un autre roi qui lui demande l'aide du chasseur Vincennes pour chasser une biche qui vole des pommes d'or. Ce roi étranger meurt dans un bain d'eau dissolvante, 81–119.

ROSE ; jeune fille qui est héritière des biens de son père, un ancien militaire. Ce dernier lui achète le Ranch Maudit, meurt avant de s'y rendre ; sa fille finit par élucider les mystères de cette propriété et épouse le détective qui l'a encouragée à demeurer au Ranch Maudit, 259–279.

ROUTE souterraine qui passe sous une montagne abritant une sorte de musée très riche, 100.

ROYAUME ; un roi a promis son royaume au héros qui retrouverait sa princesse. Le chasseur

Vincennes l'a ramenée du château des géants, mais il refuse la récompense, 109 ; un roi promet son royaume et sa princesse à quiconque le débarrassera de trois géants dévastateurs, 168.

RUISSEAU ; Moribond, en forêt, s'arrête près d'un ruisseau pour prendre son repas, 218.

SANG ; le sang d'une plaie attire de nombreuses mouches, 166 ; le sang ruisselle au bout des doigts d'un géant qui a frappé un arbre de son poing, 182 ; après avoir tiré sur un fantôme, un vacher repère des traces de sang et se rend compte qu'il a touché un homme, 268.

SEIGNEUR ; un jeune seigneur épouse une paysanne qu'il a achetée de son père au prix de son poids d'or. Incapable de remettre l'or à la date prévu, il quitte les lieux et s'engage dans une série de procès où il est toujours vainqueur, grâce à l'habileté de sa femme déguisée en avocat, 18–43.

SERVICE ; une jeune roi demande un service à un tireur d'élite : aller tenter de tuer une biche qui, dans un royaume lointain, enlève une pomme d'or, chaque matin, 87s.

SOMMEIL ; complot organisé pour faire périr Monsieur Quatorze pendant son sommeil, 184s ; une jeune fille simule le sommeil et voit un « fantôme » jeter du poison dans un verre d'eau, 269.

SORTIE ; traqués par des bandits dans un château de ranch, un vacher et ses compagnons cherchent le lieu de la sortie secrète, 274s.

SOUPÇON ; un mari et sa femme se proposent de quitter le pays pendant la nuit pour n'éveiller aucun soupçon, 21.

SOUVENIR ; le roi remet un riche cadeau au chasseur Vincennes en souvenir d'un exploit unique : destruction de la biche mystérieuse, 102.

SOUVENIR ; en souvenir de son hébergement dans un château, Moribond reçoit d'une jeune fille un cadeau appréciable : une nappe magique qui procure toute la nourriture souhaitée, 218 ; une bouteille inépuisable, 200 ; un petit violon magique, 224.

SUCCÈS ; la petite jument bleue annonce au chasseur Vincennes qu'il a abattu la biche mystérieuse qui enlevait les pommes d'or du roi, 99.

SUGGESTION ; un visiteur suggère à un fermier de vendre sa fille à un seigneur au lieu de la lui donner en mariage, 16.

SURPRISE du roi en constatant que le chasseur Vincennes lui remet la pomme d'or trouvée dans la gueule de la biche mystérieuse, 101 ; surprise du roi en revoyant Monsieur Quatorze que le géant croyait avoir tué la nuit précédente, 186 ; surprise de Moribond en s'entendant nommer par des filles qu'il ne connaît pas, 216, 222.

TACHE ; une biche merveilleuse porte une tache au jarret gauche, seul endroit vulnérable, 90.

TÂCHE confiée par le roi à Monsieur Quatorze : débarrasser ses propriétés de deux bêtes féroces et de trois géants dévastateurs, 168.

TACTIQUE du chasseur Vincennes pour aller à deux reprises chez des géants, 105s, 111.

TAPE ; un paresseux a pris le nom de Monsieur Quatorze après avoir tué quatorze mouches d'une seule tape, 166.

TARIÈRE ; au moyen d'une tarière, Monsieur Quatorze perce trois trous de différentes profondeurs dans un arbre et a soin de recouvrir chaque trou avec l'écorce qu'il a adaptée à la grandeur du trou, 181.

TECHNIQUE ; Monsieur Quatorze capture une licorne et un lion, un peu par accident, mais il attribue ce succès à une technique personnelle, 171s, 174 ; technique de Monsieur Quatorze pour mettre trois géants à mort, 178.

TIMIDITÉ ; la timidité de Moribond l'empêche de faire une proposition à des jeunes filles, 219 ; une liqueur puisée à une bouteille magique chasse sa timidité, 221s, 225.

TRAPPE ; une trappe secrète cède sous les pieds d'un vacher-détective, 277.

TRÉSORS conservés dans un musée sous une montagne : peintures, diadèmes, couronnes, 100 ; trésors découverts dans un souterrain secret sous un ranch, 276.

TRICHERIE ; Monsieur Quatorze, lors d'un concours de force contre un géant, perfore trois trous dans un arbre et, en frappant l'arbre de son poing, il donne l'impression que son poing pénètre dans l'arbre par la force de son bras, 181.

TROUPEAUX ; en visitant leur ranch, les nouveaux propriétaires constatent que de nombreux troupeaux sont morts empoisonnés, 264.

VACHER (Cowboy) ; après avoir contourné un feu de prairie, un convoi se voit rejoindre par un vacher à cheval. Cet homme ira à la recherche du père d'une jeune fille et le ramènera sans vie, 262.

VAISSEAU ; un roi met un vaisseau à la disposition de son fils qui entreprend un voyage, 81s ; voir aussi NAVIRE.

VENGEANCE ; vexé par l'attitude d'un seigneur qui déclare ne pas trouver de fille à son goût pour se marier, un père de trois filles conçoit un plan pour se venger, 13.

VENTE ; un vieux comte procède à la vente de ses biens pour s'en aller, avec Rose, sa fille, au Ranch Maudit qu'il vient d'acquérir, 259s.

VIEILLARD ; un vieillard vend un vieux cheval à une femme-avocat, 24ss ; un vieillard rejoint le chasseur Vincennes, en forêt, et lui échange son cheval contre une petite jument bleue... qui a le don de la parole, 89s.

VINCENNES ; le chasseur Vincennes, 81–119.

VILLE ; Moribond se dirige vers une ville où un roi a une fille muette ; il l'offre à celui qui la fera parler, 213, 219, 224.

VIOLON ; violon auquel nul danseur ne peut résister, 224ss.

VISITE ; le roi rend visite trois fois à la seigneuresse pour la séduire et gagner son pari avec le seigneur, 23–30.

VITESSE ; la petite jument bleue conduit le chasseur Vincennes à une vitesse peu ordinaire, 92.

VOISINS ; deux voisins : un bon cultivateur et un seigneur. Ce dernier, à la grande humiliation du cultivateur, va chercher une femme à l'étranger, se marie en empruntant une grosse somme du cultivateur, 13ss.

VOL d'un cheval et de deux mules dans un ranch, 271.

VOYAGE ; un seigneur et son voisin cultivateur entreprennent un voyage pour trouver une épouse qui satisfasse au goût du seigneur célibataire, 14ss ; un prince part en voyage à la recherche d'une épouse, 81.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION 9

1. — La femme avocat
Texte remanié 13
Texte original 44

2. — Le chasseur Vincennes
Texte remanié 81
Texte original 120

3. — Monsieur Quatorze
Texte remanié 165
Texte original 188

4. — Moribond
Texte remanié 213
Texte original 234

5. — Le Ranch Maudit
Texte remanié 259
Texte original 280

LEXIQUE 307

INDEX ANALYTIQUE 311

Achevé d'imprimer au Canada
Imprimerie Gagné Ltée Louiseville

COMPOSÉ AUX ATELIERS
GRAPHITI BARBEAU, TREMBLAY INC.
À SAINT-GEORGES-DE-BEAUCE

Cet inventaire du répertoire paysan a commencé, pour le Père Germain Lemieux, en 1948, par une série d'enquêtes qui ont démontré que les pionniers franco-ontariens sont restés fidèles à la tradition orale tout comme leurs ancêtres québécois.

Ce travail d'envergure a permis au Père Lemieux, en plus d'inventorier le répertoire ancestral, de tirer des conclusions assez solides sur la culture canadienne-française des siècles passés. Il a rassemblé une imposante documentation sur la vie paysanne du siècle dernier, sur plusieurs techniques artisanales traditionnelles. Cette documentation a étoffé certains volumes et plusieurs causeries, ces dernières années.

Grâce à ses visites dans les familles pionnières, il a pu rassembler une foule d'objets anciens, outils, instruments de musique, images et photographies. Il a donc organisé un musée qui fait les délices des visiteurs, surtout des jeunes étudiants qui n'ont jamais vu un gramophone Edison, un javellier ou une horloge à poids. Cette documentation matérielle est précieuse pour rappeler aux plus âgés l'époque de leur jeunesse, et apprendre aux plus jeunes le mode de vie des anciens.

Cette documentation sur la classe paysanne n'a pas manqué d'attirer l'attention de plusieurs universités canadiennes, qui ont décerné à notre chercheur un doctorat honorifique: l'Université York de Toronto (1977), l'Université d'Ottawa (1978) et l'Université Laurentienne de Sudbury (1984). En 1972, il se méritait le Prix Champlain lors de la publication d'une expérience de 25 ans d'enquête, puis en 1979, la Médaille Luc-Lacourcière venait souligner le travail d'édition de ses contes folkloriques. En 1984, il reçut l'insigne de l'Ordre du Canada (C.M.).

Maintenant septuagénaire et professeur retraité, il rédige les derniers manuscrits de la présente collection, tout en travaillant à la promotion du patrimoine canadien-français.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.